

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

11478-6-31

# L V C I E N

DE LA  
TRADUCTION  
DE N. PERROT  
SR D'ABLANTCOVRT.

*S E C O N D E P A R T I E .*

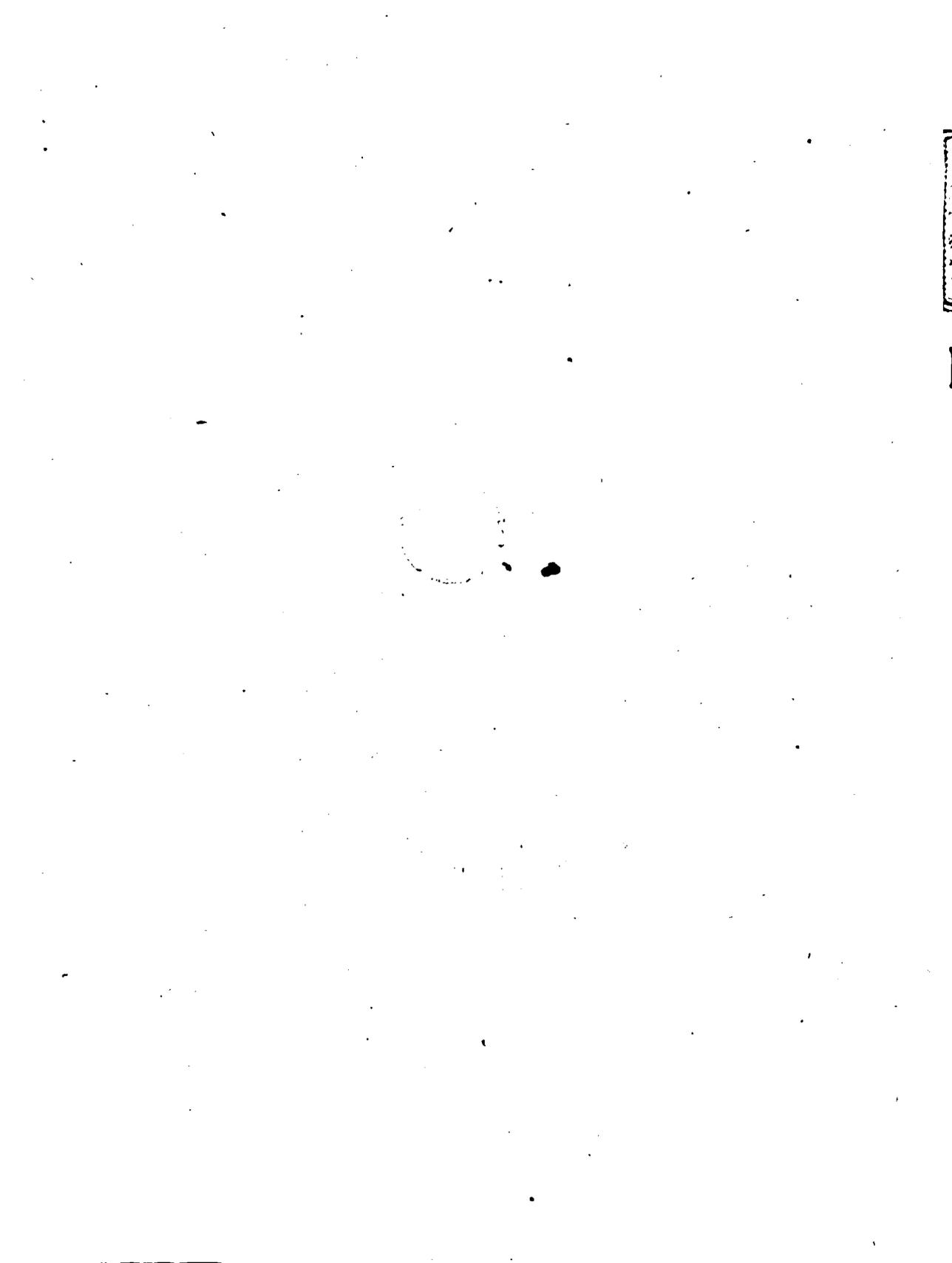
SECONDE EDITION REVEVE ET CORRIGEE,



A P A R I S,  
Chez AVGVSTIN COVRBE', au Palais, en la  
Gallerie des Merciers, à la Palme.

---

M. DC. LV.  
AVEC PRIVILEGE DV ROY.





# LES IMAGES,

O V

## LES PORTRAITS.

DIALOGUE

DE LYCIVS ET DE POLYSTRATE.

*C'est la description d'une Beauté accomplie.*

LYCIVS. **L** m'est arriué presque la  
mesme chose à la veüe d'une  
belle Dame, que les Poë-  
tes feignent qu'il arriuoit à l'aspect de la teste de  
Méduse, d'estre changé en rocher.

POLYSTRATE. Il falloit qu'elle fût bien  
accomplie, pour te toucher de la sorte, toy qui  
es épris d'un autre amour : Mais encore, quelle  
est cette Nymphe ou cette Deesse, dont les re-  
gards sont si mortels? Ne m'enuies pas le bon-  
heur de la connoistre, quand ie deurois estre

A ij

4 LES IMAGES,

metamorphosé en rocher; car tu ne deviendrois pas jaloux d'une pierre.

LYCINVS. Si tu l'auois seulement veüe en passant, elle te rendroit plus immobile qu'une statue; Mais le mal seroit bien plus dangereux, si elle auoit ietté sur toy l'un de ses regards; car elle t'attireroit par la force de ses charmes; & tu la suiuerois par tout, comme le fer fait l'aimant.

POLYSTRATE. Dy-moy qui c'est, sans me tenir plus long temps en peine.

LYCINVS. Tu penses que ie t'en fais accroire; mais ie crains plustost qu'apres l'auoir veüe, tu ne m'accuses de n'en auoir pas assez dit. Du reste, ie n'en sçay autre chose, sinon qu'à voir son train & sa suite, c'est quelque grande Princesse; Car elle auoit autour d'elle vne troupe de femmes & d'Eunuques, & marchoit en vn superbe appareil; mais ie ne te puis dire son nom, & i'ouïs seulement quelqu'un, qui disoit en passant à vn autre, Voila quelles sont les beautez d'Ionie; Il ne faut pas s'estonner si la plus belle de toutes ses villes a produit la plus accomplie & la plus illustre.

*Smyrne.*

POLYSTRATE. Tu es bien peu curieux, de ne t'estre pas enquis de ses gens qui elle estoit; & ie commence à croire ce que tu-as dit de ton transport, & que tu estois pétrifié comme Niobe, de ne l'auoir pas suiue pour apprendre son

OV LES PORTRAITS. 5

logis. Mais pour te punir, ie ne te quitteray point que tu ne m'ayes décrit sa beauté, afin que ie la connoisse au moins par le discours, si ie ne la puis connoistre autrement.

LYCINVS. Tu ne m'imposes pas vne petite charge, Polystrate, de vouloir que ie te dépeigne vne merueille qui passe l'imagination de tous les Sculpteurs & de tous les Peintres; & ie crains que la foiblesse de mon stile ne fasse tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dy-moy encore comme elle est faite: Il n'y a pas beaucoup de honte ni de danger à faillir deuant ses amis.

LYCINVS. Je feray mieux, ce me semble, de te la décrire par ce qu'il y a de plus beau dans l'Vniuers; As-tu veu la Venus de Cnide, & où ie ce qu'on en dit, qu'un homme s'enferma dans son Temple pour en iouir, tant il en deuint amoureux?

POLYSTRATE. Oūi, i'ay veu ce chef-d'œuvre de Praxitèle.

LYCINVS. Et cet autre d'Alcamène, qui est Vénus. dans les jardins d'Athènes?

POLYSTRATE. Je serois le moins curieux de tous les hommes, si i'y auois manqué.

LYCINVS. Tu auras donc veu aussi la Statue qui estoit dans la forteresse d'Athènes. Sandre de Calamis; car tu-as esté souuent au Chasteau. Mais, dy-moy, lequel tu estimes le

## 6 LES IMAGES,

plus, de tous les ouvrages de Phidias.

**POLYSTRATE.** Celuy qu'il estimoit le plus luy-mesme, ie veux dire la Lemnienne, où il daigna mettre son nom, si tu n'ayme mieux l'Amazone, qui s'apuye sur sa lance.

**LYCINVS.** C'est assez, il n'en faut pas davantage pour exprimer la beauté que nous voulons maintenant dépeindre. Faisons vn amas de toutes les perfectiōs de ces grands chef-d'œuvres, & ne prenons que ce que chacune a de plus beau.

**POLYSTRATE.** Il n'est pas aisé d'agencer tant de beautez differentes, sans choquer les regles de la proportion.

*Ou, simplement la bouche & le cou.*

*Sans voile.*

**LYCINVS.** Ne crain rien; Je prendray premierement le front, les cheueux, & les sourcils de la Venus de Praxitèle; avec la gayeré, la douceur, & la viuacité de ses yeux. De la Lemnienne de Phidias, le tour du visage, & la delicatessé des ioües, avec la iuste longueur du nez; & de son Amazone l'ouuerture de la bouche, & tout le haut des épaules. La Venus d'Alcaméne nous donnera sa gorge & sa belle main, avec la rondeur du poignet & ses doigts qui finissent insensiblement. La Sosandre de Calamis y ajoutera son souris & sa pudeur, avec la propreté & la modestie de son habit; mais elle aura la teste nuë. Pour l'âge, nous le prendrons de la Venus de Cnide. Que te semble, Polystrate, sera-t-elle belle de la sorte?

**POLYSTRATE.** Tu-as oublié encore quelque chose.

**LYCINVS.** Tu veux dire sa couleur, où ce qui doit estre blanc, l'est en sa perfection, & tout le reste de mesme; mais d'où l'emprunterons-nous, sera-ce des Peintres les plus celebres, & qui ont le mieux sceu le melleange des couleurs? Euphranor nous donnera la chevelure de sa Junon, Polygnote la noirceur des sourcils, & le vermillon des iouës de sa Cassandre, avec la délicatesse du cresp qui la couure, dont vne partie se retrouffe, & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de son teint, Apellés aura soin que la blancheur en soit viue, comme celle de sa Pacate; & Aëtion luy donnera les lévres de sa Roxane. Si tu n'aymes mieux appeller à ton secours Homere, comme le plus excellent de tous les Peintres, qui pour l'embellir, melle la pourpre à l'iuoire, & luy donnera les regards de Junon, avec le ris de Venus, la blancheur de sa gorge, & ses doigts de rose; & vn autre Poëte, les paupieres de l'Aurore. Mais il ne faut pas oublier, que toutes les graces & les amours l'accompagnent.

**POLYSTRATE.** C'est-là vne beauté diuine, & veritablement celeste; mais encore que faisoit-elle lors que tu la vis?

**LYCINVS.** Elle acheuoit de lire vn liure, & ne le soit pas de s'entretenir avec vne person-

ne de sa suite, sans qu'on pût entendre ce qu'elle disoit. Mais quelquefois en souïrant elle mon-  
troit vn rang de perles orientales; car c'est ainsi  
qu'on peut appeller la blancheur de ses dents d'i-  
uoire, toutes si égales & si bien rangées, & dont  
l'éclat estoit rehaussé par l'incarnat de ses lèvres;  
de sorte qu'elle rauissoit tout le monde en ad-  
miration.

**POLYSTRATE.** Je commence à deuiner qui  
c'est, à ces marques, à son país, & à sa suite; sans  
doute qu'elle auoit aussi des Gardes, car c'est la  
femme du Prince.

**LYCINVS.** Et comment la nomme-t-on?

*Pausan.*

**POLYSTRATE.** Comme celle d'Abirate,  
qui estoit si belle & si modeste.

*Cyropédie,  
lib. 6.*

**LYCINVS.** Il me semble que c'est elle-mes-  
me, lors qu'il me souuient de ce bel endroit de  
Xénophon; & il me semble aussi que ie luy en-  
tens prononcer les paroles que ce diuin Auteur  
luy fait dire, lors qu'elle arme son mary, & qu'elle  
le meine au combat, & l'encourage à se porter  
vaillamment.

**POLYSTRATE.** Mais tu ne peux parler  
que de la beauté du corps, que tu n'as veüe en-  
core qu'en passant, & comme vn éclair; Mais  
moy j'y suis de son país, & qui l'ay entretenuë  
plusieurs fois, ie te diray celle de l'ame; sa dou-  
ceur, sa modestie, sa generosité, & l'este de  
ses

## OV LES PORTRAITS. 9

ses vertus. Car on en voit plusieurs, ou sans esprit, ou dont les vices ternissent l'éclat de la beauté; semblables à ces Palais deshabitez, ou si tu veux aux Temples d'Egypte, qui sont si précieux au dehors, & dedans ne sont remplis que de monstres. Mais celle-cy a tous les auantages tant du corps que de l'esprit.

LYCINVS. Pour me rendre donc la pareille, fay-moy la description de ses vertus, afin que ie ne la connoisse pas à demy, & me donne le portrait de cette belle ame?

POLYSTRATE. Il est bien plus difficile de d'écrire les beautez cachées, que celles qui sont en veüe à tout le monde, & encore plus d'acquiescer de la creance dans l'esprit des hommes, quand elles sont vn peu extraordinaires; car personne ne croit que ce dont il est capable. Mais pour commencer, ie n'appelleray point à mon secours les Peintres ni les Sculpteurs; mais les Philosophes, qui nous ont dépeint les perfections de l'ame, & formeray vne beauté sur leur modelle qui sera vn peu à l'antique; ce qui n'est pas vn defaut dans la Vertu. Premièrement la Dame dont nous parlons, est éloquente; & l'on peut dire d'elle, plus iustement que de Nestor, qu'il coule de sa langue vn fleuve de miel. Le ton de sa voix n'est ni rude, ni effeminé; mais tel que d'vn ieune garçon qui n'a

pas encore atteint l'âge de quinze ans, & s'insinuë doucement dans les oreilles, où il laisse vne image qui vit encore apres soy, & y forme vndiuin Eco qui ne parle pas seulement, mais qui persuade. Que si elle ouure sa belle bouche pour chanter, Grands Dieux! que de rauissemens & de charmes, & qu'elle possède en vn haut point, la science de l'harmonie, sur tout lors qu'elle marie sa voix à sa lyre. Car alors on croit entendre Apollon luy-mesme; & pour l'ouïr, Orphée & Amphion qui faisoient mouuoir les arbres & les rochers, quitteroient la douceur de leurs concerts. Où auroient-ils appris sur les monts de Thrace & de Cithéron cette diuine mélodie qui enchante les esprits, & ce parfait assemblage de tons, de mesures, & de cadences, si iustes & si bien réglées, que la lyre n'exprime iamais, que ce que la voix dit, le geste imite, & le pié figure en mesme temps. Si tu l'auois ouïe, tu ne serois pas seulement pétrifié, comme à la veüe de ses beaux yeux; mais charmé comme par le chant des Sirènes, & tu en oublirois tes parens & ta patrie, comme les compagnons d'Vlysse chez les Lotophages. Quand mesme tu boucherois les oreilles, l'harmonie passeroit à trauers, tant elle est subtile & delicate. Pour la pureté de sa diction, & la mignardise de sa langue, c'est plustost l'auantage de

## OV LES PORTRAITS. 41

son pais que le sien propre, & elle ne peut estre qu'éloquente, tirant son origine des Athéniens. Je ne voudrois pas seulement parler de sa Poësie, puis qu'Homere & elle ont vne mesme patrie; enfin, ce n'est qu'une mesme chose que la douceur de son chant, & celle de son discours; & pour les bien imaginer, tu n'as qu'à te figurer quels ils doiuent estre, estans sortis d'une si belle bouche. Passons aux autres perfections; car ie ne veux pas faire comme toy, vn seul tableau composé de plusieurs beautez differentes, qui souuent n'ont point de rapport; mais chacune de ses vertus fera vn portrait separé, & conforme à l'original.

LYCINVS. Tu me veux traiter splendidement, Polystrate, & me faire vn bon repas, au lieu d'un mauuais que ie t'ay fait. Mais tu ne me scaurois plus obliger, que de me surpasser en ce point.

POLYSTRATE. Commençons par ses belles connoissances, puis-qu'aussi bien les auantages de l'esprit doiuent tenir le premier rang, & donnons-luy tout ce qui est respandu dans les neuf Muses, avec les dons d'Apollon & de Mercure; & disons qu'elle n'a pas seulement vne leger teinture de ces choses, mais que son ame en est parfaitement imbuë. Que si ie n'allegue point icy d'exemples, c'est parce que ie ne trouue rien dans toute l'antiquité, qui luy puisse estre

12. LES IMAGES,

comparé pour ce regard, & qui contienne tant de perfections differentes. Voila le second portrait, il me semble qu'il n'est pas laid de la sorte, & qu'il brille de diuerfes beautez.

LYCINVS. Il est tres-beau, Polystrate, & tres-accomply.

POLYSTRATE. Il nous en faut faire d'autres de ses vertus, où nous aurons besoin de plusieurs originaux, la pluspart anciens, dont l'vn sera du mesme pais: Tous tirez de la main de Socrate & de son compagnon Eschinés, les deux plus excellens Peintres qui furent iamais, pour tirer au naturel, & qui ont reüssi parfaitement en ceux-cy, parce qu'ils estoient piquez sur le ieu. Le premier sera d'Aspasie, qui a esté tant aimée de Periclés, aussi bien que de ces deux Grands personnages, & nous la prîrons de nous prester toute sa conduite, son adresse, & son experience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'est qu'en petit, au lieu que le nostre est en grand.

LYCINVS. Comment cela?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits, pour se ressembler, ne sont pas d'égale grandeur, comme la Republique d'Athenes n'a pas la majesté de celle de Rome, quoy qu'elle ait beaucoup de son air, & en soit comme vn abregé. Pour acheuer ce tableau, nous prendrons

encore Théane , Sappho , & Diorime , dont la premiere nous donnera sa magnanimité ; la seconde, la douceur de ses occupations ; & la dernière, non-seulement les auantages que Socrate admire, mais encore sa sagesse & son esprit. Voilà le troisieme portrait de nostre Heroïne.

LYCINVS. Il est admirable, Polystrate, & il n'en faut plus trouuer qu'un, qui exprime sa douceur, sa bonté, & sa tendresse pour les misérables.

POLYSTRATE. Nous en trouuerons quelque image, en la femme d'Anténor, & en Arête & sa fille Nausicaé. Et pour sa chasteté & l'amour de son mary, Pénélope nous en seruira d'exemple, ou si tu veux la femme d'Abirate, dont elle porte le nom.

LYCINVS. Il n'en faut point d'autres, à mon auis, puis-qu'il me semble que tu-as tantost décrit toutes les vertus.

POLYSTRATE. Non pas encore , puisque la principale nous manque, qui est la moderation d'esprit, par laquelle on ne s'enorgueillit point de sa fortune, & l'on se sert de sa puissance à se faire aymer, & non pas à se faire craindre. Ce sont-là les qualitez qui la rendent digne du trône, & l'éleuent au dessus de l'enuie, qui respecte ceux qui n'abusent point de leur pouuoir, & ne marchent point sur la teste des hom-

#### 14 LES IMAGES, OV LES PORTRAITS.

mes, comme cette Até d'Homere, ni ne méprisent ce qui est au dessous d'eux, ainsi que ces ames lâches qui estans venuës de peu, sont esbloüies de l'éclat de leur Grandeur; & aspirant tousiours plus haut, tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui connoissant leur foiblesse, & qu'ils n'ont que des ailles de cire, ne s'esleuent point au dessus de la condition humaine, arriuent au port désiré. C'est ce qui est de plus loüable en cette Princesse, de sorte qu'elle attire sur elle les benedictions de tout le monde, qui luy souhaite vne eternelle felicité.

LYCINVS. Ces vœux sont iustes, Polystrate, & il estoit iuste aussi que celle qui deuoit estre la compagne d'un si bon Prince, eût toutes ses perfections, & fût incomparable comme luy, pour rendre sa felicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu as raison, Lycinus. Rassemblons donc tous les auantages que toy & moy auons décrits, pour en faire le portrait de Panthée, que nous proposerons pour exemple à tous les Siecles; Portrait plus durable & plus beau, que tous ceux qui nous restent de l'antiquité, puis-qu'il a pour fondement le sçauoir & la Vertu, sur qui le temps ne peut rien, non plus que sur les immortelles beautez des Muses qui en ont acheué la peinture.



DEFENSE DV DISCOVRS  
PRECEDENT.

DIALOGVE

DE POLYSTRATE ET DE LYCINVS.

POLYSTRATE. **I**E t'ay beaucoup d'obligation; Lycinus, dit la Dame que tu-as louée, de ce que tu-as fait pour moy, parce que c'est vne marque de ton zele & de ton affection à mon seruice; Autrement, tu n'aurois pas fait sonner si haut les petits auantages que la Nature m'a donnez. Mais ie veux bien aussi que tu sçaches, que ie ne hais rien tant que la flatterie, & que ie la prens pour le témoignage d'vne ame basse, aussi bien que le mensonge. Je suis d'vne humeur, que les louanges legitimes me font rougir, à plus forte raison les autres; & ie me boucherois à vn besoin les oreilles, pour ne les point entendre. Car ie tiens qu'elles ne sont bonnes qu'alors que celuy qu'on louë, se reconnoist à chaque trait; & ce qui va au delà, est vne pure flatterie. Je sçay bien qu'il y a des Dames qui sont bien aises qu'on leur donne les auantages qu'elles n'ont pas. Mais c'est comme qui croiroit estre

belle, ayant vn beau masque; ou de belle taille, pour auoir de hauts patins. Car le masque estant leué, & les patins ostez, on en paroist plus ridicule. Veritablement, les louanges seroient de grand prix, si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent; mais au lieu de donner ce qu'on n'a pas, elles ostent mesmes ce qu'on a. Je te veux alleguer à ce propos, deux exemples; l'vn d'une Dame de condition, qui n'auoit point d'autre defaut que d'estre vn peu trop petite: mais comme on se flate dans ses imperfections, estant comparée par vn Poëte à la hauteur des Cédres, elle tremouffoit d'aise dans sa chaire, comme si elle en fût deuenüe plus grande, iusques-là qu'un de ceux qui estoient presens, fut contraint de dire au Poëte qui relisoit souuent cét endroit, qu'il s'arrestast, de peur, dit-il, que l'excès de la ioye la faisant leuer, ne découure son defaut, & ton imposture. L'autre exemple, qui est encore plus ridicule, est de Stratonice, à qui les cheueux estans tombez, d'une maladie (ce qui estoit connu de tout le monde) elle proposa vn grand prix à qui loueroit mieux sa cheuclure, & estoit rauie d'entendre les Poëtes celebrer sa perruque d'or, & la comparer à celle d'Apollon. C'est ainsi que la plupart des Dames sont bien-aises que les Peintres les fassent plus belles qu'elles ne sont, & qu'ils corrigent leurs defauts,

comme

comme si elles pouuoient avec iustice tirer vanité d'un portrait qui ne leur ressemble pas. Mais ie me ris de cette foiblesse, & crois estre assez recommandable, pour n'auoir point besoin qu'on melle de fausses loüanges parmy les miennes, qui ne seruiroient qu'à oster la creance aux autres. Quoy que i'estime donc ton ouvrage pour la beauté des pensées & de l'invention, ie ne puis souffrir que tu me compares à des Deesses, qui ne sont pas seulement au dessus de moy, mais au dessus de la nature. Tu trouueras cela moins estrange, lors que tu scauras que i'ay de la peine seulement à souffrir que tu m'ayes esgalée aux plus illustres Dames de l'antiquité. Ie te prie donc de corriger cét endroit de ton discours; autrement, ie proteste que c'est malgré moy que tu le publiques, pour ne point attirer sur moy le courroux des Dieux, comme fit Cassiopée, quoy qu'elle n'eust point disputé la beauté à Venus, ni à Iunon, mais seulement aux Nereides. Ie ne suis donc pas bien-aise que tu fasses courre cette piece en l'estat qu'elle est, parce que cela choque la modestie dont tu me loues, & la gloire que tu me donnes à la fin de ton ouvrage, de me contenir dans les bornes de la raison, & de ne me point esleuer au dessus de la condition humaine. Tu scais qu'Alexandre qui n'est pas loué pour sa moderation, ne put souffrir

*On, deux  
villes en  
ses deux  
mains.*

qu'on taillast le mont Athos à sa ressemblance, ni qu'on en fist vne statuë qui tint vne ville d'vne main, & de l'autre versast vn fleuve; par où il s'est esleué vne statuë plus grande que le mont Athos, & s'est acquis plus de gloire qu'à la conquête de l'Asie. Change donc ce qui me desplaist dans ton Dialogue, puis-que c'est pour moy qu'il est fait, sans me faire vne chaussure plus grande que le pié, de peur que cela ne me fasse broncher. Car ie ne croy pas que tes loianges conuiennent, ie ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'est pas permis aux victorieux des ieux Olympiques, de se faire dresser des statuës plus grandes que le naturel; & ceux qui ont l'intendance des ieux, les font rompre, lors qu'il s'en rencontre quelqu'vne. I'ay peur de mesme, que la Renommée ne brise la statuë que tu me veux dresser, parce qu'elle est plus haute que moy. Voilà ce que m'a dit cette Princesse; c'est à toy à auiser aux moyens de la contenter. Car elle m'a iuré qu'elle auoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux; & que tandis qu'elle lisoit ton ouurage, elle les prioit tout bas en son cœur, qu'ils ne luy imputassent point ton crime. Tu dois pardonner cette foiblesse à vne femme, puis-que i'ay esté moy-mesme de ce sentiment, lors que ie suis venu à y réuer; car ie ne m'en estois pas apperceu d'abord,

comme on ne voit pas bien les choses, qu'elles ne soient à vne iuste distance. En effet, de comparer vne mortelle à Venus & à Iunon, ce n'est pas tant l'éleuer que raualer ces Déeses, puis-que pour arriuer à la grandeur d'vne personne qui est beaucoup au dessus de nous; ce n'est pas assez de se dresser sur la pointe de ses piez, il faut encore qu'elle se rabaisse. Cela te seroit pardonnable, si tu manquois d'autres exemples; mais toutes les Heroïnes ensemble de l'antiquité, ne sont-elles pas capables de faire le portrait de la tienne, sans aller chercher dans le ciel des comparaisons odieuses? Ie ne sçay comment cela est échappé à vn homme qui est ennemy mortel de la flaterie, & qui se peut dire mesme auare des louanges legitimes. Du reste, tu ne dois point auoir honte apres Phidias, de corriger ton ouurage, encore qu'il ait desia veule iour. Car tu sçais que ce grand homme, lors qu'il fit la statuë de Iupiter Olympien, se tenoit derriere la porte pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit apres, ce qu'on y auoit trouué à redire, comme le iugement de plusieurs ne se pouuant pas tromper si aisément que celuy d'vn seul, quand ce seroit mesme celuy de Phidias. Voilà quel est mon sentiment, & celuy de cette Dame.

**TOXARIS.** Ie ne pensois pas, Polystrate, que tu fusses si grand Orateur; car tu m'as accablé

20 DEFENSE DV DISCOVRS

par la force & la multitude de tes raisons ; si bien que ie ne seais que respondre, outre que mon Iuge est ma partie, & qu'il n'est pas mal-aisé de remporter la victoire sur celuy qui ne se defend point. Mais il est contre les formes de Iustice, de condamner vne personne sans l'ouïr ; & pourueu que tu me permette de me iustifier, il ne sera pas necessaire, à mon aduis, de passer condamnation.

POLYSTRATE. Ie suis si esloigné de cela, que ie contribuerois volontiers à ta deffense.

LYCINVS. Ie voudrois bien que cette Dame fût presente, pour entendre mes raisons ; mais ie ne laisseray pas de les dire, pourueu que tu te vueilles charger de les luy rapporter, comme tu m'as fait les siennes.

POLYSTRATE. Ie te le promets ; mais c'est à la charge aussi que tu seras court, afin de m'en pouuoir souuenir.

LYCINVS. Mais i'aurois besoin d'un long discours pour respondre à vne si longue accusation ; toutefois ie te promets de l'abreger en ta faueur. Dy-luy donc de ma part, Que.....

POLYSTRATE. Nullement ; Parle comme si elle estoit presente, & ie luy rapporteray ta harangue.

LYCINVS. Puis-que tu veux que ie luy parle par ta bouche, comme elle m'a parlé par la

tienne, ie commenceray ; mais ie ne ſçay comment l'opinion de ſa preſence m'eſtonne ; tout teſois, il n'eſt plus temps de reculer.

POLYSTRATE. Ne crain point, elle te fera bon accueil : Voy-tu pas ſon viſage doux & ſerein !

LYCINVS. Voſtre modeltie, grande Princeſſe, triomphe de mes éloges ; & la deſſenſe que vous me faites de vous louer, ſurpaſſe toutes mes loüanges. J'auois oublié la plus grande, ie l'auoüe, qui eſt voſtre pieté, & voſtre reſpect enuers les Dieux ; & ie vous ay obligation de m'en auoir auerty. S'il faut donc retoucher à voſtre portrait, ce ne ſera pas pour en oſter quelque choſe ; mais pour y adjoûter vn dernier trait de pinceau, qui l'embellira extremement. Vous confirmez par là, tout ce que j'ay dit de voſtre modeltie ; & meritez d'autant plus les loüanges, que vous les meſpriſez. Car, comme a dit vn grand Philoſophe, le moyen d'arriuer à la gloire, c'eſt de la fuir ; & celuy-là ſeul merite qu'on le loüe, qui ne veut pas eſtre loüé. Mais pour entrer en ma deſſenſe, ie diray d'abord, Que les Poëtes ni les Peintres ne ſont pas reſponſables en Juſtice de leurs imaginations, & que les Orateurs pretendent le meſme priuilege quand ils loüent, parce que la loüange eſt vne choſe libre, qui n'a pour but que d'agrandir le ſujet dont elle parle, & de montrer qu'il ſurpaſſe

*Diogenes.*

## 22 DEFENSE DV DISCOVRS

tous les autres. D'ailleurs, la comparaison doit estre touÿjours au dessus de la chose que l'on compare, ou pour parler plus clairement, on ne doit iamais comparer ce qu'on louë, à quelque chose de moindre ou d'esgal, mais touÿours à ce qui est plus grand. Ce ne seroit pas louïer vn chien, que de le comparer à vn chat, ni à vn renard; & ce seroit le louër foiblement, que de le comparer à vn loup. Il faut aller plus loin, & luy donner la derniere perfection dont sa nature est capable, comme fait le Poëte, lors qu'il l'appelle *Dompteur de lions*. Ainsi, pour louër l'vn de ces illustres Athlètes de l'antiquité, il ne le faudroit pas comparer à vn simple lutteur; mais dire aüec vn autre Poëte, *Que Pollux n'eût pas eu la hardiesse de l'attaquer, ni Hercule avec ses bras de fer, de se presenter deuant luy*. Vous voyez comme il esleue son Athlète, non seulement au dessus des autres; mais au dessus des Dieux mesmes de la lutte, sans qu'ils s'en soient iamais offensez, ni qu'ils ayent vangé cette injure sur le Heros ni sur le Poëte; qui ont esté tous deux illustres, l'vn pour sa force, & l'autre pour sa Poësie, dont cette piece est comme le chef-d'œuvre. Vous ne deuez donc pas trouver estrange que pour vous louër, i'aye cherché vn modèle au dessus de vous, & ie n'en pouois trouver que dans le ciel. Je vous estime de haïr la flatterie; car c'est vne marque de vostre

*Glaucus,  
&c.*

generosité; mais ie vous veulx apprendre à la distinguer de la louange, afin que vous n'y foyez point trompée. Le flatteur, comme il a l'ame basse, n'a pour but que son interest particulier, qu'il chetche dans la satisfaction d'autruy, & ne craindra point de louer Thersite de sa beauté, & Nestor de sa ieunesse, s'il croit que cela luy puisse seruir. Mais il faut que la louange ait la verité pour fondement. Tout ce que peut faire l'Orateur, c'est d'agrandir son sujet; ce que l'Historien ne peut pas faire. Il comparera donc la vitesse d'un excellent cheual, à celle du vent ou de la foudre, & le Palais d'un Prince, à celui des Dieux; au lieu que le flatteur le dira d'un cheual & d'une maison ordinaire; ou louera vne chose qui n'est pas louable, comme ce Courtisan de Demetrius, qui le voyant enrumé, le louoit de tousser & de cracher avec harmonie. Il y a encore cette difference, que le flatteur se sert d'hyperboles excessiues, & que l'autrey est fort retenu. Pour apliquer donc cecy à nostre sujet, le diray, que si i'auois comparé à Venus vne laide, ou quelque beauté ordinaire, ie serois vn veritable flatteur; Mais lors que ie parle de celle qui surpasse toutes les autres, ie ne sors point des bornes de la louange. D'ailleurs, ie ne vous ay pas comparée proprement à des Deesses, mais à leur image. Car on sçait assez que la Venus de Praxitèle, ni la Minerue de Phidias, ne

## 24 DEFENSE DV DISCOVRS

font pas les veritables Déesſes, & il me ſemble meſme qu'il y a quelque irreuerence à donner des figures mortelles & viſibles aux Dieux, dont la nature eſt immortelle & inuiſible. Mais icy l'auantage meſme eſt de leur coſté. Car lors que ie vous compare à leur ſtatué, i'aparie vne choſe morte à vne viuante, & l'ouurage de l'homme à celui de Dieu. Mais quand ie vous aurois comparée à des Déesſes, ie l'aurois pû faire à l'exemple des plus grands Poëtes, & d'Homere meſme voſtre citoyen, qui compare Briſeis pleurant, à Venus; & comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez, ajoûte; *C'eſt ainſi que parla Briſeis pareille aux Dieux.* Vous liſez tous les iours ces vers & autres ſemblables, ſans les condamner, & les apprenez meſme par cœur. Mais quand vous ne les approuueriez pas, ils ſe ſont acquis vne preſcription de pluſieurs Siecles, où perſonne n'a iamais condamné Homere pour ce ſujet, quoy qu'il s'en ſoit trouué d'aſſez hardis pour donner le fouët à ſon image, & retrancher de ſon Poëme pluſieurs vers qui ne leur plaiſoient pas. Il ſera donc permis à Homere de comparer vne captiue qui pleure, à la Déesſe du riſ & de la ioye; & ie ne pourray pas comparer à ſon image, vne Princeſſe gaye & riante, pour ne rien dire d'auantage, puis qu'elle ne le veut pas. Je laiſſe à part qu'il donne le meſme épithète à Pâris & à Achille,

Achille, & qu'il compare Agamemnon à Mars, & plusieurs autres à d'autres Dieux. Mais pour faire le portrait de ce Prince, il prend la teste de Jupiter, la ceinture de Mars, & l'estomac de Neptune, mettant en pieces trois Dieux pour faire vn homme. Retournons aux exemples des femmes. Combien de fois, dit-il, *Telle que Venus ou Diane, & telle Diane sur les monts.* Il ne se contente pas d'esgaler les hommes aux Dieux, il compare la chevelure d'Euphorbe aux Graces, quoy qu'elle fust alors toute sanglante. Le reste de son ouvrage est plein de semblables comparaisons, ou plustost, il n'y a point d'endroit qui ne soit embelly de quelque image des Dieux. Prenez donc garde que vous ne le condamnerez en ma personne, ou que vous ne permettiez à vn autre ce que vous ne me voulez pas souffrir. Il passe plus outre, il compare les Dieux à des choses inferieures à l'homme, & donne à Iunon le regard d'vn Taureau, sans parler de l'Aurore aux doigts de rose. Vn autre compare les paupieres de Venus à des fleurs, tant le champ des comparaisons est vn champ vaste & libre. Mais se faut-il estonner qu'on prenne l'exemple des Dieux, puis-qu'on prend iusqu'à leur nom? Tels-moin les Zenons, les Ephestions, les Dionysiens, les Possidoniens, & les Hermiens. Vne Reine de Cypre s'est nommée Latone, sans que cette

*Jupiter.*  
*Vulcan.*  
*Bacchus.*  
*Neptune.*  
*Mercur.*

26 DEFENSE DV DISC. PRECEDENT.

Deesse s'en soit offensée, ni qu'elle l'ait changée en rocher, comme Niobe. Je laisse à part les Egyptiens, qui ne font point de scrupule de prendre le nom des Dieux, quoy qu'ils soient les plus superstitieux de tous les hommes; de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autre au pais. Les Philosophes mesmes ont bien la hardiesse d'appeller l'homme, l'image de Dieu. Vous ne devez donc point craindre qu'ils me punissent pour ce regard; & quand ie serois coupable pour auoir dit ce que vous me reprochez, vous ne le seriez pas pour l'entendre. Je pourrois ajouster encore plusieurs choses à celles - cy; mais i'espargne ta memoire.

**POLYSTRATE.** Non pastrop, à mon aduis; Car tu-as passé le temps que ie t'auois prescrit; & ie ne sçay comment ie pourray retenir vn si long discours. Mais ie m'en vais de ce pas m'en descharger, & par le chemin ie fermeray les oreilles, & à vn besoin les yeux, pour ne voir ni n'entendre rien qui puisse troubler les images de ma memoire.

**LYCINVS.** Va, & pren garde de t'en bien acquitter. Lors que le iuge voudra prononcer la Sentence, ie m'y rendray, pour m'entendre condamner ou absoudre.



TOXARIS, OUV DE L'AMITIE.

DIALOGUE

DE MNE'SIPE ET DE TOXARIS.

*C'est la dispute d'un Scythe & d'un Grec touchant  
l'Amitié, dont chacun rapporte des exemples  
à l'avantage de son país.*

MNE'SIPE. **Q**VOY, Toxaris, vous sacrifiez à Pilade & à Oreste, comme à des Dieux?

TOXARIS. Ouy, Mnésipe, non pas toutefois comme à des Dieux, mais comme à des Heros.

MNE'SIPE. Mais est-ce la coustume parmy vous, d'honorer les morts par des sacrifices?

TOXARIS. Non seulement cela, mais de célébrer des festes à leur honneur, lors que nous croyons qu'ils l'ont mérité.

MNE'SIPE. Et que pouvez-vous esperer de ces loüanges?

TOXARIS. De porter la posterité à l'imitation de leurs vertus, & donner cette consolation aux gens de bien, de voir honorer la mémoire de ceux qui leur ressemblent; outre qu'il

ne nuit point d'auoir les Heros fauorables.

MNE'SIPE. Mais qu'auiez-vous tant admiré en des estrangers qui estoient vos ennemis ? Car ayant esté pris sur vos costes , après auoir fait naufrage & estans prests à estre sacrifiez, ils tuent leurs Gardes , & massacrerent vostre Roy, puis emmenerent la Prestresse de Diane captiue, & la Deesse mesme à qui on les vouloit sacrifier. Si vous les honorez donc après des homicides & des sacrileges, prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir suiure leur exemple, & que vous ne demeuriez à la fin sans Dieux & sans Roy. Que si ce n'est pas pour cela que vous leur rendez cet honneur , Qu'est-ce donc qui vous oblige à sacrifier à des gens qui deuoient seruir eux-mesmes de victimes ?

T O X A R I S. Quand il n'y auroit que l'action dont tu parles, elle est assez illustre pour deuoir estre couronnée. Car quelle hardiesse n'est-ce point à deux particuliers, de s'embarquer sur le Pont-Euxin, qui n'auoit esté frequenté iusqu'alors que par les Argonautes ; sans craindre ni les Fables du pais, ni le nom d'Inhospitaliere qu'on donnoit à cette mer ? Et quel excés de valeur à des captifs , de tuër vn Roy au milieu de ses Gardes , & d'emmener prisonniers iusqu'à ses Dieux ? Ne sont-ce pas là des actions plus qu'humaines , & dignes d'eternelle louange , quoy

que ce ne soit pas pour cela encore que nous les adorons?

**MNESIPE.** Et qu'ont-ils fait de plus illustre? Car pour ce qui est de la navigation dont tu parles, les Pheniciens en entreprennent tous les iours de plus grandes & de plus dangereuses, ne retournant en leur país que sur la fin de l'Automne, après auoir couru toutes les terres & les mers; de sorte que si c'est pour cela que vous honorez Oreste & Pilade, ces gens-là meritoient mieux d'estre adorez qu'eux, quoy que souuent ce ne soient que de simples marchands portez de l'amour du gain, qui trafiquent de choses de peu de valeur.

**TOXARIS.** Escoute comme des Barbares ont de meilleurs sentimens des Grecs, que les Grecs mesmes. Car nous auons basti des Temples à des hommes à qui vous n'auiez pas seulement dressé des sepulchres. Où trouuerez-vous d'illustre tombeau, ou d'Oreste, ou de Pilade, dans Argos & dans Mycénes; au lieu qu'ils sont adorez parmy les Scythes, fans que pour estre estrangers on les ait iugez indignes de cet honneur? Car la vertu est adorable, mesme dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait ensemble, & l'un pour l'autre, est graué dans le Temple d'Oreste, sur vne colonne d'airain; & c'est la premiere chose que nous apprennons à nos enfans, afin que

ces semences de Vertu estans cultiuées de bonne heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines ; de sorte qu'ils oublieroient plustost le nom de leurs Peres, que celuy de ces illustres Amis, qui ont laissé vn exemple d'amitié à tous les Siecles. Leur Action est encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'vn costé vn vaisseau brisé contre des escueils, & ces deux Heros emmenez captifs, & couronnez comme des victimes qu'on veut immoler ; Et de l'autre, on les voit les armes à la main qui ont brisé leurs chaines, & qui deffendent leur liberté aux despens de la vie de plusieurs & du Roy mesme, puis enleuent Diane & sa Prestresse. On les suit comme ils commencent à voguer, & l'on attaque leur nauire ; les vns grimpent sur le gouvernail, les autres s'attachent aux cordages ; mais ils sont repoussez par tout vaillamment, & contrains de se sauuer à la nage, ou blesez, ou estonnez de la blessure des autres. Le Peintre a pris garde sur tout à faire esclater leur Amitié, qui est le sujet principal de nostre adoration, puis-que tu le veux sçauoir. Car les Scythes ne croyent pas qu'il y ait rien au monde de plus diuin ; ni de plus grand thresor, qu'vn bon amy ; & n'ont point de vice plus en horreur que la trahison & la perfidie. C'est pourquoy ils font gloire d'ayder leurs amis dans les plus grands dangers, &

*Iphigénie.*

de se sacrifier pour leur service, & ont pris ceux-cy pour les Dieux protecteurs de l'Amitié. Car ils sont dépeins qui négligent chacun leur propre salut, pour celuy de leur amy, & le couurent de leur corps, lors qu'ils ne le peuuent plus defendre.

**MNE'SIPE.** Certes, Toxaris, tu montres bien que vous n'estes pas seulement fideles amis & belliqueux, mais eloquens, tant tu as sceu bien dépeindre la valeur & l'amitié de ces deux grands personnages, & rendre raison d'une chose qui m'estoit encore inconnüe. Car ie ne croyois pas, pour te dire la verité, que l'amitié fût en si grande veneration parmy les Scythes, qui n'auoient, à mon auis, qu'une impetuositè brutale, & estoient sans tendresse ni affection pour leurs proches; ce que ie iugeois par leur coustume barbare, de manger leurs peres apres leur mort.

**T O X A R I S.** Ie ne veux pas maintenant defendre nos coustumes, ni faire voir qu'elles sont plus iustes que les vostres; Il me suffit pour cette heure de montrer que nous sommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal; & pleurez en voyant Oreste & Pilade sur les theatres s'entrebatre à qui mourra le premier, & se sacrifiera pour son compagnon; tandis que vous abandonnez vos amis, lors qu'ils ont besoin

*d' Achile &  
de Patrocle,  
de These'e  
& de Piri-  
choüs.*

de vostre assistance; & demeurez muets, quand ils implorent vostre secours; comme ces personnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre. Si tu veux donc laisser à part ces vieux contes d'amitié que vous rebatez si souuent, & qui ne sont connus que dans les Fables, pour alleguer des exemples modernes, nous verrons qui en apportera de plus beaux; & ie ne te céle point que j'aimerois mieux estre vaincu en combat singulier, au hazard de perdre la main droite, selon la coustume de mon pais, que de te ceder l'honneur de cette dispute, où il y va de la gloire de ma patrie.

MNE'SIPE. Quoy que ce ne soit pas peu de chose d'entrer en camp-clos, contre vn si adroit & si vaillant Champion, ie ne trahiray point pourtant l'honneur de la Grece. Car il seroit estrange qu'elle le cedast maintenant à vn Scythe, après les auoir tous vaincus par la main de deux de ses Citoyens; & si ie souffrois cet affront, ie meriterois de perdre, non-seulement la main, mais la langue. Si tu veux donc, nous alleguerons chacun des exemples d'amitié; & celuy qui en produira le plus, remportera la victoire.

T O X A R I S. Il ne faut pas que la quantité l'emporte, mais la qualité; & se contenter d'en alleguer chacun cinq ou six; car cela iroit à l'infiny.

MNE'SIPE.

**MNE'SIPE.** Je le veux , Tu commenceras le premier , après auoir fait serment de ne rien dire que de veritable ; car il ne seroit pas difficile de faire vn mauuais Roman.

**TOXARIS.** C'est à toy à commencer, puisque tu-as donné lieu à la dispute.

**MNE'SIPE.** Quel Dieu veux-tu que ie te iure ? Te contenteras-tu de Iupiter Philien , qui est le Dieu de l'Amitié parmi les Grecs ?

**TOXARIS.** Oüy , & i'attesteray celui de mon païs , qui respond à celui-là.

**MNE'SIPE.** Je te prens donc à tesmoin , ô Iupiter Philien , & proteste de ne rien alleguer icy , que ie n'aye veu moy-mesme , ou que ie n'aye appris de personnes dignes de foy. Je commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias, qui est si celebre en Ionie. Le premier estoit de Samos , & n'a rien d'illustre que son amitié. L'autre d'Ephése , de famille ancienne & opulente ; mais qui s'estoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui sont deuenus riches en peu de temps, ont tousiours plusieurs gens autour d'eux, pour seruir à leur diuertissement, Dinias ne manquoit pas de ces sortes de Courtisans, qui font la cour à nos richesses, plustost qu'à nous-mesmes. Mais Agathoclés qui l'aimoit dès sa plus tendre jeunesse, ne les pouoit souffrir, quoy qu'il ne laissast pas de viure avec eux pour complaire

à son amy, qui en estoit si charmé, qu'il en faisoit plus d'estat que de son ancien camarade, iusques-là qu'il luy deuint mesme insupportable par ses frequentes remonstrances. Car il ne pouuoit s'empescher de luy représenter la grandeur & le merite de ses ancestres, & de le conjurer avec larmes de ne pas dissiper le bien que son pere auoit amassé avec beaucoup de peine, tant qu'à la fin Dinias ne l'appelloit plus à ses plaisirs, & se cachoit de luy, lors qu'il vouloit faire quelque partie. Comme vn mal en attire vn autre. Ces flatteurs luy mirent dans l'esprit l'amour d'vne celebre coquette, qui estoit adroite à gagner les cœurs, & tantost par des dédainz affectez, tantost par de feintes caresses, sçauoir si bien enflamer ceux qu'elle auoit pris, qu'ils ne s'en pouuoient deffaire. Lors qu'elle eut attrapé ce ieune homme simple & niais, à l'ayde de ses faux amis qui mettoient tout en œuvre pour le surprendre, elle ne le laissa pas eschapper; mais après l'auoir enuclopé dans ses filets, comme elle en pensoit triompher, elle deuint la proye de sa prise, & fut cause de mille maux à ce pauvre infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets, & tous ces petits presens qui tiennent lieu de grande faueur à vn Amant. Ses seruantes luy faisoient acroire qu'elle ne dormoit ni nuit ni iour, & qu'elle ne faisoit que songer à luy & soupirer;

*Coquette,*  
*etc.*

ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-mesmes, si bien qu'à la fin il se persuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embrasser quand il arriuoit, l'arrestoit quand il vouloit partir, faisoit semblant de ne se parer que pour luy, & sçauoir meller à propos, les larmes, les dédains, & les souspirs, parmy les attraits de sa beauté, & les charmes de sa voix & de sa lyre. Enfin, après plusieurs allées & venues il en iouit, & dés-là on crut qu'il estoit pris. Pour le mieux engager, elle feignit qu'elle estoit grosse de luy; & de peur qu'il ne vint à se dégouster par la iouissance, elle ne le vouloit plus voir si souuent, pour ne point donner, à ce qu'elle disoit, de ialousie à son mary, qui estoit vn homme de condition, & des principaux de la ville d'Ephése. Cela l'enflamma de sorte que ne pouvant souffrir son absence, il enuoyoit tous les iours quelques-vns de ses amis la visiter, ne s'entretenoit que d'elle; & lors qu'il ne la pouuoit voir, il se consoloit par la veüe de son portrait. Cependant, il luy donnoit tout ce qu'il auoit, meubles, argent, maisons, pierreries; de sorte qu'en peu de temps on vit fondre cette famille si opulente, qui estoit la premiere du pais; & lors qu'il n'eut plus rien, elle le quitta pour vn ieune Candiot fort riche, qui commença à entrer sur les rangs, surpris par les mesmes artifices. Il

s'en plaint inutilement, tant que se voyant abandonné par ses faux amis & par sa perfide maîtresse, il a recours à Agathoclés qui voyoit tout cela, il y auoit long-temps, sans y pouuoir donner ordre. Il luy conte donc son auenture, avec quelque pudeur d'abord ; mais à la fin il tranche le mot, & luy auouë franchement qu'il ne pouuoit plus viure sans elle. Agathoclés qui vit que ce seroit peine perduë d'essayer de l'en dissuader, & qu'il n'estoit pas temps de luy faire des reproches, vend vne seule maison qu'il auoit, & luy en donne l'argent. Aussi-tost il va trouver sa maîtresse, qui le reçoit à bras ouuerts, & ses flatteurs r'entrent en grace comme auparavant; leurs amourettes recommencent, si bien qu'elle luy donne rendez-vous la nuit; mais il ne fut pas plustost entré, que le mary se presente l'espée à la main, soit qu'il en fust auerty par sa femme ou non, & menace de le tuer. En cette extrémité il ne s'abandonne point; mais empoignant vn baston, il luy en donne vn si grand coup sur la teste, qu'il l'assomme, & de rage en fait autant à sa femme; qu'il acheue après de tuër avec l'espée de son mary. En suite, il repousse les valets estonnez, qui se mettoient en deuoir de l'arrester, & se sauue chez Agathoclés, où dès le matin il est pris & mené au Gouverneur de la Prouince, qui le renuoie à l'Empereur, après

auoit tout confessé. Dans cette triste conjoncture son amy ne le quitte point, & le suit prisonnier en Italie, où il entreprend sa deffense; & comme il fut condamné, il l'accompagne dans son exil, & va demeurer avec luy en la petite Isle de Gyare, où il fut confiné pour le reste de ses iours. Il employe là à le nourrir le peu de bien qui luy restoit; & lors que tout fut mangé, il se louë à des pescheurs d'huistres à l'escaille; qui seruent à la teinture de la pourpre, & l'entretient de son trauail, sans l'abandonner mesme après sa mort. Car il s'habituâ là; & ne retourna point en son pais. Voilà vn exemple d'amitié qui est arriué en nos iours; & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agathoclés est mort en cette Isle.

**T O X A R I S.** Je voudrois que tu n'eusses pas fait de serment, pour auoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me semble digne de mon pais.

**M N E S I P E.** En voicy vn autre qui n'est pas moins illustre, que l'ay appris d'vn Pilote de la Calcide; & dont i'ay eu la confirmation par ceux-là mesmes qui y auoient part. Il disoit que venant vn iour d'Italie à Athènes; vers la coucher des Pleiades, la tempeste le prit au sortit du destroit de Sicile; & le porta iusques près de l'isle de Zacynthe, sans qu'il pût surmonter l'effort des vagues. Il auoit plusieurs personnes

dans son nauire, & entr'autres deux ieunes hommes de son païs; l'vn robuste & vigoureux, nommé Euthydique; l'autre tout passe & defait appellé Damon, qui ne faisoit que de releuer d'une grande maladie. Celuy-cy se trouuant mal de l'agitation, s'approcha du bord du vaisseau, qui dans cét interualle vint à pancher d'un coup de vent, & le renuersa dans la mer. En tombant il crie à l'ayde à son amy, qui se iette aussi-tost apres sans deliberer, quoy que ce fust en plein minuit, & qu'il fust desia couché, & commence à le souleuer sur les flots, où il ne se pouuoit plus soustenir à cause de la pesanteur de ses habits, & de la foiblesse où il estoit. Ceux du Nauire émeus de compassion les voulurent ayder; mais ils furent emportez à vn instant par la violence de la tempeste; & tout ce qu'ils peurent faire, fut de leur ietter quelques pieces de liege avec l'échelle du vaisseau. Arrestons-nous là, ie te prie, à considerer si quelqu'un peut donner de plus fortes preuues de son amitié, que fit en cette occasion Euthydique, de se ietter en plein minuit dans la mer pendant la tempeste, & s'exposer à vne mort toute certaine, pour sauuer son amy, ou petir avec luy. Represente-toy le bruit & la hauteur des vagues émuës & blanchissantes, mellé de l'horreur des tenebres; l'vn mourant qui tend les bras à son amy, & implore son affi-

stance ; l'autre outré d'amour , qui se precipite après luy, de peur qu'il ne meure tout seul. As-tu veu de plus beaux exemples d'une véritable amitié ?

T O X A R I S. Haste-toy , ie te prie , de me dire ce qu'ils sont deuenus ; car ie brusle de le sçauoir.

M N E' S I P E. Ne crain point , ils philosophent tous deux presentement dans Athènes ; mais le Pilote emporté par la tempeste , ne m'a pû conter l'histoire que iusques-là ; & i'ay appris le reste de leur bouche. Ils disent donc qu'ils nagerent à l'aide de quelques liéges iusqu'au point du iour , qu'apperceuant l'eschelle du nauire qui estoit faite de grosses planches , ils monterent tous deux dessus , & se sauuerent dans l'Isle qui estoit proche. Mais pour ne te point arrester dauantage en des moralitez inutiles , Voicy vn troisiéme exemple qui ne le cède point aux deux autres. Eudamidas de Corinthe en mourant fit vn testament qui sembleroit ridicule à tout autre qu'à vn amy ; car n'ayant pour tout bien que deux amis , il laissa à l'vn de nourrir sa mere , & à l'autre de marier sa fille ; & l'vn estant mort cinq iours après , soit de regret ou autrement , celui qui restoit executa la commission de tous les deux ; car ils estoient substituez l'vn à l'autre ; & pour rendre son action plus illustre , maria la fille de son amy & la sienne en vn mesme iour , & leur

*On, ils con-  
sent le reste  
ainsi.*

*Carixéus.*

*On, encore  
presente-  
ment.*

donna à toutes deux vn mesme mariage. Quant à la mere, il la nourrit iusqu'à la mort, quoy que lo peuple criast que le defunt auoit trouué le secret d'heriter après sa mort, de son amy. Que te semble, Toxaris, de la genérosité d'Aretas; car c'est ainsi qu'il se nommoit, de payer si gayement la part de son coheritier avec la sienne? Ne merite-t-il pas de faire vn de nos exemples, à la gloire & à l'auantage de sa patrie?

T O X A R I S. Ouy, sans doute, quoy que i'admire encore plus la hardiesse & la confiance du testateur; car celuy qui a la resolution de faire vn semblable testament, est capable non-seulement de l'executer, mais de quelque chose encore de plus; & ie ne doute point qu'il n'eust nourry la mere de son amy, & marié sa fille, mesme sans en estre prié.

M N E' S I P E. Tu dis vray, passons à l'exemple de Zenothemis de Marseille, qu'on me montra en Italie, comme i'y estois Deputé de mon país. C'estoit vn homme de belle taille & de bonne mine, que ie trouuay qui alloit à la campagne avec sa femme à ses costez, qui estoit aussi laide qu'il estoit beau. Car elle estoit borgne & petite, toute contrefaite & percluse de la moitié du corps; & tomboit mesme du haut-mal, à ce qu'on disoit. Comme ie m'estonnois donc que la fortune eust aparié deux

deux choses si dissemblables, celuy qui m'accompagnoit me fit ce recit. Le pere, dit-il, de ce monstre que tu vois, estoit vn riche homme de Marseille, amy de Zénothémis, nommé Ménecrate, qui pour auoir rendu vne Sentence in- iuste, fut declaré infame, & tous les biens con- fisquez, selon la rigueur de la loy. Accablé d'vn si grand coup de fortune, il estoit encore plus affligé par la consideration de sa fille vnique, qui estoit en âge d'estre mariée, sans qu'il eût dequoy la pouruoir; car comme tu vois, elle n'estoit pas de taille à estre mariée pour sa beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zénothémis, & déplo- roit sa condition, parce qu'il l'aymoit tendre- ment; Ne crain point, dit-il, les Dieux l'ont pourueuë; & là-dessus il le prend par la main, le méne chez soy, & partage avec luy ses trésors, qui n'estoient gueres moins grands que ceux qu'il auoit perdus. Il ajouta à cette largesse vn festin, comme s'il eust eu enuie de marier sa fille à quelqu'vn de ses amis; & lors qu'ils eurent soupé & fait les effusions accoustumées à la fin du re- pas, Zénothémis remplissant sa coupe? Reçoy, dit-il, cette coupe de la main de ton gendre; car i'épouseray aujourd'huy ta fille, & le contract est tout dressé, où ie confesse auoir receu en mariage vingt-cinq talens. Comme l'autre resistoit, ne pouuant souffrir qu'vn homme si riche & si bien-

*Douze mil-  
le écus.*

fait époufist vne fille fi pauvre & fi mal-faite, il la prit entre fes bras, & alla confommer fon mariage dans vne autre chambre, puis vint retrouver la Compagnie. Il l'a tousiours tenuë depuis pour fa femme, luy faifant mille careffes, & la menant avec luy, comme tu vois. Car bien-loin d'en auoir honte, il s'en glorifie, preferant l'amitié à tous les autres auantages. Auffi le Ciel a beny fon action, & luy a donné vn beau fils, qu'il a prefenté depuis peu au Senat, en habit de deüil, pour faire plus de compassion ; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit-fils la confiscation de fon ayeul ; & en fa faueur, l'a rétably en fes biens & en fa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'apporter vn femblable exemple de ton pais, où vous n'aymez que les belles. Mais pafons au dernier, qui fera de Démétrius de Sunion.

*Alopecien.* Il auoit esté esleué dès fon enfance avec Antiphile, & voyagea avec luy en Egypte, pour apprendre la Philosophie Cynique, fous ce Philofophe de Rhodes, qui estoit alors fi celebre ; mais Antiphile vouloit estudier en Medecine. Comme Démétrius estoit allé voir les antiquitez du pais, & nauigeoit, il y auoit defia fix mois, fur le Nil, ayant laiffé au logis fon camarade, qui ne pouuoit souffrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage ; Il arriua à Antiphile vn accident, qui luy fit bien regretter l'abfence de fon

amy. Car vn de ses esclaves s'associa avec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils emportèrent la statuë du Dieu, avec plusieurs autres choses qu'ils cachèrent sous vn lit, au logis d'Antiphile. Mais les voleurs ayans esté pris comme ils vendoient quelque piece de leur larcin, ils confesserent tout à la question; de sorte qu'on arresta l'esclave, & en suite le maître, qui estoit aux escoles publiques, apres auoir trouué chez-luy le butin. Car l'indignité de l'action faisoit qu'on ne l'osoit secourir, & chacun l'auoit en horreur comme vn sacrilege, & eût creu faire vn crime de boire mesme & de manger avec luy. Cependant, ses deux autres esclaves emportent tout ce qui luy restoit, tandis qu'il est en prison abandonné de tout le monde, & tourmenté par le Geolier, qui croyoit faire seruice à Dieu en le mal-traitant, & ne le vouloit pas seulement ouïr, lors qu'il se vouloit iustifier. Il tomba donc malade de fâcherie & de misere; car il couchoit sur la terre, sans pouuoir estendre ses iambes pour dormir, parce qu'on les attachoit la nuit à vne piece de bois; mais de iour il n'auoit qu'vne main liée avec le cou. Toutesfois, le bruit des chaînes l'empeschoit de pouuoir reposer de iour, non plus que de nuit, parce qu'il estoit enfermé pêle-messe avec plusieurs autres criminels dans vn cachot puant, où

il auoit de la peine à respirer. En ce funeste estar, insupportable mesme aux plus robustes, & à plus forte raison à vn ieune homme, qui auoit esté esleué tendrement, il commençoit à défailir peu à peu, & ne vouloit desia plus rien prendre, lors que Démétrius, qui ne sçauoit rien de l'affaire, arriua; & si tost qu'il l'eut apprise, courut en haste à la prison, où l'on ne le voulut pas laisser entrer, à cause qu'il estoit tard & que le Geolier estoit retiré, & les Gardes posées. Il faut donc attendre iusqu'au lendemain, qu'il eut de la peine mesme à entrer, & encore plus à reconnoistre son amy tout défiguré, apres l'auoir cherché long-temps, comme on fait vn homme entre les morts, en vn iour de bataille. Et s'il ne se fût auisé de l'appeller par son nom, il ne l'eust iamais pû trouuer. Mais comme il eut respondu, il le reconnut à sa voix, & luy détournant les cheueux de dessus le front, s'éuanouit à ce spectacle, & Antiphile aussi. Démétrius estant reuenu le premier, ayda son compagnon à reprendre ses esprits, & luy donna la moitié de son manteau, au lieu des haillons dont il estoit couuert. En suite il sortit pour l'assister; & comme il n'auoit ni credit ni argent, il se louoit pour porter des marchandises sur le port; & apres auoir trauaillé tout le matin, il portoit tout ce qu'il auoit gagné à son amy, dont ils donnoient vne partie au

Geolier, & s'entretenoient du reste. Mais la nuit venuë, il falloit qu'il se retirast, & qu'il dormist à la porte, sur vn petit lit qu'ils s'estoit fait d'herbe & de branches d'arbres; car on ne le vouloit pas laisser coucher dans la prison. Ils vescuèrent ainsi quelque temps, iusqu'à ce qu'un des prisonniers estant mort de poison, à ce qu'on croyoit, on ne voulut pas laisser entrer personne; si bien que Démétrius qui ne pouuoit quitter son amy, s'alla par desespoir declarer complice du mesme crime, & fut attaché avec luy: Encore eut-il bien de la peine d'obtenir cette courtoisie du Geolier. Cependant, ils taschoient d'adoucir leurs maux par leur conuersation, & chacun auoit plus de soin de la santé de son compagnon que de la sienne, particulièrement Démétrius, qui estant tombé malade, ne laissoit pas de faire tout ce qu'il pouuoit pour consoler Antiphile. Sur ces entrefaites vn accident impreueu leur rendit la liberté, lors qu'ils ne l'attendoient plus. Car vn prisonnier ayant recouuré vne lime, lima la chaîne où ils estoient tous attachez; & se sauua avec les autres, apres auoir tué les Gardes: Mais la pluspart furent repris comme ils s'écartoient deçà & delà; & cependant nos deux amis demurerent dans la prison, & arresterent leur esclau, ayant mieux mourir que de passer pour coupables d'un crime pire que la mort mesme; & le Gouverneur

de l'Égypte ayant appris cette nouvelle, les mit tous deux en liberté, apres qu'ils eurent iustificié leur innocence. Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix mille dragmes à Antiphile, & le double à Démetrius, qui se retira vers les Gymnosophistes des Indes, & laissa le tout à son camarade, lequel demeura au pais où il est encore à present. Voilà, Toxaris, cinq exemples de l'amitié des Grecs, que i'aurois plus estendus, si tu ne t'estois plaint que nous auïos plus de paroles que d'effet. Car ie t'aurois rapporté les harangues que Démetrius fit deuant le Iuge, où pour descharger son amy, il s'imputoit le crime dont on l'accusoit, iusqu'à ce que l'esclau le deschargea tous deux à la question. Regarde si tu as quelque chose que tu puisses opposer à de si grands exemples, si tu ne te veux resoudre à la peine, dont tu as dit qu'on punissoit les vaincus, parmy les Scythes. Mais apres auoir si bien deffendu des estrangers, tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

*Oreste &  
Pylade.*

T O X A R I S. Et toy, ne crains-tu point que l'on te coupe la langue, de l'employer ainsi contre toy-mesme, en m'encourageant à ta deffaitte. Mais ie vais commencer sans préambule ; car outre que ce n'est pas la coustume de mon pais, il n'est pas besoin de discours, quand les effets parlent plus haut que les paroles. Au reste, n'attens pas d'oüir icy l'histoire de quelqu'un, qui en

faveur de son amy aura espoufé vne femme pauvre & contrefaite, ou par charité marié sa fille, ou qui se sera enfermé avec luy en prison, pour en sortir plus glorieux; Tout cela n'est que ieu, au prix des exemples que ie te veux alleguer. Ce n'est pas que ie te condamne d'auoir dit ce que tu scauois, puis-que tu n'auois rien de meilleur à dire, & que la longue paix dont iouit la Grece, empesche qu'elle ne se puisse signaler en de plus grandes occasions; car le bon Pilote ne se connoist que dans la tempeste. Mais pour nous qui sommes tousiours en guerre avec nos voisins, soit pour l'attaque ou pour la deffense, il se presente tous les iours mille sujets de tesmoigner nostre courage & nostre amitié, qui sont les seules armes que nous estimons inuincibles. Premièrement nous ne choisissons point nos amis à table comme vous, ni ne prenons nos voisins, ni nos camarades. Mais lors que nous reconnoissons vn braue homme, nous recherchons son amitié, comme on fait vne maistresse; & celuy qui luy rend plus de seruice, c'est celuy qui l'emporte. En suite, on se iure l'vn à l'autre vne amitié inuiolable; ce qui se fait en cette façon: On se picque le bout des doigts, & l'on en reçoit le sang dans vne coupe, où chacun trempe la pointe de son espée, & puis suce cette liqueur precieuse, qui est la marque d'vne amitié eternelle,

*On, l'on ne  
peut estre  
que trois  
à cette al-  
liance.*

& vn tesmoignage qu'on veut espancher son sang l'vn pour l'autre. Personne ne peut auoir que deux amis ; & ceux qui en ont dauantage, sont mes-estimez, comme des Courtisannes qui s'abandonnent à tout le monde, parce que l'amitié se perd, estant diuisée en tant de parties. Mais pour entrer en matiere, ie commenceray par ce qu'a fait depuis peu Dandamis en vne bataille contre les Sarmates, voyant emmener captif Amizoque qu'il aymoît. Cependant, ie te iure par l'air que nous respirons, & par le Cymeterre que nous portons, qui sont les plus grands Dieux que les Scythes adorent, que ie ne te diray rien que de veritable.

**MNE'SIPE.** Ie t'aurois assez cru sans iurer ; mais tu as bien fait de ne pas prendre à tesmoin des diuinitez de grande importance, afin de pouuoir mentir plus hardiment.

**T O X A R I S.** Quoy ! tu ne veux pas que ie iure par les symboles de la Vie & de la Mort, qui sont les plus grands Dieux qu'on reuere ?

**MNE'SIPE.** Si cela est, tu pouuois appeller à tesmoin plusieurs autres déitez ; car il y a plusieurs genres de mort.

**T O X A R I S.** Ne scaurois-tu t'empescher de chicaner vn homme qui porte vne espée ? sur tout, apres qu'il t'a laissé parler tout ton saoul, sans t'interrompre.

**MNE'SIPE.**

## O V D E L' A M I T I E. 49

**M N E' S I P E.** J'ay tort, ie l'auouë, & t'en demande pardon; Tu peux dire maintenant tout ce que tu voudras, sans craindre que ie t'interrompre.

**T O X A R I S.** Il y auoit quatre iours qu'Amiloque & Dandamis s'estoient iurez vne amitié eternelle, & auoient bu du sang l'vn de l'autre, pour confirmation de leur alliance, lors que les Sarmates entrerent en Scythie avec trente mille hommes de pié, & dix mille cheuaux. On s'estoit campé sur l'vne & l'autre riue du Tanais, pour leur empescher le passage; mais ils enleuerent d'abord tout ce qui estoit au delà, à la reserue de ceux qui se sauuerent de bonne heure au deçà du fleuue. Sur ces entrefaites, Dandamis voyant son amy prisonnier, qui imploroit son assistance, passe l'eau à nage pour l'aller secourir; mais il ne fut pas plustost à l'autre bord, qu'il fut enucloppé par les ennemis; & sur le point de perir, il s'escria qu'il venoit pour rachetter vn prisonnier. A ces mots ils s'arrestèrent tout court, & le menerent au General, qui luy demanda d'abord quelle raison il vouloit donner. Moy-mesme dit-il, puis qu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scythes n'ont point d'autre bien. C'est trop, reprit le Barbare, nous nous contenterons d'vne partie; & là-dessus il luy fit arracher les yeux, & le renuoya avec son amy, plus ioyeux de certe con-

queſte, qu'affligé de la perte de ſa veuë. Sa pré-  
 ſence rendit le courage aux Scythes, qui creurent  
 n'auoir rien perdu en conſeruant vn ſi grand  
 threſor. Cela eſtonna meſme les ennemis, lors  
 qu'ils vinrent à conſiderer à quels gens ils auoient  
 à faire; ſi bien qu'ils ſe retirèrent la nuit en tumulte,  
 apres auoir brûlé les chariots qu'ils auoient  
 pris & laiffé vne partie du butin. Cependant,  
 Amiſoque ne voulut point conſeruer la lumière,  
 que ſon amy auoit perduë pour l'amour de luy, &  
 l'on voit maintenant ces deux illuſtres auugles  
 nourris aux deſpens du public, qui reuerent leur  
 vertu. Que peux-tu oppoſer, Mnéſipe, à vn ſi  
 grand exemple, quand ie te laifferois la liberté  
 d'en feindre à ta fantaſie, & que ie t'abſou-  
 drois du ſerment de fidelité que tu as iuré? Si tu  
 auois à traiter vne ſi noble matiere, combien y  
 aurois-tu meſlé d'ornemens? Combien de re-  
 grets de Dandamis apres la perte de ſon amy?  
 Combien de harangues pour le r'auoir? Combien  
 de teſmoignages de ioye, en donnant ſes yeux  
 pour rançon? Combien d'acclamations à leur re-  
 tour, & le reſte que tu ſçais beaucoup mieux que  
 moy; car ie me ſuis contenté de rapporter la cho-  
 ſe nüement, ſans rien alterer de la verité. Paſſons à  
 vn autre exemple, qui ſera encore plus court. Bé-  
 lite, l'vn des parens d'Amiſoque, voyant Baſthé  
 ſon amy, terraffé à la chaffe par vn lion, & ſur le

point d'estre deuoré, saute en bas de son cheual, & frappe la beste par derriere, pour l'obliger à tourner sur luy; & voyant qu'elle ne vouloit point lascher prise, il luy met la main dans la gueule, pour luy arracher mesme d'entre les dents son amy. Le lion irrité se iette sur l'un, après auoir soulé sa rage sur l'autre; mais Bélite en mourant luy passe son espée au trauers du corps, & venge d'un mesme coup la mort de son amy & la sienne. Pour éterniser cette action, on a enfermé par édit public ces deux amis en mesme tombeau, & mis le lion auprès en vn tombeau separé. Mais ne t'arreste point à ces deux exemples, en voicy vn troisieme plus considerable, de trois amis qui ont fait des merueilles l'un pour l'autre. Arfacomas ayant esté enuoyé en ambassade vers Leucanor Roy du Bosphore, qui auoit tardé trois mois à enuoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scythes, fut traité magnifiquement par ce Prince à son départ, après auoir esté satisfait sur sa demande. Pour plus grand honneur, le Roy voulut que sa fille fût presente au festin, avec tous les Grands qui la recherchoient en mariage, du nombre desquels estoit Tigrapate Prince des Lasiens, & Adyrmaque Duc de Machlyne. Mais Arfacomas ne l'eut pas plustost veüe, qu'il en deuint amoureux, & cōme c'est la coustume de faire la demande à table sur la fin du repas, & de dire qu'il on est,

& ce qu'on a ; lors que tous les autres eurent vanté à l'envy leurs thresors & leur puissance après auoir fait les effusions accoustumées ; il prit la coupe comme eux , mais il ne répandit point de vin , parce que cela ne se fait point parmy les Scythes ; & ayant bu vn grand trait , il pria le Roy de luy donner sa fille en mariage , à cause qu'il surpassoit tous les autres tant en richesses qu'en credit. Comme le Roy paroissoit estonné de ce discours , sçachant bien que les Scythes sont fort pauvres , & que celuy-cy particulièrement n'auoit pas beaucoup de bien ; & qu'il luy demandoit en riant , combien il auoit de troupeaux & de chariots , qui sont les richesses du pais : Je n'ay rien de tout cela , dit-il ; mais i'ay vaillant deux amis , qui surpassent tous les autres tant en estime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie , qui crut qu'il estoit yure ; & le lendemain le Duc de Machlyne fut preferé à tous ses Riuaux , & emmena sa maistresse. Arfacomas de retour , conte son auanture à ses deux amis , Loncate & Masente , & leur dit que cet affront les touchoit tous trois également , & qu'on auoit preferé de vains tresors à la grandeur de leur amitié ; de sorte qu'ils resolurent ensemble de tirer raison de cette injure. Il faut , dit Loncate , partager entre nous la vengeance ; j'apporteray la teste du Roy , & Masente en leuera la mai-

stresse, tandis que tu armeras le pais pour soustenir l'effort de ces Princes, qui ne manqueront pas de nous venir fondre sur les bras. Or tu assembleras de grandes forces, tant de nos gens que des tiens; outre ceux qui te viendront servir volontairement, pour le bruit de ta vaillance & la compassion qu'on aura de ton infortune. C'est la coustume des Scythes, lors que quelqu'un est offensé, & qu'il n'a pas le moyen de se venger, de faire rostir vn bœuf, puis le mettre en pieces, & s'asseoir sur la peau, au milieu de toutes ces viandes, les mains liées derriere le dos, comme vn prisonnier. Tous ceux qui passent par là, & qui le veulent secourir, en prennent vn morceau, & iurent de luy amener l'vn cinq cheuaux, l'autre dix, chacun selon son pouuoir; & ceux qui n'ont que leur personne, d'y venir eux-mesmes: & en disant cela, ils mettent le pié droit sur le cuir de bœuf, pour confirmation de leur promesse. On amasse par ce moyen de grandes forces, & plus considerables encore par la valeur que par le nombre, parce qu'elles ne sont composées que d'une braue ieunesse, qui s'y porte volontairement par la consideration de l'honneur ou de l'amitié. Arcomas assemblea donc par ce moyen cinq mille cheuaux & vingt mille hommes de pié. Cependant, Loncare arriue inconnu au Royaume du Bosphore, & tirant à part le Prince,

Tant In-  
fanterie le-  
gere qu'au-  
tre.

comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance, entre seul avec luy dans le Temple de Mars, où il luy coupe la teste, & la mettant sous son manteau remonte à cheual, en criant qu'il ne tarderoit point à reuenir, comme s'il fût allé à quelque commission de la part du Roy. Il fut donc bien loin, auant qu'on eût découuert le meurtre; outre qu'on negligea de le poursuiure, pour songer à l'ellection d'un nouveau Prince, parce que le pais est partagé en diuerses factions. D'autre costé, Masente auerty en chemin de cette mort, en porte le premier la nouvelle au Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le demandoit pour Roy, comme gendre du deffunt; Qu'il se hastast donc de se saisir de l'Empire, & menast avec luy sa femme, qui estoit la legitime heritiere; Qu'il luy disoit cela comme son parent & son amy, parce que le feu Roy auoit pris femme d'entre les Alains, d'où il estoit, & que les freres de cette Princesse l'auoient enuoyé pour le porter à cette entreprise, & empescher l'ellection du frere bastard du Roy, qui estoit ennemy des Alains & amy des Scythes. Or comme ces nations s'habillent de mesme façon, & parlent mesme langage, on ne pouuoit decouurir la fourbe; outre qu'il s'estoit fait couper les cheueux, pour micux ioüier son personnage, parce que les Alains les portent plus courts que les

Scythes. Le Duc de Machlyne s'auance donc à grandes iournées pour preuenir l'eslection, après luy auoir laissé la conduite de la Princesse, comme à son parent. Il monte avec elle sur son char, & la nuit mesme la charge sur vn cheual, à l'ayde d'vn caualier qui le suiuoit; & quittant le chemin du Bosphore, il prend celuy de Scythie, où il arriue le troisieme iour, apres auoir donné quelques heures de repos à la Princesse, & la remet entre les mains d'Arfacomas, telle qu'il la desiroit; car le Duc de Machlyne ne l'auoit pas encore espousée. Comme Arfacomas ne se pouuoit lasser de luy rendre graces, il dit que c'estoit comme si la main gauche remercioit la droite du seruice qu'elle luy rend; Qu'il ne pouuoit moins faire pour luy, & que deux amis ne sont pas seulement comme les deux mains, mais comme les deux doigts de la main. D'autre costé, le Duc de Machlyne auerry de la trahison, & de l'eslection du bastard dont i'ay parlé, retourne tout court en son pais, & entre avec vne grande armée en Scythie, & le bastard aussi de son costé, avec quarante mille Alains ou Sarmates, sans conter les Grecs qui auoient pris son party. Apres leur ionction, leurs troupes se trouuerent monter à quatre-vingts & dix mille hommes, dont il y auoit trente mille Archers à cheual. Nous marchâmes contr'eux avec enuiron

trente mille hommes, en contant la caualerie parmy laquelle i'estois, ayant mené cent volontaires avec moy. Nous ne les eufmes pas plustost apperceus, que nous destachâmes contr'eux nostre Caualerie, pour attaquer l'escarmouche; mais apres vn long combat, nous fufmes rompus, ce qui n'empescha pas que la plus grande partie de l'armée ne se retirast en bon ordre, sous la conduite d'Arfacomas, sans que l'ennemy l'osast attaquer. Mais l'autre où estoit Loncare & Masente fut inuestie, & ils y furent tous deux blesez; l'vn à la cuisse, & l'autre à l'espaule & à la teste; ce qu'Arfacomas ayant apperceu, il eut honte d'abandonner des gens qui auoient tant fait pour luy; & s'ouurant vn passage par le fer, alla enleuer ses deux amis. Cela rendit le courage aux siens; de sorte que les ennemis plierent, sur tout apres qu'il eut couppé en deux le Due de Machlyne d'vn coup de hache. Le lendemain ils enuoyerent demander la paix; Ceux du Bosphore offrirent de payer double tribut, les Machlyniens de liurer des Ostages, & les Alains de subjuguier la Sindiane, dès long-temps reuoltée; si bien que la paix fut faite à ces conditions. Voila comme les Scythes seruent leurs amis.

**MNE'SIPE.** Cette histoire a quelque chose de Roman, Toxaris; & ie croy, sans offenser les Dieux

Dieux que tu-as iurez, que tu y as vn peu melle de ton inuention, pour faire la piece plus belle; car tout reüssit à ton Heros, contre son esperance.

TOXARIS. C'est vne marque de vostre incredulité, ou plustost de vostre foiblesse, à vous autres Grecs. Car vous avez de la peine à croire, ce que vous auriez de la peine à pratiquer; mais ie te veux confirmer cet exemple par vn autre qui m'est arriué à moy-mesme. Comme ie sortis de mon pais, pour aller estudier en Grece, en la compagnie de Sisinnés, avec qui i'auois esté esseué dès mon enfance, nous arriuâmes à Amastris sur le Pont-Euxin; & dès que nous fûmes débarquez, nous allâmes nous promener sur la place, après auoir renfermé nos hardes dans vne hostellerie. Mais au retour, nous trouuâmes qu'on auoit crocheté nos coffres, & em-

*On, la ser-  
ruve de no-  
stre châtre.*

comme il se promenoit sur la place, il vit faire montre à quelque jeunesse de bonne maison, qui se deuoit battre trois iours après, pour vn prix que la ville donnoit; & lors qu'il l'eut appris, il reuint tout court, me dire que ie ne me misse point en peine, & qu'il auoit trouué dequoy nous enrichir en vn instant. Quand les trois iours furent escoulez, que nous passâmes du mieux que nous peusmes, il me mena au theatre, où tout le peuple estoit assemblé pour voir les jeux. Il ne se passa rien d'abord de considerable; car ce n'estoit que quelques chasses d'animaux, ou bien des criminels liez, que l'on faisoit deschirer par des bestes farouches. Mais en suite on vit entrer vn grand jeune-homme bien fait, fuiuy d'vn Heraut qui cria, Que celuy qui se voudroit battre contre luy receuroit dix mille dragmes. Sisinnés incontinent se presente, & ayant touché l'argent me l'apporte, & me dit; Si ie suis victorieux, voilà dequoy continuër nostre voyage; sinon, tu retourneras au païs avec cet argent, après m'auoir rendu les honneurs de la sepulture. Ces paroles m'ayant tiré des larmes, de pitié, il s'arma de toutes pieces, horsmis de l'habillement de teste; & entrant au combat, receut d'abord vn fendant sur le jarret, dont il perdit beaucoup de sang; ce qui faillit à me faire esuanouir, croyant que la blesseure fût mortelle.

Mais comme son ennemy s'auançoit plus hardiment après ce coup, il luy en porta vn au defaut de la cuirasse, dont il le renuersa mort à ses pieds. Aussi-tost il s'assit sur le corps, ne se pouuant plus tenir debout, & ie le fis emporter au logis, après qu'il eut esté proclamé victorieux. Il fut si bien traité de sa blesseure, qu'il en eschappa, & est maintenant au pais, où il a espoulé ma sœur. Voilà comme il hazarda sa vie, pour me conseruer la mienne; & il y a encore icy plusieurs Amastriens qui l'ont veu, sans qu'il soit besoin d'aller rechercher la preuue de cette histoire chez les Alains, ou chez les Scythes. Il ne me reste donc plus qu'vn dernier exemple pour remporter la victoire; & ie n'en prendray point d'autre que celuy d'Abaucas, qui allant à la ville des Borystheniens, avec sa femme & ses deux enfans, en la compagnie d'vn de ses amis, fut attaqué en chemin par des voleurs, & son amy blessé à la cuisse; de sorte qu'il ne se pouuoit plus soustenir. Cependant, le feu s'estant pris la nuict au logis où ils estoient, il charge son amy sur ses espauls, & le sauue à trauers la flamme, laissant ses petits enfans qui luy tendoient les bras, & repoussant sa femme qui le vouloit arrester. Il luy cria seulement qu'elle le suiuiſt; ce qu'elle fit avec vn petit enfant qu'elle tenoit embrassé, qui fut

*L'vn de 7.  
ans, &  
l'autre à la  
mammelle.*

## 60 TOXARIS, OV DE L'AMITIE.

estouffé par la vapeur du feu ; mais l'autre qui venoit après, eschapa. Comme on luy reprochoit en suite qu'il auoit abandonné ses enfans, pour sauuer vn estranger, l'en pouuois, dit-il, auoir d'autres ; mais ie n'eusse iamais recouuré vn semblable amy. Voilà mes exemples, tu-as dit les tiens, il ne reste plus que de trouuer vn Iuge, pour scauoir qui doit perdre la langue, ou la main.

**M N E' S I P E.** Il en falloit eslire vn auparauant ; mais puis que nous ne l'auons pas fait, il faut remettre nostre dispute à vne autre fois, & rapporter de nouueaux exemples, après auoir choisi vn Iuge qui fera porter au vaincu la peine que les loix ordonnent. Que si tu crois cela trop cruel, au lieu de nous mutiler les membres, nous les multiplierons plustost par nostre vnion, & ne ferons qu'vn mesme corps & qu'vne mesme ame, comme ce Geryon des Fables, qui est à mon aduis, vn symbole de l'Amitié. Il n'est point besoin pour cela de sermens ni de vaines ceremonies ; la passion que nous auons tous deux tesmoignée, pour rendre cet honneur à nostre país, fait assez voir que nous estimons l'amitié par dessus tout.

**TOXARIS.** Ie le veux, soyons amis désormais iusqu'à la mort ; & si nous ne pouuons tousiours viure ensemble, visitions-nous pour le moins par lettres, & vien me voir quelquefois en Scythie, comme ie t'iray voir en Grece.

MNE'SIPE. l'entreprendrois de plus grands voyages pour trouuer vn amy fait comme toy.



## L'ASNE, DE LVCIEEN.

*L'Autheur feint qu'allant en Theſſalie, il logea chez vne Magicienne, qui ſe changea en oiſeau pour aller trouuer vn Amant; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit vne boëte pour l'autre, & on le changea en Aſne; D'où il prend occaſion de conter les diuerſes auantures qui luy arriuerent, iuſqu'à ce qu'il reprit ſa premiere forme. Apulée a deſrobé ce ſujet; mais il l'a eſtendu plus au long.*

**C**OMME i'allois à Hypate en Theſſalie, pour quelques affaires, ie rencontray en chemin pluſieurs habitans du lieu, de qui i'appriſ qu'vn nommé Hiparque, chez qui ie deuois loger, eſtoit vn homme fort riche, mais fort auare, qui n'auoit qu'vne ſeruante, & viuoit fort meſquinement. Lors que ie fus arriué à ſon logis, ayant pris congé de ma compagnie, ie frappay à la porte, & ſa femme me vint ouuir, après m'auoir fait long-temps attendre, & me demanda ce que ie voulois. Ie luy reſpondis que i'apportoſ des lettres à ſon mary, d'vn de ſes amis de Patare. Elle rentra auſſi-toſt,

*Costume  
ancienne.*

après auoir refermé la porte, puis me reuint dire, que ie serois le bien venu. le les trouuay en arriuant, qui commençoient à souper, estant tous deux couchez sur vn petit liët, avec vne table deuant eux; mais ils faisoient fort mauuaise chere; car ie ne vis rien sur la table. Lors qu'Hiarque eut leu mes lettres, il s'escria que le Philosophe Decrian estoit vn galand-homme de luy adresser ses amis. Que le logis estoit petit, comme ie voyois, mais qu'il estoit à mon seruice, & que ma presence le rendroit plus illustre. Alors, appellant sa seruante, Prenez les hardes de Monsieur, dit-il, & le menez dans vne chambre, & de là au bain; car il doit estre las, après le chemin qu'il a fait. Elle me mena donc en vne petite chambre fort propre, & me montrant le liët; C'est là, dit-elle, que vous coucherez, & i'en dresseray vn autre en ce coin pour vostre valet. De là i'allay au bain, après auoir donné de l'argent à la seruante, afin d'achepter de l'orge pour mon cheual. Au retour, mon hoste me pria de me mettre à table. Le festin ne fut pas fort magnifique, mais il y auoit de bon vin vieux, dont nous fîmes carrousse après soupper; & puis ie m'allay coucher, après nous estre entretenus de diuerses choses, comme on a de coustume en ces rencontres. Le lendemain il me demanda où i'allois, & si ie faisois estat de demeurer-là; le luy

respondis que non, & que ie voulois aller pour quatre ou cinq iours à Larisse, quoy que mon dessein en effet fust de demeurer quelque temps à Hypate, pour voir si i'y pourrois rencontrer vne Magicienne, comme on dit qu'il y en a plusieurs, qui me fist voir quelque euenement extraordinaire. Dans cette resolution, ie me promenois par la ville, lors que ie rencontray vne femme assez bien faite, qui paroissoit de condition à son train & à son habit. Elle me demanda qui i'estois; & comme elle l'eut appris, elle s'escria que i'estois fils d'une de ses meilleures amies, dont elle n'aimoit pas moins les enfans que les siens propres, & que i'auois grand tort de n'estre pas venu descendre chez elle; mais que tout de ce pas elle m'y vouloit mener. Je luy fis mes excuses, & luy dis que ie ne pouuois pas honnestement quitter mon hoste, qui m'auoit si bien receu; mais qu'il n'auroit que mon corps, & qu'elle auroit mon esprit. Comment, reprit-elle, estes-vous logé chez ce vilain auaricieux d'Hiparque? Ne luy dites point d'injures, luy dis-je, après m'auoir si bien traité. Alors soustiant, elle me dit à l'oreille, que ie prisse bien garde à ne point faire amitié avec sa femme, qui estoit vne des plus grandes Magiciennes du pais, qui changeoit les vns en bestes, & tuoit les autres, lors qu'ils ne vouloient pas faire

*C'est vne  
raillerie.*

sa volonté. Qu'elle estoit de complexion fort amoureuse, & que ma ieunesse, iointe à la qualité d'estranger, lui donneroient assez de prise sur moy. Alors, tout rauy d'auoir rencontré ce que ie cherchois, ie pris brusquement congé d'elle, & me retiray en haste au logis, resuant aux moyens que ie tiendrois pour venir à bout de mon dessein, & faisant estat de gagner la seruante, qui estoit fort iolie, & qui sçauoit sans doute les secrets de sa maistresse. Car d'entreprendre sur la femme de mon hoste, c'eust esté à mon auis, violer le droit d'hospitalité. En arriuant, ie trouuay, par bonheur, la seruante seule qui apprestoit à souper, & commençay à la cajoler sur la grace qu'elle atoit à faire la cuisine; A quoy elle me respondit, assez plaisamment, qu'elle n'auoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. Tout surpris de cette responce, ie m'approchay pour la caresser; mais elle me dit en se retirant, que ie ne m'approchasse pas trop près, si ie n'auois enuie de me brusler. Car si elle m'auoit touché seulement du bout du doigt, elle me mettroit tout en feu; & que les Charlatans ne vendoiēt point d'onguent pour guerir cette bruslure. Comme ie riois de la gentillesse de ses reparties, & que ie l'appellois belle Cuisiniere; Vous ne sçauēz pas, dit-elle, quelle Cuisiniere ie suis; car si ie veux, ie vous accommoderay de  
toutes

toutes pieces, & vous hacheray menu comme chair en pasté. Je luy respondis, Qu'elle m'auoit desia mis en capilotade, & que ie pensois estre sur le réchaut, tant ie sentoie de chaleur. Elle s'esclata de rire à cette responce, & me dit qu'elle estoit grande Magicienne, & que si elle m'auoit vne fois charmé, elle pourroit apres cela me jetter des pierres, que ie ne voudrois pas m'enfuir. Je luy repartis que ie sentoie desia l'effort de ses charmes, & que ie ne la pouuois quitter. Apres quelque contestation, à la fin nous tombâmes d'accord, & elle me promit de venir dans ma chambre, quand sa maistresse seroit couchée. Comme son maistre fut de retour, & que nous eûmes soupé, ie me retiray, après quelques santez, feignant d'auoir enuie de dormir. En entrant dans ma chambre, ie trouuay la collation prestee, & mon lit tout semé de roses, déliées ou par bouquets. On auoit mesme transporté ailleurs celui de mon valet. Si tost qu'elle eut couché sa maistresse, elle me vint trouuer, & nous nous mîmes à faire collation, & à nous porter force santez & force baisers, & goulter les prémices de l'amour. On verra bien-tost, dit-elle, si tu scais aussi bien faire que dire; car ie m'appelle Palestre, Luce. & n'ay point encore trouué d'Athlete qui m'ait vaincûe à la lutte. Comme i'eus accepte le combat, elle se deshabille, & me dit que le champ

*Il y a icy  
une page de  
fautes re-  
tranchée.*

estoit ouvert à ma valeur. Après quelques tours d'escrime, où chacun tascha de montrer ce qu'il sçauoit faire, nous remîmes la partie au lendemain ; & ie pris tant de plaisir à ce petit exercice, que i'en oubliay presque le sujet de mon voyage. A la fin ie la priay de m'apprendre quelque secret de son art, puis-qu'elle estoit si grande Magicienne, & qu'il estoit impossible qu'elle n'eût beaucoup profité sous vne si sçauante maistresse. Elle me iura qu'elle ne sçauoit point d'autre mestier que celuy que la Nature luy auoit appris, & que c'estoit là le charme dont elle auoit entendu parler. Mais elle me promit de me faire voir la femme d'Hiparque, lors qu'elle se métamorphoseroit en quelque animal. Quelques iours après elle me vint dire que l'occasion se presentoit de contenter ma curiosité, & que sa maistresse se deuoit changer en oiseau, pour aller trouuer son galant. Que i'eusse bon courage, & qu'elle me la monstreroit en cét estat. La nuit venuë, elle me mène sans bruit, à la porte de sa chambre, où regardant par vne fente, ie vis sa maistresse toute nuë, qui iettoit deux grains d'encens dans vne lampe allumée, & murmuroit tout bas quelques paroles ; ce qui dura assez long-temps. En suite, tirant vne phiole de son armoire, elle s'huila par tout iusqu'au bout des ongles, & en vn in-

stant fut transformée en hibou ; car son corps se couurit de plumes, son nez se courba en bec, ses bras s'allongerent en ailles, & elle s'enuola par la fenestre avec vn grand cry. Je fus si surpris de cette merueille, que ie faillis à tomber de mon haut, doutant si ie songeois, ou si i'estois éueillé, tant qu'à la fin reuenu à moy, ie conjuray ma nouvelle maistresse de me vouloir transformer de mesme, pour voir ce qu'on deuenoit en cet estat, & si l'on conseruoit encore son iugement. Elle entre aussi-tost dans la chambre, ne me pouuant rien refuser, & m'apporte vne petite bouteille, dont ie ne me fus pas plustost huilé, qu'au lieu de plumes, tout mon corps fut couuert de poil, mon visage & mes oreilles s'allongerent, mes doigts se durcirent en corne, & il me sortit par derriere vne longue queuë ; de sorte que me regardant au miroir, ie trouuay que i'estois vn Asne. La fille estonnée aussi bien que moy, d'vn si estrange accident, commence à se frapper l'estomac, & à s'arracher les cheueux, & s'escrie qu'elle auoit pris vne phiole pour l'autre, deceuë par la ressemblance, à cause qu'il y en auoit plusieurs dans l'armoire, mais que ie patientasse iusqu'au lendemain, & qu'elle m'iroit acheter des roses, dont ie n'aurois pas plustost goûté, que ie reprendrois ma premiere forme. En disant cela, elle me passoit la main sur

le dos, & me manioit les oreilles, comme on fait à cét animal quand on le veut caresser. Cependant, sous la figure d'une beste, ie conseruois le sens d'un homme, & entendois tout ce qu'on disoit, mais ie ne pouuois m'expliquer; & comme i'ouuris la bouche pour me plaindre, ie commençay à braire, au lieu de former des paroles. Cela me rendit si honteux, que ie m'en allay baissant la teste droit à l'escurie, me coucher auprès de mon cheual, & du baudet de mon hoste, qui me receurent à grands coups de pié, au lieu de me faire place, tant ils auoient peur que ie ne vinssse manger leur foin. Ie me retiray donc en vn petit coin fort mal satisfait de leur reception, & bien resolu de m'en venger le lendemain. C'est alors que faisant reflexion tout à loisir, sur le triste estat où i'estois, ie commençay à condamner ma curiosité, & à reconnoistre,

*Qu'il n'est rien qui punisse*

*Vn homme vicieux, comme son propre vice.*

Si par hazard, disoy-je en moy-mesme, i'allois estre rencontré en cét estat par quelque loup, ou quelqu'autre beste farouche, ie iouerois bien le personnage que ie represente. Sur ces entrefaites, i'entens perçer la paroy, & vois entrer des voleurs l'espée à la main, qui après auoir lié ceux du logis, pillerent tout ce qui estoit dedans, & en firent des balots dont ils me chargerent avec

mes compagnons, & nous chassant deuant eux, gagerent la porte par des ruës destournées, & delà des montagnes voisines couuertes de bois, où ils arriuerent sur le point du iour. Je ne puis dire le mal que souffroient mes camarades; mais on ne scauroit exprimer la douleur que ie sentoïis à marcher sur les cailloux, avec vne charge sur le dos, moy qui estois vn asne de bonne maison, qui n'estois pas accoustumé à la fatigue. Je bronchois donc à chaque pas; mais on me faisoit releuer à coups de baston. En cette extrémité ie voulus m'escrier, *O César*, pour implorer le secours du Prince; mais la parole me manqua sur l'O, & ie ne pus acheuer le reste; si bien que cela ne seruit qu'à me faire battre par les voleurs, que ie trahissois par mon cry. Je resokus donc de continuer paisiblement mon chemin, puis-que ie reüssissois si mal à me plaindre, outre qu'on nous emmusela pour nous empescher de paistre en allant. Sur le midy nous arriuâmes à vn hameau de connoissance, où nous fûmes fort bien reçeus; & tandis que nos maistres disnoient, on nous donna quelque poignée d'orge; mais ie n'en pus iamais gouster, parce que ie n'y estois pas accoustumé; & voyant le iardin ouuert, ie m'y iertay à corps perdu, pour aller manger des roses qui paroïssent, & reprendre ma premiere forme. Mais en arriuant:

ie trouuay que c'estoit vn laurier-rose, qui est vn poison mortel aux asnes & aux cheuaux. Cependant, comme ie mangeois quelque salade pour me rafraichir, le Iardinier arriue avec le baston à la main, & m'en donne quelques coups; mais ie tournay le derriere si à propos, que ie le iettay à la renuerse d'un coup de pié à l'estomac. De là ie pris le chemin des montagnes; & luy de crier qu'on lâchast les chiens apres moy; ce qui m'obligea de regagner en haste mon écurie, pour eui-ter la rencontre des grands vilains dogues, qu'on faisoit combattre contre des ours; mais ie ne lais-  
 say pas en arriuant de receuoir quelques coups de baston du Iardinier, pour payement de sa sala-  
 de; ce qui fit que ie la luy rendis au nez. Lors que nos maistres eurent disné, on nous remit nostre charge pour continuër nostre chemin, & par mal-  
 heur la plus grosse m'escheut en partage, de-  
 quoy desesperé ie déliberois de me coucher là pour me faire descharger, lors que l'autre baudet qui auoit peut-estre le mesme dessein, s'estant  
 laissé cheoir, comme on le voulut releuer, & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy cou-  
 pa les iarets & on le ietta en bas des rochers; ce qui me fit sage aux despens d'autruy. Ie commen-  
 çay donc à doubler le pas, quoy qu'on partageast encore sa charge entre le cheual & moy; ce qui me faisoit creuer de dépit. Mais voyant que tout

me reüssissoit à contre-pié, ie resolus deormais de porter mon mal en patience, & me hastay d'aller sur l'esperance de trouuer des roses au giste, qui n'estoit pas loin. Nous y arriuâmes auant la nuit, & trouuâmes en arriuant vne vieille, assise près d'un bon feu, qui nous ayda à nous décharger, & ferra tout ce que nous auions apporté. Les voleurs luy demanderent pourquoy elle estoit ainsi assise les bras croisez, sans leur apprester à manger; mais elle dit que tout estoit prest, & qu'ils boiroient d'excellent vin, & mangeroient de la venaison. Ils se deshabillerent donc, & s'huilèrent près du feu, puis s'estant lauez avec de l'eau chaude, se mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriua encore d'autres avec quantité de beaux meubles, & de vaisselle d'or & d'argent, qu'ils remirent entre les mains de la vieille, puis s'assirent à table auprès de leurs camarades. Pendant le repas, qui fut assez long & plantureux, ils s'entretinrent de tout ce que peuuent dire des voleurs, apres auoir fait vn beau coup. Cependant, le cheual & moy estions attachés au ratelier, où ie faisois tres-mauuaise chere. Mais lors que la vieille se fut retirée, ie mangeay vn morceau de pain que ie luy auois escroqué. Le lendemain ils partirent tous ensemble, laissant vn d'entr'eux au logis avec elle, ce qui me faisoit enrager; car si elle eust esté

toute seule, ie me fusse sauué aisément; mais c'estoit vn ieune-homme robuste & vigoureux qui auoit l'espée au costé, & iettoit de temps en temps des regards de trauers sur la porte qu'il auoit fermée. Trois iours après les voleurs reuinrent sur le minuit avec vne belle fille qu'ils auoient prise, qui pleuroit & se desesperoit, sans vouloir ni boire ni manger; ce qui me tiroit des larmes de compassion. Sur le point du iour quelques espions rapporterent qu'il passeroit bien-tost vn estranger avec grand équipage; si bien qu'ils se leuerent de table en tumulte & s'armerent, puis sortirent en foule, emmenant avec eux le cheual & moy, après auoir laissé en garde la fille à la vieille. Je n'allois qu'à coups de baston, croyant qu'on me menoit au combat; mais lors que nous fûmes arriuez sur le grand chemin, l'estrange fut incontinent déualisé, & l'on nous chargea de ce qu'il auoit de meilleur, laissant le reste caché dans le bois. Cependant, comme on nous faisoit marcher en diligence, i'allay heurter par hazard contre vn caillou qui me fendit la corne du pié; ce qui me fit boiter assez long-temps: mais lors que ie vis qu'on deliberoit de me traiter comme on auoit fait mon camarade, ie vainquis ma douleur, & fis le reste du chemin, comme si ie n'eusse point eu de mal. On alla requerrir la nuit mesme, ce qu'on auoit caché dans le

bois;

bois ; mais on ne mena que le cheual , & l'on me laissa au logis, à cause de ma blessure. Comme on fut party, ie disois en moy-mesme, Qu'attens-tu icy dauantage , à seruir de pasture aux corbeaux ? Ne vois-tu pas comme on a traité ton compagnon , & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin ? Pren vne bonne resolution ; Voilà la Lune qui luit, il n'y a qu'une vieille au logis, tu n'es point lié. Dans cette pensée, ie cours droit à la porte , & la vieille après moy pour m'arrester ; mais voyant qu'elle n'estoit pas assez forte , & que ie l'entraînois , quoy qu'elle me retint par la queuë , elle appelle à son secours la Pucelle ; qui prenant son temps , monte sur moy & me pique, priant les Dieux de fauoriser sa retraite, & promettant tout bas de me donner la liberté , si ie la pouuois tirer hors de peril. Poussé de cette esperance & de la gloire d'un si beau dessein, j'allois comme vn genest d'Espagne, & non pas comme vn baudet estropié, lors qu'en vn tournant nous rencontrâmes les voleurs qui nous arresterent tout court, & demanderent à la Belle, en riant, où elle alloit ainsi la nuit, & si elle n'auoit point peur des esprits. On nous ramene donc au logis ; mais comme ie n'estois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire, ie ne me pouuois presque soustenir sur ma mauuaise jambe ; ce qui faisoit creuer de

rire nos voleurs. Comment, disoient-ils, maistre baudet, lors qu'il est question de fuir, vous allez viste comme le vent; & quand il faut retourner à la maison, vous ne sçauriez faire vn pas. Nous vous apprendrons bien tantost vostre leçon; & en disant cela, ils commencent à charger sur moy, tant qu'ils me font vne blessure à la cuisse. En arriuant ils trouuerent la vieille qui s'estoit penduë de desespoir, & la roulerent en bas des rochers, en admirant sa fidelité. En suite, ils lierent la Pucelle pour empescher qu'elle ne se sauuaft vne seconde fois; & s'estant mis à table delibererent en beuuant, quel supplice ils luy feroient souffrir & à moy aussi, pour punition de nostre crime. Là dessus, l'vn dit qu'il la falloit enfermer toute viue dans mon ventre, après m'auoir arraché les entrailles, & nous exposer ainsi sur la pointe d'vn rocher, pour seruir de pasture aux oiseaux, & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun approuuoit l'extrauagance de ce supplice, & qu'on se preparoit à l'execution, le Ciel qui n'auoit pas resolu de nous perdre, amene dans cet interualle le Preuost avec ses Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui se saisissent en vn instant de tous les voleurs, & les menent au Gouverneur de la Prouince. Pour le fiancé, il charge sa maistrresse sur mon dos, pour la ramener à son pere;

& par tout où nous allions on nous iettoit des fleurs en passant, & l'on accouroit au deuant de nous avec des acclamations & cris d'allegresse. Lors que nous fûmes arriuez, elle eut grand soin de me faire bien traiter, comme le fidelle compagnon de sa bonne & de sa mauuaise fortune, & celuy qui auoit contribué tout ce qu'il auoit pû à sa déliurance. Mais ie ne pouuois manger de ce qu'on me donnoit, & enuiois la condition des chiens que ie voyois faire bonne chere à la Cuisine, maudissant en mon cœur le Destin, qui ne m'auoit plustost fait levrier que baudet. Quelques iours après les nopces, cette Dame pour s'acquitter de sa promesse, me fit donner la liberté, & me lâcher parmy les Cauales, qui estoit la plus belle recompence qu'on pût donner à vn animal fait comme moy. Mais le Destin qui n'estoit pas encore las de me persecuter, voulut que la femme de celuy à qui l'on m'auoit recommandé, me fit porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laisser en liberté; & pour comble de mal-heur, les Cheuaux ialoux de me voir parmy leurs Cauales, croyant que ie n'estois pas là pour enfiler des perles, estoient sans cesse après moy à me persecuter. Accablé donc de tous maux, & ne mangeant que du son, à cause qu'on me desroboit mon orge; au lieu d'vn asne gras & refait, ie deuins vne meschante

haridelle. D'ailleurs, on m'enuoyoit querir du bois sur vne montagne droite & pierreuse, sous la conduite d'un petit coquin, qui me chargeoit comme vn Elephant, & ne cessoit de me battre, soit que i'allasse bien ou mal; & pour me faire enrager dauantage, il me frappoit tousiours au mesme endroit avec vn baston nouëux, dont il me fit vne large playe, à laquelle on ne donnoit iamais le loisir de guerir. Non content de cela, si ma charge pesoit plus d'un costé que d'autre, au lieu de me descharger de ce costé-là, il chargeoit l'autre de pierres, pour auoir plustost fait, & montoit encore sur moy pour passer vn petit ruisseau qui estoit au pié de la montagne, de peur de se mouiller le bout des piez. Que si ie venois à succomber sous le faix, au lieu de me soulager il me frottoit à grands coups de baston tout du long de l'espine du dos; de sorte que i'estois contraint de me releuer tout seul, pour esuiter vn plus grand mal. Il s'auisa d'une autre inuention pour me faire aller plus viste, ce fut de m'attacher vn fagot d'espine au derriere, qui me piquoit à mesure que ie marchois; & lors que ie voulois m'arrester, il me battoit tout de nouveau. Pour me vanger, ie luy tiray vn iour quelques ruades, dont il se souuint toute sa vie, & il ne s'en souuenoit iamais qu'il ne m'en coustast quelque esguillette de ma

chair. Vn autre iour que ie n'auançois pas assez à son gré, estant chargé d'estoupes, il mit vn charbon ardent entre mon dos & la charge, dont il m'eust brullé tout vif, si ie ne me fusse plongé dans vn estang; & pour excuse, il dit à son maistre que ie m'estois ietté dans le feu. Vne autre fois il vendit ma charge de bois à vn païsan, & dit que ie l'auois iettée en bas des rochers; & que dés que ie sentoie quelque femelle, on ne me pouuoit plus tenir. Le maistre donc commanda qu'on me tuaist, & qu'on dōnast ma chair aux esclaves; & si l'on demandoit ce que i'estois deuenu, qu'on dist que les loups m'auoient mangé. I'esuitay ce mal-heur par vn plus grand; car vn voisin luy dit que ie pouuois rendre encore de bons seruices, & qu'il ne falloit que me châtrer pour me rendre doux comme vn agneau. Cela fut donc conclu, & l'on alloit passer à l'exécution, lors que la nouvelle arriua, que les ieunes mariez s'estant allé promener sur mer dans vne chaloupe, auoient esté submergez; si bien que les valets ne songerent plus qu'à faire leur main, pour se sauuer, tandis que la maison estoit sans commandement. Dans cette conjoncture, celuy qui faisoit paistre les cheuaux, les chargea & moy aussi de ce qu'il pût emporter, & se retira en diligence. Mais quoy qu'on nous contraignist de marcher iour & nuit, trois iours

*Mesire cha-  
sire.**7. liures  
dix sols.**Misres.*

durant par vn mauuais chemin, ce mal me sem-  
bloit doux auprès de celuy que i'aprehendois.  
Enfin, nous arriuâmes à Beroée, qui est vne des  
meilleures villes de la Macedoine, où dès le len-  
demain on nous mena vendre au marché ; mais  
personne ne vouloit de moy ; s'il ne se fust pre-  
senté vn de ces vieux Prestres de la Déesse de  
Syrie, qui m'achetta trente dragmes. Lors que  
nous fûmes arriuez chez luy, il dit à ses com-  
pagnons Eunuques, qu'il appelloit ses Pucelles,  
qu'il leur auoit amené vn beau mignon pour les  
diuertir, ce qui les rendit tous ioyeux ; mais lors  
qu'ils m'eurent veu, ils commencerent à le mau-  
dire, & à luy reprocher que c'estoit pour s'en di-  
uertir luy-mesme, & luy souhaitterent vne heu-  
reuse lignée de nostre mariage. Dès le lende-  
main ils chargerent sur mon dos leur Déesse pour  
aller par pais ; & lors que nous fûmes arriuez au  
premier village, l'vn d'eux se mit à iouer de la  
flûte, au son de laquelle les autres commence-  
rent à dancer & à branler la teste, tout furieux,  
iettant leurs chapeaux, & se tirant du sang des  
coudes & de la langue, tant que la terre en fut  
touté rouge en vn instant. Cela ne me plaisoit  
pas trop, de peur qu'il ne leur prist enuie de  
m'en faire autant, & de dire que la Déesse vou-  
loit de mon sang en sacrifice. Cependant, par  
ce bâtelage ils amasserent quantité d'argent ; car

on leur donnoit iusqu'à de l'orge pour moy, & le reste de leurs petites necessitez. Mais comme nous fûmes dans vn autre village, ils prirent vn grand garçon fort & robuste, pour leur seruir d'estalon; ce qui me toucha tellement, que ie ne pûs m'empescher de crier, en voyant leur infamie, *O Iupiter*, sans songer que i'auois perdu la parole. Quelques paisans qui auoient perdu vn baudet, accoururent au cry, pensât que ce fût le leur, & en entrant descoururent tout le mystere; de sorte que le bruit en courut aussi-tost par tout, ce qui les obligea à desloger la nuit sans trompette. Comme ils furent hors du village, ils me pendirent à vn arbre, & me fouëtterent dos & ventre, pour auoir reuelé leur honte, iusques là que transportez de fureur, ils me voulurent esgorger; mais la Deesse ietta des regards si furieux, que cela les arresta. Ils la chargerent donc tout de nouveau sur mon dos, & contiüerent leur chemin, tant qu'ils arriuerent sur le soir en la maison d'vn Gentilhomme qui les receut fort bien, & luy fit des sacrifices; mais i'y fus en grand danger. Car par malheur vn de ses amis luy ayant enuoyé vn cuissot d'asne sauuage, les chiens le mangerent à la Cuisine; si bien que le Cuisinier se vouloit pendre de desespoir, craignant la colere de son maistre; lors que sa femme luy conseilla de m'esgorger, & de mettre vne de mes

## 80 L'ASNE DE LUCIEN.

cuisses en la place, parce que i'estois gras & refait. I'estois donc mort, si ie n'eusse entendu moy-mesme la trahison, & couru à l'estourdie en la chambre du maistre, où ie renuersay d'abord la table & les flambeaux. Mais ie failis à trouuer ma perte, où ie cherchois mon salut; car tout le monde se voulut ietter sur moy, comme sur vn furieux; & on m'alloit mettre en pieces, si de frayeur ie ne me fusse sauué en l'appartement de mes Prestres, où ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger. Nous partimes donc le lendemain de grand matin, & arriuâmes en vn gros bourg, où ils dirent que la Deesse vouloit coucher dans le Temple; de sorte que les habitans credules la vinrent prendre aussitost avec grande reuerence, & la placerent près la Patronne du lieu. Pour nous, on nous mit dans vne meschante maison, où nous demeurâmes assez long-temps; & au départ nous emportâmes avec nostre Deesse, vne coupe d'or du Temple; mais les habitans l'ayant descouuert, coururent après nous; & la trouuant dans nostre équipage, ils mirent les Prestres en prison, & me vendirent à vn Meufnier, qui chargea aussitost sur moy dix boisseaux de blé, & me mena chez luy par vn sentier rude & espineux. En arriuant, ie vis quantité d'animaux de ma sorte, à qui l'on faisoit tourner la metule, ce qui me fut de

## L'ASNE DE LVCIEIN. 81

de mauuais presage; comme en effet, on me mit à l'astelier dès le lendemain, après m'auoir bouché les yeux; & parce que ie feignois d'estre tout neuf à ce mestier, on commença à m'instruire à coups de baston. Cela me fit tourner comme vne girouëtte, ayant desia appris plusieurs fois à mes despens, qu'il ne faut point se laisser contraindre à faire son deuoir. Comme mon Maistre vit que ie dimiuois à veuë d'œil, & que ie ne pouuois porter vn si grand trauail, il me vendit à vn lardinier, qui se seruoit de moy à porter des herbes au marché. La condition estoit assez douce; car tandis qu'il trauailloit au jardin, ie demeurois tout le iour à ne rien faire; mais ie ne mangeois aussi que quelques meschantes laiëtues pourries qui m'engendroient des cruditez, outre que l'Hyuer approchoit, & qu'il n'auoit pas dequoy se nourrir, ni moy aussi. Sur ces entrefaites il passa vn soldat Romain, qui luy demanda quelque chose en sa langue; & comme il vit qu'il ne luy respondoit rien, il luy donna vn coup de baston, sans considerer qu'il ne l'auoit pas fait *On. fouir.* par mespris, mais parce qu'il n'auoit pas entendu ce qu'il disoit, à cause de la difference du langage. Cependant, le lardinier irrité se iette sur luy, & le renuerse; & comme l'autre crioit qu'il le tuëroit, il le batit de telle sorte, après luy auoir osté son espéc, qu'il fut contraint pour se sauuer,

de contrefaire le mort. Le Iardinier le laisse donc là, & chargeant son espée sur mes paniers, me chasse vers la ville. Le soldat de retour enuertit ses camarades, qui nous font chercher par tout; & ayant descouuert où nous estions, y menent le Magistrat. Mon maistre estoit caché dans vn coffre, & moy dans vn grenier, où l'on m'auoit enleué par vne poulie, comme en lieu où l'on ne me viendroit iamais chercher. Mais par vne maudite curiosité, cause de mon premier malheur, comme i'entendis du bruit en bas, ie mis la teste à la fenestre, pour voir ce qui se passoit; ce que les soldats ayant apperceu, ils me monterent, en riant, au luge, qui entrant là dessus chercha tant mon maistre qu'il le trouua, & le fit mettre en prison. Pour moy, on me liura aux soldats, qui me vendirent deux escus au Cuisinier d'vn Seigneur de Thessalonique, qui auoit son frere Sommelier au mesme logis. Ils me placerent en vn petit coin de leur appartement; mais comme ils resserroient pour eux le reste des viandes, ie pris mon temps qu'ils estoient allez au bain; & entrant dans leur chambre, ie commençay à faire bonne chere de ce qu'il y auoit, rauy de trouuer de la viande à mon appetit. Ils ne s'en apperceurent point la premiere fois, à cause de la quantité de mets, outre que ie m'estois vn peu esparné; mais comme i'y retournois

souuent , ils commencerent à se regarder l'un l'autre de mauuais œil, & compterent tout depuis en le resserant. A la fin voyant que ie ne mangeois point d'orge, & que ie ne laissois pas d'engraisser, ils entrerent en quelque soupçon; & m'ayant espié, descourirent tout par la fente de la porte. Ils furent si estonnez du commencement, qu'ils demeurèrent comme immobiles; mais en suite ils allerent appeller le reste des gens pour en venir rire avec eux. A cet aspect il se fit vne huée generale, dont le Seigneur ayant entendu le bruit, il y accourut luy-mesme; & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de sanglier, il ouurit la porte de la chambre, dont ie fus tout surpris; mais pour faire durer le spectacle, il me fit mener dans la sale, & seruir magnifiquement tant de chair que de poisson. Quoy que i'eusse desia beaucoup mangé, neantmoins croyant qu'il y alloit de mon honneur, & que cela pourroit contribuer à ma liberté, & seruir à me faire reconnoistre, ie me mis à table fort proprement, & commençay à gouter de tout; & comme quelqu'un se fut escrié, qu'il me falloit apporter du vin, le maistre comanda qu'on m'en donnast, & i'en beus vn grand trait. Alors, que rauy d'auoir trouué vn si grand thesor, il m'archette de son Cuisinier, le double de ce que ie lui coustois, & me donna à vn affranchy pour m'in-

## 84 L'ASNE DE LUCIEN.

*1. i. c. de ra.  
ble.*

struire ; ce qui ne luy fut pas fort difficile , parce que i'en sçauois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit sur vn liçt, & m'appuyois sur le coude, comme on fait quand-on veut manger. Je lutrois avec luy, dançois sur les piez de derriere, & faisois mille autres gentilleses, donnant à connoistre par vn branlement de teste, que i'entendois tout ce qu'on me disoit. Le bruit court par tout de cette merueille. On m'admire comme vn prodige , ne sçachant pas que dans cet asne il y auoit vn homme enfermé ; Et comme le temps approchoit que mon Maistre deuoit donner vn spectacle de Gladiateurs à Thessalonique, il me mena avec luy, & ie le portay sur mon dos vne partie du chemin. Lors que nous fûmes arriuez , le peuple accourut pour me voir ; car la renommée en estoit desia respanduë par tout, & il me fit mettre au bout de la table, où ie faisois mille singeries pendant qu'il disnoit. On ne laissoit pas de me montrer en particulier, dequoy l'affranchy tiroit beaucoup d'argent ; & comme tous ceux qui me venoient voir, m'apportoient quelque chose, ie deuiens en fort bon point. D'ailleurs, i'estois beau & poly, orné d'vne belle housse de velours, avec de petites clochettes d'argent, & le mors de mesme ; de sorte qu'vne Dame deuint amoureuse de moy, & acheta à grand prix vne de mes nuits,

de l'Affranchy. Au retour du soupper nous la trouuâmes qui auoit fait dresser vn lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où l'auois accoustumé de coucher, avec de beaux tapis & force quarraux, pour estre plus molement & plus delicieusement. Au milieu de la chambre estoit vne lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle se frotta & moy aussi d'vne huile tres-precieuse; puis m'embrassant me traîna par le cou sur le lit, avec des paroles & des caresses, comme si i'eusse esté son galand. Je ne me fis pas beaucoup prier, parce qu'elle estoit belle, & que ie me portois fort bien; mais comme ie n'auois point caressé de femmes depuis ma metamorphose, ie craignois de la tuër, & qu'on ne me punist après comme vn homicide. A la fin enhardy, par l'exemple de Pasiphaé, qui auoit bien aimé vn Taureau, ie me mis en deuoir de la satisfaire, & trouuay que c'estoit à grand tort que i'auois eu cette frayeur. Le iour venu, elle se leua à regret, & sortit avec ses gens qui l'attendoient dans vne antichambre, après auoir obtenu vne seconde nuit pour le mesme prix. Mais mon maistre auerty par son Affranchy, nous vint regarder à trauers la porte; & estonné de cette merueille, resolut de donner ce plaisir au peuple, & de me faire coucher publiquement avec vne esclauue de celles qui sont condamnées à la

*On, enfin  
le jour des  
jeux estant  
arrivé.*

mort. Sur la fin donc des jeux, on me mit dans vn liét, dont le bois estoit garny d'or & d'escaille de tortuë, & l'esclaue auprès de moy; & en cet estat on nous traîna avec vne machine au milieu de l'amphitheatre, au grand estonnement de tout le peuple. Il y auoit là vne table couuerte de toutes sortes de mets, & seruië par de beaux garçons, qui nous donnoient à boire dans des coupes d'or; mais outre la honte que i'auois de coucher avec vne femme deuant tout le monde, ie n'estois pas trop en seureté, craignant que quelque beste farouche ne me vint deuorer. Dans cette apprehension il vint à passet vn homme qui portoit des roses, ce que ie n'eus pas plustost apperceu, que ie courus en manger, & repris ma premiere forme. Iamais spectateurs ne demurerent plus estonnez que ceux là, & les vns vouloient qu'on me brullast comme vn Magicien, les autres qu'on apprist de moy auparauant les raisons de cette merueille, lors que ie m'approchay du Gouverneur de la Prouince qui estoit present; & luy ayant fait le recit de mon histoire, i'offris de tenir prison iusqu'à ce que i'eusse iustificié tout ce que ie luy auois dit. Mais ayant appris mon nom & celuy de mon pais, il me futa au col tout transporté, & dit qu'il me connoissoit fort bien, & que mon pere estoit son intime amy; de sorte qu'il m'emmena avec luy. Au

*C'est qu'il y  
auoit des  
voûtes au-  
tour de  
l'amphi-  
theatre, où  
elles estoient  
renfermées.*

*Lucius,  
Patras vil-  
le d'Achaïe*

bruit de cet accident, mon frere arriue ausc de l'argent pour me racheter; mais le Gouverneur me déclara libre en pleine assemblée. Alors ie creus qu'il estoit de mon deuoir d'aller remercier cette Dame, qui auoit resmoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma metamorphose, m'imaginant que sa passion redoubleroit lors qu'elle me verroit homme. Mais il arriua tout le contraire; car ie reconnus de la froideur dans son entretien, que ie ne sceus à quoy attribuer, si ce n'estoit à quelque auantage que i'auois perdu. Comme ie luy en demandois la cause, elle me dit de fort bonne grace, qu'elle voyoit bien que son amour n'auoit esté qu'un effet de sa curiosité, parce qu'elle n'auoit plus la mesme passion pour moy, maintenant que i'estois homme. Le retournay donc au logis tout honteux, & contay mon auenture à mon frere, qui m'en fit long-temps la guerre. De là nous nous embarquâmes par un bon vent, & ne fûmes pas plustost arriuez au pais, que i'allay rendre graces aux Dieux, d'auoir eschappé de si grands dangers, & d'estre arriué au port après tant d'orages.





# IUPITER CONFONDV.

## DIALOGVE

### DE IUPITER ET D'VN CYNIQUE

*L'Authcur soustient en ce Dialogue, que le culte des Dieux est inutile, parce qu'ils ne sçauoient changer l'ordre des Parques, qui est ce qu'on nomme le Destin. Mais quoy que cette doctrine soit impie, elle n'a aucune force contre les Chrestiens, qui n'attachent pas Dieu au Destin, mais le Destin à Dieu, & croyent que ce n'est autre chose que le decret de sa Prouidence.*

**LE CYNIQUE.** **I**upiter, ie ne desire ni les grandeurs ni les richesses, que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes, & que tu-as tant de peine à leur accorder; Mais, comme Philosophe, ie cherche la verité; & voudrois bien sçauoir s'il est vray ce que disent Hesiodé & Homere, Que les ordres du Destin sont inuiolables.

**IUPITER.** Qui en doute ?

**LE CYNIQUE.** Celui-cy s'est donc mespris, quand il dit, parlant de quelqu'un, *de peur qu'il ne descende aux Enfers, malgré la Parque.*

**IUPITER.** Il est vray; car il ne se fait rien que

que ce qu'elle ordonne; mais les Poëtes, lors que leur fureur les quite, sont sujets à faillir comme les autres; ce qui n'arriue pas tandis que les Muses les inspirent.

LE CYNIQUE. Te le croy; mais si ce que tu dis est veritable, la Fortune n'est donc qu'une chimere, quoy qu'on celebre tant son pouuoir, & que son nom soit tousiours en la bouche des hommes.

IUPITER. Il n'est pas permis de tout sçauoir; mais pourquoy faisois-tu cette question du destin?

LE CYNIQUE. Dy-moy premierement si les Dieux sont sujets comme nous, aux ordres des Parques.

IUPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à rire?

LE CYNIQUE. C'est qu'il me souuient de ce qu'Homere te fait dire dans vne assemblée des Dieux, Qu'avec vne chaîne d'or tu peux enleuer les hommes & les elemens, qui est la marque d'une puissance extraordinaire; au lieu que si cela est vray, tu ne tiens toy-mesme qu'à vn filet, où tu demeures acroché comme vn poisson l'est à l'ha- Le filet des Parques. meçon. Les Parques auroient bien plus de sujet de faire les vaines que toy.

IUPITER. Que veux-tu conclure de là?

LE CYNIQUE. Que si les Parques sont les

90 IVPITER CONFONDV.

maistresse du monde, & qu'on ne puisse éuiter ce qu'elles ordonnent, on est bien sot de vous adresser des vœux & des sacrifices, puis-que vous ne sçauriez faire ni bien ni mal, & que vous n'estes tout au plus que les executeurs de leurs ordonnances.

IVPITER. Ce sont-là de fausses subtilitez, que tu as apprises de ces nouveaux Docteurs qui nient la Prouidence; mais ils se repentiront tost ou tard d'une si damnable doctrine.

*On par la  
quensuille.*

LE CYNIQUE. Je te iure par le fuseau des Parques, que ie l'ay fait innocemment, & que ie me suis embarqué insensiblement dans cette dispute; mais cependant tu vois la consequence qu'on en peut tirer.

IVPITER. Cela seroit bon, s'il n'y auoit point d'autre sujet de nous faire des prieres. Mais, ou l'on nous remercie des graces qu'on a receuës par nostre entremise; ou l'on nous en demande de nouvelles, ou l'on nous reuerere comme vne Nature plus haute & plus excellente. Après tout, encore fait-on la reuerence à celui qui nous apporte des presens de la part de quelqu'un.

LE CYNIQUE. l'en tombe d'accord, pourueu que tu m'accordes aussi que vous n'avez aucun pouuoir de vous-mesmes, & que vous n'estes que comme vn outil entre les mains du Destin. D'ailleurs, si quelqu'un de ces Philosophes

que tu condamnes, estoit present, il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains, puisque vous dépendez comme nous, d'un ordre supérieur, & estes esclaves d'un mesme maistre. Car toute vostre immortalité ne sert qu'à eterniser vostre seruitude, au lieu que nous sommes déliurez de la nostre par la mort.

IUPITER. Mais cette dépendance n'empesche pas que nous ne viuions à nostre aise, & dans vne parfaite felicité.

LE CYNIQUE. Cela est bon pour toy & pour quelques-autres; Mais Vulcain est-il heureux de traouiller continuellement à sa forge, comme vn courtaut de boutique? Et Promethée iouïssoit-il de la felicité en croix, ou Saturne dans les prisons du Tartare, pour ne point parler de Neptune & d'Apollon, qui ont seruy à Laomedon & à Admète? Je laisse à part que vous estes exposez comme nous aux voleurs & aux sacrileges, & qu'on vous fond souuent au creuset, qui n'est pas vn petit supplice.

IUPITER. Tu ne peux t'empescher de nous dire des iniures; mais pren garde que tu ne t'en repentes vn iour.

LE CYNIQUE. Laissons à part les menaces; Tu ne me sçauois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné; & combien voit-on après tout, de sacrileges impunis?

IUPITER. Ne disois-je pas bien que tu estois de ces Philosophes qui nient la Prouidence?

LE CYNIQUE. Il semble que tu les apprehendes, ie ne sçay pourquoy; mais ie voudrois bien sçauoir ce que c'est que vostre Prouidence, & si elle est maistresse ou esclaué du Destin.

IUPITER. Je t'ay desia dit que tu ne pouuois tout sçauoir. Mais pour vne question tu en fais vne douzaine, & toute ta Philosophie ne tend qu'à montrer que nous n'auons aucune part aux choses du monde, ou pour le moins aucun pouuoir.

LE CYNIQUE. C'est toy-mesme qui le dis, en rapportant tout à l'ordre des Parques, si ce n'est que tu t'en repentes à cette-heure, & que tu vueilles establir ton Empire au préjudice du leur.

IUPITER. Nullement.

LE CYNIQUE. On feroit donc mieux de s'adresser à elles qu'à vous, quoy que cela soit inutile aussi, puis qu'elles ne peuuent changer ce qu'elles ont vne fois ordonné, & que c'est vne fatalité inéuitable.

IUPITER. C'est-là vne doctrine capable de bouluerser tout le monde, & de mettre l'Vniuers en combustion. Mais quand il n'y auroit autre chose, nous meritons bien qu'on nous

remercie de ce que nous prédifons l'aueuir.

LE CYNIQUE. A quoy fert de ſçauoir ce qu'on ne peut éuiter. Car ce que vous dites au pered'Edipe, eſt ridicule, *Garde-toy de te marier, parce que ton fils t'etuëra*, puis qu'il eſtoit auſſi bien deſtiné à ſe marier, qu'à eſtre tué par ſon fils; Et le fils de Créſus ne pouuoit éuiter la mort, où il eſtoit entraîné par le Deſtin, auſſi bien qu'à la chaffe. Ce n'eſt donc qu'une vaine curioſité des hommes de vous importuner de choſes que vous ne pouuez changer, outre que la pluſpart de vós Oracles ſont trompeurs ou ambigus, & qu'on ne ſçait ſi c'eſt l'Empire des Lydiens, ou celuy des Perſes, que Créſus renuerſera en paſſant le fleuue de Lydie.

IUPITER. Lors qu'Apollon rendit cét Oracle, il eſtoit en colere contre ce Prince, pour la ſupercherie qu'il luy auoit faite.

LE CYNIQUE. Mais les Dieux ſe peuuent-ils mettre en colere, veu qu'eſtans ſans corps ils ſont exempts de paſſion? Dy pluſtoſt qu'il eſtoit ordonné que Créſus ſeroit trompé par l'Oracle, & ramene tout au Deſtin, iuſques à vos actions & à vos paroles.

IUPITER. A ton conte nous ſommes moins que rien; mais tu as raiſon de nous meſpriſer voyant que ie t'épargnes, moy qui tiens vn fou-dre.

LE CYNIQUE. Ne t'ay-je pas dit que tu ne me sçauois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné; & quand tu me frapperois, ie ne m'en prendrois pas à toy, mais aux Parques. Dy-moy, toutefois; D'où vient que laissant impunis tant de parjures & de sacrileges, tu t'amuses à foudroyer des chesnes & des rochers, & quelques-fois des innocens? Tu ne répons rien, est-ce qu'il ne m'est pas permis de tout sçauoir? Pourquoi Phocion & Aristide meurent-ils dans vne honteuse pauvreté, tandis que Callias & Alcibiade triomphent dans l'opulence? Pourquoi Socrate est-il contraint d'aualer du poison? Pourquoi les Tyrans massacrent-ils les gens de bien? En vn mot, pourquoi le vice est-il triomphant, & la vertu opprimée?

*Voy l'Argument du Dialogue qui suit.*

IVPITER. Tu ne sçais pas ce qui est préparé là bas après la mort.

LE CYNIQUE. Nous le sçaurons quand nous y ferons. Mais si dés ce monde les méchans estoient punis, & les gens de bien récompensez, cela seroit de grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

IVPITER. Est-ce que tu doutes du supplice des vns & de la récompense des autres, après cette vie?

LE CYNIQUE. Je sçay bien ce qu'on en dit. Mais dy-moy, pourquoi est-ce qu'on les

récompense, ou qu'on les punit?

IUPITER. Parce qu'ils l'ont mérité.

LE CYNIQUE. Mais on ne mérite ni peine ni récompense, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autrui; de sorte que si nous suivons celui des Parques, ce sont-elles, & non pas nous, qu'il faut récompenser ou punir.

IUPITER. Tu es un impudent Sophiste, qui ne mérites point de réponse.

LE CYNIQUE. Tu as raison; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien sçavoir où est la demeure des Parques, & comment trois pauvres vieilles se peuvent mesler de tant de choses. Je les trouve bien misérables, & ne voudrois pas changer mon destin au leur. Mais ie ne te veux pas importuner davantage; car ie ne suis pas peut-estre destiné à estre plus sçavant.





# IUPITER LE TRAGIQUE.

## DIALOGVE DES DIEUX.

Où quelques autres parlent.

*Il choque icy tout ouvertement la Prouidence ; mais le plus fort argument qu'il ait, est tiré des desordres qu'on voit arriuer dans le monde ; ce qui en a embarassé d'autres aussi bien que luy, & de tres-saints Personnages. Mais sans parler des peines & des recompenses eternelles, on peut dire, Que la sagesse de Dieu sçait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie seruent aux vns d'e p̄reuve ou d instruction, & aux autres de chastiment. Que l'aduersité contribue plus que la prosperité à former l'homme spirituel, qui est le chef-d'œuvre des Ouvrages de Dieu ; & que la felicité ne consiste pas dans les grandeurs & les richesses, comme s' imagine le peuple ignorant, mais dans la satisfaction de l'e p̄rit. Du reste, on voit arriuer des choses si à point nommé dans la conduite du monde, tant pour la punition des meschans, que pour la justification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne soit un effet de la Prouidence, quoy que ses ressorts nous soient jouuent inconnus.*

MERCURE. **Q**V'AS-TU, Iupiter, d'estre ainsi triste & réueur comme vn

IUPITER LE TRAGIQUE. 97

me vn Philosophe ? Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire ; Ne nous le cèle point.

MINERVE. *Le t'en prie, pere des Dieux & des hommes ; Dy-nous ton mal, nous y trouverons peut-estre quelque remede.*

IUPITER. *Il n'y a rien de si funeste & de si tragique, dont la nature des Dieux ne soit capable.*

MERCURE. *Grands Dieux ! quel commentement.*

IUPITER. *O race maudite, que tu me fais de mal ! Ah le meschant animal que tu-as fait, Promethée !*

MINERVE. *Qui a-t-il ? Dy-le hardiment ; Il n'y a icy que de tes amis ?*

IUPITER. *Ah ! mon foudroyant tonnerre, vain espouuantail de cheneuiere.*

MINERVE. *Modere ta fureur, & parle vn langage plus humain ; nous ne sçauons pas assez bien nostre Euripide pour te respondre.*

IUNON. *Je sçay bien ce que c'est, sans qu'il le dic.*

IUPITER. *Nullement ; Tu en paroistrois plus touchée.*

IUNON. *Je suis si accoustumée à receuoir de tes affronts, qu'ils ne me touchent tantost plus. Mais ie gagerois à te voir ainsi passe & melancolique, que tu-as quelque amour dans la teste ; car ce sont les marques de cette passion, aussi bien que les sanglots & les larmes.*

N

I V P I T E R. Tu-és plaisante, de croire que l'amour me puisse donner tant de peine.

I V N O N. Je ne connois que cela qui t'en puisse donner.

I V P I T E R. Nos affaires, mes amis, sont sur le point de perir; &, comme on dit, les fers en sont au feu.

I V N O N. La terre a-t-elle produit quelque nouveau monstre, ou si les Titans ont brisé leurs chaînes, & veulent recommencer la guerre?

I V P I T E R. Nullement; Tout va bien dans les Enfers; & il n'y a rien à craindre de ce costé-là.

I V N O N. Pourquoi viens-tu donc faire icy le Comedien, & nous reciter des Tragedies d'Euripide?

I V P I T E R. Vn Philosophe Stoïque & vn Epicurien eurent hier vne dispute touchant la Prouidence, en la presence de plusieurs personnes doctes. L'Epicurien vint iusqu'à nier qu'il y eust des Dieux; & quand il y en auroit, qu'ils se messassent des affaires du monde. L'autre soutint courageusement nostre party; mais à cause de la foule, on ne pût rien conclure, & l'on remit la partie au lendemain, qui est aujourd'huy; Cependant, chacun est en suspens de l'issue de cette dispute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatelles; & que iamais affaire plus importante

n'a esté traitée sur la terre, ni dans le Ciel; car il est question de sçauoir si nous serons encore adorer, ou si nous passerons pour des fables & des fictions Poëtiques.

**IVNON.** Je ne m'estonne plus de ta resuerie, ni des termes tragiques dont tu t'es seruy pour exprimer ta douleur; car la chose le merite bien.

**IUPITER.** Cependant, tu croyois que c'estoit quelque amourette; mais sans perdre le temps en des plaintes inutiles, songeons à trouver quelque prompt expedient.

**MERCURE.** Je suis d'aduis que l'on public l'Assemblée, puis qu'il s'agit de l'interest de toute la Communauté; il ne faut quelquesfois qu'un sot pour donner vn bon aduis.

**IVNON.** Je suis de mesme sentiment.

**MINERVE.** Ce n'est pas le mien. Il ne se resout rien d'ordinaire dans ces grandes Assemblées; car l'un se plaist à deffaire ce qu'a fait l'autre, & cela ne seruira qu'à troubler le ciel. Mais comme la chose presse, ie serois d'aduis que tu donnasses ordre en particulier, que le Stoïcien remportast la victoire, & que l'affront en demeurast à l'Epicurien.

**MERCURE.** Il n'est pas aisé de surprendre des gens nourris dans les subtilitez de l'eschole, ni de faire vne supercherie en vne dispute publique. D'ailleurs, si Iupiter decide tout seul

vne affaire de cette importance , on dira que c'est vn Tyran , qui fait tout de sa teste , sans prendre aduis de personne.

I V P I T E R. Va donc publier l'Assemblée.

M E R C U R E. On fait à sçauoir de la part de Iupiter, que le Conseil se tiendra dans vne heure; Qu'on ne manque pas de s'y trouuer, parce qu'il s'agit d'affaires de consequence , où chacun a interest.

I V P I T E R. Ce style n'est pas assez esleué pour vne auanture si tragique. Il faut parler en Poëte, en cette rencontre, & non pas en Sergent.

M E R C U R E. Mais ie n'entens rien en Poësie; & si ie m'en veux meller, ie cours fortune de me faire moquer de moy, comme Apollon dans ses Oracles, quoy que pour sauuer son honneur il y entremelle tousiours quelque obscurité.

I V P I T E R. Ne te souuient-il point de quelque endroit d'Homère à ce propos.

M E R C U R E. Il ne m'en souuient pas trop bien; mais ie tascheray de m'exprimer à sa façon; Que tous les Dieux, grands & petits, masculles & femelles, iusqu'aux Nymphes & aux Fleuves, ayent à se trouuer promptement au Conseil des Dieux, pour des affaires qui concernent toute la Cour celeste.

I V P I T E R. Bon, les voilà qui arriuent en

foule, Que chacun se place selon son merite ou son rang, ceux d'or les premiers, & en suite ceux d'argent, d'iuoire, ou de cuiure; & de pierre mefme, pourueu qu'ils soient de la main de quelque excellent Sculpteur. Car pour le reste, qui n'est considerable ni par l'art, ni par la matiere, qu'il se range en foule vers la porte, pour seruir de nombre.

MERCURE. Mais qui l'emportera de l'un ou de l'autre, lors qu'il y aura contestation? Preferera-t-on la statuë d'or d'un vil artisan, à celles de Myron & de Phidias, qui ne sont que de cuiure, ou de pierre?

IUPITER. Il faut que l'or l'emporte, quoy qu'il fust mieux de l'autre façon.

MERCURE. C'est faire justement comme dans les Estats corrompus, où l'on prefere les richesses au merite. Fera-t-il pas beau voir Minerue, Apollon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece, passer après ceux des Barbares? Car les premiers n'ont tout au plus qu'une feuille d'or, ou quelque filet sur l'iuoire, & sont de bois au dedans, plein de mouches & d'araignées; au lieu que les autres sont d'or massif.

IUPITER. N'importe, ie le veux.

NEPTUNE. Quelle extrauagance, Mercure; de placer deuant moy qui suis frere de Iupiter, ce monstre à visage de chien!

*Bendis,  
Atis,  
Mithrés,  
Anubis.*

*Anubis.*

**MERCURE.** Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainsi; & non pas à moy, qui ne suis que son valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis est d'or, & que tu n'es que de cuiure? Car lors que Lyssippe te fit, la pauureté des Corinthiens ne leur permettoit pas d'auoir des statuës si precieuses.

**VENUS.** C'est donc à moy de passer la premiere; car Homere m'appelle tousiours *Dorée*.

**MERCURE.** Ce n'est qu'une epithete, ma mie, qui ne fait rien à la verité de la chose; car dans Cnide tu n'es que de marbre blanc. Homere s'est bien abusé en d'autres endroits, comme quand il appelle Apollon *pere des thresors*, luy qui a esté contraint de mendier, & que tu verras tantost au bas bout, ioüant au Roy despoüillé, parce que les voleurs luy ont desrobé sa couronne, & ses autres ornemens. Ce sera beaucoup si tu n'es pas toute la derniere.

*Les cheuilles de sa lyre.*

**LE COLOSSE DE RHODES.** C'est à moy de passer deuant; car si ie ne l'emporte par la qualité, ie l'emporte du moins par la quantité; & quoy que ie ne sois que de cuiure, on en pourroit faire de moy plusieurs d'or, si l'on vouloit; outre que ie suis vn chef-d'œuvre de l'Art, & veritablement l'vnique, comme le Soleil que ie represente.

**MERCURE.** Il semble qu'il ait raison. Que ferons-nous, Iupiter?

**IUPITER.** Il estoit bien besoin de faire venir ce grand Colosse, pour nous faire tous passer pour des Pygmées? Qu'il se retire; car le plancher de la sale n'est pas assez haut pour le faire entrer, ou qu'il se mette sur ses genoux en quelque coin vers la porte, s'il n'aime mieux se tenir debout à l'entrée, pour servir de decoration.

**MERCURE.** Voicy encore vne autre difficulté, de sçauoir qui passera le premier d'Hercule ou de Bacchus. Car ils sont tous deux fils de Iupiter, tous deux de la main de Lyssippe, tous deux de mesme metal, sans qu'on puisse reconnoistre qui est le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

**IUPITER.** Nous consommerons tout le iour en de vaines ceremonies. Que chacun se range comme il pourra, sans prejudice à sa qualité, vne autre fois on reglera les seances. Mais quel bruit est-ce que j'entends?

**MERCURE.** C'est qu'ils demandent les distributions ordinaires de Nectar & d'Ambrosie.

**IUPITER.** Il n'est pas question icy de faire bonne chere; Dy-leur que la chose presse, & que c'est vne affaire d'importance.

**MERCURE.** Je ne sçay comment me faire entendre à tant de peuples differens? Il vaut mieux faire signe de la main, tout le monde m'entendra. Courage, les voilà vn peu raffis.

Parle, tout le monde a les yeux fîchez sur toy.

I V P I T E R. Il faut que ie te die mon infirmité. Tu ſçais comme i'ay couſtume de tonner dans les Aſſemblées ; maintenant , ſoit que la grandeur du peril m'effraye, ou cette foule nombreuſe, ie ne ſçay plus où i'en ſuis, & i'ay oublié mon exorde.

M E R C U R E. Tout eſt perdu ; car ton ſilence eſt ſuſpect, & on le prend pour vn indice d'un plus grand mal.

I V P I T E R. Ie ne ſçay par où commencer. Si ie debutois par ce vers d'Homere, *Eſcoutez-moy, grands Dieux, & vous grandes Deeſſes, & ce qui ſuit.*

M E R C U R E. Tu ferois mieux de prendre vn exorde des oraiſons de Demoſthéne, en y changeant quelque choſe pour l'accommoder au ſujet, comme font les Orateurs modernes.

I V P I T E R. Tu-as raiſon ; c'eſt vn grand ſoulagement. Ie croy, Meſſieurs, que quand vous aurez appris l'affaire dont il s'agit, il ne ſera point beſoin de reſveiller voſtre attention, ni voſtre courage. Car vous n'en avez iamais eu de plus importante ; & quand ie me tairois, la choſe parle d'elle-meſme, & vous reproche voſtre negligence. Mais pour venir au point dont il s'agit, puis que Demoſthéne me manque, ie vous diray ſans preambule, Que i'aſſiſtay hier avec quelques-

quelques autres, au sacrifice que fit Mnesithée, pour estre eschappé du naufrage. Lors que la ceremonie fut acheuée, chacun se retira; mais comme il n'estoit pas tard, i'allay faire vn tour au Ceramique, resvant à la misere de nostre condition, & à la mauuaise chere qu'on nous auoit faite. Car à quinze ou seize que nous estions, Mnesithée ne donna qu'vn vieux Coq tout catherreux, & trois ou quatre grains d'encens poutry, après nous auoir promis pendant le peril des Hecatombes. Dans cette pensée, estant arriué au Pécile, ie vis vne grande foule de peuple assemblé, tant sous les portiques qu'à descouuert, autout de quelques personnes, qui crioient à pleine teste, & me doutay aussi tost que c'estoit vne dispute de Philosophes. Ie m'approchay donc pour l'entendre, après m'estre enuveloppé d'vn nuage, pour n'estre pas reconnu, & coudoyay les plus proches pour me faire place. Ie trouuay en arriuant que c'estoit l'Epicurien Damis qui disputoit de la Prouidence, contre le Stoïcien Timoclés, & l'auoit reduit à tel poinct, par la force ou la subtilité de ses raisons, qu'il ne scauoit plus où il en estoit; dequoy Damis ne faisoit que rire, & pour le piquer dauantage, il le railloit incessamment. Alors, connoissant le peril, & voyant que Damis auoit les rieurs de son costé, i'estendis la nuë qui me couuroit, sur le reste de l'Assem-

blée, qui se separa aussi-tost, croyant qu'il fust nuit, & remit la partie au lendemain. Cependant, i'en oyois plusieurs au retour, qui donnoient gain de cause à l'Epicurien, quoy que d'autres fussent d'aduis, auant que de rien resoudre, d'attendre la fin de la dispute. Je vous ay donc assemblez dans cet interuale, pour trouuer quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'affaire; & que si Damis l'emporte, il ne faut plus esperer d'offrandes ni de sacrifices, si bien qu'il faut donner ordre, s'il se peut, que Timoclés gagne la victoire, & que l'affront en demeure à l'Epicurien. Que chacun se leue pour aller aux opinions.

MERCURE. Paix, Escoutez. Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Assemblée, le fassent en bon ordre & sans tumulte; Quoy! personne ne bouge? Ils se regardent l'un l'autre tout éperdus, comme s'ils auoient esté frappez de la foudre. Puissiez-vous deuenir muets comme des statuës, & retourner dans vostre premier neant.

MOMVS. Pour moy, ie ne trahiray point le public par mon silence, & diray mon aduis librement, si l'on me le permet.

I V P I T E R. Parle, si tu-as quelque chose à dire qui soit pour le bien general.

MOMVS. Je m'estois tousiours bien douté,

Messieurs, du mal-heur qui nous est arriué; c'est à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ses Disciples. Car quel autre sentiment peuuent auoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous apportons aux choses du monde? où le vice triomphe de la Vertu; où les innocens souffrent la peine des coupables; & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs & des querelles, des diuisions & des amourettes des Dieux, & autres choses semblables que content les Poëtes. Et vous trouuez estrange après cela, que quelques-vns en murmurent? Le m'estonne bien plus qu'il y en ait encore d'assez sots pour nous sacrifier. Je te prie, Iupiter, de me dire; car on peut parler icy en toute liberté, si tu t'es iamais aduisé de faire vne recherche exacte des meschans & des gens de bien, pour punir les vns & recompenser les autres. S'il n'auoit pris enuie à Thesée de nettoyer les grâds chemins de voleurs, feroit-il seur maintenant d'aller à Athènes? Et si Hercule à la persuasion d'Eurysthée, n'auoit purgé la terre de monstres, où en seroit-elle aujourd'huy? Qui la deliureroit des Scirons, ces Cercyons, & des Pityocamptes? Et que feroit-elle contre l'Hydre & les Harpyes, sans parler des Centaures & des chevaux de Dioméde? Nous sommes assis tout le iour, les bras croisez, à regarder de quel costé vient le vent de quelque sacrifice, sans donner

ordre à rien , & laissons tout aller à l'aventure ; & s'il faut ainsi dire , comme il plaist à Dieu. Bien loin donc de trouuer estrange ce qui est arriué , ie crains qu'il n'arriue pis , lors que les hommes commenceront à se deniaiser , & à reconnoistre que tous leurs vœux & leurs sacrifices sont inutiles , & que les choses n'en vont pas mieux pour cela. Il faut donc aller à la source du desordre , & ne pas tant songer à perdre nos ennemis , qu'à reformer les choses qu'ils trouuent à redire à nostre conduite. Vous sçauetz, Messieurs , que ie parle sans passion & sans interest , puisque ma diuinité n'est reconnuë que de fort peu de personnes ; & que pour vn Autel que i'ay , les autres en ont cent.

**I V P I T E R.** Laissons ce folâtre , qui ne cesse de crier contre les desordres , sans y apporter aucun remede. Il est bien aisé de reprendre ; mais mal aisé de faire mieux , comme dit fort bien Demosthéne.

**N E P T U N E.** Pour moy , Messieurs , qui n'ay pas grand commerce avec la terre , & ne me melle que du salut de ceux qui nauigent ; ie suis d'aui de foudroyer cet impie , qui nie nostre Prouidence. Cela fera voir pour le moins , que nous ne laissons pas tous les crimes impunis , & empeschera que l'erreur ne triomphe presentement de la verité.

**IUPITER.** C'est bien chanté. Ne sçais-tu pas que nous ne sçaurions faire ni bien ni mal, si le Destin ne l'ordonne? Autrement, aurois-je laissé impunis les sacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon Temple d'Olympie, & toy le pescheur qui t'a emporté ton trident à Geresse? D'ailleurs, il ne faut pas prendre vn conseil qui ternisse nostre gloire. Si nous faisons mourir celui-cy auant la fin de la dispute, on dira que nous en apprehendiós l'euement.

**NEPTVNE.** Pren vn autre auis, si le mien ne te plaist pas.

**APOLLON.** S'il estoit permis à vn jeune homme qui n'a point encore de barbe, de parler parmy tant d'illustres vieillards, ie ferois quelque proposition qui ne seroit pas peut-estre inutile.

**MOMVS.** La chose est si importante, qu'il faut entendre tout le monde, sans s'attacher scrupuleusement aux loix, lors qu'on est sur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon soit sans barbe, il est vn des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne, joint qu'il a vn fils tout barbu, & qu'il fait profession de sagesse; si bien qu'il a interest de motrer qu'il n'a pas perdu son temps sur le mont Helicon avec les Muses.

*De Senat  
de son iépe*

**APOLLON.** Ce n'est pas à toy à m'en donner la permission, mais à Iupiter.

I V P I T E R. Je te la donne , Parle.

A P O L L O N. Je sçay que Timoclés est plein de pieté & d'erudition , dont il tire vn grand profit, dans l'institution de la jeunesse. Mais comme il reüssit en particulier, il se fait mocquer de luy en public , à cause de sa timidité ; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embarasse luy-mesme ; & quand il veut le mieux faire, c'est alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs, on dit que ses pensées sont si subtiles & si delicates, que la pointe s'en emouffe, pour estre trop fine ; & ce qu'il dit est si obscur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous sçaez que la clarté est la principale partie du discours.

M O M V S. O le plaisant Orateur , qui se coupe la gorge à luy-mesme ! As-tu oublié que tes Oracles sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'vn autre Apollon pour les interpreter ? Tu ne deuois pas te presser tant de parler, pour ne rien dire qui vaille. Mais encore que est ton aduis ?

A P O L L O N. De donner à Timoclés vn homme qui parle pour luy.

M O M V S. Cela seroit bon, de le voir disputer par trucheman ? Mais à propos, puis-que tu-és Prophete, ne sçauois-tu dire ce qui arriuera de cette dispute, dont tu nous vois si fort en peine ?

APOLLON. Je n'ay pas icy les instrumens  
necessaires pour cela.

MOMVS. Tu sçais bien te sauuer à propos.

IUPITER. Parle, mon fils, sans donner cause  
gagnée à cet imposteur, comme si ton sçauoir  
dependoit de quelques vaines ceremonies.

APOLLON. Je le veux; quoy qu'il fust plus  
à propos de le faire à Delphes ou à Colosopho-  
ne, où nous auons l'eau, l'encens, & le trepié.  
Mais il faut tascher de s'en acquitter, puis que  
Iupiter le commande.

MOMVS. Pour le moins parle clairement,  
qu'il ne faille point vn second Oracle pour t'ex-  
pliquer. Car tu vois bien dequoy il s'agit; & ce  
n'est pas vne piece qu'on te fait comme autres-  
fois, pour t'esprouuer.

*Il fait al-  
lusion à la  
tromperie  
de Cresus.*

IUPITER. Arreste, le voilà qui entre en  
fureur. Voy comme sa couleur se change, ses  
cheueux se dressent, sa gorge s'enfle, ses yeux  
se tournent, son corps se tremousse. Enfin, il  
ouure sa bouche sacrée, & prophetise.

APOLLON. Escoutez, Troupe Celeste, les  
Oracles de Phoëbus, sur la contestation captieuse  
de deux Sophistes armez de subtilitez & d'im-  
postures. Il y aura grand bruit de part & d'au-  
tre, & beaucoup de paroles perduës. Mais lors  
que le Vautour aux ongles crochuës, aura empoi-  
gné la sauterelle, les corneilles annonce-pluyes,

ietteront les derniers cris , & les mulets remporteront la victoire , tandis que l'asne frappera de sa corne les petits aux piez-legers.

I V P I T E R, Dieux , l'horrible prediction ! Mais que veut ce bouffon , de s'estouffer ainsi de rire ?

M O M V S. Qui neiroit d'un Oracle si clair & si intelligible ? Sçautoit-on dire plus nettement, qu'Apollon est un Charlatan , & nous des asnes bastez , d'ajouster foy à ses impostures ?

H E R C U L E. Quoy qu'estranger dans le Ciel, ie ne laisseray pas de dire mon sentiment, si Iupiter le trouue bon. Ie suis d'avis de laisser commencer la dispute ; & si l'on voit que Timoclés ait du pire , ie renuerferay le portique sous lequel ils sont , sur toute la troupe.

M O M V S. Voilà l'avis d'un meschant homme, de vouloir enuelopper en mesme cause l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement cruelle & barbare, elle est sorte & impertinente. Car tu dois auoir appris depuis que tu es dans le Ciel, que tu ne peux rien sans l'ordre des Parques , & que ce sont elles qui font tout.

H E R C U L E. Quoy ! ce n'est pas moy qui ay tué le lion de Nemée, & l'hydre de Lerne ?

M O M V S. Non, ce sont les Parques par ton entremise.

H E R C U L E.

HERCVLE. Et maintenant, si vn sacrilege a pillé mon Temple, ou renuersé ma statuë, ie ne m'en pourray venger, si elles ne le veulent? Si cela est, ie vous diray librement, comme vn grossier Beocien que ie suis, qui dis les choses comme ie les pense, que i'aime mieux quitter le Ciel, & descendre dans les Enfers, où ie seray pour le moins respecté des Ombres.

I V P I T E R. Voilà vn habile-homme, qui fournit des armes à son ennemy contre soy mesme? Mais qui est ce beau fils si poly, avec ses cheueux retroussés à l'antique? C'est ton frere, <sup>Statuë d'airain, de Mercure, au marché d'Athènes.</sup> Mercure, qui se tient au marché près du Péci-le, & est tout luisant à force d'estre frotté d'huile, pour seruir de moule aux Fondeurs & aux Statuaires. Qu'as-tu à courir, Hermagoras, y a-t il quelque chose de nouveau?

HERMAGORAS. Oüy, & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'accommodoit & qu'on me frottoit, pour l'usage que vous sçauiez, i'ay veu arriuer deux mor-nes & pâles Athlètes, qui se preparoient au combat, suiuis d'une grande foule de peuple.

I V P I T E R. Nous sçauons ce que c'est, Parle; Le combat est-il commencé?

HERMAGORAS. Ils n'en sont encore qu'aux injures; mais ils estoient prests d'en venir aux mains, quand ie suis party.

**I V P I T E R.** Il ne reste plus, Messieurs, que d'escarter les nuages qui nous desrobent leur veüe, & de les regarder faire. Que les heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouurent toutes les portes. Dieux, la grande multitude ! Mais Timoclés me paroist tout interdit, ie crains bien qu'il ne succombe. Toutesfois, il n'y a plus moyen d'y donner ordre, il ne reste qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

**T I M O C L É S.** Hé bien, impie ! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne se meslent point des choses du monde ?

**D A M I S.** Dy-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

**T I M O C L É S.** Non, c'est à toy de respondre.

**D A M I S.** Nullement, c'est à toy.

**I V P I T E R.** Le nostre fait mieux, en ce qu'il crie le plus fort ; Courage, Timoclés, crie bien haut, afin qu'on ne puisse entendre les raisons de ton aduersaire ; car c'est en cela que consiste la victoire.

**T I M O C L É S.** Par les Dieux, ie ne respondray pas le premier.

**D A M I S.** Parle donc, puisque tu en as iuré ; mais du moins que ce soit sans injure, & puis ie te feray responce.

**T I M O C L É S.** Dy-moy, meschant ; Croy-tu que les Dieux ne se meslent point des choses du

monde, & que tout se fait à l'aventure?

DAMIS. Oüy.

TIMOCLE'S. Et vous ne lapidez pas vn homme qui tient vne si pernicieuse doctrine?

DAMIS. Tu as tort d'esmouuoir contre moy le peuple; Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raison. Tu deurois pour le moins te montrer aussi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

TIMOCLE'S. Ils t'en feront, meschant; & ne laisseront pas vn si grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont assez d'autres affaires sur les bras, si l'on t'en veut croire, puis qu'ils se meslent de tant de choses. C'est pourquoy ils ne punissent pas tes parjures, pour ne rien dire du reste, puis que ie l'ay promis; car ils ne pourroient pas, à mon auis, prouuer mieux leur Prouidence, qu'en te faisant perir. Mais peut-estre qu'ils sont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irreprehensibles, où ils vont souuent disner, & mesme sans qu'on les en prie.

TIMOCLE'S. Que faut-il respondre à vn si impudent Sophiste?

DAMIS. Il ne faut qu'alleguer les raisons que tu-as, pour prouuer vne prouidence, sans te mettre en colere; car il y a long-temps que ie les attens.

TIMOCLE'S. Les voicy. Premièrement le

bel ordre du Monde; le cours réglé des Astres & des Saisons; la composition admirable des plantes & des animaux; leur production encore plus merueilleuse; la façon de connoistre, de voir, de se mouvoir, de se nourrir.

*Voyez les Remarqu.*  
 DAMIS. Tu poses ce qui est en dispute; car ie ne nie point tout cela, mais ie nie que ce soient des effets de la Prouidence. C'est assez que les choses conseruent leur nature, sans que personne s'en mesle; mais tu appelles ordre, ce qui n'est qu'une necessité, & penses que c'est assez, pour prouuer ta prouidence, de dire comme les choses sont; mais c'est vn foible Argument, apportés-en vn autre.

TIMOCLÉS. Ie ne croy pas qu'il soit besoin d'autres preuues, ouere le consentement general des hommes, qui est comme la voix de la Nature.

*Zamolxis.*  
 DAMIS. On n'en scauroit tirer de conséquence bien forte, parce qu'ils adorent tous des Dieux differens. Les Seythes vn Cimenterre, les Thraces vn fugitif de Samos, les Phrygiens la Lune, les Ethiopiens le Iour, les Cylleniens Phalés, les Assyriens vne Colôbe, les Perses le Feu, les Egyptiens l'Eau; Car ils adorent tous en commun cet Element, quoy qu'en particulier chacun ait son Dieu separé; les vns vn Taureau ou vn Singe, les autres vne Cigogne ou vn Crocodile; Ceux-cy des Oignons, ceux-là vn Chat ou vn monstre à

teste de chien. Il y en a qui adorent l'espaule droite, les autres la gauche, ou la moitié de la teste. Quelques-vns, vn plat ou vn gobelet de terre. Y a-t-il rien de plus diuers & de plus ridicule?

TIMOCLE'S. Mais ils s'accordent pour le moins tous en ce point, qu'ils adorent vne Diuinité, quoy qu'ils ne la connoissent pas.

MOMVS. Ne disois-je pas bien, Messieurs, qu'on examineroit vn iour toutes ces fadaïses, & qu'on s'en riroit?

IVPITER. Tu-as raison, i'y donneray ordre, dès que le peril fera passé.

TIMOCLE'S. Venons aux Oracles & aux Prediétions, qui sont de nouvelles preuues de la Providence & de la Diuinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monstres à double visage, comme les portraits de Ianus ou de Mercure, ou bien ie te demanderay duquel tu te veux seruir, si ce sera de celuy de Crésus qui luy cousta si cher, ou de quelqu'autre?

MOMVS. Il touche les choses que ie craignois le plus; Où est nostre Prophète, qu'il vienne deffendre sa cause?

IVPITER. Ah! que tu-és importun, Momus, avec tes bouffonneries hors de saison!

TIMOCLE'S. Ne voy-tu pas que tu renuerfes les Temples & les Autels, par ces maximes?

DAMIS. Nullement. Il ne n'y importe que

l'on brusle des parfums qui sentent bon, ni qu'on esgorge des victimes, dont on fait après bonne chere. Mais ie voudrois bien auoir renuersé l'Autel de la Diane des Scythes, sur lequel on immole des hommes.

**I V P I T E R.** Que voilà vn insolent maraut, qui parle indifferemment de tout, sans reuerer ce qu'il n'entend point, ni distinguer l'innocent d'auec le coupable.

**M O M V S.** Il n'en trouuera gueres parmy nous, où il n'y ait quelque chose à dire; & ie crains qu'il ne s'en prenne à toy-mesme.

**T I M O C L E ' S.** N'entens-tu pas tonner Iupiter?

**D A M I S.** L'entens bien tonner; mais si c'est Iupiter ou non, ie m'en rapporte à ceux qui viennent de Candie, qui disent qu'il est mort, il y a long-temps, & qu'on y montre encor son sepulchre.

**M O M V S.** Voilà ce que i'attendois. Quoy! tu pâlis, Iupiter. Faut-il craindre vn pauvre Philosophe?

**I V P I T E R.** Ne voy-tu pas que le peuple luy applaudit?

**M O M V S.** Où est donc maintenant ton pouuoir? Toy qui enleues d'vn seul coup, les hommes & les elemens.

**T I M O C L E ' S.** Dy-moy, impie, n'as-tu iamais esté sur mer?

**D A M I S.** Oüy, fort souuent.

TIMOCLE'S. N'as-tu pas pris garde qu'outre les voiles & les rames qui faisoient mouuoir ton vaisseau, il y auoit encore quelqu'un à la poupe qui le conduisoit, sans quoy il se fust esgaré?

DAMIS. Il est vray.

TIMOCLE'S. Et tu crois que ce grand vaisseau de l'Vniuers soit sans conducteur, lors que le moindre petit nauire ne se peut passer de Pilote?

DAMIS. Je te veux conuaincre toy-mesme, par ton exemple. Dy-moy, protecteur des Dieux; As-tu veu vn Pilote, qui ne donne ordre que son vaisseau aille bien? Mais ton Pilote de l'Vniuers laisse tout aller à l'abandon. Il se sert pour la conduite de son nauire, de gens qui n'y entendent rien. Tel commande qui doit obeir; & les plus sots sont souuent les maistres. Considere ces Grands hommes, qui estoient capables, s'il faut ainsi dire, de conduire tous seuls la Barque; & bien loin d'y auoir quelque part, ils n'auoient pas seulement place au fonds du Nauire, tandis que des meschans ou des furieux estoient au gouvernail. Il ne faut donc pas s'estonner qu'un Vaisseau si mal conduit, fasse souuent des naufrages. S'il y auoit vn sage Pilote, il donneroit les emplois tousiours aux plus dignes, & occuperait chacun à ce dont il est capable, châtieroit les meschans, recompense-

*L'ordre des  
hōmes n'est  
pas celuy de  
Dieu.*

*Il ne fait  
pas naufra-  
ge, mais  
ceux qui le  
conduisent.*

roit les bons, & rendroit l'Vniuers florissant. Si tu m'en crois donc, tu prendras vne autre comparaison; car celle-cy cloche.

MOMVS. Voilà nostre ennemy qui triomphe, & qui vogue à pleines voiles.

IVPITER. Il est vray, Momus; car nostre Aduocat n'est qu'une beste, & ne dit rien que de commun & de triuial.

DAMIS. Si tu n'as autre chose à dire, nous n'auons qu'à nous retirer.

TIMOCLÉ'S. Qui quitte la partie la perd, il faut donc que tu confesses que tu-és vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourueu que tu ne m'importunes plus.

TIMOCLÉ'S. Tu ris, fils de putain, qui as esgorgé ton frere, & couché avec ta sœur, sans parler de tes autres abominations. Mais tu ne m'eschapperas pas, si tu eschappes à la vengeance Diuine; car ie t'assommeray tout à cette heure à coups de pierres?

IVPITER. Grands Dieux! l'un s'en va tout riant, & l'autre le suit tout furieux; Que ferons-nous en cette extremité?

MOMVS. Le plus court, à mon aduis, est de ne faire semblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourueu que la foule soit de nostre costé?

IVPITER.

I V P I T E R. Ha! Mercure, j'aimerois mieux vn amy fait de la sorte, qu'un million d'autres.



## LE SONGE OV LE COQ.

D I A L O G U E

D V SAVETIER MICYLE ET DE SON COQ.

*Sous la metempsychose de Pythagore, il décrit les incommoditez des richesses, & les avantages de la pauvreté.*

MICYLE. **Q**U'E le Diable emporte le Coq, qui m'a esueillé comme j'estois dans la plus haute felicité que puisse posseder vn mortel, & n'a pas souffert que ie donnasse quelque relasche à ma pauvreté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de si bonne heure? Car ce profond silence me fait voir qu'il n'est pas encore jour, outre que ie ne sens point ce froid piquant qui annonce sa venue. On diroit qu'il garde la Toison d'Or, ou les Pommes Hesperides, tant il est soigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin; car ie luy tordray le cou dès qu'il sera jour, pour recompense de m'avoir esueillé si matin.

**LE COQ.** Je pensois te faire plaisir, mon maistre, de t'esveiller de bonne heure, pour gagner dequoy subuenir à ta pauureté; & si tu m'auois creu, tu aurois desia remis vn bout à vn soulier, ou refait quelque pantouffle. Mais vne autre fois ie me tairay, puis que cela te déplaist, quand tu deurois mourir de faim. Pren garde seulement qu'en dormant la grasse matinée, tu ne sois heureux, qu'en songe, & mal-heureux en effect.

**MICYEE.** Quel prodige est ce cy, grands Dieux, mon Coq parle comme vn homme!

**LE COQ.** On voit bien que tu n'es pas fort versé dans les liures; Car tu aurois veu dans Homere le cheual d'Achille s'arrester au milieu du combat pour haranguer, & predire l'aduenir, qui est encore plus estrange, sans que ceux qui l'escoutoient priassent Iupiter de destourner ce prodige.. Que ferois-tu, si tu auois oüy parler le vaisseau des Argonautes, ou quelque chesne de la forest de Dodone, & veu des peaux de bœuf se traifner, & leur chair mugir à la broche? On ne doit pas trouuer cela si extraordinaire de moy qui suis le compagnon de Mercure, qui est le Dieu de l'Eloquence, & qui ay coustume de conuerser parmy les hommes. Mais si tu me veux promettre de n'en rien dire, ie t'apprendray la cause de cette merueille..

**MICYLE.** Quand ie le dirois , on ne me voudroit pas croire. Mais n'est-ce point vn songe que cecy , & suis-je bien esueillé?

**LE COQ.** Ie te diray vne chose bien plus estrange ; c'est que i'ay esté homme autrefois , moy qui suis coq maintenant.

**MICYLE.** I'ay bien oüy dire que Mars auoit vn beau garçon qui luy seruoit de confident en ses amours ; & qu'estant allé coucher avec Vénus, il le laissa à la porte, pour l'esveiller quand le iour viendroit. Mais que ce beau fils s'estant endormy , le Soleil descouurit tout le mystere , de sorte que Vulcain enueloppa les deux Amans dans ses filers ; dequoy Mars indigné , changea ce jeune homme en coq , qui garde encore la creste de l'armet & les esperons, qu'il auoit lors qu'il fut changé. Et ses descendants depuis, pour reparer son honneur, annoncent la venuë du iour.

**LE COQ.** I'ay oüy conter cette fable aussi bien que toy ; mais ce n'est pas là le sujet de mon changement.

**MICYLE.** Qu'est-ce donc ? I'ay grande enuie de le sçauoir.

**LE COQ.** As-tu iamais oüy parler de Pytagore ?

**MICYLE.** Qui ? ce Philosophe qui deffendoit les viandes ?

**LE COQ.** Luy-mesme; qui auoit esté Euphorbe auparauant.

**MICYLE.** Il est vray qu'on dit que c'estoit vn grand Magicien.

**LE COQ.** Ne luy dis point d'injures; car c'est moy-mesme.

**MICYLE.** Dieux! l'estrange metamorphose, d'vn Coq en vn Philosophe, ou plustost d'vn Philosophe en vn Coq! Mais comment cela s'est-il fait; car il me semble que tu-as deux choses toutes contraires à Pytagore; l'vne, de manger des febves; & l'autre, d'estre grand causeur?

**LE COQ.** Lors que i'estois Pytagore, ie n'en mangeois point; & n'ay iamais enjoint le silence qu'à mes Disciples, & non pas à moy. D'ailleurs, i'ay passé depuis par beaucoup de conditions, qui seroient longues à raconter.

**MICYLE.** Conte-les moy, ie te prie; car si l'on me donnoit le choix de reprendre mon Songe, quoy qu'il fust tres-agreable, ou d'entendre tes auantures, ie ne sçai lequel ie prendrois, tant ie trouue de ressemblance entre vn Songe & ton Histoire.

**LE COQ.** Penses-tu encore à ton Songe, qui n'estant qu'vn trompeur agreable, ne te pouoit donner qu'vne fausse felicité?

**MICYLE.** l'en ay l'esprit si plein, que ie ne m'en puis deffaire; & ie crois que i'y songerai toute ma vie.

**LE COQ.** Cela est bien contraire à la nature du Songe, qui est de s'enuoler en vn instant; c'est pourquoy on luy peint des ailles. Mais celui-cy est comme demeuré pris à la glu sur tes paupieres. Que pouuoit-ce estre encore, pour te charmer si fort que tu ne les puisses oublier?

**MICYLE.** I'ay plus d'enuie de te le dire, que tu n'en as de l'entendre. Car le souuenir seul des plaisirs, donne du plaisir; mais conte-moy auparauant ton auanture.

**LE COQ.** Quand tu auras acheué ton Songe. Commence; Que ie voye s'il est sorti par la porte de corne ou d'iuoire.

**MICYLE.** Non; mais par vne troisieme.

**LE COQ.** Homere ne fait mention que de deux.

**MICYLE.** C'est vn refueur, qui n'y connoissoit rien. Cela estoit bon pour les siens, qui sentoient la gueuserie; encore le pauvre homme ne les voyoit-il qu'à demy: Mais le mien est sorti par vne porte dorée; car il ne parloit que de richesses.

**LE COQ.** Comme les Songes se forment d'ordinaire des pensées qu'on a eues le iour, c'est sans doute que tu ne songes à autre chose; car on met tousiours la felicité en ce qu'on n'a point.

**MICYLE.** Veritablement, i'ay possédé en songe de grands tresors. Que cet or estoit bril-

lant, & qu'il se rapportoit bien à la description qu'en fait Pindare, quand il dit, Que l'eau est véritablement excellente; mais que l'ore est comme vn feu estincelant qui esclatte dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir dauantage, tu sçais que ie ne soupay pas hier au logis.

LE COQ. Il m'en souuient bien; car ie ne mangeay rien de tout le iour que quatre ou cinq febves que tu me donnas le soir en arriuant, qui est vn assez meschant festin pour vn Athlète comme moy, qui ay fait des merueilles autrefois aux jeux Olympiques.

MICYLE. Ie ne t'eus pas plustost donné à manger, que ie me couchay, parce que i'auois vn peu beu; & en dormant i'eus vn songe qu'on pourroit nommer diuin, & cette nuit-là ambrosienne, comme fait Homère.

LE COQ. Conte-moy ton festin auparauant; pour cōtenter mon appetit; car ie n'ay rien dans le jabor; & tu sçais que le souuenir d'vn bon repas, n'est pas vn petit regale pour vn affamé.

MICYLE. Ie te le diray de bon cœur, puisque tu le desires. Ie rencontray par hazard le bon-homme Eucrate qui est si riche; & comme ie l'eus salüé à mon ordinaire, ie me retirois tout court, pour ne luy point faire de honte, parce que ie n'auois pas mes beaux habits, lors

qu'il me dist que ie vinssse soupper chez luy, & qu'il celebrait le iour de la naissance de sa fille. Comme ie m'excusois par respect, Non, dit-il, tu tiendras la place d'un de mes amis qui est malade. Alors, ie pris congé de luy, tout joyeux, priant Dieu en mon cœur d'enuoyer à cet amy-là la goutte, si ce n'estoit assez de la fièvre pour l'empescher de venir. Tout le temps qui se passa depuis, iusqu'au souper, me parut un siecle, tant j'auois besoin, il y auoit long-temps, d'une bonne carrelure de ventre. Ie me promenois donc deuant l'horloge, en attendant que l'heure sonnast, & n'en vis iamais de plus longue, non pas mesme celles où ie traueille à credit. L'heure venuë, ie doublay le pas vers le logis, tournant mon manteau du beau costé, & trouuay plusieurs des conuiez à la porte, & entr'autres le malade, qui s'estoit fait porter en chaise.

*L'exprime  
la chose à  
nostre façon;  
C'est un Sa-  
ueteur qui  
parle.*

LE COQ. Qui estoit-ce?

MICYLE. Ce vieux Pedant à la barbe sale & touffuë, qui n'enseigne que des sortises à la jeunesse. Il estoit tout passe & deffait, & auoit bien de la peine à tirer un flegme du creux de son estomach, après auoir bien touffé. Comme il fut entré, le Medecin du logis luy dit qu'il ne deuoit pas venir en cet estat, & qu'on luy eust enuoyé à souper chez luy; mais il respondit qu'il n'auoit garde de manquer à ce qu'il deuoit à

*The/mopolis*

Eucrate , & qu'il fust venu quand il eust eu la mort entre les dents , de peur qu'on ne l'eust imputé à orgueil ou à dédain. Alors ie ne pus m'empescher de dire tout bas en grondant, qu'il eust mieux fait de laisser sa fievre à la maison , sans venir troubler l'allegresse du festin , par sa mauuaise mine ; & que s'il auoit à mourir, il valoit mieux que ce fust chez luy. Mais il ne fit pas semblant de m'entendre ; & là-dessus le maistre du logis le vint receuoir ; & luy donnant la main par honneur, quoy que ses valets l'aidassent à marcher, il le remercia de la peine qu'il auoit prise. Je meditois desia ma retraite, lors qu'Eucrate m'aperceuant ; Demeure, dit-il, Micyle, tu ne laisseras pas d'auoir place ; car i'enuoiray mon fils soupper avec sa mere, dans l'appartement des femmes. Cette parole me rendit l'ame, quoy qu'il me faschast de priuer le fils de la maison de cet honneur. Comme tout fut prest, quatre ou cinq grâds valets vinrent prendre nostre Pedant, & le mirent en sa place, qu'ils remparerent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empescher de tomber. On me mit auprès de luy, parce que personne n'y vouloit estre. Le festin fut magnifique, & la Musique excellente, entremellée de bouffons & de bateleurs, pour faire rire. Enfin, ma felicité eust esté parfaite, sans le voisinage du Philosophe, qui me rompoit la

reste,

teste des discours de la Vertu, & des impertinences du College; & ie disois en moy-mesme, faisant reflexion là dessus, qu'il n'y auoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roses sans épines. Voilà quel fut le festin. Pour mon songe, il me sembloit en dormant qu'Eucrate estoit mort, & qu'il m'auoit fait son heritier; Qu'il me laissoit vne source inépuisable d'argent, quantité de meubles, de vaisselle d'or & de pierreries; Que i'estois seruy par vne foule d'officiers & de valets, qui n'estoient que pour moy seul; traîné sur vn char estendu tout de mon long, comme si ie n'eusse eu ni bras ni iambes. En cét estat glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit enuie de traiter mes amis, qui furent aussi-tost assemblez, ainsi qu'il arriue ordinairement en songe: Mais parmy cette allegresse, comme on apportoit le dessert, & que ie beuuois à leur santé dans vne coupe d'or, toute ma félicité s'en est enuolée par ton cry, & ie suis redeuenu aussi gueux que i'estois auparauant. Après cela, tu trouues estrange que ie me mette en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma joye.

**LE COQ.** Es-tu si fou de croire, que la félicité consiste en ces choses?

**MICYLE.** Ie ne suis pas seul de cette opinion. Car il me souuient, lors que tu estois

R

Euphorbe, que tu aymois la magnificence, & allois au combat avec des tresses d'or, dont tes cheveux estoient tissus. Je croy que c'est pour cela qu'Homere les compare aux graces; car ie ne voy rien de si agreable que l'or, dont Iupiter mesme se sert pour gagner les bonnes graces de ses maistresses. En effet, ce metal ne rend pas seulement l'homme illustre & glorieux, mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas; Témoin mon voisin Simon, qui faisoit le mesme mestier que moy, & que ie traitay l'année passée aux Saturnales d'un plat de tripes.

LE COQ. Qui! ce petit camus, qui nous emporta vne écuelle de terre sous son manteau, & iuroit qu'il ne l'auoit pas veüe; mais ie l'auois découuert, & ie iettay vn cry pour t'en auertir; toutefois tu n'y pris pas garde.

MICYLE. C'est luy-mesme. Ce galand s'estant enrichy depuis peu, par la mort d'un de ses parens, qui l'a rendu presque aussi riche en effet, que ie l'ay esté en songe, les Dames sont deuenues amoureuses de luy; ce qui l'a fait si glorieux, que l'autre iour que ie le saluois par son nom, il cria qu'il ne s'appelloit pas Simon, mais Simonide; & que ie ne retranchasse rien de ce mot, si ie ne voulois qu'il me retranchast les oreilles. Il ne faut donc pas trouuer estrange que j'adore ce metal, qui rend beau &

galand ceux qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire?

**LE COQ.** Je ris de voir que son éclat t'ébloüit comme les autres; mais ie te veux montrer que c'est la source de tous maux, & que les plus riches sont les plus miserables; car i'ay passé par toute sorte de conditions.

**MICYLE.** A propos, il est temps que tu contestes auentures, car voilà la mienne acheuée.

**LE COQ.** Sçache premierement que tu es plus heureux que ceux dont tu enuies la fortune.

**MICYLE.** Je prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'enuoyent ma felicité. Mais conte moy vn peu comme d'Euphorbe tu deuins Pytagore, & en suite coq; après plusieurs reuolutions? Car il n'est pas, qu'il ne te soit arriué beaucoup de choses memorables en tant de metempsycofes.

**LE COQ.** Il seroit trop long de reprendre dés le temps que nos ames descenduës d'Apollon, prirent vn corps pour punition de quelque crime; il n'est permis ni à moy de reueler ces mysteres, ni à toy de les entendre; mais depuis que ie fus Euphorbe.

**MICYLE.** Dy-moy auparauant, si i'estois quelque chose auant que d'estre Micyle.

**LE COQ.** Tu estois vne de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

**MICYLE.** Miserable que ie suis, que ie n'en ay gardé quelque peu pour m'ayder dans ma necessité! Mais que deuiendray-je après cecy? car si quelque bonne fortune m'attendoit, ie serois homme à me pendre tout à cette heure à ta perche, tant ie m'ennuie d'estre Sauetier.

**LE COQ.** On ne peut sçauoir l'auenir. Mais pour commencer mon histoire, estant Euphorbe, ie fus tué au siege de Troye, & deuis en suite Pytagore, apres estre demeuré long-temps sans corps, iusqu'à ce qu'il plut à mon pere de m'en faire vn.

**MICYLE.** Fus-tu tout ce temps-là sans boire ni manger?

**LE COQ.** Qui en doute, puis-que ie n'auois point de corps?

**MICYLE.** La guerre de Troye se passa-t-elle comme Homere la décrit?

**LE COQ.** Comment l'auroit-il sçu, qu'il estoit alors Dromadaire dans la Baetrianne? Sçache qu'Ajax ne fut iamais si grand qu'il le fait, ni Helene si belle; car il m'en souuient. C'estoit vn grand cou de gruë, ou si tu veux de Cygne, puis-que son pere l'estoit, & par la mesme raison elle estoit assez blanche, mais presque aussi vieille qu'Hécube; car Thésée qui la rauit, estoit durant la premiere guerre de Troye, long-temps auparauant qu'Agamemnon fût au monde.

*Lors  
qu'Hercule  
la pris.*

**MICYLE.** Et Achille estoit-il aussi vaillant qu'il le publie?

**LE COQ.** Je ne t'en sçauois rien dire ; car ie n'eus iamais affaire à luy, & ne sçay ce qui se passoit dans le camp des Grecs, où ie n'estois pas ; mais son compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à défaire.

**MICYLE.** Ni toy à Ménélaüs. Mais c'est assez de ces choses. Dy maintenant ce que tu fis, estant Pytagore.

**LE COQ.** J'allay trouuer les sages d'Egypte, pour apprendre leurs mysteres, apres auoir esté instruit dans les Sciences humaines ; & au retour ie me fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'il me prirent pour vn Dieu.

**MICYLE.** Je sçay comme tu leur fis accroire que tu estois resuscité, & que tu auois vne cuisse d'or. Mais dy-moy, quelle fantaisie te prit de deffendre les viandes & les féues?

**LE COQ.** J'ay honte de te le dire.

**MICYLE.** Mais il ne faut rien celer à son amy, pour ne point dire à son maistre ; car ie n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

**LE COQ.** C'estoit par caprice, pour me faire admirer.

**MICYLE.** Mais que deuis-tu, apres auoir esté Pytagore?

**LE COQ.** Aspasia, cette fameuse Courtisane de Milet.

**MICYLE.** Ha! maistre coq, ie ne croyois pas que tu eusses iamais esté poule. Comment! Pytagore a tendu des pieges à la ieunesse? Pytagore s'est fardé & ajusté pour plaire aux hommes? Pytagore a eu des enfans de Periclés?

**LE COQ.** Tu ne me peux dire d'injures, qui ne retombent sur Cetéce & sur Tirésias, qui de femmes ont esté changez en hommes.

**MICYLE.** Mais dy-moy quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme ou de la femme?

*Il l'a expliqué en un autre Dialogue.*

**LE COQ.** Tu sçauras vn iour ce qui en est, car il n'est pas que tu ne deuennes femme plusieurs fois dans cette grande reuolutiō des sieclés.

**MICYLE.** Tu crois que tous les hommes sont voluptueux comme les Samiens & les Milésiens. Car on dit qu'en ta ieunesse, tu seruois de femme au Tyran de Samos, à cause que tu estois beau garçon. Mais que deuins-tu apres auoir esté Aspasia?

**LE COQ.** Le Philosophe Cynique Cratés.

**MICYLE.** Dieux! la plaisante metamorphose, d'une Courtisane en Cynique.

**LE COQ.** Apres, ie fus Roy, puis mendiant, en fuite Satrape, cheual, geay, grenouille, & enfin coq, apres diuerses metamorphoses.

Et ie ne l'ay pas esté vne seule fois, mais plusieurs ; car i'aime cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pauvreté. Car comme i'ay passé par les grandeurs & les richesses, ie sçay ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Doncques, Euphorbe, Pythagore, Cratés, Aspasic, car ie ne sçay comment te nommer.

LE COQ. Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'appeller Coq, puis-que ie le suis maintenant, quand ce ne seroit que pour faire voir que tu ne méprises pas ma condition.

MICYLE. Dy-moy donc, illustre Coq, puis-que tu as passé par toute sorte de conditions, quelle est la meilleure; celle des pauvres, ou celle des riches?

LE COQ. Considere, Mycile, les auantages de la pauvreté. Les bruits de la guerre ne te touchent point, parce que tu n'as rien à perdre; & quand on dit que les ennemis approchent, tu n'es point en peine de transporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier son de trompette, tu trousses bagage, & te sauues où il te plaist, si tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu es en seureté par tout; Au lieu que les riches voyent de dessus les murailles desoler leurs champs, vendanger leur vignes, brûler leurs maisons, saccager leur bien. En quel est ar

penses-tu qu'ils soient alors ? & ne crois-tu pas que chacune de ces choses leur donne vn coup de poignard dans le cœur ? D'ailleurs, s'il faut leuer de l'argent pour faire la guerre, c'est à eux qu'on s'adresse, & non pas à toy. Si la ville est prise, ce n'est pas toy qu'on tourmente ; car on sçait bien que tu n'as point d'argent caché ; mais on gésne les riches, pour découvrir leurs thresors. S'il faut marcher contre l'ennemy, on ne te met pas aux premiers rangs, où est le danger ; car tu n'es pas digne de cét honneur ; mais à la queuë, où tu te peux sauuer, si l'on a du pire, n'estant point arresté par la pesanteur de tes armes, ni par l'honneur, qui est vn fardeau encore plus pesant ; & si l'on a du bon, on te traite magnifiquement après la victoire. Dans la paix aussi, on te cajole, & on te fait des largesses, pour monter aux dignitez. On te donne des spectacles, & on te construit des Bains & autres édifices publics, pour la necessité ou pour le plaisir. Ajouste à cela que les Riches sont exposez à mille calomnies, à cause de leurs richesses. Vous leur faites rendre compte de leur administration, quand vous voulez, & confisquez leur bien, si la fantaisie vous en prend. Quelquefois, non content de crier contr'eux dans les assemblées, vous les poursuidez à coups de pierres, ou vous les iettez dans la riuere. Mais pour toy, tu n'apprehendes ni les délateurs, ni les émoions

émotions populaires, ni les menaces d'un Tyran, & ne trembles point quand on crie au feu ou aux voleurs dans ton voisinage. Tu n'es point trauaillé de mille fâcheux soucis. Tu ne crains point la nuit que l'on te dérobe. Tu n'es point en peine de faire rendre compte à des valets malicieux ou negligens, ni de te faire payer de ceux qui te doiuent, ou de solliciter vn procès, pour dépendre du caprice d'un luge ou d'un Aduocat. Enfin, pour le faire court, les richesses, par ie ne sçay quelle fatalité, ne nous sçauroient faire tant de bien, qu'elles nous font de mal. Car on est tourmenté, & de l'acquisition, & de la conseruation, & du chagrin de la dépense; Au lieu que si tu as gagné cinq sols, tu les vas boire au cabaret avec tes camarades, où vous parlez indifferemment de tout, sans craindre qu'on vous iette le chat aux iambes. Si tu es malade, ce qui arriue rarement, parce que tu ne fais point d'excès, & n'as point de soucy qui te ronge, ton mal qui n'est point enraciné ni entretenu par les Medecins, s'en va aisément; mais les riches sont tourmentez par les maux & par les remedes, & sujets à vne infinité de maladies, dont tu ne connois pas seulement le nom. Enfin, si ie t'auois fait vne liste de tout ce qu'ils souffrent, ie t'épouuanterois du nombre, sans parler de la mort, dont ils sont en apprehension perpetuelle, & qu'ils

considèrent comme vn supplice, au lieu que tu la regardes comme vn azile. En vn mot, ceux qui volent trop haut, courent fortune de se precipiter comme des Icares, au lieu que ceux qui rasent la terre, sont hors de danger.

MICYLE. Ils sont sages.

LE COQ. Veux-tu que ie te conte les diuers naufrages des Grands? Voy Crésus sur vn échafaut, en opprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denis le Tyran, qui tient vn foïet au lieu d'vn sceptre; & de Roy de Syracuse est deuenu maître d'Eschole à Corinthe. Voy....

MICYLE. Arreste. Dy-moy vn peu quelle est la felicité des Rois; car ie suis bien-aïse de l'aprédre.

LE COQ. Elle est assaisonnée de beaucoup de maux, Micyle; & peu s'en faut, que ie ne te die des injures, de m'en auoir ramené le founenir. J'ay esté Roy d'vn grand païs, riche & florissant. J'ay eu tout l'appareil de la Royauté, meubles, suite, équipage, thresors, gardes, flotes, armées. J'estois respecté & adoré, comme vn Dieu. Lors que ie sortois en public, on se presfoit pour me voir; on me suiuoit en foule par les ruës; on couroit deuant, pour me voir passer; on montoit sur le toict des maisons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cét estat, j'auois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces statuës su-

perbes d'art & de matiere, qui font auffi sales au dedans, qu'éclatantes au dehors; & pour vn Dieu ou vn Heros qu'elles representent, n'enferment que des fouris ou des mouches.

MIC Y L B. Mais tu n'as pas encore dit leur defect ; car la pompe & la majesté n'est que le dehors de la statuë.

L B C O Q. Que te diray-je de leur crainte, de leurs soupçons, de leurs défiances; de leurs ennemis tant cachez que découuerts, des embusches qu'on leur dresse, de la haine des vns, du dégoust des autres, de l'enuie de tous? Ne pouuoir dormir, estre effrayé de mauuais songes, tourmenté de soucis cuifans, agité de vaines ou ridicules esperances, mais tousiours criminelles, importuné de plaintes, de demandes, d'expéditions, de iugemens, de traitez: accablé de conseils & d'alliances; embarrassé de mille fâcheuses intrigues. L'un a en teste son fils, qui est indigne de luy succeder: l'autre son frere, qui leue secretement des troupes, & fait sous main des creatures. On apprehende également les meschans & les gens de bien, estant ialoux de la reputation des vns, & en peine de la malice des autres. Ajoustez à cela le dépit d'une maistresse, qui ne nous aime point, & en aime vn autre: la ialousie d'un fauory qu'on a trop élevé: la crainte d'une sedition du peuple, ou d'une conjuration

des Grands ; les exemples funestes des Princes déthrônez, assassinez, empoisonnez, & autres histoires tragiques, qui retentissent sur les theatres.

MICYLE. N'en dy pas dauantage, car cela me fait horreur ; & j'aime mieux encore demeurer comme ie suis, que d'estre empoisonné dans vne coupe d'or en vn festin, puis-que toutes les resioüissances des Grands leur sont funestes. Ie ne cours fortune en trauaillant de mon mestier, que de me couper de mon tranchet ; au lieu que la vie de ces gens-là est pleine de continuelles inquietudes. D'ailleurs, ce ne sont que des Comédiens, qui sous vn manteau royal cachent vne ame de facquin, & qui font paroître la petitesse de leur pié dans la grandeur de leur cothurne. Tu vois que j'ay desia appris à faire des comparaisons à ton exemple. Mais passons maintenant aux animaux ; Que te semble de leur condition ?

LE COQ. Cela seroit long à conter, & n'est pas de nostre sujet. Ie te diray seulement qu'elle est plus tranquile que la nostre, parce qu'elle est renfermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle n'est point troublée de tant de maux, ni de tant de crimes. On ne voit point parmy eux de flauteurs, d'vsuriers, ni de maltotiers, comme parmy nous, & autre telle racaille.

MICYLE. Il est vray. Mais pour ne t'en

point mentir, ie ne me puis encore défaire de la passion que i'auois pour les richesses, que i'ay succée avec le lait. Car l'exemple de mon voisin me touche, & mon songe me reuient tousiours dans l'esprit.

LE COQ. Ie te veux guerir de cette maladie, tout à cette heure; & tandis qu'il est encore nuit, te mener chez quelqu'un de ces riches, pour voir quelle est leur felicité.

MICYLE. Et comment feras-tu pour entrer? faudra-t-il percer la paroy?

LE COQ. Non. Car des deux grandes plumes que i'ay à la queuë, la droite rend inuisible, & ouure toutes les portes fermées, qui est vne grace que i'ay receuë de Mercure, à qui ie suis consacré.

MICYLE. Si ce que tu dis est veritable, ie vay transporter chez moy dès aujourd'huy toutes les richesses de mon voisin, & le reduire à faire le mestier qu'il faisoit auparauant.

LE COQ. Cela ne se peut; car Mercure m'a obligé de decouurir ceux qui abuseront de ce secret.

MICYLE. Il n'est pas croyable que le Dieu des larrons te veuille contraindre à réueler ceux qui déroben? mais ne laissons pas d'aller, ie m'en empescheraiy si ie puis.

LE COQ. Arrache donc cette plume de ma

queuë. Quoy ! tu les arraches toutes deux ?

MICYLE. C'est afin d'estre plus assuré, outre que cela ne sera pas si difforme.

LE COQ. Chez qui irons-nous premièrement ? sera-ce chez cet homme qui ne trouue pas son nom assez beau, depuis qu'il est deuenu riche ?

MICYLE. Oüi, Nous voilà à la porte ; Que faut-il faire ?

LE COQ. Mettre le bout de la plume dans la serrure, & elle s'ouurira.

MICYLE. La voilà ouuerte. Le beau secret ! la clef n'en eût pas fait dauantage.

LE COQ. Marche le premier, le vois-tu qui veille, tandis que tout le monde dort ?

MICYLE. Je le vois à la clarté d'une lampe fort obscure, qui est passe & defait. Il faut que quelque soucy le rongé ; car ie n'ay point ouï dire qu'il fût malade.

LE COQ. Escoutons ce qu'il murmure entre ses dents, nous en apprendrons peut-estre la cause.

SIMON. Voilà soixante & dix talens que ie viens de cacher dans terre, sous mon liët. On ne me les dérobera pas, comme ceux que i'auois mis dans mon écurie, sous la mangeoire. Il faut que ce soit ce maraut de palefrenier qui ait fait le coup ; car on dit qu'il se traite bien, &

qu'il a acheté vn collier d'or à sa femme. Pour ma vaisselle d'argent, ie crains bien qu'on ne l'emporte, car i'en ay quantité; & la muraille de la dépenſe n'est pas à mon auis, assez forte; Il vaut mieux que ie passe le reste de la nuit sans dormir, & ie la feray refaire demain. Car i'ay beaucoup d'ennemis & d'enuieux, & principalement ce coquin de Sautier, qui est ialoux de ma fortune, à cause que i'ay esté de mesme mestier que luy.

MICYLE. Oüi, infame! Mais ie ne vole pas les plats comme toy, pour iurer apres que ie ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-roy, que tu ne nous découures.

SIMON. Il n'y a point de danger que ie cherche par tout, & que ie fasse le tour du logis, de peur qu'il n'y ait quelqu'un de caché qui me vienne égorger; car mes valers n'ont pas soin de tenir la porte fermée. Mais i'entends du bruit. Qui va là? le le tien? Non, c'est vn pilier de la galerie. le tremble, & suis tout transi; il me semble tousiours de voir quelqu'un. Il faut recompter mon argent, ie pourrois bien m'estre abusé. Toutefois i'entends du bruit. Quelqu'un passe dans la cour. Il vaut mieux prendre les armes, de peur d'estre surpris.

LE COQ. Voilà, Micyle, la felicité de ton voisin, à laquelle tu portois enuie; Passons chez

Eucrate, tandis qu'il est encore nuit.

MICYLE. Dieux, la miserable vie ! Ainsi puissent viure mes ennemis. Mais auant que de partir, ie te prie que ie luy donne vn coup de poin.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frappé.

LE COQ. Laissons-le crier, & pâlier, comme son argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Eucrate entr'ouuerte. Quelque valet fait la débauche, ou il y a quelque rendez-vous amoureux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ses interests avec ses doigts crochus, sans songer à la mort, qui le doit bien-tost changer en fourmy ou en corbeau, qui est le destin d'un vsurier comme luy.

MICYLE. Ah Dieux ! ie possedois tantost toutes ces richesses en songe.

LE COQ. Tu ne peux r'empescher de les admirer, quoy que tu en voyes les defauts ! Mais la plaisante rencontre ! Vois-tu sa femme couchée avec son cuisinier, & sa fille d'un autre costé entre les bras d'un galant ? C'est pour cela que la porte estoit entr'ouuerte. Quel créue-cœur ce luy sera, quand il viendra à le sçauoir ! Hé bien ! voudrois-tu estre riche à ce prix-là ?

MICYLE. Non, j'aimerois mieux mourir que de souffrir ces infamies. Fy des richesses, ie leur dis desormais Adieu.

LE COQ.

LE COQ. Sortons, voilà le iour qui point.  
Vne autre fois tu verras le reste.



# ICAROMENIPE.

## DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE SON AMY.

*Ce Dialogue a quelque chose du CONTEMPLATEUR  
& de LA NECROMANCIE, & taxe l'incer-  
titude des Philosophes, & leurs vaines & curieuses  
recherches; Mais il se mocque en passant, des Dieux,  
& de la vanité des hommes.*

MENIPPE. **D**ÉPUIS la terre iusqu'à la Lu-  
ne, il y a trois mille stades;  
d'où iusqu'au globe du Soleil, on compte cinq  
cens parasanges; & de là au ciel Empyrée, il y  
peut auoir vne bonne iournée d'Aigle.

*Les stades  
ont cens  
vingt-cinq  
pas, à cinq  
pieds pour  
pas, & les  
parasanges  
sont de tren-  
te stades.*

L'AMY. Qu'est-ce que tu murmures entre tes  
dêts, de Lune, de Soleil, de stades, & de parasanges?

MENIPPE. C'est que ie fais le calcul de mon  
voyage, pour voir combien i'ay mis à le faire.

L'AMY. Pensez que c'est quelque navigation  
lointaine, où tu reglois ton cours par celuy du  
Ciel & des Astres, comme les Pilotes de Phenicie.

**MENIPPE.** Nullement ; c'est dans le Ciel  
que j'ay voyagé.

**L'AMY.** Il faut que ton songe ait duré long-  
temps, pour auoir couru tant de stades & de pa-  
rasanges.

**MENIPPE.** Ce n'est pas vn songe, mais vne  
verité.

**L'AMY.** Quoy ! tu arriues tout fraischemement  
du Ciel !

**MENIPPE.** Oüi, où j'ay appris des choses in-  
croyables ; & c'est ce qui fait partie de ma felicité,  
qu'elles soient si grandes, qu'on ait de la peine à  
les croire.

**L'AMY.** Il faut baisser la teste, sans s'enquerir  
des choses si hautes, & fermer les yeux deuant vne  
si grande lumiere. Mais dy-moy, où as-tu pû  
trouuer vne échelle assez grande, pour monter là  
haut ; Car tu n'as pas esté enleué dans le Ciel pour  
ta beauté, comme Ganymede.

**MENIPPE.** Je n'auois pas besoin d'échelle,  
ayant des ailes assez fortes pour me guinder ius-  
ques-là.

**L'AMY.** Mais n'as-tu point craint de tomber,  
comme fit Icare, & de rendre quelque mer fa-  
meuse par ta cheute ?

**MENIPPE.** Non ; car ie n'auois pas des ailes  
de cire, comme luy.

**L'AMY.** Où en as-tu pû recouurer d'autres ?

car à force de l'asseurer, tu commences à me le faire croire.

**MENIPPE.** Vn chasseur m'en a fait present de deux, l'vne de Vautour; & l'autre d'Aigle, que j'ay accommodées sur mon corps fort proprement. J'ay commencé à voler d'abord terre à terre, puis prenant mon vol plus haut & plus loin, ie me suis guindé dans le Ciel à l'ayde d'vn grand vent.

**L'AMY.** Il faut que tu sois bien hardy & bien curieux, d'auoir tenté vne entreprise si difficile.

**MENIPPE.** Ie t'en diray la raison. Apres auoir reconnu la foiblesse & l'inconstance des choses humaines, ie commençay à mespriser les grandeurs, les richesses, & les voluptez, & à m'adonner à la contemplation, & à la recherche de la verité; en quoy consiste le souuerain bien. Ie consideray d'abord le Ciel, & les Astres, qui semblent semer par l'air à l'auanture; le Soleil qui brille de tant de lumiere; la Lune si diuerse en ses changemens; les foudres, les éclairs, & les tonnerres, qui font tant d'horreur & tant de bruit; la gresse, la neige & les vents, d'vne origine si admirable & si inconnüe; & le reste des merueilles de la Nature, où il y a tant à apprendre. Mais comme la raison de ces choses est obscure & incertaine, & qu'on ne peut deuiner

quel est l'Auteur de cet Vniuers, ni comment il a esté fait, & s'il a eu vn commencement; Je trouuay à propos de consulter les Philosophes, qui ont employé toute leur vie à le rechercher, & m'adressay à ceux dont la doctrine est la plus haute, & la vertu la plus austere. Ils s'offrirent de me l'enseigner pour vne grande somme d'argent, dont ie donnay la moitié comptant, & promis de payer l'autre à la fin. Mais ie ne sçay comment ils me ietterent dans vne plus grande incertitude, & ne m'apprirent que des termes barbares & inconnus. Et ce qui est de plus estrange, c'est qu'estant d'avis si contraire, chacun assure pourtant qu'il a trouué la verité, comme si elle s'estoit reuelée à luy.

L'AMY. C'est vne chose estrange, que des gens si sages & si sçauans, ne se puissent accorder en des matieres si importantes?

MENIPPE. Tu rirois trop de voir ensemble tant d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoy qu'ils ne soient pas plus habiles que les autres, & que la plupart radotent mesme de vieillesse, ils croient penetrer dans le Ciel avec leurs mauvais yeux, & mesurent le Soleil & les Astres, comme ils feroient leur cour ou leur iardin. Ils te diront hardiment la distance qu'il y a d'une estoile à l'autre, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre, quoy

qu'ils ne sçachent pas le chemin qu'il y a d'Athenes à Mégare. Ils forment des cercles, & des triangles sur des quarez, & décriuent plusieurs Spheres là haut, comme s'ils y auoient esté. S'ils parloient encore de ces choses problématiquement, & sans vouloir rien affirmer; mais à peine que les vns ne iurent que le Soleil est vn fer chaud; les autres que la Lune est habitée, & que les estoiles se nourrissent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil astire en haut par la force de sa chaleur. Pour leur contrariété, elle est toute manifeste. Car les vns disent que le monde est eternel, les autres qu'il doit finir, & décriuent sa fin comme son commencement. Mais ie m'estonne que faisant vn Dieu pere de l'Vniuers, ils ne disent pas qui est le sien, & où il estoit auparauant; car il n'y a rien hors de là?

*Voyez les Remarques.*

L'AMY. Tu contes-là d'estranges choses de leur impudence & de leur curiosité.

MENIPPE. Si tu sçauois ce qu'ils disent des idées & des choses incorporelles; de la forme & de la matiere; du vuide & de l'infiny; de la fin & des principes; tu en serois tout estonné. Car les vns font l'Vniuers finy, les autres non; les vns en comptent plusieurs, les autres n'en admettent qu'vn; Il y en a qui veulent que le principe de tout soit la discorde, comme

*Les Elements qui*

*se font per-  
p. ouellemes  
la guerre.*

s'ils estoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t-il de diuersité. L'un dit que la diuinité est vn nombre; l'autre iure par le chien, l'oye, & le platane; ceux-cy posent plusieurs Dieux de diuers pouuoir; ceux-là n'enfont qu'un, tant la disette en est grande. Les vns veulent que la diuinité soit incorporelle, les autres non. Ceux-cy, qu'elle se mesle des choses du monde; ceux-là, qu'elle ne fasse rien du tout, comme ces personages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre, ou ces vieillards, qui donnent leur bien à leurs enfans, pour ne se plus mesler de rien. Quelques-vns n'en veulent point croire, & donnent tout au hazard. Cependant, cette contrariété me mettoit en extrême peine. Car ie n'auois pas la hardiesse de contredire à des gens qui font tant les venerables; & d'autre costé ie ne me pouuois resoudre à croire pour certain, ce qui estoit si fort contesté. Dans cette irresolution, desesperant de trouuer icy bas ce que ie cherchois, ie voulus aller m'en enquerir dans le Ciel, & y montay par l'inuention que i'ay dite. Je fus ébloüi d'abord par la grandeur de sa lumiere; mais comme ie fus près du globe de la Lune, sentant vne de mes ailes s'affoiblir, ie m'y allay reposer, & contemplay de là toute la terre, iertant les yeux tantost d'un costé, tantost d'un autre, comme le Iupiter d'Homere.

L'AMY. Conte-moy vn peu ce que tu y as remarqué, afin que ie ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne se peut faire que tu n'ayes apperceu plusieurs belles choses, qui sont dignes d'estre sçuës.

MENIPPE. Tu as raison; mais il faut que ie te die premierement que la terre paroist beaucoup plus petite de là haut, que le globe de la Lune, & que i'eusse eu de la peine à la reconnoistre, sans la tour du Phare & le Colosse de Rhodes. Il est vray que l'Ocean iette quelque clarté aux rayons du Soleil, qui me la fit discerner peu à peu; & ie contemplay en suite le particulier de la vie des hommes.

L'AMY. Cela se contredit, Que tu ne l'ayes pû remarquer d'abord à cause de sa petitesse, & que tu ayes obserué en suite iusqu'aux moindres particularitez.

MENIPPE. C'est que tu n'entens pas le reste, Comme i'estois en peine sur ce sujet, Empedocle m'apparut, noir comme vn charbonnier, à cause des flammes du mont Ethna. le me retiray d'abord, croyant que ce fust vn fantôme, ou quelque démon du globe de la Lune; mais il me rassura en se nommant, & me conta comme la fumée qui sortoit de cette montagne brûlante, l'auoit porté iusques-là, où il habitoit maintenant, & voltigeoit deçà & delà, se nour-

rissant de rosée. Qu'il voyoit bien la peine où i'estois, & qu'il m'en vouloit tirer ; Qu'en remuant l'aile de l'Aigle, qui est le plus clairvoyant de tous les oiseaux, ie verrois clairement de ce costé-là, pourueu que ie ne remuasse point l'autre ; Et que ie ne deuois pas le trouuer estrange, veu que les artisans, pour mieux voir, auoient accoustumé de fermer vn œil. Cela dit, il s'éuanoïit, après que ie luy eus promis de luy faire à mon retour des effusions sous la cheminée, & de l'inuoquer par trois fois à la nouvelle Lune ; dequoy il me remercia, & me répondit en bon Philosophe, Qu'il ne l'auoit pas fait pour la recompense, mais par le seul amour de la vertu. Je n'eus donc pas remué plustost l'aile droite, qui estoit celle de l'Aigle, qu'elle ietta vne grande lumiere, à la lueur de laquelle ie vis tout ce qui se passoit fort distinctement. Car i'aperceue le Roy Ptolomée couché avec sa sœur ; Antigonus avec sa belle-fille ; Antioqus fils de Seleucus, qui faisoit signe des yeux à sa belle-

*Stratonice.* mere. D'autre costé ie vis Attalus empoisonné par son fils, le fils de Lyfimacus, qui dressoit des embûches à son pere. Alexandre tyran de Phères tué par sa femme, Arsacés égorgeant la sienne, puis massacré par Arbacés l'un de ses Eunuques. Vn autre chez les Medes auoit la teste cassée d'une coupe d'or en vn festin, & estoit

estoit traîné par les piez hors de la sale. Voila ce qui se passoit chez les Rois, pour ne point dire leurs moindres crimes. Les particuliers faisoient comme la farce de cette Tragedie. Car on voyoit Hermodore l'Epicurien qui se parjuroit pour de l'argent ; Agathoclés le Stoïcien, qui plaidoit ses escoliers pourestre payé de sa doctrine ; Herophile le Cynique, entre les bras d'une Courisane ; l'Orateur Clinias pillant le Temple d'Esculape. Vn autre perçoit le mur de son voisin, ou couchoit avec sa voisine, & mille autres galanteries d'une diuersité tres-agreable.

L'AMY. Tu me ferois plaisir de m'en conter le détail.

MENIPPE. Il seroit difficile de tout conter, puis-qu'il est mesme difficile de tout voir. Car on peut dire que c'est comme dans le Bouclier d'Achille, où il y a en vn endroit des festins & des resioüissances, & en l'autre des procès & des funerailles. Icy les Gètes font la guerre, là les Scythes vont en chariot. D'un costé, les Egyptiens labourent, les Phéniciens trafiquent, les Ciliciens dérobent ; De l'autre, les Atheniens haranguent, les Lacedemoniens se donnent la discipline ; enfin, c'est comme vn mélange & vn concert de plusieurs voix discordantes, qui font vn assez plaisant chariuary. Car ils ne sont pas seulement differens d'habits & de visage,

*Ils fouë-  
roient leurs  
enfans de-  
uant l'autel  
de Diane,  
pour les ac-  
coustumer à  
la douleur.*

mais de mœurs & de religion ; iufqu'à ce que la mort vienne, qui les rende tous semblables. Mais les plus ridicules, à mon auis, font ceux qui se batten pour vne vigne, ou pour vn champ, & qui pensent eſtre grands Seigneurs, pour poſſeder mille arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la Grece ne paroift pas plus grande de là haut, qu'elle eſt dans la carte ; & le plus riche ne poſſede pas vn atome d'Epicure. De là iettant la veüë ſur le Peloponeſe, ie riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens eſtoient morts en vn iour de bataille, pour vne choſe qui ne paroifſoit pas plus large qu'une lentille d'Egypte. Que diray-je plus, le mont Pangée avec toutes ſes mines, n'eſtoit pas ſi grand qu'un grain de mil ? Que les riches après cela, aillent vanter leurs threſors, qui n'en ſont qu'une petite partie.

L'AMY. O la plaiſante choſe, Menippe, & que ie t'enuie vn ſi agreable ſpectacle ! Mais les villes, comment te paroifſoient-elles ?

MENIPPE. Comme des fourmillieres, où l'on voit des fourmis occupées, les vnes à porter vn grain de bled, les autres vn morceau de coſſe de fève ; celles-cy vne orduſe ; ces autres leur compagnon qui eſt mort. Je croy meſme, comme ils compoſent vne petite Republique, qu'il y a parmi eux des Aduocats, des Medecins, & des

Philosophes. Que si cét exemple te semble trop bas, Considere que les Myrmidons, qui est vne nation tres-belliqueuse, sont venus de fourmis. Après auoir bien consideré tout cela, ie volay vers le plus haut plancher des Cieux, pour parler avec les Poëtes; mais ie n'auois pas fait vn stade, que la Lune me rapella d'vne voix claire & féminine, & me pria de représenter à Iupiter l'impertinente curiosité des Philosophes, qui veulent sçauoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raison de ses diuers changemens. L'vn dit qu'elle est habitée comme la terre; l'autre, qu'elle est suspenduë en l'air, comme vn miroir. Celuy-cy, que toute sa lumiere est empruntée du Soleil; Cét autre que non, comme s'ils auoient enuie de les mettre mal ensemble; quoy qu'elle se teut, disoit-elle, par respect, de leurs débauches, & qu'elle se couurît quelquefois la nuit d'vn voile, pour ne les point voir. S'ils ne cessoient donc de contrôler ses actions, qu'elle seroit contrainte déloger, & d'aller habiter en vn autre endroit. Mais qu'elle prioit Iupiter, pour la venger, de confondre leur doctrine, & de foudroyer ces mécréans, qui ne la peuuent laisser en repos, & ne cessent de prendre sa mesure, comme s'ils luy vouloient faire vn habit. Je luy promis de faire ses remontrances, & continuay mon

chemin, tant qu'elle commença à me paroître fort petite, & à me dérober la veüe de la terre. Laisant donc le Soleil à main droite, & volant à trauers les estoiles, i'arriuy le troisieme iour au ciel Empyrée, où ie pensois d'abord entrer sans rien dire, & passer pour Ganymede, porté sur l'aïlle d'vne Aïgle; mais ie craignis que celle de Vautour me fist reconnoître, & trouuay plus à propos de frapper à la porte. Mercure ayant appris qui i'estois, me fit entrer tout tremblant, après l'auoir esté dire à Iupiter. Les Dieux estoient assemblez dans vne grande sale, fort surpris de ma venuë, craignant que les hommes ne vinsent à la fin à decouurer le chemin du Ciel, comme on trouue tous les iours quelque nouvelle inuention. Alors Iupiter me regardant de trauers, me dit brusquement. *D'où es-tu? Qui es-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu?* ce qui m'estonna de telle sorte, que ie faillis à tomber à la renuerse. A la fin reuenu à moy, ie luy dis le sujet de mon voyage, & l'incertitude des choses humaines; à quoy i'ajoustay les plaintes que faisoit la Lune; Mais Iupiter se soûriant, Hé bien, dit-il, Messieurs! on s'étonne de l'entreprise des Geans, qui vouloient escalader les Cieux, & voicy Menippe, qui est monté. Ne crain point, poursuiuit-il, tu demeureras icy aujourd'huy, & ie te dépescheray dès demain. Après auoir dit cela, il se leua, & ie le suis

*Vers d'Homere.*

nis vers l'endroit du Ciel, où il auoit accoustumé d'entendre les vœux & les prieres des hommes, parce qu'il estoit temps qu'il vaquast aux choses du monde. En allant il me fit diuerses demandes; Combien valoit le bled à Athenes? Si les chous auoient besoin de pluye ou de gelée? Combien le dernier hyuet auoit fait mourir de personnes? S'il restoit quelqu'un de la race de Phidias? Pourquoy les Atheniens auoient cessé si long-temps de solemniser sa feste? S'ils continuoient dans le dessein d'acheuer leur Olympie? Si l'on auoit pris ceux qui auoient pillé le Temple de Dodone; & plusieurs autres curiositez semblables. Comme ie luy eus répondu à tout fort pertinemment: Or ça, dit-il, Menippe; Quel sentiment les hommes ont-ils de moy, ne me le cele point? Quel autre, luy dis-je, sinon que tu es l'arbitre du monde, & le souuerain des Dieux? A d'autres, respondit-il; le sçay assez ce qu'ils pensent, quoy qu'ils ne l'osent dire tout haut. Car autrefois i'estois leur tout; & comme dit Homere, toutes les ruës & les places publiques estoient pleines de Iupiter, & l'air obscurcy de la fumée de mes sacrifices. Mais depuis qu'Apollon a estably vn Bureau de prophetie à Delphes, & Esculape vne boutique d'Apoticaire à Pergame; Que Diane s'est mise en crédit à Ephese, Bendis en Thrace, & Anubis en

Egypte ; on ne parle non plus de moy que d'vn trépassé, & chacun court à la nouveauté. C'est beaucoup, si quelqu'vn me sacrifie vne fois tous les cinq ans à Olympie. En vn mot, mes Autels sont deuenus aussi froids que les loix de Platon, & les Sylogismes de Chrysipe. En disant cela nous arriuâmes aux lieux où il dépesche les affaires du monde. C'estoit vn rang de trappes, comme de fenestres, où il y auoit à chacune vne chaire d'or. Il s'assit à la premiere, pour entendre les prieres des hommes, & n'eut pas plustost leué la trappe, qu'on entendit vne confusion de toutes sortes de voix ; l'vn demandoit vn royaume, l'autre la santé : celui-cy la mort de son frere ou de sa femme : celui-là de gagner son procès, ou de remporter le prix aux ieux Olympiques ; le Jardinier vouloit de la pluye, le Vigneron du Soleil. Mais la plus grande contrariété estoit entre ceux qui nauigent, dont les vns demandoient vn vent, & les autres vn autre ; de sorte qu'il ne scauoit lequel accorder. Je le vis vne fois bien empesché, à cause que deux personnes vouloient auoir vne mesme chose, où ils n'auoient pas plus de droit l'vn que l'autre, & ils promettoient de mesmes sacrifices. Car en cette occasion il fit le Pyrrhonen, & ne voulut point se déterminer. De là il passa à la seconde trappe, pour entendre les ser-

mens, & foudroya l'Epicurien Hermodore, qui s'estoit parjuré. A la troisieme il vaua aux diuinations & aux augures, d'où il vint à celle des sacrifices, dont la fumée montoit avec grand bruit, rapportant le nom de tous ceux qui sacrifioient, afin qu'on sceût à qui chaque sacrifice apparrenoit. En suite il alla ordonner des vens & des faisons, & enuoya la bise souffler en Lydie, & zéphyre sur la mer Adriatique, où il eut charge d'émouuoir vne tempeste; mais les vens de midy se reposerent ce iour-là. D'autre costé il fit tomber dix mille muids de gresse en Capadoce, pleuuoir en Scythie, neiger en Grece, tonner en Lybie; & cela executé que bien que mal, il s'achemina vers la sale du festin, parce qu'il estoit temps de souper. Cérés fournit le pain, Bacchus le vin, Hercule la viande, Neptune le poisson, Vertus les épices, & ainsi du reste. Mercure me fit asseoir auprès de Pan, & autres Dieux de nature mixte, où Ganymede me verfoit quelquefois du Nectar, quand Iupiter toufnoit la teste de l'autre costé. Car il ne vouloit pas souffrir qu'on m'en donnast, parce que c'est le breuugé des Dieux, comme leur manger est l'Ambrosie. Mais cela n'empesche pas qu'ils ne boient le sang des victimes, & ne hument la fumée des sacrifices. Pendant le soupé, Apollon ioua de la Lyre, Syléne dança le Cordace, les

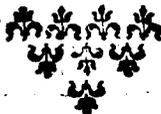
*C'est qu'elle est Dieffe de l'Arabie.*

*Comme qu'il diroit vne pansalonde.*

Muses chanterent la Theogonie d'Hésiode, & la premiere Ode de Pindare. Comme on eut fait bonne chere, chacun s'alla coucher. *Mais* Vers d'Homere. *tandis que les Dieux & les hommes dormoient, ie réuois tout seul aux choses que i'auois veuës, & trouuois estrange qu'Apollon depuis si long-temps n'eust point de barbe, & qu'il fist nuit au Ciel, où le Soleil luit tousiours, & autres choses semblables; après quoy ie dormis vn peu. Iupiter tint conseil de grand matin, & representa, Qu'il auoit tousiours differé à parler des Philosophes; mais que la venuë de Menippe & les plaintes de la Lune, auoient acheué de le resoudre. Que c'estoit vne nation oisue, quereleuse, & arrogante, pour ne point dire les autres defauts, qui s'estoit introduite depuis peu, & n'estoit bonne à rien. Car si l'on demandoit à vn Philosophe, Que fais-tu? & quel seruice rens-tu à la Republique? Il respondroit, s'il vouloit dire la verité, Qu'il ne fait rien, que crier & aboyer tout le monde, & qu'il est inutile dans la paix & dans la guerre. Cependant, dit-il, ce sont les plus glorieux de tous les hommes, qui font profession de tout sçauoir, & ne sçauent rien; & ayant attiré la ieunesse, sous pretexte de luy apprendre de grands mysteres, ne luy enseignent que des sottises. Qu'ils estoient partagez en diuerses sectes, selon les diuerses faces de la raison, & se couuroient*

tous

tous du masque de la Verru, loüant en public la sobriété & la temperance, tandis qu'en particulier ils faisoient bonne chere, & passöient leur temps. Voilà, dit-il, quels sont ces Messieurs, qui s'appellent nos nourrissons. Mais le pire est, que les Epicuriens nient la Prouidence; & que si cette opinion vient vne fois à s'établir, personne ne nous voudra plus faire d'offrandes ni de sacrifices. Je ne parle point des plaintes que fait la Lune, Vous les auez ouies de la propre bouche de Menippe. C'est donc à vous de prendre là-dessus vne bonne resolution, qui vous soit ensemble & vtile & glorieuse. Il s'éleua alors vn murmure de toute l'assemblée, qu'il les falloit foudroyer comme on auoit fait les Geans; à quoy Iupiter respondit que c'estoit là son dessein; mais qu'il en falloit diferer l'exécution à cause de la feste. Cependant, il donna ordre à Mercure de me couper les ailles, pour m'empescher vne autre fois de voler si haut, & luy commanda de me remettre en terre; ce qu'il fit, en me prenant par l'oreille, & me posant dans le Céramique. Voila tout ce qui s'est passé en mon voyage du Ciel, dont ie vay faire la relation aux Philosophes, qui se proménent dans le Pécile.





# LA DOVBLE ACCVSATION, OV LA CHICANE.

## DIALOGVE

### DE IVPITER ET DE MERCVRE:

Où plusieurs autres parlent.

*Il excuse sa façon d'écrire, & blâme ceux qui embras-  
sent la Philosophie, par de mauvais Principes.*

*Voyez les  
Remarques.*

IVPITER. **Q**VE veulent dire les Philoso-  
phes, de tant vanter la felicité  
des Dieux ? S'ils sçauoient la peine que nous  
donnent les mortels, ils ne tiendroient pas ce  
langage, & ne nous estimeroient pas heureux,  
pour auoir tout nostre saoul de Nectar & d'Am-  
broisie. Je ne sçay, pour moy, d'où leur peut ve-  
nir cette erreur, si ce n'est de cét auceugle d'Ho-  
mere, qui parle de tout à tors & à trauers, &  
veut discourir des choses du Ciel, luy qui ne con-  
noissoit pas seulement celles de la terre. Pre-  
mierement, le Soleil court tout le iour, sans se  
reposer; & s'il s'arrestoit vn moment, il feroit  
perir l'Vniuers. La Lune passe toutes les nuits  
sans dormir, à éclairer les débauchez & ceux qui

LA DOUBLE ACCVS. OV LA CHIC. 163

reuiennent tard de souper. Apollon ne cesse de rendre des Oracles, & n'a pas plustost fait à Delphes, à Claros & à Colophone, qu'il faut courir à Xanthe, à Delos, & chez les Branquides; Enfin, par tout où sa Prêstresse l'appelle, apres auoir beu de l'eau sacrée, mâché du laurier, & remué son trepié. Car pour peu qu'il tardast à rendre responce, on le planteroit là, & toute sa gloire s'en iroit en fumée. Je laisse à part les fourbes que l'on luy fait, pour l'esprouuer ou pour le surprendre; Tesmoin celuy qui mella de la chair de tortuë avec celle de mouton, pour voir s'il les sçauroit discerner; & il l'eust surpris, s'il n'eust eu bon nez. Considerez la peine qu'a Esculape apres les malades tousiours chagrins & mélancoliques, & le dégoût qu'il y a à conuerser avec des gens qui ont l'haleine mauuaise. Que diray-je des vens, sans cesse occupez à balayer l'air & à souffler, qui est vn assez maigre diuertissement? Le Dieu du Sommeil court toute la nuit, pour le repos des miserables, accompagné du songe, qui est comme son trucheman. Mais tous les autres ont du relâche, hormis moy, qui deurois viure à mon aise, sans rien faire, comme estant leur souuerain. Bien loin de cela, il faut que i'aye tousiours l'œil sur eux, pour prendre garde si chacun fait bien son deuoir, & châtier ceux qui y manquent. D'ailleurs, il faut pleuuoir, gresser,

*Oracle des  
Milefiens  
ainsi nommé de Brä-  
cus qui y a  
le premier  
presidé.*

*Crésus.*

venter, neiger, tonner, selon les diuerses Saisons, entendre les vœux & les prieres de tout le monde, & particulièrement des malades, & de ceux qui nauigent; Assister aux iugemens, pour purger ceux qui se parjurent; & aux augures, pour predire l'auenir. Enfin, par tout où l'on voit monter la fumée de quelque sacrifice. Estre en mesme temps à Olympie à gouster d'vn hécatombe, & chez les Ethiopiens à quelque festin. Regler le sort d'vne bataille près de Babylone, & quelque autre affaire chez les Gètes. En vn mot, donner ordre à tout; Encore avecque cela, on a bien de la peine à éuiter la calomnie; & pour peu qu'on se relâche, Epicure dira qu'on n'a soin de rien, ce qui n'est pas pourtant de petite consequence; car si les hommes venoient vne fois à se le persuader, adieu toutes leurs prieres & leurs sacrifices. Il faut donc demeurer rousiours attaché au gouuernail, comme vn Pilote, & veiller tandis que les autres dorment. Je demanderois volontiers aux Philosophes, qui me croient si heureux, quand ils pensent que i'aye le temps de gouster ma felicité. Car i'ay tant d'affaires sur les bras, que ie n'ay pas le loisir seulement de vuidier les differens qu'ils ont ensemble, ni mesme quelques procès que diuers Arts ont intentez contre des particuliers.

**MERCURE.** Il y a long-temps que ie les en-

tens murmurer, & ne l'osois dire. Car chacun se plaint qu'il n'y a plus de Justice, & qu'on ne fait point droit sur les demandes.

**I V P I T E R.** Que t'en semble, Mercure? Veux-tu que nous leur donnions audience dès aujourd'huy, ou que nous les remettions à vne autre fois?

**M E R C U R E.** Je suis d'avis qu'on les dépêche promptement.

**I V P I T E R.** Va donc crier que tous ceux qui ont quelque affaire de cette nature, se trouuent presentement à l'Arcopage, où la Justice distribuera au sort les Iuges, selon la qualité & l'importance du fait. Que si quelqu'un n'est pas satisfait de leur iugement, il en pourra appeller à mon Tribunal, où l'on reuera le procès tout de nouveau. Que la Justice donc s'aille asseoir au-

*Euменides,  
dont l'An-  
sel estoit au  
lieu où l'on  
rendoit la  
Justice.*

**L A I V S T I C E.** Quoy mon pere! Que ie retourne en terre pour y voir triompher ma riuale?

**I V P I T E R.** Tu n'as rien à craindre, ma fille, les choses ont bien changé de face depuis que les Philosophes sont venus au monde, & particulièrement Socrate, qui a tant loué la Justice, iusqu'à y mettre le souuerain bien.

**L A I V S T I C E.** Tous ses beaux discours n'ont pas empesché qu'on ne l'ait condamné luy-

## 166 LA DOVBLE ACCVSION,

mesme, sans luy donner le loisir de sacrifier vn coq à Esculape, comme il en auoit fait vœu.

*C'est qu'il  
y en auoit  
grande  
quantié  
sous Marc-  
Aurèle.*

I V P I T E R. Il ne faut pas s'estonner que cela soit arriué dans l'enfance de la Philosophie. Mais maintenant qu'on presche tout haut la vertu, & que toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Philosophes, aussi bien que de Iupiter, il n'y a point de danger pour toy. Ne les vois-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, avec la besace sur l'espaule, vn liure à la main gauche, & vn baston à la droite? Iamais il n'y eut tant de nourrissons des Dieux. Les artisans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la Philosophie, & se noircissent le corps au Soleil, pour prendre la teinture de la vertu. En vn mot, on voit croistre en vne nuit les Philosophes, comme les champignons; & il y en a plus que le Printemps n'a de fleurs, l'Esté de moissons, & l'Automne de raisins, pour parler avec les Poëtes.

LA I V S T I C E. Mais on n'en est pas plus vertueux pour cela; & ie sçay bien que plusieurs me fermeront la porte, parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

I V P I T E R. Non pas tous, ma fille, il y a tousiours quelques gens de bien; & cela suffit. Mais hastez-vous de partir, pour vider quelques affaires dès aujourd'huy.

MERCURE. Tirons vers Sunion, vn peu au deffous d'Hymette, à la gauche du mont Parnés, où se voyent ces deux forteresses. Il semble que tu ne sçaches plus le chemin? Qu'as-tu à pleurer, ma sœur? ne crain rien. Il n'y a plus de Phalaris ni de Busires, de Scirons, ni de Pityocampres; la Sagesse tient le haut bout, avec le Portique & l'Academie, où l'on ne parle plus que de toy, & l'on n'attend que ton retour.

*ou, ces deux points ses de rocher.*

LA IUSTICE. Tu le peux mieux sçauoir que personne, si tu le veux dire; car tu es tous les iours aux lieux publics & aux assemblées.

MERCURE. Ce n'est pas à toy que ie voudrois déguiser la verité. Sans mentir, j'en voy plusieurs d'vne contenance bien reformée; ie ne sçay pas s'ils sont aussi vertueux en effet qu'en apparence. Il est vray qu'il y en a quelques-vns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cause de leurs vices, & sont marquez comme des Leopars. Mais tout en deuisant, nous voicy arriuez près d'Athenes. Attend-moy là, & regarde vers le Pnycé, tandis que j'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la forteresse, pour estre entendu de tout le monde.

*Place d'Athenes, où le peuple s'assembloit*

LA IUSTICE. Dy-moy auparauant qui est cet homme qui s'auance avec vne flûte à la main, & des cornes à la teste.

MERCURE. C'est Pan, cét illustre compa-

gnon de Bacchus, qui se tenoit autrefois sur le mont Parthénien; mais depuis le service qu'il a rendu aux Atheniens à la bataille de Marathon, ils luy ont donné vne grotte sous leur forteresse.

PAN. Bon iour, Mercure & la Iustice.

MERCURE. Bon iour, le bon Danseur & le bon Musicien, qui a ajousté depuis peu à ces titres, celui de vaillant.

PAN. Qui vous amène en ces quartiers?

MERCURE. La Iustice te le dira; car ie suis pressé d'aller là haut.

LA IUSTICE. Iupiter nous enuoye terminer quelques differens, qu'il y a long-temps qui durent entre les Philosophes. Mais, dy-moy, comment l'on te traite icy?

PAN. Assez mal, contre mon attente. Car pour recompense d'auoir chassé les Barbares du pais, on se contente de me sacrifier deux ou trois fois l'an quelque bouc puant, qu'on mange en suite deuant moy avec des resioüissances publiques qui seruent à me diuertir, car ie n'ay point de part au festin.

LA IUSTICE. Mais les Philosophes n'ont-ils pas maintenant reformé le monde?

PAN. Qui! ces fous mélancoliques, qui ont vne grande barbe de bouc, & sont tousiours en querelle, pour des choses où ils n'entendent rien,

rien, ni moy aussi; car tu sçais qu'on n'est pas fort subtil en Arcadie; & pour moy, ie me contente de sçavoir dancier & iouer de la flûte, & quelquefois des cousteaux, lors que l'occasion s'en presente. Mais ie les entens crier tous les iours, & parler d'idées & d'incorporalité, & autres choses semblables, où ie n'entens rien, parce que ie n'ay pas frequenté les Escholes. Ils commencent assez paisiblement d'abord; mais la dispute venant à s'eschauffer, c'est à qui le prendra d'un ton plus haut. Car les plus grands criars y ont le plus d'avantage, parce que ceux qui n'y entendent rien, qui sont tousiours le plus grand nombre, iugent des choses par l'exterieur, & donnent cause gagnée au plus resolu. A la fin de la dispute, comme ils ne sçavent plus que dire, ils se retirent avec force injures, & essuyent la suëur de leur front, après auoir paru au combat, le visage enflammé, la gorge enflée, & les yeux presque hors de la teste, comme vn Trompette qui sonne de toute sa force. Du reste, ie ne puis dire le fruit que tire la Republique de toutes ces crialleries; mais pour ce qui est de la vie de ces Messieurs, i'en sçay quelque chose; Car comme ie suis perché sur le haut d'un roc, ie les vois quelquefois sur la brune.....

LA IVSTICE. Arreste. Voilà Mercure

Y

170 LA DOVBLE ACCVSION,  
qui commence à faire la publication.

MERCURE. Paix. Escoutez. On fait à  
sçavoir de la part de Iupiter, qu'on tiendra les  
plaids aujourd'huy, qui est le septiesme de Fe-  
urier; Quiconque a quelque plainte ou quelque  
accusation intentée contre quelqu'un, qu'il se  
trouve à l'Areopage, où la Iustice tirera elle-  
mesme au sort des Iuges, d'entre tous les Athe-  
niens. Ils ne prendront que six blancs pour cha-  
que cause, & il y aura appel de leur jugement  
à Iupiter, qui a desia ordonné là bas qu'on ren-  
voyast tous ceux qui sont morts, avant que d'a-  
voir pû poursuivre leur accusation.

PAN. Dieux! quelle foule & quel bruit ils  
font en montant, comme ils s'entraînent l'un  
à l'autre en Iustice! Voilà Mercure de retour;  
Allez vous acquitter de vostre charge, tandis que  
ie me retireray vers ma grotte, en chantant quel-  
que air champestre, pour prouoquer l'Echo ba-  
billarde à me respondre; Car ie suis las d'en-  
tendre plaider & haranguer tout le iour.

MERCURE. Courage, la Iustice, com-  
mençons.

LA IUSTICE. Tu-as raison. Car les voilà  
desia en haut qui bourdonnent comme vn essain  
d'abeilles.

VN PLAIDEVR. Ie te tiens, meschant.

VN AVTRE. Tu-és vn imposteur.

OV LA CHICANE. 171

VN AVTRE. Enfin, tu le payeras.

VN AVTRE. Qu'on appelle ma cause la premiere.

VN AVTRE. Marche deuant le Iuge.

VN AVTRE. Ne m'esstrangle pas.

LA IUSTICE. Sçais-tu ce que nous ferons, Mercure; ne faisons appeller que les causes qui contiennent les plaintes de quelque art, de quelque secte, ou de quelque profession, & remettons le reste à demain.

MERCURE. Je le veux. La Débauche demanderesse contre l'Academie, pour luy auoir enleué Polemon.

LA IUSTICE. Tire au sort sept Iuges.

MERCURE. Le Portique contre la Volupté, pour auoir débauché Dionysius. *Philosophe Stoïque.*

LA IUSTICE. La cause n'est pas si importante, ce sera assez de cinq.

MERCURE. La Mollesse contre la Vertu, touchant Aristippe.

LA IUSTICE. Tires-en autant.

MERCURE. La Banque contre Diogène, pour luy auoir fait banqueroute.

LA IUSTICE. N'en tire que trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon, comme deserteur.

LA IUSTICE. Tires-en neuf.

MERCURE. Veux-tu que nous appellions

172 LA DOUBLE ACCUSATION,

*Lucien.*

ces deux causes contre ce Rhéteur de Syrie?

LA JUSTICE. Vuidons premièrement celles-cy, qui sont plus anciennes.

MERCURE. Si tu m'en crois, tu les expedieras tout d'un temps; car elles sont assez semblables.

LA JUSTICE. Il semble qu'elles te soient recommandées. Je le veux.

MERCURE. La Rhétorique contre le Rhéteur de Syrie, pour cause d'injures. Le Dialogue contre le mesme, pour le mesme sujet.

LA JUSTICE. D'où vient que tu ne dis pas son nom?

MERCURE. Il sera assez connu par là.

LA JUSTICE. Il eust esté plus à propos de vuidier ces differens en son país. Mais puisque tu le veux, nous les iugerons icy, sans tirer à consequence. Pren onze Iuges pour les deux causes.

MERCURE. Tu as raison, il faut espargner la bource des plaideurs.

LA JUSTICE. Verse l'eau pour la cause de Polemon, après que ses Iuges auront pris place; Que la Débauche parle la première. Qu'a-t-elle, de chanceler? Approche-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCURE. Elle est yure, & ne scauroit plaider elle-mesme.

LA JUSTICE. Qu'elle prenne quelque

Aduocat de ceux qu'on voit icy tous les iours, qui pour six blancs sont prests de trahir leur foy & leur conscience.

MERCURE. Personne ne veut prendre sa deffence publiquement, mais elle dit vne chose qui me semble bien raisonnable; Que l'Academie, qui a coustume de parler pour & contre, parle pour elle, auant que de parler pour foy.

L'ACADEMIE. Je le veux; quoy qu'on n'oblige personne à plaider la cause de son ennemy. Voicy donc ce qu'elle peut dire. L'Academie, Messieurs, m'a enleué vn de mes disciples, qui mettoit toute sa gloire à me posséder, & retournoit tous les iours d'auprés de moy, couronné de chapeaux de fleurs, chantant & dansant par les ruës avec des Musiciennes, & passant le temps à boire & à se resiouir depuis le matin iusqu'au soir. Il n'est point besoin de rechercher des preuues de tout cecy; car personne ne l'a iamais veu qu'en cet estat. Cependant, comme il folâtroit vn iour deuant la porte de l'Academie, elle le tira à part & le sceut si bien prescher, qu'il fit banqueroute aux plaisirs; & s'enfermant avec elle, deuint vn pilier de College, & quitta là toutes mes resioüissances, pour apprendre des termes barbares & inconnus, & demeurer tout le iour courbé sur vn liure, toujours passe & deffait, au lieu qu'il auoit aupara-

*Pour la Débauche.*

174 LA DOUBLE ACCVSATION,  
uant le teint frais & vermeil. Non content de  
cela, il me vient dire des injures, à la sollicita-  
tion de ma Riuale; & n'a autre but que de dé-  
baucher mes sujets, & de mé deshonorer. Voilà  
à peu près, Messieurs, ce que peut dire la Dé-  
bauche, à quoy ie répons.

LA IUSTICE. Que dira-t-elle; Verse-luy  
autant d'eau qu'à sa partie.

L'ACADEMIE. Quoy que ces raisons, Mes-  
sieurs, ayent quelque vray-semblance, voicy  
la verité du fait. Polemon, qu'elle veut faire  
passer pour son esclau, estoit né libre, & d'un  
naturel porté à la vertu; mais corrompu par les  
artifices de mon ennemie, à l'aide de la volupté,  
auant que d'en auoir pû reconnoistre les defauts;  
il s'abandonna à toute sorte de débauches, sans  
aucune retenüë ni pudeur. Et pour preuue de  
cela, Messieurs, ie ne veux que ce qu'elle dit, qu'il  
alloit par les ruës couronné de chapeaux de  
fleurs, dançant & folâtrant avec des femmes.  
En ce triste estat, qu'il estoit en opprobre à son  
païs & à sa famille, il ne m'eut pas plüstoit ouï  
discourir publiquement de la vertu, & louer la  
modestie & la temperance, qu'après auoir ras-  
ché vainement de m'interrompre & d'exciter  
vne risée dans mon Eschole; comme il vit qu'on  
se moquoit de luy, il fit reflexion sur l'estat hon-  
teux où il estoit, & se resueilla comme d'un

profond assoupissement. Alors, la rougeur de la honte prenant la place de celle de l'yurongnerie, il fut touché d'un tres-cuisant repentir, & se vint ietter entre mes bras, sans y estre contraint que par la force de la raison. Si vous prenez la peine de ietter les yeux sur luy, vous verrez comme il est changé, & si mes conseils luy ont esté pernicieux ou salutaires. Vous voyez tous ses parens & luy aussi, qui me remercient de ce que j'ay fait, & de ce que ie l'ay tiré du gouffre où l'auoit plongé ma Riuale. Je n'en diray pas dauantage, pour ne point abuser de vostre audiance; outre que cela suffit pour me iustifier. C'est à vous à iuger qui doit triompher dans l'Arcopage, ou le Vice ou la Vertu.

**MERCURE.** Hastez-vous, Messieurs; car le temps presse.

**LA IVSTICE.** L'Academie l'emporte tout d'une voix; il n'y en a qu'une seule pour la Débauche.

**MERCURE.** Il n'est pas estrange qu'il y ait quelque débauche; Que les Iuges du Portique & de la Volupté prennent place. Voilà l'eau versée.

**LE PORTIQUE.** Je n'ignore pas, Messieurs, combien ma partie est puissante, & ie crains bien que ses charmes n'ayent desia fait quelque impression sur vostre esprit; car i'en voy.

plusieurs qui la regardent de bon œil, & qui apprehendent mon naturel farouche & ma mine renfrongnée. Mais ie me promets que la Raison fera la plus forte, pourueu qu'on la veuille escouter. Ie me plains donc à vous, Messieurs, de ce que la Volupté a desbauché vn de mes disciples; & l'Arrest que vous venez de rendre contre sa compagne, est vn grand prejudgé contr'elle. Car il est question de sçauoir si nous viurons tousiours courbez contre terre comme les bestes, & plongez dans les souilleures du monde, ou si nous leuons la teste vers le Ciel, qui est le lieu de nostre origine, preferant l'honneur & la vertu aux delices, & n'ayant que de nobles sentimens & dignes de l'homme. Craindrons-nous tousiours la douleur comme nostre mortelle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu; & nous rendrons-nous esclaves des plaisirs, pour mettre nostre felicité en des douceurs cuiſantes, & sujettes au repentir? Car c'est par là que cette sorciere a enchanté les esprits, en leur faisant peur de la peine & du trauail, comme d'vn fantôme. C'est par là qu'elle a corrompu Dionysius, de quoy il ne faut pas s'estonner, puis qu'elle s'attaque mesme aux Dieux, & murmure contre leur Prouidence. Si vous faites donc Iustice, Messieurs, vous luy ferez porter la peine de son impieté. Mais considerez sa mollesse, comme si  
elle

elle ne pouuoit parler elle-mefme ; elle a choi-  
 fi pour Auocat Epicure , parce qu'elle ne croit  
 point de plus grand mal que de trauailler. Le luy  
 demanderois voloñtiers quel eft fon fentiment  
 touchant Hercule & Thefee, qui ont passé toute  
 leur vie dans de glorieux trauaux , & purgé la  
 terre de monstres. Je n'en diray pas dauantage ;  
 car la verité n'a qu'à se montrer pour triompher  
 de son ennemie ; & la Vertu toute nuë, est plus  
 forte que le Vice armé de mensonge & d'impo-  
 sture. Souuenez-vous donc , Meilleurs , de ju-  
 ger selon les loix , comme vous en auez fait le  
 ferment , sans ajoûter foy à vn voluptueux, qui  
 croit que les Dieux ne font rien non plus que  
 luy.

**E P I C U R E.** La Volupté , Messieurs , n'a  
 que faire d'Auocat , parce qu'elle est si naturelle à  
 l'homme , qu'elle les persuade, sans parler. C'est  
 donc à tort que le Portique se plaint qu'elle luy  
 ait débauché l'vn de ses disciples par des charmes  
 & des sortilèges , puis-que pour se faire aimer  
 elle n'a besoin que d'elle-mefme. Il ne faut pas  
 trouuer estrange que Dionysius estant né li-  
 bre , & ayant reconnu les defauts de sa Rinale,  
 qui se propose vne felicité imaginaire , l'ait quit-  
 tée pour se jettet entre les bras de la Volupté ;  
 Et renonçant à des argumens captieux , comme  
 à autant de pieges , qu'on auoit tendus pour le

## 178 LA DOUBLE ACCUSATION ;

surprendre, qu'il se soit réconcilié avec la Nature, pour mener vne vie douce & humaine, sans tant de trauaux & de peines inutiles. La Volupté, Messieurs, luy a-t'elle deû fermer la porte, lors qu'il a eu recours à elle, comme à vn port de salut, contre les bourrasques & les tempestes de son ennemie ; & seroit-il iuste de le luy remettre entre les mains, pour le rendre mal-heureux toute sa vie, sous pretexte de le rendre heureux apres sa mort ? Mais, Messieurs, qui peut estre meilleur Iuge de ce différent, que celuy qui ayant esprouué l'vne & l'autre façon de viure, & reconnu leurs auantages & leurs defauts, a choisi apres vne meure délibération ? Cela luy est d'autant plus permis, que le Portique se contente de louer en public la Vertu, & en particulier s'abandonne à la Volupté, prenant garde seulement de n'estre point decouuert. Car s'il auoit l'anneau de Gyges, ou le casque de Pluton, pour se rendre inuisible, il feroit bien-tost banqueroute au trauail & à la peine, comme aux plus grans ennemis du genre humain. Dionysius donc ne pouuant resister plus long-temps à des choses qui détruisoient sa nature, au lieu de la perfectionner, & voyant que tous ces beaux discours de la Vertu estoient inutiles contre la douleur, & que son Corps suiuoit d'autres maximes que le Portique, il a eu recours à la Volupté, comme à l'Autel de

la miséricorde, d'où l'on le veut maintenant tirer, pour le liurer à son ennemy. Mais, Messieurs, vous avez interest d'empescher cette cruauté, par cette mesme bonté par laquelle vous avez toujours protégé les miserables. Voila ce que i'auois à dire pour la Volupté, contre le Portique. C'est à vous à prononcer sur ce différent.

LE PORTIQUE. Qu'on me permette auparavant de l'interroger.

EPICVRE. Parle, i'y consens.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur soit vn mal?

EPICVRE. Oui.

LE PORTIQUE. Et la volupté vn bien.

EPICVRE. Pourquoi non?

LE PORTIQUE. Et ne sçais-tu pas qu'il y a des choses indifferentes, & d'autres qui ne le sont pas, comme il y en a d'essentielles & d'accid'entelles?

MERCVRE. Les Iuges disent qu'ils n'entendent point ces termes, & qu'ils veulent prononcer; Qu'on se taife.

LE PORTIQUE. Qu'il me soit permis auparavant de faire vn argument en la troisieme figure.

LA IUSTICE. La Volupté l'emporte, de toutes les voix.

LE PORTIQUE. l'en appelle à Iupiter.

180 LA DOUBLE ACCUSATION,

LA JUSTICE. A la bonne-heure, qu'on appelle vne autre cause.

MERCURE. La Mollesse contre la Vertu, touchant Aristipe.

LA JUSTICE. Cette affaire est déjà jugée en celle de Polémon. En tout cas il faut attendre que Iupiter ait prononcé sur le différent du Portique & de la Volupté. Car si le Portique gagne sa cause, la Mollesse n'oseroit paroître; & quand il la perdra, la Vertu a encore beaucoup de choses à dire contr'elle. Que les Iuges se lèvent.

LES IUGES. Mais aurons-nous grimpé si haut pour néant?

LA JUSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront davantage vne autre fois.

MERCURE. La Banque contre Diogene.

LA JUSTICE. Qu'elle parle.

DIOGENE. Si elle ne se taist, ie luy vais rompre la teste; & au lieu d'un procès d'injures, i'en feray vn de coups de bastons.

LA JUSTICE. Elle a peur de luy, la voila qui s'enfuit, & il la poursuit le baston leué; Qu'on appelle la cause de Pyrrhon.

MERCURE. Il ne s'est pas voulu presenter.

LA JUSTICE. Pourquoi?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

LA IUSTICE. Il sera condamné par contumace? Qu'on appelle la cause de ce Rhéteur de *Lucien* Syrie ; & premierement celle qu'a intenté la Rhétorique. Quelle foule s'est assemblée pour l'entendre!

MERCURE. C'est que tout le monde court à la nouveauté.

LA IUSTICE. Que la Rhétorique parle.

LA RHÉTORIQUE. Je prie les Dieux & *Exorde de Demosthène* les Déeses que ie reçoive de vous en cette audience, autant de preuues de bonté & d'affection que ie vous en ay tousiours témoigné, tant en public qu'en particulier. Je vous conjure donc, Messieurs, de ne pas souffrir que la partie aduerse m'interrompe, tandis que ie vous déduiray mes raisons, & que ie trauailleray à vous faire connoître la vérité. Et pour commencer ie vous diray, Que ses actions ne s'accordent pas à ses paroles. Car elle dit presque la mesme chose que moy ; mais elle ne fait pas de mesme, & i'ay grand sujet de craindre, qu'après auoir commencé à me mal-traiter, elle ne continuë toujours, & ne me traite encore plus mal à l'auenir. Mais pour venir au fait dont il s'agit, sans perdre le temps en des paroles inutiles, après auoir trouué celuy-cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il deuoit faire, & estranger de langage, aussi bien que de naissance, ie

pris la peine de l'enseigner, parce qu'il me paroissoit d'un esprit docile, & qu'il avoit de l'amour pour moy; & ie me donnay à luy, sans avoir honte de sa pauvreté, quoy que les plus Grands me fissent la cour. Je luy apportay en mariage quantité de belles harangues qui l'ont rendu illustre; & non contente de cela, ie le fis citoyen de la Grèce, honneur qui faillit à faire crever de rage ses rivaux. En suite, comme il luy eut pris envie de se faire connoître en plus d'un lieu, ie l'accompagnay en Italie & en Gaule, où il acquit beaucoup de bien & de réputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faueurs; car il ne iuroit que par moy, & ie faisois alors toute sa gloire & tous ses plaisirs. Mais enorgueilluy d'un si grand succès, & épris d'un autre amour, il me méprisa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, qui est un coçquin qui n'a pas du pain à manger, quoy qu'il se die fils de la Philosophie. Il me quitta donc avec toutes mes figures & mes ornemens, pour se renfermer avec luy, qui l'a rendu sec & enerué. Car au lieu de mon embonpoint & de mon stile magnifique, qui estoit suiuy d'acclamations & de louanges, il n'a plus que de foibles railleries, qu'on se contente de payer de quelque soufris & de quelque branlemét de teste. Mais il ne s'est pas contenté de se mettre mal avec moy. Car on dit que le Dialogue a de grandes

plaintes à faire contre luy. N'y a-t'il pas bien de l'iniustice & du defaut de iugement, de quitter sa légitime épouse, apres en auoir reçu tant de faueurs & de caresses, & encore en vn temps où elle est adorée de tout le monde? Cependant, mal-heureuse que ie suis, i'ay méprisé la recherche des plus Grands, pour courre apres vn ingrat & vn inconnu. Voila, Messieurs, vne grande partie de ce que i'auois à dire, que i'ay renfermé à dessein en peu de paroles, pour ne point abuser de vostre audience. Je n'ay qu'une chose à adiouter, qu'il n'est pas iuste qu'il se serue de mes armes contre moy-mesme; & s'il a enuie de me respondre, qu'il le doit faire dans les graces du Dialogue, sans entreprendre sur les miennes.

**MERCURE.** Cela ne se peut; car qui a iamais ouï parler en Iustice par Dialogue?

**LUCIEN.** Pour montrer, Messieurs, que ie n'en veux pas à cette belle ennemie, qui a esté autrefois l'obiet de mes vœux & de mes desirs, ie feray ce qu'elle m'ordonne; & respondray nuëment à tous les chefs de son accusation, sans me seruir de ses couleurs ni ses artifices. Il est vray ce qu'elle a dit, que ie luy dois tout mon auancement & toute ma gloire. Car c'est elle qui m'a fait ce que ie suis; mais comme i'ay veü qu'elle quittoit la premiere modestie, pour prendre les parures & les affecteries d'un Courtisane, & qu'elle aimoit à estre cajolée, i'ay perdu peu

*C'est qu'ils  
aiment l'é-  
loquence.*

*Prés de  
40. ans.*

à peu l'affection que j'avois pour elle. Car quelle honte Messieurs, de la voir galantifiée des plus débauchez de la ville, qui viennent chanter la nuit sous ses fenestres, à qui elle ouvre quelquefois la porte, & dont elle se laisse caresser? Je n'ay donc pû souffrir plus long-temps cette liberté, ou plustost cette licence; & ne luy voulant pas faire d'affront, ni la repudier publiquement, apres l'auoir tant aimée, ie me suis contenté de faire connoissance avec le Dialogue son voisin, pour me seruir d'entretien & de diuertissement. Voila le mauuais traitement que ie luy ay fait; mais ie soustiens que quand ie n'aurois reçu d'elle aucune injure, ie serois excusable à mon âge de quitter le tumulte du Barreau, & le bruit des Déclamations, pour suivre la Philosophie, & mener vne vie plus douce & plus tranquile. Voila Messieurs, ce que j'auois à dire, c'est à vous à prononcer sur ce different.

LA JUSTICE. Qui l'emporte?

MERCURE. L'accusé de toutes les voix, excepté d'une.

LA JUSTICE. C'est sans doute celle de quelque Orateur. Que le Dialogue s'avance, & que les mesmes Juges demeurent, ils auront double salaire.

LE DIALOGUE. Quoy qu'il me sié mal, Messieurs, de paroistre dans vn Barreau, & que je n'aye

ie n'aye point accoustumé de faire des harangues continuës, ie tâcheray neâtmoins de m'en acquiescer, pour ne point enfreindre vos coustumes, & vous représenteray mes interests en peu de mots & sans artifice. Considérez, ie vous prie, si ie n'ay pas sujet de me plaindre de celuy-cy, qui de graue & serieux que i'estois, qui ne parlois que de Dieu & des principes, m'a habillé en ridicule; & me despoüillant de toute ma gloire, m'a donné vne marotte au lieu d'un sceptre; & pour comble de mespris, m'a allié à la Satyre & à la Comedie, apres m'auoir coupé les ailles dont ie volois iusques dans le Ciel. Car au lieu de Platon & d'Esquines, il s'est proposé pour exemple Eupolis & Aristophane, qui ont attaqué de leur temps, tout ce qu'il y auoit d'illustre. Non content de cela, pour auoir quelque vn qui l'ayde à médire, il a déterré vn vieux Cynique, accoustumé à mordre & à aboyer tout le monde, & dont les morsures sont d'autant plus dangereuses, qu'elles se font en riant. Descheu donc de ma premiere grandeur, ie suis deuenu l'objet de la risée publique, & ie pense estre quelque Centaure composé de deux natures, l'vne graue & serieuse, & l'autre gaye & folastre, comme ie parois dans les ouurages.

LA IUSTICE. Que respons-tu à cela?

L'VCIEN. Que rien ne m'a iamais tant

estonné, qu'une plainte si iniuste. Lors que ie le pris, Messieurs, c'estoit vn mélancolique, sec & décharné, qui faisoit horreur par ses frequentes découpures, quoy qu'il s'imagine que cela luy donne bonne grace. Le luy ostay donc d'abord cette minne graue & feuerre, pour le polir & l'ajuster à la mode; de sorte qu'il me doit presque tout son agrément. Je le mariay en suite à la Comedie; ce qui seruit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il estoit auparauant insupportable, pour sa rudesse & sa trop grande feuerité. Cependant, il est en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & ne s'enquiert plus, combien Dieu messa de substance pure & celeste, parmy la masse terrestre & corruptible, lors qu'il fabriqua le monde? Si la Rhetorique est vn mélange de politique & de flatterie, & autres semblables fadaïses? Car ce n'est pas vne chose imaginable, combien il est amoureux de ces sottises, & curieux de sçauoir ce qu'il n'entend point. Enfin, il ne sçait pas ce qui se passe sur la terre, & veut parler des choses du Ciel. Du reste, il ne peut m'accuser de l'auoir dépaïsé, puis-que ie l'ay habillé à la Grecque. Voila ce que i'auois à dire pour ma iustification, il n'est plus question que de donner vostre jugement.

**MERCVRB.** Il n'y a encore qu'une voix contre luy, qui est sans doute celle de cet enuieux,

qui a contredit les iugemens precedens, & qui n'est iamais de l'avis des autres. A demain, Messieurs, on iugera le reste.

LE PARASITE, OV L'E'CORNFLEVR.

DIALOGVE

DE SIMON ET DE TYQVIADÉ.

*C'est vn jeu de l'Auteur, pour montrer que le scornifierie est vn art, & des plus illustres; ce qu'il prouue par comparaison avec les autres.*

TYQVIADÉ. **D**'Où vient que tous les hommes tant libres qu'esclaves, aprennent quelque métier, ou exercent quelque profession pour estre utiles aux autres & à eux-mesmes, & que tu ne fais rien? Car tu n'es ni Medecin, ni Auocat, ni Musicien, & Philosophe encore moins.

SIMON. Il est vray; & ie ne me pique pas de l'estre.

TYQVIADÉ. Tu as raison; Mais peut-estre que tu n'as pas appris les Sciences, à cause de la peine qu'il y auoit, & de la dépense qu'il y falloit faire. Mais qui t'empeschoit d'apprendre

quelque mestier ; car tu n'es pas assez riche , pour pouuoir viure de tes rentes ?

S I M O N. I'en fais vn tres-noble & tres illustre.

T Y Q V I A D E. Et quel ?

S I M O N. C'est vn mestier qu'on peut mieux faire que dire ; car le nom n'en est pas autrement honneste ; ou're qu'il n'a pas encore esté reduit en art.

T Y Q V I A D E. Ne le sçauois-tu faire connoistre par quelque circonstance ?

S I M O N. Tu le sçauras vne autre fois.

T Y Q V I A D E. Mais ie ne puis retenir ma curiosité.

S I M O N. Il te semblera estrange , quand tu l'entendras nommer.

T Y Q V I A D E. Ie desire d'autant plus de le sçauoir.

S I M O N. C'est le mestier de Parasite.

T Y Q V I A D E. Il faut estre fou , pour appeller cela vn mestier.

S I M O N. Ie le suis donc , & ne me picque point de cette iniure ; car la folie a cela de propre , qu'elle excuse tout , qui n'est pas vn petit auantage.

T Y Q V I A D E. Quoy ? tu es vn Parasite.

S I M O N. Tu me fais tort.

T Y Q V I A D E. Pourquoi , puisque ie t'appelle par ton nom ?

**SIMON.** Parce que tu crois m'en faire, & pen-  
ses me dire vne iniure. Car pour moy, bien loin  
d'en auoir honte, i'en fais gloire; & trouue ce  
nom plus beau que celuy de *Philosophe*: en vn  
mot i'en fais plus d'estat, que *Phidias* ne faisoit  
de son *Iupiter Olympien*.

**TYQVIADÉ.** Ce seroit vne plaisante chose,  
qui r'adresseroit vne lettre à *Simon le Parasite*.  
Cela seroit bien rire le monde.

**SIMON.** C'est que le monde est vn sot, &  
qu'il n'est pas capable de connoistre la iuste va-  
leur des choses. Mais moy, ie ne le trouue pas  
plus estrange, que de mettre à *Dion le Philosophe*,  
& i'aime mieux estre l'vn que l'autre.

**TYQVIADÉ.** Ie ne regarde pas ce que tu  
aimes, mais la verité. Car il naistroit encore vne  
autre difficulté de sçauoir où l'on rangeroit cét  
Art; si ce seroit entre les Arts liberaux, ou entre  
les mecaniques.

**SIMON.** Pour moy ie soustiens qu'il merite  
mieux d'estre mis entre les Arts liberaux que la  
*Grammaire*; & ie te le prouueray si tu veulx, quoy  
que ie n'y aye iamais refusé.

**TYQVIADÉ.** Que penses-tu premiere-  
ment que soit vn Art?

**SIMON.** Vn recueil de preceptes mis en  
pratique, pour vne fin utile à la vie de l'homme.

**TYQVIADÉ.** C'est bien dit.

SIMON. Si ie te prouue donc que cette définition luy conuient, que diras-tu?

TYQVIADÉ. Que cela m'estonne.

SIMON. Premièrement, c'est vn amas de preceptes & de connoissances, sans quoy l'on ne peut reüssir. Car il faut d'abord ietter l'œil sur quelqu'un qui soit capable de nous nourrir, en quoy il ne faut pas peu d'adresse, pour ne point s'embarquer temerairement. Comme il y a vn Art pour connoistre les pieces qui sont de bon ou de mauuais aloy, il y en a vn de mesme pour connoistre les hommes; quoy qu'Euripide die, Qu'il n'y a point d'Art, pour discerner les meschans d'aüec les gens de bien. Et c'est enquoy paroist l'excellence de celuy-cy, & ce qui fait voir qu'il a quelque chose de diuin, de penetrer en des choses si obscures. Apres auoir trouué vn homme qui soit capable de nous nourrir, il faut beaucoup d'art & d'adresse pour le sçauoir cajoler, & gagner ses bonnes graces. En suite, il faut connoistre toutes les viandes, pour posseder cet Art en perfection; sçauoir quelles sont les meilleures; le temps & la saison où elles se doiuent manger; le país d'où elles viennent, & où elles sont les plus excellentes; car telle est bonne en vn lieu, qui ne l'est pas en vn autre; L'endroit qui est le meilleur en chacune, qui n'est pas vne connoissance inutile & superflue, comme plusieurs

autres ; car c'est le moyen de bien vivre ; & de manger tousiours les meilleurs morceaux. Aussi le diuin Platon , admirable en cela , comme en tout le reste , dit , Qu'un homme qui ignore ce que ie dis ne se doit pas meller de traiter. Mais pour monstrier que cet Art ne donne pas des preceptes en l'air , & ne consiste pas seulement en connoissance , mais en pratique ; c'est qu'on peut demeurer long-temps sans exercer les autres ; mais faute de pratiquer celuy-cy , on fait perir l'Art & l'Artisan. Pour ce qui est d'estre vtile à la vie de l'homme , il est aussi necessaire que le boire & le manger. Ce n'est donc pas vne faculté naturelle ; comme de voir & d'ouïr ; car si cela estoit , il seroit commun à tous , & il y en a peu qui y soient propres. Ce n'est pas aussi vn don de Nature , comme la force , la beauté , & autres qualitez semblables ; car il s'acquier par l'estude & par l'exercice. Ce n'est pas vne ignorance ; car l'ignorance ne sauue point , & cecy sauue souuent. Il y a plus , c'est qu'on voit perir d'excellens Pilotes , & l'on dit qu'il n'est si bon charretier qui ne verse ; mais vn Parasite se trouue tousiours sur ses piez. Puis donc que ce n'est ni faculté , ni qualité naturelle , ni ignorance , il s'ensuit que c'est vn Art.

**T Y Q V I A D E.** Il le semble ; Mais en pourrois tu donner la définition ?

**SIMON.** C'est l'art de vivre aux despens d'autrui, sans rien faire, dont la fin est la volupté.

**TYQUIADE.** La définition est fort bonne. Mais pren garde que quelque Sophiste ne te conteste la fin.

**SIMON.** Il est aisé de la prouver. Premièrement, Homere, qui comme tu sçais estoit vn tres-grand personnage, admire la vie du Parasite, comme la plus heureuse; & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'estre à table, à faire bonne chère, & à boire tour à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque sot d'entre le peuple, mais à celuy qu'il propose pour exemple de vertu & de sagesse. Et certes, si Vlysse eust voulu louer la beatitude des Stoïques, il l'eust fait, ou lors qu'il tira Philoctete de l'Isle de Lemnos, ou lors qu'il arresta la fuite des Grecs, ou lors qu'il prit Troÿe, ou lors qu'il y entra couuert de haillons, comme vn Philosophe, après s'estre donné la discipline. Mais il n'en dit pas vn mot. Il ne dit rien aussi de semblable, lors qu'il viuoit en Epicurien chez Calypso, où il prenoit tous les plaisirs qu'on peut prendre avec les femmes; mais lors qu'il est à la table d'autrui, chez le Roy des Phéaques, comme la souveraine felicité consistant en la vie du Parasite. Epicure a donc tort, à mon auis, d'oster à cet Art la volupté qui luy est propre,

est propre, pour l'attribuer à la secte. Car s'il est  
 vray que la felicité consiste dans vne parfaite  
 tranquillité, tant du corps que de l'esprit, com-  
 me tombent d'accord tous les Philosophes, le  
 moyen qu'Epicure soit heureux, tandis qu'il  
 s'embarasse de la grandeur du Soleil, & de la fi-  
 gure du monde? Qu'il veut sçauoir s'il est infini,  
 & dequoy il est cõposé. S'il y a des Dieux ou non,  
 & s'ils se meslent de ce qui se fait icy bas, & au-  
 tres curiositez semblables. Mais le Parasite, sans  
 s'enquerir de ce qu'il n'a que faire, ni se mesler  
 du gouvernement du monde; & croyant que  
 tout va bien, & qu'il ne sçauroit mieux aller;  
 boit, mange, & se rejoyit, goustant en repos les  
 delices de la vie, sans estre seulement trauailé  
 de mauuais songes. Car comme il n'a point  
 d'inquietude le iour, il n'en peut auoir la nuit.  
 Il y a encore d'autres raisons pour montrer que  
 la souueraine felicité ne conuient pas à Epicure.  
 Car, ou son sage a dequoy viure, ou il n'en a  
 point; S'il n'en a point il n'a garde d'estre heu-  
 reux, veu qu'il ne peut pas seulement conseruer  
 son estre. S'il en a, ou c'est de son chef, ou par l'en-  
 tremise d'autruy; Si c'est par autruy, c'est nostre  
 Parasite; Si par soy-mesme, il ne peut auoir de plai-  
 sir parfait, parce qu'il y a mille choses qui luy don-  
 nent de l'inquietude. Il faut prendre garde que  
 son bien ne déperisse; estre à toute heure sur pic,

pour vaquer à ses procès & à ses affaires. Je laisse à part mille chagrins, tantost d'un valet de chambre mal-adroit, tantost d'un maistre d'Hostel; ou d'un Intendant qui vous desrobe; tantost d'un Cuisinier qui n'a pas bien fait vne sauce, & qui vous fait recevoir un affront en bonne compagnie. Enfin, dans la maison d'un homme riche, il y a perpetuellement suiet de crier; & si l'on est pauvre, c'est encore pis; car on ne sçautoit goustier aucun plaisir. Mais la Parasite n'a point tous ces embarras. Car il trouue tousiours la nape mise, sans se mettre en peine de rien; de sorte qu'il n'a ni les incommoditez de la pauvreté, ni celles des richesses; & ainsi il vit dans vne parfaite tranquillité, en quoy consiste la Beatitude.

TYQUIADE. A peine que tu ne me le persuades.

SIMON. Dy plustost, à peine que tu ne tendes à la verité. Apres auoir montré que la Parasitique est vn Art, il reste à prouuer que c'est le meilleur; quoy que ce que ie viens de dire le fasse assez voir, puis qu'il possède la souueraine felicité; à quoy les autres aspirent. Premièrement, tous les Arts ont cela de propre, qu'il faut s'uer & trauailler pour les apprendre; au lieu que celuy-cy s'apprend sans peine, & tout en riant. Car on ne voit point le Parasite s'en aller triste au festin, comme vn escolier va à l'eschole. Lon

## OV L'ESCORNIFLEVR. 195

autres Arts donnent de la peine non seulement à apprendre, mais à exercer; au lieu que celui-cy s'exerce sans peine; il ne faut que remuer les mâchoires. Il n'y a point de mestier qui ne couste beaucoup à apprendre; mais celui-cy ne couste rien; & s'il couste quelque chose, ce n'est pas à celui qui l'apprend, mais à celui qui l'enseigne; car il s'apprend tousiours aux despens d'autruy. La pluspart se fâchent de leur mestier, quand ils l'ont appris, & sont tousiours en colere, lors qu'il le faut exercer; au lieu que le Parasite n'est jamais plus aise que quand il exerce le sien; car il n'est pas plus fâcheux à exercer qu'à apprendre. Aux autres, il faut mille outils; à vn Docteur, une infinité de liures; à celui-cy, il ne faut que les instrumens que la Nature nous a donnez, qui ne se peuent ni emporter ni desrober, & qui ne coustent pas de grandes sommes d'argent, comme ceux de Mathematique. Les autres ne trouuent leur salaire qu'après auoir trauillé, encores souvent ne l'ont-ils pas; ou il faut contester pour l'auoir. Celui-cy trouue son salaire dans son trauail, & la fin dans son operation; qui est la derniere perfection de l'Art. Car ordinairement la fin de l'Art n'est pas celle de l'artisan. Vn laboureur ne laboure pas pour labourer, mais pour vivre, & ne se soucie du labourage, que pour le profit qui luy en reuiert. Mais

le Parasite exerce son art pour son art meſme, & pour le plaisir qu'il y prend. Les Artisans n'ont que quelques iours de réjouissance ; mais pour celuy-cy il est toujours feste, & les autres se délassent dans son travail, comme dans la fin du leur ; de sorte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts, parce que la fin des autres est enfermée dans la ſienne. Les gens de mestier font leurs chef-d'œuvres à jeun ; mais le Parasite ne vaut rien s'il n'a mangé, & fait tous ses chef-d'œuvres à table. La plupart des autres ne ſçauroient travailler qu'en leur boutique ; celuy-cy s'exerce par tout, aussi bien aux champs qu'à la ville, estant de repos, comme voyageant, & toujours fort à son aise. Ceux qui mangent le bien d'autrui, luy font iniure. icy l'on ne fait iniure à personne en mangeant son bien ; & au lieu de s'en fâcher, on vous en remercie. Le commencement des autres Arts est bas & abjet, aussi bien que leur exercice ; celuy-cy est illustre, & commence par l'amitié, qui est tant vantée des Philosophes ; aussi ne s'exerce-t'il que par des gens de condition, comme ie feray tantost voir, & jamais par vn sot ni par vn ſacquin. Mais la plupart des artisans sont du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'esprit, & sans cela ne s'amuseroient pas à la peu de chose. Il y a des Maîtres pour appren-

dre les autres Arts; mais icy il n'y en a point, & c'est comme vn present du Ciel aussi bien que la Poësie. Pour comble de biens, le Parasite ne seme ni ne moissonne, & trouue tout abondamment, comme s'il viuoit au siècle d'or.

TYQUIADE. Grands Dieux! comme tu m'accables de la force & de la multitude de tes raisons; ie regrette de ne l'auoir pas esté, & il me prend enuie de le deuenir.

SIMON. Apres auoir montré en general les auantages qu'a cet Art sur les autres Arts, considerons en particuliers ceux qu'il a sur les plus illustres. Car ce seroit trop ravaaler sa gloire, que de le comparer aux autres. Chacun tombe d'accord que la Philosophie & l'Eloquence, soit qu'on les nomme Sciences ou Arts, excellent par dessus tout. Si l'on montre donc la prééminence qu'il a sur elles, les autres luy céderont aisément. C'est vne maxime en Philosophie, que tout ce qui subsiste dans la Nature, est vns; c'est pourquoy ces deux choses n'ont qu'vn Être chimérique; car il y a plusieurs Rhetoriques & plusieurs Philosophies toutes différentes, & c'est vn miracle d'en trouuer deux semblables; veû que ce qui est approuué par les vns, est condamné par les autres. Mais l'escornifierie est vne par tout le monde, & ne s'exerce pas autrement en Grece qu'en Italie ou chez les Barbares; car les Para-

sites suivent par tout de mesmes maximes ; & ne sont pas comme les Epicuriens & les Stoïciens, qui ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Ces merueilles sont si grandes ; qu'elles me font quelquefois douter si ce n'est point la Sapience dont parle Aristoté , qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

TYQVIADÉ. Voila assez de raisons ; n'as tu point d'autoritez & d'exemples , pour prouuer vne si admirable doctrine ?

SIMON. Ouy , & en grand nombre. Premièrement, il n'y a point de Parasite qui se fasse Philosophe ; au lieu qu'une infinité de Philosophes deuiennent tous les iours Parasites.

TYQVIADÉ. Comment cela ?

SIMON. Il semble que tu n'ayes iamais leu la vie de ces grands Precepteurs du genre humain. Esquines le disciple de Socrate qui a fait ces beaux Dialogues , qui pour estre longs, n'en sont pas moins agreables ; les ayant portez vn iour à Denis le Tyrán , ce Prince le retint à sa table ; si bien que de Philosophe il deuint son Parasite. Aristipe qui viuoit au mesme temps, n'alla-t'il pas en Sicile pour le mesme suiet ? où il se montra si excellent en cet Art , que les cuisiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy ; & l'on ne les receuoit point, sans son attache. Le diuin Platon mesme s'en est meslé ; mais com-

me les talens font diuers, il n'y reüssit pas bien, & se fit mocquer de luy; Et quoy qu'il retournaſt vne ſeconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy ſa fortune a quelque choſe de celle de Nicias; car ils ont échoüé tous deux en cette Ile.

**TYQVIADÉ.** Qui eſt-ce qui dit cela de luy?

**SIMON.** Pluſieurs Hiftoriens tres-celebres, & particulièrement Ariſtoxéne le Muſicien, qui a eſté luy-meſme le Paraſite de Nelée; comme Euripide le fut d'Archelaüs, juſqu'à la mort; & Anaxarque, d'Alexandre. Pour Ariſtote, il n'a fait qu'eſbaucher cét Art, non plus que les autres. Je pourrois alleguer pluſieurs exemples ſemblables, mais pour venir au but; ſi la felicie conſiſte à n'auoir ni chaud ni froid, ni ſoiſ, ni faim, comme diſent quelques Philoſophes; le Paraſite n'eſt pas tourmenté de ces maux, comme pluſieurs d'entr'eux, qui en ſont morts miſérablement.

**TYQVIADÉ.** Acheue de montrer les auantages qu'a cét Art par deſſus la Rhetorique & la Philoſophie..

**SIMON.** Il y a deux temps où les habiles gens ſe font paroître, la paix & la guerre; conſidérons premierement celui-cy.

**TYQVIADÉ.** Que tu prens vn beau champ

pour faire esclater la gloire de ton Parasite, & que j'auray de plaisir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & aux Philosophes?

S I M O N. Figure-toy que les ennemis font entrez dans la Prouince, & que tous ceux qui sont en âge de porter les armes, ont ordre de marcher pour leur faire teste. Tout le monde y accourt, Poëtes, Orateurs, Philosophes, Parasites. Despoüillons-les pour les mieux considerer, puis-qu'aussi bien il leur faut vestir leurs armes. Les vns paroissent secs & descharnez, sans aucune force ni vigueur. Quelle aparence de les mener au combat, que pour viure il ont besoin de Médecin? Comment pourroient-ils supporter les durs trauaux de la guerre? Le Parasite au contraire, se presente avec vn visage vermeil, vn œil vif, vn teint frais, vn regard furieux: En vn mot, robuste de corps & d'esprit: & tout prest à donner des coups plustost qu'à en receuoir. Mais pourquoy se mettre en peine d'alleguer des marques de la valeur des vns & des autres? Il n'y a iamais eu d'Orateur ni de Philosophe qui ait esté à la guerre, qu'il ne s'en soit repenty. Ilocrate n'auoit garde d'y aller, puis-qu'il n'auoit pas seulement la hardiesse de monter sur la Tribune. Quant aux autres, Philippe n'eut pas plustost declaré la guerre aux Athéniens, que Demadés, Esquinés & Philocrate, qui trembloient de peur,

luy

Iuy liuerent leur Patrie. Pour Lycurgue, Demosthene, & Hyperide, qui parloient si haut, & qui parolloient si resolu dans leurs harangues, quel exploit de guerre ont-ils jamais fait? Le premier & le dernier n'oserent sortir hors des portes de leur ville, & ne firent rien que des decrets & des harangues. Pour l'autre, qui faisoit plus le fanfaron, & qui disoit des injures à Philippe, ayant eu la hardiesse de s'auancer iusqu'en Beocie, comme il en fallut venir aux mains, le cœur luy manqua, il s'enfuit laschement, & abandonna son bouclier. Ces choses sont publiques & conuës de tout le monde.

TYQUÉLADÉ. Le le sçay; mais c'estoient des gens qui s'exerçoient à parler, & non pas à faire, comme les Philosophes.

SIMON. Je te feray voir que ceux-cy sont plus lasches que les autres, quoy qu'ils ne cessent de parler de courage & de resolution. Premièrement, tu ne me sçautois donner d'exemple d'un seul Philosophe qui soit mort l'espee à la main. Car, ou ils n'ont jamais esté à la guerre; comme Antisthene, Diogene, Crates, Zenon, Platon, Esquines, Aristote, & toute leur suite; ou ils ont tourné le dos, comme Socrate, qui ayant eu l'audace de marcher contre les Lacédemoniens, perdit cœur à la première rencontre, & se vint mieux venir disputer contre les escholiers,

Athenes, que d'auoir à faire aux disciples de Lycurgue.

TYQUIADE. Il est vray que ie l'ay leu dans de bons Auteurs, & tu n'encheris pas icy sur la verité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'un Parasite?

SIMON. Si i'en ay? Tous ceux qui ont leu Homere, sçauent que ses plus braues Heros se mesloient de ce mestier-là. Nestor qui n'estoit pas moins courageux qu'éloquent, estoit le Parasite d'Agamemnon; & ce Prince n'admire personne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit auoir vne douzaine d'Achiles, d'Ajax, ni de Diomedes, mais de Nestors; c'est à dire de Parasites; & qu'auec cela il auroit bien tost pris Troye. Idomenée fils de Iupiter l'estoit aussi, au rapport du mesme Auteur.

TYQUIADE. Comment le prouueras-tu?

SIMON. Te souvient-il de l'endroit où Agamemnon luy crie, Que son verre est toujours plein: aupres du sien, pour boire lors que le cœur luy en dit? Car il ne veut pas dire par là qu'Idomenée bâit nuit & iour; mais bien qu'il auoit toujours place à sa table, qui est le propre du Parasite; au lieu que les autres ne s'y osoient mettre. Si l'on ne les en prioit, comme on fit Ajax, lors qu'il eut combattu contre Hector. Mais il y auoit

long-temps que Nestor faisoit ce mestier à la table de Genée & d'Exadius, & il continua iusqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQVIADRE. Que tu me plais de n'alleguer point de petits exemples? Mais n'en as-tu point encore d'autres?

SIMON. Patrocle estoit le Parasite d'Achille; quoy qu'il ne le cedast à pas vn des Grecs, tant pour les auantages du corps, que pour ceux de l'esprit. Et veritablement il me semble qu'il ne le cede pas mesme à Achille, quand ie le voy chasser Hector hors du camp qu'il auoit forcé, & esteindre le feu qu'il auoit mis aux nauires, à quoy Ajax & Tucer auoient trauaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Parasite, & parmy eux Sarpedon, qui estoit fils de Iupiter? Aussi ne meurt-il pas de la main d'vn seul, comme Hector de la main d'Achille, & Achille de celle de Paris: Mais pour le tuër, il faut employer deux hommes & vn Dieu. Et en mourant, il ne fait pas de lasches supplications, comme le premier, qui prie Achille de rendre son corps à son pere; mais il dit des choses grandes & dignes de sa profession, *Que s'il s'en fut présenté à luy auparauant vne vintaine de semblables, il les aurois tous deffaits.*

TYQVIADRE. Mais on peut dire que c'estoit l'amy d'Achille, & non pas son Parasite.

SIMON. Il tesmoigne luy-mesme le con-

- traire, lors qu'il dit, qu'il luy a fait la cour des  
 : son enfance, qui est le propre du Parasite, & non  
 : del'amy; Et pour montrer, qu'il n'estoit pas aussi  
 : son valet, il le prie qu'apres avoir tousiours vescu  
 : ensemble, ils soient enterrez tous deux en mesme  
 : tombeau; en quoy il le traite de copagnon, com-  
 : me il paroist par tout ailleurs. Aussi Merioné estoit  
 : le courtisan d'Idomenés; car c'est ainsi qu'on ap-  
 : pelloit alors le Parasite; & Homere le compare  
 : à Mars, qui est vn honneur, qu'il ne rend pas à  
 : Idomenée luy-mesme, qui estoit fils de Iupiter.  
 : Quoy! Aristogiton, cet illustre Libérateur des  
 : Atheniens, n'estoit-il pas le Parasite d'Harmo-  
 : dius, à cause de sa pauvreté? Et n'a-t'il pas vne  
 : statue d'airain comme luy, pour recompense de  
 : sa vertu? Enfin, les Dieux mesmes ne peuvent  
 : faire plus d'honneur aux hommes, que d'en faire  
 : leurs Parasites, comme ils firent Minos & Fanta-  
 : le. Voyons maintenant nostre Heros à la guerre.  
 : Premièrement, il ne va point au combat qu'au-  
 : paravant il ne se mette à table, suivant le conseil  
 : d'Ulyssé, pour acquerir de nouvelles forces; &  
 : tandis que les autres tremblent ou cherchent  
 : leurs armes, il est desia tout prest à bien faire.  
 : Lors qu'on vient aux mains, il combat aux pre-  
 : miers rangs, & couvre de son corps celuy qui  
 : le traite, comme Ajax faisoit Teucer. Que s'il  
 : vient à mourir à la bataille, on n'a point de hon-

te de l'auouer pour sien ; car il a bonne mine, mefme dans la mort. Et certes, il feroit beau voir aupres de luy, le corps maigre & defait d'un Philofophe, qui refsemble pluftoft à vn criminel qu'on mene au fuplice, qu'à vn foldat ; Vn Eftat ne feroit-il pas menacé de fa ruine, qui n'autoit que de tels deffenfeurs ? Voila quels font les Parasites à la guerre, à comparifon des Orateurs & des Philofophes. Voyons maintenant l'auantage qu'ils ont fur eux dans la paix, en quoy ils les furpaffent, autant que la paix furpaffe la guerre. Premièrement, ils n'ont point de procès pour leurs vfures, & l'on ne les entend point crier dans vn barreau où ils n'ont que faire, car ils haïffent la tromperie & la chitane ; mais dans les exercices du corps, vn homme de Lettres, qui fe viendroit prefenter contr'eux, fe feroit moquer de luy. Dans la chaffe auffi ils ne tremblent point comme eux à la rencontre d'un cerf ou d'un fanglier ; car fi l'un aiguife fes dents contr'eux, auffi font-ils les leurs contre luy. Dans les feftins, qui font vn des principaux exercices de la paix, qui fçait mieux qu'eux faire l'honneur de la compagnie ? Au lieu qu'un Philofophe refsemble à vn homme qui vient d'enterrer fon pere, ou fa mere, tant il eft triste & mélancolique. Comparons-les maintenant, dans le refte de leur vie. Le Parasite mefprife la gloire, & ne

se soucie point de tout ce qu'on peut dire de luy; au lieu que les Philosophes & les Orateurs en sont esperdûment amoureux, quoy qu'ils preschent le contraire. Pour ce qui est de l'auarice, vn Orateur ne vend pas seulement sa voix, mais sa conscience; & le Philosophe pour amasser des richesses, met la Vertu à l'encan, & deuiet souvent vn lasche flateur. Quelques-vns courent tout le monde pour s'enrichir, & se rendent esclaves des Grands pour de l'argent. Diray-je les autres passions dont ils sont tyrannisez? la crainte, l'enuie, la colere, où nostre Parasite est si peu suiet, que s'il vient quelquefois à se fascher, ce qui arriue rarement, il fait rire la compagnie, tant il est agreable mesme dans sa mauuaise humeur. Pour la tristesse, elle ne trouue point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choses qui la font naistre, & qu'il a renoncé aux attachemens du monde.

**TYQUIADE.** Mais la pauureté ne l'affliget-elle point?

**SIMON.** Non, car il ne manque de rien, & vit aux despens d'autruy, sans quoy il ne seroit pas Parasite; comme on n'appelle point vn homme sage ou vaillant, qui manque de sagesse ou de valeur. Il ne porte point de baston pour se deffendre, comme font les Philosophes, parce qu'il n'a peur de rien, estant à couuert par sa pau-

ureté; & il n'a point besoin la nuit de fermer sa porte ou les fenestres, si ce n'est pour s'exemter du froid ou du vent. Il n'est point aculé de larcin, ni d'autres crimes; comme les Orateurs & les Philosophes, dont il nous reste encore des Apologies; au lieu qu'il ne se trouue point d'Apologie de Parasite. Que s'il fait quelque meschante action, ce n'est point en cette qualité; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de son crime, & deuiet adultere, voleur, assassin, ou quelque autre chose semblable.

TYQVIADÉ. Si sa vie est meilleure que celle des Philosophes, sa mort pour le moins est beaucoup pire?

SIMON. Nullement. Car on voit les vns mourir dans les tourmens, soit des supplices ou des maladies; mais l'autre meurt tout en riant; & l'on n'en voit point de banny, ou contrainct d'aualer du poison.

TYQVIADÉ. Tu prouues assez bien les auantages qu'il a par dessus les Orateurs & les Philosophes; Il reste de faire voir que la profession en est honneste.

SIMON. Cela n'est-il pas assez prouué par l'exemple des plus grands personnages qui ont fait ce mestier, comme ie l'ay monstré amplement? Et qu'on ne die point qu'ils sont à charge aux Grands; car les Grands ne se scauroient passer

d'eux, & seroient plus miserables que tu n'imagines les Parasites, s'ils ne les auoient point pour leur tenir cōpagnie & pour admirer leur felicité. Ils ne leur seruent pas seulement d'entretien, mais de deffensé. Car il n'est pas aisé de les attaquer, veû qu'ils ne les abandonnent iamais; ni de les empoisonner, parce qu'ils boient tousiours les premiers, & font l'essay des viâdes, sans auoir peur de mourir pour ceux qui les font viure. D'ailleurs, les Grands tirent leur honneur des Parasites, & font gloire d'auoir plusieurs gens à leur suite & à leur table, au lieu que le Parasite ne tire point sa gloire d'vn Grand; quoy qu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à vne personne qui est au dessus de luy.

TYQUIADE. I'ay peine à croire que cet Art ne soit arriué à sa perfection, & que personne n'en ait traité, tant tu en parles pertinement, & en fais bien voir tous les auantages. Mais tu m'auouéras tousiours que si la profession n'en est honteuse, pour le moins le nom l'est.

SIMON. Je t'ay desia dit que le peuple ne sçait pas la iuste valeur des choses. D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtisans, qui sont les Parasites des Rois & des Princes, & les Rois sont appelez par les Poëtes les nourrissons des Dieux, comme qui diroit leurs Parasites.

TYQUIADE. Je me rends, & suis entièrement  
ment

mient persuadé de la noblesse & de l'antiquité de ce bel Art; & ie meurs d'enuie de l'apprendre. des auioird'huy, tant ie suis conuaincu par ses raisons. Le ne doute point que comme ton premier disciple tu ne prentes plaisir à m'instruire; car on dit que les meres cherissent tousiours d'auantage leurs premiers enfans.

DES EXERCICES DV CORPS.

DIALOGVE

D'ANACARSIS ET DE SOLON.

*Anacarsis parle contre la lutte & autres semblables exercices, & Solon les deffend.*

ANACARSIS. **A** Qui en veulent ces ieunes gens, de se colleter ainsi, & se donner le croc-en-jambe, ou se veautrer dans la bouë comme des pourceaux, & tascher à se suffoquer & à s'empescher la respiration. Ils s'huiloient & se rasoient l'vn l'autre assez paisiblement d'abord; mais tout à coup baissant la teste, ils se font entrechocquez comme des Bestiers; puis l'vn leuant en l'air son compagnon, l'a laissé retomber à terre par vne se-

couffe violente; & se iettant sur luy, il l'empesche de se releuer, luy pressant la gorge avec le coude, & l'estreignant avec les iambes; de sorte que i'ay peur qu'il ne l'estouffe, quoy que l'autre luy frappe sur l'espaule pour le prier de le lascher, comme se reconnoissant vaincu. Il me semble qu'ils deuroient craindre de s'enduire ainsi de bouë, apres s'estre huilez, & ils me font rire en les voyant eschapper des mains de leurs compagnons, comme des anguilles que l'on presse. En voila qui font la mesme chose à descouuert, horsmis que c'est dans le sable qu'ils se yeautrent, comme des poules, auant que d'en venir au combat, afin que leur aduersaire ait plus de prise, & que la main ne coule pas sur l'huile ni sur la sueur. Ces autres couuerts aussi de poussiere, s'entrebattent à coups de pié & de poin, sans essayer de se renuerfer comme les premiers. L'vn crache ses dents avec le sable & le sang, d'un coup qu'il a receu dans la machoire, sans que cet homme vestu de pourpre, qui preside comme ie croy à ces exercices, se mette en peine de les separer; au contraire, il louë celuy qui a fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy font voler la poussiere en sautant en l'air, comme ceux qui disputent le prix à la course; & cependant, ils ne bougent d'une place. Je voudrois bien scauoir à quoy tendent toutes ces choses; & s'il n'y a pas

*Sauuents.*

de la fureur, ou pour le moins de l'extravaigance à les pratiquer?

SOLON. Tu trouues ces coustumes estranges, parce que ce ne sont pas celles de ton país, comme vous en auez plusieurs qui nous semblent extraordinaires, parce qu'elles ne se rapportent pas aux nostres. Mais si tu demeures plus long temps icy, le te verray lutter & sauter comme nous faisons. Car ces exercices rendent les membres plus souples, & le corps plus vigoureux; & tous ces coups se donnent & se recoiuent par jeu.

ANACARISIS. Mais ce jeu n'est pas fort plaisant; & qui se viendroit iouër à moy de la sorte, verroit que ce n'est pas en vain que les Scythies portent vne espée, mais explique moy vn peu tous ces jeux, puis que tu les nommes ainsi?

SOLON. C'est icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la statuë paroist sur cette colonne, en la posture d'vn homme las qui se repose sur le coude, ayant la teste appuyée sur sa main droite, & tenant de l'autre son arc. Ceux que tu vois veutrez dans la bouë ou dans la poussiere combattent à la lutte; les autres qui se frappent à coups de pié & de poin, au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le saut, le palay, le Pugilat; & par tout le vainqueur est couronné.

*Combat à  
coups de  
poin.*

ANACARSIS. Mais encore quel est le prix qu'il remporte?

SOLON. Vne couronne d'oliuier aux jeux Olympiques, vne de pin aux Isthmiques, vne d'ache à ceux de Nemée; & aux Pythiques des fruits consacrés à Apollon. Pour ceux qui se font à Athènes en l'honneur de Minerve, on y donne de l'huile, de l'oliuier consacré à la Déesse. Qu'as-tu à rire, est-ce que tu trouues cela peu de chose, pour tant de travaux & de peines?

ANACARSIS. Nullement. Celuy qui a institué ces jeux, merite d'estre loué pour sa magnificence; quoy qu'à dire vray, on peut auoir ses choses à meilleur marché, sans courre fortune de s'estropier, ou de se rompre le cou.

SOLON. Ces couronnes ne sont que les marques de la victoire, dont la gloire est la récompense; car tu serois estonné de voir aux jeux publics toute la Grece applaudir aux victorieux.

ANACARSIS. Il me semble que cela fait partie du supplice, de receuoir des coups deuant tout le monde; & ie ne voy pas que la gloire serue à les guerir. On se gouuerne bien plus honnestement parmy les Scythes; car celuy qui a fait le moindre mal à son compagnon, soit en public ou en particulier, est condamné à l'amende. Pour moy, j'auoue franchement que j'ay pitié des combatans & des spectateurs. Car

Il me fasche de voir tant souffrir les vns pour si peu de chose, & les autres quitter leurs maisons & leurs affaires, pour voir donner des coups de poin.

SOLON. Si c'estoit le temps des spectacles, & que tu veisses toute la Grece assemblée pour assister à ces jeux, tu tiendrois vn autre langage; car la veüe touche beaucoup plus que l'ouïe; & tu ferois le premier à battre des mains, & à admirer la force, l'adresse, & la resolution des combatans, sans parler du zèle & de l'émulation que cela donne aux spectateurs.

ANACARSIS. Dy plustost que ie ferois le premier à en rire. Car ie ne voy point de proportion entre la peine & la recompense, & ie m'estonne que'il y ait des gens assez fous pour vouloir tant souffrir, afin de donner du plaisir aux autres. Mais dy-moy, tous ceux qui combattent, sont-ils couronnez?

SOLON. Non; mais seulement les victorieux.

ANACARSIS. C'est encore pis, de tant souffrir pour vne recompense incertaine, & dont il y a si peu de gens qui iouissent.

SOLON. Il semble que tu n'ayes jamais veü de Republique bien ordonnée; autrement, tu ne condamnerois pas ces choses qui remplissent l'esprit de l'amour de l'honneur, & de la vertu,

outre que cela exerce le corps; car l'utilité est icy iointe au travail, quoy que cela ne paroisse pas d'abord.

ANACARSIS. Je n'ay quitté mon pais, & traueré tant de Terres & de Mers, qu'atin d'apprendre ce que tu me reproches, que ie ne sçay point; c'est pour cela que i'ay recherché ton amitié; si tu voulois m'en entretenir, tu ne sçauois prendre tant de peine à le conter, que ie receuray de plaisir à l'entendre.

SOLOON. Il seroit difficile de te dire tout en peu de paroles; mais tu apprendras vne autre fois nos coustumes, touchant le seruire des Dieux, & le reste du gouuernement politique. Je te diray maintenant qu'on a estably ces exercices, pour accoustumer la ieunesse au travail, non pour vne simple gaité, mais pour le bien qui leur en reuient, & à toute la Republique.

ANACARSIS. Que ne proposes-tu donc cela pour prix, & non pas des bagatelles?

SOLOON. L'vn suit de l'autre; mais nous auons peruertie l'ordre, & parlé premierement des choses qui se faisoient aux jeux, auant que de parler de la fin pour laquelle on les faisoit; Toutefois, puis-que nous sommes de loisir, il sera facile de contenter ta curiosité, & de reprendre la chose dès son origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil

& la liaison, & cela m'apprendra vne autre fois à ne point parler de ce que ie n'entens pas. Mais allons prendre le frais sous ces arbres; car ie ne me plais pas comme vous, à estre la teste nuë au Soleil, quoy que j'aye quitté mon chapeau pour m'accommoder à vos coustumes. D'ailleurs, nous en ferons moins interrompus du bruit des acclamations; Mais dy-moy, comment peux-tu souffrir ainsi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy sur ta teste, pendant les ardeurs de la canicule, sans en estre incommodé, & tout trempé de sueur comme moy?

SOLON. C'est l'effet des exercices dont tu te moques. Car apres auoir lutté tout le iour au Soleil, dans du sable ardent, le chaud ne nous incommode plus; Mais allons nous asseoir où tu dis, ie t'apprendray ce que tu desires sçauoir, à la charge que tu ne prendras pas ce que ie te diray pour des Oracles; mais que tu feras tes difficultez par tout, pour t'instruire & moy aussi. Car ie te promets de faire receuoir tes opinions publiquement, si elles sont les meilleures.

ANACARSIS. Ce n'est pas sans raison qu'on vous accuse d'estre grands railleurs. Car comment vn estrangeur comme moy, qui n'a iamais demeuré dans des Estats polissez, pourroit-il faire des leçons au plus grand Legislatteur de la Grece? Le ne refuse pas neantmoins, de faire

mes difficultez, pour m'esclaircir de la verité. Mais puisque nous voicy desia à couuert, allons nous asseoir sur ces pierres, pour estre plus à nostre aise; & dy moy premierement pourquoy tu as estably ces exercices, & à quoy seruent à la Vertu tous ces sauts, & toutes ces culebutes? Je scauray le reste vne autrefois; mais souuien-toy d'estre clair & court tout ensemble, si tu veux que i'y comprenne quelque chose; autrement, j'auray oublié le commencement, auant que tu sois à la fin.

SOLON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas; & à m'interrompre, si ie m'estens hors de suiet. Car c'est ainsi qu'il se pratique dans l'Arcopage, où l'on escoute patiemment les parties, ou les Auocats pour elles, lors qu'ils demeurent renfermez dans leur matiere; mais quand ils taschent d'esmouuoir les passions, ou de gagner les bonnes graces des Iuges, on les fait taire, pour empescher que la Iustice ne soit surprise, & que l'on ne consume inutilement le temps. Je te donne le mesme droit, pourueü que hors de là, tu me laisses le champ libre pour m'esgayer, puis qu'aussi bien nous n'auons que faire, & que nous sommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela est plus que raisonnable; & ie t'ay obligation de m'auoir appris ce passant vne coustume de ton pais, que ie trouue fort bonne. Parle donc, & ie te donneray bonne audience

audiente, comme vn Iuge de l'Arcopage mis de ra main.

S O L O N. Il faut auparauant que ie te die quelque chose de l'estat d'vne bonne Republique; car cela seruira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'vne ville ne consiste pas dans l'enclos de ses murailles, mais dans le corps de ses habitans; c'est pourquoy nous auons plus de soin de leur education, que des bastimens & des fortifications; car en leur apprenant comme il se faut gouverner, tant en paix qu'en guerre, nous les rendons inuincibles, & la cité imprenable. Apres donc que les enfans sont sortis de dessous l'aïlle de leurs meres, & qu'ils commencent à auoir le corps propre au travail, & l'esprit capable de raison & de discipline, nous les prenons sous nostre conduite, & exerçons l'vn & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous deuous estre; mais que nous auons besoin d'institution & d'exercice pour corriger nos defauts, & pour accroistre nos auantages. Semblables à ces ieunes plantes que le Iardinier souûtient avec des bastons, & couure contre les iniures de l'air iusques à ce qu'elles soient assez fortes pour supporter le chaud & le froid, & résister aux vents & aux orages. Alors on les taille, on les redresse; on coupe les branches superflües,

E c

pour leur faire porter plus de fruit ; on ôte les bâtons & les couvertures, pour les endurcir, s'il faut ainsi dire, & les fortifier. Nous esueillons donc d'abord l'esprit des ieunes gens, par l'estude de l'Arithmetique & de la Geometrie, apres leur auoir appris à lire & à escrire, & nous l'adoucissons par la Musique. En suite, nous les portôs à l'amour de la vertu, par la lecture des Poëtes, où ils voyent les paroles & les actions des Grands personnages, qui font naistre en eux le desir de leur ressembler. Car la Poësie a des charmes particuliers qui s'attachent à l'esprit, & qui impriment les belles choses, tant dans la memoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'administration des affaires, alors . . . . Mais ie ne m'aperçoy pas que cecy est hors de mon suiet ; c'est pourquoy ie m'impose silence à moy-mesme, sans attendre la voix de l'huissier, qui sans doute baissoit la veuë de honte, voyant que ie m'estois esgaré.

ANACARSIS. N'y a-t'il point de peines establies par vos loix, contre ceux qui passent sous silence les choses les plus considerables, pour s'attacher à d'autres moins importantes ?

SOLON. Pourquoi dis-tu cela ?

ANACARSIS. Parce que tu quittes ce qui concerne le gouvernement de l'Etat, pour m'entretenir des exercices du corps, qui sont beaucoup moindres.

**S O L O N.** Mais c'est le but que ie me suis proposé d'abord, que ie ne veux point abandonner, pour ne point rompre le fil du discours, ny embarasser ta memoire. Toutefois, si tu veux, ie diray quelque chose en passant, de ce que tu desires sçauoir; car ce n'est pas icy le lieu d'en parler. Lors que les ieunes gens donc sont capable de l'administration des affaires, nous leur apprenons les loix du país, qui sont proposées pour cela publiquement en grosses lettres, afin que tout le monde les puisse lire; & qui leur enseignent ce qu'ils doiuent faire, & ce qu'ils doiuent eluiter. Nous adioultons à cela la conuersation des Philosophes, qui leur apprennent à bien viure, & à ne faire tort à personne, & en suite à regler leurs desirs, & à moderer leurs passions; enfin, à parler & à se taire. Nous leurs imprimons aussi l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, par des Tragedies & des Comedies, permettant en celles-cy de taxer les defauts de quelques particuliers, tant pour les en corriger, que pour instruire les autres.

**ANACARSIS.** I'en ay veü iouer aux Bacchanales, où l'on voit les vns monter sur des eschafes, & vestus en Rois & en Princes, qui bâillent avec de grands masques, & prononcent des mots graues & empoulez; Mais les autres qui iouent des Comedies, ne s'esgueulent pas tant, & sont chaussez & vestus à l'ordinaire; quoy que leurs

masques soient encore plus ridicules. Comme ces hauts montez donc esmeuent la compassion, lors qu'on leur voit trainer leurs cothurnes, qui sont comme des entraues; les autres excitent la risée du peuple, si tost qu'ils paroissent sur le theatre.

**S O L O N.** Ce ne sont pas leurs cothurnes qui font pitié, mais les choses tragiques qu'ils representent, d'un ton lamentable, & avec des paroles de mesme; aidées de la Musique, qui a grand pouuoir sur l'esprit humain. Mais pour reuenir à nostre suiet, si tost que nos ieunes gens ont le corps fort & robuste, nous les faisons despoüiller à l'air, pour les accoustumer au chaud & au froid, & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus souples, à l'exemple des Conroyeurs, qui preparent le cuir de la sorte, pour le faire plus durer. En suite, nous les exerçons comme tu as veü, en presenee des vieillars qui prennent garde que tout aille bien; ce qui, avec la force & l'adresse, leur apprend à mespriser les coups & les blessures, & est comme vn prelude de la guerre. Que ne feront-ils point, estant armez, que tous nuds ils sont redoutables à leurs ennemis; car on ne leur voit point des corps pallez & deffaits; ni chargez d'une graisse inutile; mais ils sont robustes & vigoureux, capables des exercices militaires. De quel yfage peuent estre dans les combats; ceux qui ne peuent souffrir le Soleil:

en la pouffiere, & qui passissent, en voyant couler leur sang; à demy vaincus, par la seule veüe des Ennemis. D'ailleurs, ces exercices consomment les humeurs superflües, qui causent les fièvres & les maladies, & contribuent beaucoup à la santé. Car le corps d'un Athlete est comme du blé bien erible, où il n'y a point d'ordure; & les travaux qu'il souffre ne le tourmentent pas tant, comme ils l'exercent. Nous les accoustumons aussi à la course, pour les diuers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heure, & les faisons courir dans des sables, afin qu'ils soient plus vistes en vn lieu ferme & vny. Car on leur propose exprés des difficultez en ces jeux, pour leur rendre les choses nécessaires plus faciles. Nous les exerçons aussi à sauter, pour pouuoir franchir vn fossé lors qu'il en sera besoin, ou quelque autre obstacle qu'on aura ietté sur leur passage; & pour estre apres plus agiles, ils s'exercent d'abord avec des bales de plomb à la main. Ils s'accoustument pour se fortifier, à lancer vn iauelot, ou à ietter le plus loin qu'ils peuvent vn palay, qui est comme vne petite rondache d'airin poly, où il n'y a point de prise; de sorte qu'il est mesme difficile à tenir. Pour le sable & la bouë dont tu te moques, qui sont dans les lieux où l'on lutte, outre que cela empesche qu'on ne se fasse mal en tom-

bant, cela apprend à se tenir plus ferme en des lieux glissans, & rend les véritables combats plus faciles. Car la peine qu'il y a à colleter un aduersaire en cet endroit, sur tout lors que l'huile & la sueur font glisser la main sur la peau, est cause qu'on ne trouue apres plus de peine à emporter vn blessé du combat, ou à enleuer vn prisonnier. Pour le sable & la poussiere dont on se frotte, c'est pour vne raison toute differente, afin de donner plus de prise; outre que cela sert à arrester la sueur, & fait qu'on dure plus long temps au travail, & que les esprits ne se dissipent pas si tost. D'ailleurs, en fermant les pores qui sont ouuers par la chaleur, cela oste l'entrée à l'air qui est froid, & qui pourroit faire mal. On peut dire aussi que cela sert à nettoyer les ordures comme on escure la vaisselle. Je te demanderois volontiers, si tu aimerois mieux auoir le corps blanc & effeminé, comme ceux qui ne sont pas accoustumés au travail, que de l'auoir brun & vigoureux, come ceux que tu vois icy. D'ailleurs, ces exercices seruent à bannir l'oisiuete, qui relasche les forces du corps & de l'esprit, & rend les hommes paresseux & murtins; si bien qu'ils sont necessaires en temps de paix, & en temps de guerre.

A N A C A R S I S. Mais quand les ennemis vous attaquent, marchez vous au combat, ainsi poudreux & huilez? Et apprehendez ils que vous

ne les suffoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe, pour les faire tomber dans la bouë? Vos corps ainsi noircis au Soleil, sont-ils à l'espreuve de leurs armes? & prenez vous ces grands masques de Tragedie pour leur faire peur, ou ces hauts cothurnes pour les atteindre plus promptement? Prenez garde que ces exercices ne confument en vain vostre force & vostre vigueur, & que ce ne soient plustost des passe-temps de gens oisifs, que des escholes de vertu. Vous feriez mieux, à mon avis, de tascher à vous aguerrir par l'exercice des armes, non pas en lançant quelque jaelot sans pointe; mais en combattant tout de bon, avec l'espée & le bouclier, couverts de la cuirasse & de l'armet. Car en l'estat où ie vous voy, vous subsistez plustost par quelque faueur diuine, qu'autrement, puis que ie n'ay qu'à mettre l'espée à la main, pour faire fuir tous vos Athletes derriere les pilliers & les statuës qui embellissent ces portiques, & pour faire passer leur rougeur. En vn mot, vne longue paix vous a rendu incapables de soustenir le visage de vostre ennemy.

SOLON. Demandé-le aux Thraces, qui nous sont venus attaquer sous la conduite d'Eumolpe, & à vos Amazones avec leur Reine Hippolite. Car quoy que nous nous exerçons tout nuds, nous n'allons pas tout nuds à la guerre, & pas-

sons de ces exercices , à celuy des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y exerceicy , & si j'ay couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras , si tu y demeures plus long temps , & se te montreray tout nostre appareil de guerre avec nostre Caualerie , qui fait presque le quart des habitans. Mais nous trouuons qu'il est superflu , pour ne point dire barbare & ridicule , d'aller armé en temps de paix ; c'est pourquoy il n'est pas permis de porter vne espée. Cela est bon pour vous , qui estes tousiours errans & vagabons , exposez aux courses & aux embusches de vos ennemis , & qui n'estes pas seulement en seureté parmi vos Citoyens , comme nous le sommes par le moyen des loix & de la Iustice.

ANACARSIS. Mais pourquoy espuiser en vain ses forces , au lieu de les employer à la guerre ?

SOLON. Le corps n'est pas comme vn vaisseau suiet à tarir ; au contraire , ses forces s'augmentent par le trauail , & lors qu'il est exercé , il en deuiet plus robuste ; car il languit dans l'oisueteé , comme l'experience le tesmoigne.

ANACARSIS. Je ne puis respondre à toutes ces subtilitez ; mais ie voudrois pour le moins , que ces exercices fussent des images de la guerre , & qu'on se battist tout de bon l'espée à la main ,  
au lieu

au lieu de s'amuser à donner le croc-en-jambe à son compagnon.

SOLON. Il seroit trop cruel de se tuer, seulement pour l'exercice, & de priver l'Estat de braues hommes, qui pourroient rendre de bons seruices dans l'occasion. Pour ce qui est du prix qui est proposé au vainqueur, ie ne sçay pourquoy tu fais si peu de cas d'estre proclamé victorieux en presence de ses citoyens, & de recevoir des loüanges & des applaudissemens de tout le monde. Combien penses-tu que ces acclamations excitent le courage de la ieunesse, & allument dans leur cœur de desir d'honneur & de gloire? Que ne feront point pour la deffense de leur Patrie, ceux qui prennent tant de peine pour vne branche d'oliuier? D'ailleurs, à se montrer ainsi nud aux yeux des autres, on en a plus de soïn d'entretenir sa force & sa vigueur. Que dirois-tu, si tu voyois iouster publiquement des coqs & des cailles, avec ordre aux ieunes gens de s'y trouver, pour redoubler leur courage par la veüe de ces petits animaux, qui combattent pour la gloire iusques au dernier soupir; ou quand tu verras dans Lacedemone ce peuple belliqueux, courir apres vne balle qu'on iette au milieu de l'Amphitheatre, ou se partager en deux bandes dans vn lieu qui est enfermè d'eau, & s'entre-pousser iusqu'à ce que l'vn ou l'autre bataillon

*Coqs contre  
coqs. &  
cailles con-  
tre cailles.*

soit enfoncé ou recogné iusques-là? Mais tu seras bien plus estonné, lors que tu verras fouëtter les ieunes garçons iusqu'au sang sur l'autel de Diane, en la presence de leurs peres & de leurs meres, qui ne sont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter constamment la douleur; afin que s'ils venoient iamais à tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fist rien faire de lâche ni d'indigne de leur Patrie. Plusieurs donc meurent sous les coups de fouët, pour ne point trahir leur gloire; & on leur a dressé des statues publiques pour recompense.

ANACARSIS. Mais Lycurgue se faisoit-il fouëtter comme cela, quand il estoit ieune, pour s'exercer à la vertu; ou s'il a introduit ces coustumes en vn âge qui le mettoit hors de danger?

SOLON. Il est vray qu'il estoit desia vieux, lors qu'il les a establies. Car ce ne fut qu'apres auoir demeuré long-temps en Crète, pour apprendre celles de Minos, qui estoient estimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces coustumes estoient bonnes, que ne les as-tu donc suiuiés?

SOLON. Il me suis contenté de celles de mon pais.

ANACARSIS. Ce n'est pas cela; mais tu as veu combien il estoit ridicule de se faire du mal, pour s'empescher d'en auoir; & pour vne dou-

leur absente & incertaine, endurer des maux presents & certains, que le plus cruel Tyran ne feroit pas quelquefois souffrir. Si ie me trouue iamais à ces spectacles de Lacedemone, ie t'asseure que i'en riray tout mon saoul, & que ie diray bien des iniures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maison, comme des voleurs & des assassins. Leur Legislatteur, à mon auis, auoit besoin d'un peu d'ellebore pour luy purger le cerueau.

SOLON. Nedy pas cela d'un si grand homme; car quand tu seras à Sparte, on ne manquera pas de te satisfaire là dessus. Mais apres t'auoir appris nos coustumes, qui ne te plaisent pas trop, à ce que ie voy, il est temps de te demander les tiennes, & comment vous instituez la ieunesse?

ANACARSIS. C'est sans l'outrager, ni faire mal à personne; mais il faudroit plus de temps pour t'entretenir de ces choses; & i'ay besoin mesme de quelque loisir pour m'y preparer. Remettons la partie à demain, puis-qu'aussi bien il est desia tard.





## D V D E V I L.

*Il se moque des extrauagances qu'on fait dans le Deuil,  
plustost par coustume qu'autrement.*

**Q**V'IL y a de plaisir à considerer ce que les hommes font & disent dans le Deuil. Car ils trouuent tousiours ce qui leur est arriué insupportable tant à eux qu'à ceux qui pleurent ; & ceux qui les consolent, tâchent à montrer le contraire, quoy qu'ils flatent quelquefois leur passion, pour les contenter & gagner creance sur leur esprit. Mais voyons vn peu ce que disent ceux qui s'affligent ; apres auoir exposé leur opinion touchant les morts ; car cela fait partie de la Comedie. Le peuple abusé par les Poëtes, & particulierement par Hesiodé & Homere, s'est persuadé qu'il y auoit là bas vn lieu sou'terrain, fort profond & tenebreux, quoy qu'il pense bien sçauoir ce qui s'y passe ; où les morts sont retenus par des liens eternels & inuisibles, sans que personne en ait iamais pû sortir, que quelques vns, dans toute l'estenduë des siecles, encore a ce esté par vne grace particuliere, & pour des raisons tres-importantes. Car tout le pais est enuironné de grands fleuues, dont le nom mesme fait hor-

reur. Le Styx, le Phlégéon, le Cocyte, sans parler d'Acheron, qui est vn grand marais tout à l'entrée, qui exhale vne vapeur si grossiere, que les ames mesmes des oiseaux ne scauroient voler par dessus. On trouue d'abord à la descente, vne porte de diamant gardée par Eaque, le cousin germain de Pluton, en la compagnie de Cerbère, qui est vn chien à trois testes, qui fait de grandes caresses à ceux qui entrent, mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent sortir. Au delà du marais est vn grand pré d'Asphodèle; à trauers lequel passe le fleuue d'Oubly, qui est le mortel ennemy de la memoire, si l'on en veut croire ceux qui en sont reuenus; quoy qu'il soit assez estrange, comme ils ont pû s'en souuenir, apres en auoir beu, & conter toutes ces choses, qu'on ne sçait que par leur rapport. Dans ces lieux regnent Pluton & Proserpine; l'vne fille de Ceres, qui a esté enleuée, & emmenée là par force; & l'autre frere de Iupiter, qui a eu cet Empire pour son partage; & se nomme Pluton, qui signifie Richesse, à cause qu'il est riche en morts, comme m'a dit vn homme qui le pensoit bien sçauoir. Il a pour ministres les Peines, les Terreurs & les Furies, sans parler de Minos & de Rhadamante, tous deux Candios, qui rendent la Iustice tres-seuerement. Pour Mercure, il n'est là que comme vn oiseau de passage. Les

gens de bien sont enuoyez aux Champs Elifées, qui est vn lieu de delices; & les meschans, en des cachots eternels, où ils sont gelnez & tourmentez; les vns dans le feu, les autres sur des gibets ou sur des roües. Celuy-cy pour son supplice, traîne vn rocher, ou puise de l'eau dans vne cruche percée; cet autre est rongé d'vn Vautour, ou meurt de soif, sans pouuoir se desalterer, quoy qu'il soit dans l'eau iusqu'au col. Le reste qui n'a fait ni bien ni mal, se promène dans le pré que i'ay dit, où il est nourry des viandes qu'on porte aux morts, & des effusions que l'on fait sur leurs sepulcres; quoy qu'après tout, ce ne soient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps, & qui s'en vont en fumée, lors qu'on les touche. Cependant, les pauvres gens qui n'ont ni parens ni amis, courent fortune là bas de mourir de faim, parce que personne ne les assiste. Ces choses & autres semblables, ont tellement pris creance parmy le peuple, qu'on met vne piece d'argent en la bouche de ceux qui meurent, pour payer le Batelier; sans considerer si c'est vne monnoye qui ait cours dans le país; joint qu'on feroit mieux, à mon aduis, de ne rien donner, afin qu'on fût contraint de les renuoyer icy. Après cette ceremonie, on laue le corps du défunt; comme s'il n'y auoit point d'eau là bas, ou qu'il dût assister à quelque festin en

*Obole, qui est un cro-*  
*quis.*

arriuant; Car outre cela on le parfume, on le couronne de fleurs, on l'habille de ses plus beaux habits, soit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin, ou qu'on ne le traite pas selon sa condition. Tout cela est accompagné de plaintes & de regrets, de larmes & de sanglots, pour respondre à vn Maistre de ceremonie qui preside à l'action, & qui rapporte d'vn ton lugubre, les anciennes calamitez, pour faire pleurer si l'on n'en auoit point d'enuie. Les vns donc s'arrachent les cheveux, les autres se frappent l'estomac, ou s'esgratignent le visage. Il y en a qui déchirent leurs habits, & qui mettent de la poussiere sur leurs testes, ou qui se couchent par terre, & se heurtent contre les murailles; si bien que le mort est le plus heureux de toute la bande; Car tandis que ses amis & ses parens se tourmentent, il est placé en quelque lieu éminent, laué, nettoyé, parfumé & couronné, comme s'il vouloit aller en compagnie. En suite, son pere ou sa mere s'il en a, sortent de la troupe & le viennent embrasser, avec des lamentations si ridicules, que cela seroit capable de le faire creuer de rire, s'il auoit quelque sentiment. Car ils luy diront, par exemple, d'vne voix dolente, & d'vn ton lugubre; Ha! mon cher fils, pourquoy és-tu mort? c'estoit à moy d'aller le premier; Tu as esté bien pris sur le vert, & cueilly en la fleur de ton âge;

sans auoir gousté des plaisirs du monde, & des douceurs du mariage, & sans auoir laissé des enfans qui te ressembtent. On ne te verra plus iouer avec tes petits camarades, ni boire & manger avec eux; c'est ainsi qu'il parle, comme si l'on auoit besoin de viures là bas, & qu'on dût mourir de faim, faute d'en auoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens, esgorgent leurs cheuaux & leurs esclaves, pour les aller seruir en l'autre monde; & brulent ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus precieux, comme si cela leur deuoit estre fort vtile. Cependant, tout ce queces gens-là disent, ce n'est, ni pour les morts, qui ne les sçauoient entendre, qu'ad ils crieroyent dix fois plus haut; ni pour eux-mesmes; car il suffiroit de parler tout bas, ou de le penser sans le dire, Si bien qu'il ne reste, sinon que ce soit par coustume, ou pour les autres, de peur qu'on ne les croye sans amitié, & sans sentiment pour leurs proches. Car du reste, ils ne sçauent ni où le défunt est allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort: Au contraire, tout bien considéré, ils trouueroient peut-estre qu'il luy estoit auantageux de mourir. S'il les entendoit donc, voicy ce qu'il pourroit dire: Qu'avez-vous tant à pleurer, pauures gens, & à vous tourmenter pour moy, qui suis plus heureux que vous? Voudriez-vous que i'eusse vescu iusqu'à vn âge décrépité, pour estre à charge à mes amis & à ma famille,

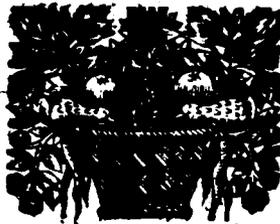
& en

& en risée aux autres, après auoir perdu tous les sens, & souffert mille afflictions durant la vie. Vous regrettez de ce que ie ne pourray plus ni manger ni boire; Mais n'est-il pas plus auantageux de n'auoir plus besoin de boire ni de manger? Vous feriez donc mieux de crier; Ha! mon fils, Tu ne seras plus sujet aux infirmités de la vie; Tu ne seras plus tourmenté de froid ni de chaud, de soif ni de faim; Tu n'apprehenderas plus les menaces d'un tyran, ni les embusches d'un ennemy; Tu ne seras plus tyrannisé des passions, ni trauaillé des débauches de la jeunesse; & ne craindras plus les douleurs ni les tourmens de la vieillesse. Ces plaintes, à vostre auis, ne seroient-elles pas plus iustes, & moins ridicules? Il pourroit encore ajouster; Est-ce que les tenebres où ie suis vous font peur, & que vous apprehendez que ie ne sois suffoqué par la pesanteur de mon sepulcre? Mais vn mort n'a rien à craindre, puis-  
ou, estouffé  
dedans.  
qu'il ne sçautoit plus mourir; & mes yeux pourris ou bruslez n'ont plus besoin de voir la lumiere. D'ailleurs, quand ie serois miserable, à quoy me seruiroient toutes vos plaintes & tous ces coups donnez contre l'estomac, à la cadence des instrumens, & cette tombe couronnée, & ces effusions & ces lamentations de femmes? Croyez-vous que ce vin que vous répandez, descende iusqu'aux enfers, & soit encore bon à boire en l'autre monde?

Car pour les bestes que vous bruslez en sacrifice, vne partie s'en va en fumée, & le reste n'est que cendres, qui seroit vn fort mauuais aliment. Il y a donc long temps qu'il me prend enuie de rire de tout ce que vous faites ; mais ce linge dont vous m'avez embeguiné, m'en empesche. Si le mort ressuscitoit à vostre auis, n'auroit-il pas plus de raison de dire cela, que les parens qui le pleurent n'en ont de dire ce qu'ils disent ? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts, qui sont semblables par tout ; mais les sepultures sont différentes, selon les diuerses nations. Car les vns les brûlent ou les enterrent, les autres les embaument ou les mangent. l'ay assisté à des festins en Egypte, où l'on les place au bout de la table ; & quelquefois vn homme par necessité, preste la carcasse de son pere ou de sa mere, pour seruir à cét usage. Pour les monumens, les colonnes, les inscriptions, & les pyramides, y a-t-il rien de plus inutile & de plus ridicule ? Il y en a qui celebrent des ieux à la memoire du défunt, & qui font des oraisons funebres sur son sepulcre, comme si cela luy deuoit seruir là bas de certificat & d'atestation de vie & mœurs. Apres tout cela, on traite l'assemblée, où les amis vous consolent & vous conuient à manger. Iusques à quand, disent-ils, voulez-vous pleurer vn mort ? Vous ne le rappellerez pas en vie par vos larmes. Vous vou-

*Squelette  
corps séché.*

lez-vous faire mourir pour desesperer vos amis, & laisser vos enfans orphelins ? Il faut pour le moins manger, quand ce ne seroit que pour faire durer vostre deuil. A la fin vous vous laissez vaincre apres beaucoup de resistance, quoy que vous mouriez de faim, parce qu'il y a trois iours que vous n'avez mangé. Voilà vne partie des choses qu'on fait dans le deuil, & d'autres encore plus ridicule, tant par vne mauuaise coustume, que par vne fausse opinion que la mort est mal.





## L'ORATEUR RIDICULE.

*C'est proprement une Satyre contre quelque particulier qui l'auoit offensé, qu'il traite de ridicule, prenant le contrepie de la véritable Eloquence, pour décrire la sienne.*

**I**E te louë, mon fils, d'auoir de la passion pour l'Eloquence. Car qu'y a-t-il de plus grand & de plus diuin, que de sçauoir gouverner les hommes, les regir par le discours, & se faire obeïr sans garde ni sentinelle? Mais pour en venir là, il faut beaucoup de temps & de peine. Tu ne dois pas pourtant perdre courage, pour la grandeur de l'entreprise: au contraire, il faut réueiller tes forces, pour vaincre les difficultez qui se presentent; & considerer combien de gens se sont rendus illustres par là, qui n'estoient rien auparauant. D'ailleurs, ie ne te conduiray pas par vn chemin rude & espineux, mais par de beaux lieux & d'agrecables vallons; où tu trouueras du frais & de l'ombre, tandis que les autres grimperont en vain par des rochers & des precipices. Ces promesses sont grandes, mais veritables; car si Hésiode pour auoir mâché quelques feuilles de laurier sur la montagne d'Hélicon, de simple berger, deuint

grand Poëte, pourquoy l'Eloquence coustera-elle plus à acquerir ; veu qu'elle le cede beaucoup à la Poësie, tant pour la grandeur des figures, que pour la majesté de l'expression ? Il faut que ie te conte à ce propos, ce qui arriua à Alexandre, lors qu'apres la iournée d'Arbelles, il se vit maistre de l'Asie. Car, comme il vouloit establir des Couriers par tout pour enuoyer ses ordres plus promptement, & estre auerty plustost de ce qui se passoit dans son Empire ; vn marchand Phénicien luy proposa de percer quelques montagnes, pour faciliter le chemin de Perse en Egypte, qui estoit fort lōg, & où l'on ne pouuoit aller qu'avec beaucoup de temps & de peine, à cause des grands détours qu'il falloit prendre. Mais comme plusieurs choses paroissent incroyables d'abord, qui ne le sont pas en effet, Alexandre ne goustâ pas cet auis, quoy qu'il fût pressé de donner ordre aux affaires de l'Egypte ; mais l'experience a fait voir depuis qu'il estoit tres-bon. Ne rejette donc pas le mien, & sage aux despens d'Alexandre, croy que ie te puis faire trauerser sans peine tous les obstacles qui sont sur le chemin de l'Eloquence, & te rendre en peu de temps grand Orateur. Mais ie te veux décrire premierement le pais où tu dois aller, & t'en dresser la figure. L'Eloquence habite sur vne haute montagne, dans vne pompe & vne majesté extraordinaire ; car elle tient d'vne

*Où, tra-  
uersev.*

main vne corne d'abondance pleine de toutes sortes de fruits & de fleurs ; & de l'autre, la gloire, la puissance & les richesses, sans parler des louanges & des applaudissemens, qui l'environnent, comme autant de petits Cupidons, ou comme ces enfans qui se ioient autour du Nil, si iamais tu l'as veu comme on le peint monté sur vn crocodile ou sur vn cheual marin. Imagine-toy que tu es l'vn des courtisans de cette Belle, ou plustost l'vn de ses galans qui la recherche en mariage, pour iouir de sa beauté & de sa gloire. Lors que tu approcheras de sa demeure, tu perdras courage comme les soldats d'Alexandre, à la veüe du rocher d'Aorné ; car elle est teinte tout autour de roches affreuses. Mais enfin, apres auoir bien tournoyé, tu trouueras deux chemins, l'vn qui n'est qu'vn petit sentier taillé dans le roc, par où est monté Demosthene & les autres grands Orateurs de l'antiquité, mais qui est maintenant desert, & tout couuert de ronces & d'espines ; l'autre large & fleury, par où montent les Orateurs modernes. I'ay esté si mal-heureux que de prendre le premier, pour n'auoir découuert l'autre que fort tard ; ce qui m'a donné beaucoup de peine inutilement. Car ie croyois le Poëte, qui dit, Que les biens pro-  
 uiennent des maux, & que les roses se cueillent sur des espines ; mais i'ay trouué au contraire, que plusieurs ont acquis beaucoup d'estime & de re-

putatiō, sans iamais auoir trauaillé; & qu'ils triomphent maintenant sur le char de l'Eloquence, pour auoir sçeu bien choisir d'abord. Je sçay bien que du commencement tu ne sçauras lequel prendre de ces deux chemins, n'ayant pas assez de resolution pour quitter la trace des anciens, & estant charmé d'autte costé, par l'inuention des autres. D'ailleurs, tu rencontreras au bas du roc, vn homme fort & robuste, mais d'vne mine graue & seuer, qui s'offrira à toy pour guide dans ce chemin rude & espineux, où l'on voit encore les vestiges de Platon & de Demosthene, & te dira que si tu le quittes, tu tomberas dans des abismes & des precipices. Il te donnera à imiter les harangues des anciens Orateurs, qui sont mâles & nerveuses, & où tous les pas sont marquez; & tu diras que tu ne peux reüssir autrement, ni arriuer où tu pretens, qu'apres beaucoup de temps & de peine; ce qui te desesperera d'abord, car il ne parlera que de lustres & d'olympiades; & non de mois ni d'années; & ne te demandera pas peu aussi pour te montrer le chemin. Voilà ce que te dira ce vieux réuteur avec famine renfrognée, qui ne te proposera pour exemples que des morts & de vieilles Pancartes, sans considerer que cela estoit bon sous le regne de Philippe & d'Alexandre, dont la puissance estoit formidable à la Grece; mais que nous iouïssons

maintenant d'une paix profonde, & sommes aussi éloignez de leurs mœurs que de leurs temps. Si tu me veux croire, tu quitteras ce bon-homme & son chemin raboteux, par où tu n'arriuerois que bien tard, & prendras l'autre qu'on a decouvert depuis peu, qui est plus aisé & plus battu. Tu trouueras à l'entrée vn homme de bonne mine, vestu à la mode, avec vne contenance lasciuue, & vn port effeminé, qui te conuiera à le suivre, en se grattant la teste du bout du doigt, & passant sa main dans ses cheueux. Pren garde de ne le pas rebuter, car c'est vn thresor qui s'offre à toy, & le fauory d'Apollon & des Muses. Mais que dis-je, il n'aura pas plustost ouuert sa bouche de roses, que tu seras charmé de la douceur de son Eloquēce, & iureras qu'il n'a esté nourry que de Nectar & d'Ambrosie. Si tu le suis, tu deviendras en moins de rien tres-celebre, & comme luy, tu regneras dans les assemblées. Tu ne manqueras donc point d'ajouster foy à ses preceptes; mais il vaut mieux les entendre de sa bouche, de peur que ie ne les puisse rapporter si bien que luy. Il te dira d'abord avec vn souris, en passant la main sur ton front, & radoucissant sa voix; Est-ce l'Oracle d'Apollon, mon fils, qui vous a enuoyé vers le plus grand des Orateurs, comme il enuoya autrefois Chéréphon vers le plus grand des Philosophes; ou si vous y auez esté conduit

par

par la foule, & porté sur l'aile de la Renommée. Mais quoy qu'il en soit, ie vous feray voir que j'ay le mesme auantage sur les autres, que la trompette a sur la flûte, & la cigale sur les abeilles; car il parle de soy avec grande modestie. Pour deuenir donc Orateur, ajousta-t-il, vous n'avez qu'à suiure mes pas, & à faire ce que ie vous diray. Premièrement, ie me moque du sçauoir & de l'estude; l'Eloquence est quelque chose au delà, & il n'est pas si necessaire d'estre sçauant que d'estre hardy, & bannir cette sottise pudeur, qui donne mauuaise opinion de soy. En vn mot, pour estre bon Aduocat, aussi bien que bon Courtisan, il faut estre vn peu effronté, & se souuenir que la resolution n'est guere plus necessaire à la guerre qu'au barreau. Car pourueu que vous parliez d'vn ton de commandement, & que vous ayez la démarche fière, l'habit magnifique, la suite de mesme, il faut croire que tout ira bien. Apés auoir eu soin de son habit & de sa mine, il faut toûjours tenir à la main vn liure, comme si l'on étudioit quelque chose, quoy qu'on ne fasse rien moins que cela; Auoir à commandement de beaux mots, & des phrases à la mode, pour se faire admirer? En faire mesme de nouvelles, sans se soucier de celuy, qui dit à l'Empereur qu'il n'auoit pas droit de faire vn mot. Que si on les rebute, ou quelqu'au-

tre chose semblable que vous voudrez introduire, ne manquez pas d'avoir tout prest le nom de quelque ancien Poète ou Orateur pour l'autoriser, quand il n'en auroit jamais parlé. Du reste, ne vous amusez point à l'Eloquence froide & surannée de Platon, d'Isocrate, & de Demosthène; mais ayez toujours devant les yeux celle des modernes, qui est plus mignarde & plus polie; & lors qu'il vous faudra haranguer, ne soyez point en peine de traiter vostre sujet; mais parlez indifferemment de tout, sans avoir égard à l'ordre ni à la matiere. C'est assez que vous ne demeuriez pas court. Sur tout, ne manquez pas dans Athenes d'alleguer les coustumes des Indes ou d'Égypte; car c'est le moyen de se faire admirer. Ayez toujours à la bouche Marathon & Cynégire: Percez le mont Athos, enchaisnez l'Hellepont., obscurcissez le Soleil des flèches des Perses, tarissez les fleuves de leur multitude, poursuivez Xerxés, soustenez Leonidas, lisez les caracteres sanglans d'Othryade. Ne parlez que de Salamine, d'Artemise & de Platées: Enchassez par tout ces beaux mots & ces belles phrases dont j'ay parlé, comme autant de pierreries. Ne vous expliquez que par figure, avec quelque serment ou quelque exclamation. Repetez souvent, *Messieurs*, d'un ton harmonieux & musical. Crachez en parlant, frappez-vous sur la cuisse;

*Choses illustres de l'histoire Grecque.*

carrez-vous en marchant, parlez en chantant, rompez-vous la teste & aux autres, à force de crier. Que si l'on vous fisse, ou qu'on ne vous vueille pas écouter, rabrouëz les auditeurs, & arrestez ceux qui voudront sortir. Reprenez tousjours les choses dès leur origine, & remontez, s'il se peut, iusqu'à la guerre de Troye, & au déluge de Deucalion. Car peu de gens apperceuront vos defauts, & ceux-là se tairont par modestie. Que s'ils en parlent, on croira que c'est par envie, & vous aurez tousiours l'aprobation du peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend point; & qui croit qu'on dit des merueilles, lors qu'on les prononce hardiment. D'ailleurs, la promptitude donne l'admiration, ou sert d'excuse; au lieu qu'on attend quelque chose de grand d'un homme qui est préparé: C'est pourquoy ie vous déconseille la meditation, tant en vos escrits qu'en vos harangues. Que si vous demeurez court, il faut donner ordre que vos amis ménent du bruit, ou fassent quelqu'autre chose, pour auoir le temps de songer à ce que vous auez à dire. Car ce n'est pas vn petit secret d'entretenir vne cabale, qui rabille nos defauts & celebre nos auantages, & qui nous aplaudisse à la fin, pour seruir d'exemple aux autres, & nous accompagne en foule à la sortie. Ne manquez pas vous-mesme de célébrer vos louanges,

& quand vous aurez harangué, rapportez les plus beaux endroits de vostre harangue, pour faire voir l'avantage que vous avez sur les anciens. Mais j'ay pensé oublier le principal, qui contribuera le plus à vostre gloire, c'est de n'estimer que soy-mesme; & si les autres disent quelque chose de bon, de crier qu'ils l'ont dérobé. Arriuez tousiours le dernier dans vne assemblée, parce que cela sert à se faire remarquer; & tandis que chacun est en attente, dites quelque chose qui fasse dresser l'oreille aux assistans, & perdre creance à celuy qui doit parler. Il ne faut pas faire beaucoup de gestes, car cela est bas; ni se leuer qu'une ou deux fois, pour ne point témoigner trop d'action. Il se faut tousiours moquer de ce que les autres disent; car il y a mille occasions de médire, pourveu que la calomnie soit delicate, & qu'on ait de l'audace & de l'assurance pour la debiter. Voilà ce qu'on doit faire en public, tandis qu'en particulier on passe le temps dans les jeux & la débauche, en feignant tousiours d'avoir quelque bonne fortune, & taschant de se mettre bien avec les Dames; car cela sert à donner de la reputation. Si vous vous appliquez de bonne-heure à toutes ces choses, vous reüssirez parfaitement; & il n'est pas besoin de dire ce qui vous en-reuiendra. Car vous sçavez ce que j'estois, & ce que ie suis deye-

nu ; Comme ie suis né de bas lieu, & que i'eus bien de la peine à me faire valoir d'abord par quelque agrément que i'auois, & en suite par les bonnes graces d'une vieille dont la faim me faisoit trouuer les caresses agreables, quoy qu'elle n'eust plus que quatre dents, encore estoient-elles ratachées avec des filets d'or. Cependant, i'aurois esté son heritier, sans vn coquin de valet qui m'accusa d'auoir acheté du poison, pour m'en défaire plustost. Elle me chassa donc honteusement, & me reduisit à faire le mestier d'Avocat, par le moyen duquel ie subsiste, en faisant semblant d'auoir connoissance avec les Iuges, & trahissant mes parties. Car quoy que cela me fasse passer pour vn meschant homme, cela sert tousiours à me faire craindre, & empesche qu'on ne s'ose attaquer à moy. Du reste, bien que ie ne remporte pas souuent la victoire, ie ne laissé pas de couronner ma porte de festons pour entretenir ma reputation, & tromper ceux qui n'en sçauent rien. Voilà l'Eloquence que ie vous propose, dont ie suis vn viuant exemple, comme estant paruenue par là. Ce sont-là à peu près les paroles que te dira ce galant-homme ; & si tu le crois, tu reüssiras comme luy, sans auoir besoin pour subsister, de faire la cour aux vieilles ; mais tu obtiendras en mariage l'Eloquence, & seras porté sur le char aisé de Platon ;

246 L'ORATEUR RIDICULE.

si bien qu'il te s'iera mieux de parler de toy, qu'à luy de Iupiter. Mais pour moy, qui suis trop timide & trop retenu, ie ne sçauois me rendre illustre par cette voye; & ie te cederay cét honneur, aussi bien qu'à ton maistre. Que dis-je, i'y renonce desia, & ie t'abandonne le prix de la course, pourueu que tu auoies, que ce n'est pas pour auoir esté plus viste que moy, que tu m'auras deuancé; mais pour auoir pris le plus court chemin.





## LE MENTEVR, OV L'INCREDVLE.

## D I A L O G V E

DE PHILOCLES ET DE TYQVIADÉ.

*Il se moque des contes que l'on fait des apparitions & des esprits, & accuse la Magie de fausseté & d'imposture.*

TYQVIADÉ. **D**'Où vient, Philoclés, que la pluspart des hommes aiment à mentir, & ne se contentent pas de debiter des mensonges, mais sont bien aises d'entendre; & triomphent, quand on les entretient de sornettes, ou qu'ils en content eux-mesmes?

PHILOCLES. Quelques-vns le font pour le profit.

TYQVIADÉ. Je ne parle pas de ceux-là, & j'excuse mesmes ceux qui mentent pour éviter quelque danger, comme fit Vlyse, ou pour faire quelque fortune; sans parler des mensonges louïables qui se font pour tromper son ennemy. Mon estonnement est d'en voir, qui aiment le mensonge pour luy-mesme, & sans qu'il leur en reuienne ni profit ni honneur.

PHILOCLE'S. Y a-t-il des gens assez extrauagans pour cela?

TYQUIADE. Plusieurs & de tres-grands personnages, qui ne se plaisent pas seulement à tromper les autres, mais à se tromper eux-mêmes; ce qui me donne de l'estonnement, mêlé de quelque indignation. Car, pour ne rien dire des Poëtes, n'auons-nous pas des Historiens, comme Ctésias & Herodote, qui non contents d'abuser ceux de leur siècle, ont voulu consigner leurs Fables à la posterité? Mais ie ne puis souffrir dans les Poëtes mêmes, de voir que Saturne chastre son pere, que Prométhée est attaché en croix, que les Géans font la guerre aux Dieux; sans parler de la Tragedie des enfers, & des diuerses metamorphoses de Iupiter, & vne infinité d'autres semblables. Ajoustez à cela les Chimeres, les Gorgones, les Cyclopes, & autres pareilles resueties, pour faire peur aux petits enfans. Encore passe pour les Poëtes, & les anciens Historiens, qui n'auoient rien de meilleur à nous debiter; Mais que dirois-tu de voir mentir des nations toutes entieres, comme les Candios lors qu'ils montrent le sepulcre de Iupiter, & les Atheniens quand ils disent qu'Erichon & leurs predecesseurs nâquirent de la terre, comme si c'estoient des chous, encore les faudroit-il semer? Les Thébains sont encore plus extrauagans, qui se font

*le ciel.*

se font venir des dents d'un serpent. Cependant, ceux qui ne croient pas ces choses & autres semblables, passent pour impies, comme s'ils s'attaquoient aux Dieux, & qu'ils doutassent de leur pouuoir, tant le mensonge a trouué de creance parmy les hommes. Pour moy, ie le pardonne aux villes qui le font pour rendre leur origine plus Auguste; mais de voir des Philosophes qui traueillent à la recherche de la verité, se plaire à conter & à entendre des fables, comme si c'estoient des veritez infaillibles, c'est ce que ie ne puis comprendre, & que ie trouue tout à fait ridicule & insupportable. Car ie viens tout presentement de chez Eucrate, où i'ay ouï dire tant de fadaïses, que i'ay esté contraint de sortir, parce que cela me faisoit mal au cœur.

PHILOCLE'S. Tu m'estonnes; car iel'ay toujours pris pour vn homme sage, qui ne voudroit pour rien du monde mentir, ni souffrir qu'on mentist en sa presence.

TYQVIADÉ. Si tu sçauois les sottises qu'il a dites, & comme il les a assurées, iusqu'à prendre ses enfans à témoin, tu perdrois bien la bonne opinion que tu as de luy. Pour moy, ie le regardois entre deux yeux, comme s'il fût deuenu fou; & quelquefois ie le prenois pour vn imposteur, & m'estonnois qu'il nous eust imposé si long-temps avec sa mine graue & seure.

PHILOCLE'S. Mais encore , que disoit-il? car ie voudrois bien sçauoir les impostures qu'il cachoit sous vne si grande barbe?

TYQUIADE. I'auois coûtume de l'aller voir de temps en temps , lors que i'estois de loisir ; & ayant appris qu'il estoit malade , & qu'un de mes amis avec qui i'auois quelque affaire , estoit chez luy , i'y suis allé pour les voir tous deux ; & en arriuant i'ay trouué que mon amy n'y estoit plus , mais en sa place il y auoit bonne compagnie. Car le Philosophe Péripatéticien Cleodème y estoit , avec le Stoïcien Dinomaque , & Ion le Platonicien , qu'on croit seul auoir pénétré dans les secrets de son maistre ; Tous chefs de secte , & autant de lumières de vertu & de doctrine , dont la présence seule deuroit écarter le mensonge. Le malade commençoit à se mieux porter , sa fluxion estant tombée sur les iambes ; & chacun se mésoit de luy donner quelque recette , comme on a de coûtume. Après l'auoir salüé , & m'estre excusé à l'ordinaire de ne l'auoir pas visité. plustost , sur ce que ie ne faisois que d'apprendre son indisposition , Il me dit d'une voix assez basse , que ie me misse sur son lit , ce qui m'estonna , parce qu'en entrant ie l'auois trouué qui parloit avec grande action ; & comme ie luy eus obey , prenant bien garde à ne point toucher à ses iambes , Cleodème poursuiuant son

discours ; En leuant, dit-il , de la main gauche la dent d'vne belette qui ait esté tuée de la sorte que ie viens de dire ; & la liant dans la peau d'vn lion nouvellement escorché , puis en entortillant vos jambes , la douleur s'apaisera aussi-tost. Ce n'est pas dans la peau d'vn lion , reprit Dinomaque , qu'il faut entortiller cette dent , mais dans celle d'vne jeune biche ; ce qui est plus probable à cause de la vitesse de cet animal , quoy que le lion ait plusieurs autres perfections. Car sa graisse , iointe à son pié droit & aux poils de son menton , a de grandes verrus , pourueu qu'on sçache les paroles qu'il faut dire ; mais cela ne sert de rien à la goutte. I'ay crû autrefois comme vous , repartit Cleodème , que la biche estoit plus propre à cela que le lion ; mais vn Afriquain me dit vne raison qui me fit rendre ; c'est que les lions prennent les cerfs , qui est vne marque qu'ils sont plus vistes qu'eux , & la compagnie applaudit à cette raison. Estes-vous si fous , leur dis-je , que de croire qu'on puisse guérir vn mal , de paroles , si ce n'est vn mal d'esprit , & que des remedes si extrauagans ayent esté destinez par la Nature qui est si sage , à la guérison des maladies ? Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance , bien que le Médecin qui estoit présent , tesmoignast d'estre de mon auis pour se venger , à ce que ie croy , de ce qu'ils condamnoient le sien , qui estoit de diminuer les

*Antigonus*

forces du malade en luy ostant le vin, & ne le nourrissant que d'herbages. En suite, Cleodème me dit en souïrant; Quoy Tyquiade! tu ne crois pas que le remede que nous auons dit, puisse guerir la goutte? Non, dis-je, quand on enfermeroit vne douzaine de belettes dans la peau d'un lion, fut-ce celuy de Némée, veu que le lion mesme est tourmenté de ce mal, & a quelquefois bien de la peine à marcher. Tu ne sçais donc pas, reprit Dinomaque, qu'on charme tous les iours la fièvre, qu'on enchante les serpens, & qu'on guerit les maladies avec des paroles que les vieilles sçauent. L'un est aussi incertain que l'autre, repliquay-je; & iusqu'à ce qu'on m'ait fait voir que la fièvre a des oreilles pour entendre ce qu'on luy dit, ie prendray cela pour des contes de vieille. Il semble à t'ouïr parler, ajouta Dinomaque, que tu ne crois pas seulement qu'il y ait des Dieux, ou que tu doutes de leur puissance. Nullement, luy dis-je, il se peut bien faire qu'il y en ait, & que tout cela ne soit que fables. Pour moy, ie réuere leur pouuoir, & admire tous les iours les merueilles qu'ils operent dans la Nature, par le moyen des remedes qui sont destinez pour cela. Mais Esculape & ses descendans ne guerissoient pas les maladies avec la peau d'un lion & les dents d'une belette, ni en murmurant des paroles, mais en appliquant des remedes salu-

raires: Laissez- là cét incrédule, dit Ion, pour ouïr ce que i'ay veu en ma ieunesse. On vint dire vn iour à mon pere, que son vigneron se mouroit de la morsure d'vne vipere; & là dessus on vit entrer ses camarades qui le portoient à demy-mort sur vn petit liêt, ayant le corps tout enflé & tout liuide. Comme mon pere pleuroit de le voir en cét estat, vn de ses amis qui estoit present; Ne crain rien, dit-il, ie te vais querir vn Caldéen qui le guerira. Pour le faire court, le Caldéen vint qui le guerit, avec des paroles, en pendant à son pié vne pierre tirée du sepulcre d'vne vierge. Aussi-tost le malade chargea son petit liêt sur ses espauls, & s'en retourna trauailler à la vigne, où il auoit esté mordu. Pour comble de merueilles, ce Magicien allant le matin à la campagne, fit vn grand cerne qu'il purifia avec vne torche & du souffre, puis faisant trois tours, & prononçant sept noms d'vn vieux liure, il y fit venir tous les serpens de la contrée, à la reserve d'vn vieux dragon, qui ne se pouuoit presque plus traifner de vieillesse, ce qui l'empeschoit d'obeïr. Alors le Magicien en colere commanda au plus ieune de l'aller querir, ce qu'il fit; & lors qu'ils furent tous arriuez, il ne fit que souffler dessus, & les consuma en vn instant; ce qui nous remplit tous d'admiration. Le jeune serpent, luy respondis-je, amena-t-il ce vieux dragon par-

deffous les bras, ou s'il s'apuyoit sur vn bâton, parce qu'il ne se pouuoit plus soustenir. Tu te mocques, reprit Cleodème, & i'ay esté quelque temps comme toy que ie ne voulois rien croire, iusqu'à ce que ie vis ce Magicien du Septentrion, voler & marcher sur les eaux, ou bien à trauers le feu, avec des Garbatines, qui est la chaussure du pais. Je ne parle point de chasser les démons, ressusciter les morts, faire descendre la Lune en terre, & remonter Proserpino des enfers, parce que c'estoient des choses ordinaires. Mais ie vous diray ce que ie luy ay veu faire à Glaucias. Ce ieune homme après la mort de son père, deuint extrêmement amoureux de Chrysis, la fille de Déménet; & comme il estoit mon disciple, il me decouurit sa passion. I'en fus bien fâché, car il étudioit fort bien; & à l'âge de dix-huit ans scauoit vne grande partie de la Philosophie d'Aristote. Mais voyant que ie ne le pouuois détourner de cet amour, ie luy amenay ce Magicien, à qui ie donnay cent francs pour faire quelques sacrifices, & luy en promis quatre fois autant, si Glaucias pouuoit iouïr de sa maitresse. Au croissant-donc de la Lune, qui est le temps le plus propre pour cela, il fit vne fosse sur le minuit, dans le logis de Glaucias, où après auoir prononcé quelques paroles, aparut premièrement le pere, qui estoit mort, il y auoit sept mois, & qui

*Peaux de  
bestes nou-  
uellemens  
écorchées.*

se mit fort en colere contre son fils : mais à la fin il se rendit à sa passion. En suite, vint Proserpine qui menoit Cerbère en lessé : puis la Lune, qui est vn monstre à plusieurs formes, & qui n'est iamais en mesme estat. Après cela le Magicien fit vn petit Cupidon de terre, & luy commanda d'amener Chrysis. Ce Cupidon s'enuole aussi-tost, & au bout de quelque temps on ouït Chrysis frapper à la porte, vaincuë par la violence de son amour, & en entrant elle vint sauter au cou de Glaucias, & demeura avec luy iusques au iour. Alors tous les fantômes disparurent, & elle se retira. Si tu auois veu cela, ajouta-t-il, tu ne douterois plus de la force des paroles. Il est vray, luy dis-ie, que ie le croirois, si ie l'auois veu ; mais iusques-là vous me permettrez d'en douter ; outre que ie connois Chrysis pour vne Courtisane assez facile, dont on peut faire tout ce qu'on veut pour peu de chose, sans qu'il soit besoin de faire descendre la Lune en terre, ni remonter Proserpine ; car elle accourt au son de l'argent, comme les démons s'enfuient au bruit de l'airain. Mais ie m'estonne qu'avec vn si beau secret, ce Magicien ne se rend le plus heureux homme du monde, sans auoir besoin de chercher sa vie. Tu es insupportable, dit Ion, de ne vouloir rien croire ; mais que répondrois-tu à

ceux qui chassent les diables, & qui guerissent les démoniaques avec des paroles? Tout le monde connoist ce Syrien de la Palestine, qui pour de l'argent déliure les lunatiques & les possédez. Car tandis qu'ils sont couchez par terre, qu'ils roulent les yeux, & qu'ils écument, il interroge le démon, qui luy respond en Grec ou en autre langue, sans que le patient remuë les lèvres, tant que le démon est contraint de sortir par la force de ses coniurations & de ses menaces, & i'en ay veu sortir vn qui estoit tout noir & enfumé. Je ne m'estonne pas, luy dis-je, que tu voyes ces choses, veu que tu apperçois les idées, qui sont d'une nature bien plus spirituelle & plus inuisible. Comme s'il estoit seul qui eût veu des demons, reprit Eucrate, & qu'on n'en rencontraist pas à toute heure de iour & de nuit. I'en ay veu cent fois en ma vie, & du commencement i'en auois peur; mais maintenant, i'y suis tout accoustumé; Sur tout, depuis qu'un Arabe m'a donné un anneau du fer d'une croix, & qu'il m'a appris une oraison où il entre plusieurs noms; mais tu ne croiras pas cela, non plus que le reste. Je n'ay garde de démentir, luy dis-je, un si venerable vieillard, & particulièrement chez luy, où chacun a la liberté de dire ce qui luy plaist. Tous mes gens, reprit-il, te diront, depuis le plus petit iusqu'au plus grand, comme une de mes statues s'aparoist

*Il raille les  
Platoniciens.*

s'apparoist à eux toutes les nuits. Laquelle, luy dis-ic? Cette belle, répondit-il, qui est de la main de Démétrius: & qu'on voit sous le porche en entrant. Est-cele Discobole, luy repartis-ic, qui se panche pour ietter le palay, & se tourne vn peu vers celuy qui le porte, pour le prédre de sa main, tandis que l'autre se baisse pour le luy donner, & semble n'atendre pour se redresser, sinon que son compagnon l'ait ietté? Celuy-là est vn chef-d'œuvre de Myron, dit-il, & c'est n'est pas celuy dont ie veux parler, ni cet autre de Polyclère avec ses tresses entortillées, ni pas vn de ceux de la main droite, où sont les Tyrannicides de Critias. Mais n'as-tu pas veu vne statuë près de la fontaine, où les veines paroissent comme sur vn corps véritable? Elle est chauue, à demi-nuë, avec vn gros ventre & quelques poils de barbe qui semblent agitez du vent. Ie croy que c'est la statuë de Pellicus Général des Corinthiens. Oüi, dis-ic, ie la connois, elle est à la main droite de Saturne, & a des bandelettes, des guirlandes seiches sur la teste, & l'estomac couuert de lames d'or. C'est moy, dit-il, qui les ay fait dorer, pour m'auoir guéry d'vne fièvre, qui me tourmenta l'espace de trois iours. Comment, luy dis-ic, ce Général des Corinthiens estoit aussi Médecin? Ne t'en moque point, répondit-il, qu'il ne se iette sur toy, ou qu'il ne t'enuoye quelque maladie; car

puis, qu'il peut bien guerir, il peut bien rendre malade. Je le prie de m'estre favorable, repliquay-je, puis qu'il a tant de pouuoir; mais que fait-il encore la nuit par la maison? Il se leue, dit-il, de dessus son pié d'estal, & court par tout, sans faire tort à personne, pourueu qu'on le laisse passer. Il chante mesme quelquefois, & folastre dans l'eau de fontaine avec grand bruit. Peut-estre, luy dis-je, que ce n'est pas la statuë du General des Corinthiens, mais celle du neveu de Dedale, qui couroit toute l'Isle de Crete, & qui estoit aussi d'airain. Si celui-cy estoit de bois, aussi bien qu'il est de cuiure, ie croirois que ce fust quelque machine de son oncle qui se remuast par ressorts. Pren garde, respondit Eucrate, qu'il ne se ressent de cette raillerie, comme il fit contre vn de mes palefreniers qui luy auoit fait vn vol. On auoit coustume de luy faire quelque offrande à toutes les nouuelles Lunes, & il y auoit à ses piez plusieurs pieces de monnoye, & quelques-vnes d'argent attachées sur sa cuisse avec de la cire; outre des lames de mesme métal, qui venoient des offrandes des bonnes gens qu'il auoit guéris de la fièvre. Ce cocquin alla dérober tout cela la nuit, comme la statuë couroit par la maison; mais au retour, ayant decouvert le larcin, elle l'estourdit de sorte, qu'il ne pût sortir du porche toute la nuit, non plus

*Tale, In-  
sendant de  
Minos, qui  
faisoit la  
venue du  
pays avec  
des tables  
d'airain.*

que d'un labyrinthe, & il y fut trouué encore au point du iour avec l'argent à la main. Je ne marquay pas de le faire bien fouëtter sur l'heure, mais il ne laissa pas depuis d'estre tourmenté, & battu toutes les nuits, iusques-là qu'il nous monstroit le matin les marques des coups qu'il auoit receus; si bien qu'il ne vécut pas long-temps après. Va te mocquer maintenant, & dire que ie suis vn resueur. Tant que cette statuë sera d'airain, luy dis-je, & l'ouurage de Démétrius, ie ne la craindray point, parce que ie ne craindrois pas l'Ouurier, ni mesme l'original, quand il seroit encore en vie. Alors le Medecin prenant la parole : J'ay, dit-il, chez moy vne petite statuë d'airain d'Hippocrate, de la hauteur d'environ vne coudée, qui court aussi toute la nuit, si tost que la lampe est esteinte, & renuerse toutes mes bouêtes, broüille toutes mes drogues, & ouure les portes avec grand bruit, sur tout lors qu'on a manqué à luy sacrifier, comme de coustume. Quoy! dis-je, Hippocrate veut maintenant qu'on luy sacrifie: il n'estoit pas si glorieux de son viuant. Il se deuroit bien contenter, à mon auis, de quelque chapeau de fleurs, ou de quelque legere effusion. Escoute, incredule, reprit Eucrate, vne chose qui m'est arriüée depuis cinq ans, & que ie prouueray par de bons re-moins. Comme i'estois aux champs pendant

*Les Medecins alors faisoient les remedes eux-mesmes.*

la vendange , & que ie me promenois seul en vn bois sur le midy dans vne profonde reuerie, j'entendis premièrement japer des chiens, & cru que c'estoit mon fils qui chassoit avec ses camarades, comme il auoit de coustume. Mais quelque temps après, i'ouïs la terre trembler avec vn bruit comme de tonnerre; & vis venir à moy vn spectre de la hauteur des Cédres, avec vne torche en vne main, & vne épée en l'autre de quelque vingt coudées de haut. C'estoit vne femme coëffée de serpens, comme on peint Méduse, dont les vns estoient entortillez autour de son cou en forme de carquans, & les autres estoient épars sur ses épaules; mais de la ceinture en bas elle estoit faite comme vn dragon. Enfin, c'estoit le plus effroyable monstre qu'on vist iamais, & tout le poil me dresse encore du souuenir; & là dessus il nous montra celuy de ses bras tout hérissé. Cependant, les autres demeuroient transis de peur, & ie riois en moy-mesme de voir des Philosophes s'épouuanter de chimères, & ne différer en rien des enfans que de la barbe. Alors, Dinomaque prenant la parole, De quelle taille, dit-il, estoient les chiens, puisque le Veneur estoit si grand? Plus grans que des Eléphants, répondit Eucrate; mais noirs, sales, velus, & tout hérissés. Ce spectacle m'arresta tout court, ajouta-t-il; mais comme i'eus

retourné en dedans, la pierre de l'anneau que l'Arabe m'a donné, le fantôme disparut & s'abisma dans les enfers, après auoir frapé la terre du pié. Le m'aprouchay tout curieux, pour regarder par cette ouuerture; & m'apuyant cõtre vn arbre de peur de tomber, ie découuris clairement l'Acheron, le Phlégeton & le Cerbère, & reconnus quelques-vns d'entre les morts, & mon pere mesme, en l'estat où nous l'auions enseuely. Que faisoient-ils là bas, dit Ion? Ils estoient par trouppes, reprit Eucrate, qui s'entretenoient dans vn pré d'Asphodéle. Qu'après cela, ajoûta l'autre, les Epicuriens nous viennent nier l'immortalité. Mais ne vis-tu point Platon? Non, pour ne t'en point mentir, dit Eucrate; mais ie cru reconnoître Socrate à sa teste chauue & à son gros ventre. L'abisme en suite se referma; & lors que mes gens qui estoient allez en vendange, arriuerent, il nel'estoit pas encore tout à fait. N'est-il pas vray, Pyrrhias, dit-il à l'vn de ses gens? Oüi par les Dieux, respondit-il; & i'ouïs encore l'aboy d'vn chien, & entreuis la lumiere d'vne torche. Ie me pris à rire de voir que le valet ajoüstoit encore du sien au mensonge de son maistre. Cette vision ne m'estonne point, dit Cleodème; car l'autre iour que i'auois vne fièvre ardente, & qu'on m'eust laissé seul par l'ordre du Medecin, pour voir si ie pourrois reposer, estant

aussi éueillé que ie suis, il s'apparut à moy vn beau ieune-homme vestu de blanc, qui me prit par la main, & me mena dans les enfers, où ie vis ces celebres criminels des Fables, avec les Parques; les Furies, & Pluton luy-mesme qui tenoit en sa main le rôle de ceux qui deuoient mourir. Là dessus, mon guide s'auança, & me presenta à luy; mais il le rabrouä, & luy dit que ce n'estoit pas moy qu'il falloit amener, mais vn de mes voisins qui estoit malade. Je retournay donc tout ioyeux, ayant recouré la santé; & mon voisin mourut aussi-tost, comme ie le pre-dis à ceux qui me vinrent voir. Je ne trouue pas cela estrange, reprit le Medecin qui estoit present; car i'ay veu vn homme qui auoit esté mort vingt iours, & l'ay traité deuant & apres sa resurrection. Mais comment, luy dis-je, ne s'estoit-il point corrompu pendant tout ce temps-là, si ce n'estoit quelque Epimenide? Sur ces entre-faites arriuerent les fils d'Eucrate qui reuenoient des exercices, & s'affirent sur le liët de leur pere, après qu'on m'eut donné vn siege. Alors ce bon-homme, comme si cela l'eust fait souuenir de quelque chose; Je te iure, dit-il, par l'amour que ie porte à ces enfans, que ie ne te diray rien que de veritable. Tout le monde sçait combien i'ay aimé leur mere, & ie l'ay témoigné à sa mort. Car ie bruslay sur son bû-

cher ce qu'elle auoit de plus précieux. Mais sept iours apres , comme i'estois en ce mesme liët, où me voilà, & que ie lisois le Dialogue de Platon de l'Immortalité de l'ame, pour me consoler de sa perte, elle s'apparut à moy, & s'assit où est cét enfant, montrant le plus ieune de ses fils, ce qui le fit tressaillir; car il pâlissoit desia à ce recit. Mais son pere continuant, Ie commençay, dit-il, à pleurer lors que ie la vis, & à l'embrasser; mais elle me consola, & me dit que parmy tant de témoignages que ie luy auois rendus de mon affection, elle auoit trouué à dire que i'eusse manqué à brusler avec elle vn de ses patins qui estoit doré. A ces mots, vn petit chien qui estoit sous mon liët aboya, & elle disparut; mais ie fis rechercher ce patin, qui fut trouué sous vn coffre, & le fis brusler. Hé bien, incredule, me dit-il, ne croiras-tu point des choses toutes publiques? Non, dis-je, ie meriterois d'estre fessé de ce patin, si i'en doutois tant soit peu. Sur ces entrefaites arriua vn Philosophe Pythagoricien aux cheueux longs, qu'on surnommoit le Diuin, à cause de son éminent sçauoir, qui le faisoit renommer par tout; ce qui me ressoüit, croyant que c'estoit vn Dieu qui accouroit à ma deffense & à celle de la verité, & que son autorité fermeroit la bouche à l'imposture. Cleodème donc lui ayant fait place auprès de lui, il

demanda au malade des nouvelles de sa santé, & luy témoigna la ioye qu'il auoit de ce qu'il commençoit à se mieux porter. Mais que ie n'interrompe point, dit-il, vostre entretien; car i'ay bien ouï en entrant que vous parliez de choses tres-hautes. Nous taschions, dit Eucrate en me montrant, d'amolir ce cœur de roche, qui ne veut pas croire qu'il y ait des démons, ni qu'il reuienne des esprits. A ces mots, ie baissay la veuë de honte: & le Pythagoricien prenant la parole, S'il n'entend parler, dit-il, que des ames de ceux qui sont morts de mort naturelle, ie ne le condamne point. Il entend parler de tout, repart Dinomaque. Quoy, dit-il, en me regardant de trauers, tu nies des choses toutes visibles, & que tout le monde sçait? Ie ne trouue pas étrange, luy dis-ie, que ceux qui les sçauent & qui les voyent, y ajoutent foy; mais pour moy qui ne voy rien, il m'est pardonnable de ne rien croire. Si tu vas iamais à Corinthe, reprit le Pythagoricien, demande le logis d'Eubatide, qui est près du Cranée; & en y entrant, prie le portier de te montrer l'endroit où estoit le démon que ie chassay. Dy-nous ce que c'est, interrompit Eucrate. Ce logis, poursuiuit-il, estoit abandonné, à cause d'un malin esprit qui tourmentoit ceux qui y demeuroient; de sorte qu'il s'en alloit tout en ruine, & personne n'y osoit entrer. Sur ces nouvelles

nouvelles ie pris quelques liures Egyptiens, dont i'ay grand nombre qui traittent de ces choses, & y allay sur le minuit, quoy que mon hoste fit tout ce qu'il pût pour m'en détourner. I'y entray seul avec vne lampe à la main, que ie pendis dans vn grand vestibule, puis ie me couchay auprès, & m'amusay à lire. Sur ces entrefaites le démon s'aparut à moy en plusieurs formes toutes hideuses, pour tascher à m'épouuanter. Mais ie n'eus pas plustost acheué de lire vne conjuratiō effroyable, qui estoit dans mon liure, qu'il s'alla cacher en vn coin, où ie le suiuis, & le vis entrer sous terre. Le lendemain qu'on croyoit me trouuer mort, i'allay dire au maistre du logis qu'il pouuoit maintenant y aller demeurer sans crainte; & le prenant par la main, ie l'y menay sur l'heure, suiuy d'vne grande foule de peuple; & ayant fait creuser à l'endroit que ie montray, on trouua vne carcasse de mort que ie fis enterrer ailleurs, & depuis on ne vit plus rien. Après que le Philosophe eut acheué ce recit, il n'y eut personne dans la compagnie qui ne condamnaist mon opiniaistreté, si ie n'ajoûtois foy à vn personnage si vénérable, & d'vne si profonde doctrine. Mais sans craindre ni sa mine ni sa réputation; Qu'est cecy, dis-je, Arignote, ie pensois auoir trouué vn trésor, comme dit le Prouerbe, & ce ne sont que des charbons? Tu trahis ainsi

la verité, dont ie te prenois pour le defenseur. Ie ne ſçay pas qui tu croiras, répondit-il, puisque tu ne crois pas ceux-cy, non plus que moy. Ie croiray Democrite, luy dis-je, qui s'estant renfermé dans vn sepulcre qui estoit hors de la ville, pour estre moins interrompu dans ses estudes, quelques jeunes gens vinrent la nuit sauter & dancier autour de luy, après'estre déguisez en fantômes, pour luy faire peur. Mais sans leuer seulement les yeux de dessus son liure, tant il estoit bien persuadé que tout cela n'estoit que chimere: Ne cesserez-vous point, dit-il, de faire les fous? Il en estoit vn luy-mesme, dit Eucrate, s'il estoit de ton opinion; mais ie te veux dire encore vne chose à laquelle peut-estre tu te rendras; car i'en suis témoin oculaire. Comme on m'eut enuoyé ieune estudier en Egypte, il me prit enuie de voir les raretez du pais, & entr'autres la statuë de Memnon, qui fait du bruit au leuer du Soleil. I'y allay donc, & n'oüis pas seulement quelque son comme les autres; mais elle me pronça vn Oracle, que ie rapporterois, si ie ne craignois d'ennuyer la compagnie. I'auois avec moy vn scribe de Memphis, qui auoit demeuré dans vne grotte sous terre, l'espace de vingt-trois ans, où l'on dit que la Deesse Isis luy auoit appris tous ses mysteres; de sorte qu'il estoit en grâde veneration. C'est Pancrate mon precepteur, dit le Pyta-

*C'estoient  
des lieux  
où l'on pou-  
uoit de-  
meurer.*

goricien, qui est vn grand homme camus, vestu de lin, qui a les iambes gresles, les lévres grosses, la teste rase, & parle bon Grec. Luy-mesme, reprit Eucrate, & ie ne le connoissois pas d'abord; mais voyant qu'il montoit sur des Crocodiles, & appriuoisoit des bestes farouches, ie reconnus que c'estoit vn homme diuin, & taschay de gagner ses bonnes graces, pour apprendre ses secrets. Il fit si bien qu'il me persuada de le suiure, & de laisser tous mes gens à Memphis, sur l'assurance que nous ne manquerions de rien. En effet, comme nous estions arriuez à l'hostellerie, il coeffoit vn baston ou quelque manche de balay, & l'habilloit en homme; & après auoir prononcé dessus quelques paroles, on voyoit trotter ce baston par le logis, & faire tout ce qu'il falloit; & quand c'estoit fait, il luy rendoit sa premiere forme. Comme il ne me vouloit point apprendre ce secret, quoy qu'il m'eût enseigné tous les autres, ie me cachay en vn coin, tandis qu'il faisoit ces mysteres, & ie l'oüis prononcer vn mot à trois syllabes, que ie retins; & si tost qu'il fut sorty, ie le prononçay sur vn pilon qui fut aussi-tost animé, & commença à tirer de l'eau dont i'auois besoin. Mais comme il en eut apporté vn seau, & que ie luy eus commandé de s'arrester, il n'en voulut rien faire, & se mit tousiours à en tirer, iusques à ce qu'irrité de

sa desobeïſſance, & craignant qu'il ne nous noyât ie le coupay en deux d'un coup de coignée; mais chaque piece commença à puiser ſeparément; ce qui me mit fort en peine, tant que le Magicien arriva qui défit l'enchantement, & puis apres diſparut. Sçais-tu encore ce mot, qui pût faire vn ſi grand miracle, interrompit Dinomaque? Oui, dit Eucrate; mais ſi le fantôme ſe mettoit à tirer de l'eau, il faudroit abandonner la maiſon; car ie ne le pourrois faire ceſſer. N'avez-vous point de honte, leur diſ-je, à voſtre âge, & dans l'eſtime où vous eſtes, de venir conter ces fadaïſes, quand ce ne ſeroit que pour le reſpect de ces ieunes gens dont vous remplirez l'eſprit de crainte & de ſuperſtition toute leur vie. Je voudrois bien ſçauoir, dit Eucrate, ce que tu crois des Oracles & des Propheties; car i'ay vn anneau qui porte empreinte la figure d'Apollon le Pythien, lequel m'entretient quelquefois; mais de peur qu'il n'y ait de la vanité, ie me contenteray de rapporter ce que i'ay veu & ouï, à Malles, à Pergame, & à Patare? Comme ie reuins d'Egypte, ayant pris la renommée de l'Oracle d'Amphiloque, qui répondoit clairement & ponctuellement ſur tout ce qu'on deſiroit ſçauoir, pourueu qu'on le donnaſt par eſcrit à ſon Prophete, i'eus la curioſité de le conſulter en paſſant. Je me leuay là deſſus, voyant qu'il alloit commencer vn long diſcours, & pris congé

de la compagnie, sous pretexte d'aller trouver cét amy à qui i'auois à faire, outre que ie voyois bien que ie leur estois à charge; mais ie leur dis en partant, que puis qu'ils n'estoient pas satisfaits des choses humaines, ils appellassent les Dieux à leur secours, pour les aider à conter des fables. Cependant, ie t'ay rencontré tout à propos, pour me décharger le cœur; car i'ay l'esprit encore tout plein de ces contes, & il m'est auis que ie ne voy que des fantômes.

PHILOCLE'S. Tu m'as presque communiqué ton mal; comme on dit que ceux qui sont mordus d'un chien enragé, donnent la rage aussi bien que le chien mesme.

TYQUIADE. Il ne faut que la verité pour te deffendre contre ces mensonges, pourueu que tu la vueilles écouter; car elle dissipera tous ces nuages avec le flambeau de la raison.





## HIPPIAS, OV LE BAIN.

*C'est la description d'un lieu pour les bains & les estuues, fait par un excellent Architecte.*

**O**N ne sçauroit trop louer les Philosophes qui ont confirmé par leurs exemples les regles de bien viure qu'ils nous ont laissées ; & ceux qui ne l'ont pas fait, meritent plustost le nom de Sophistes que de Philosophes. Car on n'appelle pas dans les maladies ceux qui discourent le mieux du mal , mais ceux qui sçauent donner les meilleurs remedes ; & le Musicien qui joint la pratique à l'art , est bien plus excellent que celuy qui n'a que l'art sans la pratique. Les Generaux d'armées qui combattent à la teste de leurs troupes, tels que la Fable nous dépeint Agamemnon & Achille, & l'Histoire, Pyrrhus & Alexandre sont bien plus estimez que ceux qui n'ont que la theorie d'une science si perilleuse. Aussi, à mon auis, Archimede & Sostrate, dont le premier brûla les Galeres des Romains au siege de Syracuse, par vn artifice admirable ; & l'autre deffit Ptolomée, & prit la ville de Memphis sans combat, après auoir détourné le cours du Nil, sont bien plus admirables que ceux qui

n'ont que de vaines spéculations qu'ils n'ont jamais mises en pratique. C'est ainsi que Thalés, qui estoit d'un esprit vif & adroit; ayant promis à Crésus, de faire passer le fleuve de la Lydie à pié sec à toute son Armée, en détourna aussi le cours, quoy qu'il ne fût ni ingénieur, ni Mathématicien. Mais pour venir aux excellens Artisans de nostre siècle, Hippias ne l'a cédé à pas un des anciens, tant pour ce qui concerne l'invention, que l'explication & l'exécution de son dessein. En effet, il n'excelloit pas seulement dans les choses qui ont esté inventées par les anciens; mais il ajoûtoit encore à leur invention, & tiroit de belles conclusions de leurs principes. Aussi n'estoit-il pas seulement versé dans la Mécanique, mais il sçauoit toutes les parties de la Mathématique très-parfaitement; & reüssissoit si bien en chacune, qu'on eust dit qu'il ne sçauoit que celle-là. Car c'estoit le premier homme de son temps, tant dans la Geométrie & dans la Musique, que dans la Perspective, la Catoptrique, & l'Astronomie, où il monroit que les anciens n'auoient rien entendu au prix de luy. Mais le dernier ouurage que j'ay veu de sa façon, m'a remply d'étonnement, quoy que ce ne fust que l'édifice d'un Bain, qui est vne chose toute commune, mais ce qu'il y a fait, n'est pas commun. Il est bâti sur vne pente assez roide, qu'il a

égalée par le moyen d'une base soustenüe par des  
 fondemens conuenables à la grandeur de l'edifi-  
 ce, qui est bien lié depuis le haut iusqu'en bas,  
 pour durer à perpetuité. Le bastiment n'excede  
 pas l'estenduë du lieu, & s'accorde fort bien avec  
 le plan dans toutes les proportions. On trouue  
 d'abord en entrant vn grand vestibule, où l'on  
 monte comme insensiblement par de larges de-  
 grez, lesquels ont beaucoup de pente. De là on  
 entre dans vn grand salon, où tous les valets &  
 les officiers peuuent tenir commodément. A  
 main gauche sont les chambres pour le plaisir,  
 accompagnées de lieux secrets fort propres &  
 fort bien esclairez; ce qui est de grande com-  
 modité pour vn bien. En suite est l'appartement  
 pour les personnes de condition, qu'il a sur les  
 aisles des garderobes pour se deshabiller. Au mi-  
 lieu est vn autre, fort haut & fort bien percé,  
 où il y a trois bains d'eau froide: Il est reuestu par  
 dedans de pierre Laconique, & orné de deux An-  
 tiques de marbre, dont l'vn represente la santé,  
 & l'autre Esculape. De là on entre dans vn appar-  
 tement en ouale, où l'on sent d'abord vne cha-  
 leur douce qui s'augmente peu à peu; d'où l'on  
 passe à main droite dans vn autre fort clair, pour  
 s'huiler, qui a des entrées de part & d'autre, reue-  
 stuës de pierre Phrygienne, pour receuoir ceux  
 qui viennent des exercices. Plus loïn, est vn autre  
 aparteme

## HIPPIAS, OV LE BAIN. 273

appartement, le plus beau de tous, & le plus com-  
mode, tant pour se tenir debout, que pour se  
veautrer & s'asseoir ; enfin, où l'on peut demeu-  
rer tres-sainement, & qui est reuestu de la mes-  
me pierre, depuis le haut iusqu'en bas. En suite  
est vn passage chaud, reuestu de pierre de Numi-  
die, qui donne entrée au dernier appartement,  
lequel brille d'une clarté vermeille comme de  
pourpre. Il y a trois bains d'eau chaude, d'où l'on  
se peut retirer apres, dans ceux d'eau froide, par  
vne estuue, sans passer par les mesmes lieux par  
où l'on est entré. Tout l'édifice, comme i'ay dit,  
est tres-bien percé, & les appartemens dans vne  
iuste proportion, de longueur, de largeur, & de  
hauteur. Enfin, tout rit à l'abord, comme Pin-  
dare veut que soient les entrées des ouurages ; &  
l'Architecte a tourné adroitement au Septen-  
trion, des lieux qui ont besoin de froid, quoy  
que pour la liberté de l'air & de la veuë, il ait  
laissé quelques ouuertures du costé du Midy. Les  
autres appartemens sont exposez au Soleil. Ajoû-  
tez à cela les lieux pour les exercices, & pour  
ceux qui gardent les habits, qui sont tout pro-  
ches des autres, tant pour la santé, que pour la  
commodité. Du reste, que personne ne s'ima-  
gine que i'encherisse sur la verité, pour vouloir  
faire l'Orateur ; car tous ceux qui ont veu ce chef-  
d'œuvre, tomberont d'accord de ce que i'ay dit ;

*Toutes ces  
pierres sont  
especes de  
marbre.*

& auouëront avec moy, qu'il ne se pouuoit rien faire de mieux pour ioindre l'vtil au delectable. Chaque appartement a double entrée, & double issue; sans parler des autres portes pour communiquer en diuers lieux; & deux horloges, l'vne au Soleil, & l'autre à l'eau. Enfin, ne pas louer cette merueille, après l'auoir veüe, ce n'est pas seulement manquer d'esprit, mais de reconnoissance; c'est pourquoy i'ay voulu consacrer ce petit discours à sa gloire. Que si ie m'y baignoia-mais, ie ne manquerois pas d'entendre les louanges des autres, apres vous auoir dit les beautez que i'y ay remarquées.



## B A C C H V S.

*Cette piece & les deux suiuanes sont des especes de prefaces & d'auant-propos, dont l'Auteur s'est seruy comme de petits discours Académiques, particulièrement des deux premieres; car l'autre n'est qu'un exorde.*

**B**ACCIVS fit l'entreprise des Indes, parmy la raillerie des vns & la compassion des autres, qui croyoient qu'il dût estre écrasé par les Elephans, quand il échapperoit la fureur des armes. Car son armée n'estoit composée que de femmes éprises d'vne fureur diuine, qui au lieu de boucliers portoit des tambours & des cymbales;

*Tambours  
de Basque.*

pour lances ou jaelors, des bastons entortillez de lierre ; au lieu d'armet, des guirlandes du mesme arbre ; & pour harnois, des peaux de Biches & de Pantheres. Elles estoient suiuiues d'une troupe de Satyres qui ne faisoient que sauter & dancer comme de jeunes chevreaux, dont ils auoient la queue & les cornes. Bacchus estoit aussi cornu, mais sans barbe, vestu de pourpre avec des brodequins dorez, & des pampres chargez de raisins, entrelassez parmy ses tresses. Il estoit monté sur vn Char traîné par des Tygres, qui est tout ce qu'il y auoit d'effroyable. Ses deux Lieutenans estoient, l'un vn petit vieillart camus tout tremblant, vestu de jaune, avec de grandes oreilles droites, & vn gros ventre, monté la pluspart du temps sur vn asne, ou à son defaut appuyé sur vn baston ; mais du reste, grand Capitaine. L'autre, vn Satyre cornu, avec des cuisses veluës, & la barbe & les piez de bouc, qui tenoit de sa main gauche vne flûte, & de l'autre vn baston courbé, & couroit par tout le camp en sautant & dansant, & faisant grand peur aux femmes. Car il estoit prompt & colere ; & lors qu'il s'approchoit, elles couroient toutes écheuelées, criant *Euohé*, comme le reconnoissant pour maistre. Cependant, ces enragées entre leurs autres exploits, mettoient en pieces les troupeaux, & en mangeoient la chair cruë. Les

Indiens voyant vn si grotesque équipage, plus propre à vn balet qu'à vn appareil de guerre, dédaignèrent d'abord de prendre les armes, & voulurent enuoyer leurs femmes pour le combattre, de peur de souiller leur valeur par vne indigne victoire. Mais lors qu'ils eurent appris que cette Armée, quoy que ridicule, mettoit le feu par tout; car le feu est le dard de Bacchus, qu'il a emprunté de la foudre de son pere; ils s'armèrent en haste, & montant sur leurs Elephans, vinrent pleins de rage & de dépit rencontrer ces boutefeux. Comme ils furent en presence, ils se rangerent en bataille, couurant le front de leurs troupes des Elephans. Bacchus rangea aussi son armée, & mit Siléne à la droite, qui est ce gros camus dont j'ay parlé, Pan à la gauche, & pour lui il se plaça au milieu, après auoir répandu par tout les Satyres, comme autant d'Officiers & de Capitaines, & donné pour mot, *Euohé*. Aussitost les Baccantes sonnerent la charge avec leurs petits tambours & leurs cymbales; & vn Satyre ayant entonné vn cor, l'asne de Siléne commença à braire si terriblement, qu'aidé du hurlement des Baccantes, qui descourirent alors le fer de leurs Thyrses, & les serpens dont elles estoient ceintes, les Indiens & leurs Elephans prirent la fuite, auant que d'estre à la portée du jaelot. Ils furent donc deffaits & assujettis, ayant appris à

leurs despens, qu'il ne faut jamais mépriser son ennemy. Si l'on demande à quel propos i'ay allegué cette fable, ie dirai qu'il me semble, sans vouloir faire comparaison avec vn Dieu, qu'il m'est arriué presque la mesme chose qu'à lui. Car la pluspart persuadez que ces Dialogues ne sont que des grotesques & des chimeres, s'en moquent & les dédaignent; mais ceux qui s'en approchent descouurent le fer qui est caché sous les fueilles de lierre, & vne redoutable valeur sous vn appareil ridicule. Ils font plus; car s'appriuisant petit à petit à leurs charmes, ils se mettent à la fin à sauter & à gambader avec moy. Chacun peut faire ce qu'il lui plait; car ie ne veux contraindre personne à m'entendre; mais tandis que ie suis aux Indes, ie vous veux encore regaler d'vne merueille du païs, qui fait à nostre sujet. On dit que chez les Machlyens, qui s'estendent le long du fleuve Indus iusqu'à la mer, du costé de main gauche en descendant, il y a vn petit bois sacré tout couuert de pampres & de lierres, qui font vn ombrage tres-agreable. Dans ce bois sont trois fontaines d'vne eau claire & argentine, l'vne consacrée à Pan, l'autre à Silène, & la troisieme aux Saryres. Les jeunes gens boient de la premiere, les vieillars de la seconde, & les enfans de la troisieme; car on s'y assemble à certain iour tous les ans, pour ce sujet. De dire

maintenant ce qui leur arriue à tous, après auoir bû, cela ne fait rien à mon dessein; mais les vieillars demeurent alors comme stupides & hebetez, sans pouuoir prononcer vne parole; & quelque temps après ils se débordent en vn si grand torrent d'Eloquence, qu'on le peut comparer aux tempestes & aux tonnerres de l'Orateur dont parle Homère; & cette fureur leur dure iusqu'à la nuit. Ce qui est de plus admirable, c'est qu'ayant entamé vn discours, s'ils n'ont pas le loisir de l'acheuer, ils recommencent l'année d'après à l'endroit où ils en sont demeurez, & le continuënt iusqu'à la fin. Il n'est pas necessaire d'ajuster dauantage cette comparaison; car vous voyez bien que c'est vne raillerie que ie fais contre moy-mesme; mais si ce que i'ay dit vous plaist, il le faut attribuer à la fureur du Dieu qui m'inspire; sinon, c'est vn effet du breuuage, qui a coustume de troubler les sens & la raison.

*C'est sans  
doute qu'il  
auoit re-  
cômençé sa  
harangue  
par où il  
auoit finy  
l'année pre-  
cedente.*



## L'HERCVLE GAVLOIS.

**L**Es Gaulois appellent Hercule, Ogmie, & le peignent tout blanc, chauue, ridé, basané, semblable à ces vieux Nautonniers, ou plustost à Caron lui-mesme, ou à Iapet, qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. Enfin,

à le voir, c'est toute autre chose qu'Hercule, quoy qu'il ait comme luy la peau de lion & la massue, avec vn arc tendu à la main gauche, & vn carquois sur l'espaule. Je crus d'abord qu'ils le faisoient pour se mocquer des Grecs, ou pour se venger des courses qu'il fit en leurs pais, en son voyage d'Espagne. Mais j'oubliois ce qu'il a de plus admirable, c'est qu'il tient enchainez par l'oreille vne infinité de peuples, qui sont attachez à sa langue par des filets d'or fort desliés, comme par autant de chaines, & le suivent volontairement sans se débatre; tant on dit qu'ils se plaisent en leur captivité. Comme ie m'estonnois de ce spectacle, avec quelque indignation, vn des Docteurs du pais qui parloit fort bon Grec, me dit qu'il me vouloit apprendre le mystere qui estoit contenu sous cette enigme, & commença ainsi. Nous ne croyons pas, comme les Grecs, que Mercure soit le Symbole, ou plustost le Dieu de l'Eloquence; comme on l'appelle, mais plustost Hercule, qui est beaucoup plus puissant: Et nostre opinion est qu'il a fait tout ce que nous admirons, non par la force de son bras, mais par celle de sa raison. Nous le peignons donc sous la figure d'vn vieillard, parce que la raison n'est accomplie qu'à cet âge; c'est pourquoy Homere fait decouler vn fleuve de miel de la bouche de Nestor qui avoit vescu trois âges d'homme, &

compare à vn parterre de fleurs, les discours des vieillards de Troye. Ce Dieu tient tout le monde attaché par les oreilles, qui est l'effet du raisonnement, & la langue où ils sont pris est l'instrument de leur captiuité. Ses dars sont la force de ses raisons, qui sont empennez, à cause que les paroles sont aisées, comme Homere les appelle. Pour appliquer cecy à mon sujet, ie vous diray que le souuenir de cette figure m'a donné courage, comme ie doutois si ie me deuois remettre à mon âge, aux exercices de la ieunesse, de peur qu'on ne crût que ie retournasse en enfance. Mais ie dis Adieu de bon cœur aux auanrages du corps, qui sont propres aux ieunes gens. Que ton petit Dieu, Anacréon, s'enfuye bien loin de moy avec ses aisles dorées, c'est le moindre de mes soucis, pourueu que ie rajeunisse en Eloquence, & que ie captiue tout le monde par la douceur & la force de mon discours, sans crainte que mon carquois soit iamais dégarny de flesches. Voilà ce qui me console dans mon arriere-saison, & qui me donne la hardiesse de me remettre sur mer, à la mercy des vents & de l'orage, pourueu que vostre faueur enfle mes voiles, afin qu'on puisse dire de moy ce qu'Homere dit d'un autre vieillard; *Dieux! quelle force il cachoit sous de vieux haillons, ou plustost, sous vne contenance décrépite.*

*Declamations.*



## DE L'AMBRE, OV DES CYGNES.

**L**ORS que l'oyois dire en ma ieunesse que le long de l'Eridan il y auoit des arbres d'où découloit l'ambre, & que cét ambre estoit les larmes des sœurs de Phaëton, qui auoient esté changées en Peupliers, & qui pleuroient encore son infortune; ie m'imaginois que si ie passois iamais par là, i'estendrois mon manteau dessous, pour receuoir cette precieuse liqueur. Mais comme ie nauigeois depuis peu sur ce fleuue, ne voyant aucun de ces arbres sur ses bords, où le nom de Phaëton n'est pas seulement connu, ie demanday aux Matelots quand nous arriuerions en ces lieux qui sont si fameux chez les Poëtes. Ils se prirent à rire de mon ignorance, & s'estonnerent qu'il y eût des gés assez insolens pour debiter ces impostures. Ils ajousterent que s'il y auoit des arbres en leur país, qui produisissent vn si grand thresor, ils ne s'amuseroient pas à tirer la rame, pouuant s'enrichir en vn instant. Cela me rendit tout honteux, de m'estre laissé ainsi duper par les Poëtes; & ie regrettois ces choses, comme si ie les eusse perduës. Je croyois aussi ouïr chanter des Cygnes le long de ce fleuue, ayant appris que les compagnons d'Apollon y auoient esté

*Cygnis.*

changez en oiseaux , qui conseruoient encore leur chant, pour marque de leur excellence dans la Musique. Mais cela ne se trouua pas plus veritable que le reste; & comme ie m'en enqueris aux mesmes gens, ils me dirent, qu'il se rencontroit bien quelquefois des Cygnes sur l'Eridan; mais que leur chant ou plustost leur cry n'estoit pas plus agreable que celuy des autres oiseaux de riuere. C'est ainsi qu'il s'est trouué de tout temps des hommes qui se sont plû à en faire accroire aux autres. Cependant, ie crains qu'il ne vous soit arriué la mesme chose qu'à moy, & que vous ne trouuiez pas que ie responde à l'opinion que vous auiez conceuë de mon éloquence, sur le rapport de la renommée. Mais ie vous puis bien assurer, pour le moins, que ie ne suis pas cause de cette erreur, & que ie n'ay iamais entretenu personne de ces vanitez. Vous en trouuerez assez d'autres dont le chant égalera celuy des Cygnes, tel qu'il est vanté par les Poëtes; le mien est simple & sans fard, & n'y a rien icy de plus recommandable que la verité. Prenez donc garde que vous ne fassiez comme ceux qui contemplent quelque objet dans l'eau, où il leur paroist plus grand, & qui s'estonnent après, lors qu'ils le voyent plus petit, c'est ce que vous iugerez tantost de mon éloquence, à comparaison de ce que l'on en publie.



## LOVANGE DE LA MOUCHE.

**L**A mouche n'est pas moins grande à l'égard des moucheron, & autres semblables insectes, qu'elle est petite à comparaison des abeilles. Mais on peut dire que la délicatesse de son aïlle surpasse autant celle des autres oiseaux, si on la peut mettre en ce nombre ; que la soye surpasse le fil ou la laine. Elle n'est pas comme eux couverte de plumes, mais d'un crespé fin comme les Cygales ; & lors qu'on la regarde au Soleil, elle brille de diuerses couleurs, ainsi que la queue du Paon, ou le cou de la Colombe. Son vol n'est pas à tire d'aïlle comme celui des oiseaux, ni par élans ou par bonds, comme celui des sauterelles ; mais flexible & qui tourne en un instant ; & le bruit qu'elle fait en volant, n'est pas si rude que celui des cousins & des guêpes, mais ressemble au son des flûtes comparé aux haubois ou aux trompettes. Elle a un gros œil à fleur de teste, qui est dur & luisant comme de la corne, & sa teste n'est pas attachée à son corps, ainsi que celle des sauterelles ; mais y tient par le moyen du cou, & se remue de tous costez. Son corps est ramassé, ses iambes longues, & non pas courtes comme celles des

guespes, son ventre couuert de lames luisantes de mesme qu'une cuirasse à l'antique. Elle ne pique pas d'un aiguillon, comme les abeilles, mais d'une petite trompe, qui luy sert de bouche, & qui a au bout vne espee de dent, dont elle mord, & succe le sang & le lait, mais sans faire beaucoup de mal. Elle a six iambes, dont les deux de deuant luy seruent comme de mains; car elle s'en débarbouille, & en porte son manger à la bouche, à la façon humaine. Sa naissance est abjecte; car elle naist de corruption; & de ver deuiet peu à peu oiseau, poussant dehors des piez & des ailles; puis elle engendre vn autre ver, qui se change apres en mouche. Elle est compagne de l'homme toute sa vie, & gouste de tout ce qu'il mange, hormis de l'huile, qui luy est vn poison mortel. Sa vie n'est pas longue, mais agreable. Il est vray qu'il y en a qui viuent long-temps, qu'on appelle mouches canines ou militaires, qui sont vistes & bruyantes, & se conseruent dans les maisons tout l'Hyuer, sans prendre aucun aliment. Il ne luy faut pas peu d'adresse pour euitter les pieges de l'araignée, qui luy tend par tout des embusches, où sa hardiesse quelquefois la precipite. Car il ne faut point d'autre témoin de son courage ni de sa valeur qu'Homere, qui luy compare le plus vaillant de tous ses Heros, plustost qu'aux lions

## LOVANGE DE LA MOUCHE. 285

ou aux tygres ; & qui dit que ce n'est pas temerité, mais resolution & constance. Aussi tout ce qu'on fait pour la chasser, ne sert que d'éguillon à sa vertu ; c'est pourquoy il ne se peut lasser de la louer, & a embelly de ses comparaisons diuers endroits de son Poëme. Tantost il décrit son vol, lors qu'elle va en troupe vers quelque vaisseau plein de lait, ou vers du sang qu'on a répandu des sacrifices. Tantost il se sert de son exemple, lors qu'il parle de l'assiduité & de la vigilance avec laquelle Minerue deffend Menelaüs. En vn autre endroit il l'appelle douce & benigne, à cause qu'elle n'a point d'éguillon, & que ses blessures ne sont pas dangereuses, comme celles des guespes & des abeilles, & nomme ses essains des Nations, à cause de leur multitude. Parleray-je de son pouuoir ; qui est si grand que les hommes & les plus fiers animaux ne s'en sçauroient deffendre. Son amour est libre & celeste, car elle vole en l'air accouplée avec son masse ; & l'on dit mesme qu'elle a les deux sexes comme les hermaphrodites, & qu'elle se sert tantost de l'vn & tantost de l'autre. Mais ce qui est de plus merueilleux, c'est qu'elle vit, ayant la teste separée du corps ; & lors qu'elle est morte, elle ressuscite avec vn peu de cendres chaudes, & son ame vient r'animer son corps comme l'ame d'Hermodote Clazomenien, qui s'alloit

## 286 LOVANGE DE LA MOVCHE.

promener, à ce que content les Fables ; & ie m'estonne que Platon n'ait allegué cecy pour preuue del'immortalité del'ame. Elle a cét auantage, qu'ayant peu à viure, elle trouue tousiours la nappe mise ; & l'on diroit que c'est pour elle que les vaches font le lait, & les abeilles le mieil, qui sont les plus douces choses de la Nature. Elle s'affied la premiere à la table des Rois, & fait l'esfay de toutes leurs viandes. Elle n'a point de retraite assuree, mais vagabonde à la façon des Arabes & des Scythes, elle se couche par tout où la nuit la surprend ; car elle ayme la lumiere, & ne fait rien dans les tenebres. Les Poëtes feignent que c'estoit autrefois vne Musicienne, riuale de la Lune dans l'amour d'Endymion ; mais parce qu'elle venoit trop souuent chanter & folastrer autour de luy, lors qu'il estoit endormy, la Lune enuieuse la changea en mouche par ialousie. C'est pour cela qu'elle persecute encore ceux qui dorment, & principalement les ieunes gens, non point par haine, mais par amour, pour prendre sur eux des baisers qui mordent vn petit, comme ceux des Amans passionnez. Je n'allegueray point à sa loüange qu'il y a eu autrefois vne Dame de son nom qui faisoit fort bien des Vers, & vne Courtisane illustre à Athenes, à qui l'on reprochoit qu'elle picquoit ses Amans iusqu'au sang. Je ne parleray point aussi de la

287  
mouche de Pytagore, puis qu'elle n'est que trop connue ; outre que si ie m'estendois plus auant dans les louanges, on pourroit m'accuser de vouloir faire d vne mouche vn Elephant.



C O N T R E V N I G N O R A N T  
qui faisoit vne Bibliotheque.

*C'est vne inuectiue contre quelqu'un qui l'auoit offensé.*

**T**V penses passer pour habile-homme, en achetant beaucoup de liures, mais cela ne fert qu'à faire paroistre ton ignorance ; car comme tu n'y connois rien, il faut que tu t'en fies au rapport d'autruy, qui est bien souuent trompeur ; de sorte que tu es le iouet des Sçauans & des Libraires. Dy-moy, ie te prie, à quoy peux-tu discerner les bons Liures d'auec les mauuais, si ce n'est que tu iuges de leur bonté par leur vicillesse, & que tu en fasses plus de cas lors que tu les vois rongez des vers. Mais quand tu les pourrois connoistre, quel auantage en tirerois-tu, veu que tu ne les entens pas, & que tu ne peux iuger des beaux endroits, non plus qu'un auetgle des couleurs ? Ie te vois ouuir de grands yeux à l'ouuerture d'un liure, & te courir d'un bout à l'autre ; mais cela n'est rien,

si tu n'en peux remarquer les beautez ni les defauts. Car où l'aurois-tu appris, si ce n'est que les Muses t'ayent inspiré comme Hesiodé ? mais tu ne sçais pas seulement où est l'Helicon ; & si tu y voulois monter, au lieu de te presenter vne branche de laurier, comme à cét illustre Pasteur, elles t'en chasseroient à coups de fourches, de peur que tu ne vinsses troubler leur fontaine ; outre que ta vie est trop infame, pour auoir commerce avec des vierges. Encore que tu sois bien effronté, tu n'oserois dire que tu ayes appris leurs mysteres en ta ieunesse, ou que la conuersation des Doctes te les ait rendu familiers ; mais tu crois reparer ce defaut, en faisant vne grande Bibliotheque. Je t'auertis pourtant que quand tu aurois tous les manuscrits de Demosthene, qui auoit écrit huit fois de sa main l'histoire de Thucydide ; & que tu aurois tous les liures que Sylla emporta d'Athenes, cela ne te seruiroit de rien, non pas mesmè quand tu les attacherois à ta ceinture, & que tu les ferois suiure par tout, ou que tu dormirois dessus. Vn Singe est toujours Singe, comme dit le Prouerbe, fût-il tout couuert d'or & de poupre. Il est vray que tu as toujours vn liure à la main, mais tu ne l'entens pas mieux qu'vn asne fait la Musique. S'il suffisoit pour estre docte, d'auoir beaucoup de volumes, les Libraires seroient les plus sçauans

QVI FAISOIT VNE BIBLIOTEQ. 289

ſçauans de tous les hommes ; car pour vn liure  
ou deux qu'vn autre manie par iour, ils en ma-  
manient cent ; mais leur boutique, ſur tout, qui  
en contient vne infinité, ſeroit tres-ſçauante.  
Tu n'as donc que faire de vanter ta Bibliote-  
que, pour marque de ta doctrine. Parle, ou ſi  
tu ne le peux, fay moy ſigne au moins de la te-  
ſte. Quand quelqu'vn qui ne ſçauoit pas iouer  
de la flutte, auroit celle de Timotée, ou cette au-  
tre qu'Iſmenias acheta ſi cher, en ſeroit-il plus *7. Talon.*  
ſçauant ? Non ; quand il auroit outre cela celles  
d'Olympe & de Marſias. On n'eſt pas Hercu-  
le pour auoir ſon arc ou ſa maſſuë ; & pour ſe  
ſeruir de ſes flèches, il faut eſtre vn Philoctete.  
Celuy qui n'eſt pas Pilote, ne ſçauoit conduire  
vn vaiſſeau, ni vn mauuais Eſcuyer monter vn  
cheual de manège. Auoüe-moy donc franche-  
ment que tout ce que tu fais, ne fert qu'à te faire  
mocquer de toy. Il n'y pas long temps qu'il  
y auoit en Aſie vn homme-riche qui auoit perdu  
ſes pieds pour auoir traueſſé de grandes neiges  
pendant la rigueur de l'Hyuer ; mais pour cou-  
rir ſon deſſaut, il alloit touſiours chauffé fort  
ptoprement, quoy qu'il ne peult marcher qu'à  
l'aide de deux grands valets, qui le ſouſtenoient  
par deſſous les bras. Ses ſouliers auoient beau  
eſtre bien faits, ils ne luy ſeruoient que d'en-  
traues, comme font les liures à vn ignorant, qui

font autant de pieges pour le surprendre. Il n'est pas que parmy tant d'autres tu n'ayes Homers, fais toy expliquer l'endroit où Therfite est décrit haranguant ; car tu n'as que faire du reste. Crois-tu que ce petit homme tout contrefair, quand il eust pris les armes d'Achile, eust retardé le cours du Scamandre par des monceaux de corps morts, & tué Hector de sa main, avec plusieurs autres des Princes Grecs ? Le m'assure que tu diras que non, & qu'il se fust fait mocquer de luy, lors qu'on l'eust veü courbé sous le faix de son bouclier, & broncher à chaque pas ; ou guigner à trauers son casque avec ses mauuais yeux, & la bosse faire leuer sa cuirasse sur ses espauls. En vn mot, il eust deshonoré par là le Heros qui portoit ces armes, & le Dieu qui les auoit faites. Ne peut-on pas dire la mesme chose de toy, quand tu lis quelque beau liure, dont tu corromps le sens & la phrase ? car encore que tes flatteurs t'applaudissent, ils ne laissent pas d'en rire quand tu as le dos tourné. Il faut que ie te conte à ce propos, ce qui arriua vn iour aux jeux Pythiques. Il prit enuie à vn riche Tarentin, nommé Euangelus, d'y vouloir remporter le prix ; & parce qu'il n'auoit pas assez de force ni de vitesse pour disputer celuy de la course ou de la lutte, il se vouloit hazarder dans la Musique. Il arriua donc à Delphes à la persuasion de ses flatteurs, & se presenta

aux jeux avec vne robe de toile d'or, & vne couronne de laurier, dont les feüilles estoient d'os massif, & le fruit de grosses esmeraudes. Sa lyre estoit aussi d'or, garnie de pierrieres, avec des figures d'Orphée, d'Apollon, & des Muses. Vn si superbe apareil raut tout le Theatre en admiration, & fit naistre l'esperance de voir & d'entendre des merueilles; mais comme il voulut faire paroistre ce qu'il scauoit, & qu'il vint à chanter & à toucher des instrumens; au lieu des miracles qu'on en attendoit, on ouit vn miserable fausset qui n'estoit pas d'accord avec la lyre; & pour comble de mal-heur, lors qu'il la voulut toucher plus fortement, il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde, d'autant plus qu'il auoit paru sur le Theatre, apres vn autre qui auoit assez bien fait: puis l'indignation succedant à la risée, les presidens des jeux picquez de son insolence, le firent chasser du Theatre à coups de fouët; si bien qu'il trauersa la Scene tout sanglant, ramassant les ornemens de sa lyre, que l'on fouëttoit avecque luy. En suite parut vn excellent Musicien de l'Elide nommé Eumele, qui raut chacun en admiration; de sorte qu'il fut proclamé victorieux, quoy qu'il fust fort mal vestu, & qu'il n'eust qu'vne lyre à l'antique. On dit qu'il se mocqua assez plaisamment du Tarantin, qui auoit si mal reüssi. Tu auois, dit-il, vne couronne

d'or & de pierreries, parce que tu estois riche; & moy vne de laurier, parce que ie suis pauvre; mais tout pauvre que ie suis, i'ay esté couronné, & ces richesses n'ont seruy qu'à faire esclater ta honte, & empêcher qu'on n'eust compassion de toy. Je trouue que cét exemple te vient fort bien, car tu ne fais non plus de cas que ce Tarantin de la risée des spectateurs. Mais pour t'accabler, ie veux aiouster à ce conte, vne autre Histoire. Lors que les femmes de Thraee deschirerent Orphée, on dit que sa teste qu'elles auoient iettée dans la riuiere, flotta long-temps sur sa lyre, poussant des accens funebres à l'honneur de ce Heros, & que la lyre touchée par les vents, respondoit à ce chant lugubre. En cét estat elle aborda en l'Isle de Lesbos, où les habitans du pais luy dresserent vn sepulce, à l'endroit où est basty mainrenant le Temple de Bacchus. Mais ils pendirent sa lyre en celuy d'Apollon, où elle fut gardée long-temps, iusqu'à ce que le fils de Pittacus, ayant ouï dire qu'elle sonnoit toute seule, & qu'elle auoit charmé les arbres & les rochers, la voulut auoir, & l'acheta, à grand prix du Sacristain. Mais ne croyant pas en pouuoir iouer seurement dans la ville, il se retira la nuit aux faux-bourgs, où comme il la pensoit toucher, il fit vn tel chariuary au lieu de l'harmonie qu'il esperoit, que les chiens y accoururent.

QVI FAISOIT VNE BIBLIOTEQ. 293

& le déchirent, qui fut la seule chose qu'il eut commune avec Orphée. Car ce n'est pas en l'instrument que consiste l'art, mais en la main de l'Ourier. Mais pourquoy rechercher d'anciens exemples, puis qu'il s'est trouué vn homme en nos iours qui a acheté trois mille dragmes la lampe de terre du Philosophe Epictete, comme s'il eust acheté avec elle son sçauoir? Vn autre depuis donna vn talent du baston du Philosophe Peregrinus, qu'il montre maintenant comme on feroit la massuë d'Hercule, ou comme les Tégeates, montrent la peau du sanglier Calydonnien, les Thebains le corps de Gerion, & les Egyptiens les cheveux de la Déesse Isis. Cely-cy te surpasse, à mon auis, en impertinence; & ce baston met à couuert ta Biblioteque. On dit aussi que Denis le Tyran ayant fait vne Tragedie ridicule, & puny tres cruellement Philoxene pour s'en estre raillé, acheta depuis les tablettes du Poëte Eschyle, où il écriuoit ses belles pieces de Théâtre, s'imaginant peut-estre que cela seruiroit à rendre les siennes meilleures; mais il fit encore plus mal qu'il n'auoit fait auparauant. Peut-estre aussi que tes liures te gastent la ceruelle, & que tu ferois mieux, si tu ne les auois point. A quel propos donc les acheter si cherement, & les faire relier avec tant de soin? En es-tu plus éloquent pour cela, ou

plustost, n'es-tu pas plus muet qu'un poisson? Mais tes desbauches parlent assez, & te rendent odieux à tout le monde; Que si tes liures en sont cause, tu les deurois fuir avec autant d'ardeur que tu les recherches, puis qu'ils ne te sont utiles, ni à bien faire, ni à bien dire, & qu'ils ne peuvent servir que de pasture aux vers, d'exercice aux rats, & de supplice à tes gens, que tu chasties, pour n'en auoir pas assez de soin. N'as-tu point de honte, lors que quelque Docte te rencontre avec vn liure à la main, comme tu aimes à en porter, & qu'il vient à louer ou à blasmer quelque endroit, de ne sçauoir que respondre; & n'en rougirois-tu pas, s'il te restoit quelque pudeur? On dit que le Philosophe Cynique Demetrius, ayant trouué vn iour à Corinthe les Bacchantes d'Euripide, entre les mains d'un ignorant, les deschira, & dit qu'il valoit mieux que Penthee fût deschiré par luy vne fois, que de souffrir tous les iours mille affronts de la main d'un sot. Pour moy, ie n'ay pû trouuer la raison pourquoy tu achetes tant de liures, quoy que ie l'aye recherchée avec grand soin; car c'est comme si vn pelé achetoit vn peigne, ou vn aueugle vn miroir, & vn sourd quelque instrument de Musique. Est-ce pour montrer tes richesses en la possession de plusieurs choses superflues? Mais ie sçay fort bien que si tu ne te fusses introduit par

fraude dans le testament d'un homme riche, il t'eust fallu mourir de faim ou vendre tes liures. Il ne reste donc maintenant, sinon que tu en achettes pour entretenir ta reputation, & confirmer les louanges de tes flatteurs, qui disent que tu es non seulement beau & aimable, mais Philosophe, Orateur, & Historien. On dit mesme que tu lis tes harangues à table, & qu'ils ne boient point, qu'ils ne se soient alterez à force de les louer. Car tu es facile à surprendre, & à croire tout ce qu'on te dit; iusques-là qu'ils t'ont persuadé que tu ressemblois à l'Empereur, comme il y a eu autrefois de faux Alexandres, de faux Nérons, & de faux Philippes. Et il n'est pas estrange que tu l'ayes creû, estant sot commè tu es, veû que Pyrrhus se laissa bien persuader qu'il ressembloit à Alexandre, iusques à ce qu'une vieille de Larisse chez qui il logeoit, le détrompa. Car comme il luy eut montré les portraits de Philippe, de Cassander, d'Alexandre & de Perdicas, & qu'il luy eut demandé à qui de tous ceux-là il ressembloit, elle respondit qu'il ressembloit au Cuisinier *la Grenouillere*, comme en effet il y en auoit vn à Larisse de ce nom, qui auoit beaucoup de son air. Je ne voudrois pas dire à qui tu ressembles, car cela ne seroit pas peut-estre à ton auantage; mais ie sçay bien que tout le monde te prend pour vn fou, de croire ressembler à l'Empereur, &

de tascher à le contrefaire par l'habit, le regard, & la desmarche. Il ne faut donc pas s'estonner qu'un homme qui se connoist si mal en ressemblance, croye ressembler à un Docte, quoy qu'il n'en ait aucun trait. Mais j'ay descouvert à la fin où est l'encloüure; c'est que tu t'imagines que ta fortune seroit faite, si le Prince qui aime les Lettres, & ceux qui en font profession, venoit à te prendre pour un sçauant. Toutefois, crois-tu, sot que tu es, qu'il ne sçache pas bien la vie que tu menes, & que tu employes plus de temps à la desbauche qu'à l'estude? Ne sçais-tu pas que les Rois ont vne infinité d'yeux & d'oreilles, par où ils voyent & entendent tout ce qui se passe dans leur Empire? outre que ton infamie est si publique, qu'elle est connue de tout le monde. Dy-moy si quelque'un de ces desbauchez que tu hantes & qui t'apprennent à tout faire & à tout souffrir, estoit habillé en Hercule, le prendroit-on iamais pour luy? & quand il auroit sa peau de lion & sa massüe, ne le reconnoistroit-on pas à sa desmarche lasciuue, & à ses parures des-honestes, suiuant le Prouerbe qui dit, qu'on cacheroit plustost un Elephant sous sa robe, qu'un effeminé. Ne pense donc pas te couvrir sous la peau d'un lion, puis qu'on reconnoistra tousiours à ton cry que tu n'es qu'un asne. Enfin, ce n'est pas des Libraires, qui te mettront en pourpoint  
 si tu

*Il y a au  
 Grec sepr.*

fi tu n'y donnes ordre, que tu dois attendre la reputation de sçauant; mais des personnes qui s'y connoissent; & de la verité. Tu deurois vendre plustost ta Biblioteque, pour payer ta folle despenſe, & les frais que tu fais en esclaués; car ce ſont là tes deux paſſions, dont vne ſeule eſt capable de te ruiner. Suy donc mon conſeil, & au lieu de tant de gens inutiles, aye quelque honneſte homme aupres de toy qui te détrompe, & qui n'aille pas divulguer tes deſbauches, comme ils font. Car i'en vis vn l'autre iour ſortir de chez toy de grand matin, qui les publioit tout haut, iuſqu'à en montrer des marques, & prendre des gens à teſmoin pour le confirmer. Mais i'atteste les Dieux & ceux qui eſtoient preſens, que ie faillis à le battre, tant i'en eſtois indigné pour toy. En tout cas, s'il eſt difficile de quitter vn meſtier où l'on eſt accouſtumé, garde plustost ton argent pour tes deſbauches, que pour tes liures. Car à quoy ſert d'entaffer volumes ſur volumes? tu es aſſez ſçauant pour ce que tu fais; outre que tu n'as pas ſeulement en la bouche toute l'Antiquité; mais tu connois tous les Poëtes, les Orateurs, & les Historiens, & ſçais tous les deffauts & toutes les vertus de la langue; car rien n'empêche que nous n'inſitions dauantage ſur ces choſes. Mais ie te demanderois volontiers, quels liures tu lis principalement? Eſt-ce Platon, Antiſthene,

Archiloque, Hipponax; ou si tu quittes les Philosophes & les Satyriques pour les Orateurs? As-tu veü la harangue d'Eschines cõtre Timarque? mais tu sçais peut-estre tout cela, & aimes la Comedie?

*C'est qu'on  
y traitoit  
des vices  
où il estoit  
suiet.*

As-tu leü les Baptes, ou plustost les as-tu pû lire sans rougir? Dy nous, quel liure t'est familier? car quoy que tu en portes tousiours, on ne t'en voit iamais lire. Est-ce de iour où de nuit, deuant ou apres tes desbauches, que tu t'appliques à la lecture? Quitte, quitte, toutes ces choses, pour viure comme tu as fait, quoy que ta vie soit encore plus honteuse que ta doctrine, & que tu deusses apprehender les reproches que la Phedre d'Euripide fait aux femmes, & prendre garde que les murailles ne diuulguent ton infamie. Que si tu as resolu de mourir, comme tu as vescu, & d'acheter tousiours des liures, laisse-les là pour le moins sans les lire, ni toucher aux paroles & aux actions des Anciens, qui ne t'ont fait ni bien ni mal. Je sçay que tout ce que ie dis, ne te seruira de rien, & que tu ne laisseras pas de continuer à te faire mocquer de toy, par les habiles gens, qui ne prennent pas garde à tes liures, mais à ta doctrine. Tu penses, toutefois, couvrir par là ton impertinence, comme ces mauuais Chirurgiens qui ont des estuis d'orez, dont ils ne se sçauroient seruir; au lieu qu'un excellent Artisan se fait admirer avec des outils ordinaires. Encore

*Qu'elles ne  
craignent  
point les  
sombres  
complices  
de leur  
desbauche.*

ceux-là les prestent-ils quelquefois à ceux qui les peuuent mettre en œuvre : Mais tu ressembles à ce chien des Fables, qui estoit attaché au rati-  
lier, & ne pouuoit manger du foin, ny souffrir que le cheual en mangeast. Voila ce que i'auois à dire de ta doctrine; Je parleray vne autre fois plus amplement de tes desbauches.

DE LA CALOMNIE.

*Qu'il ne faut pas adiouster foy temerairement au  
rappori d'autruy.*

**C'**EST vne mauuaise chose que l'ignorance, & qui est cause de beaucoup de maux : Car elle aueugle les hommes de telle sorte, qu'ils bronchent à chaque pas, sans voir ce qui est à leurs piez, & n'aprehendent pas vn danger present, tandis qu'ils en craignent quelquefois vn qui est bien esloigné. C'est elle qui fait la pluspart des Tragedies dont on oit retentir les Theatres, & qui excite des diuisions dans les Estats & dans les Familles, qui les entraînent à leur ruine, par le moyen de la calomnie, qui est son plus dangereux aiguillon. Je veux donc faire icy la description de ce monstre, & en emprunter le tableau, d'Apelles. Car ayant esté accusé par vn Peintre

jaloux de sa gloire, d'auoir conjuré contre le Roy Ptolemée, & causé la reuolte de Tyr & la prise de Peluse; Ce Prince qui auoit esté nourry toute sa vie dans les flatteries de la Cour, prit tellement feu là dessus, que sans considerer la jalousie qui est ordinaire entre les personnes de mesme profession, & le peu d'apparence qu'il y auoit qu'un Peintre eust entrepris vn si grand dessein, & vn Peintre qui luy deuoit sa fortune, il s'emporta contre luy comme contre vn traistre & vn assassin; & il luy eust fait trancher la teste, si l'un des complices ne l'eust deschargé à la question. Mais lors qu'il eut appris son innocence, il fut touché d'un tel repentir, qu'il luy donna cent talens, & luy mit entre les mains l'accusateur, pour en faire ce qu'il luy plairoit. Appelles donc pour se venger de la Calomnie qui luy auoit fait vn si mauuais tour, fit le portrait que voicy. Il peignit vn Prince avec de grandes oreilles, comme on en peint à Midas, assis sur vn Throsne, entourné du Soupçon & de l'ignorance. En cet estat il tend de loin la main à la Calomnie, qui s'auance vers luy le visage tout en feu, avec des traits & des charmes extraordinaires. Elle tient de la main gauche vn flambeau, & traîne de l'autre par les cheveux vn ieune innocent, qui tend les mains au Ciel, & implore son assistance. Deuant elle marche l'Enuie au visage hâue & aux yeux louches,

accompagnée de la Fraude & de l'Artifice, qui parent & ajuſtent la Calomnie, pour la rendre plus agreable. Apres vient le Repentir, ſous la figure d'une Dame veſtuë de deuil avec ſes habits deſchirez, qui tourne la teſte vers la Verité, & pleure de regret & de honte. Voila l'Embleſme de la Calomnie, dont ie te veux faire en ſuite vn portrait à ma façon, & la dépeindre de toutes ſes couleurs. Pour commencer par ſa définition, c'eſt vn faux rapport que l'on fait d'autruy en ſon abſence, auquel d'ordinaire on ajoſte foy, ſans donner les moyens à l'accuſé de ſe juſtifier. On doit donc conſiderer trois choſes dans la Calomnie; le Calomniateur, le Calomnié, & celuy à qui l'on s'adreſſe pour meſdire, qui eſt comme le luge, & les autres les Parties. Commençons par le Calomniateur, puis qu'il iouë le principal perſonage. Perſonne ne doute que ce ne ſoit vn meſchant homme; car les gens de bien ne ſe meſſent point de ce meſtier, & taſchent pluſtoſt à reconcilier les ennemis, qu'à ſemer de la diuiſion parmy les amis. Mais le Calomniateur n'eſt pas ſeulement meſchant, il eſt iniuſte; car il ne ſe contente pas d'accuſer à faux, il empêche qu'on n'oye l'accuſé en ſa deſſeſſe, contre l'ordre de la Juſtice, qui veut qu'on entende eſgalement les deux Parties. Et celuy qui fait autrement, commet vne iniuſtice, quand il rendroit

vn Jugement iuste , & offense mesme les Dieux; ce qui fait que le Calomniateur n'est pas seulement iniuste , mais impie. Cependant , il tasche d'exciter la colere dans l'esprit de celuy à qui il parle , pour l'empescher d'entendre les raisons de l'accusé; ce qui adiouste encore à ses crimes la mauuaise foy. Mais l'homme de bien , quant il accuse , veut que la defense soit publique , aussi bien que l'accusation , parce qu'il a interest que la verité soit connuë ; comme celuy qui peut vaincre son ennemy à force ouuerte , n'vse point de trahison ni de ruse. Le throsne de la Calomnie est dans la Cour des Princes , où regne l'Enuie & la Haine , & où se presentent à toute heure mille occasions de mentir & de flatter. Car où l'on voit croistre à tous momens l'esperance & l'ambition , là sont les enuies les plus cruelles , les haines les plus irreconciliables , & les calomnies les plus fines & les plus dangereuses. Vn Courtisan est tousiours en garde , comme vn Gladiateur , pour porter le coup de la mort à son ennemy , s'il luy donne la moindre prise ; de sorte qu'à la Cour vn homme de bien qui croit que tout le monde luy ressemble , est en vn instant supplaté , quoy que celuy qui prend sa place n'y dure pas quelquefois plus long-temps que luy , & que le vainqueur & le vaincu soient enuelopez souuent dans vne mesme ruine. Car comme il ne s'agit pas de peu de chose , & qu'il y va de la faueur du

Prince, on est perpetuellement aux escoutes pour l'obtenir; & la calomnie semble le plus court chemin & le plus seur. Mais ce n'est pas le mestier d'un sot, & il faut estre tres-habile pour y reüssir. Car si ses traits ne sont trempez dans la vray-semblance, ils sont sans effect, parce que la verité ne peut estre vaincuë que par un ennemy qui luy ressemble. Or la calomnie, comme fille de l'envie, s'attache tousiours à ceux qui sont les plus élevez, par un desir aveugle de remplir leur place. Mais comme dans vne carriere, chacun tasche de deuancer son compagnon, soit par art ou par vitesse; les gens de bien à la Cour tiennent le chemin de la vertu, pour arriuer à la gloire, où les autres ne peuuent paruenir que par surprise. Cependant celuy qui est le premier, est tousiours en butte aux autres, & l'objet de l'envie & de la haine, si bien qu'on luy dresse mille pieges le plus adroitement quel'on peut; car s'ils viennent à estre descouverts, ils sont inutiles. Ordinairement la calomnie prend pour fondement la profession de celuy qu'elle veut calomnier. On accuse vn Medecin d'empoisonnement, vn Ministre de trahison, vn Grand de faire des entreprises; mais la passion du Prince fournit le plus souuent de matiere. On dit à vn jaloux qu'on a dessein sur sa femme; à celuy qui se pique d'esprit, qu'on se mocque de ses ouvrages, comme on accusa Philoxene aupres de

Denis le Tyrá, de blasmer sa Tragedie. Si le Prince est pieux, on calomnie vn homme aupres de luy d'impieté ou de libertinage, Car chacun s'emporte dans sa passion, & n'est plus capable d'entendre des raisons ni des excuses. Voila ce que font les calomniateurs, pour irriter dauantage celuy à qui ils s'adressent, de peur que s'il n'estoit pas assez animé, il ne donnast du temps à la recherche de la verité, & à l'examen de leur calomnie; quoy qu'ils fassent ordinairement le crime si noir, que l'horreur de l'action empesche qu'on n'en veuille ouir la defense. On accusa le Philosophe Demetrius deuant Ptolomé, de ne s'estre pas voulu desguiser aux Bacchanales, & de n'y auoir beu que de l'eau, comme condamnant les plaisirs & les inclinations du Prince. Et si le lendemain il ne se fust trauesty & n'eust beu du vin en la presence du Roy, & dancé avec des Cymbales; il estoit perdu. C'est ainsy que c'estoit vn grand crime deuant Alexandre, de ne pas reconnoistre Ephestion pour vn Dieu: Car non content de luy faire vne pompe funebre, qui cousta plusieurs millions, les villes luy dresserent à l'enuy des Temples & des Autels; de sorte que c'estoit le plus grand de tous les sermens, que de iurer par son nom, & vn crime capital de s'en mocquer. Car les Courtisans pour flatter la passion du Prince, luy contoient des chimeres

chimeres & des visions; Qu'Ephestion leur estoit apparu en songe; Qu'il guerissoit ceux qui l'inuoquoient; rapportant de faux Oracles, & le prenant pour leur Protecteur; si bien qu'Alexandre qui auoit tousiours les oreilles battues de ces discours, les creût à la fin, & se glorifia de pou-  
 uoir faire vn Dieu qui estoit encore plus que de l'estre. Combien pensez-vous qu'il y eut alors d'honnestes gens disgraciez, pour auoir resisté à la passion du Prince, ou tesmoigné de l'auerfion pour ses frenesies. Le Capitaine Agathocles qu'il estimoit, alloit estre exposé aux lions, pour auoir pleuré deuant le sepulcre d'Ephestion, comme s'il l'eust creû mortel, si Perdicas n'eust iuré ses grands Dieux, & particulièrement Ephestion, que ce nouveau Dieu luy estoit apparu à la chasse; & luy auoit commandé de dire à Alexandre, qu'il pardonlast à Agathocles, s'il auoit laissé couler des larmes au souuenir de son amy, & qu'il eust pitié de l'infirmité humaine. Alexandre estant donc de cette humeur, ouuroit vne large porte à la calomnie. Car, comme on attaque tousiours vne place par l'endroit qui est le plus foible, le Calomniateur prend tousiours celuy qui l'escoute par la partie qui est la plus ouuerte à la médifance; parce que c'est le lieu le moins deffendu. Voila les forces de la Calomnie au dehors; mais au dedans elle a pour ministres, le

*Comme  
qui diroit  
Ange gar-  
dien.*

dégouſt du preſent, & l'amour de la nouveauté, avec le plaisir qu'on prend à entendre des choses extraordinaires & incroyables; outre qu'il n'y a rien qui chatouille tant l'oreille d'un homme ſouſpçonneux & deſſiant, que les faux rapports. Il eſt donc aiſé d'attaquer un cœur expoſé de tous coſtez à la batterie, & de perdre un innocent qui ne ſe deſſend point; car l'accuſé en cette rencontre meurt comme un homme endormy qu'on tué dans une priſe de ville. Ce qui eſt de plus deſplorable, c'eſt qu'on va trouver ſon amy, comme auparavant, ſans ſçavoir rien de ce qui ſe paſſe; & qu'on donne foy - meſme dans le piege. Mais un homme d'honneur ne condamne point ſon amy ſans l'oüir, & ſans luy donner les moyens de ſe juſtifier; au lieu que ceux qui preſtent volontiers l'oreille à la calomnie ne l'eſcoutent pas, ou font ſemblant de recevoir ſes excuſes, en attendant l'occaſion de ſ'en vanger; ſur tout, quand le Calomniateur eſt leur amy, ou qu'il feint de l'eſtre de celui qu'il accuſe. Car alors on ne peut ſ'empêcher d'ajouter foy à ſon rapport; ſans conſiderer qu'il arrive tous les iours mille ſuiets de rompre, meſme entre les plus grands amis. D'ailleurs, la Calomnie n'attaque jamais un ennemy deſcouvert, parce qu'elle perdrait creance; mais ſouvent ſon propre amy, ou pour le moins ce-

luy qu'on feint estre tel , pour monstrier qu'on veut tout sacrifier aux interets de celuy à qui l'on parle. Quelques vns honteux d'auoir ajoutté foy à de faux rapports , & n'ayant pas la hardiesse de souffrir le visage de leur amy offensé , rompent avec luy , comme s'il estoit coupable de leur faute. Cela me fait quelquefois desplorer la misere de nostre vie , dont la calomnie est vn des principaux fleaux. Il faut que tu meure , s'escrie Antia , à son mary , ou que tu tuës Bellerophon , qui a attenté à ma pudicité ; quoy que ce fust elle mesme qui l'eust sollicité au mal. Il s'en fallut peu pourtant qu'il ne portast la peine de sa chasteté , & de la luxure de son hostesse , & qu'il ne perist au premier combat qu'il eut contre la Chimere ; car pour vn semblable sujet, Phédre perdit Hippolite. Mais , dira quelqu'un , il faut aiouster foy aux rapports , lors qu'il partent de personnes vertueuses. Y a-t-il quelqu'un de plus iuste qu'Aristide ; il ne laissa pas de conspirer contre Themistocle , par la ialousie de sa gloire , comme les plus gens de bien ont leurs deffauts & leurs passions. Le plus sage & le plus vertueux d'entre les Grecs , ne dressa-t-il pas des embusches à son parent , son amy , & son compagnon d'armes ? Socrate fut accusé d'impieté , Miltiade , & Themistocle de trahison , apres auoir rendu de tres grans seruices à leur patrie. Je passe plusieurs

*Ulyse à  
Palamede.*

autres exemples qui sont connus de tout le monde. Que fera donc en cette occasion l'homme sage? Il fermera les oreilles à la Calomnie, comme Vlysse au chant des Sirenes, & n'aioulera point de foy aux rapports qu'avec beaucoup de circonspection, mais demeurera sur la défiance. Il est ridicule de mettre garde aux portes & aux entrées des villes, & de laisser celle de nostre ame dégarnie. Quand on nous fera donc quelque rapport, il faut examiner la chose en soy-mesme, sans auoir esgard aux personnes. Car le contraire est la marque d'un esprit bas & abiect, qui se laisse emporter en ieune-homme? & c'est l'une des plus grandes iniustices qu'on puisse commettre. Il ne faut desferer ni au iugement, ni à la passion d'autrui; ne consideret pas davantage l'accusateur que l'accusé, & se défier tousiours de celuy qui a le plus d'esprit & le plus d'adresse. Cependant, la cause de ce mal-heur est en l'obscurité & en l'ignorance du cœur de l'homme; car si l'on pouuoit penetrer dans ses sentimens, la Calomnie seroit contrainte de quitter le monde, pour faire place à la Verité, qui dissiperoit toutes ses tenebres par sa lumiere.

## L'APOPHRADE, OV LE MAVVAIS

GRAMMAIRIEN.

*C'est vne inuectiue contre vn homme qui auoit condamné le mot d'Apophrade, qui signifie proprement, vn iour malencontreux.*

**O**N voit bien que tu ne sçais ce que signifie le mot d'*Apophrade*; autrement tu ne m'aurois pas accusé de barbarie pour t'y auoir comparé. Mais nous parlerons tantost de sa signification; ie me contenteray de te dire pour cette heure, que tu as pris par l'aile la Cygale, comme dit le Poëte Archiloque. Car cette insecte qui crie assez haut d'elle-mesme, fait encore plus de bruit quand on la touche. Ainsi, ce Poëte porté de son naturel à la Satyre, laissoit à iuger ce qu'il feroit, estant offensé. C'est dequoy ie t'auertis maintenant, non pas pour me comparer à vn si grand personnage, mais pour te dire que tu as fait plusieurs choses qu'Archiloque ne pourroit reprendre dignement, quand il associeroit avecque luy Hipponax & Simonide; *Anciens* car tous ceux qu'ils ont attaquez, n'estoient rien *Satyri-* au prix de toy. Cependant, il semble que quel- *ques* que Dieu t'ait mis dans la fantaisie, de reprendre

ce mot, pour descouvrir ton ignorance, qui ne sçait pas les choses les plus vulgaires, & pour faire esclater tes autres defauts. Car outre que i'ay quelque talent dans la Satyre, ie connois tes vices dès l'enfance, & ne manque ni de capacité ni de hardiessè pour les publier. Je parle de la sorte, parce qu'il ne seruiroit de rien de t'en auertir en particulier, pour rascher de t'en corriger; puis que tu ne peux non plus changer de nature, que ces sales animaux qui vivent dans l'ordure & dans le fumier; outre que tes crimes ne sont gueres plus secrets que ceux de ces celebres criminels des Fables; & que ton ignorance est si publique, qu'il n'est point besoin que personne t'oste la peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un asne. Mais ie les veux mettre icy, de peur qu'on ne croye que ie sois le seul qui les ignore. Qui appellerons-nous à nostre secours pour cela? Sera-ce quelque Dieu des Comedies de Menandre, tel qu'Elencus, Dieu de liberté & de verité, qui est ton plus grand ennemy, puis qu'il sçait tout ce que tu fais, & ce que tu souffres tous les iours, & qu'il le veut publier. Il fera donc icy le prologue de ma Satyre, comme il fait quelquefois chez cet Auteur; afin d'apprendre à tout le monde, que nous n'entreprenons pas cecy en vain, ni par vne inimitié particuliere; mais pour vanger le public. Et quand il aura parlé, il se pourra

*Comme qui  
dirait la  
Raison.*

retirer à la bonne heure, & nous laisser faire le  
 reste, parce que nous sommes assez capables pour  
 te confondre, & qu'il n'est pas seant à vn Dieu  
 de parler de si grandes abominations. Voicy  
 donc ce qu'il dira par forme d'auertissement. Ce  
 Sophiste qui contrefaisoit le Philosophe, c'est de  
 toy qu'il parle, vint vn iour aux jeux Olympiques  
 pour y reciter vne harangue, qu'il auoit compo-  
 sée sur le suiet de Pytagore, lors qu'on le voulut  
 empescher de participer aux mysteres d'Eleusine,  
 à cause qu'il estoit estranger, & qu'il auoit esté  
 Euphorbe durant la guerre de Troye. Sa ha-  
 rangue, comme la Corneille d'Esopé, estoit tou-  
 te parée des plumes d'autrui, & bastie de pieces  
 rapportées. D'ailleurs, elle estoit premeditée de  
 long temps: mais pour faire croire qu'il l'auoit  
 faite sur le champ, il fit tant par l'vn de ses amis,  
 que lors qu'il demanda vn suiet tout haut, on  
 luy donna celuy-cy. Cependant, comme il ne  
 jouïoit pas bié son personnage, & qu'il rapportoit  
 des choses tirées de loïn & estudiées, personne ne  
 se pouoit empescher de rire, & de faire signe à  
 cet amy qu'on reconnoissoit bien la fourbe; quoy  
 que nostre Sophiste taschast de suppléer à tout  
 par son impudence. Quelques vns donc à me-  
 sure qu'il parloit, ne faisoient autre chose que re-  
 marquer les endroits qu'il auoit desrobez des  
 Anciens. Celuy qui a fait ce Discours, & qui

m'a introduit icy estoit de ceux-là ; car il ne se pouuoit tenir de rire , non plus que les autres. Et pourquoy n'eust-il pas ry d'vne si grande & si publique effronterie ? Outre qu'il est assez porté au ris de son naturel. Mais il ne pût s'épescer d'éclater vne fois tout haut , entendant cet asne qui vouloit comme on dit iouier de la lyre , ce que ce galand-homme aperçeut en se retournant , & c'est ce qui les a mis mal ensemble. Or c'estoit le commencement de l'année , ou plustost le troisieme

*Du mois de  
Janvier.*

jour de la grande nouvelle Lune , où les Romains suiuant vne coustume ancienne , font des vœux & des sacrifices , pour tout le reste de l'an ; sur la creance que les Dieux escoutent alors plus attentiuement nos prieres. En cette grande feste donc , & ces Calendes sacrées , ccluy-cy voyant nostre imposteur qui estaloit ses larcins sous le nom de Pytagore ; comme il le connoissoit parfaitement , & qu'il sçauoit ce qu'il faisoit , & ce qu'il souffroit tous les iours , où il auoit esté meisme surpris ; il dit à vn de ses amis qui estoit près de luy , Sortons d'icy , que cet infame par ses abominations ne nous change ce iour heureux en vn funeste , & il se seruit pour cela du mot d'*Apophrade*. Cependant, nostre imposteur nel'eut pas plus tost oui , que pour se vanger de cette raillerie , il s'escria ; Quelle beste est-ce qu'*Apophrade* ? Est-elle male ou femelle , terrestre , ou aquatique ? car  
pour

pour moy , ie ne la connois point. Mais en pen-  
 sant exposer l'autre en risée , il s'y exposa lui-  
 mesme , & fit voir son ignorance. C'est là le sujet  
 dont on va vous entretenir, pour vous faire voir  
 que ce grand Orateur, qui fait des harangues à  
 l'improviste, ignore les choses les plus vulgaires,  
 & que les artisans de la Grece sçauent. Voilà ce  
 qu'auoit à dire le Prologue; c'est à moy d'acheuer  
 le reste, & de représenter icy ce que tu as fait en  
 diuerses parties du monde, & ce que tu fais pré-  
 sentement à Ephése, qui est le comble de ta do-  
 ctine, & le chef-d'œuvre de ta Morale. Mais au-  
 parauant il faut parler du mot d'*Apophrade*, que  
 tu as repris. Dy-moy, pas les Dieux, pourquoy te  
 choque-t-il si fort? Est-ce qu'il est barbare, & que  
 tu ne l'as pû souffrir, parce que tu as l'oreille deli-  
 cate? Mais y a-t-il rien de plus commun à Athé-  
 nes? Tu prouueras plustost à vn Athénien, que  
 Cecrops & Erectée estoient estrangers, que ce ter-  
 me icy. Car il y en a plusieurs qui leur sont com-  
 muns, avec le reste des Grecs; mais celui-cy leur  
 est propre, & ils s'en seruent pour exprimer vn  
 iour mal-heureux, où l'on ne fait aucune affaire  
 ni publique ni particuliere, soit pour quelque  
 grande deffaitte qui est arriuée ce iour-là, ou pour  
 quelque autre calamité. Mais il n'est pas peut estre  
 scam d'apprendre ces choses à ton âge, outre qu'il  
 y en a tant d'autres que tu ne sçais point, qui sont

beaucoup plus importantes, que tu peux bien  
 ignorer encore celle-là. Toutefois, d'où es-tu,  
 de ne le pas sçavoir? car encore qu'on te deuit per-  
 mettre d'ignorer les autres choses, tu ne pourrois  
 pas, quand tu voudrois, appeller vn iour malen-  
 contreux, d'vn autre hom, si tu veux parler com-  
 me lion à fait à Athenes. Mais tu diras peut-estre  
 qu'il n'est plus en vsage, & qu'il ne se faut pas ser-  
 uir de mots que l'on n'entend point. Il est vray  
 que i'ay failly de m'en seruir en ta presence; car  
 ie deuois parler Cappadocien, Paphlagomien, ou  
 Bactrien, pour faire quò tu m'entendisses; mais il  
 faut parler Grec avec les Grecs. D'ailleurs, ce mot  
 est de ceux qui se sont conseruez en vsage dans  
 cette grande reuolution qui arriue tous les iours  
 dans les Langues; & ie rapporterois le nom de  
 ceux qui en ont vsé, si ie ne craignois de troubler  
 ta memoire, par tant de Poëtes, d'Orateurs, &  
 d'Historiens qui te sont inconnus. I'aurois plu-  
 tost fait de dire ceux qui ne s'en sont pas seruy;  
 quoy que pour te dire la verité, ie n'en sçache  
 point, & t'offre quelque honneste present, si tu  
 peux nommer quelque vn qui ait exprimé autre-  
 ment la chose qu'on veut signifier par là. Car ce-  
 luy qui ignore ce mot, peut ignorer où sont si-  
 tuées les villes, d'Athenes, de Sparte, & de Corin-  
 the. Mais tu diras peut-estre qu'il est bon, mais  
 non pas au sens que ie l'ay pris, ou bien que ie l'ay

allegué hors de propos. Je te satisferay encore là-dessus, si tu es capable de raison. Car les Anciens se sont seruis de plusieurs pareilles metaphores, contre ceux qui te ressembloient ; Ils ont appelé vn Orateur qui changeoit a toute heure d'avis, *Cochurne*, pour marquer son instabilité, à cause de la peine qu'il y a de marcher avec ces brodequins. Vn autre, *Lypæ*, qui auoit accoustumé de troubler les Assemblées. Vn autre, *Hebdomas*, qui railloit & folastroit avec le peuple, cōme les escoliers font aux iours de congé. Pourquoy donc ne pourra-t-on pas nommer *Apo-phrade*, vn mal-encontreux personnage comme toy ; Car il est certain que lors que nous rencontrons quelque chose de mauuais augure, & particulièrement le matin, comme vn chastré, vn boiteux, ou vn singe, nous auons coustume de rentrer aussi-tost, comme si ce iour-là nous deuoit estre funeste. Si le premier iour de l'an donc, on trouue vn homme comme toy, qui passe pour vn infame, vn meschant, vn imposteur, vn parjure, vn monstre, vne peste, ne le fuira-t-on pas cōme vn oiseau de mauuais augure, capable de troubler le plus beau iour, & de le rendre mal-encontreux ? Tu ne te dois pas falcher de ces mots, car il me semble que tu fais gloire de la chose ; outre que tu aurois bien de la peine à prouuer le contraire à tes citoyens, qui sçauent comme

*Ou, un homme dans la vie estoit inconstant.*

*Trouble.*

*C'est qu'ils auoient congé une fois la semaine.*

tu-as vescu dès ton enfance , & comme tu te mis au service d'un gendarme, pour faire tout ce qu'il luy plairoit, iusqu'à ce qu'il te quitta, comme on fait vn habit lors qu'il est usé. Tu seruis depuis au Theatre, & fus avec vne compagnie de Farceurs & de Baladins, où tu faisois le Prologue, & entrois paté avec des brodequins dorez, & vn habit magnifique, pour annoncer la piece, & demander bonne audiance. Mais maintenant tu-és deuenu Orateur; c'est pourquoy quand on le sçaura en ton païs, on croira voir deux Thèbes & deux Soleils, comme cet Ancien des Fables. Tu fais donc bien de n'y pas aller, quoy que ce soit la plus grande & la plus belle ville de la Phenicie, & vn tres-agreable sejour. Mais tu as honte de ton premier mestier, & craindrois d'oüir en allant par les ruës, Voilà celui que nous auons veu Bâteleur & Comedien. Mais pourquoy m'amuser à ces choses; car quelle impudence égale la tienne? & qu'as-tu iamais trouué de honteux? l'apprens que tu possedes dans la ville de ta naissance vn grand Palais, à comparaison duquel le tonneau de Diogene pourroit passer pour le thrône de Iupiter. Tu ne pourrois donc empescher que tes citoyens ne te prissent pour l'opprobre & le deshonneur de leur ville. Le reste de la Syrie est de mesme sentiment. Tout Antioche a veu comme tu desbau- chas ce jeune garçon qui venoit de Tarfe. Mais

il n'est pas honneste de remuër ces ordures, & tu  
 sc̄ais comme on vous surprit tous deux, si ce n'est  
 que tu l'ayes oublié, à cause que tu n'as point de  
 memoire. Tu n'es pas moins connu en Egypte,  
 où tu fus receu fugitif après ces beaux exploits de  
 Syrie, lors que tu estois talonné par les Fripiers,  
 qui t'auoient presté les habits, avec lesquels tu  
 trouuois à disner, & hantois les bonnes compa-  
 gnies. La ville d'Alexandrie n'est-elle pas tesmoin  
 de tes débauches, aussi bien que celle d'Antioche?  
 Oüy sans doute, puis qu'elles y ont esté plus gran-  
 des & plus celebres. Tu ne rencôtras qu'un hom-  
 me dans toute la ville, à qui tu pusses persuader  
 ton innocence, & qui te seruiſt de support, &  
 te donnast à vlure. Tu me permettras de taire  
 son nom puis-qu'il est connu de tout le monde,  
 & des principaux de l'Empire. Te souuient-il  
 quand il te surprit entre les genoux de ce jeune  
 Eschanſon? Quelle opinion penſes-tu qu'il eut  
 alors de ta preud'homme, s'il n'auoit perdu les  
 yeux? Aussi te chassa-t-il honteusement, & pu-  
 rificia sa maison après ton depart. Toute la Grece  
 & l'Italie furent remplies en suite de ta renom-  
 mée & de ta gloire; & ie m'estonne qu'il y en ait  
 maintenant qui trouuent à redire à ce que tu fais  
 dans Ephése, s'ils n'ont perdu la memoire, aussi  
 bien que toy. Il est vray que tu y as adjoüsté à tes  
 autres desbauches, celles des femmes; & après

cela, tu trouues estrange que pour exprimer l'horreur de tes vices, on se serue d'un terme d'abomination. Voudrois-tu point qu'on t'allast baiser pour recompense? Il vaudroit mieux baiser vn aspic ou vne vipere; car encore pourroit-on guerir de leur morsure, à l'aide de quelque contrepoison; mais après s'estre souillé de tes baisers, on n'oseroit approcher des Autels; & c'est vn crime pour lequel il n'y a point d'expiation. Cependant, tu railles des paroles des autres, sans prendre garde à tes actions. Pour moy, i'aurois honte d'ignorer le mot que tu condamnes, bien loin de me repentir de l'auoir dit. Ce sont les barbarismes & les solécismes que tu prononces tous les iours, dont il faut rougir. Que les Dieux te confondent avec ta belle Rhetorique. Où l'aurois-tu aussi apprise? si ce n'est dans quelque vieux bouquin, ou dans les liures de Philénis, que tu as tousiours entre les mains, & qui sont dignes de toy & de ta bouche impure. Mais puis-que j'en suis venu iusques-là; Que dirois-tu, ie te prie, si ta langue t'appelloit en Iustice, & qu'elle te fist ces reproches? Quoy ingrat! après t'auoir retiré de la necessité, & t'auoir rendu celebre sur les Theatres, en te faisant iouier le personnage tantost d'un Heros, & tantost d'un Dieu; Après t'auoir nourry maistre d'Ecole; Apres t'auoir fait passer pour Orateur, & reciter ces belles Haran-

gues empruntées qui t'ont acquistant de gloire; estoit-il iuste pour recompense, de me faire seruir à tes saletés? N'est-ce pas assez des mensonges & des parjures que tu me fais prononcer tous les iours, sans parler de tes sottises & de tes impertinences. Me falloit-il occuper la nuit à vn infame ministero, & me faire souffrir mille opprobres? Il y a d'autres membres qui sont destinez à cet office. Plût aux Dieux qu'on m'eût coupée, comme on fit celle de Philomèle! Car les langues de ceux qui ont deuoré leurs enfans, ont moins eu à souffrir que moy. Dy-moy, par les Dieux, si ta langue parloit de la sorte, & qu'elle prist ta barbe à témoin, que luy répondrois-tu? Ce que tu fis n'aguetes à celuy qui te reprochoit d'vn crime que tu venois de commettre? Que c'estoit par là que tu t'estois mis en credit. Car d'où vient, à ton auis, la grandeur de ta reputation? Crois-tu que ce soit de tes Harangues? Il suffit, me diras-tu, que ie sois illustre par quelque biais que ce soit. Veux-tu que ie t'apporte tous les sobriquets qu'on t'a donné en diuers lieux, où tu as esté? C'est vne chose estrange, que tu n'ayes pû souffrir vn mot, après auoir souffert tant d'infamies. On t'appelloit en Syrie, Rhododaphné. Pour quel sujet, n'ay honte de le dire, & il ne tiendra pas à moy qu'on ne l'entende point. En Palestine on t'appelloit, la Ronce, à cause que ta

Laurier  
rose.

barbe piquoit tes beaux amouzeux ; car tu te raisoïsalors. En Egypte on te nommoit l'Esquimancie, parce que tu faillis à estre suffoqué par vn matelot , qui te l'enfonça iusqu'au gosier. Pour les Atheniens, sans tant de mistere, ils ne firent qu'ajouter vne lettre à ton nom, & te nommer Atimarque ; car tu deuois auoir quelque chose de plus que celui contre lequel Esquines a fait cette belle harangue. Mais en Italie tu remportas le nom heroïque de Cyclope, pour auoir contrefait celui d'Homere dans vne desbauche, afin d'ajouster cela à tes autres infamies. Car tu estois le verre en main à demi yure, qui attendois l'attaque de ton Vlysse, c'est à dire d'un jeune garçon qui venoit la lance en arrest, pour te creuer l'œil ; mais il gauchit vn peu, & t'enfonça la machoire, ou plustost comme vn autre Carybde, tu ouuïs la gueule pour l'engloutir lui & son nauire. Cependant, d'une desbauche si publique, tu n'eus point d'autre excuse le lendemain, que ton yurôgnerie. Et après cela tu trouues estrange que l'on te nomme Apophrade ? Et que dis-tu quand on t'appelle Lesbien ? N'entens-tu pas aussi ce mot, & crois-tu que ce soit pour te louer ? ou si tu l'entens mieux, parce que la chose t'est plus familiere. Tes vices sont connus maintenant, itésqués aux femmes. Car depuis peu, comme tu en faisois rechercher vne en mariage à Cyzique ;

*Sans honneur.  
Timarque.*

que; Je neveux point, dit-elle, d'un homme qui a besoin d'un autre homme. Et après cela, tu te cabres pour des paroles? Mais certes tu as raison; car tout le monde ne peut pas inventer de belles phrases comme les tiennes; Qui seroit si insolent que de demander un trident, au lieu d'une espée, pour venger trois adulteres, & de dire que Theopompe parlant sur trois chefs, auoit deffait les principales forces de la Grece avec une arme à trois pointes, & qu'il estoit le chien à trois testes? Il y a cent autres choses dans tes Harangues, dont il ne se faut pas souuenir, non plus que des fautes que la pauuete te contraint de faire, comme de dénier un dépost en iugement, dérober en demandant l'aumosne, & plusieurs autres friponneries. Il faut pardonner à un homme qui meurt de faim, s'il tasche à subsister du mieux qu'il peut; mais ce qui est insupportable, c'est que tes desbauches absorbent, ce que tes crimes ont acquis. Il est vray que tu as fait depuis peu un trait qui merite d'estre loué; c'est que sçachant le mestier de Tisias, tu as ioué le personnage de Discorax, en desrobant trente pieces d'or à ce vieux fou, qui à cause de Tisias a donné par surprise sept cens cinquante dragmes d'un liure. Je pourrois dire bien d'autres choses; mais ie n'en ajousteray qu'une. Fay ce que tu voudras, & ne cesse de pecher contre toy-mesme; mais ne fais

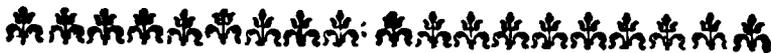
*On, pour le  
Tricera-  
ms.*

plus cecy, car il n'est pas iuste que ceux qui vivent de la sorte, & qui trahissent leurs amis, comme tu fais, soient sous vn mesme couuert, ni boient & mangent avec les autres. N'ajouste point aussi les baisers aux complimens, & particulièrement quand tu salueras ceux qui t'ont rendu la bouche malencontreuse. Enfin, puis que i'ay commence à t'auertir en amy, ne t'amuse plus à parfumer vne teste blanche, ni à te faire arracher le poil où tu sçais. Car si c'est pour la propreté, tu en dcurois faire autant par tout; mais pour quoy te parer en des lieux qu'il n'est pas honneste de montrer? Il ne te reste que les cheueux blancs, pour paroistre sage; épargne-les donc, & particulièrement ta barbe; & si tu peux, ne fayas saletez que de nuit, afin que la lumiere n'en soit point souillée. Tu vois qu'il ne falloit pas réueiller, comme on dit, le chat qui dort; ni condamner le mot de malencontreux, qui rendra toute ta vie malencontreuse. En veux-tu dauantage, car ie t'en diray tant que tu voudras, bien asseuré que ie ne manqueray iamais de matiere. Vn infame comme toy deuoit craindre d'offenser vn homme d'honneur. Tu diras peut-estre que ie t'ay attaqué par des Enygmes que tu n'entens point; Comme si tu ne sçauois pas le nom des crimes que tu commets? Mais ie te permets d'en rire, si ie ne suis vengé au double. Pre

*On mettre  
du depila-  
toire.*

*On pour  
la sauté.*

garde seulement à l'auenir comment tu viuras; & ne te prens qu'à toy de cette Satyre, puis-que selon le dire d'Euripide, *l'infelicité est la fin d'une bouche sans retenüe, aussi bien que de la folie & de la meschanceté.*



LOVANGE D'VNE MAISON.

**O**N dit qu'Alexandre fut si transporté, en voyant la beauté de la riuere du Cydne, avec la clarté & la fraischeur de ses eaux, qu'il ne put s'empescher de s'y baigner, parce qu'elle n'estoit pas trop profonde, ni son cours trop violent. Je me sens de mesme épris d'amour, à la veuë d'un Palais si beau & si magnifique, & touché du desir d'en connoistre toutes les perfections, & d'en celebrer les loüanges. Car ie ne croy pas qu'il y ait vne plus grande marque de stupidité & de barbarie, que de s'estimer indigne de posseder ce qui est beau, & comme s'en bannir volontai-  
 rement. D'ailleurs, les personnes d'esprit n'admirent pas en silence les belles choses, comme font les autres; mais ils aiment à se répandre en loüanges, pour payer en quelque sorte leur hoste, & faire voir qu'ils sçauent bien remarquer ce qui est digne de l'estre, & reconnoistre les faueurs que l'on leur fait. Or de le louer simplemēt, cela peut estre

## 324 LOVANGE D'VNE MAISON.

*Télémaque.* bon pour ceux qui ne peuvent rien davan-  
 ge, comme ce ieune Insulaire qui contemploit  
 le Palais de Ménélaüs, & qui comparoit son  
 marbre & son or à ce qu'il y auoit de plus beau  
 dans le Ciel, parce qu'il ne connoissoit rien de  
 si excellent sur la terre; Mais de faire vne haran-  
 gue à sa louange, dans vne compagnie aussi illu-  
 stre que celle cy, il me semble que c'est con-  
 tribuer quelque chose à sa gloire. Ajoustez à cela,  
 qu'il y a du plaisir à parler dans vn si auguste  
 lieu, & que la voix y retentit agreablement. Si  
 l'Echo se plaist à redire les chansons des Bergers,  
 & à exprimer le son rustique de leurs musettes,  
 dans le creux de quelque rocher; Que ne fera-  
 t-il point des douceurs d'Apollon & des Muses,  
 dans vn Palais tout brillant d'or & de lumiere?  
 D'ailleurs, il semble que la magnificence du lieu  
 fournit de plus belles pensées & plus belles ex-  
 pressions, & réueille les forces de l'esprit, pour  
 essayer de l'égalier, comme le courage d'Achille  
 se sentit esmeu par la veüë des armes, & piqué  
 du desir & de l'honneur. Socrate se plaisoit  
 à entretenir Phédre sous l'ombrage frais d'vn  
 Platane, & sur les bords verdoyans d'vne fon-  
 taine, & n'auoit point de honte à son âge d'in-  
 uoquer les Muses, quoy que vierges, pour en-  
 tendre des discours d'amour; Et ne croirons-  
 nous pas qu'elles accourent volontairement.

## LOVANGE D'VNE MAISON. 324

pour inspirer celuy qui vient chanter les loüanges d'un séjour si agreable ? Car nous ne parlons pas icy sous des arbres, ni dans vn Palais qui n'ait rien de recommandable que son opulence, comme celuy du Roy de Perse; mais dans vn chef-d'œuvre d'Architecture, où l'art surpasse la matiere, toute precieuse qu'elle est, & qui ne demande pas vn spectateur rustique, mais sçauant. Pour commencer donc sa description, il est tourné au Soleil leuant, à l'exemple des anciens Temples. Toutes les proportions & les regles de l'art y sont gardées. Les vents le peuuent rafraîchir en toute saison; & comme il est percé de tous costez, la liberté de la veüe ne contribuë pas peu à son embellissement. Les ornemens n'y sont pas entassez les vns sur les autres, ni l'or répandu par tout; mais comme vne honneste femme, il n'en a qu'autant qu'il en faut pour l'agrement, & non pas pour le luxe; à l'exemple du Ciel, qui n'est pas tout semé de feux, car autrement, au lieu d'estre agreable, il seroit terrible. Il n'appartient qu'aux Courtisanes d'estre toutes éclarantes d'or & de pierreries, pour se faire admirer par la richesse de leurs ornemens; au lieu que les autres brillent assez par leurs vertus, & aimeroient mieux estre sans parure, que d'en trop auoir. L'or est donc icy menagé, comme dans les beaux ouurages, où on le mesle parmy

la pourpre & l'yuoire, pour en rehausser l'éclat, & non pas pour l'estouffer; & il semble ajouster à la lumiere du iour, vne lumiere plus precieuse. Qui auroit donc la liberte & la licence des Poëtes, on pourroit comparer les plafons de ce superbe edifice, au plancher des Cieux; & les beautez des peintures & des tapisseries, aux fleurs d'un parterre, si ce n'est que celles-cy flétrissent, & que les autres sont immortelles, comme n'estant iamais souillées par l'attouchement d'une main grossiere, & ne souffrant que l'approche de la veüe. D'ailleurs, il y a icy vn Printemps perpetuel, au lieu que dans la Nature il ne fait qu'une partie de l'année. Qui ne seroit donc touché de tant de merueilles, & picqué de les décrire, quand on deuroit estre surmonté par la grandeur de sa matiere? Car la beauté a des charmes inexplicables, pour nous attirer à soy; & il semble qu'il y ait du plaisir à courre dans vne belle carriere, où l'on imprime doucement ses pas, & que c'est alors qu'on s'abandonne à la course. Le Pâon à l'entrée du Printemps, lors qu'il voit naistre les premieres fleurs, qui sont non-seulement plus belles, mais, s'il faut ainsi dire, plus fleurs que les autres; estale avec plus de magnificence l'or & l'azur de ses ailles; & dispute avec le Printemps, à qui produira de plus belles choses. Il fait la roüe; Il se tourne & se mire dans ses

plumes, dont l'éclat est redoublé par celuy de la lumiere, qui ne se contente pas d'embellir ses couleurs, mais les multiplie. Cela arrive particulièrement à ces cercles d'or, qui couronnent l'émail de ses ailles, & ressemblent chacun à vn arc-en-ciel, qui change de couleur selon les diuers aspects de la lumiere. Combien la Mer a-t-elle de charmes pour nous attirer à soy, quand sa surface est vnice comme la glace d'vn mirouer, & qu'on la peut appeller à bon droit, le mirouer des Cieux. Les plus grands ennemis des eaux desireroient alors de s'embarquer & de s'esloigner du riuage; sur tout, lors qu'on voit vn petit vent enfler doucement les voiles, & le nauire couler legerement sur les ondes. Il en est de mesme de ce Palais, dont la beauté m'enchanté & me rauit, iusqu'à me perdre dans ses louanges. Et ie m' imagine que quand ie serois sans éloquence, elle suppléeroit à mon defaut. Mais ne me trompé-je point aussi dans ce rauissement; & les merueilles qui sont icy, ne nuisent-elles point plustost à mon dessein. Car comme la multitude des ornemens nuit à la beauté des femmes, & détourne les yeux des spectateurs de dessus leur visage, pour les ietter sur leurs pierreries; Celuy qui harague dans vn lieu remply de tant de beautés diuerses, a ce mal-heur que les yeux des auditeurs sont plus occupez que leurs oreilles; & que la

## 328 LOVANGE D'VNE MAISON.

lumiere de son discours est obscurcie, commē celle d'un flambeau par vne plus grande lumiere. Ajouſtez à cela, que la voix retentit trop en des lieux ſi eſſueuz, & qu'on ne l'entend pas ſi diſtinctement, ſoit parce qu'elle fait comme vn Echo qui la trouble, ou parce qu'elle eſt abſorbée dans ces voûtes, comme le ſon de la flûte, par celui de la Trompette, & le cry des Nautonniers par le bruit de la tempeſte. D'ailleurs, tant s'en faut que la magnificence de ce lieu, excite celui qui parle, qu'elle l'eſtonne pluſtoſt, & l'intimide, par vne juſte crainte, de n'auoir rien qui ſoit digne d'un Palais ſi admirable, & d'un auditoire ſi celebre. Car, commel'éclat des armes de celui qui fuit, ne ſert qu'à rendre ſa fuite plus éclatante, la beauté du lieu ne ſert qu'à decouurer dauantage les defauts de l'Orateur, & à faire paroître ſa foibleſſe. C'eſt ce que celui-là dans Homere ſemble auoir bien reconnu, lors qu'il s'excufe ſur ſon ignorance, pour faire que ſa Harangue ſoit plus admirée, parce que ce qui eſt beau, ne tire pas ſon luſtre de ce qui l'égale ou qui le ſurpaſſe, mais de ce qui eſt moins beau que luy. Ioignez à cela, que la veuë de celui qui parle, auſſi bien que l'oreille de celui qui entend, eſt diuertie par la beauté des objets qui l'empeschent de ſonger à ce qu'il veut dire. Il faut qu'il die de belles choſes, pour détourner les aſſiſtans de la contem-  
pation

LOVANGE D'VNE MAISON. 329

plation de ce qu'ils voyent ; car d'auditeurs, ils font deuenus spectateurs. Si tost qu'on est entré icy, on se trouue esbloui de tant de clartez, qu'il faudroit auoir perdu l'vsage des yeux, pour conserner celuy des oreilles, ou s'assembler de nuit comme le Senat de l'Arcopage. Les Fables des Gorgones & des Sirenes enseignent assez les auantages de la veüe sur l'oüie, puis-que les vnes changeroient en rochers ceux qui les regardoient; & qu'en passant viste on s'exemptoit du charme des autres. L'exemple mesme du Pâon fait contre nous. Car toutes les Musiques du monde ne feroient pas capables de nous diuertir de la contemplation de sa beauté, quand il déploie ses ailles au Printemps, & qu'il estale toute sa pompe & sa magnificence. Herodote dit que l'oüie est plus infidele que la veüe, & par là il donne l'auantage aux yeux par dessus les oreilles ; & avec raison. Car les patoies ont des ailles, & s'enuoient à mesme temps qu'on les prononce ; mais le plaisir de la veüe subsiste, & lance coup sur coup des traits redoublez, & par ce moyen inéuitables. Mais pourquoy chercher des preuues plus loin, puis-que tandis que nous parlons, ie vous voy ietter les yeux de toutes parts, & contempler la beauté des tableaux & des dorures, de quoy vous ne deuez pas auoir honte, car le plaisir des yeux nous emporte, & ce qu'on entend icy, vaut

beaucoup moins que ce qu'on y voit. D'ailleurs l'excellence de l'art, iointe à la beauté & à l'vtilité des histoires anciennes qui y sont dépeintes, a beaucoup de pouuoir sur l'esprit humain. Mais de peur que vous ne m'abandonniez tout à fait pour les regarder, ie vous les veux descrire, pour ioindre en quelque sorte le plaisir de la veüe à celuy de l'ouïe, & remporter ainsi l'auantage. Car vous m'excuserez aisement quand ie n'atteindray pas à la perfection de ce qui est icy dépeint, parce que la peinture de la parole est bien plus foible que l'autre, & qu'il faut que ie vous represente sans couleur & sans pinceau, ce qui y est exprimé avec toutes les couleurs & tous les artifices de la peinture. Mais pour commencer, regardez à main droite en entrant, vous y verrez l'Histoire Grecque, iointe à celle d'Ethiopie. Voilà Persée qui tuë vn monstre marin, & qui enleue Andromede. Considerez comme en peu d'espace le Peintre a bien exprimé la crainte & la pudeur de cette Belle, qui toute nue regarde le combat, du haut d'vn rocher. Considerez l'épouuentable regard du monstre qui vient à elle pour l'engloutir, & l'amoureuse hardiesse du Cheualier. Voyez comme il luy expose son bouclier, qui le petrifie par la force des regards de Meduse, tandis qu'il luy discharge vn coup d'estramaçon sur la teste. Le

## LOVANGÉ D'VNE MAISON. 331

Peintre a peint comme hors d'œuvre, son vol vers les Gorgones, d'où il remporte ce fameux bouclier, sans lequel il ne pouvoit mettre fin à l'auanture. Après vient vn exemple illustre d'amitié, qui semble estre tiré de Sophocle ou d'Euripide. Pilade & Oreste, qu'on croit morts, sont cachez derriere le Palais d'Agamemnon; où entrant à la desrobée, ils tuënt Egeus; car Clytemnestre est desia morte, & estenduë sur ce liët à demy nuë. Voyez comme toute sa Cour est estonnée de cet assassinat; les vns pleurent, les autres crient, ou semblent crier; ceux-cy cherchent à se sauuer, ceux-là resistent en vain. Mais le Peintre a passé adroitement ce qu'il y auoit de plus criminel, & n'a pas voulu représenter le fils tuant sa mere, parce que cela eust fait trop d'horreur; mais il le dépeint tuant l'adultere de sa famille, & le meurtrier de son pere. En cet autre tableau est vn passetemps amoureux de Brancus & d'Apollon. Voyez ce jeune chasseur assis sur ce roc, avec vn lievre à la main, qu'il montre aux chiens qui veulent sauter après. Apollon, qui aime ce beau fils, est tout proche, qui souffrit de cette action. En suite est encore Persée, qui execute l'entreprise des Gorgones, & coupe la teste à Meduse, estant à couuert du bouclier de Minerve. Mais il ne sçait pas encore quelle sera la fin de l'auenture, & n'a pas veu la teste de la Gorgone.

placée dans le bouclier ; car il sçait bien que la veuë en est mortelle. Vis à vis de la porte est en relief sur la paroy, le Temple de Minerue, où l'on voit cette Deesse de marbre blanc, sans son équipage de guerre. Elle paroist en vn autre estat au tableau voisin, où Vulcain la poursuit, transporté de son amour ; & de la violence de sa passion, naist vn monstre demi-dragon & demi-homme. Ce qui suit est vne vieille histoire d'Orion aueugle, qui porte quelqu'un, qui lui montre le chemin qu'il doit tenir, pour recouurer la lumiere ; & le Soleil qui paroist guerit son aueuglement ; ce que Vulcain contemple de l'Isle de Lemnos. Après, est Vlysse qui contrefait le fou, pour ne point aller au siege de Troye. Voyez les Ambassadeurs d'Agamemnon, qui l'y conuient de la part de leur Maistre. Que le Peintre a bien exprimé les feintes marques de sa fureur, tant en son visage effaré, qu'en sa chartie attelée à rebours, de deux animaux dissemblables, avec lesquels il laboure le riuage. Palamède pour opposer vne feinte à vne autre, fait semblant de vouloir tuer son fils, ou plustost le couche sur le sillon, afin que le coutre de la charrië le tue en passant. Le pere à ce danger s'arreste ; & en ce faisant descouure sa fourbe. La derniere histoire est celle de Medée, qui, transportée de rage & de jalousie, regarde les enfans

*On au des-  
sus, vers le  
milieu de la  
salle.*

*On qui me-  
ne à, &c.*

## LOVANGE D'VNE MAISON. 333

de-trauers, & medite desia vn sanglant dessein. La voyez-vous avec vne espée nue à la main, route presté à l'exccuter. Ces petits innocens luy sourient, ne scachant rien de son crime. Vous voyez bien maintenant, Messieurs, que toutes ces choses arrestent vostre veüe, & la destournent sur des objets estrangers; si bien qu'on peut dire que la beauté de ce Palais nuisoit en quelque sorte à ma harangue. Je ne me dédis pas pourtant, de ce que i'ay dit à son auantage; mais i'ay esté bien aise de vous faire voir cette difficulté, pour redoubler vostre attention, & pour vous représenter les merueilles de ce chef-d'œuvre, dont i'auois entrepris la louange.



## DE CEUX QUI ONT LONG

TEMPS VESCV.

**V**OICY la liste de ceux qui ont long-temps vescu, que ie te presente, illustre Quintile, après l'auoir faite sur vn auertissement que i'eus en songe, le iour que tu donnas le nom à ton second fils, comme ie le dis alors à quelques-vns. Mais ne scachant à qui l'adresser pour l'heure, ie me contentay de prier les Dieux qu'ils te conseruassent long-temps en vie avec toute

Tt iij.

ta famille, tant pour l'interest de tous les honnestes gens, que pour le mien particulier. Depuis, comme ie resuois là-dessus, parce que le songe me sembloit-pronostiquer quelque chose de bon, ie crus que c'estoit de toy qu'il vouloit parler; & i'ay attendu le iour de ta naissance, comme le plus propre à te faire ce present, & à te consacrer quelque fruit de mes estudes. Cela te pourra donner avec l'esperance d'une longue vie, les moyens d'y arriuer, en viuant comme ceux dont ie te conteray l'histoire. Et pour commencer, Homere qui est le plus ancien Escriuain qui nous reste de l'antiquité, dit que Nestor, qu'il propose pour vn exemple de prudence & de sagesse, auoit vescu trois âges d'homme, sain de corps & d'esprit; car ie ne parleray que de ceux-là; & les Poëtes tragiques en donnent vne fois autant à Tiresias; ce qui vient peut-estre de la sainteté de ses mœurs, & de la pureté de sa façon de viure. Il y a des professions où l'on vit longtemps, Telsmoin les Prestres d'Egypte, & les Interpretes des mysteres parmy les Assyriens & les Arabes, sans parler des Mages de Perse & des Gymnosophistes des Indes, à cause du regime qu'ils gardent, pour mieux vaquer à la contemplation. Il y a mesme des Nations toutes entieres qui mènent vne longue vie comme les Seres, soit à cause de la bonté du pais & du climat, ou

*Les Scythes.*

L O N G - T E M P S V E S C V. 335

parce qu'ils ne boient que de l'eau. Mais on dit qu'ils vivent iusqu'à trois cens ans; les Athotes cent trente; & les Caldéens vn peu moins, en se nourrissant de pain d'orge, qui éclaircit la veüe & rend les sens plus vigoureux. Venons maintenant aux particuliers, qui ont long-temps vescu pour auoir mené vne forme de vie conuenable à leur nature, tant pour ce qui concerne le boire & le manger, que les exercices. Le plus illustre exemple que nous ayons, est celuy de nostre Prince, de qui l'heureuse & longue vie, comble de toutes sortes de felicitez cét Empire. Numa Pompilius plein de pieté & de respect enuers les Dieux, & dont le regne a esté tres-florissant, vescu plus de quatre vingts ans, comme fit aussi Seruius Tullius, tous deux Rois des Romains. Mais Tarquin le Superbe vescu plus de quatre-vingts & dix ans, dans vne parfaite santé, s'estant retiré à Cumès depuis son exil. J'ajousteray à ces exemples, celuy des autres Rois qui ont aussi vescu long-temps, & à la fin ie te donneray la liste des Romains qui sont paruenus à vne longue vieillesse, tant à Rome qu'en Italie; ce qui nous donne l'esperance de conseruer encort l'Empereur plusieurs années, pour le bien general du monde; & refute ceux qui condamnent ce climat. Argantonius Roy des Tartesiens, vescu cent cinquante ans, si l'on en veut croire Ana-

*Mari. Ans  
rele.*

créon & Herodote ; car les autres n'en sont pas d'accord ; & Agathoclés Roy de Sicile, quatre-vingts quinze, au rapport des Historiens Démocares & Timée. Hieron Roy de Syracuse, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingts douze ans, après en auoir regné soixante & dix, comme disent Demetrius Callistianus, & plusieurs autres. Antreas Roy de Scythie, mourut en vne bataille contre Philippe, âgé de plus de quatre-vingts dix ans ; & Bardylis Roy des Illyriens aussi enuiron le mesme âge, en combattant à cheual, dans vne guerre qu'il eut contre ce mesme Prince. Terés Roy des Odrysiens, alla iusqu'à quatre-vingts douze ans, à ce que dit Theopompe ; & Antigonus Roy de Macedoine, surnommé le Borgne, mourut à quatre-vingts vn, dans vn combat contre Seleucus & Lyfimachus en Phrygie, au rapport d'Hieronyme, qui y estoit ; qui dit presque la mesme chose de Lyfimachus aussi Roy de Macedoine. Antigonus fils de Démétrius, & petit-fils de ce premier Antigonus, regna quarante quatre ans en Macedoine, & en vescu quatre-vingts, au rapport de Médie, & des autres Historiens ; & Antipater fils d'Iolas, qui gouerna la Macedoine sous plusieurs Rois, en vescu autant & vn peu dauantage. Ptolomée fils de Lagus, le plus heureux de tous les Princes de son siecle, vescu quatre-vingts ans, après en

auoir

auoir regné quarante deux; & auant sa mort, laissa l'Empire au plus ieune de ses fils, surnommé Philadelphé. Philetère le premier Roy de Pergame, qui estoit Eunuque, mourut à quatre-vingt ans; & Attalus, l'un de ses successeurs, qu'on a nommé aussi Philadelphé, vers qui Scipion fut enuoyé, en a vescu quatre vingts deux. Mitridate Roy de Pont, surnommé le Bâtisseur, mourut âgé de quatre-vingts quatre ans, pourfuiuy par Antigonus le borgne, à ce que dit Hieronime, & les autres Historiens. Ariarathés Roy de Cappadoce, vescu quatre vingts deux ans, au rapport du mesme Auteur, & ne mourut pas de mort naturelle, mais fut attaché à vn gibet par Perdicas, après auoir esté pris en vn combat. Le vieux Cyrus, premier Roy de Perse, mourut âgé de cent ans, comme il est graué sur les colonnes qui seruent de bornes à la Perse & à l'Assyrie, à quoy semble s'accorder Onésicrite; encore ne mourut il pas de mort naturelle, mais de dépit; ayant appris que la pluspart de ceux qu'il aimoit auoient esté tuez par son fils Cambyses, sous vn faux ordre. Artaxerxes Mnémon, à qui le ieune Cyrus fit la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingts six ans; encore Dinon dit-il quatre-vingts quatorze. Vn autre Roy de Perse de mesme nom, qu'Isidore Caracénien dit auoir regné vn peu auant son

temps, fut tué en trahison à quatre-vingt-treize ans par son frere Gositirés. Sinarthocle Roy des Parthes, estant de retour de Scythie, commença à regner à l'âge de quatre-vingts ans, & en régna sept. Tigranes Roy d'Armenie, à qui Lucullus fit la guerre, mourut de maladie à quatre-vingts cinq ans. Hyspasine, Roy des Caraciens vers la mer Rouge, mourut aussi de maladie à mesme âge; & Terée le troisieme d'après luy, à quatre-vingts douze. Artabaze, le septiesme après Terée, commença à regner à quatre-vingts six ans, à son retour des Parthes. Mnascirés Roy des Parthes, vescu quatre-vingts seize ans; & Massinissa Roy de Numidie, quatre-vingts dix, après en auoir regné soixante; & eut vn fils à quatre-vingts six ans, tant il estoit robuste & vigoureux à cet âge. Azandre, qu'Auguste fit Roy du Bosphore, combattit vaillamment & à pié & à cheual, à l'âge de quatre-vingts dix ans, & se laissa mourir de faim à quatre-vingt-treize, ayant appris qu'Auguste auoit donné l'intendance de la guerre à Scribonius. Isidore Caracenien dit que Goëse, qui de son temps estoit Roy des Omaniens, en l'Arabie heureuse, mourut de maladie à cent quinze ans. Voilà tous les Princes de longue vie dont l'Histoire fait mention. Mais comme les gens de Lettres ont vescu aussi fort long-temps, par vn grand soin

*Ou, ramené  
par les Scy-  
thes.*

*Ou, que ses  
Soldats s'e-  
toient mis  
du party de  
Scribonius.*

de leur santé, nous en rapporterons aussi les exemples, & premièrement ceux des Philosophes. Democrite si celebre, mourut d'abstinence à cent quatre ans. Xenophile le Musicien qui faisoit profession de la Philosophie de Pytagore, mourut à cent cinq ans & plus, dans Athènes où il auoit estably sa demeure, au rapport d'Aristoxene. Trois des sept Sages, Solon, Thalés, & Pittacus, vécurent chacun cent ans; & Zenon chef de la secte Stoïque, quatre-vingts dix-huit. On dit qu'ayant bronché à l'entrée de son Eschole, il s'escria; Que me veux-tu? & estant de retour chez luy, il s'abstint de manger, & mourut. Cleanthe son successeur & son disciple, eut vne apostume à la levre à l'âge de quatre-vingts dix-neuf ans, & se laissa mourir de mesme façon; avec cette particularité, qu'ayant receu lettre dans cet interualle, de quelques-vns de ses amis qui le prioient de diuerses choses, il se fit apporter à manger pour y donner ordre; & l'ayant fait, poursuivit son dessein, & mourut. Xenophanes fils de Dexine, & disciple du Philosophe Archelaüs, vécut quatre-vingts onze ans; & Xenocrate disciple de Platon, quatre-vingts quatre. Carneadés chef de la nouvelle Academie, en vécut quatre-vingts cinq; Chrysippe le Stoïcien quatre-vingts vn, & Diogéne Seleucien de la mesme secte, quatre-vingts huit. Posi-

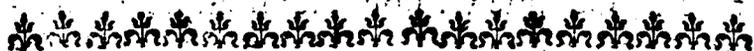
*c'est qu'il  
prenoit cela  
pour un  
auertisse-  
ment de  
Dieu.*

donius Philosophe & Historien natif d'Apamée; ville de Syrie, & depuis citoyen de Rhodes, mourut à quatre-vingts quatre ans; Critolaüs le Peripateticien à plus de quatre-vingts deux, & le diuin Platon à quatre-vingts vn. Athénodore de Tharse Philosophe Stoïque, qui fut precepteur d'Auguste, & obtint de lui vn droit d'exemption pour son país, c'est pourquoy on luy sacriste tous les ans, comme à vn Heros, mourut à quatre-vingts deux ans. Nestor precepteur de Tybere, du mesme país, & de la mesme secte, en vescu quatre-vingts douze; Xenophon plus de quatre-vingts dix. Voilà la liste des Philosophes. Pour les Historiens, Ctésibius mourut en se promenant à l'âge de six-vingts quatre ans, selon la Cronique d'Apollodore. Hieronime dont i'ay desia fait mention, après auoir souffert toute sa vie beaucoup de blessures & de fatigues à la guerre, mourut à cent quatre ans, au rapport d'Agatharcydés au neuuème liure de l'Histoire d'Asie. Hellanicus de l'Isle de Lesbos, & Phérecidés l'Historien, ont vescu chacun quatre-vingts cinq ans; Timée Tauroménite quatre-vingts seize; & Aristobulle de la ville de Cassandre en Macedoine, quatre-vingts dix, apres auoir commencé son Histoire à l'âge de quatre-vingt quatre, comme il dit luy-mesme en sa Preface. Polybe Mégalopolitain, fils de Lycortas, mourut à 82.

d'une cheute de cheual, au retour de la campagne; Hypsicrate Amisenien, homme de grande erudition, à quatre-vingts douze. Pour les Orateurs, ou ceux qui ont fait profession d'éloquence, le Rhéteur Gorgias mourut faute de manger, à cent huit ans, & respondit à ceux qui luy demandoient comment il estoit arrivé à vn si long âge, que c'estoit en vivant chez soy, sans frequenter les bonnes tables. Isocrate fit son Panegyrique si celebre à l'âge de quatre-vingts seize ans, & mourut à quatre-vingts dix-neuf, sur la nouvelle de la bataille de Chéronée, après auoir préueu la captiuité de la Grèce, & dit en pleurant le vers d'Euripide, *Calmus quittant vn iour la ville de Sidon.* Apollodore de Pergame, precepteur d'Auguste en éloquence, comme Arhénodore en Philosophie, vescu quatre-vingts deux ans; & Potamon Orateur assez illustre, quatre-vingts dix. Pour les Poètes, Sophocle fut estranglé d'un grain de raisin à l'âge de quatre-vingts quinze ans; & vn peu auant sa mort, estant accusé par son fils de n'estre plus capable du gouuernement de son bien, il leut aux Iuges la Tragédie d'Edipe, qu'il venoit de composer, & fut renuoyé absous, & son fils déclaré fou par Arrest. Le Poète Comique Cratinus vescu quatre-vingts dix-sept ans, ayant remporté encore à cet âge le prix des ieux, pour vne

Comedie qu'il venoit de faire. Polemon, autre Poëte Comique mourut au mesme âge à force de rire, pour auoir veu vn asne manger des figues qu'on auoit seruies sur sa table. Epicarme de mesme profession en vescuut autant, & Anacreon Poëte Lyrique, quatre-vingts cinq; Stesicore de mesme; Simonide de Céc plus de quatre-vingts dix. Pour les Grammairiens, Eratosthène le Cyrenien, qui a esté aussi Poëte, Mathematicien, & Philosophe, mourut à quatre-vingts deux ans; & Lycurgue le Legislatteur, à quatre-vingts cinq. Voilà la liste de tous les Princes & de tous les hommes de Lettres de longue vie, dont l'Histoire fait mention. Je feray, s'il plaist aux Dieux, vn Traité à part des Romains, comme ie l'ay promis.





## LOVANGE DE LA PATRIE.

**I**L y a long-temps qu'on dit qu'il n'y a rien de si doux que la Patrie, il faut adjouster ni de si aimable, & qui merite tant de respect & de veneration. Car elle est la premiete cause de tout le bien que nous faisons; puis-que c'est à elle que nous devons nostre naissance & nostre education. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes Villes; mais on aime sa Patrie, telle qu'elle est; & quelque voyage qu'on fasse dans les pais Estrangers, on en reuient toujours là où l'on y veut reuenir; c'est comme le but où se terminent tous nos desirs. Celuy qui fait donc vanité d'auoir vne illustre Patrie, ignore à mon aduis, l'amour & l'honneur qu'on doit au lieu de la naissance, puis-qu'il resmoigne par là qu'il l'estimeroit moins si elle estoit moins illustre, au lieu que c'est assez pour se faire aimer, qu'elle soit nostre Patrie. Lors que l'on compare ensemble les pais, on fait cas de l'un pour le commerce; de l'autre pour l'abondance; mais on a vne passion pour le sien, qui ne considere point tout cela. On souhaiteroit bien qu'il fust plus riche ou plus agreable; mais tel qu'il est on l'estime, ou du moins on s'en con-

tente. Comme vn honneste homme ne changeroit pour rien du monde son pere ni ses enfans, iusques-là qu'il couure leurs defauts, & qu'il fait valoir leurs auantages: Il en est de mesme de la Patrie, qui a encore quelque chose de plus tendre. Et veritablement elle nous doit estre en plus grande consideration, puis qu'elle nous est plus proche, & que la Loy ni la Nature ne content le deuoir enuers les parens, qu'après celly-là. Car ils sont tous enfermez dans la Patrie, comme dans le centre où toutes les lignes aboutissent. Les Dieux mesmes semblent aimer leur Patrie, & n'ont soin du monde, que comme estant leur pais, puis qu'ils sont comme nous Citoyens de l'Vniuers; mais ils considerent particulierement le lieu où ils ont pris naissance. Leur ville leur est tousiours plus agreable, & les Isles où ils sont nez, plus saintes, iusques-là que les vœux & les sacrifices qu'on leur fait aux lieux de leur naissance, sont mieux receus d'eux. Si donc le nom de Patrie est aimé des Dieux mesme, qui n'ont point proprement d'autre Patrie que le Ciel; comment ne le fera-t-il point des hommes? C'est là qu'ils contemplant premierement la lumiere du Soleil, lequel encore que commun à tous, est estimé neantmoins particulier à chacun, à l'endroit où il le voit. C'est là qu'ils commencent à former les premiers

premiers mots, & à auoir quelque connoissance des choses du monde. Que si quelqu'un a vne Patrie si desauantageuse, qu'il en ait besoin d'une autre pour apprendre ce qu'un honneste homme doit sçauoir, il ne laisse pas de luy auoir toujours de l'obligation, puis que c'est elle qui le rend capable de tout. Aussi l'on n'apprend les Arts & les Sciences que pour estre, s'il faut ainsi dire, plus vtile à sa Patrie, & l'on ne possède du bien que pour l'employer à la seruir dans la necessité. Que si l'on fait autrement, on manque non seulement de reconnoissance, mais de raison, puis qu'elle enferme tout ce que nous auons de plus cher, & ce qui nous doit faire aimer la vie. Si nous sommes obligez aux particuliers qui nous font du bien, nous le sommes à plus forte raison à la source de tous nos biens. Il faut donc croire que les Loix qu'on a establies contre les ingrats & les parricides, regardent particulièrement la Patrie, comme la mere commune, & comme nostre bien-faictrice. Aussi personne n'est si peu amoureux de son país, qu'il ne s'en souuienne quelquefois, & n'en demande des nouvelles, lors qu'il est absent; & la plupart s'escrient dans les país estrangers, qu'ils ne goustent aucun plaisir. C'est pourquoy quelque fortune que nous fassions hors de là, nous croyons qu'il manque tousiours quelque chose à nostre felicité. Ceux

## 346 LOVANGE DE LA PATRIE

qui se sont rendus illustres parmy les autres Nations, soit pour leur sçauoir, ou pour leurs richesses, meurent d'enuie de reuenir là, pour y faire monstred'e leurs auantages, d'autant plus qu'ils ont acquis plus de bien ou plus de reputation. Les ieunes gens sont portez de l'amour de la Patrie, & à plus forte raison les vieillars, qui ont plus de connoissance des choses; c'est pourquoy ils veulent venir mourir aux lieux où ils ont pris naissance. Chacun craint d'en estre banny mesme apres la mort, & desire d'estre enseuely dans le sepulcre de ses peres. Ceux qui demeurent en des Pais estrangers, sont estimez comme des bastards, & ne se soucient point de ce qui peut arriuer, pourueû qu'ils ayent dequoy viure, comme les bestes. Les autres l'aiment, quoy que sterile; & ne la pouuant louer par la fertilité, la louent par le nom de Patrie. Encore qu'ils sçachent qu'il y en a de plus heureuses, ils ne la quittent pas pour cela, & aiment mieux voir monter la fumée de leur toict, comme dit le Poëte, que de goustter hors de là tous les plaisirs imaginables. Mais il n'y a rien qui monstre tant l'auantage de la Patrie, que ce que le bannissement est conté entre les plus grands supplices. Les Legislatours n'ont pas esté seuls de ce sentiment; car les grands Capitaines n'ont point de plus bel aiguillon à la Vertu, que de dire aux Soldats qu'ils combattent pour leur Pa-

trie, pour laquelle il est mesme glorieux de mourir. Cela resveille le courage des plus lasches, & fait qu'on ne considere plus le peril.



## DES DIPSADES.

*C'est vne espece d'auant-propos, ou plustost vn petit discours Academique, comme celuy de Bacchus & de l'Hercule Gaulois.*

**L**E costé Meridional de la Lybie, n'est qu'une vaste plaine de sablons ardens, sans aucune plante ni verdure; & si l'on trouue par hazard de l'eau, dans le creux de quelque rocher, c'est de l'eau puante & bourbeuse, reste de quelque torrent, dont le plus alteré ne sçauroit boire. Il ne faut donc pas s'estonner si c'est vn pais inhabité; car qui voudroit habiter des lieux si secs & si steriles, & dont l'air est comme de feu? Les seuls Garamantes, Nation sauuage & vagabonde, & qui se plaist à la chasse, y font quelquefois des courses vers le Solstice d'Hyuer, lors que l'air est rafraischy, & le sable affermy par les pluyes; & leur chasse est d'Asnes sauuages, & d'Austruches: mais particulièrement de Singes, & quelquefois d'Elephâs; car ce sont-là les animaux qui endurent mieux la soif & la chaleur. Mais ces peuples s'en

retournent si tost qu'ils ont consumé leurs provisions, & que le Soleil reuient, de peur que les sables venant à secher, ne rendent leur retour impossible; car on y enfonce comme dans de la neige. Mais tout ce que ie viens de dire, n'est rien au prix des serpens qui rampent sur terre, ou qui sont cachez dans ces sablons, & qui infectent tout de leur morsure & de leur haleine. Aspics, Viperes, Cerastes, Bouprestes, Physales, Iauclots, Dragons, Amphisbenes, & autres monstres effroyables pour leur forme, leur grandeur, ou leur multitude, mais sur tout pour leur venin. Il y ades Scorpions de deux sortes, les vns terrestres, qui ont l'espine du dos fort souple, avec quantité de vertebres; les autres aériens & plus petits, qui ont des ailles de crespé comme les chaunc-souris, les cygales & les sauterelles, & qui volent & rendent ces lieux inaccessibles. Mais de tous les serpens qui habitent dans ces solitudes, le plus cruel est la Diplade, qui n'est pas plus grande que la Vipere; mais dont la piqueure cause des douleurs effroyables iusqu'à la mort. Car c'est vn venin grossier qui brulle, altere & pourrit; & ceux qui en sont affligez, erient comme s'ils estoient dans vn feu. Ce qui les tourmente le plus c'est qu'ils souffent vne soif extrême, sans se pouuoir desalterer; car plus ils boiuent, & plus ils ont enuie de boire, Cela mesme les altere da-

antage, comme si le bruuage seruoit d'aliment  
 au brasier qu'ils ont dans le corps, & qu'on ver-  
 fast de l'huile sur du feu ; ce que les Medecins  
 attribuent à la qualité du venin, qui est vn poi-  
 son grossier, lequel estant détrempé par l'eau,  
 augmente les forces & s'espand par tout. Je n'ay  
 iamais voyagé en des païs si deserts & si recu-  
 lez, ni n'ay veü personne qui ait esté mordu de  
 ce serpent; mais i'ay ouï dire à vn de mes amis,  
 qu'il auoit leü l'Epitaphe d'vn homme qui en  
 estoit mort, en trauersant les rochers qu'on nom-  
 me la grande Syrte; parce qu'il n'y a point d'au-  
 tre chemin de la Lybie en Egypte. Il dit que  
 son sepulcre est battu des flots de la mer, & qu'on  
 voit au dessus la statuë d'vn homme, comme on  
 peint Tantale dans vn marais; qui puise de l'eau  
 pour boire, & a vne Dipsade entortillée autour  
 de son pied. Il est enuironné de femmes qui  
 versent de l'eau sur luy, & à ses costez a des œufs  
 d'Austruches, qu'il alloit querir apparemment  
 quand il fut picqué. Car les peuples voisins re-  
 cueillent ces œufs avec grand soin, non seule-  
 ment pour les manger, mais pour en faire des  
 coupes & des vases; parce qu'ils n'en ont point  
 d'autres, & qu'ils n'en peuuent faire de leur terre  
 qui est sablonneuse; outre qu'il y en a de si grâds,  
 que chaque moitié peut couvrir la teste d'vn <sup>On, leur</sup> <sub>sert de cha-</sub>  
 homme. Mais ces serpens en sont comme les <sup>P:AM.</sup>

gardiens, & sortent du sable pour picquer ceux qui en approchent. I'ay rapporté cette merucille, non pas pour vous entretenir des mysteres de la Nature; car c'est plustost aux Medecins de s'enquerir de ces choses, pour essayer d'y trouuer quelque remede; ni pour le disputer au Poëte Nicandre, qui en a parlé; mais parce qu'il me semble qu'il m'est arriué quelque chose de semblable; & ie vous prie de ne pas condamner ma comparaison, pour estre vn peu hardie. Car depuis que i'ay eu l'honneur de vostre conuersation, ie ne m'en puis plus desalterer. Et avec raison certes; car où pourroit-on trouuer ailleurs des esprits mieux faits & plus raisonnables? Pardonnez moy donc si ie recherche de nouveau vostre entretien, comme ceux qui sont mordus des Dip-sades ont recours à l'eau, & si ie me plonge dans la source, Dieu veuille qu'elle ne tarisse iamais, & que ie ne demeure pas bâillant apres, comme vn Tantale. Car pour ma soif, elle sera eternelle, puis que comme dit Platon, on ne se lasse iamais de voir & d'aimer ce qui est beau,

## DIALOGVE

DE LVCIEEN ET D'HESTODE.

*C'est vne railerie contre Hefiote, qui s'est vanté  
d'auoir eu commerce avec les Mufes.*

LVCIEEN. **T**Es vers tesmoignent assez que tu és grand Poète; car tu ne dis rien de commun, & l'on voit bien que tu as reçu vne branche de laurier de la main des Mufes. Mais ie voudrois bien ſçauoir pourquoy ayant dit que ce diuin present t'apprendroit le paſſé & l'auenir; tu as parlé de l'vn, ſans nous rien dire de l'autre? Car tu as chanté la Genealogie des Dieux, à commencer depuis le Ciel & la Terre, le Cahos & l'Amour; tu as donné en ſuite des preceptes de l'Aſtologie, pour le pilote & le laboureur; tu as parlé de la vie ruſtique, des vertus des femmes, & autres choſes ſemblables; mais tu n'as pas dit vn ſeul mot de l'auenir, ce qui euſt mieux marqué ton inſpiration, & euſt eſté plus auantageux aux hommes. Eſt-ce que tu nous en as fait accroire, ou que tu as voulu cacher ton ſecret, ou bien que tes propheties ne ſont pas venuës iuſqu'à nous? Car il n'y a pas d'apparence que les

Muses n'ayent tenu qu'une partie de leur promesse, & qu'elles ayent oublié à t'apprendre l'avenir, qui estoit le principal. Dy-nous hardiment ce qui en est, car personne ne le sçait mieux que toy; & il est iuste que vous autres favoris des Dieux les imitez, en faisant comme eux, du bien aux hommes, & par vos lumieres dissipant les tenebres dont ils sont enuolopez.

HE'SIODÈ. Il est aisé de te respondre, que n'ayant rien dit que par l'inspiration des Muses, c'est à elles à te rendre compte de leurs actions; mais si tu desires de sçavoir quelque chose de mon mestier, ie te diray ce que ie sçay de l'Agriculture. Comme les Dieux ne se reuelent qu'à qui il leur plaist, ils ne reuelent aussi que ce qu'il leur plaist, & ne m'ont rien appris de ce que tu desires sçavoir. D'ailleurs, il ne faut pas attendre de Poëtes vne verité historique, ni leur demander raison de toutes leurs fictions; outre qu'ils ont coutume d'aiouster beaucoup de choses pour remplir la mesure de leurs vers, ou pour causer plus d'admiration; & si tu leur retranchois cette licence, tu ferois tarir leur veine. Mais sans prendre garde aux beutez de l'inuention & de l'expression, qui sont leurs principaux talens, tu t'amuses à chicaner leur paroles, comme tu ferois celles d'un contract, qui est la marque d'un esprit pointilleux; à l'exemple de ces Critiques, qui  
 censurent

cenfurent les vers d'Homere. Je laiffe à part ce que tu trouueras dans mon Poëme, qui s'intitule *les Oeuures & les Iours*, diuerfes prediétions que ie fais à cetix qui cultiueront bien ou mal leur champ.

LUCIEN. Tu parle veritablement en Berger, ou pluftoft en Enthoufiafte, de ne pouuoir rendre raifon de ce que tu as dit, ni-dire pourquoy tu l'as dit. Car du reſte, nous n'attendons pas des Mufes des preceptes de l'Agriculture, qu'un Laboureur nous peut mieux apprendre qu'elles: mais des ſecrets où l'eſprit de l'homme ne peut arriuer. Ce n'eſt pas pronôſtiquer l'auenir, que de predire à vn homme qui marche pieds nuds, qu'il s'enrhumera, ou qu'il ſe picquera à quelque eſpine, & autres choſes ſemblables que l'experiance nous apprend mieux que tous les Poëtes. Laiſſant donc là toutes ces excuſes friuoles, dis que tu ne ſçauois ce que tu diſois, ou que tu parlois par inſpiration; ce qui n'eſt pas encore bien aſſeuré, puisque tu n'as tenu que la moitié de ce que tu auois promis.

## LE NAVIRE, OV LES SOVHAIÏS.

## DIALOGVE

DE LYCINVS., DE TIMOLAÏS,  
de Samipe, & d'Adimante.

*Il prend occasion d'un Naviere qui estoit arriué au port  
de Pyrée, pour se rire des souhaits que l'on fait,  
& de leur extravagance.*

LYCINVS. **N**E disois-je pas bien qu'un  
amoureux oublieroit plus-  
tost le logis de sa Maistresse que Timolaïs ne  
perdroit son humeur curieuse, & que pour voir  
quelque chose de nouveau il iroit plustost tout  
courant d'Athenes à Corinthe?

TIMOLAÏS. I'estois allé voir ce grand vais-  
seau nouvellement arriué au port de Pirée, qui est  
chargé d'une partie des bleds qu'on transporte  
tous les ans d'Egypte en Italie; & ie croy que  
ni toy ni Samipe n'estiez sortis de la ville à autre  
dessein.

LYCINVS. Il est vray, pour ne t'en point  
mentir; & Adimante venoit avecque nous, mais il  
s'est esgaré dans la foule.

SAMIPE. Sçais-tu en quel endroit ç'a esté?

LE NAVIRE, OV LES SOVHAITS. 355

C'est lors que nous auons veü sortir en chemise ce beau garçon, qui auoit ses cheueux retrouffez <sup>On, vestu lin.</sup> & nouëz par derriere. Car si ie le connois bien, il s'est arresté à ce spectacle, & en a esté touché.

LYCINVS. Ie ne le trouue pas si beau que tu dis, avec ses grosses levres & les jambes gresles; outre qu'il est noir de visage, & qu'il ne fait que bredouïller, & a vn mauuais accent. D'ailleurs ses cheueux nouëz par derriere montrent que c'est vn esclau; & tu sçais qu'il y a tant d'autres beautez à Athenes pour qui il est plus honneste de souspirer.

TIMOLAÛS. Ne te trompe pas, tous les enfans de bonne maison en Egypte ont les cheueux de la sorte, & c'est vne marque de noblesse en ce Pais-là. Nos ancestres mesme de Pallene nourrissoient leur cheueleure, & la portoient retrouffée avec vn crochet d'or.

SAMIPE. Tu me remets en memoire ce que Thucydide dit de nostre ancien luxe, en sa Préface, lors que nous enuoyasmes vne peuplade en Ionie.

TIMOLAÛS. Il me souuient maintenant où nous auons laissé Adimante; ç'a esté dans ce nauire lors que nous nous sommes arrestez prés du mast, à compter la multitude de ces cuirs entassez les vns sur les autres, & à admirer l'assurance de ce Matetot qui montoit par les cordages, &

couroit au haut de l'antenne, en empoignant les deux bouts.

SAMIBE. Tu as, raison l'attendrons-nous icy, ou si ie l'iray querir?

TIMOLAÛS. Continuons plustost nostre chemin: car il y a apparece qu'il aura passé outre, & qu'il s'en sera retourné à la Ville, apres nous auoir cherchez en vain. En tout-cas il scait trop bien le chemin pour s'égarer.

LYCINVS. Allons, si Samipe le trouue bon, quoy qu'il ne soit pas trop honneste de quitter la compagnie.

SAMIBE. Allons, peut-estre que nous trouuerons encore le lieu des exercices ouuert. Mais tout en allant, faisons reflexion, ie vous prie, sur la grandeur de ce vaisseau, qui a six vingt coudées de long, vingt-neuf de haut, & plus de trente de large; pour ne point parler de la hauteur du mast, de la grandeur de l'antenne, & de la grosseur de la corde qui sert à la remuer. Auez-vous remarqué côme d'un costé la pouppes' esleue peu à peu en rond, & porte au sommet vn oiseau d'or qui a les ailles estenduës; & del'autre, la prouë auance vn long bec, & a de part & d'autre la Deesse Isis, qui est le nom du Navire, Parleray-ie du reste des ornemens? des Peintures, de la Banderole flamboyante, des Anchres, des instrumens à tourner & à manier le Vaisseau, des ap-

partemens de la poupe? Tout en est admirable. Le laisse à part cette foule de Matelots, & la charge espouuantable qu'il porte, capable de nourrir tout vn an, à ce qu'on dit, la ville d'Athenes, & tout le país. Cependant vn seul homme gouverne tout cela avec vne perche dont il remuë le Gouvernail, qui est d'vne grandeur excessiue. C'est ce petit vieillard qui estoit chauue & crespu, nommé, s'il m'en souuient bien; Heron.

TIMOLAÛS. On dit qu'il est admirable en son art, & plus sçauant qu'vn Protée dans la Marine: car vous sçavez ce qui leur est arriué en chemin.

LYCINVS. Nullement, nous serons bien aises de l'apprendre.

TIMOLAÛS. Il me l'a conté luy-mesme, car il est bon hôme & fort ciuil. Il dit qu'ils partirent d'Alexandrie par vn assez beau temps, & veirent le septiesme iour le Promontoire d'Acamas: mais qu'il se leua tout à coup vn vent d'auail, qui les repoussa sur la côte de Phenicie. Que delà ils furent portez par la tempeste iusqu'aux Isles Quelidoniennes où ils faillirent le dixiesme iour d'estre submergez: l'ay passé par là, & sçay comme les vagues y sont enflées par les vents de Sud-ouest. Car c'est là qu'est la separation de la mer de Lycie & de Pamphylic, où s'auance vn cap qui

n'est qu'un amas d'escueils, & qui rompt les flots avec tant de violence, qu'il les esleue quelquefois aussi haut que luy. Il aioustoit que sur le point de perir, il auoit paru des feux sur la côte, à la lueur desquels ils s'estoient reconnus la nuit, & à celle d'un Astre, qui estoit sans doute Castor ou Pollux, qui s'estant posé au haut du mast, auoit dressé le cours du Vaisseau en pleine Mer, comme il alloit donner contre les rochers. Que de là voguant par la mer Egée, apres auoir perdu leur route, ils auoient esté contrains de nauiger à la bouline, parce que le vent estoit contraire; Si bien qu'au lieu de laisser l'Isle de Candie à main droite, & de prendre au dessus du Promontoire de Malée, ils estoient abordez en ce port, sans tirer en Italie où ils deuroient estre desia arriuez.

LYCINVS. Ce bon homme s'est bien esgaré, mais ne voy-ie pas Adimante?

TIMOLAÛS. C'est luy-mesme, appellons-le; Adimante, Adimante.

LYCINVS. Il faut qu'il soit sourd, ou en colere, qu'il ne nous respond point; Car ie le reconnois à son habit & à sa démarche, sans parler de ses cheueux courts; doublons le pas pour l'attraper. Demeure là. Quoy! tu ne t'arresteras pas si l'on ne te prend par le manteau? ou tu resves profondément, ou tu ne fais pas semblant de nous ouïr.

ADIMANTE. Il est vray que i'entretennois mes pensées.

LYCINVS. Dy nous à quoy tu pensois, si ce n'est vn trop grand secret; mais nous sommes initiez dans les mysteres, & sçauons bien ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut publier.

ADIMANTE. C'est vne chose trop ridicule pour vous en entretenir.

LYCINVS. Est-ce quelque pensée amoureuse? Nous ne sommes pas ignorans non plus, dans les mysteres d'amour.

ADIMANTE. Je ne pensois pas au Dieu d'amour, mais à celuy des richesses, & nâgeois dans l'opulence, lors que vous estes venus interrompre ma resverie.

LYCINVS. Fay nous part de tes thresors, puis que nous sommes tes amis.

ADIMANTE. Vous n'en feriez pas plus riches, ny moy plus pauvre, quand ie vous aurois tout donné. Mais ie vous diray à quoy ie resvois puis que vous le voulez sçauoir. Ie vous ay perdu en entrant dans le nauire, comme ie m'amusois à mesurer l'Anchre, apres auoir mis en seureté Lycinus. Quand i'eus donc bien consideré tout, ie demanday à l'vn des Matelots combien ce Vaisseau pouuoit rapporter par an à son maistre, & il me dit douze talens; Si bien que ne sçachant que faire, ie me mettois en sa place, & songeois ce que

je ferois s'il estoit à moy. Je bastiffois donc vn Palais au dessus du Pecile ; dresseois mon train & mon équipage ; & nauigeois desia avec les acclamations de tout le monde , aimé des vns , respecté des autres, & enuié de tous ; lors que vous estes venus troubler ma felicité , & submerger mon nauire au sortir du port , comme il vogoit à pleines voiles.

**LYCINVS.** Je suis d'auis que tu nous fasse vn procès comme à des Pirates qui t'ont enleué ton Vaisseau , si tu n'aimes mieux en équiper vn autre sur l'heure , ou plustost cinq ou six ; car cela ne te coustera pas dauantage. Mais toutefois tu serois trop insupportable ; Car si n'ayant qu'un Nauire , tu ne faisois pas semblant de nous escouter , que ferois-tu dans vne si grande opulence ? Continüe donc ton voyage , & nous demanderons de tes nouuelles à ceux qui viendront d'Egypte, ou bien d'Italie.

**ADIMANTE.** N'auois-je pas raison de ne vous pas dire à quoy ie pensois , estant bien asseuré que vous ne manqueriez pas de vous en moquer ? Adieu ie me vais rembarquer tout presentement : car i'aime mieux encore entretenir mes matelots que des gens qui se moquent de moy.

**LYCINVS.** Tout beau , nous voulons estre de la partie.

**ADIMANTE.** Je vous en empeschera  
bien

bien; car ie tireray l'échelle lors que ie feray monté.

L Y C I N U S. Nous te suivrons à la nage; car ne pense pas estre seul qui ayes droit de faire de souhaits. I'en feray vn de nager plus viste que ton Vaisseau. Tu sçais que nous auons passé tous ensemble en l'Isle d'Egine à la feste de Diane sans que tu te puisses plaindre de nous, & maintenant que tu es deuenu grand Seigneur, tu méprises tes vieux amis, & ne les veux pas souffrir en ton Nauire. Tu te méconnois bien dans la fortune; Je ne m'estonne pas que tu ayes quitté la maison de ton pere, pour en bastir vne près du Pécile, & dresser vn si grand équipage. Apporte nous du moins au retour quelque saline d'Egypte, & des parfums de Canope. Si tu n'aimes mieux charger l'vne des Pyramides sur ton vaisseau, s'il est capable de la porter.

*Ville d'E-  
gypte.*

T I M O L A U S. C'est trop Lycinus, apres auoir ruiné Adimante; de se mocquet encore de luy. Mais comme il nous reste beaucoup de chemin iusqu'à la Ville; partageons-le en quatre *4. Stades.* si vous voulez, & que chacun dans son partage puisse faire quel souhait il luy plaira; cela seruira à nous faire trouuer le chemin plus court, & à nous réueiller l'esprit. On verra pour le moins, qui sçait mieux faire des souhaits, & qui vseroit mieux de son bien, s'il estoit riche.

**SAMIPE.** Je le veux, & ie ne m'y épargneray pas, lors que ce sera à mon tour. Mais il faut que Lycinus le veuille aussi.

**LYCINVS.** Je ne m'opposeray iamais à vostre felicité; mais qui commencera? Je suis d'auius que ce soit Adimante; car il doit auoir la preference: Puis Samipe & Timolaüs: Je me garderay pour le dernier, & ne veux que le demy stade le plus proche de la Ville, encore le feray ie en courant.

**ADIMANTE.** Je ne quitteray point mon premier souhait, si vous le trouuez à propos: mais i'y aiousteray encore quelque chose sous le bon plaisir de Mercure. Imaginez-vous donc que le Vaisseau est à moy avec tout ce qui est dedans, & qu'il est chargé de ce qu'il y a de plus precieux au monde.

**SAMIPE.** Ce beau garçon que nous auons veü y est-il aussi?

**ADIMANTE.** Ouy, & de plus, tous les grains de bled qui y sont, sont autant de grains d'or.

**LYCINVS.** Tu ne vois pas que cela enfoncera ton Vaisseau, & te fera perir toy & ton souhait: car l'or est bien plus pesant que le bled.

**ADIMANTE.** Je te prie ne borne point mes souhaits, ni ne porte enuie à ma fortune. Si il est besoin ie feray que cet or ne pesera pas plus que

du bled. Quand ce sera à ton tour ie te laisseray faire toutes tes extrauagances sans te venir troubler hors de saison.

LYCINVS. Ie le faisois pour ton profit, de peur que tu ne vinsses à perir avec toutes tes richesses, & à entraîner dans ton malheur ce beau fils qui ne sçait pas peut-estre nager.

TIMOLAÛS. Ne crain point, les Dauphins le chargeront plustost sur leur dos comme ils firent Arion, ou cet enfant mort qu'ils porterent à Corinthe. Croy-tu qu'il ne merite pas aussi bien leur assistance qu'un Mort ou un Musicien.

ADIMANTE. Quoy, tu te mesles aussi de me railler. Nous verrons quand ce sera à toy si tu resves plus regulierement.

LYCINVS. Veritablement il me semble qu'estant maistre de ton souhait, tu le deuois faire plus raisonnable; & mesme il eut esté plus commode de trouuer ce thresor dans ton logis pour n'auoir point la peine de le transporter.

ADIMANTE. Tu as raison en ce point, ie veux qu'il soit sous le Mercure de nostre salle, & qu'il y en ait dequoy la remplir. I'achetteray d'abord vne maison comme vn commencement de ménage, ainsi que dit Hesiodé; mais ie veux qu'elle soit grande & magnifique. En suite i'acquerray toutes les terres qui sont autour de la

Ville; hormis ce qui est consacré aux Dieux, ou ce qui borde la Mer, & quelque peu vers l'Isthme pour voir les jeux, s'il me prend enuie d'y assister; Puis toute la plaine de Sicyone? & en vn mot ce qu'il y a de meilleur dans toute la Grece. Je veux que tout cela soit à moy, sans contrôleur; Et ne veux point d'autre vaisselle que d'or; non pas quelques coupes legeres comme celle d'Equécrate; car les miennes peleront chacune deux talens.

120. lin. es.

LYCINVS. Où trouueras-tu des gens pour les porter? Il te faudra donner à boire comme l'on fait aux malades; car tu ne pourrois par tenir vne coupe d'or si pesante.

ADIMANTE. Je te prie laisse dormir ta raison, quand ie feray des souhaits, ie veux pour te faire enrager que ma table & mon lit soient d'or; & si tu me fasches, mes valets en seront aussi.

LYCINVS. Et ton boire, & ton manger, si tu veux; quand tu deurois mourir de faim comme vn autre Midas.

ADIMANTE. Tu feras des songes raisonnables, quand ce sera à ton tour; pour moy ie veux que les miens soient extrauagans comme ils ont accoustumé d'estre. Apres ces meubles, ie veux des habits magnifiques, vne table somptueuse & delicate, vn doux sommeil, d'agrees songes; Que mes amis me fassent toujours quelque demande, que ie leur accorderay. Que

les plus Gráds me viennent faire la cour, & se proménét de grand matin deuant ma porte; & parmi eux les Ministres de l'Empereur; & i'ordonne que lors qu'ils voudront entrer on leur ferme la porte au nez, comme ils font maintenant aux autres. En sortant, quand ie ietteray les yeux de tous costez, comme le Soleil fait ses rayons, ie ne les veux pas seulement regarder; ni tous ceux qui leur ressembtent. Mais si ie voy quelque honneste homme qui soit pauvre, comme ie l'estois auant mon souhait; ie le prendray par la main & le meneray dîner chez moy. Cependant ils enrageront, tant par le mespris que ie feray d'eux, que par l'estime que ie feray des autres, & par la contemplation de ma grandeur & de ma gloire. Quand ie porteray à quelqu'un vne santé dans vne coupe d'or, ie veux lors qu'il m'aura fait raison, que la coupe luy demeure, pour monstrier ma liberalité; car les plus riches ne seront que des cocquins aupres de moy. Dionique ne fera plus monstrier de quelque chetive vaisselle d'argent que son pere luy a laissée, voyant que ce sera le seruice de mes valets. Ie donneray tous les mois cent dragmes par teste à chaque Pauvre de la Ville, & cinquante à ceux de dehors. Ie construiray des bains publics, des amphitres & autres choses pour la necessité, le plaisir, ou l'ornement. Ie feray venir la mer iusqu'au Dipyle par le moyen.

*Le Grec  
dit Bourgeois.*

d'un grand canal, afin que mes richesses abordent de plus près. Mais non, il n'en sera plus de besoin; car j'ay trouué tout ce qu'il falloit dans ma salle; Enfin pour conclure, puis que ce ne seroit jamais fait, & qu'il n'y a point de fin aux souhaits des hommes, ie vous donneray à chacun vingt tonnes d'or, excepté à Lycinus qui n'en aura qu'une pour punition de ses importunes remonstrances. Voyla la vie que ie veux mener, passant mon temps dans les diuertissemens de la Ville & de la Campagne, & ie prie Mercure qu'il accomplisse mon souhait.

LYCINVS. Quand ie deurois perdre encore ma tonne d'or, ie ne puis m'empescher de te dire que ton souhait ne tient qu'à vn filet, & s'il vient à rompre, adieu toute ta felicité.

ADIMANTE. Pourquoi?

LYCINVS. Parce que tu n'as point limité le temps que tout cela deuoit durer, & peut-estre que la mort te prendra au milieu de tous tes Thresors auant que d'en auoir iouy. Veux-tu que ie t'allegue l'exemple de ceux à qui le semblable est arriué? Ne sçais-tu pas que Cresus & Polycrate, qui estoient plus riches que toy, furent despouillez en vn instant? D'ailleurs, qui t'a dit que tu ne deuiendras point malade? Ne vois-tu pas ordinairement les riches mener vne vie languissante, sans pouuoir goustier aucun plaisir? Ie ne parle point des pieges qu'on leur dresse

tous les iours , ni de la haine , & de l'enuie qui s'attachent à eux , & qui ne les scauroient quitter.

**ADIMANTE.** Tu en es vne bonne preuve ; car tu n'as cessé de me persecuter depuis vn moment que i'ay dequoy. Tu n'auras pas seulement la tonne d'or que ie t'ay promise.

**LYCINVS.** Tu es defia de l'humour des Grands , qui ne veulent point qu'on les contredise , & de qui les promesses ne sont que du vent. Mais ie te quitte de bon cœur de la tiëne , aussi bien voila l'estendue de ta felicite passée. C'est à Samipe à souhaitter à son tour.

**SAMIPE.** Pour moy qui ne suis pas voisin de la Mer , ie ne souhaitteray point de Nauire ; car ie veux que mon pais contemple ma gloire. Et ie ne feray point de petits souhaits comme Adimante : Mais ie veux estre Roy , & pour mieux gouster ma felicite , monter par degrez à l'Empire. Car ie ne veux point deuoir le Thrône au merite de mes Ancestres , mais au mien ; Il n'est rien de plus grand ni de plus diuin que d'estre soy-mesme l'Authcur & l'Arbitre de la fortune.

**LYCINVS.** Courage , c'est souhaitter que cela ; Car il est vray qu'il n'y a rien de plus beau que de commander. Ton pais ne croyoit pas auoir esleué vn Empereur en ta personne. Mais regne , triomphe , équipe des Flottes & des Armées ; Que

feras-tu apres tout dans vne si haute condition?

S A M I P E. Je feray la guerre; Escoute, suy moy : car ie te veux faire General de ma Cavalerie.

L Y C I N V S. Je vous remercie, grand Prince, & me prosterne à vos pieds, à la façon des Perles, pour vous rendre grace d'une si grande faueur. Mais que vostre Maiesté donne ce commandement à vn autre : car ie n'ay jamais esté à cheual, & ie croy qu'il me faudroit attacher à la selle pour m'empescher de tomber, particulièrement si i'estois sur quelque cheual de bataille qui viust à se cabrer au son des Trompettes; outre le danger qu'il y auroit qu'il ne m'emportast au milieu des Ennemis. Mais dittes moy, pour quoy voulez-vous faire la guerre? Voila vn beau passe-temps d'aller tourmenter les autres, & soy-mesme. Ne vaudroit-il pas mieux iouir en paix de vostre Empire?

S A M I P E. Tu es vn poltron, & ne scays que c'est que d'estre Prince.

A D I M A N T E. Donnez-moy ce commandement, Sire, ie m'en acquitteray mieux que luy; ioint que ie merite quelque faueur, pour vous auoir départy si liberalement mes thresors. Ce sera assez pour luy de commander quelque corps d'Infanterie.

S A M I P E. Il faut scauoir premierement si  
ma

ma Caualerie te voudra bien recevoir. Que tous ceux qui font de cét auis, leuent la main. Voila qui va bien, tu feras mon General, & Lycinus commandera mon aisse droite. Je donneray la gauche à Timolaüs; car pour moy ie me placeray au milieu, suiuant la coustume des Rois de Perse, dont ie ne veux point d'autre tesmoin que Xenophon. Mais commençons à marcher, voila mon Armée en bataille; Tirons vers Corinthe par le chemin des Montagnes, apres auoir imploré l'aide des Dieux par des holocaustes, & particulièrement celle de Iupiter qui est le Protecteur des Rois. Quand i'auray subiugué toute la Grece, qui ne peut resister à ma puissance, i'embarqueray mes troupes & gagneray l'Ionie. Car mon Armée nauale m'attend desia à Cenchrées, où sont toutes mes munitions de guerre & de bouche. De là ayant sacrifié à Diane & laissé par tout des Gouverneurs, ie passeray victorieux dans la Carie, la Lycie, & la Pamphilie, d'où i'entreray en Syrie, apres auoir trauerfé la Pisidie, & la Cilicie, & viendray iusqu'à l'Euphrate.

LYCINVS. Je supplie vostre Maieité de donner le commandement de son aisse droite à vn autre; car ie voy bien que vostre dessein est de marcher contre les Armeniens, & les Parthes, & ie craindrois trop que leur Caualerie ne me passast sur le ventre, ou qu'ils ne me perçassent à

coups de flèches. Laissez-moy, ie vous prie, pour vostre Antipater en Grece, afin de tenir le païs en paix, & empescher qu'il ne se reuolte en vostre absence.

SAMIPPE. Tu recules, poltron! Et ne sçais-tu pas qu'on punit de mort les deserteurs? Mais puis que nous auons tout conquis iusqu'à l'Euphrate, & donné ordre aux Troupes que nous y laissons, de nous subiuguer l'Egypte, la Phénicie & la Palestine, passe le premier à la teste de l'aisle droite, sur le pont de bateaux qui est tout prest; ie te suiuray avec la bataille, & Timolaüs aura soin de conduire l'arriere-garde. Auance toy, Adimante, avec la Caualerie. Dieu soit loué, voila toute la Mesopotamie sous nostre pouuoir. Tout se rend, personne ne se presente; Babylone ouure les portes. Le Roy de Perse s'est retiré à Ctesiphonte, & assemble ses Troupes à Seleucie. Les Coureurs rapportent qu'il a déjà vn million de combatans, sans les forces de l'Armenie, de la Bactriane, & de la Mer Caspienne, qui ne sont pas encore arriuées. Il faut tenir vn conseil de guerre pour sçauoir ce que l'on fera.

ADIMANTE. Ie suis d'auis que l'Infanterie tire droit à Ctesiphonte qui est vn païs montueux, & que la Caualerie demeure icy dans les plaines.

SAMIPPE. Quoy tu trembles aussi, Adimante,

lors qu'il faut venir aux mains ! Quel est ton auis Timolaüs ?

TIMOLAÜS. Qu'il ne faut point partager nos forces , mais marcher en diligence contre l'Ennemy , auant que toutes les siennes soient assemblées.

SAMIPE. Et toy Lycinus ?

LYCINVS. Le mien , est de nous reposer sous ces Oliuiers aupres de cette colonne : car c'est vne assez grande traite , d'aller au port de Pirée , & d'en reuenir pendant la chaleur qu'il fait.

SAMIPE. Tu crois estre encore à Athenes , malheureux ! tandis que nous sommes rangez en bataille sous les murs de Babylone , & que nous deliberons par quel chemin nous attaquerons l'Ennemy.

LYCINVS. Tu as bien fait de m'en faire souuenir , car ie ne croyois pas reser.

SAMIPE. Marchons donc , & que tous se se portent en gens de cœur. Voila les Ennemis qui se presentent ; Chocquons brusquement , qu'ils ne nous accablent de leurs flèches. Bon , nous voila aux mains , sans qu'elles nous ayent fait beaucoup de mal. L'aïlle gauche triomphe desia sous la conduite de Timolaüs. Mais les Perses se defendent brauement à la bataille , animez par la presence de leur Roy. Courage Lycinus , ne trahis point ta gloire , ni ma fortune.

**LYCINVS.** Que voulez-vous que ie fasse ?  
 J'ay toute la Caualerie ennemie sur les bras. Si  
 vous ne me secourez en diligence , ie me vais  
 sauuer tout courant dans le lieu des exercices,  
 & abandonneray là toute la conqueste de la  
 Perse.

**SAMIRE.** Nullement , Te voila dégagé.  
 Timalaüs victorieux a pris les Ennemis en queue  
 & en flanc , il ne reste plus qu'à vaincre le Roy  
 qui m'a enuoyé défier au combat.

**LYCINVS.** Prends garde que tu n'y sois blef-  
 sé ; on perd souuent la vie en disputant vne Cou-  
 ronne.

**ADIMANTE.** Le coup ne m'a fait qu'ef-  
 fleurer la peau : mais ie l'ay percé luy & son che-  
 ual , de mon javelot. Couppons luy la teste & la  
 mettons au bout d'vne picque. A cét aspect  
 tout se rend, ou prend la fuite. Voyez comme les  
 Barbares se prosternent deuant moy , pour m'a-  
 dorer à leur façon : mais ie ne veux pas le souf-  
 frit des Grecs , ni enfreindre les loix de mon  
 país. Combien ie m'en vais bastir de Villes , &  
 en destruire d'autres ? Toutefois il faut que ie me  
 vange auparauant de cét vsurier , qui m'a chassé  
 de mon heritage pour l'auoir.

**LYCINVS.** Tout beau , la clemence sied  
 bien aux Rois ; Puis il est temps de se repo-  
 ser apres vne si grande victoire , & de festiner

vos amis dans Babylone : Mais voila ton temps acheué, c'est à Timolaüs à souhaitter à son tour.

S A M I P E. Hé bien, m'entens-je à faire des souhaits ?

L Y C I N V S. Je t'y trouue encore plus impertinent qu'Adimante. Car il bornoit les siens à des richesses, & à faire bonne chere à ses amis, qui est vne chose assez douce. Mais tu te vas exposer aux dangers par vaine gloire, & souhaitter vne condition où tu n'auras pas seulement à craindre tes ennemis, mais tes domestiques; sans gouter iamais aucun repos, non pas mesme en longe. Car tu seras accablé de mille fascheux soucis, & tourmenté de la crainte, tantost d'vne reuolte de tes subiets, tantost d'vne inuasion de tes ennemis. Tu t'es laissé esbloüir, mon amy, à l'esclat d'vne Couronne; & pour vne felicité qui n'est que dans l'opinion d'autruy, tu en abandonnes vne veritable. Quand il n'y auroit autre chose, ne seroit-ce pas vne indignité de voir que la mort ne respectera point ton Diademe, & que tu seras malade comme les autres? Que dis-je? pour vne maladie que les autres ont, tu en auras cent; & il ne te restera à la fin de toute ta Royauté, que quelque vain tombeau, ou des statuës qui seront ruinées par le temps; & quand tout cela subsisteroit, il ne t'en reuiendroit aucun profit. Voila donc ta

félicité durant ta vie ; des craintes , des soupçons ; des défiances ; des soins , des veilles , des inquiétudes ; & apres ta mort , ou l'oubli , ou le mépris ou l'exécration , ou tout au moins l'insensibilité. Mais il est temps que Timolaüs entre en lice. Prends garde de n'aller point faire des souhaits extravagans , comme les autres.

**TIMOLAÛS.** Considere Lycinus , si l'on peut condamner celuy-cy. Je ne demande ni les tresors , ni les grandeurs : mais premierement la santé ; & vne santé vigoureuse qui ne puisse estre esbranlée par aucun accident ; puis la force , la beauté , la vitesse , & par dessus tout l'inuisibilité ; Estre aimable à toutes les Dames , ouvrir toutes les portes fermées , voler , estre invulnérable ; Et tous ces avantages , non pas pour vn siecle ni pour deux , mais pour sept ou huit cens ans ; toujours à la fleur de son âge & sans vieillir , ni rien perdre de sa vigueur. Considere ce souhait , ne te semble-t'il pas raisonnable ? Car par ce moyé tous les thresors me seront ouverts ; ie seray à couuert contre tous dangers ; Je pourray voir tout ce qu'il y a de rare au monde , sans auoir besoin de le faire venir avec beaucoup de temps & de despense. J'auray avec la science des choses cachées , la iouissance de tous les biens qui sont respendus en diuers lieux ; outre le plaisir qu'il y auroit , par exemple de disner à Athenes , & de coucher en Ba :

bylone; Sçauoir en vn instant des nouuelles de tout le monde, iusqu'à celles des Antipodes, s'il y en a; En vn mot tout ce qui se passe sur la terre & dans le Ciel; car l'element du feu ne me pourroit nuire. D'ailleurs ie pourrois en cét estat faire tout le bien & le mal que ie voudrois, à mes amis & à mes ennemis; & chastier tous les tirans qui sont au monde, sans courre fortune, par le moyen de mon inuisibilité. Coucher avec les plus belles Dames, sans crainte des maris ni des meres; assister sans peril à tous les combats, & donner à qui il me plairoit la victoire, par le moyen de ma force. Car ie ne voudrois pas auoir ces qualitez en vn degré ordinaire, mais au plus haut point, qu'on les puisse imaginer. Que peux tu reprendre en ce souhait?

LYCINVS. Rien, car il ne fait pas seur de contredire vn homme qui a de si grands auantages. Mais ie te demande par les Dieux, toy qui as veû tant de pais sur l'aisle de tes souhaits, si tu as veû quelque part vn petit bon homme, camus & pelé côme toy, qui fût ainé de toutes les Dames, & qui triomphast des Armées, estant si foible! Tu n'as oublié qu'vne chose dans tøn souhait, c'est d'estre sage: car cela seul eust suffi sans tout le reste, & t'eust empesché de faire toutes ces extravagances.

TIMOLAÛS. L'attens le tien pour voir

ce que tu diras; car il n'y aura rien à redire.

LYCINVS. Il n'en est point de besoin : car nous voila arriuez au Dipyle où se doiuent terminer tous nos souhaits; & vous auez consumé le mien par la longueur des vostres. Mais ie ne m'en plains pas : car ie n'aime point les felicittez en pienture, ni à faire bonne chere en songe, pour mourir de faim en effet. Il me fâche-roit trop, lors que ie viendrois chez moy, de ne trouuer rien de tout ce que j'aurois souhaité; Comme ces Comediens qui viennent de faire le personnage d'Alexandre, & qui sont contrains chez eux de iouer celuy de facquin. En vn mot tous ces beaux souhaits ne seruiront qu'à vous rendre vostre condition plus insupportable; & particulièrement à Timolaüs, de qui les aisles seront tantost fonduës comme celles d'Icare. Pour moy ie ne veux de tous vos souhaits que le plaisir d'en rire. Car qui eust iamais pensé que de telles chimeres fussent entrées dans l'esprit de trois Philosophes?

## DIALOGUES

DES

## COURTISANES.

*Il décrit icy les mœurs des Courtisanes, & deſcouvre leurs deffauts & leurs artifices, à l'imitation de Menandre, & des anciens Comiques.*

## DIALOGUE.

DE GLYCERA ET DE THAÏS.

GLYCERA. **T**Esouuient-il de ce Capitaine eſtranger qui eſt toujours ſi magnifique, & qui a entretenu l'une de mes compagnes, auant que de me faire l'amour?

THAÏS. Il m'en ſouuient fort bien, c'eſt celuy qui fit la deſbauche avec nous, l'année dernière, à la Feſte de Cérés; mais qu'at'il fait? car il ſemble que tu en veüilles dire quelque choſe.

GLYCERA. Ifante qui fait profeſſion d'amitié avecque moy, me l'a deſbauché.

THAÏS. Et cela te picque?

GLYCERA. Qui en doute? Je ne te cele point, que cela me touche ſenſiblement.

Bbb

**THAÏS.** Je ne l'approuue pas non plus que toy; mais il est assez ordinaire aux Courtisanes de s'enleuer ainsi leurs Galans; de sorte que si i'estois que de toy, ie ne romprois pas avec elle pour cela, non plus que Philis ne rōpit pas avec que toy, pour luy auoir fait le mēme tour. Mais ie m'en donne comme il t'a peu quitter pour elle, s'il n'est tout à fait auēgle; Quel charme a-t'il trouuē en des leures mortes & des ioües pendātes? Est-ce pour son beau nez qu'il l'a prise, ou pour sa teste chauue, & son grand col éfilé? En vn mot ie ne luy voy rien de raisonnable que la taille & le souris..

**GLYCERA.** Crois-tu que ce soit ce qui l'a pris? C'est que sa mere est vne sorciere qui se change la nuit en hibou, & va criant par les cimetiēres. On dit qu'elle peut faire descendre la Lune en terre par ses sortileges. Sans doute qu'elle luy a baillé quelque breuuage amoureux, & maintenant la mere & la fille le plument ensemble.

**THAÏS.** Comme tu l'as plumé, & en plumeras vn autre; mais pour celui-cy, ie te conseille de le laisser en paix, & de songer à d'autres conquestes.

## DIALOGVE

DE MYRTIVM, DE PAMPHILE, ET DE DORIS.

MYRTIVM. **Q**VOY Pamphile ! tu te maries à la fille du pilote Hieron ! Et que sont deuenus tant de pleurs & de souspirs, & tous ces sermens, de ne m'abandonner iamais ? As-tu oublié que ie suis grosse de toy & toute preste d'accoucher, qui est vne chose fort auantageuse à vne Courtisane ? Mais ne crain point que i'expose l'enfant ; ie veux l'esleuer pour me consoler, particuliere-ment si c'est vn fils, afin qu'il te reproche vn iour ta perfidie. Encore, si tu prenois quelque Dame qui valust mieux que moy ? mais i'ay honte sans mentir de te voir épris de si peu de chose. Car ie vis l'année passée cette belle avec-sa mère à la feste de Ceres, & ie n'auois garde alors de croire qu'elle me dult faire vn si mauuais tour. Espluche bien, ie te prie, tous les defauts avant que de t'y engager. Consideres les yeux esteins, & les regards de trauers ; Enfin elle est toute faite comme son pere, qui n'est pas fort beau, comme tu fçais.

PAMPHILE. Ie ne puis plus long-temps t'ouir parler d'une fille, que ie ne fçais si elle est

belle ou laide. Je ne sçais pas seulement si celuy dont tu parles, a vne fille ; outre qu'il est mal avec mon pere, qui a eu bien de la peine à se faire payer de quelque argent qu'il luy deuoit ; & ie croy qu'il luy en est deû encore quelque chose. Que si ie me voulois marier i'espouferois bien plustost la fille de Demea, dont le pere a commandé l'année derniere les Armées de la Republique, & qui m'est alliée du costé de ma mere. Dy-moy si c'est tout de bon que tu dis cela, ou seulement pour m'esprouer.

MYRTIVM. Quoy ! il n'est pas vray.

PAMPHILE. Que tu es folle ! Je croy que tu te sens encore de la desbauche d'hier ; quoy qu'il me semble qu'elle fut fort modeste.

MYRTIVM. C'est Doris qui m'a donné l'alarme ; car estant allée acheter quelque chose pour mes couches, & faire des vœux pour moy à Diane, elle rencontra Lesbia qui luy dit :.... Mais qu'elle te le conte elle-mesme si elle ne l'a inuenté.

DORIS. Je puisse mourir si i'ay menti d'vn seul mot. Lesbia m'aborda en riant & me dit. Hé bien Doris, vostre Galant se marie ! Et comme ie faisois l'estonnée ; Tu n'as qu'à passer par sa rue, dit-elle, tu verras la porte couronnée de chapeaux de fleurs, & entendras la musique.

PAMPHILE. Et tu y as passé ?

DORIS. Ouy, & i'ay trouué ce qu'elle m'auoit dit, veritable.

PAMPHILE. Je voy bien ce que c'est, tu as pris vne porte pour l'autre. Car ma mere me dit hier au soir, He bien Pamphile quand veux tu quitter tes desbauches; Voilà le fils de nostre voisin qui se marie, qui est beaucoup plus ieune que toy, & tu t'amuses encore à entretenir des femmes? Je m'endormis à ce discours, & suis sotty aujourd'huy de grand matin; de sorte que ie ne sçay ce qui s'est passé: mais ce que dit Doris, pourroit bien estre, hormis qu'elle a pris vn logis pour l'autre; Que si tu ne me veux croire, enuoye l'y vne seconde fois, & tu trouueras ce que ie dis veritable.

MYRTIVM. Ha Pamphile! tu me rens la vie, car ie fusse morte de desplaisir.

PAMPHILE. Ne crain pas que ie te quitte iamais, & encore en l'estat où ie te voy maintenant.

## DIALOGVE

DE PHILINE ET DE SA MERE.

LA MERE. **E**S-tv folle ma fille, ou si tu estois yvre hier, car Diphile m'est venu voir ce matin en pleurant,

& se plaignant que quoy qu'il te pût dire, râte leuas de table pour dancer, & comme tu vis que cela le picquoit pour le faire enrager davantage, tu t'allas asseoir auprès de Lamprias & te mis à le careffer. Il dit mesme que tu te desrobas la nuit, & allas coucher sur vn petit lit toute seule, où tu ne fis que chanter, quoy que tu le visses pleurer de regret.

LA FILLE. Il ne vous a pas dit qu'il m'auoit quittee auparauant pour entretenir la maistresse de Lamprias, auant qu'il fust arriué; & qu'il commença à la careffer, quoy que ie luy fisse signe qu'il s'arrestast. Pour me faire plus de de-pit il la prit par le col & la baïsa, si amoureusement qu'il ne pouuoit retirer ses levres de dessus sa bouche. En suite il huy parla à l'oreille, & ie vis bien que c'estoit de moy qu'il luy parloit: car elle me regardoit de temps en temps en souriant; Et comme il me vit pleurer de regret, il se prit à rire. Apres qu'ils furent bien las de s'entre-tenir, & de se baïser, Lamprias estant arriué, ie ne laissay pas de m'aller mettre à table auprès de mon infidele Amant, afin qu'il n'eust point d'excuse. Alors Thais se leuant commença à dancer, troussant sa robe pour montrer sa belle jambe; Et mon galand de la louer; car Lamprias ne disoit mot. Mais Diphile ne se pouuoit lasser d'admirer ses perfections; & disoit qu'elle auoit le pied, & l'oreille ex-

essenté, & que jamais il n'auroit veü mieux d'aller danser. Cependant vous la connoissez, car vous l'avez veüe aux bains avecque moy. Si vous scauiez alors comme elle fit la cocquette. Elle me dit que ie n'osois danser de peur de montrer mes longues flustes, voulant parler de mes jambes, & plusieurs autres choses, qui me picquent si fort, que ie sautoy en place, & me mis à danser aussi bien qu'elle. Cependant Diphile regardoit en haut & ne baissa iamais la veüe, quoy que Lamprias fist tout ce qu'il pût pour me louer. Voulez-vous que i'eusse souffert tout cela, & que i'eusse laissé regner Thais en ma présence?

LA MERE. Mais il n'estoit pas necessaire d'aller carresser en suite Lamprias.

LA FILLE. Diphile auoit bien carressé Thais, pourquoy n'aurois-je pas eu mon tour?

LA MERE. Mais apres, ne vouloir pas coucher avecque luy, & se mettre à chanter tandis qu'il pleuroit, c'est trop ma fille. Que fussions nous deuenues cet hyuer sans luy?

LA FILLE. Et pour cela ie souffriray qu'il me mesprise.

LA MERE. Non, mais ie ne le mespriserois pas aussi, car tu scais que le mespris fait perdre l'amour. D'ailleurs tu ne luy as iamais resmoigné aucune tendresse, qui est ce qui touche le plus, &

Amant. Prends garde que pour en vouloir trop faire, tu ne gastes tout.

DIALOGUE

DE MELISSE ET DE BACCHIS.

MELISSE. **I**E te prie Bacchis, si tu connois quelque Magicienne qui donne des breuages pour faire aimer, de me l'amener; car ie donnerois tout ce que j'ay au monde, pour r'auoir Charmide, & pour faire qu'il eust autant d'auersion pour Cloris, qu'il a eu d'inclination pour moy.

BACCHIS. Quoy! Charmide te quitte pour elle, apres auoir souffert pour toy la haine de ses parens, & refusé le meilleur parti de la Ville?

MELISSE. Il est vray Bacchis, & l'on dit qu'il est enfermé presentement avec elle, chez vn de ses amis.

BACCHIS. Ie te plains Melisse, mais encore d'où vient sa froideur?

MELISSE. De jalousie? Comme il reuenoit l'autre iour du port de Pirée demander quelque argent que l'on deuoit à son père, il entra chez moy, sans me saluer. Eulors que ie courus l'embrasser selon ma coustume, il me repoussa, & me dit que j'allasse caresser Hermotime,  
& que

& que nostre amour estoit si public que les murailles en parloient. Alors il se coucha sans me répondre, & ne voulut point souper ; Et comme ie fus près de luy, il me tourna le dos, quelque chose que ie luy peusse dire, iusqu'à me menacer de se leuer, & de s'en aller en plein my-nuit, si ie l'importunois dauantage.

BACCHIS. Mais est-il vray que tu vois Hermotime ?

MELISSE. Je ne sçay pas seulement qui il est : mais comme Charmide fut parti, i'en voyay dès le point du iour ma seruante au Ceramicque, où elle trouua escrit contre les murailles, *Melisse aime Hermotime, & Hermotime Melisse.*

BACCHIS. C'est vne piece qu'on luy a faite, pour luy donner de la jalousie, à cause qu'on le connoist de cette humeur. Si ie le voy, ie me mocquerois bien de luy, & l'appelleray bien innocent de se laisser ainsi surprendre aux petites finesse de la ieunasse.

MELISSE. Où le trouueras-tu ? maintenant qu'il est enfermé avec ses nouvelles amours chez vn de ses amis, tandis que ses parens le viennent chercher chez moy ? Tu me ferois bien plus de plaisir si tu pouuois trouuer quelque femme de Thessalie qui me le ramenast par ses charmes.

BACCHIS. Je connois vne Syrienne qui fera bien ton fait : car elle fit reuenir Phantias

apres vne absence de quatre mois, comme ie des-  
esperois de le reuoir.

MELISSE. Et que fit-elle pour cela?

BACCHIS. Quelque sortilege selon leur  
coustume, apres que ie luy eus donné ce qu'elle  
me demanda, qui n'estoit pas de grande valeur,  
& qu'elle eut beu toute seule dans vne couppe  
mais il faut auoir quelque chose de ton Galand.

MELISSE. Comme quoy?

BACCHIS. Des cheueux, ou quelqu'autre  
bagatelle.

MELISSE. I'ay ses mules de chambre.

BACCHIS. C'est assez. Elle les pendra à

*Avec vne  
torche  
allumée.* vne cheuille, & fera dessus quelques suffumiga-  
tions, puis elle iettera du sel dans le feu, en pro-  
nonçant ton nom & le sien. Alors tirant de son  
sein vn miroir magique, elle le tournera de tous  
costez, murmurant tout bas quelques paroles. Du  
moins voila ce qu'elle fit pour moy, & Phantias  
reuint aussi tost malgré les remonstrances de ses  
amis, & les pleurs de sa nouvelle maistresse. Elle  
m'apprit aussi le moyen de faire haïr, en marchant  
sur les pas de quelqu'vn, mettant le pié gau-  
che où il a mis le droit, & le droit où il a mis le  
gauche; puis disant, *Je te surmonte, & suis plus forte  
que toy*; ie l'ay esproué, & il m'a reüssi.

*Servante  
de Me-  
lisse.*

MELISSE. Ne tarde pas dauantage à enuo-  
yer querir cette femme; Et toy, Philine, prépare  
ce qu'elle a dit.

## DIALOGVE

DE CLEONARIVM ET DE LEENA.

CLEONARIVM. **O**N dit d'estranges choses de toy, Leena; Que Megille cette riche Dame de Lesbos, te caresse comme feroit vn homme; Qu'en est-il? Tu rougis; Cela est-il vray?

LEENA. Il en est quelque chose.

CLEONARIVM. Mais à quoy aboutissent toutes ces caresses, ie ne le puis comprendre? Tu ne m'aimes point; car tu ne me le celerois pas.

LEENA. Je t'aime plus que personne, mais i'ay honte de le dire; C'est vne estrange femelle.

CLEONARIVM. Pensez que c'est quelque Tribade, comme on dit qu'il y en a beaucoup en cette Isle, qui n'aiment pas les hommes, & qui caressent les femmes.

LEENA. C'est quelque chose de semblable.

CLEONARIVM. Conte moy comment elle te declara sa passion, ce que tu luy respondis, & le reste de cette auanture.

LEENA. Elle faisoit la débauche avec Démonasse de Corinthe, qui est de son humeur, &

elles m'enuoyerent querir comme vne Musicienne, pour chanter & iouer des instrumens pendant leur repas. Apres auoir fait bonne chere, elles me retinrent à coucher, & me dirent que ie coucherois avec elles, & qu'elles me mettroient au milieu; ce que ie n'osay refuser, parce qu'il me sembloit qu'elles me faisoient honneur. Lors que nous fusmes au liét elles commencerent à follastrer, & à mettre la main dans mon sein, non pas en riant comme font les filles; mais avec tesmoignage d'une passion violente, dont ie demeuray toute interdite, ne pouuant deuiner ce que c'estoit. A la fin Megille toute en fureur, osta sa coiffure, & parut toute nuë, & la teste rase comme vn Athlete; ce qui me surprit encore plus. Alors prenant la parole, As-tu veû, dit-elle, vn plus beau garçon? Ie ne vois point là, luy dis-ie, de garçon. Ne m'offense point, dit-elle, ie ne m'appelle pas Megille, mais Megil, & voila ma femme, monstrant Demonasse. Ie me pris à rire à ce discours, & luy dis; Quoy! tu nous as trompées si long-temps, estant homme & passant pour femme, comme Achille parmy les filles. Mais tu n'es pas faite comme luy. Non, dit-elle, mais ie n'en ay pas besoin; & si tu veux l'esprouer, tu trouueras qu'il ne me manque rien pour accomplir tes desirs & les miens. N'es-tu point hermaphrodite, luy dis-ie,

comme on dit qu'il y en a plusieurs ? ou comme ce Deuin de Thebes, dont m'a parlé ma compagne Ismenodore, qui deuint homme apres auoir esté femme. Non, dit-elle, mais i'ay toutes les passions & les inclinations des hommes. Alors elle me fit present d'un colier & de quelque linge qui estoit fort beau; & m'embrassant me baïsa, & satisfit à sa passion.

CLEONARIVM. Mais que fit elle, & comment? car c'est là la difficulté.

LEENA. Ne t'en enquiers pas d'auantage; car il ne m'est pas honneste de le dire, ni à toy de l'entendre.

\*\*\*

## DIALOGVE

DE CROBYLE' ET DE CORINNE.

CROBYLE'. **E**T bien, Corinne, est-ce vne chose si fâcheuse, de perdre son pucelage? Tu y as plus gagné que perdu; car il te reste de l'argent dequoy auoir vn colier.

CORINNE. Qu'il y ait de beaux ribis, comme à celuy de Philenis.

CROBYLE'. Il sera tout semblable, mais il faut que tu apprennes maintenant à viure avec les hommes; car tu sçais que nous n'auons

point d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pere, nous auons subsisté du mieux que nous auons pû, de ce qu'il nous auoit laissé; car de son viuant nous n'auions faite de rien, Dieu mercy. C'estoit le meilleur ouurier de la ville, & tout le monde dit encore qu'il n'aura iamais son semblable; mais depuis sa mort, nous auons vescu comme tu sçais en grande misere, & vendu piece à piece toute sa boutique, en attendant que tu fusses en âge d'en gagner.

CORINNE. Comment feray-ie pour cela?

CROBYLE. Comme tu viens de faire, & comme fait ta voisine.

CORINNE. Mais c'est vne garce.

CROBYLE. Qu'importe? Tu deuiendras riche comme elle, & auras de beaux Galans. Tu pleures, petite sotte; Voy-tu pas le train qu'elle a, & comme on luy apporte des presens de tous costez? I'ay veû le temps qu'elle n'auoit que des haillons, maintenant elle est vestuë comme vne Princesse.

CORINNE. Et comment a-t-elle fait?

CROBYLE. Elle a esté adroite à gagner les cœurs, tousiours propre & bien mise, tesmoignant beaucoup de douceur & de modestie, & ne riant pas à gorge desployée comme toy, qui fais tousiours la folle. D'ailleurs, elle auoit l'en-

retien doux & charmant, receuoit bien tous ceux qui la venoient voir, sans s'amuser à les railler ni à les reprendre; & lors qu'on la mettoit de quelque partie, elle ne se creuoit pas de boire & de manger comme tu fais, car il n'y a rien que les hommes haïssent tant; mais elle mangeoit proprement & délicatement, & buuoit à petits traits, & non pas tout d'un coup.

CORINNE. Quoy! elle n'osoit boire toute son saoul, quand elle auoit soif.

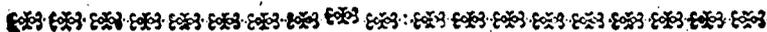
CROBILE. C'est alors qu'elle estoit plus retenüe, de peur de faire quelque chose de mauuaise grace. Apres, elle n'entretenoit que celuy qui la menoit, sans rire comme toy à tout le monde; & lors qu'on la vouloit caresser, elle n'estoit ni sottte ni effrontée. En vn mot, elle n'auoit autre but que de donner de l'amour & du plaisir, à ceux qui faisoient de la despense pour elle, qui est ce que les hommes desirent. Si tu retiens bien cette leçon, tu me feras heureuse & toy aussi; car tu es plus belle & plus agreable qu'elle n'estoit: Songe seulement à conseruer ton embonpoint & ta gayeté.

CORINNE. Mais ma mere, tous ceux qui me viendront voir, seront-ils aussi beaux que celuy qui vient de partir?

CROBYLE. Il y en aura de plus beaux, & de plus laids.

CORINNE. Et faudra-t'il que ie caresse ceux-cy , aussi bien que les autres ?

CROBYLE'. Encore plus ; car ce sont ceux qui aiment mieux qu'on les caresse , & qui donnent davantage ; les autres veulent passer pour beaux : mais il faut toujours auoir soin de faire bouillir la marmite. Que tu seras aise d'entendre en passant par la ruë , Dieux ! qu'elle est braue & bien parée , & que sa mere est heureuse ! Qu'as-tu ? tu ne respons rien. Ne feras-tu pas ce que ie dis ? Ouy , ie le sçay bien ; car tu es bonne fille ; & tu passeras toutes les autres ; mais va au bain , si par hazard ton Galant reuenoit ce soir , comme il l'a promis.



## DIALOGUE

DE MVSARIVM ET DE SA MERE.

LA MERE. **N**OUS sommes trop heureuses , ma fille , si nous trouuons toujours vn Galant comme celuy-cy. Quoy ! depuis deux mois qu'il t'entretient , il ne t'a donné que des paroles ? *Si mon pere meurt ! Si ie suis iamais le maistre ! Si ie puis auoir du bien , tout sera à toy , & autres choses semblables : mais pour de l'argent ou des presens , point de nouvelles , il ne te donne pas seulement des parfums. Croit-il nous*

nous payer toujours d'excuses & de reuerences.  
C'est faire l'amour à bon marché.

LA FILLE. Il m'a iuré qu'il n'en auroit  
jamais d'autre que moy.

LA MERE. Et tu le crois; Et pour cela l'autre iour qu'il n'auoit point d'argent pour payer, tu mis ta bague en gage pour luy, & tu as souffert qu'elle fust vendue, & que l'argent fust dissipé. Tu luy as encore donné tes bracelets, & diuerfes hardes, Et tout cela, sans m'en parler!

LA FILLE. Comme il a le cœur genereux, il n'oubliera iamais les faueurs que ie luy fais; Et si tost que son pere aura les yeux clos, il ne manquera pas de m'espouser. Vous sçauiez que c'est le meilleur party de la ville; Puis il est beau, ieune galand, de bonne maison; Que voulez-vous davantage?

LA MERE. Mais ma fille, quand il faudra payer le loüage de la chambre, ou le boulanger & le cordonnier, se contentera-t'on de cela? & sera-ce assez de dire, attendez, s'il vous plait, que le pere de Charea soit mort? N'est-ce pas vne honte, qu'il n'y ait que toy, de toutes tes compagnes, qui n'ayes ni colier ni pendans-d'oreilles?

LA FILLE. Elles ne sont pour cela, ni plus belles ni plus heureuses que moy.

LA MERE. Non; mais elles sont plus sages, & ne prennent pas pour argent comptant, les promesses des amoureux, qui sont toujours prêts à

iurer qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en espouferont jamais d'autres; mais tout cela n'est que du vent. Cependant, tu te picques de chasteté, qui est vne chose assez plaisante pour vne Courtisanne. Et hier qu'on t'offroit bien de l'argent pour te posseder vne nuit, tu fus si sotte que de le refuser.

LA FILLE. Eussiez-vous voulu que j'eusse chassé Chærea, pour faire entrer vn ie ne sçay qui?

LA MERE. Mais, ce ie ne sçay qui, auoit de l'argent, & ton beau mignon n'en a point. Et le fils de nostre voisin, qui est si beau & si polly, pourquoy n'en as-tu point voulu?

LA FILLE. Chærea iura de le tuer & moy aussi, s'il nous trouuoit iamais ensemble.

LA MERE. Ha! c'est trop, ma fille, d'estre à mesme temps guenx & jaloux; Il faudra donc pour luy obeir, que tu viues comme vne Prestresse de Cérés. Mais à propos, c'est auourd'huy la feste de cette Deesse, r'a-t'il enuoyé seulement dequoy la faire?

LA FILLE. Que voulez vous qu'il fasse, il n'a pas vn sou?

LA MERE. Qu'il ne fasse pas l'amour. Est-il le seul de la ieunesse qui n'ait point d'inuention? N'en sçauoit-il excroquer à son pere? Que ne menace-t'il sa mere d'aller à la guerre? Pleust à Dieu qu'il fust desia si loin, qu'on ne le reuist

iamais , fans nous estre à charge , en ne donnant rien , & ne permettant pas qu'on nous donne. Crois-tu estre tousiours ieune , ou que la passion dure tousiours ? Quand il sera riche , ma fille , & qu'on luy proposera quelque bon party , il te plantera-là ; & tu te lamenteras alors inutilement.

LA FILLE. Je sçay qu'il a refusé des mariages , tres-avantageux , pour l'amour de moy.

LA MERE. C'est qu'il t'aime presentement , & que la fantaisie de se marier ne luy est pas encote venue ; mais attend vn peu. Dieu veuille que ie m'abuse , & que tu ne te repentes pas vn iour de ne m'auoir pas voulu croire.

\*\*\*\*\*

## DIALOGUE

D'AMPELIS ET DE CHRYSIS.

CHRYSIS. **Q**VOY Ampélis ! si l'on n'est ialoux , & qu'on ne batte & tempeste , on n'est point amoureux ? Dieu me garde de telles amours.

AMPELIS. Ce sont pourtant les marques d'une passion violente. Car les larmes , les soupirs & les caresses , ne sont que des ieux d'enfant ; la ialousie est la preuue que l'Amour est arriué à son periode. Sçache donc que ton

Galant t'aime, puis qu'il te traite de la sorte; & Dieu veuille que cela dure.

CHRYSIS. Quoy ! qu'il me batte toujours ?

AMPELIS. Non ; mais qu'il ne puisse souffrir que tu en aimes vn autre ; car s'il ne t'aimoit, pourquoy s'en mettroit-il en peine ?

CHRYSIS. Mais ie n'en aime point d'autre ; & par son caprice il m'empeschera de voir compagnie ? Pour auoir loué en sa presence le fils d'vn Banquier, il a mal à la teste.

AMPELIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche ; car il en redoublera ses caresses & ses presens.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPELIS. Attends, il donnera autre chose. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui sont bien jaloux. Veux-tu que ie te die ce que ie fis vn iour à vn Galant, dont la passion commençoit à se refroidir. Je luy fermay la porte, & en fis entrer vn autre ; Alors il commença à faire l'enragé & le desesperé ; mais tout cela n'aboutit qu'à me faire de nouvelles faueurs, & à ne plus decoucher d'auecque moy. Cependant sa femme crioit que ie l'auois enforecé, & que ie luy auois donné vn breuuage pour me faire aimer ; mais tout ce breuuage n'estoit qu'vn peu de jalousie meslée bien à propos. Vse de cette recette, & tu t'en

trouueras bien ; l'ay deux fois ton âge , & ſçais mieux que toy comme il ſe faut gouverner.

DIALOGVE.

DE DORCAS, DE PANNYQVIS,  
de Philostrate, & de Polemon.

DORCAS. **N**Ous ſommes perduës , ma Maïtreſſe, Noſtre-Capitaine eſt de retour avec vn équipage de Prince, & tout le monde le va voir, & luy fait la reuerence ; l'ay trouuë Parmenon à qui i'en ay demandé des nouuelles, & il me l'a confirmé.

PANNYQVIS. N'as-tu fait que cela ? C'eſt bien débuté ? Tu deuois ioindre les mains en le voyant, & rendre graces aux Dieux de ce qu'il eſtoit reuentu en bonne ſanté ; luy dire que ie ne faiſois que pleurer & ſoupirer en l'abſence de ſon maïſtre, & m'enquerir de ce qu'il faiſoit.

DORCAS. Je l'ay fait auſſi ; mais ie voulois rapporter ſimplement ce qu'il m'auoit dit ; car ie commençay d'abord. Ah Dieux ! Parmenon, ie croy que les oreilles vous ont bien corné en voſtre abſence ; car nous n'auons fait autre choſe que parler de vous. Ma Maïtreſſe eſtoit ſi trille, qu'elle ne vouloit voir perſonne ; & elle eſtoit

plus morte que viue, lors qu'il arriuoit quelque Courier qui disoit qu'on s'estoit battu.

PANNYQVIS. Voila qui est bien.

DORCAS. En suite ie luy dis ce que ie vous viens de dire; & il me respondit, qu'il en estoit encore plus, qu'on n'en disoit.

PANNYQVIS. Quoy! sans dire auparauant que son Maistre pensoit tousiours à moy; & qu'il ne cessoit de boire à ma santé, ou qu'il n'aprehendoit rien tant que de me trouuer malade à son retour.

DORCAS. Il a dit quelque chose de semblable; mais le principal est, qu'ils sont reuenus riches, & que Polemon a quantité d'argent & de belles nippes. Parmenon mesme auoit au petit doigt vn gros rubis taillé à facettes, qui jettoit vn feu merueilleux. Je l'ay laissé, comme il me vouloit conter leurs prouesses, pour me hastier de vous venir dire ces nouvelles, afin que vous auisiez à ce que vous auez à faire. Car Polemon viendra icy, si tost que la foule sera escoulée; & s'il y trouue Philostrate, ie ne sçay ce qu'il fera, ou plustost ce qu'il ne fera point.

PANNYQVIS. Nous trouuerons quelque inuention; car tu sçais que ie ne le puis chasser, apres ce qu'il m'a donné tout nouvellement, & ce qu'il m'a promis. De desobliger aussi Polemon dans vne si haute fortune, il est dangereux; car s'il

veuloit tout tuer quand il n'auoit rien, que sera-ce maintenant, qu'il est si riche? D'ailleurs, ie puis profiter beaucoup de son opulence.

DORCAS. Voila Philostrate & luy, qui arriuent à mesme temps par diuers endroits.

PANNYQUIS. Ah Dieux! nous sommes perdus. Ie voudrois estre cent piez sous terre; car ie ne sçay que faire, ni que dire.

PHILOSTRATE. Et bien Pannyquis! ne ferons-nous pas la desbauche ce soir?

PANNYQUIS. Vous me perdez, Philostrate. Bon iour, Polemon, ie suis rauie de vous reuoir, apres vne si longue absence.

POLEMON. Qui est ce Galant-homme, qui vous traite si familièrement? Vous ne respondes rien, Pannyquis? Ha! ie voy bien ce que c'est; vous avez fait vne nouvelle amitié en mon absence; l'ay eu grande raison de me hastier de reuenir, pour apprendre plustost vostre honte & la mienne. Voila ce que c'est de vous auoir trop bien traitée; mais cela me fera sage à l'auenir. Qui estes-vous, le beau fils?

PHILOSTRATE. Qui es-tu, toy-mesme?

POLEMON. Le Colonel Polemon, qui ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a merité.

PHILOSTRATE. Et moy; Philostrate, qui l'aime maintenant qu'elle le merite; & qui la paye fort bien. Suiuiez-moy, Pannyquis; Adieu Monsieur le Colonel.

POLEMON. Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

PANNYQVIS. Que feray-je, Dorcas?

DORCAS. Il n'y a point d'apparence de demeurer avec Polemon irrité, Rentrons.

POLEMON. Vous pouvez bien vous réjouir pour la dernière fois; car après avoir respandu tant de sang innocent, ie ne laisseray pas vn si grand crime impuny. Moy qui vange les querelles des autres, ne vangerois-je pas les miennes? Parmenon, fay auancer mes gens, & les range à droit & à gauche; mets en teste les mieux armez, & le reste sur les ailles, avec vn gros de reserve à leurs espales.

PHILOSTRATE. Que pense faire ce Fanfaron? croit-il nous espouuenter de paroles? Il me porte bien la mine de n'auoir iamais veû la guerre qu'en peinture, & d'estre tousiours demeuré renfermé dans quelque meschante garnison.

POLEMON. Tu le sçauras tantost, lors que tu nous verras aux mains.

PHILOSTRATE. Ie ne veux que ce petit lacquais pour me deffendre, & pour t'empescher à coups de pierre, d'entrer.

DIALOGVE

DE QVELIDONIVM ET DE DROCE.

QVELIDONIVM. **D**'Où vient, Drocé, qu'on ne voit plus icy Clinias?

DROCE. C'est son Maistre qui l'empesche d'y venir.

QVELIDONIVM. Qui? Diotime. Il est de mes amis; si tu veux ie luy en parleray.

DROCE. Non, c'est Aristenet, le plus débauché de tous les Philosophes.

QVELIDONIVM. Quoy! ce vicieux Barbon, tousiours pensif & melancolique, qu'on voit se promener avec ses Escholiers au Portic.

DROCE. Ouy, ce glorieux Pedant, que ie voudrois auoir veu traîner par la barbe à la voirie.

QVELIDONIVM. Mais d'où vient cela?

DROCE. Je ne sçay; mais auparauant Clinias ne bougeoit de chez moy, & il y a dix iours qu'il n'y est entré. Cependant, j'ay enuoyé ma seruante à la descouuerte, qui m'a rapporté qu'elle l'auoit trouué à la promenade avec son Maistre; mais si tost qu'elle luy fit signe, il rougit & baissa la veue, sans plus tourner la teste de son costé, de sorte

qu'elle reuint toute surprise. En quel estat pen-  
ses-tu que ie fus alors ? Tantost ie m'imagi-  
nois qu'il estoit amoureux d'une autre. Tantost  
qu'il estoit picqué contre moy. Tantost que son  
pere luy auoit deffendu de me voir : mais à la fin  
il m'enuoya ce Billet par son lacquais. Tien, lis-le  
toy-mesme.

QVELIDONIVM. N'y a-t'il rien de secret ?  
DROCE'. Non, que tu ne puisses voir.

QVELIDONIVM. Il est assez mal escrit, on  
voit bien qu'il l'a fait à la haste. BILLET DE  
CLINIAS A DROCE'. *Les Dieux me sont tes-  
moins, ma chere Drocé, que ie t'ayme plus que moy  
mesme, mais Aristenet à qui mon pere m'a donné pour  
apprendre la Philosophie, me suit par tous, & ne me  
presche que la Vertu, pour me diuertir de ma passion. Il  
promet de me rendre heureux, si ie le veux croire : mais  
ie ne trouue point de plus grande felicité, que de te posse-  
der. Vis contente, & n'oublie iamais ton CLINIAS.*

DROCE'. Que dis-tu de cette lettre, Quelidonium ?

QVELIDONIVM. Que la fin laisse quelque  
esperance.

DROCE'. C'est ce qu'il me semble : mais  
cependant, ie meurs de dépit & d'amour. Au  
reste, j'ay entretenu le lacquais, qui dit que ce  
Philosophe aime les beaux garçons, & qu'il ne  
lis autre chose à son disciple que des Dialogues

DES COVRTIŞANES. 401

d'amour de quelques anciens Philosophes ; iuf-  
que-là qu'il a menacé d'en donner auis au pere de  
Clinias.

QVELIDONIVM. Il le falloit bien faire boire.

DROCE' Je l'ay fait auffi, & fuis affeurée de  
luy ; car il eft amoureux de ma feruante.

QVELIDONIVM. Aye bon courage,  
Droce, tout ira bien ; le feray efcire aux lieux où  
le pere fe promene, que le Philofophe Ariftenet  
careffe fon difciple ; ce qui ioint au rapport du  
lacquais, fera fans doute quelque effet.

DROCE'. Mais comment pourras-tu efcire  
cela, fans eftre apperçue ?

QVELIDONIVM. La nuit avec du char-  
bon, fur les parois du Ceramique.

DROCE' C'est bien dit ; ioints tes forces aux  
miennes, pour me venger de ce Pedant.

\*\*\*

D I A L O G U E

DE TRYPHENE ET DE CHARMIDE.

TRYPHENE. **C**OMMENT ! apres auoir  
donné de l'argent à vne  
fille, pour coucher avec elle, luy tourner le dos  
& ne faire que foupirer ; & outre cela, auoir  
refué pendant tout le repas ? Pour qui foupirez-  
vous, Charmide ; Ne me le celez point, que

E e e ij

l'apprenne le nom de cette Belle, pour récompense de la mauuaise nuit qu'elle me fait passer auprès de vous.

CHARMIDE. Le meilleur d'amour, Tryphene, ie le confesse.

TRYPHENE. Ie voy bien que ce n'est pas pour moy; car on diroit que vous auez peur de me toucher, tant vous vous estes bien enuolopé de la couuerture. Mais encore, quelle est cette cruelle? peut-estre que ie vous y pourray seruir.

CHARMIDE. Elle est assez illustre.

TRYPHENE. Son nom?

CHARMIDE. Philematium.

TRYPHENE. Laquelle, car il y en a deux; celle qu'entretient le fils de nostre General, qui est la plus ieune; & vne autre déjà vieille, qu'on nomme le Trébuchet.

CHARMIDE. C'est ce trébuchet qui m'a pris.

TRYPHENE. Y a-t'il long-temps, ou si vostre amour ne fait que de naistre?

CHARMIDE. Il y a plus de six mois, dès la premiere fois que ie la vis.

TRYPHENE. Auez-vous bien remarqué son âge & ses rides?

CHARMIDE. Elle iure qu'elle n'a que vingt-deux ans.

TRYPHENE. Mais à qui croirez-vous

plustost, à ses sermens ou à vos yeux? Voyez vous pas que le poil commence à luy blanchir autour des temples? Que si vous l'auiez veüe toute nuë.

CHARMIDE. Elle ne me l'a iamais voulu permettre.

TRYPHENE. Avec raison; car elle a le corps marqueté comme vn Leopard. Et c'est pour cette belle que vous soupirez? Vous estes à plaindre, Charmide, mais se peut-il faire qu'elle vous mesprise?

CHARMIDE. Pour ne luy auoir pas voulu donner l'argent qu'elle me demandoit; car tu scais l'auarice de mon pere, elle m'a fermé la porte, & a fait entrer mon riuale, de sorte que ie ne te cele point que c'est pour la faire enragée que ie t'ay enuoyé querir.

TRYPHENE. Vrayement ie vous ay bien de l'obligation. Si ie l'eusse sçeu. Mais ie me vais leuer, aussi bien est-il desia iour.

CHARMIDE. Non; mon cœur; car si cela est, ie n'en veux point d'autre que toy.

TRYPHENE. Demandez-le à vostre mere, qui peut l'auoir veüe au bain. Car pour son âge, vostre grand mere vous le pourra apprendre, si elle est encore en vie.

CHARMIDE. Embrasse-moy donc, ma chere mignonne, & pardonne à ma froideur;

Ostons tous ces obstacles qui nous empeschoient de nous toucher; Je dis Adieu pour iamais à Philematium.

## D I A L O G U E

DE IOESSE, DE PYTHIE, ET DE LYSIAS.

IOESSE. **T**V te mocques de moy, Lysias, & avec raison; parce que ie ne t'ay iamais demandé d'argent, comme font les autres, ni ne t'ay fermé la porte de mon logis, ni ne t'ay obligé à desrober ton pere ou ta mere, pour me faire quelque present; mais ie t'ay reçu d'abord, sans que tu m'ayes rien donné. Cependât, tu sçais combien i'en ay esconduit pour l'amour de toy. Premièrement Eteocle, qui est maintenant du corps du Senat, puis le Patron d'une Galere, & Melisse l'un de tes camarades, qui est nouvellement enrichi de la succession de son pere; le tout, pour te posseder seul comme vn Adonis. Car insensée que ie suis, ie croyois à tes sermens, & viuois en Penelope pour ton suiet, malgré les reproches de ma mere. Cependant, comme tu me vis bien esprise de ton amour, tantost tu loüois en ma presence l'une de mes compagnes, tantost tu faisois des caresses à vn autre, pour me faire despit; ce qui me rendoit toute confuse. Te sou-

*On, de ton  
age.*

*Avoir en  
vn enfant  
de toy.*

nient-il de la desbauché que tu fis dernièrement avec deux de tes amis, où vous fistes venir deux de mes plus grandes ennemies? Tu baisas cinq fois la plus laide en ma présence, en quoy tu te faisois plus de tort qu'à moy: mais combien fis-tu de caresses muettes à l'autre? tantost luy faisant signe des yeux que tu allois boire à sa santé, tantost disant à l'oreille à ton lacquais, qu'il ne donnast à boire à personne dans ton verre qu'à elle. Tantost luy iettant des fleurs, tandis que son Galant regardoit d'un autre costé: & elle les mettoit dans son sein, apres les auoir baisées. Car pour me faire plus de despit, vous ne vous cachiez point de moy. Pourquoi fais-tu cela? t'ay-ie offensé en quelque chose? ay-ie fait quelque faueur à d'autre qu'à toy? Vis-ie pour autre que pour toy seul? Croy-moy, ce n'est pas vne grande victoire, que de triompher d'une fille; & il n'y a point de gloire à mépriser, vne personne qui nous adore: Mais les Dieux me vangeront, & ne laisseront point ton crime impuny. Tu me regretteras vn iour, lors que ie seray morte de desespoir. Pourquoi grinces-tu les dents? & me regardes-tu de trauers? Dy ce que tu as sur le cœur, i'en feray iuge Pythie. Quoy! tu t'en vas sans me respondre; Regardes, ma Compagne! comme il me traite.

**PYTHIE.** Ha cœur de rocher! car il faut

estre bien barbare, pour n'estre pas touché des larmes d'une Maistresse. C'est toy Ioesse qui l'as perdu, en luy tesmoignant trop de passion. Il fa-  
loit estre plus fin & plus retenué; mais si tu m'en  
crois, tu cesseras de te plaindre, & le banniras de  
ton logis & de ton cœur.

IOESSE. Ne m'en parle point, ie ne le puis  
faire.

PYTHIE. Le voila qui reuient.

IOESSE. Ah tu m'as perduë! sans doute  
qu'il t'a ouie.

LYSIAS. Ce n'est pas pour toy que ie re-  
tourne, Ioesse, n'en prens point de vanité. C'est  
pour ta Compagne, de peur qu'elle n'ait mau-  
uaise opinion de moy; tar tu m'es trop indiffe-  
rente, pour faire quelque chose en ta faueur.

PYTHIE. Tu as bien fait de reuenir; car  
il eusse public par tout ton incivilité.

LYSIAS. Dy moy, Pythie, voudrois-tu que  
ie souffrisse vne infame, qui dit qu'elle meurt d'a-  
mour pour moy, apres l'auoir trouuë couchée  
avec vn Galan?

PYTHIE. Quand cela seroit, Lysias, tu sçais  
la fragilité du sexe, & ce que c'est d'une Courti-  
sane; Mais où fust-ce que cela arriua?

LYSIAS. Chez elle-mesme. Car comme  
mon pere ayant descouuert mon amour, eut fer-  
mé la porte du logis, auant que de se coucher,

& en

& en eut emporté la clef, ie montay par dessus la muraille, à l'aide de mon lacquais; & me rendant chez elle, i'ouuris doucement la porte, parce que ie sçauois le secret, & entrant dans sa chambre, ie la trouuay endormie entre les bras d'vn ieune garçon. Alors, pour n'en point mentir, si i'eusse eu mon espée, ie les eusse tuez tous deux. Mais dequoy riez-vous?

**I O E S S E.** Voila le beau fils entre les bras de qui ie dormois.

**P Y T H I E.** Non, ne luy dis point.

**I O E S S E.** Pourquoi non, c'estoit elle-mesme que i'auois priée de coucher avecque moy en ton absence.

**L Y S I A S.** A d'autres, il n'auoit point de cheueux; Luy font-ils crus'en vn iour?

**I O E S S E.** C'est qu'elle s'est fait raser dans sa derniere maladie. Ie te prie, Pythie, souffre que ie te décoiffe, pour luy faire voir son impertinence; Tien jaloux, voila mon Galant.

**L Y S I A S.** Qui n'y eust esté trompé; car il n'auoit point de clarté dans la chambre, & ie touchay seulement sa teste de la main.

**I O E S S E.** Hé bien! me crois-tu à present? & ne crains-tu point que ie te fasse enrager à mon tour?

**L Y S I A S.** Non; mais faisons la débauche

ce soir, & que Pythie en soit, puis qu'elle a seruy à nostre reconciliation.

IOESSÈ. Le le veux, quoy qu'elle ait esté cause de tout le mal.

PYTHIE. Pren garde, Lysias, de ne rien dire à personne de ce que tu as veû.

DIALOGUE

DE LEONTIQUE, DE QUENIDAS,  
& d'Hymnie.

LEONTIQUE. **C**onte-luy vn peu, Quenidas, comme au combat contre les Galates, ie m'auançay hors du front de la bataille, môté sur vn superbe cheual, & mistellement l'espouuante dans le cœur des ennemis, que iamais personne n'osa se presenter deuant moy. Dy comme en suite ie tuay d'vn seul coup le General de leur Caualerie, & le perçay luy & son cheual; Puis tournant sur l'Infanterie, qui s'estoit serrée en vn gros bataillon pour me faire teste, ie passay sur le ventre de sept des principaux Officiers; & d'vn reuers fendis la teste avec l'armet à vn colonel, & fis vne large voye à ceux qui marchoiert sur les pas de ma victoire.

QUENIDAS. Ce n'est rien à comparaison du Satrape, que vous défistes en Paphlagonie.

**LEONTIQUE.** Tu as raison ; car outre son enorme grandeur, qui l'eust pû faire passer pour Geant, il devoit seul toute nostre Armée, avec vn courage inuincible ; & cependant tu sçais comme ie me presentay deuant luy, quelque effort qu'on fist pour me retenir.

**QVENIDAS.** Ie ne vous cele point que i'eus peur alors ; mais vostre resolution me rassura, & le souuenir de vos Triomphes.

**LEONTIQUE.** A qui me comparois-tu en cet estat glorieux, tout couuert d'armes brillantes ?

**QVENIDAS.** A Hector, ou à Achille.

**LEONTIQUE.** Il me souuient encore que le Satrape rompit sa lance sur mon escu, sans m'esbrander non plus qu'un rocher ; mais ie le perçay d'outre en outre avec la mienne ; Puis sautant legerement en terre, ie luy separay la teste des espaulles, d'un coup d'espée, & la rapportay toute sanglante, & qui degoutoit sur mes habits.

**HYMNIÉ.** Ha Dieux ! vous me faites horreur, ie n'ay plus garde de vous embrasser.

**LEONTIQUE.** Ne crain point, ma mignonne, si ie suis vn Mars à la guerre, ie suis vn Adonis en amour.

**HYMNIÉ.** Il me semble que ie vous vois encore porter la teste de ce Satrape.

**LEONTIQUE.** Que dirois-tu donc, si tu m'auois veû les armes à la main, tout couuert de sang & de poussiere ?

**H Y M N I E.** Je m'enfuirois; & ie pense desia voir deuant moy les ombres de ceux que vous avez tuez, & sur tout de ce miserable à qui vous fendistes la teste en deux avec son casque.

**L E O N T I Q U E.** Que tu es foible! ie ne dis ces choses que pour te resioiir.

**H Y M N I E.** Cela seroit bon pour les Danaïdes, qui trempent leurs mains dans le sang de leurs maris; mais pour moy qui n'ay pas seulement le courage de voir tuer un poulet, ie frissonne au recit de vos exploits; & tandis qu'il fait iour, ie m'en retourne au logis. Suiuez-moy, Lydé, Adieu Monsieur le Colonel, qui tuez tout ce que vous voyez.

**L E O N T I Q U E.** Arreste, arreste, Hymnie. Quoy! elle s'en va, i'ay beau la prier.

**Q U E N I D A S.** A quoy pensez vous aussi, de luy aller conter ces extrauagances; ie la voyois à tous coups paller & changer de visage.

**L E O N T I Q U E.** C'est toy qui m'as mis en humeur, par la desuite de ce Geant.

**Q U E N I D A S.** Je le faisois par complaisance, pour vous aider à mentir; mais vous vous estes laissé transporter au recit de vos louanges.

**L E O N T I Q U E.** Suy-la, Quenidas, & luy persuade de reuenir.

**Q U E N I D A S.** Que voulez-vous que ie luy die? Qu'il n'est rien de tout ce que vous avez

dit, & que c'estoit pour luy faire peur.

LEONTIQUE. Non, cela feroit honteux.

QUENIDAS. Elle ne voudra pas reuenir autrement; Il vous faut refoudre à perdre vostre maistresse, ou la gloire de vostre valeur.

LEONTIQUE. Tu me iettes dans de grandes extremitez? Dy luy ce que tu voudras, pourueû que tu la ramenes.

## DIALOGUES

DE DORION ET DE MYRTALE.

DORION. **T**V me chasses, Myrtalé, maintenant que j'ay mangé tout mon bien avecque toy; mais lors que i'estois riche, i'estois ton tout & ton fauory; & depuis que ce Marchand de Bithynie est venu, l'on me ferme la porte, & l'on ne me considere plus.

MYRTALE. O les grands presens que tu m'as faits! Veux-tu que nous comptonstout ce que tu m'as donné? Premicrement, des escarpins de Sicyone, qui valent enuiron deux drachmes, & pour cela tu couchas avecque moy deux nuits; puis vne bouëte de parfums, lors que tu reuins de Syrie. Que veux-tu que nous mettions pour cela?

DORION. Elle coustoit, par mes grands

Dieux autant que les escarpins.

MYRTALE'. Mais lors que tu partis, ie te donnay aussi vne petite casaque de Matelot, qu'vn Pilote auoit laissé chez moy.

DORION. Il est vray ; mais il la reprit en Sicyone, apres m'auoir bien frotté , croyant que ie la luy auois derobée. Outre cela, ie t'ay rapporté des oignons de Cypre, avec vn cabat de figues, & un fromage de Gythie ; sans parler de huit pains de Nauire que ie t'ay donnez, & des pantouffles de Patare ; ingrater ?

MYRTALE'. Tout cela ne vaut pas plus de cinq dracmes.

DORION. C'est tousiours beaucoup pour vn pauvre homme comme moy , qui en ma vie n'ay donné à ma propre mere, la valeur de la teste d'vn oignon. Apres , i'ay mis pour toy vne dragme d'argent aux pieds de Venus, au iour de sa feste ; & en ay donné deux autres à ta mere ; pour auoir des souliers , & de temps en temps quelques sous à ta seruante ; Tout celz ensemble, fait la fortune d'vn Matelot.

MYRTALE'. Quoy ! tes oignons & tes figues.

DORION. Ie ne serois pas Matelot, si i'estois riche ; mais ie voudrois bien sçauoir ce que ton vsurier t'a donné.

MYRTALE'. Premièrement la jupe & le collier que tu vois.

DORION. Ha ! ie t'ay veû le collier, ne ments point.

MYRTALE. Celuy que tu m'as veû, estoit plus petit, & n'auoit point d'émeraudes. Il m'a donné aussi des pendans-d'oreilles, avec vn tapis, & a payé le loüage de ma maison. Cene sont pas là des bagatelles comme toy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'est vn vieux pelé tout iaune, & qui n'a plus de dents, quoy qu'il veuille faire le beau ; mais cela luy sied, comme à vn asne de chanter. Dieu te conserue vn si beau Galant, & te fasse la grace d'auoir de sa race ; Pour moy, ie trouueray vne fille de ma condition, qui m'aimera. Tout le monde ne peut pas donner des pendans-d'oreilles, & des colliers de pierreries.

MYRTALE. Ha que celle qui te possedera sera heureuse ! quand tu luy rapporteras tes beaux presens. Adieu mes pantouffes de Patare, mes oignons de Chypre, & mes escarpins de Sicyone !

## DIALOGVE

DE COCHLYS ET DE PARTHENICE.

COCHLYS. **Q**V'AST-V à pleurer, Parthenice ? Qui t'a ainsi maltraitée ?

**PARTHENICE.** L'Amant de Crocale, qui arriua hier pendant le souper, & tenuersa la table & les verres; puis me bailla vn soufflet de rage, pour estre venuë chez elle à la priere de son riuai. Il ne le traitta pas mieux que moy; car il le traina par les cheueux, & luy donna cent coups de pieds & de poin; de sorte que ie ne sçay si le pauure homme en pourra échapper.

**COCHLYS.** Estoit-il fou ou yure, de faire ces insolences?

**PARTHENICE.** C'estoit jalousie; car la maistresse luy ayant demandé deux talens, comme il ne les pût donner, elle fit entrer chez elle le fils d'vn riche laboureur, qui l'aimoit il y auoit long-temps; & comme ils souppoient ensemble, ce mal-heur là arriua.

**COCHLYS.** Conte-moy la chose plus particulièrement.

**PARTHENICE.** Comme la débauche commençoit à s'échauffer, & que ce laboureur se préparoit à danser au son de la flûte, on ouit tout à coup vn grand bruit, & l'on vit entrer aussi-tost ce fanfaron avec sept ou huit de ses camarades, qui firent le desordre que ie viens de dire. Crocale se sauua chez vne de ses voisines, & ils me traitterent de la sorte que tu vois, dequoy ie me vais plaindre à mon maistre; & lautre assemble ses amis, pour en tirer raison.

**COCHLYS.**

COCHLIS. Voila ce qu'on gagne avec ces gens-là; Ils font les Grands & les fanfarons: mais lors qu'il faut payer, ils n'ont pas vn sou, & vous remettent tousiours à la monstre & au quartier d'hyuer: Aussi ay-ie fait vœu de n'en receuoir pas vn chez moy; & i'aimerois mieux vn Matelot, ou vn Courtaut de Boutique, que tous ces fendeurs de naseaux, qui ont plustost la main à l'espée qu'à la bourse.

LA MORT DE PEREGRINVS.

*C'est l'histoire de la vie & de la mort d'un Philosophe, qui se brusla publiquemens aux jeux Olympiques.*

LVCIE N A CRONIVS.

CE malheureux Peregrinus a eu le mesme destin que le Protée d'Homere, dont il aimoit à porter le nom. Car apres s'estre changé en mille formes, à la fin il est deuenu feu, & s'en est allé en fumée comme Empedocle; avec cette difference, que ç'a esté à la veuë de tout le monde, & dans la plus illustre Assemblée de la Grece; au lieu que l'autre desroba sa mort aux yeux des hommes. Il me semble que ie te voy esclater de rire à cette nouvelle; & t'escrier, Ah la grande folie! & que l'amour de la

Ggg

gloire nous fait faire d'extratagances ! l'en ay dit autant que toy , à la veuë de ce spectacles , mais tu ne cours point de danger pour cela , au lieu que i'ay failly à estre deschiré par les Cyniques , comme Acteon le fut par ses chiens , & Penthée par les Bacchantes. Voicy donc l'histoire de cette Tragedie ; Tu en connois l'Auteur , & sçais qu'il en a fait en sa vie plus qu'Eschyle ni Sophocle. Lors que ie fus arriué à Elide , i'aperçeus en passant par le lieu des exercices , vn Philosophe Cynique , nommé Theagene , qui erioit contre tout le monde , selon leur coustume , & preschoit tout haut la vertu. En suite , il vint à tomber sur nostre Protée , & s'emportant contre ceux qui l'accusoient de vaine gloire ; il s'escria , ô Ciel ! ô Terre ! ô Mer ! ô Hercule , nostre Patron ! Quoy ! Peregrinus pour te vouloir imiter , est accusé d'ambition ! Mais s'il eust esté ambitieux , eust-il donné tout son bien , comme il a fait à sa Patrie , au lieu de l'employer à son agrandissement ? Eust-il abandonné deux ou trois millions d'or , pour disputer de la Vertu avec Iupiter ? Pour estre emprisonné en Syrie , chassé de Rome , & errer vagabond par le monde , comme le Soleil pour esclairer l'Vniuers ? Hercule ne s'est-il pas bruslé auant luy ? Bacchus & Esculape n'ont-ils pas esté consumez du feu celeste ? Empedocle ne s'est-il pas ietté tout vif dans la fournaise

du mont Ethna? Comme il disoit cela avec de grans cris, ie demanday à l'vn de ceux qui estoient presens, qu'auoit cela de commun avec nostre Protée? & ce qu'on entendoit par le feu dont il vouloit estre consumé? C'est, dit-il, qu'il se doit brusler publiquement aux ieux Olympicques. Comment, dis-ie, & pourquoy? Mais le Cynique faisoit tant de bruit, que ie ne pûs entendre la responce. Il falut donc escouter le reste de sa Harangue, où il se respendit en de vaines & excessiues louianges de son Heros. Car non content de le mettre au dessus d'Antisthene, de Diogene, & de Socrate, il le compara à Iupiter Olympien; & dit que le monde voyoit deux grands chef-d'œuvres, le Iupiter de Phidias, & le Philosophe Peregrinus; l'vn l'ouurage de l'art, & l'autre celuy de la raison: mais qu'enfin, le dernier alloit prendre place dans le Ciel, parce que la terre n'en estoit pas digne. Comme il eut dit cela avec beaucoup de chaleur, il fit semblant de s'arracher les cheveux, & commença à pleurer si ridiculement, qu'il faisoit rire les vns, & donnoit de la pitié aux autres, tant que ses camarades l'emporterent, dans les transports de cette feinte douleur. Là dessus vn Philosophe de Secte contraire, prenant sa place, commença sa Harangue par vne risée; & dit qu'il estoit bien iuste de faire succeder le ris de Democrite,

*On, simplement vn autre homme.*

aux pleurs d'Heraclite; Car qui pourroit s'empescher de rire, dit-il, en voyant vn Philosophe Cynique, faire des tours de passe-passe, & sauter dans vn brasier ardent, pour se faire admirer du genre humain. Mais afin que vous sçachiez quel est cet illustre Batteleur, & ce grand chef-d'œuvre de la Raison, comme son camarade l'appelle; Voicy ce que i'en ay veû moy-mesme, & ce que des gens dignes de foy m'en ont appris. Comme il fut deuenü grand, car ie ne veux point parler de son enfance, il fut surpris en adultere, & contraint de se ietter du haut en bas d'une maison, avec vne raue dans le cul, apres auoir esté bien frotté. En suite, il desbaucha vn ieune garçon; & pour se sauuer des mains de la Iustice, donna sept cens cinquante liures au pere & à la mere qui estoient pauvres. Mais ie ne luy veux pas reprocher les fautes de sa ieunesse; car ce diuin portrait n'estoit encore qu'esbauché. Voicy ce qu'il a fait depuis, qui merite bien la peine qu'il va souffrir. Ennuyé de ce que son pere luy retenoit trop long-temps son bien, par vne longue vieillesse, il l'estouffa comme vous auez pü entendre; & fut contraint de s'enfuir, changeant à tous momens d'air & de pais, tant qu'il se mesla parmy les Chrestiens en Iudée, & apprit leur admirable doctrine. Mais il leur montra bien-tost qu'ils n'estoient que des nouices aupres de luy; car il ne deuint pas seulement Prophete, mais

*Ancien  
oprobre des  
adulteres.*

chef de leur Congregation ; Il interpretoit leurs escritures, & en composoit luy-mesme ; si bien qu'ils le consideroient comme leur Legislatteur & leur Patron, & en parloient comme d'un Dieu. Cependant celuy qu'ils adorent, a esté crucifié dans la Palestine, pour auoir introduit cette Secte. Sur ces entrefaites, nostre Protée ayant esté arresté à cause de sa nouvelle doctrine, cette disgrâce contribua beaucoup à sa gloire, & aida à le mettre en credit. Car, sur cette nouvelle les Chrestiens, qui de son mal-heur particulier, faisoient leur calamité publique, commencerent à remuer Ciel & Terre, pour tascher à le tirer de là ; Et comme ils veirent qu'ils n'en pouuoient venir à bout, ils luy rendirent tous les deuoirs imaginables, pour tascher d'adoucir son mal. On voyoit dès le point du iour à la porte de la prison, vne troupe de vieilles, de veufves, & d'orphelins ; & les principaux passoient la nuit auecque luy, apres auoir corrompu le Geolier. Ils y banquettoient mesme ; & y celebroident leurs misteres ; & il y vint des deputez de leurs Eglises d'Asie, pour luy resmoigner leur deplaisir ; & luy offrir leur assistance. Car c'est vne chose incroyable, du soin & de la diligence qu'ils apportent en ces rencontres ; n'espargnant rien pour s'entresecourir au besoin ; si bien qu'on luy enuoyoit de l'argent de toutes parts, sous ce pretexte ; &

*On, luy  
enuoient  
toute sorte  
de rafraichissemens*

cela luy fut de grand reuenu. En vn mot, ces miserables mesprisent toutes choses, & la mort mesme, sur l'esperance de l'immortalité, & s'offrent volontairement aux supplices. Car leur premier Legislatteur leur a fait accroire qu'ils sont tous freres, depuis qu'ils ont renoncé à nostre Religion; & qu'adorant le Crucifié, ils viuent selon ses loix; de sorte qu'ils mesprisent tout, & croyent que tout est commun, receuant ses dogmes avec vne obeïssance aueugle. S'il se trouue donc quelque imposteur parmy eux, qui soit adroit à prendre son temps, & à se seruir de l'occasion, il s'enrichit en moins de rien, & abuse de leur credulité. Cependand Peregrinus (car c'est ainsi encore qu'il se nommoit) fut eslargy par le Gouverneur de Syrie, qui aimoit les Lettres & ceux qui en font profession, & qui auoit pitié de luy, sçachant que par vaine gloire il ne se soucioit pas de mourir. A son retour il trouua toute sa ville irritée, pour le meurtre de son pere, & plusieurs se vouloient declarer partie contre luy. La moitié de son bien auoit esté dissipé en son absence, de sorte qu'il ne luy restoit plus que les

*7500. écus* heritages, qui pouuoient monter à quinze talens, & non pas à quinze mille, comme a dit cét imposteur; veû que toute sa ville, avec cinq

*Paria.* des meilleures des enuirons, ne vaut pas cela. Comme le meurtre donc estoit tout récent, on

croyoit à toute heure qu'il se presenteroit vn dé-  
 nonciateur ; car on murmuroit tout haut pour  
 le regret qu'on auoit de ce bon vieillard , qui  
 auoit esté meurtry si indignement. Mais nostre  
 imposteur , pour esquiuer ce danger , se presente  
 à l'assemblée du peuple en esquipage de Philo-  
 sophe , avec le baston à la main & la besace sur  
 l'espaule , couuert d'vn meschant manteau ; &  
 s'estant laissé croistre le poil , car il commençoit  
 desia à contrefaire le Cynique ; dit tout haut ,  
 qu'il donnoit au public tout ce que son pere luy  
 auoit laissé. Cela fut receu avec des applaudisse-  
 mens extraordinaires du peuple , qui bâille apres  
 les distributions ; & l'on croit qu'il n'y auoit  
 que luy de veritable Philosophe , & qu'il estoit  
 le digne successeur de Crates & de Diogene , ce  
 qui ferma la bouche à ses ennemis ; & ceux qui  
 en voulurent parler , faillirent à estre lapidez. Il  
 sortit donc vne seconde fois de son pais , ayant  
 assez de reuenu en la simplicité des Chrestiens ,  
 qui le suiuoient par tout , & qui ne le laissoient  
 manquer de rien. Mais ils l'abandonnerent quel-  
 que temps apres , pour l'auoir surpris mangeant  
 de quelques viandes deffenduës ; si bien que n'a-  
 yant plus dequoy subsister , il presenta requeste  
 à l'Empereur , pour estre releué de sa donation , &  
 pour rentrer dans son bien ; mais la ville s'y op-  
 posant , il n'en put venir à bout. Il sortit donc pour

la troisieme fois, & se transporta en Egypte vers Agatobulus, où il s'exerçoit d'une estrange sorte à la vertu. Car il alloit tout nud par la rue, avec le visage barbouillé de bouë, & la moitié de la teste rase; & devant tout le monde faisoit ce dont on accuse Diogene, comme vne chose indifferente, & cent autres extrauagances; se donnant la discipline sur le derriere avec vne ferule, & souffrant mesme d'estre fessé par les autres. Ainsi discipliné il passa en Italie, où il se mit à crier contre tout le monde, & particulièrement contre l'Empereur, qui le souffrit avec sa modestie ordinaire, ne voulant pas qu'on luy püst reprocher d'auoir puny vn Philosophe pour des paroles, & particulièrement vn Cynique, qui fait profession de dire des iniures; ce que le Galand n'ignoroit pas, & c'est ce qui le rendoit si hardy. Cependant, cela le mit en estime parmi le peuple, tant que le Gouverneur de Rome fut contraint de le chasser pour ses insolences, & dit que la ville se passeroit bien de luy; ce qui contribua encore à sa reputation, comme ayant esté banny pour auoir dit la verité trop librement; & par là il s'esgaloit à la gloire de Dion, de Misemonius, & d'Epictete, & autres semblables Philosophes qui auoient esté traitez de mesme. Il passa donc en Grece, où tantost il iniurioit ceux d'Elide; tantost il sollicitoit les Grecs à la reuolte;

reuolte ; Et il fut si insolent, que de crier en public contre vne personne de merite & de dignité, qui entr'autres seruices qu'il auoit rendus au pais, auoit fait venir de l'eau à grands frais, dans la ville d'Olympie, pour la commodité des ieux, où l'on mouroit de soif auparauant. Il s'emportoit contre luy, comme contre le corrupteur des mœurs de la Grece, quoy qu'il ne laissast pas de se seruir de cette eau, ainsi que les autres, & de iouir du benefice qu'il condamnoit. Mais il eût esté lapidé par le peuple, pour cette extrauagance, s'il ne se fût refugié à la statuë de Iupiter Olympien ; de sorte qu'aux ieux d'après, il se desdit tout haut, par vne harangue premeditée, & loüa celuy contre lequel il auoit tant declamé ; quoy qu'il taschast d'excuser ce qu'il auoit fait. Comme il se vit par là descrié, & qu'il n'auoit plus d'inuention nouvelle pour restablir sa réputation, ni pour iouir de la gloire dont il estoit si amoureux, il s'auisa, pour se faire admirer, de sortir du monde par vne extrauagance, & fit courre le bruit qu'il se brusleroit aux ieux suiuan. Il trauaille maintenant à cela, & creuse vne fausse, où il porte luy-mesme du bois pour son bucher, afin que rien ne manque à la Tragedie. Mais il deuroit plustost tesmoigner la force de son esprit, à attendre la mort en patience, sans sortir de la vie comme vn fugitif ; ou s'il a resolu absolu-

*c'est le nom  
de ceuy qu.  
vinoit de  
Baranguer.*

ment de mourir, choisir vne fin moins tragique. Que si la mort d'Hercule luy plaist tant, que ne va-t-il se bruster, à son exemple, sur quelque montagne reculée, en la presence de Theagene, qui luy seruira de Philoctete. Mais de vouloir mourir sur vn bucher aux jeux Olympiques, à la veüe de toute la Grece, c'est vne vanité insupportable; quoy qu'il ait meritè le feu par ses crimes. Il faudroit seulement que ce fût dans le Taureau de Phalaris, par vne affreuse & longue mort, & non pas estre deuoré en vn instant par les flammes. Car on dit qu'il n'y a qu'à ouuir la bouche, pour estre incontinent suffoqué. Mais ce spectacle luy plaist, & il fait gloire de mourir en vn lieu où il n'est pas seulement permis d'enterrer les morts; ce qui me fait souuenir de celuy qui bruisla le Temple d'Ephese, pour se rendre plus illustre. En effer, cela part d'vne mesme vanité, quoy que celuy-cy public que c'est pour apprendre aux hommes à mespriser la mort. Mais premierement, il est dangereux de faire ces leçons aux meschans, qui en pourroient abuser; car la crainte de la mort est la seule chose qui les peut retenir en leur deuoir. Que s'il dit qu'il ne le fait que pour les autres; comment en pourra-t-il faire la distinction? D'ailleurs, ie sçay bien que vous ne voudriez pas qu'aucun de vos enfans suiuiſt cét exemple; & son com-

pagnon luy-mefme, qui chante fi haut fes louanges, ne le veut pas fuire; En quoy il me femble qu'il eft fans excuse; car puis qu'il le prend pour modele, il le deuroit imiter en fa principale partie, & aller trouuer Hercule dans le Ciel avec luy. Ce n'eft pas dans les chofes exterieures, que l'impofteur peut contrefaire, qu'il faut imiter les grands hommes; mais dans le dernier acte de leur vie, qui eft toujours le principal. Il me femble auffi qu'il deuroit dresser vn bucher de bois vert, pour eftre eftouffé par la fumée, & que cela conuiendroit mieux à fa vanité; & fans affecter le deftin d'Hercule & d'Esculape, qui eft auffi celuy des affassins & des sacrileges. D'ailleurs, Hercule, s'il eft vray ce qu'on en dit, fe brulla pour éviter les tourmens qu'il enduroit: Mais qui peut obliger à cela noftre Protée, que fon extrauagance? Il ne fert de rien d'alleguer l'exemple des Brachmanes: Comme s'il n'y auoit point de fous aux Indes, auffi bien qu'ailleurs, & qu'on ne fût pas tourmenté par tout, de la mélancolie, & de l'amour de la gloire. Dauantage, s'il les veut imiter, que ne fait-il comme eux? Car ils ne se iettent pas dans le feu, pour eftre deuorez en vn instant; mais au rapport d'Onésicrite, qui a veu mourir Calanus, ils le couchent doucemét sur le bucher, fans changer de posture ni de contenance, tant que le feu les ait confomez entierement. Il y en

a qui disent qu'il ne mourra pas, & qui content de certaines fables, comme si Iupiter ne deuoit pas souffrir que l'on profanast vn lieu qui luy est consacré. Mais qu'il soit en repos de ce costé-là ; car ie ferois serment qu'il n'y a pas vn Dieu qui ne soit bien-aise de luy voir souffrir la peine de son parricide. D'ailleurs, il ne luy sera pas aisé d'en eschapper ; car outre que la fosse est profonde, il a des aboyeurs à ses costez, qui l'empeschent de se desdire ; & il feroit vn beau coup, s'il en pouuoit entraîner deux où trois apres luy pour se venger. On dit aussi qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée, mais le Phénix ; comme s'il deuoit renaistre de ses cendres, ou parce qu'il dresse son bucher luy-mesme, comme cét oiseau, qui se brusle à ce qu'on dit, en sa vieillesse. Il publie mesme des Oracles & d'anciennes Propheties, qui disent qu'il sera le Dieu de la Nuit ; & l'on voit bien qu'il médite desia des Autels & des Statuës. Pour moy, ie ne doute point que parmy tant de fous, il ne s'en trouue quelqu'un qui iure qu'il aura esté guery par son moyen du mal des dents, ou de la fiéure quarte, & que ce Dieu de la nuit, luy sera apparu durant les tenebres. Il me semble que ie voy desia ses disciples dresser vn Oracle sur son buscher, où il predira l'auenir, comme le Protée des Fables, & establir des Prestres qui se fouëtteront, ou se feront quelque brâ-

lure à son intention. On ne manquera pas de célébrer quelque cérémonie nocturne à la mémoire, où l'on portera des torches à son bucher. Theagène publia vn Oracle de la Sibille, qui dit, *Quand le meilleur de tous les Cyniques se bruslera près du Temple de Iupiter, & montera au Ciel par cette voye, qu'on ne manque pas de l'adorer comme le Dieu de la Nuit, & le compagnon de Vulcain & d'Hercule.* Mais i'en scay vn autre de Bacis, tout contraire, *Quand le Cynique à plusieurs noms, piqué de l'éguillon de la gloire, se precipitera dans les flâmes, il faut que ses disciples suivent son exemple, s'ils ne veulent estre lapidez comme des lâches, qui preschent la Vertu, & qui ne la veulent pas pratiquer.* Que vous en semble, Messieurs? Cét Oracle n'est-il pas aussi bon que l'autre? pour le moins, il est aussi veritable. Il ne reste plus à ses disciples, que de choisir vn lieu comme luy pour s'en aller en fumée & s'évaporer; car c'est ainsi qu'ils parlent. Alors toute l'assistance s'escria qu'ils l'auoient bien mérité; & celuy qui auoit harangué, se retira en souffrant. Mais Theagène ayant ouï la huée, remonta en chaire, & commença à crier contre luy. Pour moy, ie le laissay déclamer tout son faoul, & sortis pour voir les ieux; car on disoit que les Iuges auoient desia pris leur place. Voilà ce qui se passa à Elide. Depuis estant arriué à

Olympie, le derriere du Temple estoit plein de gens qui loüioient ou blâmoient son dessein; & des injures on en vint aux coups, iusqu'à ce qu'il sortit suiuy d'une foule de peuple; & discourut de sa vie passée, & des dangers qu'il auoit courus; rapportant tout ce qu'il auoit souffert pour l'amour de la Vertu. Mais ie n'en pus entendre qu'une partie à cause de la foule, & sortis de peur d'estre estouffé dans la presse; disant vn long Adieu à nostre imposteur, qui faisoit son Oraison funebre auant sa mort. I'ouïs seulement qu'il disoit, Qu'il vouloit couronner vne illustre vie, par vne mort encore plus illustre: & qu'ayant vescu comme Hercule, il vouloit mourir comme luy. Qu'il apprendroit du moins par là, à mespriser la vie, & qu'il vouloit que tous les hommes luy seruissent de Philoctetes. Alors, le peuple commença à crier, qu'il se conseruast à son païs: mais les Sages l'encouragerent à poursuiure son dessein, ce qui l'estonna & le fit passir, de sorte qu'il se retira tout tremblant, sans plus rien dire: car il s'estoit imaginé que tout le monde s'opposeroit à sa resolution. Ie te laisse à penser, si ie riois de toute ma force: car ie ne pouuois auoir pitié de luy à cause de sa vanité: mais sa passion fut satisfaite, lors qu'il vit tout le monde le suivre, sans considerer qu'on en fait autant aux criminels que l'on conduit au supplice. Enfin, les

ieux Olympiques estant finis, qui furent les plus beaux que i'aye iamais veus; ie ne pus partir avec les autres, faute de voiture, & fus contraint de demeurer. Cependant, nostre Philosophe après auoir tousiours differé, choisit la nuit pour l'exécution de son dessein, afin que le spectacle fût plus beau. Vn de mes compagnons, m'ayant donc esueillé sur le minuit, i'allay avec luy où le buscher estoit préparé, qui estoit à plus de demy lieuë de la ville du costé de l'Hippodrome, vers le Soleil leuant. Lors que nous fusmes arriuez, nous trouuâmes que le buscher estoit enfoncé dans terre enuiron la hauteur d'vne brasse, & composé de fagots & de branches de sapin, pour prendre feu plus aisément. Comme la Lune fut leuée, car il falloit qu'elle fût de la Comedie, il sortit avec ses habits ordinaires, tenant vne torche à la main, suiuy d'vne troupe de Cyniques, parmy lesquels estoit Theagène, qui iouïoit assez bien son personnage, & portoit aussi vne torche. Comme ils eurent mis le feu au buscher, l'vn deçà l'autre delà, il s'alluma en vn instant: mais il faut réveiller icy ton attention. Alors nostre Hercule mettant bas la peau de lion, & la massue, c'est à dire son baston & sa besace, avec son meschant manteau, demeura en chemise, & en chemise bien sale. Aussi-tost ayant ietté quelques grains d'encens dans le feu, il se tourna du costé

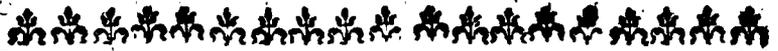
du Midy; car cela estoit aussi de la farce, & com-  
 mença à inuoyer ses Dieux paternels & ma-  
 ternels, pour receuoir son ame. Apres cela il se  
 lança dans le feu, où il fut en vn instant enuelo-  
 pé de la flâme, & dérobbé à la veuë. Il me semble  
 que ie te voy rire encore de cette Catastrophe, &  
 avec raison. Pour moy, ie ne trouuay pas estran-  
 ge qu'il inuoyast les Dieux de sa mere; mais  
 lors qu'il parla de son pere, me ressouenant du  
 crime qu'il auoit commis, ie ne pûs m'empes-  
 cher de rire, & le pris pour vne iuste punition de  
 son parricide. Cependant, les Cyniques enui-  
 ronnant le buscher, témoignoient leurs douleurs  
 par vn triste & morne silence, ayant tousiours les  
 yeux fichez dessus, sans verser des larmes; Tant  
 qu'indigné de voir tant d'extrauagance, ie m'es-  
 criay, Sortons d'icy, fous que nous sommes! quel  
 plaisir y a-t-il à voir rostir vn vieillard, & à estre  
 suffoqué de la puanteur? Attendons-nous que  
 quelque Peintre vienne faire vn tableau de nous,  
 comme des amis de Socrate dans la prison? A ces  
 paroles les Cyniques commencerent à murmu-  
 rer; & quelques-vns leuoient le baston, lors que ie  
 menaçay de ietter dans le feu le premier qui bran-  
 leroit; ce qui les arresta. Je me retiray donc, resuant  
 en chemin à la vanité des hommes, dont les plus  
 sages ont de la peine à se deffendre; & à plus for-  
 te raison ecluy-cy, qui n'estoit pas digne d'vn  
 meilleur

meilleur traitement. A mon retour i'en rencontray plusieurs qui accouroient au spectacle, sur le bruit qui auoit couru le iour d'aparauant, qu'il ne commenceroit qu'après le leuer du Soleil, lors que ce Heros auroit salüé cét astre à la façon des Brachmanes. I'en ramenay donc plusieurs, à qui ie contay par le chemin comme la chose s'estoit passée, sans rien ajouster ni diminuër, non plus que ie fais maintenant, sinon lors que ie voyois que c'estoit des fots qui bâilloient après des miracles. A ceux-là ie disois que le Philosophe n'auoit pas plustost esté dans le feu, qu'il s'estoit fait vn tremblement de terre, avec des mugissemens effroyables ; & qu'un vautour s'estoit enuolé du milieu de la flâme, criant en voix humaine, Que c'estoit l'ame de Protée qui laissoit la terre, pour gagner le Ciel. Ils demeuroient comme immobiles à ces discours ; & leuant les yeux & les mains en haut, me demandoient si le Vautour auoit tiré vers l'Orient ou vers l'Occident ; & ie leur respondois ce qui me venoit à la bouche. Comme ie fus arriué au lieu des assemblées, ie trouuay vn venerable vieillard qui contoit ce qui s'estoit passé, & ajoustoit que le deffunt luy estoit apparu en habit blanc, couronné de branches d'oliuier, & qu'il l'auoit laissé tout ioyeux, qui se promenoit sous le portique des Sept Echos. Il ajoustoit la piece du Vautour, que

ie venois d'inuenter moy-mefme, & iuroit qu'il auoit veu cét oiseau. Tu peux iuger par là, de la fuite. Combien d'effains d'abeilles se trouueront sur son sepulcre? Combien de Cygales? Combien de Corneilles? comme en celuy d'Héfiode, & autres fantaisies semblables. Il me semble que ie voy desia vne infinité de Statuës dressées à son honneur, tant en Elide que par toute la Grece. Car on dit que cét imposteur a enuoyé des instructions à toutes les grandes villes, par forme de testament, & qu'il les a fait porter par ses principaux amis, comme s'il dépeschoit des Couriers de l'autre monde. Voilà la fin d'un homme qui n'a iamais eu de passion que pour la gloire, sans aucune amour de la verité; & qui s'est à la fin brulé, pour acquerir de la reputation, lors qu'il ne seroit plus capable d'en iouir. Je finiray par un conte qui te fera rire. Je t'ay desia dit à mon retour de Syrie, comme i'enaigeay avec luy depuis la Troade; & qu'entre ses autres débauches, il corrompit un beau garçon pour luy seruir d'Alcibiade, sous pretexte de le faire de sa Secte; Qu'une tempeste estant suruenüe en suite, il se mit à pleurer avec les femmes, luy qui faisoit semblant de mespriser tant la mort. Mais huit ou neuf iours auant sa fin, il eut un grand vomissement, pour auoir peut estre trop mangé, qui fut suiuy d'une fièvre violente. Le Medecin qui

le traita, m'a dit qu'il le trouua par terre, qui ne pouuoit souffrir l'ardeur de la fièvre, & qui demandoit de l'eau fraische; mais il ne luy en voulut point donner, & luy dît que s'il fouhaitoit la mort, il la falloit prendre maintenant qu'elle se presentoit d'elle-mesme, & qu'elle luy esparagneroit la peine d'vn buscher. A cela il respondit qu'elle ne luy seroit pas assez glorieuse. Il me souuient que quelques iours auparauant, ie le vis frotter d'vn medicament si acré, qu'il le faisoit pleurer; qui est à peu près comme si vn criminel se faisoit penser d'vn mal de doigt, auant que d'aller au supplice. Que penses-tu qu'eust fait Democrite, en voyant cela? Crois-tu qu'il eust eu vne assez grande source de ris, pour ne se point espuiser. Ry tout ton saoul comme luy, car la chose le merite bien; & sur tout, lors que tu verras des sots faire le paranymphe de cette mort.





# LES FUGITIFS.

## DIALOGUE

D'APOLLON ET DE IVPITER:

Où plusieurs autres parlent.

*C'est vne Satyre contre trois coquins qui auoient embrassé la Philo'ophie, pour s'exempter du travail & de la peine, & qui abu oient de ce nom en leurs débauches.*

APOLLON. **E**ST-IL VRAI, mon pere, qu'un Philosophe s'est brulé publiquement aux jeux Olympiques, quoy qu'on die que c'estoit vn Galand, qui auoit fait assez d'autres tours, pour faire encore celuy-là?

IVPITER. Il est vray, mon fils; & ie voudrois que cela ne fût pas arriué.

APOLLON. Pourquoi? Est-ce qu'il estoit indigne de mourir de la façon?

IVPITER. Ce n'est pas cela; mais c'est qu'il s'exhaloit vne si mauuaise odeur du buscher, que ie fus contraint de me sauuer parmy les parfums de l'Arabie; Et le souuenir seul me fait encore mal au cœur.

APOLLON. Mais qu'auoit-il fait, pour vous?

loit mourir d'une si cruelle mort ? Et quel avantage y a-t-il à se brûler tout vif ?

IVPITER. Tu aurois la mesme demande à faire à Empedocle, qui se ietta dans la fournaise du mont Etna.

APOLLON. C'est l'effet d'une grande mélancolie. Mais encore, que dit celuy-cy pour ses raisons ?

IVPITER. Veux-tu que ie te die ce qu'il allegua pour sa iustification, dans l'assemblée de toute la Grece ? Il dit, s'il m'en souvient bien... Mais qui est cette Dame qui s'avance à grand pas toute explorée ? C'est la Philosophie, qui vient implorer mon assistance, pour quelque injure qu'on luy a faite. Qu'as-tu à pleurer, ma fille ? & pourquoy quites-tu le monde ? Le peuple te persecute-t-il encore comme autrefois, lors qu'il fit mourir Socrate ?

LA PHILOSOPHIE. Non ; à peine qu'il ne m'adore ; quoy qu'il n'entende rien à mes mysteres. Mais ceux qui m'ont offensée, ie ne le puis dire sans rougir ; ce sont ceux qui empruntent mon nom, & qui se disent mes disciples.

IVPITER. Qui ! les Philosophes ?

LA PHILOSOPHIE. Non pas les veritables ; mais quelques-uns qui n'en ont que l'apparence, & dont la vie est toute contraire à la doctrine.

**JUPITER.** Cela est honteux. Mais encore, que t'ont-ils fait?

**LA PHILOSOPHIE.** Regardez, mon pere, si j'ay raison de me plaindre. Comme vous vistes le monde remply d'erreur & d'injustice, vous en eustes pitié, & vous m'enuoyastes, pour faire changer aux hommes, leur vie brutale en vne meilleure. Car s'il vous en souvient, vous me dites : Tu vois, ma fille, en quel estat sont les hommes, par leur ignorance & leur malice : Va les trouver ; car tu es seule capable de les détromper, & de les guerir.

**JUPITER.** Il me souvient bien que ie te dis quelque chose de semblable ; mais conte-moy vn peu comment ils te receurent d'abord ? & ce qu'ils t'ont fait depuis ?

**LA PHILOSOPHIE.** Je n'allay pas du commencement vers les Grecs, mais ie commençay par la cure la plus difficile, qui estoit celle des Barbaros. Car pour les autres, ie creus en venir à bout aisément, & qu'ils receuroient mes remonstrances avec allegresse. J'allay donc vers les Indiens, qui est vn grand peuple, que ie fis descendre de ses Elephans, pour m'escouter ; & toute la nation des Brachmanes, voisine des Nécréens & des Oxydraques, recut ma doctrine, & vit encore selon mes loix, admirée & respectée de tout le monde.

**IUPITER.** Tu veux dire les Gymnosophistes, de qui l'on dit entr'autres choses, qu'ils se buslent sur vn buscher, sans témoigner la moindre apprehension ; & tu as pû voir depuis peu la mesme chose aux Olympiques.

**LA PHILOSOPHIE.** Je n'y allay pas, pour éviter la rencontre de certaines gens qui aboyent tout le monde. Mais pour reprendre mon discours, i'allay en Ethiopie au sortir des Indes, & de là chez les Egyptiens, où i'enseignay le culte des Dieux à leurs Prestres & à leurs Prophetes. En suite, ie passay en Babylone, pour instruire les Caldéens & les Mages. Puis en Scythie ; d'où reuenant par la Thrace, ie conuerfay avec Eumolpe & Orphée, & les enuoyay deuant moy en Grece ; avec ordre au premier d'instruire les Grecs dans mes mysteres ; & à l'autre de leur apprendre la Musique. Je ne tarday point à les suivre ; mais à mon arriuée, on ne me receut ni bien ni mal. Toutefois avec le temps, ie gagnay les sept Sages ; l'un en vn lieu, & l'autre en vn autre ; mais sur ces entrefaites s'esleuerent les Sophistes, qui sont d'une nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent scauoir la verité, sans quitter leurs vices, & particulierement la presumption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mal aux yeux. C'est d'eux qu'est venue cette Philosophie contentieuse, qui met

tout en controuerse, & qui ne scauroit rien résoudre; Ces réponses doubles, & trompeuses; Ces questions frivoles; Ces interrogations confuses & embrouillées. Cependant, lors qu'ils sont repris & conuaincus par mes disciples, ils se mettent en colere, & les tirent en Iustice, iusqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Je me voulois retirer deslors, ne pouuant plus souffrir cette injure; mais Antisthene & Diogene; & en suite Cratés & Menippe, m'arrestèrent; Plût à Dieu que ie ne les eusse pas creûs; ie n'aurois pas tant souffert que j'ay fait depuis.

**IUPITER.** Mais tu t'emportes contr'eux, sans en dire le sujet.

**LA PHILOSOPHIE.** Le voicy. Il y a vne certaine sorte de gens sordides & mercenaires, qui n'ont pû s'adonner dès leur ieunesse à la Philosophie, à cause de leur pauureté; & qui ont esté contrains, pour gagner leur vie, de se mettre au seruice des Grands, ou d'apprendre quelque mestier; si bien qu'ils ne connoissent pas seulement mon nom. Mais lors qu'ils sont deuenus en âge, & qu'ils ont veu l'auantage qu'ont mes disciples, & le respect qu'on leur porte; qu'on se gouerne par leurs loix, & qu'on les escoute comme des Oracles; ils ont creu cette profession tres-auantageuse, & approchante de la tyrannie.

Et par

Et parce que leur mestier ne leur fournissoit pas dequoy viure, qu'avec beaucoup de trauail & de peine, ou qu'ils estoient las de la seruitude, ils ont eu recours à moy, comme à vn dernier azile. Mais comme il leur eust esté trop long, & presque impossible d'apprendre tous mes mysteres, & encore plus de les pratiquer; ils se sont contentez de prendre l'habit & la mine de Philosophes, & ont appellé l'effronterie au secours de leur ignorance. Ils ont creu que le peuple, qui ne iuge que par l'exterieur, ne reconnoistroit pas leurs deffauts; & comme l'asne d'Esopé, qu'ils passeroient facilement sous la peau du lion; mais ils ont esté reconnus à leur cry. Cependant, ils ne se contentent pas de peu, comme les autres; mais ils vivent dans la débauche, & ne trauail-  
lent qu'à amasser; tirant tribut de leurs disciples, ce qu'ils appellent tondre leurs ouïailles; outre que plusieurs leur donnent, soit par respect, ou pour les empescher de crier. Car ils aboyent tout le monde; & lors qu'on les attaque, ils se deffendent par des iniures, qui est vne belle marque de vertu, dont le plus beau caractere est l'humilité. Mais ils ont tort de croire, qu'en faisant ces choses on les confonde avec les vrais Philosophes; car la difference en est trop visible. Lors qu'on reprend leurs paroles, ils veulent qu'on iette les yeux sur leur vie; & lors que l'on

condamne leur vie, ils ont recours à leur doctrine. Cependant, tout le monde en est remply, & particulièrement de ceux qui se disent disciples de Cratés, d'Antisthene, & de Diogene, qu'on nomme Cyniques, à cause de leur impudence; Car ils n'ont ni la vigilance ni la fidelité du chien; mais bien la luxure, la gourmandise, & la flatterie; avec cette propriété d'emporter d'une maison tout ce qu'ils peuuent. Je ne sçay pas ce qui en arriuera; car les Arts sont aujourd'huy abandonnez, à cause de la peine qu'il y a, & du peu de profit, tandis que des paresseux & des charlatans viuent à leur aise dans l'orgueil & dans l'opulence, demandant hardiment, prenant de mesme; & disant des iniures quand on les refuse, sans remercier seulement quand on leur donne. Cependant, ils croyent viure comme des Dieux, & faire refleurir le siecle d'or. Non contents de ces choses, ils débauchent iusqu'aux femmes de leurs hostes; & quelques-uns en ont emmené vne depuis peu, comme pour luy apprendre à philosopher. Ils disent qu'ils suiuent en cela, la doctrine de Platon, qui approuue la communauté des femmes, ne sçachant pas comme ce grand personnage l'entendoit. Il seroit trop long de rapporter toutes leurs débauches, & comme ils se creuent dans les festins, tandis qu'ils crient contre la gourmandise & l'yurongnerie. En vn

mot, il n'y a rien de si contraire, que leur vie & leur doctrine. Ils condamnent la flaterie, & en pourroient faire leçon aux courtisans; ne preschent que la verité, & débitent par tout le mensonge; condamnent en public la volupté, & crient tous contre Epicure; & en particulier, ils n'adorent qu'elle. Pour la colere, ils y sont plus sujets que les enfans; & vous les verrez s'emporter pour des choses de neant, pour peu que l'on leur resiste. Car incontinent leur visage est tout en feu, leurs yeux renuersez, leur bouche pleine d'écume, ou plustost de venin, contre ceux qui les reprennent. Cependant, ils font vn sale trafic de la Philosophie, & il n'y a point de mestier qui rapporte tant à son maistre; & lors qu'ils ont bien amassé, ils quittent le baston & la besace, & commencent à faire leur maison, & à dresser leur équipage. Le peuple qui voit cela, s'en prend à moy & me méprise; de sorte, que ie ne puis plus gagner personne; & comme la toile de Pénélope, tout ce que ie fais de iour, est deffait par eux la nuit; & par tout l'ignorance & l'injustice triomphent du sçauoir & de la vertu.

**IUPITER.** Dieux! combien la Philosophie a souffert de ces frippons; mais il faut auiser aux moyens de les punir; En tout cas, vn coup de foudre ne leur peut manquer.

**LA PHILOSOPHIE.** Ils ne sont pas dignes

d'une si illustre mort; & ie vous conseille, mon pere, pour l'honneur des Muses, dont i'espouse les interests, d'y enuoyer Mercure, qui discernera bien-tost les veritables Philosophes, de ceux qui ne le sont pas; & qui chastira les vns, & recompensera les autres.

**IUPITER.** Qu'Hercule y aille aussi, pour accompagner la Philosophie, & la deffaire de tous ces monstres

**HERCVLE.** J'aymerois mieux nettoyer vne seconde fois l'estable d'Augie, que d'auoir à faire à ces marauts qui m'iront dire quelque sottise; mais ie suis enfant d'obeissance.

**LA PHILOSOPHIE.** Et moy aussi, quoy que ie n'y aille qu'à regret.

**MERCURE.** Descendons tout à cette heure, afin d'en deffaire vne partie dès aujourd'huy. Où penses-tu que nous les deuions trouuer, ma sœur? Ne crois-tu pas que ce soit en Grece?

**LA PHILOSOPHIE.** Nullement, le país est trop pauure; il les faut chercher où il y a quelque mine d'or ou d'argent.

**MERCURE.** Allons donc en Thrace.

**HERCVLE.** Tu as raison, ie vous y conduiray; car ie connois le país, pour l'auoir bien frequenté en ma ieunesse. Il nous faut passer entre ces deux hautes montagnes, dont l'vne est le mont Hé-mus, & l'autre celuy de Rhodope, pour descendre

de là dans la plaine, qui est tres fertile; & s'élève en petites colines qui seruent comme de forteresse à la ville de Philippes, dont le fleuve Hébrus baigne les murailles. Nous voilà des là au dessous desnuës; Mettons pié à terre.

MERCURE. Mais comment ferons-nous; pour decouvrir où sont ceux que nous cherchons?

HERCVLE. C'est à toy, qui fais le mestier de Sergent, de les trompeter.

MERCURE. Mais ie ne sçay pas leur nom.

HERCVLE. Que la Philosophie te l'enseigne; car elle les doit bien connoistre.

LA PHILOSOPHIE. Ie ne les connois pas trop bien, car ie n'ay pas grand commerce avec eux; mais comme ils aiment la gloire, les richesses, & les presens, ie croy qu'on ne sçauroit faillir de les nommer Posidoniens, ou de quelqu'autre nom semblable.

MERCURE. Qui sont ceux qui s'approchent de nous, il semble qu'ils ayent quelque chose à nous dire?

SERGENS. Ne sçavez-vous point où nous trouuerons trois imposteurs, avec vne Dame rasée à la Laconique; d'une façon masse & vigoureuse?

LA PHILOSOPHIE. Ils cherchent la mesme chose que nous faisons.

**SERGENS.** Ce sont trois fugitifs qui ont emmené vne femme, & nous les allons crier deuant vous. Si quelqu'un a trouué vn esclau de Sinope, dont le nom signifie posséder, qui a la barbe longue, & les cheueux courts, avec vn visage passé & defait; la mine triste, la parole rude; le baston, la besace, & le manteau de Philosophe; du reste colere, ignorant, iniurieux: Qu'il l'enseigne, & on luy donnera son vin.

**LE MAISTRE DE L'ESCLAVE.** Je le connois: C'est mon valet l'Escarbot, qui a coupé ses cheueux & laissé croistre sa barbe, depuis qu'il m'a quitté.

**SERGENS.** Et quel mestier faisoit-il?

**LE MAISTRE.** Celuy de foulon, comme moy.

**SERGENS.** Il contrefait maintenant le Philosophe, tant il est changé.

**LE MAISTRE.** Vrayement c'est bien à luy à faire? Cependant on l'admire, & personne ne nous regarde. Mais ie le reconnoistray bien.

**LA PHILOSOPHIE.** Qui est celui-cy qui s'auance avec vne lyre à la main? il a bonne mine.

**HERCVLE.** C'est Orphée, Dieu te gard, le Patron des Musiciens: Il me semble que ie suis encore dans le vaisseau des Argonautes, & que tu nous y délasses par la douceur de tes chansons. Ne connois-tu plus Hercule, ton ancien camarade?

ORPHEE. Si fais bien, & Mercure même avec la Philosophie: mais que me donnerez-vous, si ie vous enseigne ce que vous cherchez?

MERCURE. Les nourrissons des Muses ne travaillent que pour la gloire, & ne font rien pour la recompense.

ORPHEE. Tu as raison: Ceux dont ie parle demeurent proche d'icy; mais ie ne veux pas qu'ils me voyent; car ils ne cesseroient de m'aider, s'ils sçauoient que ie vous eusse decouvert leur giste.

MERCURE. Montre-le nous seulement.

ORPHEE. Le voilà.

MERCURE. Arrêtez: l'enten la voix d'une femme, qui chante quelque chose d'Homere.

VNE FEMME. *Je ne hais pas moins que l'enfer, celuy qui aime l'or, & qui fait semblant de le hâir.*

MERCURE. Il faut donc hâir celuy que nous cherchons, qui de plus a desbauché la femme de son hoste.

LE MARY. C'est moy qui suis cét hoste, & à qui ce traître témoigne tant d'amitié.

LA FEMME. *Yurogne, qui as l'œil de chien & le cœur de cerf; qui n'es bon ni pour le conseil, ni pour l'execution; & qui ne fais que crier comme un malencontreux corbeau!*

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Ces paroles luy viennent parfaitement.

LA FEMME. Cerbère à triple teste, monstre plus grand que la Chimère, qui as le deuant d'un chien, le derriere d'un lion, & le milieu d'une chévre.

LE MARY. Dieux! que ma femme a souffert de ces miserables Cyniques; On dit mesme qu'elle en est grosse.

MERCURE. Console-toy, elle te fera quelque Géryon, ou quelque petit Cerbère; mais les voilà qui sortent.

LE MAISTRE. Je te tiens, meschant. Voyons vn peu ce qui est dans ta besace; Quelque bribe, sans doute, ou quelques lupins?

Espece de  
pois.

MERCURE. Non, par les Dieux; mais vne ceinture d'or.

HERCULE. Ne t'en estonne point; Il estoit Cynique en Grece, & il est icy Chryssippe. Mais ie t'enuoyeray bien-tost vers Cleanthe, meschant; car tu seras pendu icy par la barbe.

Or, &c.

VN AVTRE. Et voicy mon valet, La Bouteille! O la plaisante chose, qu'il soit deuenu Philosophe!

MERCURE. Et ce troisieme cy, n'a-t-il point de maistre?

LE MAISTRE. Oui; mais ie l'abandonne.

MERCURE. Pourquoi?

LE MAISTRE. Parce qu'il pût; & lors qu'il estoit dans ma boutique, ses compagnons auoient accoustumé de l'appeller le parfumeur.

MERCURE.

**MERCURE.** Et comment est-il deuenu Philosophe? Tien, mon amy, repren ta femme.

**LE MARY.** Je n'en veux point, qu'elle ne m'aïlle faire quelque monstre.

**LES FUGITIFS.** C'est à toy, Mercure, de prononcer la Sentence.

**MERCURE.** I'ordonne qu'elle retournera avec son mary, de peur qu'elle n'engendre quelque nouvelle Secte. Pour ces deux fugitifs, ils seront remis entre les mains de leurs maistres, pour faire leur premier mestier, l'un de blanchisseur, & l'autre de rauaudeur; mais auparauant ie veux qu'on laue bien celuy-cy après luy auoir mis du dépilatoire, & qu'on le pende sur le mont Hé-mus, pour l'esuenter, iusqu'à ce qu'il ait perdu sa mauuaise odeur.

**LE VALET.** Ah quel supplice!

**LE MAISTRE.** Qu'est-ce que tu veux crier, suy-moy; mais quitte auparauant ta peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un asne.





# LES SATURNALES.

## DIALOGUE

DE SATURNE ET DE SON MINISTRE.

*Il décrit l'origine de cette Feste, & ce qui s'y passe.*

LE MINISTRE. **P**VIS QV E nous sommes maintenant sous ton regne, ô pere des Dieux, & que nous te faisons des vœux & des sacrifices ; Dy-moy, ie te prie, que me donneras-tu pour les offrandes que ie t'ay faites ?

SATURNE. Penses-tu que ie sois Deuin, pour sçauoir ce qu'il te faut ? Tu n'as qu'à songer ce que tu desires, ie ne te refuseray rien de ce qui sera en mon pouuoir.

LE MINISTRE. Il y a long-temps que i'y songe ; mais ie n'ay rien à demander, que ce que demandent tous les autres, les richesses, les honneurs, les dignitez, pour tirer quelque fruit de l'honneur que i'ay d'estre ton Ministre.

SATURNE. Cela n'est pas encore en mon pouuoir, mon amy ; Il te faut adresser à Iupiter, lors que ce sera son tour de regner, qui sera dans peu de jours ; Car pendant tout mon regne, qui

ne dure qu'une semaine, il ne m'est pas permis de faire aucune affaire, ni publique ni particuliere; mais seulement de boire, chanter, iouër, faire des Rois imaginaires; mettre les valets à table avec leurs maistres, & les barboüiller de suye, ou les faire sauter dans l'eau la teste la premiere, lors qu'ils ne font pas bien leur deuoir. Le reste est de la iurisdiction de Iupiter, qui m'osteroit mon petit Empire, si i'auois entrepris sur le sien.

LE MINISTRE. Mais ie suis las de luy demander, & crains sa foudre & son Egide; outre que s'il accorde quelquefois ce qu'on luy demande, c'est si tard que cela ne sert presque plus de rien; & souuent il prefere les fots & les meschans, aux gens de bien & d'esprit. Mais encore, ton pouuoir ne s'estend-il qu'à ces bagatelles?

SATVRNE. Non. Quoy tu te renfrongnes? Penses-tu que ce soit si peu de choses, de gagner quand on iouë? Ne voy-tu pas que plusieurs s'entretiennent du ieu, tandis que les autres y ruinent. D'ailleurs, ne contes-tu pour rien, de scauoir boire & chanter le mieux de la compagnie, remporter l'honneur du festin, estre esleu Roy par le sort, commander en maistre, & n'estre point obligé d'obeir à des commandemens ridicules; comme de s'injurier soy-mesme; danser ou chanter tout nud, avec des postures & des contenances lasciuës; faire trois iours avec vne

Musicienne sur ses épaules, & autres semblables extrauagances. Que si cela te semble peu de chose, parce que ie ne fais trembler personne comme Iupiter, adresse-toy à luy.

LE MINISTRE. Mais le meilleur de tous les Tirans, ie n'ay que faire de tout cela; car ie ne boy ni ne iouie. Dy-moy seulement s'il est vray ce qu'on dit, que tu deuores tes enfans, & que tu en eusses fait autant de Iupiter, si ta femme ne l'eût enleué, & n'eût mis vne pierre en sa place; que tu aualas comme vne pilule. Mais lors qu'il fut deuenu grand, il te déposseda & te précipita dans les enfers, avec tous ceux qui auoient tenu ton party.

SATVRNE. Si nous n'estions en vn temps où l'on peut dire impunément tout ce qu'on pense; le vous apprendrois bien, maistre Ior, à me porter plus de respect, & à ne me pas venir dire des iniures, sous pretexte de me faire des questions ridicules.

LE MINISTRE. Ce n'est pas moy qui le dis, grand Dieu; c'est la voix publique, apres Hésiode & Homere.

IUPITER. Et penses-tu qu'un berger & un aueugle soient bien informez de ce qui se passe dans le Ciel? Considere toy-mesme, si tu as iamais veu de pere assez meschant, pour deuorer ses enfans? Tu sçais combien le crime de Thyeste

fait d'horreur sur les Theatres, encore fut-ce vne supercherie. Mais quand i'aurois esté assez furieux pour cela, pourrois-je manger vne pierre sans m'estrangler, ou me casser les dents? Iupiter aussi ne m'a point depossédé, mais ie luy ay cedé le throne volontairement; & ie ne suis pas dans les enfers, comme tu vois, si tu n'es plus aueugle qu'Homere.

LE MINISTRE. Mais qui t'a meü de te defaire de ton Empire?

SATVRNE. C'est que i'estois vieil & goutteux, d'oü vient qu'on dit qu'il m'a mis les fers aux piez; de sorte que i'estois incapable de pouruoir à tout, & de punir les meschans, dont le nombre augmente tous les iours. Car il faut auoir incessamment la foudre en main; & ie ne voy point de charge plus penible, ni qui requiere plus de vigilance, lors qu'on s'en veut bien acquitter. D'ailleurs, il me semble que c'est le fait d'un bon pere, de partager son bien à ses enfans durant sa vie, pour éuiter les querelles apres sa mort; outre que par ce moyen il se décharge d'un faix inutile. Ie voulois viure en repos, sans auoir la teste rompuë de mille importunes demandes, qui se contredisent l'vne l'autre, pour ne rien dire de la peine qu'il y a à tousiours tonner, pleuuoir, venter & gresser. Maintenant ie vis à mon aise, & me saoule de Nectar & d'Ambrosie, m'en-

tretenant avec Iapet & les autres vieillards de mon âge, sans m'embarasser des affaires du monde, dont Iupiter est accablé. Car il n'a point de relasche que pendant ma Feste, que ie reprends l'Empire pour quelques iours, afin de n'estre pas mesprisé ; & pour faire souuenir les hommes de la douceur de mon regne, où le blé venoit sans semer, & où il couloit des fleues de lait, & des sources de miel & de vin. Tout estoit alors en commun, il n'y auoit ni pauure ni riche ; on ne trompoit ni ne trahissoit personne ; enfin c'estoit le siecle d'or ; C'est pourquoy pendant les Saturnales qui en font l'image, il n'y a ni maistré ni valet, & l'on ne fait que rire & danser.

LE MINISTRE. Je croyois que ce qu'on en faisoit, c'estoit pour réjouir les valets, & adoucir leur seruitude, par le souuenir de la tienne.

SATVRNE. Ne cesseras-tu point de me dire des injures ?

LE MINISTRE. Ce n'est pas mon dessein. Mais dy-moy, iouoit-on aux dez de ton temps, comme l'on fait à ta Feste.

SATVRNE. Oüi ; mais non pas des millions comme à present ; on iouoit des noix & autre chose semblable, où à qui boiroit le premier, pour passer le temps & se resjouir, sans se mettre en colere, comme l'on fait aujourd'huy, lors qu'on a perdu son argent, ni en perdre le boire, & le manger.

LE MINISTRE. On faisoit bien ; car à quoy eût-il seruy de gagner, quand tout estoit en commun ? Mais tandis que tu parlois, ie pensois en moy-mesme que si quelqu'un de ce siecle d'or reuenoit maintenant, il auroit beaucoup à souffrir, & courroit fortune d'estre mis en pieces comme Acteon ou Penthee. Car combien tout est-il changé à cette heure, qu'on ne cherche qu'à gagner, & mesme à tromper aux iours de Festes ; & que c'est alors qu'on iouie le plus beau ieu ? Tandis que les vns se leuent de table, apres auoir depouillé leurs amis ; les autres renient, maugréent, & rompent les dez, comme s'ils estoient cause de leur perte. Mais ie m'estonne, que toy qui es vn Dieu de plaisir & de desbauche, ayes pris pour ta Feste le temps le plus désagreable de toute l'année, où les arbres & les champs sont depouillez, & où l'on ne voit que glace & que neige. Il me semble que cela n'estoit pas fort propre à vn vieux gouteux comme toy :

SATVRNE. Il n'y en a point de plus propre, pour faire bonne chere ; outre que cela adoucit la rigueur de la saison. Mais tu fais trop de questions en vn temps où il ne faut parler que de boire, & tu me dérobes vne partie de mes plaisirs, pour vouloir trop philosopher. Viens en rire & iouer avec moy, & faire des Rois comme les petits enfans ; car ie veux faire voir

454 LES SATURNALES.

que ce qu'on dit est véritable, que pendant cette feste les vieillards reuiennent en enfance.

LE MINISTRE. Tu as raison ; Que celuy qui condamne tes innocens plaisirs, n'en gouste iamais ; & comme Tantale, qu'il soit tousiours alteré sans pouuoir boire. Je suis satisfait de ce que tu m'as dit, & en vais faire vn Dialogue, que ie communiqueray à tes suppots, & à ceux qui en sont dignes.



CRONO-

455

\*\*\*\*\*

# CRONOSOLON,

## OU LE LEGISLATEUR DE SATVRNE.

*Aux Riches de son Empire.*

**I**L'Ay escrit dans yne autre lettre les loix qui concernent les pauvres, & qu'ils obserueront ponctuellement, s'ils ne veulent estre chastiez: Mais pour vous autres, Messieurs, qui n'auiez pas accoustumé d'obeir, si vous ne gardez celles-cy, n'attendez pas moins le courroux de nostre Dieu, qui me les a dictées luy-mesme. Car il m'est apparu de iour, & non en dormant; & n'estoit point crasseux, ni chargé de chaisnes, comme le seignent les Peintres, trompez par les Poëtes; mais plein de vigueur & de majesté, & vestu en Prince avec vne faux tranchante à la main. En vn mot, tel qu'on ne le pouuoit mespriser impunément. Comme il me vit resueur & mélancolique, il en deuina aussi-tost la cause, parce que les Dieux n'ignorent rien, & se douta bien que c'estoit la pauvreté; car ie n'auois qu'vn meschant habit pour mon Hiuer, sans aucune prouison pour la Feste; au lieu qu'on a coustume de faire

M m m

de grands preparatifs pour occasions là. Il s'ap-  
 procha donc de moy par derriere, comme ie me  
 promenois tout seul; Et me tirant par l'oreil-  
 le, Qu'as-tu, me dit il, d'estre ainsi triste? Qui  
 ne le seroit, luy dis-je, de me voir gueux &  
 mesprisé, tandis que les meschans triomphent  
 dans les honneurs & dans l'opulence? Et ce mal-  
 heur s'en va commun à tous les gens de Lettres,  
 si tu n'y apportes quelque reglement, & ne remets  
 les choses dans l'egalité. Il est difficile, dit-il, de  
 changer l'ordre des Parques; mais pour ce qui  
 concerne ma Feste, ie veux que la pauvreté en  
 soit bannie, & que les riches communiquent  
 leurs biens aux pauvres; sans manger, comme  
 dit, leur pain dans leur poche. Comme ie m'ex-  
 cusois d'estre fort mauuais Legislatteur, il die qu'il  
 me dicteroit les Loix de mot à mot; & lors qu'il  
 l'eut fait, il ajousta. Dy leur que s'ils ne les ob-  
 seruent, ie leur apprendray que ie ne porre pas  
 vne faux en vain; & qu'après auoir chastre mon  
 pete; il me seroit mal d'épargner des coquins &  
 des rebelles. Le premier donc qui y contreuien-  
 dra, n'a qu'à faire prouision de flûtes & de cym-  
 bales, pour deuenir Prestre de Cybelle; assuré  
 que le reste ne luy manquera point. Voilà ce qu'il  
 me dit, à quoy vous ferez bien de prendre garde;  
 & voicy les Loix toutes diuines qu'il m'a dictées.

*d'estre cha-  
 gré.*

## LOIX DES SATVRNALES.

**O**N ne fera aucune affaire ni publique ni particuliere, pendant tout mon regne; & de tous les mestiers il n'y aura que celuy de Cuisinier & de Patissier, & autres semblables, qu'on puisse exercer. Tous les exercices du corps & de l'esprit en seront bannis, si ce ne sont ceux de recreation; & l'on n'y pourra rien lire ni reciter, qui ne soit conforme au temps & au lieu.

Tous seront égaux, riches, pauvres, maîtres, esclaves.

Il n'y aura ni débats, ni querelles, ni reproches, ni injures, ni menaces; il ne sera pas seulement permis de se mettre en colère.

On ne tiendra aucun compte du reuenu, ni de la dépense; & l'on ne fera point d'inventaire des meubles, ni de la vaisselle d'argent, qui seront employez à ma feste.

Les riches feront vn estat au parauant de tous ceux qu'ils veulent traiter, ou à qui ils doiuent enuoyer des presens; & mettront à part pour cela la dixiesme partie de leur reuenu, sans qu'on la puisse diuertir à autre chose, sous quelque pre-  
texte que ce soit. Ils separeront aussi ce qu'ils ont de trop, soit en meubles ou en habits, &

## 418 LOIX DES SATVRNALES.

ce qui ne leur sert de rien, ou n'est pas à leur v<sup>s</sup>age, pour en faire present à leurs amis incommodéz. LOIX DES SATVRNALES

La veille, apres auoir purifié leur maison de toute souillure, & en auoir banny l'orgueil, l'ambicion, & l'auarice, pour sacrifier à la douceur, à la courtoisie, & à la liberalité, ils reliront la liste qu'ils auront faite; & ayant mis à part pour chacun ce qui luy est propre, ils enuoyeront sur le soir leurs presens par quelques personnes fideles, qui auront ordre de ne rien prendre, si ce n'est vn coup à boire; & pour plus grande seuteté du present, on en fera mention dans vn billet.

On enuoirra tousiours le double aux personnes de Lettres, eomme à ceux qui le meritent le mieux, & qui en ont plus de besoin; sans qu'ils soient obligez pour cela de renuoyer des louanges & des flatteries; mais tant celuy qui donne, que celuy qui reçoit, ne parlera que fort modestement du present, ou n'en parlera point du tout.

Les riches ne purront faire de presens aux riches, ni les traiter pendant toute la Feste.

Ils payeront les dettes des pauures, iusqu'au louage de leur maison, s'ils ne sont pas capables eux-mesmes de le payer; & auront grand soin de voir ce qui leur manque, pour les en assister au besoin; que s'ils ne sont pas à la ville durant ce temps, ils leur enuoyeront au retour, ou l'année

ſuiuante, ce qu'ils leur auront deſtiné.

Perſonne ne ſe repentira de ſon preſent, après l'auoir fait, & enéore moins auant que le faire, & donnera ſans reſerue ni lézine, ce qu'il aura enuie de donner.

On ne pourra enuoyer aucune choſe qui ſoit bonne à boire ou à manger; mais on ſera obligé la garder chez ſoy, pour en traiter ſes amis. On ne pourra auſſi donner en preſent des bagatelles, pour faire fraude à la Loy; mais quelque choſe de ſolide & de conſiderable. Toutefois, quoy que ce puiſſe eſtre, les pauures ſeront obligez de ſ'en contenter, & de le receuoir ſans murmure. Ils pourront donner en reuanche quelque plat de leur meſtier; & ſi c'eſt vn homme de Lettres, vn ouurage de ſa façon, ou quelque liure ancien qui traite de choſes agreables & conformes au temps & au ſujet. Et les riches ſeront obligez de le receuoir de bonne grace, & de teſmoigner d'en faire eſtat, à peine d'eſtre chaſtré. Que ſ'il arriue à vn pauure d'enuoyer à vn riche de l'argent, ou quelque autre choſe de prix, i ordonne qu'il ſera conſiſqué & mis dans mon treſor; & que pour punition, le riche luy donnera vne douzaine de coups de fouët.



## LOIX DV FESTIN.

*Lors que la  
lignefera de  
Aux piez.*

**O**N entrera au bain vn peu deuant le repas; & auparauant on pourra iouier aux dez, comme i'ay dit, par forme de diuertissement; mais quiconque iouera de l'argent, i'ordonne que pour punition, il soit condamné à ieûner le reste du iour.

On se mettra à table comme on se trouuera, sans aucune distinction de merite ni de rang, & l'on seruira les conuiez esgalement & de mesme viande, car il n'y aura ni haut ni bas bout.

Tout le monde boira de mesme vin, sans qu'on en puisse donner de meilleur au maistre ou à quelqu'autre, sous aucun pretexte; & les valets auront l'oreille attentiue pour donner à boire si tost qu'on leur en demandera, & ne desseruiront trop tost ni trop tard, ni l'vn plustost que l'autre.

On boira à tout le monde, & il y aura de toutes sortes de verres, grands & petits, où chacun boira, quand il luy plaira, & tant & si peu qu'il luy plaira, sans pouuoir estre forcé sous pretexte de boire à la santé de quelqu'vn, non pas mesme du maistre de la maison.

Si l'on fait entrer yn iouieur de lyre, ou quelque

## LOIX DV FESTIN. 461

baladin, pour resioür la compagnie, on aura soin de prendre tousiours les meilleurs, parce que ces choses-là ne valent rien, si elles ne sont en leur perfection.

Lors que le maistre de la maison traittera ses gens selon la coustume, ses amis seruiront à table avec luy. Et il sera permis de railler, pourueu que la raillerie soit delicate, & que celuy qu'on raille, en puisse rire le premier.

Après le repas on pourra iouer ou danser, & faire tout ce qu'on voudra, sans que personne le puisse trouuer mauuais; & se retirer aussi, ou demeurer si l'on veut.

Ces Loix seront graütes sur vne Colonne d'airain, qui sera plantée au milieu de la maison de chaque riche; & tandis qu'elle subsistera, il n'entrera dans le logis, ni peste, ni guerre, ni famine, ni aucun autre fleau du genre humain: Que si l'on vient à l'oster, il arriuera tout le contraire.





## EPISTRES SATVRNALES,

*Sur le mesme sujet.*

## CRONOSOLON A SATVRNE.

**I** Et'ay desia escrit le danger que ie courois, d'estre priué des resioüissances de ta Feste, & la honte que c'estoit de voir les vns mourir de faim, tandis que les autres se creuent ; mais n'ayant point receu de responce, i'ay crû qu'il estoit de mon deuoir de faire vne recharge. Car il est de ton honneur d'oster cette inégalité, & de remettre les choses en commun, pour le moins en ce temps-là, à cause que tout est si peruertý maintenant, que c'est comme on dit, l'alliance de la fourmy & du chameau ; ou si tu veux, c'est chauffer vn escarpin d'vn pié, & vn cothurne de l'autre. Car on voit les vns hauts montez, tandis que les autres rampent contre terre, qui iouïeroient aussi bien leur personnage, s'ils auoient d'aussi beaux habits. Cependant, les Poëtes m'apprennent qu'il n'en estoit pas ainsi du commencement, & que la terre fournissoit de tout en abondâce, sans estre cultiüée; les fleuues découloient de lait & de miel, & quelques vns mesme donnoient du vin. En vn mot, c'estoit le siecle d'or ; au lieu que celuy-cy n'est

## EPISTRES SATURNALES. 463

n'est pas seulement de fer. Car la plupart gagnent leur vie à la sueur de leur corps, avec beaucoup de travail & de peine; tandis que quelques-uns se gorgent de biens sans rien faire, & sans daigner seulement regarder les autres. Il faut donc reformer cela, & ordonner aux riches de faire part aux pauvres de leurs richesses, sur peine de remettre tout en commun, & de faire un nouveau partage. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils leur donnassent quelques-uns de leurs habits, dont leurs garderobes sont pleines, que de les laisser manger par les vers dans leurs coffres? & qu'ils admissent à leurs tables ceux qui meurent de faim, veu qu'il y a tousiours à manger dix fois plus qu'il ne faut, que de se souler tout seuls, & manger les bons morceaux, sans en faire part aux autres? N'est-ce pas vne honte de les voir s'entretenir trois heures à table, quand ils sont souls, tandis que leurs valets sont derriere eux qui meurent de faim, & qui n'ont quelquefois ni bû ni mangé de tout le iour. Il y a un autre defaut tres-considerable; C'est que quand ils traittent quelqu'un, ce qu'ils font rarement, vous n'avez pas plustost commencé à manger, qu'ils vous font desservir; & s'il y a quelque bon morceau, Monsieur qui est au haut bout, le mange tout seul, & ne vous enuoye que la carcasse. Ajoustez à cela, qu'il faut demander dix fois à

boire auant que d'en auoir, parce que les valets ne font pas semblant de vous entendre; & qu'ils ne vous donnent iamais du mesme vin qu'à leurs maistres. Si tu reformes ces choses, tu feras qu'on celebrera veritablement les Saturnales. Sinon, ie prie Dieu que tout aille sans dessus-dessous, afin que les riches ne puissent iouir de leurs richesses; Que leurs cuisiniers bruslent leurs viandes, & gastent leurs fausses; & que les chiens & les chats les déniaisent; Que les cheureuils & les sangliers se sauuent tout rostis de leur broche; Que le gibier s'enuole tout plumé; Que les fourmis emportent leur or; Que les rats rongent leurs beaux meubles, & la tigne leurs habits; Que leurs petits Ganymedes, qui sont si beaux & si polis, deuiennent en vn instant vilains, pelez, & barbus. Voilà les imprecations que ie fais contr'eux, & plusieurs autres, s'ils ne veulent changer de vie.



## RESPONSE DE SATVRNE.

**A** Quoy refuois-tu, mon amy, de m'aller escrire ces extrauagances? Ne sçais-tu pas que quand il seroit iuste de remettre tout en commun, ce seroit à Iupiter à le faire, & non pas à moy? Es-tu le seul qui ignores que mon regne est passé, & que ie ne me suis reserué que les

RESPONSE DE SATVRNE. 465

ieux, les ris, & la bonne chere? encore n'est-ce que l'espace d'une semaine. Mais si pendant ce temps-là, il se passe quelque chose qui deshonne ma Feste, & qui soit contraire à mes Ordonnances, ie sçauray bien y remedier. l'escriray donc aux riches, comme ie veux qu'ils se gouvernent pour ce regard; car tes remontrances me semblent iustes, s'ils n'ont quelque chose à dire au contraire, qui ne me soit pas connu. Du reste, ils ne sont pas si heureux que vous les faites, vous autres pauvres; & vous vous trompez de croire que la felicité consiste dans les richesses. Car la peine qu'elles coustent, vaut bien le contentement qu'elles donnent; & la peur de les perdre, esgale presque le plaisir de les posséder. Si vous sçauiez les craintes & les soins qu'ont les riches, vous trouueriez leur condition miserable. Il faut toujours qu'ils soient sur leurs gardes, pour empescher qu'on ne les trompe, ou que l'on ne les derobe; Qu'ils fassent les pauvres, pour s'exempter de l'enuie, de peur qu'on leur impute quelque crime pour auoir leur bien. Si la gloire & la grandeur estoient si considerables que vous pensez, ie ne m'en serois pas deffait; mais comme elles n'ont qu'un faux éclat, & vne apparence trompeuse, j'ay esté bien aise de m'en décharger sur vn autre. Ce que tu dis est quelque chose; il est vray que les riches man-

gent tout seuls les bons morceaux ; mais tu ne dis pas qu'ils sont tousiours malades ou languissans, & que le repentir des plaisirs dure bien plus que le plaisir mesme. Je ne parle point des maux qui suiuent leur intemperance, sur tout, s'ils ont ajousté les passe-temps du liét, à ceux de la table, comme il arriue ordinairement. Lors qu'ils sont deuenus vieux, ils ne se peuuent plus tenir sur leurs iambes ; & il les faut porter à quatre dans vne chaise, comme s'ils estoient morts. Ils sont tout couuerts d'or par le dehors, & tout pourris au dedans. Mais pour vous autres, vous possédez la santé, qui est vn bien inestimable. D'ailleurs, on se lasse des plaisirs, & l'abondance engendre le dégouust ; Au lieu que dans vos petits festins, vous ne manquez iamais d'appetit, qui vaut mieux que tous les ragousts du monde ; & ils enuient plus vos repas que vous ne faites les leurs. Je laisse à part les calamitez, auxquelles ils sont plus sujets que vous. Car plus vn homme tient à la fortune, plus il est capable de receuoir de peine & de mécontentement ; & lors qu'il luy est arriué quelque mal-heur, il ne se resioüit pas tant de ce qui luy reste, qu'il s'afflige de ce qu'il a perdu. Ajoustez à cela les débauches de leurs fils qui les tourmentent, avec l'incontinence de leurs femmes & de leurs filles. S'ils aiment, n'est-ce pas vn mal-heur qu'il ne sçauoient sçauoir

s'ils sont aimez? & si on les recherche pour l'affection qu'on leur porte, ou pour leur argent? Il y a vne infinité de choses semblables; mais vous ne regardez que l'exterieur; & vous admirez leur pompe & leurs delices, sans aller plus loin. Que si vous les mesprisez & les laissez iouir tous seuls de leurs richesses, vous verriez qu'ils vous viendroient rechercher eux mesmes; car ils ne scauroient que faire de leurs biens, sans vous; & c'est peu de chose que la fortune, qui n'a point d'admirateurs; car toute sa felicité consiste en l'opinion d'autrui. Voilà ce que j'auois à vous dire, apres auoir esprouué l'vne & l'autre condition; C'est pourquoy ie vous conseille de laisser ces soins, & de ne songer qu'à vous resioüir. Considererez qu'apres tout il faut mourir, & qu'il est bien plus facile de quitter cinq soulds, que dix mille écus de rente. Je ne laisseray pas de leur toucher quelque chose de vos plaintes; & ie croy qu'ils y auront quelque égard pour l'amour de moy.



SATVRNE. AVX RICHES.

**L**Es pauvres m'ont escrit depuis peu, que vous ne leur donnez plus rien, & parlent de remettre tout en commun, & de faire de nouveaux partages. Et veritablement, il n'y a rien

## 468 SATVRNE AVX RICHES.

de plus iuste que de voir les vns se saouler, tandis que les autres meurent de faim. Mais ie les ay renuoyez pour ce sujet à Iupiter : Toutefois, pour ce qui concerne ma Feste, i'ay promis de vous en escrire, parce que cela est de ma iurisdiction, & qu'il semble qu'ils n'ont pastort. Car le moyen qu'ils se puissent resioüir, comme il faut, aux Saturnales en mourant de faim & de froid? Ils m'ont donc prié de vous dire, que vous leur accordiez vne partie de ce que vous avez de trop, ce qui ne vous sera pas difficile; car vos maisons & vos tables sont remplies de meubles & de mets superflus. Ils ajoutent, que si vous les priez quelquefois à dîner; c'est si rarement, & avec tant de mespris, que cela leur fait plus de mal que de bien. Quelle honte de voir qu'on ne leur donne pas à boire de mesme vin, & qu'ils ne mangent pas de mesme viande? Veritablement, ie trouue qu'ils sont de grands cocquins de le souffrir, & qu'ils vous deuroient laisser manger vostre dîner tout seuls. Quelques-vns disent mesme qu'ils ne boient pas tout leur saoul, & que vos gens font la sourde oreille, lors qu'ils leur demandent à boire, & demeurent plantez derriere vous comme des statues, sans vouloir se remuer qu'à vostre commandement. Ils se plaignent encore d'autres desordres contraires à la liberté des festins, qui a esté si chere à nos Ancestres, qu'ils ont

estably quelqu'un pour y presider, afin qu'il ne se fist point d'injustice. Donnez donc ordre que ie n'entendé plus à l'auenir, ces murmures, de peur que ie n'y apporte quelque seueré règlement, qui ne vous plairoit pas trop. Ne feriez-vous pas plus aises de vous voir chers & adorez de tout le monde, que d'oüir crier perpetuellement contre vous, & vous maudire mille fois le iour? S'il prenoit entrée aux pauures de se retirer, & de vous laisser-là, ils vous mettroient bien en peine; car vous ne demeureriez pas tout seuls dans les villes; & vostre felicité seroit bien estropiée, si vous estiez contrains de vous seruir vous-mesmes, & que vous n'eussiez personne pour contribuer à vostre diuertissement. Donnez-y donc ordre de bonne heure, & faites qu'on se puisse louer de vostre courtoisie & de vostre liberalité. Pour peu de chose que vous leur donniez, ils se tiendront obligez toute leur vie; & cela vous garantirra de l'enuie & de la haine qui s'attachent à vous, & ne vous scauroient quitter. Car qui voudroit haïr celuy qui n'est pas chiche de ses biens, & qui en fait part à tout le monde? On feroit des vœux continuels pour vostre prosperité, & vos maux deulendroient des calamitez publiques. Je ne scay quel plaisir vous prenez à viure tout seuls comme des loups-garoux, & que vous ne faites plus d'estat de ceux qui font tout

## 470 SATVRNE AVX RICHES!

ce qu'ils peuuent pour vous faire rire. Il me semble que cela merite bien quelque chose. Je laisse à part la haine que vous encourez, & le danger mesme; car il ne fait pas seur d'estre hay de tout le monde. Prenez donc là dessus vne bonne resolution, conuenable à vostre seureté & à ma Feste.



### RESPONSE DES RICHES.

**C**E n'est pas à Saturne seul que les pauures adressent leurs plaintes, Iupiter n'a la teste rompuë d'autre chose, & ils ne font que pester contre luy & le destjn, mais il s'en moque; car il sçait qu'ils sont cause eux-mesmes de leurs malheurs. Cela n'empeschera pas que nous ne nous deffendions des choses dont ils nous accusent, pour ce qui concerne les Saturnales. Nous tombons d'accord qu'il n'y a rien de plus honneste, que de faire part de ses biens à ceux qui en ont besoin; mais premierement ils disent qu'il ne leur faut pas grand'chose, & on ne les sçauroit contenter iamais: Car depuis qu'on leur a donné vne fois, ils ne font autre chose que de demander, & entassent requeste sur requeste; si bien qu'il se faut resoudre ou à ne leur donner rien du tout, ou à estre reduit comme eux à la mendicité. D'ailleurs,  
lors

## REPONSE DES RICHES. 471

lors qu'on les a traittez, ils ne peuuent s'empescher de caresser la maistresse ou la seruante du logis, & ont aussi-tost oublié les faueurs qu'on leur a faites. Que si vous auez de la peine à le croire, vous n'auetz qu'à vous souuenir d'Ixion, qui apres auoir esté admis à la table de Iupiter, luy voulut planter des cornes. Voila vne partie des raisons pourquoy nous les auons chassés, & nous ne leur faisons plus de bien; Que s'ils veulent estre à l'auenir plus modestes, nous promettons de leur continuer nos faueurs comme auparauant, & de leur donner dequoy rassasier leur faim, & couvrir leur nudité. Mais c'est à la charge, que de flatteurs ils deuiendront nos amis; & qu'au lieu d'iniures & de reproches, ils nous combleront de benedictions & de loüanges.





## LES LAPITHES

O V

## LE BANQUET DES PHILOSOPHES.

DIALOGUE

DE PHILON ET DE LYCINVS.

*C'est la description d'une Noyce, où des Pedans conuiez font & disent cent extrauagances, iusqu'à en venir aux mains, & s'estropier l'un l'autre.*

PHILON, **O**N dit qu'il y eut hier grande dispute à table chez Aristenet, & qu'on y agita diuerses questions de Philosophie, où l'on vint des paroles aux coups; & si l'on en veut croire Carinus, il y eut bien du sang respandu.

LYCINVS. D'où l'a-t'il pû sçauoir, qu'il n'y estoit pas?

PHILON. Du Medecin Dionique.

LYCINVS. Il est vray qu'il y eut grand scandale; mais Dionique n'a pas tout veü; car il n'arriua que sur le milieu de la querelle, vn peu auant qu'on en vint aux mains.

PHILON. Aussi dit-il qu'il le falloitt appren-

dre de toy, qui auois assisté à tout, & qui te souuiendrois de tous les discours qu'on auoit tenus. Je te coniuere donc de me régaler de ce recit, comme du festin le plus agreable que tu me puisses faire; d'autant plus que ie seray à l'abry des coups, & que ie n'auray pas la teste embrouillée des fumées du vin & des viandes.

LYCINVS. Je ne sçay s'il ne seroit point plus à propos, de couvrir ces choses du voile du silence, que de publier les defauts de ces Grands hommes, ou les rechercher trop curieusement. Il vaudroit mieux, à mon auis, rapporter leurs admirables entretiens; outre que le Prouerbe ne veut pas qu'on se souuienne de ce qui s'est passé dans vne desbauche. Car il n'y en auoit pas vn qui n'eust la ceruelle eschauffée des mysteres de Bacchus. Dionique eust mieux fait de ne point reueler la honte de sa mere, qui est la Philosophie.

PHILON. Ce n'est pas à moy qu'il faut faire ces discours; Je connois trop ton humeur, & sçais que tu as plus enuie de me le dire, que ie n'en ay de l'entendre; & que s'il n'y auoit personne pour l'escouter, tu le conterois plustost aux forests & aux rochers. Il me prend enuie de me retirer, afin que tu me rappelles, & que ie te iouë à mon tour, en feignant de n'en vouloir rien sçauoir.

LYCINVS. Je te le diray donc; mais c'est

à la charge que tu ne l'iras dire à personne:

PHILON. Si ie. te connois bien; Tu l'iras assez trompeter toy-mesme. Mais dy-moy premierement; si ce n'estoit pas la nopce du fils d'Aristenet?

LYCINVS. Non; mais de sa fille, qui se marioit au fils d'un Banquier.

PHILON. Je le connois; c'est vn garçon bien fait, qui aime la Philosophie; mais il est encore bien ieune pour se marier.

LYCINVS. On n'en a point trouué de plus propre, tant pour le bien que pour la personne; car c'est vn fils vnique.

PHILON. Tu dy là le point. Il vaur bien autant pour le mariage estre fils d'un Banquier, que d'un Philosophe; mais qui estoient les conuiez?

LYCINVS. Sans parler de ceux dont tu n'as que faire; Il y auoit le vieux Stoïcien Zenothemis, avec Diphile de la mesme Secte, *à cause de ses discours embriüillez.* furnommé le Labyrinthe, qui est le Precepteur de Zenon fils d'Aristenet; Puis le Peripateticien Cleodeme, qu'on nomme l'espée & le poignard, à cause de son adresse à attaquer & à deffendre. Aioustez à cela Hermon l'Epicurien, que les Stoïques regardoient de traüers, comme si ç'eust esté vn sacrilege ou vn parricide; Tous amis d'Aristenet, auxquels on auoit ioint le Grammairien Istiéc, & le Rheteur Dionysodore, avec Ion le

Platonicien, qui estoit le Precepteur du marié. Tu sçais comme il est beau, & de bonne mine, & qu'on le nomme la Regle, parce que c'est vn esprit fort réglé; aussi tous luy faisoient honneur. Comme on fut assés, & qu'il fallut se mettre à table, les femmes qui estoient en assez grand nombre, & l'espousée au milieu, couuerte d'vn voile, prirent le costé de main droite; & ceux que j'ay dit, se mirent vis à vis, pour ne point parler des autres. Le Banquier Eucrite au haut bout, puis Aristenet; en suite Zenothemis & Hermon, apres auoir contesté quelque temps à qui passeroit le premier, à cause que cehuy-cy estoit Prestre de Castor & de Pollux, & des meilleures Maisons de la ville. Mais le Stoïcien dit tout resolument qu'il s'en iroit, si l'on faisoit assés vn Epicurien deuant luy; & côme l'autre luy eut allegué sa qualité, il dit qu'il ne faisoit point de cas d'vn Prestre Epicurien; de sorte qu'Hermon fut contraint de luy ceder. Apres eux s'assit le Peripateticien Cleodeme, puis le Platonicien, & en suite le marié; Moy apres, le Precepteur de Zenon apres moy, puis son disciple, le Rheteur, & le Grammairien.

PHILON. C'estoit-là veritablement le banquet des Muses; car il n'y auoit que des personnes choisies, & les Chefs de chaque Secte. Je loué Aristenet, d'en auoir vsé de la sorte.

LYCINVS. C'est qu'il ne ressemble pas aux autres riches, & qu'il aime les Lettres, & y a passé vne grande partie de sa vie. Mais pour continuer, on mangea assez paisiblement d'abord; car il y auoit quantité de viandes, & fort bien apprestées. Toutefois mon dessein n'est pas de te faire vn inuentaire de toutes les sauces, & de tous les ragouits qu'on y seruit. C'est assez de dire qu'apres auoir esté quelque temps à table, Cleodème se baissant à l'oreille du Platonicien; Voy vn peu, dit il, comme ce bon-homme, montrant Zénothemis, mange avec tant d'auidité, qu'il en laisse tomber vne partie sur ses habits; Et voy comme il en donne vne autre à son valet qui est derrière luy, sans s'apercevoir que tout le monde le regarde. Auertis-en Lycinus, afin qu'il ait sa part du plaisir. Mais il n'en estoit point de besoin; car ie l'auois déjà remarqué. Sur ces entre-faites, Alcidas le Cynique entre, avec ces paroles d'Homere qu'on a coustume de dire en ces rencontres; *Que Menelaüs venoit sans estre prié.* Mais plusieurs le trouuerent mauuais; & l'on murmura tout bas d'autres vers d'Homere; *Tu es fou, Menelaüs; Et, Ces choses ne plaisoient pas à Agamemnon,* & autres semblables reparties; car personne n'osoit luy contredire ouuertement, à cause de son insolence; & que c'est le plus iniurieux de tous les Cyniques. Mais le maistre de la maison luy

dist qu'il estoit le bien venu, & qu'il prist vn siege près de Dionysodore & d'Istie. Vous m'estimeriez bien lasche, dit-il, de m'asseoir à table, ou de me coucher comme ie vous vois, à demy renuersez sur ce liest, avec des carreaux de pourpre, comme s'il estoit question de dormir, & non pas de manger. Ie me veux tenir debout, & paistre deçà & delà, à la façon des Scythes; Ce qu'il fit, sans se faire beaucoup prier, s'arrestant comme eux, aux endroits où il y auoit plus grasse pasture. Car Aristenet luy laissa faire ce qu'il voulut. Cependant, il discouroit à tors & à trauers de la Vertu, & crioit contre la vaisselle d'or & d'argent, comme contre vn crime; disant, que celle de terre suffisoit. Mais Aristenet pour le faire taire, fit signe à l'vn de ses gens qu'il luy donnast à boire vn grand trait de vin assez pur, pensant par là faire vn beau coup; mais il ne s'aperceuoit pas de combien de maux ce grand verre seroit cause, & que c'estoit eomme la bouëte de Pandore. Car l'ayant pris, il se teut quelque temps; puis icetta son manteau par terre, & se coucha dessus, s'appuyant à demy nud sur son coude, & tenant son verre de la main droite, comme l'on peint Hercule au festin du Centaure. D'autre costé, les santez courroient à la ronde; & l'on s'entretenoit de diuers discours, tant qu'on apporta la lumiere, à la lueur de la

*Pholo, fils  
d'Ixion &  
de la nuit.*

quelle l'apperçeus vn beau garçon qui donnoit à boire à Cleodeme, & se soufrioit. Car ie croy estre obligé de te rendre compte fidellement de toutes les particularitez du festin, & principalement quand elles ont quelque chose de remarquable, comme celle-cy. Lors qu'il reprit le verre, Cleodeme luy ferra le doigt, & luy mit dans la main deux pieces d'argent; mais soit qu'il ne les apperçeut pas, ou autrement, elles tomberent à terre avec quelque bruit; ce qui les fit rougir tous deux. Chacun tourna la teste de ce costé là; mais on ne sçauoit à qui estoit l'argent. Car le ieune garçon nioit qu'il fust à luy, & Cleodeme ne faisoit pas semblant de rien; de sorte que la chose passa doucement, par l'adresse d'Aristenet; qui l'apperceuant, conuia chacun à boire; & cependant fit signe au garçon de se retirer, & en mit vn autre à la place, qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique qui auoit desia bû, ayant demandé le nom de la mariée, & s'estant fait faire silence, tourna la veuë du costé des femmes, & dit; le boy à toy, Cleanthis, au nom d'Hercule nostre Patron; & comme tout le monde se fut pris à rire; Quelle impertinence, dit-il, de se mocquer de ce que i'ay bû à elle, au nom d'Hercule: Si elle ne me fait raison, & ne prend le verre de ma main, elle ne fera pas vn enfant robuste & vigoureux comme moy, tant de corps  
que

*Ou, ie te  
porte la  
santé.*

que d'esprit; & en disant cela, il se découvrit jus-  
qu'à la ceinture; ce qui fit rire encore dauanta-  
ge. Il se leva donc tout en courroux, avec vn re-  
gard menaçant; & eust peut-estre frappé quel-  
qu'un de son baston, si l'on n'eust apporté tout à  
propos vne grande tarte, sur laquelle il alla dé- On ga-  
charger sa colere, se promenant à grands pas, tout steau.  
en mangeant. La compagnie estoit desia gaye,  
& l'on faisoit fort grand bruit; car le Rheteur  
s'amusoit à debiter des trippes de ses Harangues,  
& estoit admiré par les valets qui estoient derrie-  
re: Et le Grammairien entrelassoit parmy cela des  
Vers d'Hesiodé, d'Anacreon, & de Pindare; ce  
qui faisoit vn concert estrange d'yurognerie &  
de doctrine. Mais il sembloit prophetiser l'ave-  
nir, lors qu'il disoit; *Ils s'entrechoquerent de corps &  
de boucliers; Et, Tout retentit de plaintes & de cris.*  
Dependant Zenothemis s'amusoit à lire vn ma-  
nuscrit tout griffonné, que luy auoit donné son  
valet. Comme on tarδοit à rapporter vn nouveau  
seruice, Aristenet qui ne vouloit pas qu'il se pas-  
sast vn moment sans quelque diuertissement,  
fit entrer vn bouffon, pour resiouir la compagnie.  
Il commença à faire mille postures extrauagan-  
tes, avec sa teste rase & son corps tout disso-  
qué, & à chanter des Vers en Egyptien; apres  
quoy il se mit à railler chacun, dont on ne fai-  
soit que rire. Mais lors qu'il s'adressa à Alcida-

nas, l'apellant son petitchien, le Cynique menaça de le battre, si pour le satisfaire il ne luttoit contre luy; & iettant son manteau, le deffia au combat, de sorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors vn beau spectacle, de voir vn Philosophe & vn Basteleur aux prises, avec diuers succès. Les vns en auoient honte, les autres en rioient, tant qu'à la fin le Cinique fut bien frotté; ce qui fit rire encore plus. Là dessus arriua le Medecin Dionique, s'excusant de n'estre pas venu plustost, sur vne auanture assez estrange qui luy estoit arriuée; Car estant allé voir vn Musicien de sa connoissance, qu'il traittoit de la frenesie, ne sçachant pas que son accès l'eust encore pris, il ne fut pas plustost entré, que l'autre ferma la porte; & tirant son espée, menaça de le tuer, s'il ne iouoit d'vne flûte, qu'il luy donna; ce que n'ayant pû faire, il luy bailla vn grand coup de fouët. En ceste extrémité le Medecin s'auisa d'vn stratagemme, qui fut de le deffier à qui en ioueroit le mieux, à la charge que le vaincu receuroit quelques coups du vainqueur. L'autre accepta la condition; & le Medecin prenant la flûte, commença à en iouër du mieux qu'il put; puis la luy rendant, il prit le fouët de sa main, & se saisissant de son espée, tandis qu'il iouoit, la jetta par la fenestre, & appella les voisins à son aide. Ils accoururent aussi tost, & enfonçant la porte,

les trouuerent tous deux aux prises; le Medecin ayant desja receu quelques coups, dont il portoit les marques sur le visage. Cette auanture ne fit pas moins rire la compaignie, que le combat du Cynique. Apres cela, le Medecin se mit à table près d'Istiee; & l'on peut dire qu'il vint à la bonne heure, pour les maux qui arriuerent en suite. Car sur ces entrefaites entra vn valet d'Etemocle le Stoïcien, qui dit que son Maistre luy auoit donné charge de lire tout haut vn billet qu'il tenoit en main: Et apres en auoir obtenu la permission d'Aristenet, il s'approcha de la lumiere, & commença à lire.

PHILON. C'estoit sans doute quelque Paranymphe de la mariée, ou quelque Épithalame, selon la coustume.

LYCINVS. Nous le croyions ainsi d'abord, mais cela en estoit bien esloigné; car le billet portoit ces mots, ETEMOCLE A ARISTENET. *Ma vie passée te s'moigne assez cōbien i'ay l'esprit esloigné de la desbauche; car importuné tous les iours par de plus grands Seigneurs que toy, de manger avec eux, ie ne leur ay iamais voulu accorder cette grace, à cause du déreglement des festins; mais i'ay raison de me plaindre de ce que faisant profession d'amité aueque moy depuis tant d'années, tu as oublié de me prier à la nopce de ta fille; en quoy tu as d'autant plus de tort, que ie suis ton voisin. Je n'en suis donc pas fasché pour moy, mais pour toy; comme une marque*

d'ingratitude. Car du reste, ie ne mets pas ma felicité à faire bonne chere; & si ie l'aimois, ie recois assez de presens de ceux qui scauent mieux leur deuoir que toy. Auourd' huy mesme i'ay pû manger chez Pammenes, l'vn de mes disciples, en vn festin d'importance. Mais ie n'y ay pas voulu aller, croyant que ie serois prié icy. Ce qui me fâche le plus, c'est que tu en as prié d'autres, qui ne me valent pas; en quoy tu monstres que tu n'as pas la ceruelle trop bien faite. Le voy bien que tu l'as fait à la sollicitation de Zenobemus & de Diphile, à qui ie voudrois fermer la bouche d'vn seul argument; car ils ne scauent pas seulement les elemens de la Philosophie, pour ne point parler des questions plus obscures & plus espinenses. Mais ionny à la bonne heure de leur conuersation; car pour moy qui ne trouue rien de grand que la vertu, le mespris ny la bonse ne me touchent point. Toutefois, pour te rendre tout à fait inexcusable, ie t'ay abordé deux fois auourd' huy, l'vne chez toy, & l'autre dans le Temple de Castor & de Pollux, afin que tu ne puisses dire que tu n'as pas songé à moy. Voila ce que i'auois à te représenter sur ce suiet. Que s'il te semble que ie me mette en colere pour peu de chose, songe à celle qu'ent Diane, pour n'auoir pas esté conuicte à vn Sacrifice avec les autres Dieux, & comme elle s'en vangea cruellement. Cependant, tu as negligé vn Personnage comme moy, pour prier vn Diphile, qui aime peut-estre trop son fils, pour estre son Precepteur; & son valet t'en pourroit bien dire des nouuelles. Mais il ne faut parler

mal de personne, ni troubler l'allegresse des festins, encore que Diphile le meritaſt bien, pour m'auoir desbauché deux de mes disciples, dont ie veux bien me taire, pour le respect de la Philosophie. Du reste, i'ay deffendu à mon valet de rien prendre, quand on luy voudroit donner quelque chose, pour monstrer que ce n'est pas cela qui me fait parler. Tandis qu'on lisoit ces choses, ie suois de despit & de honte, & eusse voulu estre bien loin. Car tout le monde rioit à chaque parole; sur tout, ceux qui connoissoient le personnage, & l'on s'estonnoit de ce qu'il leur auoit pû imposer si long temps par la hauteur de ses sourcils, & la profondeur de sa barbe. D'ailleurs, Aristenet ne l'auoit pas fait par mespris; mais parce qu'il ne croyoit pas qu'il deust venir, à cause de sa grauité. Comme le valet eut acheué, chacun ietta les yeux sur Diphile & sur son disciple, qui estoient si confus, qu'ils sembloient par là confirmer ce que l'autre en auoit dit. Cela surprit aussi Aristenet; mais pour le diffimuler, il tourna la chose en raillerie, & inuita tout le monde à boire, renuoyant le valet, avec ordre de dire à son Maistre qu'il y songeroit. Quelque temps apres, Zenon se desroba du festin, Diphile luy ayant fait signe qu'il se retirast, & que son pere le souhaitoit ainsi. Mais Cleodeme qui ne cherchoit qu'une occasion de donner à dos aux Stoiques; Comment, dit-il! Cleanthe, Zenon, & Chrysipe sont

ces extrauagances? Certes, on dira que toute vostre sagesse ne consiste qu'en paroles, & que vous n'avez que le masque de la vertu. Que voila vn graue Personnage, de se mettre en colere, pour n'auoir pas esté prié d'un festin, & de se comparer à Diane? & que cét exemple est de bonne grace en cette rencontre, & conforme à la réjouissance du jour? Par les Dieux! dit Hermon, qui estoit assis au dessus de luy, & scauoit qu'on d'euoit seruir vn Sanglier, il en faut enuoyer vn morceau à Etemocle, de peur qu'il ne seiche sur le pié, comme Meleagre; quoy que cela luy deust estre indifferent, selon la doctrine de Chrysippe. Quoy maraus? dit alors Zenothemis en se leuant; Vous parlez de Chrysippe & de Cleanthe, & iugez par vn imposteur, de la vertu de ces grands Hommes? Et qui estes-vous, Hermon & Cleodeme, dont l'un a coupé la perruque d'or de Castor & de Pollux, de qui il est Sacrificateur; & l'autre a corrompu la femme de son disciple Softrate; & ayant esté pris sur le fait, a souffert ce qu'il vouloit faire. Et apres cela vous ne rougissez point, de parler des Stoïques? Mais ie ne suis pas le macquereau de ma femme, reprit Cleodeme; & ie n'ay iamais desnié vn dépost en Iustice, ni presté à vsure, ni voulu estrangler mes escholiers, pour ne m'auoir pas payé assez tost. Tu ne peux nier, reprit Zenothemis en courroux, que

*Il fait allusion au Sanglier Calydonien, qui estoit l'effet de la colere de Diane.*

tu n'ayes donné du poison à Criton, pour faire mourir son pere; & en disant cela il beut la moitié de son verre, & luy ietta le reste au nez; dont le Platonicien qui estoit proche eut sa part, aussi bien qu'Hermon, qui commença à s'essuyer, & à se plaindre de cette insolence. Mais Cleodeme sans s'amuser aux paroles, empoigne Zenothemis par la barbe; & l'alloit assommer à coups de poin, si Aristenet ne l'eust retenu, & ne se fust assis entre deux pour les separer. Pour moy, contemplant ces choses, ie disois en moy-mesme, que la Science sans les mœurs, ne seruoit de rien; & qu'elle corrompoit plustost l'esprit, qu'elle ne l'esclairoit. Car on voyoit là les plus sçauans hommes, qui se faisoient mocquer d'eux par leurs impertinences; & il n'y en auoit pas vn d'eux tous, qui n'eust desia fait quelque sottise, sans qu'on le peust attribuer à la desbauche; puis que celuy qui auoit fait la plus grande, l'auoit faite à ieun. Au lieu donc que les Philosophes ont accoustumé de se rire des autres, les autres se rioient icy des Philosophes, & commençoient à se repentir de la bonne opinion qu'ils en auoient eüe, comme ayant esté trompez par vne fausse apparence. Car au lieu d'estre sages & modestes, ils faisoient les fols, & tout en mangeant se disoient des iniures; puis venoient aux mains, lors qu'ils estoient las de crier. Le Cynique qui estoit yure, pissoit

deuant tout le monde, pour montrer sa liberté sans aucun respect des femmes; & l'on eust dit que c'estoient les nopces de Thetis & de Pelée; car la lettre d'Etemocle fut veritablement la pome de discorde, qui fut cause de tout le mal. Comme Cleodeme & Zenothemis continuoient à se harceler, quoy qu'Aristenet fust entre d'eux; C'est assez, dit le premier, que ie t'aye conuaincu auourd'huy d'ignorance, demain ie me vangeray d'une autre sorte. Respond-moy cependant, & ton compagnon aussi, pourquoy vous criez tant contre les richesses, & ne songez qu'à amasser; preschez la sobriété, & vous creuez tout publiquement, & enragez lors que vous perdez quelque bon morceau. En disant cela, il voulut desplier la seruiette que tenoit son valet qui estoit derriere; & eust tout respandu, si le garçon n'eust esté plus fort que luy. Courage, dit Hermon, Qu'ils te disent vn peu, ie te prie, pourquoy ils condamnent tant la volupté, & sont plus deteglez que les autres? Qu'il responde plustost, dit Zenothemis, pourquoy il ne met pas les richesses entre les choses indifferentes? Mais toy-mesme, dit l'autre; & là dessus la dispute alloit recommencer, lors que le Platonicien prenant la parole; Cessez, dit-il, de vous entrebattre, & ie vous proposeray des questions pour entretenir la compagnie, où chacun parlera à son tour, comme  
dans

dans les Dialogues de Platon. Comme chacun eut approuvé la proposition, & particulièrement Aristenet & Eucrite, pour se deliurer de la peine où ils estoient, Aristenet s'alla remettre en sa place, croyant que tout estoit apaisé, & l'on apporta le dernier service, où il y auoit pour chacun vne piece de gibier, & vn morceau de venaison, *de sanglier, de lièvre, &c.* de poisson, & de dessert; En vn mot, tout ce qu'on peut honnestement, ou manger, ou emporter chez soy. Mais on auoit seruy deux portions à chaque plat; En l'vn, pour Aristenet & Eucrite; en l'autre, pour Hermon & Zenothemis; Pour Ion & Cleodome, en vn troisieme; puis pour le marié & pour moy, & pour le Precepteur, & son disciple. Retien bien tout ceoy, car il est necessaire au suiet. Alors, Ion commença à dire, apres s'estre excusé de ce qu'il parloit le premier, Qu'il eust esté à propos de parler des idées & des substances incorporelles, ou bien de l'immortalité de l'ame; mais parce qu'il y auoit là des gens qui ne manqueroient pas d'y contredire, qu'il discoureroit du mariage; Es premierement, qu'il seroit à souhaiter qu'on se peust passer de femmes, suivant la doctrine de Platon & de Socrate, & se contenter de l'amour des Philosophes; mais puis que cela ne se pouuoit, qu'elles deuroient estre pour le moins communes, pour bannir la ialousie. Cela fit esclater de rire tous

le monde, qui admira le iugement du Philoſophe, de louer l'amour des garçons deuant des Dames, & parler de la communauté des femmes en vne nopce. Mais le Rheteur ne pût s'empescher de reprocher tout haut au Platonicien, ſon extrauagance; Et comme la diſpute commençoit à s'eſchauffer, le Grammairien pour les faire taire, leut l'Epithalamie qu'il auoit faire, où il comparoit la mariée à Venus & à la Lune; & le marié, à Nerée & à Achille; ce qui fit encore rire la compagnie. La riſée eſtânt paſſée, il ne reſtoit plus, ſinon que chacun priſt ſa part du ſeruiſe. Ariſtenet & Eucriten'eurent aucun différent pour ce ſuiet, non plus qu'lon & Cleomede, ni le marié & moy. Car outre que les parts eſtoient eſgales, on auoit mis à chacun la ſienne de ſon coſté. Mais Diphile voulut prendre celle de ſon diſciple avec la ſienne, parce que le diſciple s'eſtoit retiré, & il tirailloit contre les valets, qui furent à la fin plus forts que luy, ce qui fit rire chacun; ſur tout, lors qu'on vie qu'il s'en faſchoit, comme ayant receu vne grande iniure. Zenothemis auſſi s'empara de l'oifeau d'Hermon, qui eſtoit plus gras que le ſien; à quoy l'autre s'oppoſant, il naſquit entr'eux vn grand combat, ſomme entre les Grecs & les Troyens, pour le corps de Patrocle. Là deſſus s'eſtant fait vne grande baiée, ils commencerent à s'entrebattre cha-

can avec leur oiseau, & à s'en donner par les jouës; puis se prenant à la barbe, appellerent à leur secours, l'un Cleodeme, & l'autre Alcidas & Diphile; de sorte que tous les Philosophes prirent party, horsmis le Platonicien, qui demeura neutre. Comme on estoit aux mains, Zenothemis prit la grande coupe d'Aristenet, & la ietta à la teste d'Hermon, mais il faillit son coup, & alla casser la teste du pauvre marié; ce qui fit ietter vn grand cry aux femmes, qui entrerent là dessus dans la meslée, & la mariée toute la premiere, comme celle qui y auoit le plus d'interest; puis la meré toute transie, de voir couler le sang de son fils. Cependant, le Cynique faisoit le moulinet avec son baston, & en rompit la teste à Cleodeme, & à Hermon la mâchoire; puis blessa quelques valets qui se voulurent entremettre de les secourir. Les autres ne laissoient pas de se bien defendre; & Cleodeme d'un coup de poing, ietta vn œil hors de la teste à Zenothemis, & luy arracha le nez à belles-dents; & comme Diphile accouroit à son secours, Hermon le renuerça cul par dessus teste. Le Grammairien fut aussi blessé, comme il se vouloit mesler de les separer, & reçut dans les dents vn coup de pié de Cleodeme, qui se prenoit pour Diphile; de sorte qu'il vomissoit le sang avec les dents, comme dit son Homere. Tout estoit plein de cris & de

*Il fait allusion à l'incertitude de de l'Academie.*

*Du bon du doigt dans l'œil.*

tumulte; les femmes enuironnoient le marié en pleurant, & l'on auoit bien de la peine à les appaiser. Mais le plus grand de tous les maux, estoit Alcidas, qui imitant son Hercule, faisoit des merueilles de sa massüe; & si elle ne se fust rompuë dans la main, ie ne sçay ce qui en fust arriué. Pour moy, ie me tenois collé contre la muraille, sans m'entremettre des querelles des Philosophes, ni me mesler de ce que ie n'auois que faire, instruit par l'exemple d'Istiee, qui auoit receu vn *qui pro quo* fort dangereux, en se voulant mesler de les separer. On eust dit que c'estoit le combat des Centaures & des Lapithes. Car vous eussiez veü renuerser les tables & les buffets, voler les plats & les assiettes, ietter les coupes à la teste, & couler le sang avec le vin. A la fin, Alcidas ayant renuerie d'vn coup de baston la lumiere, le danger creut par l'obscureté; mais les valets en ayant rapporté aussi-tost, tout se tourna en risée. Car on vit Alcidas qui leuoit la iupe à vne Musicienne, & Dionysodore qui s'estoit accommodé d'vne coupe d'or, qui luy tomba de dessus son manteau dans la surprise; mais il s'excusa sur ce qu'on la luy auoit donnée pour la garder, de peur qu'elle ne fust rompuë; & Ion le confirmoit. Voila comme le combat finit par vne raillerie. Cependant, on emportoit les blesez en vn fort piteux estat, & particulierement

Zenothemis, mutilé du nez & de l'œil, & criant fort haut de la douleur qu'il souffroit; ce qui ne pût empêcher Hermion avec sa mâchoire fracassée, de crier, Victoire, & que les Stoïques auoüoient que la douleur estoit vn mal. Le Medecin Dionique mit le premier appareil à la playe du mané, qui estoit fort profonde; & il fut emporté avec la teste entortillée, dans le char qu'on auoit préparé pour la maistresse. En suite, il pensa les autres, qui furent emportez aussi chacun chez eux, apres auoir reposé quelque peu; & ne se purent empêcher la pluspart de desgobiller par les chemins: Alcidas se coucha de trauers sur vn liect, d'où l'on ne pût iamais le faire leuer. Voilà comme se passa le festin, dont tu as voulu scauoir le détail, & duquel on peut dire avec le Poëte; *Qu'il arrive bien des choses, contre l'esperance des hommes.* Car qui eust iamais creü voir des Philosophes estropiez à vne nopee? Ce qui nous apprend à ne nous point mesler parmy eux; si nous n'y auons affaire.



## LA DEESSE DE SYRIE.

*C'est la description du Temple de cette Déesse, de son origine, et de ses ceremonies. Du reste, ie doute que cette piece soit de Lucien; car il y a quelque chose qui sent la superstition; outre qu'elle est en langue Ionique.*

*Serapolic.*

**I**L y a en Syrie, assez près de l'Euphrate, vne ville qu'on nomme Sacée; à cause qu'elle est dediee à Iunon l'Assyrienne; car il semble qu'elle ne se nommoit pas de la sorte du commencement, & qu'elle ait pris ce nom depuis que les grands mystères s'y celebrent. I'ay fait dessein de mettre icy ce qu'elle a de plus remarquable, non seulement pour les Festes & les Sacrifices, mais encore pour ce qui concerne le Temple, & son origine. Et ie ne diray rien que ce que i'ay veü moy-mesme qui suis du pais; ou que i'ay appris des Sacrificateurs de la Déesse; encore ne sera-ce que pour les choses qui se sont passées deuant moy, & que ie n'ay pû sçauoir que par le rapport d'autrui. Les Egyptiens sont les premiers de tous les peuples que nous connoissons, qui ayent eu quelque lumiere des choses diuines, & qui ayent estably des Temples, des mystères, & des ceremonies. Car les Assyriens

l'ont appris d'eux quelque temps apres, & ont adiousté au culte des Dieux, celuy des Idoles, parce qu'il n'y en auoit point d'abord chez les Egyptiens. Il y a des Temples en Syrie presque aussi anciens que ceux d'Egypte, dont j'ay veü vne grande partie. L'Hercule de Tyr est beaucoup plus ancien que celuy des Grecs, quoy que l'Egyptien le soit encore plus que luy. Il y a aussi vn grand Temple en Phenicie parmy les Sidoniens, qui est dedié à Astarte, que ie croy estre la Lune; encore qu'vn Prestre du Temple m'ait dit que c'est Europe, sœur de Cadmus & fille d'Agenor, qui disparut ie ne sçay comment; & qu'en suite ceux du pais luy bastirent ce Temple, & publierent que Iupiter l'auoit rauie pour sa beauté. On la voit encore grauée sur leur monnoye, assise sur vn Faureau; mais il y en a qui ne croyent pas que ce soit elle à qui ce Temple est dedié. Il y a encore dans le pais vn grand Temple d'vn autre Dieu qui n'est pas Assyrien, mais Egyptien, de la ville d'Heliopolis; toutefois ie ne l'ay pas veü, quoy que ie sçache qu'il est aussi fort ancien. Mais j'ay veü à Byblis le grand Temple de Venus, où l'on celebre tous les ans les mysteres d'Adonis, auxquels ie suis initié. Car on dit que ce fut en ce pais-là qu'il fut tué par vn sanglier; & en memoire de cette auanture, on luy fait tous les ans vn deuil public, où l'on se bat & se

lamente ; puis on luy dresse des funeraillès comme à vn mort , bien que le lendemain on celebre sa resurrection. Car on dit qu'il s'est enuolé dans le Ciel ; & l'on se rase la teste comme font les Egyptiens , à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas estre rasées , sont contraintes de se prostituer tout vn iour aux estrangers ; & l'argent qui vient de cette débauche , est consacré à la Deesse. Mais il y a des Bybliens qui disent que c'est pour Osiris que se font toutes ces ceremonies ; & qu'il est enterré en leur país , & non en Egypte. Et pour marque de cela , qu'il arriue tous les ans vne teste , du bois qu'on nomme Papyrus , qui est portée par mer , d'Egypte à Byblis , en l'espace de sept iours ; & ie l'ay veüe moy-mesme. Il y a encore vne autre merueille en ce país-là ; c'est qu'une riuere qui porte le nom d'Adonis , & se rend du Liban dans la mer , change de couleur en certains temps , & teint la mer comme de sang , ce que l'on impute à miracle ; & c'est le temps qu'on prend pour celebrer les mysteres d'Adonis , parce qu'on croit que ce fut alors qu'il fut blessé dans la forest du Liban. Voila comme la plus part le content : mais vn homme du país m'a dit vne raison plus vray-semblable de ceste merueille ; Que la terre du Liban estant rougeastre , est soufflée par les vents dans la riuere à certain temps de l'année , ce qui

ce qui la rend de cette couleur ; & ie trouue celle plus raisonnable, quoy qu'on puisse imputer ces vents à vne cause superieure. Du reste, i'ay monté de Byblis sur le Liban, le chemin d'une iournée, pour voir vn Temple de Venus fort ancien, qui y a esté basty par Cynire. Voila tous les vieux Temples de quelque consideration, qui sont en Syrie. Mais parmy cette quantité, ie ne pense pas qu'il y en ait de plus beau ni de plus auguste que celuy dont ie veux parler. Car outre les Ouvrages de grand prix, & les offrandes qui y sont en tres-grand nombre, il y a des marques d'une diuinité presente. On y voit les statuës, suër, se mouuoir, rendre des Oracles ; & l'on y entend souuent du bruit, les portes estant fermées. Aussi est-ce le plus riche de tous ceux qui sont venus à ma connoissance. Car on y apporte des presens de toutes parts, d'Arabie, de Phenicie, de Cappadoce, de Cilicie, d'Assyrie, & de Babylone ; Et i'ay veû le thresor, avec tous les ornemens, & les autres choses qui esgalent le prix de l'or & de l'argent. Pour les festes & les solemnitez, il ne s'en trouue tant nulle part. Comme ie m'enquerois de l'origine du Temple, & du Dieu qu'on y adore, i'appris plusieurs choses, les vnes secretes, les autres publiques ; mais la pluspart fabuleuses, quoy qu'il y en ait de conformes à celles de la Grece ; & ie les veux

rapporter icy, bien que ie ne les approuue point. La plus commune opinion est que Deucalion de Scythie en est le fondateur. Car les Grecs disent que les premiers hommes estant cruels & insolens, sans foy, sans hospitalité, sans humanité, perirent tous par le deluge; la Terre ayant poussé hors de son sein quantité d'eaux, qui grossirent les fleuves, & firent delborder la Mer, à l'aide des pluyes; de sorte que tout fut inondé. Il ne demeura que Deucalion, qui s'estoit sauué dans vne Arche avec sa famille, & vne couple de bestes de chaque espece, qui le suiuirent volontairement, tant sauuages que domestiques, sans s'entremanger ni luy faire mal. Il voguea ainsi iusqu'à ce que les eaux fussent retirées, puis il repeupla le genre humain. Mais ceux de la ville dont ie parle, adioustent à cecy vne autre merueille; qu'il s'ouurit vn abisme en leur país, qui engloutit toutes les eaux, & que Deucalion en memoire de cette auanture, y dressa vn Autel, & bastit vn temple, qui est celuy dont nous parlons. On y voit encore vne ouuerture qui est fort petite; mais ie ne sçay si elle n'a point esté autrefois plus grande. Pour preuue de ce qu'ils disent, les habitans du país avec toute la Syrie, l'Arabie, & les peuples de delà l'Euphrate, accourent deux fois l'an à la Mer voisine, d'où ils puisent de l'eau en quantité, qu'ils viennent verser dans

le Temple, où elle se perd par ce trou; & l'origine de cette ceremonie est encore attribuée à Deucalion, pour faire souuenir de cet accident. Voila la plus ancienne opinion, touchant ce Temple; mais il y en a qui croyent qu'il a esté fondé par Semiramis, en l'honneur de sa mere Derceto, dont i'ay veû la figure en Phenicie, qui est vne femme de la ceinture en haut, dont le bas finit en queuë de poisson; mais la statuë qui est en ce Temple, porte la ressemblance d'vne femme toute entiere; & cette opinion n'a point de preuve certaine. Cependant, les poissons & les colombes sont sacrées en Syrie, de sorte qu'on n'en mange point; ce qui vient à ce qu'on dit de Derceto & de Semiramis, dont l'vne est demy poisson, & l'autre a esté changée en colombe. Pour moy, ie croy aisément que le Temple a esté basty par Semiramis; mais ie ne croy pas que ce soit en l'honneur de sa mere; car il y a assez de gens en Egypte qui ne mangent point de poisson, & si ce n'est pas à cause d'elle. On dit encore vne autre chose, que i'ay apprise d'vne personne digne de foy; que ce Temple a esté consacré à Rhea par Atis, qui a le premier enseigné aux hommes ses mysteres. Car tout ce qu'en sçauent les Lydiens, les Phrygiens, & les Samothraces, vient de luy, qui estoit Lydien. Depuis que Rhea l'eut fait Eunuque, il vescu en femme, & en pris

l'habit; & en cét estat il courut le monde, où il diuulgua ses ceremonies & ses mysteres. Lors qu'il fut arriué en Syrie, & qu'il vit que les peuples de delà l'Eufrate ne le vouloient pas receuoir, il s'y arresta, & y bastit vn Temple à la Deesse, comme plusieurs choses le tesmoignent. Car la statue est sur vn char attelé par des lions, & tient vn tambour à la main, estant coiffée de tours, comme les Lydiens la dépeignent. Voila ce qu'on dit, & que ces Prestres ne se chastrent pas en l'honneur de Iunon, mais de Rhea, à l'imitatió d'Atis, dont ie rendray pourtant ailleurs vne raison plus vray-semblable. Cependant, ce qu'on publie de ce Temple, qui se rapporte aux Grecs, me plaist fort; Que la Deesse est Iunon, & le Temple l'ouurage de Bacchus, fils de Semele, lors qu'il passa par cette contrée, en son voyage d'Ethiopie. Car on voit encore dans le thresor, des vestemens estrangers, des pierres precieuses des Indes, des dents d'Elephant; & il y a au paruis du Temple deux Priapes d'vne grandeur extraordinaire, avec cette inscription; *Que Bacchus les a consacrez à Iunon sa belle-mere.* Ces preuues-là suffiroient, s'il n'y en auoit encore de plus fortes; car les Grecs dressent des Priapes à Bacchus; & dans ses ceremonies portent de petits hommes de bois, qui en sont fort bien fournis, que l'on nomme Neurospastes; & il se trouue vn petit homme d'airain dans

ce Temple à la main droite, qui en a vn tres-grand. Je parleray maintenant du Temple, de sa situation, & de son origine. On dit que celuy qui est à present, n'est pas l'ancien, qui a esté ruiné par le temps; mais que celuy-cy a esté basty par la Reine Stratonice, qui est celle comme ie croy, qui fut aimée par son beau fils, & dont l'amour fut descouvert par l'adresse d'un Medecin. Car ce ieune Prince estant tombé malade, comme ce Medecin luy vit les yeux mourans, la voix languissante, la couleur passe, & le reste des marques de cette passion, sans aucun autre mal dedans ni dehors, il se douta de ce que c'estoit; & pour en descouvrir la cause, il fit entrer toutes le Dames de la Cour dans la chambre du Prince, l'une apres l'autre, tandis qu'il auoit la main sur son cœur, & vit qu'il ne s'esmeut pour pas vne que pour Stratonice, & que le cœur commença à luy battre, lors qu'il la vit, avec vn tremblement & vne sueur par tout le corps. Alors il fut trouuer le Roy, qui estoit fort en peine de la maladie de son fils, & luy dit qu'il se falloit resoudre à le perdre, parce que son mal estoit incurable. Comme ce Prince luy eut demandé ce que c'estoit; c'est, dit-il, vn crime, plustost qu'une maladie; car il est amoureux de ma femme. Alors, le Roy commença à le coniuurer de luy accorder cette faueur, & de n'estre point cause de sa perte, qui causeroit vn

deüil general par tout l'Empire. Il adiousta à cela plusieurs choses, pour excuser la passion de son fils. Mais le Medecin feignant d'estre mescontent, de se voir contraint d'abandonner sa femme, demanda au Roy si le ieune Prince estoit amoureux de la sienne, s'il voudroit faire ce qu'il luy conseilloit; ce que le Roy ayant asseuré : C'est d'elle, dit-il, qu'il est amoureux; mais ie ne l'ay pas voulu declarer d'abord, que ie n'eusse descouvert vostre sentiment. Cela eut tant de pouuoir sur l'esprit du Roy, qu'il ceda à son fils, la Reine & l'Empire, & se retira vers Babylone, où il fit bastir vne ville de son nom, sur l'Euphrate. Voila comme le Medecin descouurit la maladie de ce ieune Prince, & la guerit. Mais auant que cette Princesse eust quitté son premier mary, Iunon luy apparut en songe, & luy commanda de bastir vn Temple dans la ville sacrée, la menaçant de plusieurs maux, en cas de refus. Elle negligea cet auertissement d'abord; mais estant tombée malade d'vne grande maladie, elle le dit à son mary; & par son auis, fit vœu de bastir ce Temple, apres auoir appaisé la Deesse, par des sacrifices. Elle ne fut pas plustost guerie, qu'elle partit par ordre du Roy, pour aller accomplir son vœu, avec vne suite nombreuse, dont vne partie estoit pour l'accompagner, & l'autre pour servir à la structure du Temple. Le Roy mesme

enuoya avec elle vn ieune Seigneur qu'il aimoit extrêmement, nommé Combabe, quoy qu'il fist tout ce qu'il pût pour s'en excuser, de peur que sa ieunesse & sa beauté ne donnassent quelque prise à la médifance. Mais comme il vit que le Roy le vouloit absolument, il se retira chez luy fort triste, apres auoir obtenu sept iours pour se preparer au départ. Il commença là à déplorer sa condition, de se voir sur le point de perdre les bonnes graces du Prince dont il estoit le fauory, & peut-estre la vie, s'il venoit à estre accusé du crime qu'il apprehendoit. Dans ce desespoir, il se coupa les parties qui pouuoient donner du soupçon de luy; & les ayant fait embau-mer, les porta au Prince dans vn vase cacheté, & luy dit qu'il le prioit de luy garder ce thresor iusqu'à son retour, ce que le Prince luy promit; & apres l'auoir scellé encore de son cachet, le remit entre les mains de ceux qui auoient la garde de son cabinet. Combabe partit en suite, & fut trois ans à son voyage. Cependant, ce qu'il auoit apprehendé, arriua; car cette ieune Princesse deuint amoureuse de luy, par vne longue frequentation, en l'absence de son mary. Ceux du pais l'attribuent à la colere de lunon, pour auoir trop tardé à executer ses commandemens, & au desir qu'eut cette Deesse de faire paroistre la vertu de Combabe. Du commencement, Stra-

tonice fit tout ce qu'elle pût pour vaincre ou dissimuler son amour; mais comme elle vit que cela ne seruoit qu'à l'augmenter, & que l'entretien continuel d'un ieune Seigneur si accompli, l'allumoit de plus en plus, elle resolut à la fin de se declarer. Pour le faire plus adroitement, elle fit vn grand festin, afin d'auoir moins de pudeur, & de le pouuoir attribuer à gayeté. Et comme ils eurent soupé elle entra dans l'appartement de Combabe, & luy descourit sa passion; il luy respondit premierement qu'il voyoit bien qu'elle le faisoit par galanterie, & pour l'esprouer, afin de se mocquer apres de luy; & lors qu'il vit qu'elle persistoit dans son dessein, il s'excusa sur la fidelité qu'il deuoit à son maistre. A la fin, comme elle ne receuoit aucune excuse, il luy fit voir qu'il n'estoit pas en estat de la seruir, aioustant les raisons qu'il auoient pû obliger à se faire ce sanglant outrage. La Princesse surprise d'un accident si impreueû, quitta sa poursuite, & non pas son amour; de sorte qu'elle ne pouuoit viure sans luy, & taschoit à diuertir sa passion, dans la douceur de son entretien. Cette affection a passé depuis aux Prestres du Temple, qui deuiennent ainsi amoureux des femmes, & elles d'eux, sans que les maris en prennent aucune ialousie, l'imputant à la diuinité. Cependant, l'amour de la

Reine

*Ils sont  
Ennuques.*

Reine deuint si public, qu'il vint iusqu'aux oreilles du Roy, dont ce Prince indigné, rapella Combabe en diligence. Quelques-vns disent que ce fut la Princesse mesme qui l'accusa de l'auoir voulu corrompre, comme Phédre fit Hippolite, voyant qu'elle n'en pouuoit venir à bout. Mais ie ne puis croire, si elle l'aymoit veritablement, qu'elle se pût resoudre à le perdre. Quoy qu'il en soit, comme il se fut rendu en diligence près du Roy, assureé sur sa vertu, il ne fut pas plustost arriué, qu'il fut arresté prisonnier; & le Roy ayant assemblé son Conseil, l'accusa publiquement d'auoir desbauché sa femme, trahy son bien-facteur, & souillé les mysteres des Dieux, par vn adultere. Toutes les excuses qu'il eût pû alleguer, ne luy eussent seruy de rien, parce que la vray-semblance faisoit contre luy, & qu'il y auoit là vne infinité de faux témoins pout le condamner. Aussi ne respondit-il rien à ces accusations; mais comme il vit qu'on l'alloit enuoyer au supplice, il pria le Roy de luy remettre entre les mains le dépost qu'il luy auoit donné, comme l'accusant sous main de se le vouloir approprier. Le Prince l'ayant fait venir aussi tost, il rompit le cachet, & fit voir les pieces iustificatiues de son innocence. Alors le Roy tout confus, courut l'embrasser, & se plaignit à luy du crime qu'il auoit commis contre soy-mesme. Mais pour le consoler du mal qu'il

luy auoit fait, il enuoya sur le champ tous ses accusateurs au supplice; & ils receurent la mort, sur le point qu'ils attendoient la recompense. En suite, il combla ce ieune Seigneur de nouvelles faueurs, & voulut qu'il n'y eût rien de secret pour luy, & qu'il pût entrer à toute heure où estoit le Roy. Apres, il le renuoya à sa priere, trauailler à l'accomplissement de l'ouurage qui estoit demeuré imparfait; & pour recompense de sa vertu, luy fit dresser vne statuë d'airain dans ce mesme Temple, en habit d'homme, avec vn visage de femme, faite de la main du meilleur Maistre de ce temps-là. On dit que plusieurs de ses amis, par complaisance ou par inspiration, se firent Eunuques à son exemple, & allerent passer là avec luy, le reste de leurs iours, pour le consoler. Cette coustume se conserue encore parmy les Prestres de ce Temple, mais ils n'ont plus ni d'autre habit, ny d'autres occupations que celles des femmes, & cela par vne rencontre malheureuse qui arriua encore à Combabe. Car on dit qu'vne ieune estrangere estant deuenüe amoureuse de luy, se tua de desespoir, apres qu'elle eut appris ce qu'il estoit; de sorte que touché vrayement de ce malheur, il ne s'habilla plus depuis qu'en femme, afin que personne à l'auenir n'y fut trompé. Voila l'histoire de Combabe. Je parleray tantost plus particulièrement de ces Prestres, ie diray leurs coustumes &

*Hermoclès  
le Rhodien.*

## LA DÈSSE DE SYRIE. 505

leurs ceremonies; mais ie veux auant cela vous  
 descrire le Temple & sa situation. Il est basty au  
 milieu de la ville sur vne coline, & ceint de deux  
 murs, dont l'vn est fort ancien, & l'autre tout nou-  
 ueau. Il y a vn paruis de cent toises, où sont ces  
 priapes dont i'ay parlé, qui ont trois cents brasses  
 de haut. Nonobstant tout cela, il y a vn homme  
 qui y monte deux fois par an, & y demeure per-  
 ché l'espace de sept iours. La pluspart croyent  
 qu'il conuerse là haut avec les Dieux, qui enten-  
 dent de plus près ses prieres, & qu'il leur deman-  
 de l'abondance & la fertilité du pais. Mais les au-  
 tres croyent que c'est en memoire du déluge, où  
 les hommes se sauuerent au plus haut sommet des  
 arbres & des rochers. Toutefois, ie croy plustost  
 que c'est en l'honneur de Bacchus, parce que les  
 priapes qu'on luy dresse, ont accoustumé d'auoir  
 vn homme de bois au haut bout, dont ie ne diray  
 pas la raison. Or ces gens-cy y montent de cette  
 sorte; Ils se lient à trauers le corps avec la statüe;  
 & appuyant le bout du pié sur les endroits qui dé-  
 bordent, se guindent en haut, leuant la corde où  
 ils sont attachez, à mesure qu'ils montent, com-  
 me font ceux qui grimpent sur les palmiers en  
 Egypte & en Arabie. Lors qu'ils sont au haut, ils  
 iettent en bas vne corde qu'ils ont portée avec  
 eux; par le moyen de laquelle ils tirent à eux du  
 bois pour se huter, & le reste de leurs commodi-

*On, parce  
 qu'il ne la  
 fait pas.  
 on parce  
 qu'elle est  
 mystérieuse.*

rez. Ceux qui entrent leur donnent quelque piece d'or, d'argent, ou de cuiure; & disent leur nom à vn homme qui est en bas, qui en auertit celuy qui est en haut, lequel prie aussi-tost pour eux, en sonnans vne clochette qui fait grand bruit. On dit qu'il passe là les nuits entieres sans dormir; & que sitost qu'il veut sommeiller, il y a vn Scorpion qui le resueille, ce que ie ne scay point; mais cela fait partie de ces mysteres; Et veritablement, la crainte qu'il a de tomber, pourroit toute seule luy dérober le sommeil. Le Temple est tourné vers l'Orient, & ressemble à ceux d'Ionie; il est esleué hors de terre de la hauteur de deux toises, & l'on y monte par de petits degrez de pierres; après quoy l'on trouue vn grand portique, d'vne structure admirable. Les portes du Temple sont d'or, aussi bien que la couuerture, sans parler du dedans qui brille par tout de mesme métal. On y sent vne odeur telle qu'on dit qu'il y a en l'Arabie heureuse, qui dure fort long-temps, & se fait sentir de fort loin; de sorte qu'on s'en souuiet toute sa vie. Le Temple est distingué en deux parties dont l'vne est comme le sanctuaire, où l'on monte par quelques degrez; mais il n'est permis qu'aux Prestres d'y entrer, & seulement aux principaux, encore qu'il soit tout ouuert. Au dedans sont des statues d'or de Iupiter & de Iunon, toutes deux assises; mais l'vne portée sur des bœufs, & l'autre sur

## LA DEESSE DE SYRIE. 507

des lions. Ils appellent Iupiter d'un autre nom, quoy que sa statuë soit toute semblable aux autres du mesme Dieu. Mais celle de Iunon, à quelque chose de plusieurs autres Deesses; car elle tient un sceptre en vne main, & en l'autre vne quenouille; elle a la teste couronnée de rayons, elle est coëffée de tours; & ceinte d'une écharpe, comme la Venus celeste. Elle est ornée d'or & de pierreries de diuerses couleurs, qu'on apporte de toutes parts, tant d'Egypte & d'Ethiopie, que d'Armenie, Medie, Babilone, & des Indes mesmes: Mais ce qui est de plus merueilleux, c'est vne pierre precieuse qu'elle a sur la teste, qui iette tant de clarté; que tout le Temple en est esclairé la nuit; c'est pourquoy on luy a donné le nom de lampe; mais de iour elle n'a presque point de lumiere, & paroist seulement comme de feu. Cette statuë a vne autre merueille; c'est que de quelque costé qu'on la considere, il semble tousiours qu'elle vous regarde. Entre cette figure & celle de Iupiter, il y en a vne autre de mesme métal, qui n'a point de nom; aussi ne ressemble-t-elle à aucune statuë des Dieux, & l'on se cõtente de la nommer, la statuë. Les vns disent que c'est Bacchus, les autres Deucalion ou Semiramis, à cause qu'elle a vne colombe d'or sur la teste. C'est elle qu'on porte deux fois l'an vers la mer; lors qu'on va puiser l'eau dont j'ay parlé. A la main gauche du Temple, il y a vne niche pour la sta-

*Minerue,  
Venus, la  
Lune, Rhéa,  
Diane, Ne-  
mésis, les  
Parques.*

*Sardonix;  
Hyacinthes  
Emerau-  
des, &c.*

*On, ni de  
forme par-  
ticuliere,  
mais porte  
l'image des  
autres  
Dieux.  
On, au hant.*

tuë du Soleil ; mais elle n'y est point. Car ces peuples ne font point de representation du Soleil ni de la Lune , parce qu'ils disent que ce sont des Dieux visibles , au lieu que les autres ne se voyent point ; c'est pourquoy on en garde l'image. En suite est la statuë d'Apollon , puis d'Atlas, Mercure & Lucine ; mais Apollon est peint barbu, & en vn âge parfait, & non pas en jeune homme, comme de coustume , parce qu'ils disent que c'est vne imperfection. Sa statuë a encore cela de particulier , qu'elle est habillée , au lieu que les autres statuës de ce Dieu ne le sont point. I'en pourrois conter plusieurs autres particularitez ; mais ie me contenteray de remarquer la principale, qui est l'Oracle, qu'Apollon rend luy-mesme ; au lieu qu'ailleurs ce sont ses Prestres. Quand il veut prédire , il s'esbranle. Alors ses Prestres le prennent sur leurs espaulles ; & s'ils ne le font, il se meut de luy-mesme , & suë. Lors qu'ils le tiennent , il les conduit où il veut , & les guide comme vn cocher fait ses cheuaux, tournant deçà & delà , & passant de l'vn à l'autre ; tant que le souuerain Prestre l'interroge de ce qu'il veut sçauoir. Si la chose luy desplaist , il recule ; sinon il s'auance , & ie l'ay veu vne fois s'esleuer & marcher par l'air. Voilà comme ils deuinent sa volonté ; & ils ne font rien en public ni en particulier, sans l'auoir consulté auparauant. Il pre-

dit le changement des temps & des saisons, & la mort mesme; iusques-là que cette statuë sans nom, que l'on porte vers la Mer, ne se remuë que par son ordre. Voilà comme le Temple est fait par dedans. Dehors il y a vn grand Autel d'airain, avec plusieurs statuës, tant de Rôis que de Sacrificateurs, dont ie diray les principales. Celle de Semiramis est à main gauche, estendant la main, & montrant le Temple; & voicy la raison qu'on en dit. Comme elle eut commandé vn iour qu'on n'adorast qu'elle par tout son Empire, elle tomba dans de grandes calamitez; qui l'ayant fait deuenir sage, elle ordonna qu'on adorerait desormais Iunon au lieu d'elle; c'est pourquoy elle fait signe de la main que c'est elle qu'il faut adorer. I'y ay veu aussi les statuës d'Heleine, d'Hécube, & d'Andromaque; celles de Pâris, d'Hector, d'Achille, de Nirée, de Progné & de Philomelé; celles-cy en l'estat qu'elles estoient auant que d'estre changées; & Tétée peint en oiseau. Il y en a encore vne autre de Semiramis, celle de Combabe dont i'ay parlé, vne de Stratonice, qui est fort belle; & vne d'Alexandre, peint au naturel, avec Sardanapale tout auprès; mais en autre figure & en habit. Au paruis du Temple sont plusieurs bestes sauuages cheuaux; & domestiques, qui vivent ensemble sans se faire bestes, liës, mal, ni à personne; ce qu'on impute à la diuinité, ours, aigles. à laquelle elles sont consacrées. Il y a plusieurs Pre-

510 LA DEESSE DE SYRIE.

*On, portez.*

stres, dont les vns sont employez à égorger les victimes, les autres à faire des effusions; ceux-cy à porter le feu, ceux-là à seruir à l'Autel. Il y en auoit de mon temps plus de trois cens, seulement occupez aux sacrifices. Ils sont tout habillez de blanc, & portent vn chapeau sur la teste; mais le souuerain Pontife est vestu de pourpre, avec vne Tiare d'or, & s'eslit tous les ans. Il y a vne autre multitude de gens qui seruent aux Ceremonies, comme ioueurs de flûtes & de chalumeaux, & Prestres chastrez; sans parler des femmes esprises de fureur prophetique. On sacrifie deux fois le iour, & chacun se trouue au sacrifice; mais l'on ne dit mot à ceux de Iupiter, au lieu qu'on celebre ceux de Iunon avec force chansons, au son des flustes & des cymbales, sans qu'on sçache la raison de cette diuersité. Il y a vn estang fort poissonneux près du Temple, où il y a de grands poissons qui ont chacun leur nom, & qui viennent quand on les appelle. I'en ay veu vn plusieurs fois qui auoit sur l'aisselon de l'épine du dos, vn petit ouurage d'or qu'on y auoit appliqué. On dit; mais ie ne l'ay pas esprooué, que cét estang a deux cens brasses de profondeur; mais il y a vn Autel de pierre au milieu, qu'on diroit qui se remüe, & plusieurs le croient; mais ie pense qu'il est porté sur des colonnes, qui sont au fond de l'eau. Cét Autel est tousiours couronné & encensé par des personnes qui y abordent

## LA DEESSE DE SYRIE. 511

de se à toute heure à la nage, pour faire leurs deuotions. On y fait aussi de grandes festes, qu'on appelle les descentes du Lac, où l'on porte tous les Dieux, & Iunon toute la premiere; de peur que Iupiter n'enuisage deuant eux les poissons; car on tient que cela les feroit tous mourir. Elle le deuanee donc, & le prie de se retirer; ce qu'il fait à la fin, après quelque contestation. Les plus grandes ceremonies se font à la Mer, dont ie ne diray rien, parce que ie ne m'y suis pas trouué; mais ceux qui y vont, en rapportent chacun vn vase plein d'eau, qui se doit ouurir par l'vn des Prestres Eunuques, qui demeure sur le bord du Lac, & qui rompt le cachet pour de l'argent; ce qui luy est de grand reuenu. Au retour, on espanche l'eau dans le Temple, à l'honneur du Dieu; & après auoir sacrifié, on se retire. La plus grande feste que i'y aye veüe, est au commencement du Printemps, & s'appelle la Torche ou le buscher. On coupe pour cela de grands arbres, que l'on plante à l'entrée du Temple; & l'on y pend des brebis & des cheures, & autres animaux tout vifs, avec des habits, & des ouurages d'or & d'argent; puis on y met le feu, après auoir promené les Dieux à l'entour. Plusieurs accourent à cette feste, tant de la Syrie que des Prouinces voisines, & chacun y apporte ses Dieux. On s'assemble à certains iours dans le Temple, où sont plusieurs

## 512 LA DEESSE DE SYRIE.

de ces Eunuques dont j'ay parlé, & d'autres qui sont employez au seruire diuin, qui se donnent le fouët les vns aux autres sur les espaules, après s'estre tirez du sang des coudes. Cependant, on iouë du tambour & de la fluste, & l'on chante des Hymnes & des Cantiques, qui sont inspirez sur le champ : mais cela se fait hors du Temple, & ceux qui le font, n'y peuuent entrer. Quelques vns entrent alors en fureur; & apres auoir ietté de grands cris, tirent leurs couteaux & se couppent les parties naturelles, puis courent tout nuds par la ville, les tenant en leur main, & les iettent dans vne maison, d'où l'on est obligé de leur fournir des habits de femmes. Quand ces Eunuques sont morts, on ne les porte pas au buscher comme les autres, mais leurs compagnons les chargent sur leurs espaules, & les transportent hors de la ville, où ils les couurent de pierres, puis se retirent; mais ils n'oseroient entrer de sept iours au Temple, encore faut-il qu'ils se purifient auparauant. Lors qu'ils ont veu vn corps mort, ils n'oseroient aussi y entrer que le lendemain : mais les parens du mort n'y peuuent aller durant trente iours, & seulement après s'estre rasé la teste. Les bestes  
*ou bœufs.* qu'on immole sont des taureaux, des vaches, des brebis, & des chèvres : mais on n'y sacrifie iamais de pourceau, quoy que quelques-vns croyent que ce n'est pas par abomination, mais par res-

## LA DEESSE DE SYRIE. 113

peut; & que c'est pour cela aussi qu'ils n'en mangent point. De tous les oiseaux, le pigeon leur est le plus saint, & ils ne l'oseroient seulement toucher; Que s'ils le font par hazard, ils sont pollus le reste du iour; c'est pourquoy les pigeons demeurent dans leurs maisons sans crainte, & mangent deuant tout le monde. Ceux qui arriuent la premiere fois à cette feste, se font raser la teste & les sourcils; & apres auoir sacrifié vne brebis, l'apprestent & la mangent; puis estendant la peau ils s'agenouïllent dessus, & se coiffant des piez & de la teste, prient les Dieux, en cet estat, d'auoir agreable le sacrifice, à la charge de leur en faire vn autre plus grand. Apres, ils se couronnent d'vne guirlande, & en font autant à tous ceux qu'ils rencontrent; mais depuis qu'ils sont sortis de leur pais, iusqu'à leur retour, ils ne se lauent ni ne se desalterent qu'avec de l'eau fraische; & ne se couchent que sur terre. Lors qu'ils arriuent dans la ville où est le Temple, ils se lo- *Hieropolis.*  
gent chez vn homme de leur pais, que chaque ville y entretient pour ce sujet, & qu'on nomme le Monstrueux, parce qu'il enseigne tout ce qu'il faut faire. On ne sacrifie pas dans le Temple; mais apres auoir amené sa victime à l'Autel, & fait ses effusions, on la ramene chez soy, où l'on fait ses prieres & son sacrifice. Il y en a encore d'vne autre sorte, que l'on fait en cette façon.

## 324 LA DEESSE DE SYRIE.

On couronne la victime, puis on la lasche à la porte du Temple, d'où elle se précipite en bas du roc sur lequel il est basti, & se rompt le cou. Quelques-vns en font autant à leurs enfans, horsmis qu'ils les enferment auparavant dans vn sac, puis les iettent en bas, leur reprochant que ce ne sont pas des hommes, mais des bestes. Ils se brulent tous, les vns au poignet, les autres au cou; c'est pourquoy tous les Assyriens ont des marques de brullure. Ils pratiquent vne autre coustume, qui est de laisser croistre les cheueux aux enfans, iusqu'à ce qu'ils soient grands, puis de les couper dans le Temple, & de les consacrer à Dieu dans vn vase d'or ou d'argent, après auoir escrit leur nom dessus. l'en ay fait autant quand i'estois ieune; & ma cheuclure est encore au Temple dans vn vase; mais les ieunes gens consacrent aussi les premices de leur barbe. Il n'y a que les Trézeniens de tous les Grecs, qui imitent cette coustume; car les ieunes gens de l'vn & de l'autre sexe ne se marient point, qu'ils n'ayent coupé leurs cheueux, à l'honneur d'Hippolite.





## LA LOVANGE DE DEMOSTHENE.

*Ce Panegyrique est d'une façon toute particuliere ; car outre qu'il se fait comme en passant, il finit par un Dialogue d'Archias & d'Antipater, & non pas de ceux qui ont parlé d'abord.*

**C**OMME ie me promenois à Athènes sous le Portique, vn peu auant midy, ie trouuay en sortant à main gauche, Tersagote, dont le nom peut-estre ne vous est pas inconnu ; C'est vn petit homme robuste, assez blanc, qui a le nez aquilin. Ie luy criay d'abord, d'où vient le Poëte Tersagore ; & où va-t-il ? Ie viens, dit-il, de chez moy, pour me promener icy ; car ie me suis leué la nuit, & ay trauaillé tout le matin, pour faire quelque chose à l'honneur d'Homere, dont on celebre aujourd'huy la naissance ; & si tu es de loisir, ie te monstrey ce que j'ay fait, car ie l'ay apporté avec moy. Ie n'ay rien à faire, luy dis-je ; & i'entendray volontiers de ta bouche les louanges d'Homere, comme autant de remercimens des auantages que tu as tirez de sa Poësie. Pour moy, dit-il, ie suis plustost venu pour luy faire des prieres, que des actions de graces : Et en disant cela, il me

montra son image qui est peinte comme tu sçais, avec de grâds cheveux, à la main droite du Temple des Ptolomées. Pleust à Dieu, luy dis je, que les vœux y seruissent de quelque chose; car il y a long-temps que i'aurois fait le Panegyrique de Demosthène. Mais il me semble que tu fais comme celuy qui ayant vaincu à la course, & nettoyé la poussiere de ses piez, vouloit entretenir vn Athlète qui estoit prest d'entrer à la lutte; mais l'autre luy respondit, qu'il ne causeroit pas tant, s'il estoit encore au cōmencement de la carriere. Ainsi ayant remporté la victoire, tu te soucies peu de ceux qui veulent tenter la fortune du combat. Comme si c'estoit vne chose si difficile, me dit-il, que de louer Demosthène. Est-ce, luy repartis-je, que tu fais plus de cas d'Homère que de luy; & que tu te glorifies d'auoir acheué le Panegyrique de l'vn, & crois qu'il y a peu d'affaire à celuy de l'autre? Je ne voudrois pas, reprit-il, faire naistre quelque different entre ces Heros; mais il est vray que i'ay plus d'inclination pour le premier. Ne te semble-t-il pas, luy dis-je, que i'ay le mesme sentiment pour Demosthène, que tu-as pour ton Homère? Tu-és peut-estre de ceux qui croyent que la Prose n'est rien, à comparaison des Vers, & qui nous mesprisent comme les Caualiers font les gens de pié. Dieu me garde, dit-il, d'estre fou iusqu'à ce point,

quoy qu'il faille de la fureur pour la Poësie. Il en faut aussi pour la Prose, luy repartis-je; & l'Orateur ne peut rien faire de grand ni de sublime, sans quelque espeece d'enthousiasme. Je me plais quelquefois, dit il, de comparer les plus beaux endroits d'Homere, avec ceux des principaux Orateurs, & particulièrement de Demosthene, comme l'inuectiue d'Achille contre Agamemnon, avec celle de ce grand homme contre Philippe, à qui il reproche presque les mesmes vices. *C'est un bon augure, dit l'un, de combattre pour son pais; Et l'autre. Il faut que les gens de bien qui entrent dans le manicement des affaires publiques, n'ayent que de belles esperances.* En vn autre endroit, *Quels soupirs ne pousseroient point ces Grands hommes qui se sont immolez pour la gloire & pour la liberte de leur pais?* Ce qui serapporte à ce que dit Homere. *Que le vieux Pelée ietteroit de grandes clameurs, s'il auoit appris ces choses.* Je compare aussi le torrent de Python, avec les tempestes d'Ulysse; Et, *Si nous estions exemts de mort & de vieillesse, Avec ces mots? La mort est commune à tous les hommes; & les Palais des Rois ne sont pas plus exemts de ses coups, que les Cabanes des Bergers.* Enfin, leur esprit s'est récontré en mille endroits, où l'on voit la mesme vigueur, les mesmes mouuemens, les mesmes figures, les mesmes transi-tions, les mesmes cōparaisons, & les mesmes pen-sées, exprimées avec la mesme facilité. Mais il me

semble que Demosthene a repris plus delicatement la mollesse des Atheniens, que s'il les eût appelez femmes, à l'exemple d'Homere, & qu'il represente plus fortement les choses que luy, qui fait tenir de grands discours à ses Heros, dans la chaleur du combat. Les nombres mesmes & les cadences de cét Orateur chatouillent autant mon oreille, que celles du Poëte; comme celuy-cy ne remplit pas moins les figures de l'Oraison, que l'Orateur mesme. Car les graces de l'Art se trouvent souuent jointes dans les ouurages à celles de la Nature. Je ne mesprise donc pas ton talent, quoy que ie croye que la louiange d'Homere soit beaucoup plus difficile que celle de Demosthene. Car on ne sçait ni ce qu'il estoit, ni ce qu'il faisoit, ni son pais, ni sa race, ni le temps auquel il a vescu. Autrement, il n'y auroit pas tant de dispute, qu'il y en a sur ce sujet. Et l'on ne douteroit pas si Colophone est sa patrie, ou Chio, ou Smyrne, ou Cumes, ou Thèbes, ou cent autres villes: Ni si son pere est Méon, le fleuve de Lydie, ou quelque homme de ce nom; & sa mere Ménalopis, ou quelque Nymphé d'entre les Dryades; & s'il a vescu du temps des Heros, ou depuis. Car on ne sçait pas mesme s'il n'est point plus ancien qu'Hésiode, sous le nom de Mélésigène, & s'il estoit pauvre & aueugle, ainsi qu'on le crie. Comme on ne peut donc pas faire fondement sur des

*Thèbes  
& Egypte.*

sur des choses incertaines, il faut renfermer toutes ses louanges dans celles de la Poësie, au lieu que tout est illustre en Demosthene; & qu'il ne couste rien à apprester des viandes qui sont exquisés, parce qu'elles sont bonnes, mesme sans apprest. Premièrement, il estoit d'Athenes, qui est si celebre pour les Lettres & pour l'Eloquence, & comme le rempart de toute la Grece. Que si c'estoit la patrie de mon Heros, ie pourrois parler des Dieux à qui elle doit son origine; de leurs amours, de leurs iugemens, de leur habitation, de leurs presens, de leurs mysteres; Je dirois ses Loix, ses Arrests, ses Assemblées, ses Colonies, ses Victoires, & ses Trophées, qui sont si grands & en si grand nombre, tant sur mer que sur terre; qu'il faudroit plus d'un Demosthene pour les pouuoir dignement descrire, & qu'ils fourniroient tout seuls la matiere d'un Panegyrique. Car on peut ioindre aux louanges d'un Heros, celles de sa Patrie; Isocrate mesme a inseré les louanges de Thesée, parmi celles d'Helene, à cause qu'il fait à la gloire d'une Dame, d'auoir d'illustres Galans; & les Poëtes sont encore plus libres. Mais tu craindrois peut-estre d'auoir trop de matiere, & de faire comme on dit, le portail plus grand que l'edifice. Laisant donc là Athenes, venons à la dignité de son pere, qui est, comme dit Pindare, un fondement d'or pour la louan-

ge du fils ; Il estoit Amiral , & l'on sçait que dans son païs il n'y auoit point de plus belle charge. Que s'il a laissé son fils orphelin , cela n'a seruy qu'à faire éclater dauantage la gloire de nostre Orateur. On ne sçait rien de l'education ni des exercices d'Homere ; & pour le louer on ne peut pas se seruir du laurier d'Hesiodé, qui inspiroit la Poësie aux Bergers de la contrée ; Mais pour toy, tu as dans les louanges de Demosthene, Callistrate, Isocrate, Isée, Alcidamas, Eubulide. Tu peux ajouter qu'encore qu'il y eût mille sujets de débauche dans Athenes, capables de corrompre iusqu'aux enfans de famille, qui sont sous la discipline de leurs peres ; tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit de Demosthene, nonobstant la negligence de ceux qui auoient soin de sa conduite, & la fragilité de la ieunesse. Mais l'amour de l'honneur & de la vertu le transporta de la maison de Phryné, à l'escole de Platon, d'Aristote, de Theophraste, & de Xenocrate. Tu pourras dire là dessus, qu'il y a deux sortes d'amour ; l'vn brutal, & veritablement né de la mer, puis qu'il est comme elle impetueux, & sujet aux tempestes & aux orages ; l'autre celeste, qui nous attire à soy par vne douce violence, comme par la chaîne d'or de Iupiter, & nous approche de son throsne. C'est cet amour qui luy applanit toutes les difficultez qui estoient sur son passage ; Qui luy fit ra-

*Voyez les*

*Remarques.*

zer la moitié de la teste; Qui luy rendit facile la grotte, le mirouër, & l'espée; Qui luy fit vaincre les defauts de sa langue, de sa prononciation, de sa memoire; mespriser les bruits du peuple, & passer les nuits & les iours entiers à l'estude. Il ne se faut donc pas estonner si son éloquence nous estonne, tant par la multitude des pensées, & la force de l'expression, que pour ce qui concerne les passions & les mouuemens. Il a par tout de la force, de la grandeur, de la sagesse, de la varieté. Enfin, il est le seul des Orateurs, comme dit Leosthene, dont le discours est animé. Car on ne luy peut reprocher, comme à Eschyle, qu'il traualloit après auoir bû, afin d'auoir plus de feu; veu qu'il ne bûuoit que de l'eau. De là vient la raillerie de Demadés, que les autres Orateurs haráguoient à l'eau; mais que Demosthene y composoit: Et Pytheas disoit que ses harangues sentoient l'huile, à cause de la peine qu'il y prenoit. Voilà ce que nous auons de commun, dit-il, dans les loüanges d'Homere & de Demosthene; mais venons à ce que ce luy-cy a de particulier, sa douceur, son humanité, sa vigilance, sa vigueur à entreprendre & à exécuter. Côme il vouloit continuer, ie l'interrompis, & lui dis qu'il auoit enuie de me noyer, & non pas de me desalterer. Ouy, dit-il, si ie venois à parler de ses grâdes & immortelles actions, de sa magnificence dans les festins publics & dans les spectacles, des

*Horloge  
d'eau.*

despenses qu'il a faites pour armer des Galeres, pour fortifier la ville d'Athenes, pour déliurer les captifs, pour marier les pauvres filles. Quand ie considere toutes ces choses, avec le reste de son Gouvernement; ses Loix, ses Decrets, ses Ambassades, ses Harangues; le dis en moy-mesme, Comment vn homme peut-il apprehender de manquer de matiere, dans les louanges de Demosthene? car à te voir faire des vœux & des souhaits, il sembloit que tu en fusses en peine. Mais tu deurois plustost apprehender d'en estre accablé, & de ne pouuoir contempler tant de lumiere. Car il m'est arriué la mesme chose dans les louanges du Prince des Poëtes; & ie faillis à tout quitter, pour ne les pouuoir bien comprendre. Mais pour ne point passer pour vn faux aiglon dans la Poësie, i'y accoustumay peu à peu mes regards. Toutefois, ton traual, comme ie dis, me semble plus aisé que le mien. Car toute la louange d'Homere est renfermée dans sa Poësie, parce qu'on ne sçait rien du reste, que ce qu'on en conjecture par là; mais celle de Demosthene est comme vn parterre de fleurs, où l'œil ne sçait que choisir; ou comme ces festins de voluptueux, où l'on trouue dequoy contenter tous les sens. Ainsi, l'on ne sçait sur quoy arrester sa veüe, lors qu'on vient à considerer, ou sa nature, ou son art, ou son esprit, ou son éloquence, ou sa con-

duite, ou sa resolution; ou le mespris qu'il a fait des richesses, ou sa foy, ou sa justice, ou son humanité, ou sa prudence, ou le nombre innombrable de ses belles actions; Eubœe, Megare, Béocie, Chio, Rhodes, l'Hellespont, Bisance, qui nous font escrire avec Pindare, *Que chanteray-je le premier, ou Ismene, ou le jaelot doré, ou les soldats engendrez des dents du serpent, ou Thebes aux sept portes, ou la force d'Hercule l'indomptable, ou les diuers honneurs de Bacchus, ou le mariage de la belle Harmonie.* Ainsi, l'on ne sçait que louer, ou ses paroles, ou ses actions, ou sa vie, ou sa mort, ou son éloquence, ou sa doctrine; mais pour ne se point tromper, il les faut prendre separément, & s'exercer sur l'une de ces choses, comme s'il n'y en auoit point d'autres. Si l'on parle de son Eloquence, on la mettra en parallele, avec celle de Periclés, qui a esté comparée à des foudres & à des tonnerres, & qui laissoit vn esguillon dans l'esprit; mais la nostre a cet auantage, qu'elle a souffert l'effort des temps, & le iugement de la posterité; au lieu que celle de Periclés est morte avec luy. Mais ie te laisse cela à traiter, si tu prens ce sujet; *Que si tu te proposes de louer ses vertus ou ses actions, tu en pourras prendre vne, ou bien deux ou trois, si tu veux t'estendre dauantage; car elles te fourniront vne assez ample matiere pour vn Panegyrique.* C'est ainsi qu'Homere se contente de louer

*Ou, Melie d'  
laquenoù il  
le doré.*

quelquefois vne partie de son Heros, comme la teste, les piez ou la cheuclure, les armes mesmes, ou les ornemens; & les Poëtes ne feignent point de celebrer les dars d'Apollon & l'Egide de Iupiter. Demosthene donc te pardonneroit aisément, quand tu n'entreprerois de louer qu'une de ses vertus, puis qu'il auroit bien de la peine luy-mesme à les louer toutes ensemble. Comme Therfagore faisoit ce discours, avec beaucoup de vehemence; Je croy, luy dis-je, que tu veux faire voir que tu n'es pas seulement grand Poëte, mais grand Orateur. Il l'ay fait, dit-il, afin que n'estant plus en peine de traiter ton sujet, tu m'écoutes plus attentiuement. Tu n'as rien fait pour moy, luy dis-je, & Dieu veuille seulement que tu n'ayes fait tout le contraire, comme ces Medecins ignorans qui traittent vn mal pour vn autre. Car tu as donné des regles pour vn apprentif, & il y a long-temps que ie sçay toutes ces choses. Il en est, dit-il, comme du grand chemin, qui est tousiours le meilleur, & il faut imiter ce conducteur de chariots, riuai de la gloire de Platon & de ses disciples; qui pour monstrier son adresse, fit plusieurs tours sur vne mesme ligne, à l'entour de l'Academie, sans qu'il parût que la trace d'un chariot. Je suis de sentiment tout contraire, luy dis-je, car ie fais tout ce que ie puis, pour m'esloigner du chemin battu, & pour

quitter la route des autres ; ce qui est assez difficile, quand on court dans vne mesme carriere. Il faut faire, dit-il, comme ce Peintre, à qui l'on auoit commandé de faire vn cheual qui se veautrast dans la poussiere. Car comme il y trauailloit, celuy qui l'auoit commandé estant arriué, & se mettant en colere de ce qu'il faisoit vn cheual courant, qui éleuoit vne grande poussiere sous ses piez ; il ne fit que renuerser le tableau, & luy demanda si ce n'estoit pas comme cela qu'il le vouloit. Tu es plaisant, luy dis-je, de croire que ie n'aye essayé encore qu'un chemin ; tu dois plustost craindre que ie n'aye tenté toutes les voyes, & que ie ne sois contraint à la fin de faire comme Protée ; qui s'estant changé en mille formes, reprit la sienne, parce qu'il n'y'en auoit plus d'autre. Du moins, dit-il, tu fais autant de tours que luy, pour t'empescher de tomber dans mon sentiment. Nullement, luy dis-je, j'aime mieux laisser tout là, pour t'entendre. Car peut estre qu'estant deffait de ce qui te met en peine, tu commenceras à songer à moy. Apres nous estre donc assis sur les sieges les plus proches, il me lut son Poëme, que ie trouuay fort beau ; mais comme il estoit au milieu, il ferma tout à coup le liure, & me dit qu'il me vouloit payer de ma vacation, comme on fait le peuple à Athenes, lors qu'il vaque au iugement des procès, & aux af-

faïres publiques. Car i'ay recouré avec grand soin, dit-il, les memoires des Rois de Macedoine, où sont entr'autres choses les gestes d'Antipater, avec quelques particularitez touchant Demosthene, que tu seras bien aise d'entendre. Pour recompense, luy dis-je, ie te donneray vne fauorable audience pour ouïr le reste de ton Poëme; mais apres cela ie ne te quitteray point, que tu ne m'ayes fait voir la piece que tu me promets. Et veritablement, ie puis dire que tu m'as traitté splendidement à la naissance d'Homere, & que tu as celebré mesme en quelque sorte celle de Demosthene. Comme il eut acheué de lire, nous ne tardâmes qu'autant qu'il falloit pour le louer; puis il me mena chez luy, où apres auoir esté assez long-temps à chercher parmi ses liures, enfin il m'apporta ces memoires; & si vous voulez, ie vous diray ce qui y estoit, sans y rien changer. Car ce n'est pas moins d'honneur à Esculape, lors qu'on recite à sa feste des vers de Sophocle, ou de quelqu'autre des anciens Poëtes, quand il n'y a rien de nouveau, que si l'on en faisoit exprés; & l'on commence desia à ne plus iouer de nouvelles Comedies ou Tragedies, aux festes de Bacchus; mais on se contente des anciennes, qui ne sont pas moins agreables lors qu'elles sont bien representées. Voicy donc l'endroit du liure qui concerne Demosthene; &  
il est

*On, que tu  
en veux  
faire de  
mesme de  
c.*

il est conçu en forme de Dialogue. Comme on eut rapporté à Antipater qui gouvernoit les affaires de la Macedoine, qu'Archias qu'il auoit enuoyé pour se saisir des bannis, estoit arriué, il le fit entrer aussi-tost; car il l'attendoit avec impatience, & luy auoit donné ordre d'amener Demosthene, sans luy faire aucun déplaisir. Le liure vous dira le reste.

**ARCHIAS.** Les Dieux te gardent, Antipater.

**ANTIPATER.** Les Dieux me gardent, si tu as amené Demosthene.

**ARCHIAS.** Je l'ay amené autant qu'il a esté en mon pouuoir. Car voilà son vrne.

**ANTIPATER.** Qu'ay-je à faire de ses os, & de ses cendres?

**ARCHIAS.** Il a esté impossible de l'amener vif, quelque promesse que ie luy aye pû faire; & il eust esté plus aisé de forcer les murs de Bisance, que de le corrompre.

**ANTIPATER.** Si quelque Achenien faisoit plus de cas de moy que de sa Patrie, ie luy donneroie de l'argent, & non pas mon amitié. Mais lors qu'il me hait pour son païs, il m'est en grande veneration; & vne ville me semble heureuse, qui a vn tel Citoyen. Pour les traistres, après m'en estre seruy, ie tasche de m'en deffaire; mais ie voudrois auoir auprès de moy vn Ministre aussi incorruptible que celuy-là, & i'en ferois

plus de cas que de toutes les troupes estrangeres. Car ie prefere les charmes de la persuasion à l'effort des armes.

ARCHIAS. Cependant, ie suis en peine de ceux qu'on a enuoyez d'Athenes avec Diopithe.

ANTIPATER. Quoy! tu apprehendes maintenant les forces des Atheniens? Pour moy, ie me mocque du Pirée & de ses Galeres. Quel mal peuvent faire des gens qui passent toute leur vie dans les jeux & dans la débauche? Sans Demosthene i'eusse pris Athenes plus facilement, qu'on n'a fait Thebes ou la Thessalie; mais il se trouuoit par tout, pour rompre mes desseins, ou les trauerser. Nous ne l'auons iamais pû surprendre par aucune entreprise, ni secrete ni publique. C'estoit le rempart de toute la Grece. Combien nous a-t-il contesté Amphipolis, Olynthe, la Phociede, le Pyle, l'Hellepont, la Querfonése. Il estoit continuellement à animer ses Citoyens, & à les réveiller de leur assoupissement. Il leur faisoit employer les dépenses de leurs jeux, à l'entretenement des soldats. Il restabliroit la marine, en faisant obseruer les loix abolies par le temps & par negligence. Il faisoit souuenir le peuple d'Athenes de Marathon & de Salamine, lors qu'ils ne songeoient plus qu'à viure honteusement aux despens du public. Il réunissoit contre nous toute la Grece. On ne le pouuoit ni tromper ni

surprendre, ni corrompre. Il estoit plus redoutable luy seul, que toutes les Flottes & les Armées; il esgaloit la prudence de Périclés, la magnanimité de Themistocle, & la probité d'Aristide, & seruoit autant à son païs que tous les trois ensemble. Que s'il eust eu le commandement des Armées, & l'administration des Finances, que n'eût-il point fait, puisque nous auions tant de peine à nous deffendre de la force seule de ses paroles? Mais pourquoy ne l'as-tu pas amené vif?

ARCHIAS. Je n'ay pû.

ANTIPATER. Est-ce qu'il est mort en chemin?

ARCHIAS. Non; mais en l'Isle de Calaurce.

ANTIPATER. Peut-estre, par vostre negligence, parce que vous n'en auez pas eu soin.

ARCHIAS. Il n'estoit pas en nostre pouuoir.

ANTIPATER. Tu me contes-là des Enigmes; Vous l'auetz pris vif, & il n'estoit pas en vostre pouuoir. N'as-tu pû empescher qu'on ne luy fist aucune injure?

ARCHIAS. Cela n'est pas arriué par nostre faute.

ANTIPATER. Peut-estre que vous l'auetz tué vous-mesmes.

ARCHIAS. Non ; quoy que nous ayons tasché de le forcer , parce qu'il ne vouloit pas obeir. Mais qu'en eusses-tu fait , quand nous te l'eussions amené tout vif , si non de le faire mourir ?

ANTIPATER. Tu ne connois ni Demosthene , ni moy , Archias ; mais tu crois qu'on trouue des Demosthenes comme des Himerées , des Aristoniques & des Eucrates , qui se sont effetez pendant les diuisions , & ont passé comme des torrens ; gens sans cœur , insolens dans la bonne fortune , & lasches dans la mauuaise. Ou , comme le déloyal Hyperide , qui n'eut point de honte de l'accuser , quoy qu'il fit profession d'amitié avec luy , & de seruir de ministre à vn crime , dont les auteurs se repentirent incontinent : Car Demosthene fut aussi-tost rapellé , & son retour plus illustre que celuy d'Alcibiade. Toutefois , il falloit couper la langue à cet imposteur , qui s'en estoit seruy contre son amy. Mais Demosthene , me diras-tu , n'estoit-il pas le plus grand de tous nos ennemis ? Non , quand ie considere sa foy , son intégrité , sa iustice ; car ie respecte par tout la vertu , mesme dans vn ennemy ; & ie n'ay pas le courage moins bon que Xerxes , qui laissa aller ces deux illustres Lacedemoniens , Bulis & Sperquis , apres auoir admiré leur valeur. Ie reuere donc Demosthene , quoy que ie ne l'aye veu que deux

fois dans Athenes, sans le pouuoir entretenir que fort peu; mais i'ay appris d'ailleurs ses perfections, & les ay remarquées moy-mesme dans son gouvernement. Car ce n'est pas son éloquence que i'admire, quoy que Python comparé à luy, ne fût rien, ni tous les Orateurs d'Athenes, tant pour la beauté des pensées & la force du raisonnement, que pour l'adresse, l'elegance, & la vigueur de la prononciation, & de l'action. Après auoir donc assemblé les Grecs à Athenes, pour accuser deuant eux les Atheniens, nous nous repentîmes d'auoir crû à Python & à ses promesses, lors que nous eûmes ouï les raisons de Demosthene, où l'on ne pouuoit que répondre. Mais comme ie dis, ie ne mets qu'au second rang son éloquence, & i'admire bien davantage sa conduite & sa resolution, d'auoir demeuré ferme & inébranlable, contre toutes les secousses de la fortune. Et ie scay que Philippe de Macedoine auoit le mesme sentiment que moy; Car comme on luy eut présenté vn iour vne harangue que Demosthene auoit faite contre luy, & que Parmenion ne put s'empescher d'en murmurer: Laissons, dit-il, la liberté de parler à Demosthene, puis qu'il n'est point à nos gages, quoy que i'aymasse mieux l'entretenir que pas vn des Officiers de ma maison; veu que c'est luy qui dissipe tous mes conseils, & qui ruine

toutes mes entreprises. Voilà ce que me disoit alors ce grand Prince, & ce qu'il m'a repeté plusieurs fois depuis; contant entre ses bonnes fortunes, de ce qu'on ne donnoit pas le commandement des armées à Demosthene; & songeant assez combien il seroit redoutable avec des forces, puisque les foudres de son eloquence estoient tant à craindre. Apres la bataille de Cheronée, il ne cessoit de publier le danger où il l'auoit mis, pour auoir réuiny contre luy toutes les forces de la Grece, & luy auoir fermé l'entrée du pais. Car il deuoit plustost sa victoire à la Fortune, qui est la maistresse des éuenemens, & au defaut des ennemis, qu'à sa conduite ou à sa valeur. Comme on luy disoit donc que le peuple d'Athenes estoit son Antagoniste, il disoit qu'il n'en auoit point d'autre que Demosthene; & que sans luy, il ne feroit pas plus de cas de cette grande ville, que d'un vaisseau sans Pilote. Aussi, lors qu'il enuoyoit des Ambassadeurs vers les autres Citez de la Grece, si Demosthene y alloit pour le contrecarrer, il desespéroit du succès de son entreprise; Il disoit que tous ses desseins estoient renuersez, & qu'il estoit impossible de triompher de l'eloquence de cet homme. Si i'auois donc entre les mains vn si grand Personnage, ie me garderois bien de le faire mourir, & me seruirois de ses conseils, à l'establissement de no-

stre Empire. l'ay eu de l'affection pour luy, dès l'heure qu'Aristote l'amena à Alexandre, auquel il le fit voir depuis plusieurs fois; tesmoignant de faire plus d'estat de luy, que de tous ceux qui le venoient voir; & admirant la force & la grandeur de son genie, sans parler de ses autres vertus. Cependant, vous avez les mesmes sentimens de luy, disoit-il, que d'un Eubule, d'un Phrynon, & d'un Philocrate; & vous croyez corrompre par argent, cèluy qui a despensé tout son bien pour affranchir son pais. Mais comme vous sçavez que cela ne peut rien sur son esprit, vous taschez de l'imiter par la crainte des dangers, luy qui a fait vœu de mourir pour la Patrie, & qui ne craint pas seulement le peuple d'Athenes, qui est le plus redoutable de ses ennemis. C'est-l'amour qu'il porte à son pais, qui l'a fait entrer dans l'administration des affaires; & il a pris cét employ comme vne estude; & vn exercice de vertu. Je desirois donc, Archias, de le posseder, pour auoir son auis sur les affaires presentes, & ouïr la voix de la liberté, parmi les applaudissemens des flatteurs, & vn conseil sincere au lieu des cajolleries de la Cour. Du reste, si Demosthene merite quelque blâme, c'est pour auoir trop aimé vne ville ingrate, & mis sa vie en danger, pour des gens qui ne le meritoient pas, veu qu'il eût pû trouuer

*La gravité, la sagesse, la patience, la promptitude, & la liberté.*

ailleurs des amis plus constans & plus fidelles.

ARCHIAS. Tu pouuois obtenir de luy d'autres choses ; mais non pas celle-là, Antipater ; car il estoit trop passionné de l'amour de sa Patrie.

ANTIPATER. Je le ctoy, Archias ; mais comment est-il mort ?

ARCHIAS. Tu t'en estonneras dauantage, quand tu le sçauras ; car nous-mesmes qui l'auons veu, ne cessons de nous en estonner. Il meditoit sa fin dés long-temps, comme tu le iugeras par la suite, & se retira dans vn Temple, d'où nous taschâmes inutilement de le faire sortir.

ANTIPATER. Mais encore, que luy dittes-vous pour cela ?

ARCHIAS. Je luy offris le pardon, quoy que ie ne fusse pas assuré de l'obtenir ; car ie te croyois plus irrité contre luy ; mais ie ne voyois que ce moyen là, de le tirer d'où il estoit.

ANTIPATER. Comment receut-il cette proposition, ne me le cele point ? Je voudrois y auoir esté present ; car il y a du plaisir d'observer les derniers momens d'un grand Personnage, & voir s'il a pû conseruer son ame droite & sans gauchir iusqu'à la mort.

ARCHIAS. Il ne rémoigna aucune apprehension ; Au contraire, il me dit en rillant, que  
i'estois

i'estois vn trop mauuais Acteur , pour luy persuader de ta part vn mensonge auantageux.

*Archias  
auoit esté  
des Com-  
dies.*

ANTIPATER. Il se resolut donc à la mort, sans accepter tes offres.

ARCHIAS. Nullement. Quand tu entendras le reste , tu iugeras qu'il y auoit quelque autre chose. Il dit qu'il n'estoit pas si estrange que les Macedoniens prissent Demosthene , apres auoir pris Olynthe , Amphipolis , & Oroepe ; & adiousta ; car i'auois donné ordre qu'on escriuist tout ce qu'il diroit , & ie ne te le celeray point, puis que tu le desires sçauoir ; Il adiousta, dis-ie: Pour moy , Archias, i'apprehendois de paroistre deuant Antipater , de peur qu'il ne me fist souffrir la mort , ou quelque chose de pire ; Mais s'il est vray ce que tu dis, ie dois plus apprehender ses caresses, de crainte qu'elles ne me fassent perdre l'estime que i'ay acquise , & que toute la Grece ne me considere comme vn traistre & vn deserteur, qu'il a abandonnée pour passer au party de ses ennemis. Si ie dois viure , il faut que ce soit le Pirée qui me conserue , & les vaisseaux que i'ay equippez pour la Republique, & les fortifications que i'ay faites à mes despens , & les frais que i'ay fournis volontairement à la Tribu de Pandion ; & Solon , & Dracon , & la Liberté que i'ay deffenduë iusqu'à la mort ; & les loix nauales & militaires que i'ay restablies , & les

vertus de nos ancestres, & leurs trophées, & l'affec-  
 tion de mes Citoyens, qui m'ont souuent cou-  
 ronné, & la Grece dont iusqu'icy i'ay maintenu  
 la puissance. Que si ie dois viure aux despens  
 d'autruy, que ce soit aux despens des captifs que  
 i'ay rachetez, & des peres dont i'ay marié les fil-  
 les, ou des pauvres dont i'ay acquitté les deb-  
 tes. Et si toutes ces choses ne peuuent rien, ni  
 l'empire des Isles & de la Mer, que i'ay acquis à  
 mon pais, ni la franchise du Temple de Neptu-  
 ne, ni son Autel que i'embrasse, ie mourray plus-  
 tost que d'aller en Macedoine faire la cour à An-  
 ripater. Ce n'est pas que ie ne puisse gagner l'affec-  
 tion des Macedoniens, aussi bien que celle  
 de mon ingrate Patrie, si ie voulois imiter l'e-  
 xemple de Callimedon, de Pytheas, & de De-  
 mades; mais i'ay trop de cœur pour me repentir  
 de ma vertu, & trop de respect pour Codrus, &  
 pour les filles d'Erectée. Je ne veux pas qu'on me  
 puisse reprocher d'auoir changé avec la Fortune,  
 d'autant plus que i'ay la mort en mon pouuoir,  
 qui est vn azile sans reproche. Je n'iray point  
 faire la cour à vn Tyran, pour deshonorer ma  
 Patrie, & perdre ma liberté, sans laquelle il m'est  
 honteux de viure, & dans laquelle il m'est hon-  
 neste & auantageux de mourir. Il te souuient  
 bien, toy qui as ioué des Tragedies de ce Poëte  
 qui dit d'vne Dame; *Qu'elle eut soin en tombant;*

*Qu'ils offri-  
 rent à la  
 mort, pour  
 leur pais,*

que sa cheute fust honneſte. Si vne fille a eu cette conſideration , Demoſthene preferera-t'il vne vie honteuſe à vne mort honorable ; & aura-t'il oublié ſi toſt les beaux diſcours de la Philoſophie , & les Traitez de l'immortalité de l'Ame, de Platon, & de Xenocrate ? Apres auoir dit ces choſes , il s'emporra contre ceux qui reprochent aux miſerables leur malheur , & comme i'employois les prieres & les menaces , pour le perſuader de ſortir ; Le le-ferois, me dit-il, ſi i'eſtois Archias ; mais tu pardonneras bien à Demoſthene , ſ'il n'eſt pas né pour ſeruir. Alors , le voulant enleuer par force , il ſouffrit ; & iettant les yeux ſur la ſtatue de Neptune , Archias, dit-il, croit qu'il n'y a que les flottés, les rempars & les armées , qui puiſſent deffendre noſtre liberté : mais i'ay vn azyle, que toute la puiffance des Macedoniens ne peut forcer , & qui vaut mieux que les murs de bois à quil'Oracle vouloit que les Atheniens confiſſent leur ſalut. I'ay veſcu libre dans l'adminiſtration de la Republique , ie mourray de meſme ; ſans craindre ni Archias , ni Antipater, comme ie n'ay crainct , ni Philippe ni Alexandre. Ayant ainſi parlé , ne me force point dit-il , ie ne prophaneray point, ſi ie le puis , ce Temple , & ie te ſuiuray volontairement , apres auoir pris congé de Neptune. Comme il portoit dans ce moment la main à la bouche , ie m'imaginay que c'eſtoit

538 LA LOVANGE DE DEMOST.

Pour prendre congé du Dieu; mais il n'estoit pas encore hors du fueil du Temple, que me regardant, Emmene, dit-il, ce corps à Antipater; car tu n'emmeneras pas Demosthene; Non par les..... Le creus qu'il alloit iurer par les morts de Marathon; mais il rendit l'esprit en cet instant. En suite vne seruante qu'on a mise à la question, nous a appris, qu'il gardoit sur soy du poison il y auoit long temps, pour ce suiet.

ANTIPATER. O l'homme heureux & inuincible! Qu'il y a de courage & de resolution à cette mort; & qu'il y a de prudence à porter sur soy les gages de sa liberté. Il est allé mener vne autre vie dans le Ciel, qu dans les champs Elysées. Renuoyons son corps à Athenes, dont il sera vn plus grand ornement, que tous ceux qui sont morts à Marathon.



L'ASEMBLE'E DES DIEUX.

*Momus veut purger le Ciel, à l'imitation d'Athenes,  
des estrangers qui s'y sont introduits, au preiudice  
des veritables Citoyens.*

D I A L O G U E.

DE IVPITER, DE MOMVS, ET DE MERCVRB,  
en la presence des autres Dieux.

I V P I T E R. **N**E murmurez plus, Messieurs,  
& ne chuchetez plus à l'oreil-  
le les vns des autres, comme vous auez de coustu-  
me, pour vous plaindre de ce qu'on a admis  
à la table des Dieux, des gens qui n'en sont pas  
dignes. Je vous ay assemblez aujourd'huy, pour  
y donner ordre; & ie laisse à chacun le pouuoir de  
dire son sentiment en toute liberté. Mercure; fais  
la publication.

MERCVRB. Paix', escoutez; Que celuy qui  
a droit de parler en cette assemblée, parle, s'il a  
quelque chose à représenter touchant les nou-  
ueaux venus, & ceux qui se sont introduits de-  
puis peu dans le Ciel.

M O M V S. C'est moy, s'il plaist à Iupiter.

I V P I T E R. Il n'est point besoin d'autre  
permission.

Y. y. iij.

MOMVS. Je dis donc, Messieurs, que c'est vne honte de voir des hommes, qui non contents d'auoir esté faits Dieux, veulent mettre dans le Ciel iusqu'à leurs valets; & i'en veux dire ce qui m'en semble. Car tout le monde connoist ma franchise, & sçait que ie ne sçauois rien taire de ce que i'ay sur le cœur, au hazard de passer pour vn enuieux & vn maldisant, comme quelques-vns desia m'appellent. Mais puisque Iupiter & le cry public me le permettent, ie commenceray sans crainte, & parleray comme i'ay fait, de ceux à qui il ne suffit pas d'estre Dieux, s'ils ne deüissent les autres, qui prennent part aux sacrifices & aux distributions celestes, auant que d'auoir esté reçeus dans la congregation, & d'auoir payé leur bien-venue.

IUPITER. Ne parle point par enygmes; mais dy clairement ton auis, iusqu'à nommer publiquement les coupables, de peur qu'on n'accuse secrettement les innocens, & que cela n'engendre parmy nous des soupçons & des deffiances. Il faut qu'un Dieu libre comme toy, parle de tout librement.

MOMVS. Grand mercy, Iupiter; c'est me gratter, comme on dit, où il me demange. Cette permission part d'un grand cœur, & veritablement Royal. Pour commencer donc, Voila Bacchus, sans aller plus loin, qui a fait ce que ie dis, luy

qui n'est qu'un homme, & petit fils d'un Marchand Phenicien. Car sans parler de son yuognerie & de ses desbauches, qui sont connues de tout le monde, quelles gens nous a-t'il amenez avec luy ! L'un est cornu, avec vne barbe de bouc, & la moitié du corps de mesme, suiuy d'une troupe de Bastelers qui luy ressemblent, tousiours sautans & gambadans d'une façon ridicule, & faisant peur aux petits enfans, avec leurs oreilles pointuës, & leur langue queuë. L'autre est un petit vieillard chauue & camus, la pluspart du temps monté sur un asne. Ne voila-t'il pas de beaux Dieux, pour ne point parler de ses deux concubines, Ariadne & Erygone, dont il a mis la Couronne de l'une parmy les Astres, & le chien de l'autre, comme pour luy servir de jouët, de peur que la pauvre fille n'eust pas de quoy s'entretenir dans le Ciel ? N'est-ce pas là se mocquer des Dieux & des hommes ? Passons aux autres.

**IYPI TER.** Ne va point parler d'Hercule ni d'Esculape; car ie voy bien que la chaleur du discours t'emporte. Tu sçais quel'un est plus utile, que beaucoup d'autres Dieux, & qu'il guerit les maladies; & l'autre a purgé l'Vniuers de monstres.

**MOMVS.** Ie n'en diray rien, puis qu'il te plaist; quoy qu'il y eust beaucoup de choses à dire, & qu'ils portent encore sur le corps des marques de brulure, comme des esclaves. Mais.

s'il m'estoit permis de parler de Iupiter luy-mesme, que ne dirois-je point ?

I V P I T E R. Dis-en ce qu'il te plaira, j'aime encore mieux que tu parles de moy, que d'un autre; Tu ne me reprocheras pas pour le moins, d'estre vn estrange & vn inconnu.

M O M V S. On le dit pourtant en Candie, & quelque chose de pis; car on y montre ton sepulchre. Mais ie ne veux pas croire aux Candiotz, qui sont des menteurs, ni aux Egienz qui disent que tu es vn enfant supposé; Je me contenteray de dire que tu es la premiere cause de tous les desordres, en peuplant le Ciel de bastards. Tes belles metamorphoses, m'ont quelquefois fait apprehender; tantost qu'on ne t'allast esgorger, ou atteler à la charruë, lors que tu estois taureau; tantost qu'on ne te mist au creuset, lors que tu estois or; tantost qu'on ne te fist rostir, lors que tu estois Cygne. Cependant ces beaux Dieux me font rire, lors que ie considere Hercule dans le Ciel, tandis qu'Euristhée est dans les Enfers, & le Temple du valet près du sepulchre du maistre. Bacchus le Thebain est adoré, & ses trois cousins germains, Penthéc, Acteon, & Learque sont les plus misérables de tous les hommes. En suite, le desordre s'augmentant par l'impunité, les Deesses ont failly à ton exemple; Tesmoin Tithon, Endymion, Iason, & Anchise. Mais ie laisse ces choses qui sont  
trop

trop communes, & en trop grand nombre.

**I V P I T E R.** Ne parle point de Ganimedes; car ie ne veux pas qu'on le fasche.

**M O M V S.** Ie m'en tairay pour l'amour de toy, & de l'Aigle que tu as perché iusques sur ton Thrône; Mais qui nous a amené ces beaux Dieux, Atis, Corybas & Sabaze, avec Mythrés, qui porte la Tiare & l'habit des Medes, & qui n'entend pas seulement la langue Grecque; de sorte qu'il ne sçait que respondre quand on boit à luy? Cela nous a tellement mis en mespris, que les Scythes & les Getes nous ont laissé là pour se faire d'autres Dieux; comme entr'autres vn Zamôlxis qui a esté leur esclave. Mais ce n'est encore rien, au prix des Egyptiens. Que fais-tu là, visage de chien, entortillé d'vn linge? As-tu bien l'assurance de venir aboyer dans le Ciel? Et que fait icy le bœuf Apis, avec ses Prophetes & ses Oracles? J'ay honte de parler des Singes, des Boucs, & des Cigognes; & d'autres Dieux encore plus ridicules. Comment souffrez-vous, Messieurs, qu'on leur rende les mesmes honneurs qu'à vous, & quelquefois de plus grands? Et toy, Jupiter, tu dureras-tu toujours qu'on te donne des cornes, & qu'on t'adore sous la figure d'vn Belier?

**I V P I T E R.** Veritablement; cela est vn peu scandaleux; mais ces figures sont mystericuses; &

comme tu n'y entens rien, tu n'en deurois point parler.

M O M V S. Il faut de grands mysteres, pour discernier les Dieux d'avec les Animaux; Ne le voit-on pas bien, en les regardant?

I V P I T E R. Laisse-là ces Dieux d'Egypte, il se presentera vn autre temps plus propre pour en parler, & acheue ce que tu as à dire.

M O M V S. Passons donc à Trophonius, & à Amphiloque, qui rendent des Oracles; & ce qui me fasche dauantage, c'est que le dernier est fils d'vn scelerat, qui auoit tué sa mere; & cependant il a l'insolence de prophetiser en Cilicie, où il dit tout ce qu'on veut pour deux carolus; si bien qu'il a osté la pratique à Apollon. Que dis-ie? il n'y a maintenant ni pierre ni Autel, qui ne s'en veuille mesler, lors qu'il a esté huilé, & couronné; & que pour se faire valoir, il a trouué quelque imposteur, dont le nombre augmente tous les iours. La statue de l'athlete Polydamas guerit de la fièvre à Olympie, comme celle de Theagenes en l'Isle de Thase. On sacrifie à Hector dans Ilium; & vis à vis à Protesilas dans la Querselese. Cependant ces faux Dieux, sont cause que l'on mesprise les autres; & il n'y eust iamais tant de pariures, ni de sacrileges. Voila vne petite partie de beaucoup de choses qu'on pourroit dire sur ce sujet. Mais les Dieux bastards & estran-

gers, ne me font pas tant rire que ceux qui ne sont point, & qui ne peuvent estre. Où est cette Vertu tant vantée? & ces vains noms de Destin, de Fortune, & de Nature, qui se destruisent l'un l'autre, & qui n'ont point d'autre estre que dans la ceruelle des Poëtes & des Philosophes? Cependant, ils ont tant gagné sur l'esprit du simple peuple, qu'on ne nous veut plus sacrifier; par vne fausse opinion, que quand on nous auroit immolé cent Hecatombes, la Fortune ne laisseroit pas d'exécuter l'ordre du Destin, & ce qui est ordonné à chacun, dès le point de sa naissance. Dy-moy, Iupiter, as-tu iamais veû ces Dieux? car pour moy, i'auouë franchement que ie ne les connois point, quoy que i'en aye souuent ouï parler. Mais pour mettre fin à ce discours, qui n'est desia que trop long; ie te liray si tu veux le Decret que i'ay fait sur ce suiet.

**IUPITER.** Je le veux; car tu as représenté plusieurs choses bien à propos, & qui ont besoin de reformation, pour empêcher que le desordre n'aille plus auant.

---

 DECRET DES DIEUX.

*A la bonne-heure.*

**MOMVS.** **L**Es Dieux assemblez legitime-  
 ment le septiesme du courant,  
 sous le regne de Iupiter qui presidoit, assiste  
 d'Apollon & de Neptune, où Monus seruoit  
 de Greffier; le Dieu du Sommeil a prononcé  
 cet Arrest la nuit. Sur ce qu'il nous a esté repre-  
 senté que plusieurs, tant Grecs que Barbares, se  
 sont intrus dans le Ciel, qui n'ont que le nom  
 de Dieux, & ne sont pas dignes de cet honneur;  
 & que non contents de iouir des priuileges cele-  
 stes, & de se souler de Nectar & d'Ambrosie,  
 qui sont enchetis de moitié depuis leur venue,  
 ils sont si insolens que de s'aroger les premiers  
 honneurs parmy les hommes, & de se mettre à ta-  
 ble deuant les autres; de sorte qu'il n'y a tantost  
 plus de place pour les anciens Dieux; Il a semblé  
 bon au Senat & au peuple, de conuoquer les  
 Estats vers le Solstice d'hyuer, pour remedier à  
 ce desordre, & d'essire sept Commissaires, trois  
 du regne de Saturne, autant de celui de Iupi-  
 ter, & Iupiter pour le septiesme, deuant les-  
 quels chacun sera obligé de faire ses preuues, &  
 qui ne pourront exercer leur commission, qu'ils

n'ayent presté le serment en la forme & maniere accoustumée, & iuré par le Styx, de s'acquiter bien & deuëment de leur charge, sans rien prendre, & sans rien donner à la recommandation, ni à la faueur. Ceux qui n'auront point de preuues suffisantes, seront renuoyez en leur pais, leurs Autels profanez, & leurs statuës renuerfées; & s'ils s'ingerent à l'auenir d'entrer dans le Ciel, ou sont trouuez sur le chemin, ils seront précipitez dans les Enfers. Que si quelqu'un manque à faire ces preuues, il sera condamné par deffaut. Il est ordonné aussi, que chacun à l'auenir se messera de son mestier, sans entreprendre sur celuy d'autrui; & que par consequent, Minerue ne s'ingerera plus de guerir personne, ni Esculape de rendre des Oracles; & qu'Appollon sera contraint d'opter, s'il veut estre Prophete, Medecin, ou Violon, sans faire tant de mestiers, à quoy il ne scauroit suffire. Enfin, que les Philolophes seront admonestez de ne plus faire de nouveaux noms, ni de parler de ce qu'ils n'entendent point.

I V P I T E R. Le Decret est iuste; Quiconque est de cét auis, leue la main. Mais non, à cause que dans cette assemblée il y en a plusieurs qui ont interest à ce droit, j'ordonne par prouision qu'il sera executé. Que chacun se retire où il luy plaira, à la charge de reuenir au premier mandement, & de rapporter le nom de son pere, de sa mere, & de sa

tribu, avec les titres & autres preuues de la diuinité; sans quoy il sera chassé du Ciel, quand mesme il seroit adoré parmy les hommes.

\*\*\*

## LE CYNIQUE.

### DIALOGUE

DE LYCINVS, ET D'VN PHILOSOPHE

CYNIQUE.

*C'est vne defense des Cyniques, & de leur façon  
de viure.*

LYCINVS. **P**OURQUOY portes-tu de si longs cheueux, & vne si grande barbe, & vas-tu ainsi mal vestu, & sans souliers, couchant par terre, & menant vne vie sauvage, & plustost d'vne beste que d'un homme? Pourquoi es-tu vagabond, sans t'arrester en pas vn lieu, mortifiant ton corps, & ne luy donnant iamais ce qu'il te demande? bien loin de le flatter & de luy complaire, comme font les autres.

LE CYNIQUE. C'est que ie n'ay pas besoin de beaucoup de choses, & que ie n'aime que ce qui ne couste guere, & qui ne donne pas grande peine à acquerir. Mais, dy-moy, ne

crois-tu pas que le luxe soit vn vice ?

LYCINVS. Qui en doute ?

LE CYNIQUE. Et se passer de peu , vne vertu ?

LYCINVS. Tout de mesme.

LE CYNIQUE. Pourquoy donc me voyant viure de la sorte que tu approuues , & les autres tout au contraire , ne les condamnes-tu plustost que moy ?

LYCINVS. Parce qu'il y a bien de la difference entre se passer de peu , & mener la vie que tu menes , qui est tout à fait miserable , & ne differe en rien de celle des gueux , qui sont souliours en peine de chercher à viure.

LE CYNIQUE. Veux-tu , puisque nous en sommes venus si auant , que nous espluchions tous deux ce que c'est que de la disette & de l'abondance ?

LYCINVS. Comme tu voudras.

LE CYNIQUE. Ne suffit-il pas à chacun d'auoir ce qui luy est necessaire , ou s'il luy faut quelque chose dauantage ?

LYCINVS. Non.

LE CYNIQUE. Il ne me manque donc rien ; car i'ay tout ce qu'il me faut , & par consequent ie ne suis pas pauvre ; car la pauureté est de manquer de ce dont on a besoin.

LYCINVS. Comment cela ?

LE CYNIQUE. Tu le sçauras , en considérant par le menu, pourquoy l'on a besoin de chaque chose; comme par exemple d'une maison pour se loger, d'un habit pour se vestir, & ainsi du reste. Or tu vois que ie ne m'en porte pas plus mal, pour n'en point auoir.

LYCINVS. Ie ne sçay.

LE CYNIQUE. Tu le vas sçauoir. A quoy seruent les pieds?

LYCINVS. A marcher.

LE CYNIQUE. Et ne marchay-ie pas aussi bien que toy?

LYCINVS. Il le semble.

LE CYNIQUE. Et mon corps le trouues-tu moins vigoureux que le tien? car la perfection du corps consiste dans sa vigueur; autrement, il ne feroit pas bien ses fonctions.

LYCINVS. Ie le trouue mesme plus vigoureux.

LE CYNIQUE. Tu voy donc que mes pieds ni mon corps, n'ont pas besoin de couuerture, puisque pour n'en point auoir, ils ne s'en portent pas plus mal. Car quand on a besoin de quelque chose, on souffre lors qu'on en manque. Ie ne me porte pas aussi plus mal, pour ne manger que des viandes ordinaires.

LYCINVS. Il le paroist.

LE CYNIQUE. Or si la nourriture que ie prens

prends estoit mauuaife, ie ne me porterois pas si bien ; car la mauuaife nourriture ruine la santé?

LYCINVS. Il est vray.

LE CYNIQUE. Puisque cela est, pourquoy donc condamnes-tu ma façon de viure, & la trouues-tu si miserable? veû qu'elle n'altere point mon corps, mais l'entretient en santé & en vigueur.

LYCINVS. Parce qu'elle est contraire à la Nature, que tu prends pour regle? Car cette bonne mere a donné les biens de la Terre aux hommes, non seulement pour en iouir; mais s'il faut ainsi dire, pour s'en rejoyir; & tu te priues volontairement d'une grande partie; Tu te contentes de boire de l'eau, tu manges de tout comme les chiens, & tu ne te couches pas plus mollement qu'eux; Tu vas tout nud ou mal vestu, & si tu es sage en faisant cela, la Nature ne l'est pas, d'auoir fait ce qu'elle a fait. Car elle a donné la laine aux troupeaux pour te vestir, & la plume aux oiseaux pour te seruir de couffin; les raisins aux vignes, pour te produire vn breuuage delicieux, & les autres choses de mesme, qui seruent à la vie humaine, sans parler des Arts, qui sont vn present du Ciel. En vn mot, elle a couuert nostre table de toutes sortes de mets; elle nous a donné de quoy bastir pour nous mettre à couuert des iniures de l'air & des saisons; & nous a fait cent presens, qui ne sont pas seulement pour

la nécessité, mais pour la volupté ; de sorte que c'est estre miserable, que d'estre priué de tous ces biens ; mais de s'en priuer volontairement, c'est estre fou.

LE CYNIQUE. Mais, dy-moy, si vn grand Prince faisoit vn magnifique festin, où il y eust des viandes aprestées pour toutes sortes de personnes, grands & petits, riches & pauvres, foibles & forts, sains & malades, ne condamnerois-tu pas vn homme qui voudroit manger de tout ? & ne trouuerois-tu pas plus sage, celuy qui se contenteroit de manger ce qui seroit conforme à son humeur & à sa condition, sans estendre la main par tout, pour manger la part des autres ?

LYCINVS. Sans doute.

LE CYNIQUE. Veux-tu maintenant que nous fassions l'application de cet exemple, ou s'il est assez visible. Car vous ressemblez à ces gourmans qui mangent la part d'autrui avec la leur ; puis que sans vous contenter de ce qui vous est nécessaire, vous alléz chercher iusques dans les pais estrangers, la matiere du luxe & de la debauché, & fouillez les terres & les mers, pour ioindre le superflu au nécessaire. Cependant, ces choses vous coustent plus qu'elles ne valent ; & pour ne vous pouuoit passer de peu, vous vous donnez bien de la peine inutilement. Considerez, ie vous prie, combien toutes ces su-

perfluitez vous tourmentent ? Combien elles engendrent de haines, de rancunes, de diuifions, de meurtres, & d'empoifonnemens ? Pour cela, le fils dresse des embufches à fon pere, la femme à fon mary, les amis à leurs amis. Cependant, ces riches eftofes peſent dauantage, & n'eſchauffent paſtant ; & ces Palais ſi ſomptueux & ſi dorez, ne deffendent pas ſi bien contre les iniures de l'air ; mais ſont plus froids en Hiuier, & plus chauds en Eſté. On ne boit pas plus fraiſchement, mais plus dangereuſement, dans ces vaſes precieux ; & l'on ne dort pas mieux dans ces lits d'or & de pourpre ; au contraire, la plupart du temps on n'y peut dormir. Tout ce grand amas de ſauces & de ragouts n'apaise pas mieux la faim, mais nuit beaucoup plus à la ſanté. Dirons-nous les maux que cauſent les autres debauches, quoy qu'il n'y ait rien de ſi aiſé, que de contenter la Nature ? Mais on ſe plaiſt à faire ſeruir toutes les choſes à vn autre vſage qu'elles ne ſont deſtinées. Il eſt trop naturel d'aller à pié, & de ſe ſeruir de ſes iambes, il faut aller à cheual ou en chaize, & ſe faire porter ſur les eſpaules des hommes, qu'on fait ſeruir comme de beſtes de voiture. Apres, on ſ'eſtime heureux, par cette extrauagance ; mais tout ce qui n'eſt pas naturel, eſt dangereux ou ſuperflu ; & à faute de faire exercice, le corps n'en eſt

pas si sain, ni les membres si vigoureux. Que diray-je du luxe, qui se sert de la chair d'un poisson, à teindre des vestemens, comme si la Nature l'auoit fait pour cela ? C'est à peu près comme qui feroit seruir de pot, vne tasse. Mais ie n'aurois iamais fait, si ie voulois conter toutes les choses où le luxe s'estend, aussi bien que toutes les maladies qu'il cause, & tous les maux qu'il engendre. Et puis tu me condamnes, de ce que ie fais, comme celuy qui estant à ce superbe festin, se contentoit de manger ce qui estoit deuant luy, sans estendre la main à toutes les viandes, & tu m'accuses de viure en beste, qui est vn reproche que tu pourrois faire aux Dieux, qui se passent encore à moins que moy ? Mais considere que c'est vne imperfection, de ne se pouuoit passer de peu : Il faut plus de choses aux malades qu'aux sains, aux femmes qu'aux hommes, aux enfans qu'à ceux qui sont en âge parfait. En vn mot, ce qui est de plus excellent dans la Nature, se passe tousiours de moins; c'est pourquoy, les Sages n'ont besoin que de peu de chose, & les Dieux de rien du tout. Crois tu qu'Hercule qui faisoit la felicité des autres, & regnoit par tout où il alloit, fust miserable, pour ne rien posseder, & pour aller comme moy à demy nud ? Thesée qui l'imitoit, n'estoit-il pas Roy des Atheniens, & fils à ce qu'on dit, de

Neptune? Cependant, il marchoit pieds nuds, & se laissoit croistre le poil & la barbe, sans souffrir non plus qu'un lyon genereux, qu'on le depouillast des marques de sa valeur. Car c'est un present que la Nature nous a fait, pour nous distinguer des femmes, qui ont la peau plus douce & plus delicate; c'est pourquoy les Anciens en vsoient ainsi; & comme ils estoient hommes, ils le vouloient paroistre. Ne trouue donc pas estrange; si ie veux imiter ces Heros; plustost que de petits effeminez, qui ne scauroient demeurer comme la Nature les a faits; & qui prennent les vices des femmes, aussi bien que leur ressemblance. Pour moy, j'aimeirois mioux auoir les pieds de corne comme Chiron; coucher par terre comme les lyons, & manger de tout comme les chiens, que de leur ressembler. Que la terre me serue de liect; & le Ciel de couuerture; Que tout le monde soit ma maison; & toutes sortes de viures, mon aliment; Que le pernicieux desir d'amasser, soit bien loin de moy, puis qu'il est cause de tous les maux. En un mot, que ie souffre plustost la disette, que d'aimer la superfluite. Moila mon humeur; qui est bien estoignee de celle du peuple. Ne t'estonnes donc point, si estant si dissemblables, nous viuons diuersement. Les Acteurs prennent diuers habits, selon les diuers personnages qu'ils representent; Et tu ne veux

*C'est que le long poil sert d'ornement au lyon.*

pas que l'homme de bien ait quelque marque particuliere qui le fasse reconnoître? Que s'il en veut vne pour les vestemens, il ne peut choisir d'habit qui luy vienne mieux que le mien, & qui soit plus contraire au luxe & à la mollesse. Mais maintenant, les hommes s'habillent comme les femmes, se couchent mollement, se traitent delicatement, se vestent lâchement, marchent aussi negligemment, où plustost ne marchent point; mais sont toujours chargez sur quelque chariot, ou sur quelque beste de voiture, comme du bagage. Pour moy, ie me fers de mes iambes, à ce à quoy la Nature les a destinées; & i'ay cette obligation à ma pauvrete, que ie supporte le chaud & le froid; sans grand déplaisir. Mais vostre felicité vous rend toutes choses insupportables; Vous condamnez le présent, regettez le passé, apprehendez l'avenir, souhaitez tout ce que vous n'avez point; Vous voulez auoir chaud, quand il fait froid, froid quand il fait chaud; toujours chagrins & dégouster comme des malades; car le vice fait en vous, ce que fait en eux la maladie. Ce qui m'estonne le plus, c'est qu'estant si miserables, vous voulez corrompre les autres, & les rendre compagnons de vostre misere. Vous ne faites rien d'ordre, & avec regle; mais vous vous laissez emporter au torrent des passions & des voluptez, qui vous entraînent où il leur plaît,

comme celuy qui estoit monté sur vn cheual fort en bouche; & qui disoit à ceux qui luy demandoient où il alloit? où il plaira à celuy-cy. Mais vous n'estes pas emportez par vn seul; vous estes emportez par plusieurs, tous furieux & indomtez; la cruauté, la colere, la vangeance, l'ambition, l'auarice, la volupté, qui vous precipitent dans des abismes, sans que vous vous en apperceuiez qu'apres vostre cheute. Mon manteau deschiré, dont tu te moques, & ma chevelure negligée, me conseruent la paix, la seureté, & la liberté. Ce sont eux qui me sauuent de l'entretien d'un sot & d'un ignorant, & particulièrement de celuy d'un voluptueux, à qui ma pauureté fait horreur. Mais ceux qui aiment l'honneur & la vertu, n'en ont point de honte; & ce sont ceux-là dont j'aime la conuersation. Car ie ne me plais pas à faire la cour aux Grands, & ie m'estime leur faste & leur pompe. Enfin, que celuy qui desdaigne mon habillement, sçache que c'est celuy des Dieux; & qu'on ne les adoreroit pas, si on les voyoit veltus & pavez en Courtisans.

---

*Il y a icy à l'Original vn Traité DV FAISEUR DE SOLEICISMS; qui contient diuerses fautes contre la langue Greque, que Lucien reprend en ce manuais*

*Grammairien. Mais outre que cela n'a aucun v'sage en nostre langue, il ne peut pas seulement y estre traduit; & ne seroit pas entendu, comme le reconnoissons ceux qui auront recours à l'Original. Et il n'y a point icy de grace particuliere, qui merite qu'on l'ajuste à nostre air, & qu'on le vende par equivalent.*

*L'Amou-  
reux de sa  
Patrie.*

PHILOPATRIS,

O V

LE CATECHVMENE.

DIALOGVE.

DE CRISTIAS ET DE TRIE'PHON.

*On doute qu'il soit de Lucien. Du reste, il contient des railleries contre les premiers Chrestiens, & quelques-vnes contre le Christianisme; mais il ne faut pas s'estonner, si parlant mal de sa Religion, il ne dit pas du bien de celle des autres.*

TRIE'PHON. **Q**U'as-tu, Critias, que tu es baissant la veuë, & resuant profondément; tout morne & pensif, comme vn homme qui couue vn mauuais dessein; Hecate t'est-elle apparüe, ou si Cerbere t'a aboyé? En effet, tu ne serois pas plus interdit, quand l'Vniuers seroit menacé d'vn second deluge? Respond-moy, c'est à  
toy

PHILOPATRIS, OV LE CATEC. 559

toy que ie parle : Ne m'entens-tu pas crier ? Es-tu sourd, ou en colere ? Et attens-tu que ie te tire par l'oreille, & que ie te resueille de ton assoupissement ?

**CRITIAS.** Ie resue à vn discours qui m'estonne ; & ie boûche mes oreilles, pour n'en plus ouïr de semblable, de peur d'estre pétrifié comme Niobe, ou transporté de fureur comme Cleombrote d'Ambracie, qui se precipita, après auoir leu le Traité de Platon, de l'immortalité de l'Ame.

**TRIEPHON.** Il faut que tu ayes eu d'estran- ges visions, pour estre ainsi esperdu, toy qui ne fais que rire de toutes les extrauagances des Poëtes, & de toutes les resueries des Philosophes.

**CRITIAS.** Tout beau, Triéphon, ne me presse pas dauantage, i'auray esgard à tes remontrances.

**TRIEPHON.** Tu repasses, sans doute dans ton esprit, quelque chose de grand & d'important, & peut-estre quelque mystere ; car tu as la couleur toute changée, & les regards de trauers, & tu vas deçà & delà, sans prendre garde à ce que tu fais ; Mais repren vn peu tes esprits, & conte moy ton auanture, pour te soulager.

**CRITIAS.** Retire-toy, que l'esprit ne t'enleue d'icy, & ne t'emporte par l'air, pour tomber encore quelque part, & donner ton nom à quelque Ocean inconnu. Car ie suis tout plein

des refueries & des impostures, que ie viens d'entendre.

**TRIEPHON.** Ie veux bien me retirer ; mais tasche cependant à te descharger l'estomach.

**CRITIAS.** Fy, fy, fy, de toutes ces fadaïses, qui me font mal au cœur : Arriere toutes ces impertinentes pensées, & toutes ces esperances vaines.

**TRIEPHON.** Courage, te voila vn peu déchargé, il est sorty vne grosse vapeur de ton estomach, dont le Ciel est presque obscurcy : Quelles tenebres tu auois là dedans ? Il faut que tu ayes eu autant d'oreilles que la Renommée, pour ouïr tant de choses à la fois, & ie ne sçay si tu n'en auois point iusqu'au bout des ongles.

**CRITIAS.** Cela ne seroit pas impossible, Triéphon. Car on nous conte encore des choses bien plus estranges : Des enfans sortis de la cuisse ou de la teste, des hommes changez en femmes, & des femmes en oiseaux. En vn mot, la vie est toute pleine de prodiges, si l'on en veut croire les Poëtes. Mais puisque tu veux sçauoir mon auenture, allons prendre le frais sous ses arbres, & nous remettre l'esprit, par le doux chant des oiseaux, & l'agreable murmure de ce ruisseau.

**TRIEPHON.** Allons, mais ie crains que ce que tu as ouï, ne soit quelque enchantement, & qu'au seul recit ie ne deuienne quelque marbre, ou quelque statuë.

**CRITIAS.** Cela ne t'arriuera pas, ie te le iure par Iupiter.

**TRIEPHON.** Tu m'estonnes, de t'ouïr iurer par vn Dieu qui ne sçauroit punir les parjures.

**CRITIAS.** N'a-t-il pas foudroyé Salmonée & les Titans, comme il se voit encore, par les épithetes que les Poëtes luy donnent.

**TRIEPHON.** Tu dis ce qui luy est auantageux; mais tu ne dis pas les dangers qu'il a courus dans ses diuerses metamorphoses, & la honte que ce luy est d'engendrer tantost par la teste, tantost par la cuisse; pour ne point parler de ses amours avec Ganymede, & de ses débauches chez les Ethiopiens, où il est quelquefois douze ou quinze iours à boire, sans aucun respect de sa dignité.

**CRITIAS.** Veux-tu que ie te iure par Apollon, qui est tout ensemble, & Prophete & Medecin.

**TRIEPHON.** Qui! cét imposteur, qui par ses Oracles trompeurs, a perdu Crésus & ceux de Salamine, avec vne infinité d'autres!

**CRITIAS.** Par Neprune donc, porte-trident, qui fait trembler la terre quand il luy plaist, & qui mene plus de bruit luy seul, que cent autres, tant il se tempeste & se demene.

**TRIEPHON.** C'est vn infame, qui débaucha la fille de Salmonée, & qui fut cause que Vulcain

déla Mars, lors qu'il le surprit en adultere avec Venus; & qu'il les prit tous deux comme au trebuchet.

CRITIAS. Et Mercure?

TRIEPHON. Laissons-là ce maquereau, qui n'est pas plus sage que son Maistre.

CRITIAS. Il faut donc laisser aussi Mars & Venus, qui ne sont pas en meilleure reputation; & prendre à tesmoin Pallas, cette sage & vaillante fille, qui porte dans son escu la teste de la Gorgone, & qui a défait les Geans. Tu n'as rien à dire contr'elle.

TRIEPHON. Pourquoi non, si tu me veux respondre?

CRITIAS. Dy ce que tu voudras.

TRIEPHON. A quoy luy sert la teste de Meduse?

CRITIAS. A espouvanter ses ennemis, & à porter la victoire où il luy plaist.

TRIEPHON. Que n'inuoques tu donc la Gorgone plustost qu'elle, puisque c'est ce qui la rend terrible.

CRITIAS. Elle ne peut nous deffendre de loin, comme les Dieux; & il la faudroit porter sur soy.

TRIEPHON. Qui estoit cette Gorgone? car ie ne suis pas sçauant comme toy dans ces mysteres?

CRITIAS. C'estoitvne belle fille, à qui le braue Persée, qui estoit grand Magicien, coupa la teste, apres l'auoir enchantée par des sortileges; & les Dieux l'ont prise depuis, pour s'en seruir de bouclier.

TRIEPHON. Mais que faisoit-elle ? le mestier de Courtisane, en public ou en particulier ?

CRITIAS. Non, par le Dieu inconnu des Atheniens; car elle demeura vierge iusqu'à la mort.

TRIEPHON. Si la teste d'une vierge auoit tant de force, ie t'en eusse raporté de l'Isle de Candie, qui est si fameuse par le sepulcre de Iupiter, où l'on montre les vallons tousiours verdoyans, qui luy ont seruy de retraite; & les Poëtes m'eussent preferé à Persée, qui n'en auoit qu'une; car i'en pouuois rapporter plusieurs, à cause du massacre qui s'y est fait.

CRITIAS. Mais tu ne sçais pas les paroles ni les mysteres dont il se faut seruir, pour cela ?

TRIEPHON. Si il la fit mourir par enchantement, il la pouuoit faire reuiure aussi; mais ce sont-là des fables mal digerées. C'est pourquoy, si tu m'en croy, nous laisserons-là & Minerue & la Gorgone.

CRITIAS. Et Iunon, qui est femme & sœur de Iupiter, qu'en dis-tu ?

TRIEPHON. Passons aussi cette incestueuse, tousiours preste à faire l'amour,

CRITIAS. Par qui veux-tu donc que ie te iure?

TRIEPHON. Par le Pere celeste, Eternel, & Tout-Puissant; Par le Fils, issu du Pere; Par le S. Esprit, procedant du Pere; Vn de trois, & de trois vn. C'est là le vray Dieu, & le Souuerain qu'il te faut adorer.

CRITIAS. La Diuinité est donc vn nombre, & vn secret d'Arithmetique, tel que celuy de Nicomaque le Gerasenien: & ie n'entens point tes trois d'vn, & ton vn de trois. Est-ce le fameux *Quatre* de Pytagore, ou le nombre de 8. & de 30.

TRIEPHON. Il ne faut pas diuulguer ces mysteres, mais ie t'apprendray, si tu veux, ce que c'est que cet Vniuers: Comment, & par qui il a esté formé, ainsi que me l'a enseigné ce Galiléen chauue au grand nez, qui a esté rauy au troisieme Ciel, où il a appris des choses merueilleuses. Car i'estois auparauant comme toy: mais il m'a renouellé par le Baptesme, & racheté des Enfers, pour me mettre dans le chemin des Bienheureux. Et si tu me veux croire, ie te feray veritablement homme.

CRITIAS. Parle, diuin Triéphon: car ie suis saisi d'une sainte horreur, & s'approche de ces mysteres avec crainte.

TRIEPHON. As-tu iamais leu la Comedie d'Aristophane, intitulée *les Oiseaux*, qui porte, Qu'au commencement estoit la Nuit, le Cahos,

## OV LE CATECHVMENE. 367

& le noir Erébe, avec l'ample Tartare; sans qu'il y eust ni Terre, ni Ciel, ni Air.

CRITIAS. Je sçay cela; & qu'arriua-t-il en suite?

TRIE'PHON. Les lumieres furent dissipées par vne lumiere inuisible, incorruptible, incomprehensible; & le Cahos dissous d'une seule parole, qui fonda la terre sur les eaux, comme l'a dit ce Begue, estendit le Firmament, forma les Estoi- *Moïse* les fixes, & donna le cours aux Planettes que tu adores comme des Dieux, Qui orna la terre de fleurs, & crea l'homme du neant: C'est cet Esprit qui est dans le Ciel, d'où il contemple les justes & les injustes, & escrit en vn liure toutes les actions des hommes, pour rendre à chacun selon ses œuures, au iour qu'il a déterminé.

CRITIAS. Mais escrit-il aussi les Destins que filent les Parques? Car Homere dit que leurs ordres sont inuiolables, & que toute la puissance de Iupiter n'en pût exempter Sarpedon, dont il pleura la perte avec des larmes de sang. Il tesmoigne en vn autre endroit, que tous les changemens qui arriuent dans la vie, sont predestinez; & que tout ce que nous auons à faire & à souffrir, nous est ordonné en naissant. Car il attribue à la force du Destin; les erreurs d'Ulysse, & la raison pourquoy Eole qui l'auoit si bien receu, ne le ramena pas en son país: C'est

166 PHILOPATRIS,

pourquoy tu dois reuerer les Parques, quand tu aurois esté rauy dans le Ciel avec ton Maistre, & instruit dans ses mysteres.

TRIEPHON Mais comment ce Poëte dit-il en vn autre endroit, que le Destin est douteux; & qu' Achille demeurant à Troye, mourroit glorieusement; ou qu'il viuroit sans honneur, s'il retournoit en sa Patrie; Qu'Euquenor sçauoit ses Destins auant que partir, & qu'il auoit appris de son pere, qu'il mourroit de maladie en son païs, ou par la main des Troyens, dans le camp des Grecs. l'ajousteray à cela, si tu veux, ce que Iupiter dît à Egysthe, qu'il luy estoit ordonné de viure long temps, s'il pouuoit échapper les embusches d' Agamemnon; mais qu'il periroit, s'il alloit commettre adultere. l'en dirois bien autant que luy; Si tu tuës ton prochain, tu mourras; sinon, l'on te laissera en vie. Ne voy tu pas combien les fantaisies des Poëtes sont trompeuses & incertaines? Laisse donc toutes ces choses pour te faire escrire dans le Ciel, au liure des Bien-heureux.

CRITIAS. Tu as raison; mais répon-moy? Ce qui se passe en Scythie, est-il escrit aussi dans le Ciel?

TRIEPHON. Ouï, puisque Christ a esté parmy les Nations.

CRITIAS. Il faut qu'il y ait bien des escriuains

uains dans le Ciel , pour tenir registre de tout ce qui se passe icy bas.

**TRIEPHON.** Tout beau, n'aye point de sentimens indignes de la Diuinité ; mais comme Catechuméne, souffre que ie t'instruise, si tu veux viure eternellement. Si Dieu a estendu le Ciel comme vne peau, fondé la terre sur les eaux, formé les Astres, & tire l'homme du neant, pourquoy trouues-tu estrange qu'il ait soin de ce qu'il a fait? Si tu auois establi quelque petite Republique, tu voudrois bien sçauoir tout ce qui s'y passe. A plus forte raison, celuy qui a créé l'homme, doit sçauoir tous ses secrets. Car pour vos Dieux, ils passent pour des Chimeres dans l'esprit des sages.

**CRITIAS.** Ie le croy : mais tes discours m'ont fait tout le contraire de ce qui arriua à Niobe ; car de statue, ils m'ont rendu homme: C'est pourquoy ie te iure par ce Dieu, que ie ne te feray aucun mal.

**TRIEPHON.** Si tu m'aimes, ta parole ne fera point contraire à ta pensée: Mais dy-moy, enfin, ce que tu as ouï d'admirable, afin que ie l'admire à mon tour ; & que ie sois changé en vn autre homme, non pas pour perdre la parole comme Niobe, mais plustost pour l'aller publier par tout, comme Philoméle.

**CRITIAS.** Cela n'arriuera pas, ie te le iure par le Fils issu du Pere.

TRIEPHON. Parle , après en auoir receu la puissance de l'Esprit , ie t'entendray paisiblement.

*Ou, grand  
cheuin.*

CRITIAS. I'estois allé dans la grand' rue acheter quelque chose dont i'auois besoin , lors que ie vis vne troupe de gens assemblez , qui chuchetoient à l'oreille les vns des autres : & ie iettay les yeux par tout , pour voir si ie n'y reconnoistrois personne qui me pût apprendre ce que c'estoit ; lors que i'apperceus le Politique Craton , qui auoit esté mon camarade en jeunesse , & avec qui i'ay souuent fait la desbauche :

TRIEPHON. Ie sçay qui tu veux dire , c'est le Commissaire des Tailles ; & que dit-il ?

*Ou, veni-  
flant.*

CRITIAS. Ie m'approchay de luy , après auoir fendu la presse ; & l'ayant salué , i'entr'ouis vn petit vieillard tout cassé , nommé Caricéne , qui commença à dire d'vne voix gresse , & parlant du nez , après auoir bien toussé & craché , pour tirer vn flegme jaune du creux de son estomach : Celuy dont ie viens de parler , dit il , payera les restes des tributs , acquittera toutes les debtes tant publiques que particulieres , & recevra tout le monde , sans s'enquerir de sa profession. Il dit plusieurs autres telles fadaïses , avec applaudissement du peuple , amoureux de la nouueauté. Vn autre , nommé Chleuocarme , sans chapeau ni souliers , & couuert d'vn meschant manteau ,

parloit entre ses dents; & ce fut vn homme mal vestu qui venoit des montagnes & qui auoit la teste rase qui m'en fit apperceuoir. Ce Chleuo- carme, dis-je, applaudissant au discours de Caricène, dit que le nom de ce Libérateur estoit escrit dans le Theatre en lettres hieroglyphiques, & qu'il couuroit d'or le grand chemin. Ces songes, dis-je, Messieurs, selon la doctrine d'Aristandre & d'Artemidore, ne vous pronostiquent rien de bon: car il faut prendre tout le contraire, & croire que les debtes de l'vn multiplieront, & que l'autre n'aura pas vn sou. On diroit que vous vous estes endormis sur le rocher de Leucade, ou en l'Isle des Songes, de faire de semblables resveries si proche de la nuit. Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance: mais me tournant vers Craton, N'ay-je pas bien deuiné, luy dis-je, & suiuant la regle de ces grands Interpretes des songes. Tais-toy, me dit-il, Critias; car si tu veux m'escouter, ie t'apprendray de grands mysteres, & des predictions qui ne sont pas fabuleuses; mais qui auront leur accomplissement vers le mois qu'on nomme Melori. Comme i'eus ouï cela, & reconnu que ces gens auoient la ceruelle mal faite, ie rougis & me retiray tout chagrin, accusant en moy-mesme Craton. Mais l'vn d'entr'eux qui auoit le regard farouche, me tira par le manteau, croyant que

*On, comme  
me montra,  
etc.*

ie fusse des leurs, & me persuada à la mal heure, à l'instigation de cette ancienne Diuinité, de me trouver à leur assemblée. Car il disoit qu'il scauoit tous leurs mysteres. Nous auions desia passé le seuil d'airain & les portes de fer, comme dit le Poëte, lors qu'après auoir grimpé au haut d'un logis, par vn escalier tortu, nous nous trouuâmes, non pas dans la sale de Menelaüs, toute brillante d'or & d'yoire; aussi n'y vismes-nous pas Helene: mais dans vn meschant galetas, où contemplant tout, comme ce jeune estrangier dans Homere, i'apperceus des gens passés & defaits, courbez contre terre, qui n'eurent pas plustost ietté leurs regards sur moy, qu'ils m'aborderent tout ioyeux, pour scauoir quelque mauuaise nouvelle: car ils se plaisent à cela, & n'annoncent que des choses tristes & qui font horreur, comme les furies sur le Theatre. Après auoir donc quelque temps chucheté ensemble, ils me demanderent qui i'estois, parce que ie leur paroissois Chrestien. Il y en a peu qui le soient, à ce que ie voy, leur dis-je; & là dessus ie leur dis mon nom & mon país, qui estoit le mesme que le leur. Alors, ils me demanderent des nouvelles du monde, comme s'ils n'en eussent pas esté; & ie leur respondis que tout alloit bien, & que l'aduenir ne donnoit que de belles esperances. Mais fronçant le sourcil, ils me dirent que non,

*On, de bon-  
naire.  
Voyez les  
Remarques.*

& qu'il se couuoit quelque mal, qui estoit tout prest à esclore. Je feignis de m'accorder à leurs sentimens, & leur dis : Pour vous, Messieurs, qui estes desia dans le Ciel, vous découvrez bien mieux de là haut tout ce qui se passe icy bas, que nous ne faisons nous autres pauvres mortels. Mais encore, comment vont les choses de ce pais-là ? N'arriuera-t-il point bien-tost quelque éclipse de Soleil, par l'interposition de la Lune ? Mais regarde-t-il Iupiter de trauers ? & Saturne le Soleil en diamètre ? Ne se fera-t-il point quelque conjunction de Mercure & de Venus, qui produira des hermaphrodites, qui sont ceux que vous aymez, & qui enuoyera de la gresle & des orages, qui apporteront la peste ou la famine ? Ce grand vaisseau suspendu, qui enferme le tonnerre, ne creuera-t-il point sur nos testes ? Là dessus, comme s'ils eussent eu cause gagnée, ils commencerent à debiter les choses où ils se plaisent. Que les affaires alloient changer de face, Rome se troubler de diuisions, & nos Armées estre deffaites. Alors, ne me pouuant plus contenir, non plus que de l'eau qui boult, ie m'escrie, O pauvres mal-heureux ! ne vous esleuez point de paroles, de peur d'irriter les lions qui ne respirent que le sang & le carnage ; & que les maux que vous annoncez à vostre Patrie, ne retombent sur vostrestes. Car vous n'avez pas appris cela dans le Ciel,

& n'estes pas fort versez dans l'Astrologie. Que si vos Prophetes vous l'ont dit, vous estes encore plus miserables de les croire. Car ce sont des contes de vieille, dont on fait peur aux petits enfans.

TRIEPHON. Et que te respondirent ces Messieurs à teste rase, & l'esprit de mesme?

CRITIAS. Ils passerent cela doucement, avec leurs eschapatoires ordinaires : Qu'ils voyoient toutes ces choses en songe, après auoir ieusné dix Soleils, & passé les nuits à chanter leurs Hymnes & leurs Cantiques.

TRIEPHON. Et que leur respondis-tu? car cela le meritoit bien.

CRITIAS. Ce qu'on a coustume de leur dire; Que tout ce qu'ils alleguent, ne sont que des songes. Alors, avec vn faux soufrire, s'estant vn peu auancez hors de leur banc: Si vous ne vous y prenez d'vne autre sorte, leur dis-je, Messieurs les Celestes, vous ne decouurirez iamais la verité; mais embabouinez de vos resueries, vous debiterez des choses qui ne sont point, & qui ne furent iamais. Cependant, vous auez en horreur ce qui est bon, & vous ne vous plaisez qu'à ce qui est mauuais; mais vous n'auancez rien par là. Quittez de bonne-heure ces impertinens conseils, & toutes ces pensées extrauagantes, aussi bien que ces faux Oracles, de peur qu'on ne vous chasse comme des gens qui pronostiquent des

maux à leur Patrie, & qu'on ne vous fasse peut-estre pis. Alors, ils commencerent tous ensemble à me reprendre ; car ils disent qu'ils sont animez d'un mesme esprit ; & si tu veux, ie t'ajousteray ce qu'ils me dirent, qui me rendit muet comme vne statuë, iusqu'à ce que tes discours m'ont ressuscité.

**TRIEPHON.** Ne me debite pas dauantage de ces sottises ; car il me semble que i'enfle comme ceux qui ont auale du poison, ou qui ont esté mordus de quelque beste venimeuse ; & si ie ne prens quelque breuuage qui me fasse reposer & oublier tout cela, le seul souuenir m'en demeurant dans-l'esprit, est capable de me causer bien du mal. Laisse-les donc là, commençant ton Oraison par le Pere, avec le Cantique ordinaire à On, celebre. la fin. Mais ne voy-je pas Cleolaüs tout eschauffé, qui marche à grand pas, comme s'il auoit bien haste ; l'appellerons nous ?

**CRITIAS.** Pourquoi non ?

**TRIEPHON.** Passes-tu ainsi deuant tes amis, sans les saluër, & leur dire quelque bonne nouvelle, si tu en as.

**CLEOLAVS.** Dieu garde le couple des vrais amis.

**TRIEPHON.** Qu'as-tu, que tu es ainsi hors d'haleine ? Ya-t-il quelque chose de nouveau ?

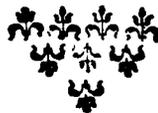
**CLEOLAVS.** L'orgueil des Perles est abatu,

*Il semble  
que ce soit  
sous Ira-  
nian.*

& Suse assujettie à nostre Empire. Toute l'Arabie suiura ce triomphe.

CRITIAS. Voilà comme Dieu aime les gens de bien, & augmente tous les iours leurs auantages. Je me resiouis de ces nouvelles; car i'estois en peine de ce que ie laisserois à mes enfans. Tu connois mes affaires, comme ie fais les tiennes, & tu sçais que ie ne suis pas riche; mais ils auront assez de bien dans les victoires de nostre Empereur: car rien ne nous manquera sous vn regne si heureux, & nul ennemy ne viendra troubler nostre repos.

TRIEPHON. Et moy, ie laisseray aux miens en partage, la cheute de Babylone, avec la captiuité des Perfes, & la conqueste de l'Egypte. Les courses des Scythes seront reprimées, & s'il plaist à Dieu, finies pour iamais. Pour nous, adorons le Dieu inconnu des Atheniens, que nous auons descouuert; & esleuant les mains au Ciel, rendons-luy grace d'auoir esté rendus dignes d'estre assujettis à vne telle puissance. Laissons reuer les autres tout leur saoul: C'est dequoy Hippoclide ne se soucie point, comme dit le Prouerbe Grec.





# C A R I D E' M E.

O V

## LA LOVANGE DE LA BEAVTE'.

*Le titre sert d'Argument. Du reste, cette piece est des moindres de Lucien, si tant est qu'elle soit de luy.*

HERMIPE. **C**OMME i'estois allé hier au faux-bourg pour prendre l'air, & trauailler à quelque chose que i'auois dans l'esprit, ie rencontray Proxéne, & luy demanday, selon la coustume, d'où il venoit, & où il alloit. Il me dit qu'il venoit là pour se diuertir, par la beauté de la campagne, au sortir de chez Androclés, qui les auoit traittez magnifiquement au sacrifice d'action de grace qu'il auoit fait à Mercure, pour auoir remporté le prix de l'éloquence, à la feste de Iupiter. Il dit qu'entr'autres choses, on y auoit fait la louange de la Beauté; mais qu'il n'auoit pas la memoire assez bonne, pour se souuenir de tout ce qu'on auoit dit, & que ie pourrois l'apprendre de toy.

CARIDÈME. Il est vray que i'y estois, & que ie celebray comme les autres ses louanges; mais i'aurois bien de la peine aussi à te les rapporter, à cause qu'on ne s'entend pas l'vn l'au-

DD dd

tre dans ces grands festins; outre que la desbauche ne contribuë pas fort à la mémoire. Je ne laisseray pas pourtant de te redire ce dont il me souuiendra.

**HERMIFE.** Dy-moy auparauant qui en estoit, & comme Androclés remporta le prix, afin que ie t'aye l'obligation toute entière?

**CARIDE' ME.** Les conuiez estoient ses parens & ses amis; mais ceux qui parlerent sur le sujet de la Beauté, furent Philon, Aristipe, & moy. Du reste, il remporta la victoire par la louange d'Hercule, qu'il auoit faite, à ce qu'il dit, par vn auertissement qu'il eut en songe; & son Competiteur Diotime de Megare, récita celle de Castor & de Pollux, qu'il auoit faite aussi pour leur rendre grace d'vn peril qu'il auoit eschapé sur mer, où ils se montrèrent sur la hune, au plus fort de la tempeste.

**HERMIFE.** Ne passe pas outre, que tu ne m'ayes dit la raison qui vous obligea à entreprendre ce discours.

**CARIDE' ME.** Tu retardes toy-mesme ta curiosité. Ce fut le beau Cleonyme qui estoit présent, & qui paroist auoir de l'esprit; car il escoutoit attentiuement tout ce qu'on disoit. Comme il estoit donc à table entre son oncle Androclés & moy, plusieurs ne pouuoient s'empescher en le regardant, de dire quelque chose

à sa loüange ; de sorte que nous eufmes honte , nous qui faisons profession d'éloquence , de nous taire & de laisser parler les autres. Mais parce qu'il n'eust pas esté honneſte de louer ce jeune-homme en ſa preſence, nous priſmes ſujet de parler de la Beauté en général ; non pas par diſcours interrompus , comme on auoit fait, mais par des harangues continuës. Philon donc, s'il m'en ſouuient bien , commença ainſi ; Puis-que tout ce que nous diſons & que nous faisons, a quelque ſecret rapport à la Beauté ; car nous ne le dirions , ni ne le ferions pas , ſi nous ne le trouuions beau , il ſeroit iniuſte de ne point parler d'une choſe qui eſt le ſujet de toutes nos paroles, & de toutes nos actions. Pour encourager donc les autres par mon exemple, à publier ſes loüanges, ie diray que c'eſt vn bien que peu de gens poſſèdent ; mais que chacun veut poſſéder, & qui n'a pas ſeulement fait des Deeſſes de perſonnes mortelles, mais qui a mis les hommes meſmes dans le Ciel. Pélops fut admis à la table des Dieux, pour ſa beauté ; & pour le meſme ſujet Ganymède rauy par Iupiter, qui non ſeulement transporte ce qui eſt beau dans le Ciel, mais deſcend luy-meſme en terre pour en jouir. Ne s'eſt-il pas changé en Cygne pour Lédæ, & en Taureau pour Europe ; mais ſans parler de ſes autres metamorphoſes, il prit la

figure d'un homme lors qu'il voulut engendrer Hercule, qui est l'exemplaire de la Vertu. Ce qui est de plus estrange en cela, & de plus avantageux pour la Beauté, c'est que luy qu'on dépeint si fevere, qu'il fait trembler tous les Dieux & Iunon mesme, se rend si doux & si traittable en faueur de ce qui est beau, qu'il se despoille non seulement de sa foudre & de ses éclairs, mais de sa qualité mesme, de peur de l'espouuanter, & prend la forme qu'il croit luy estre la plus agreable. Mais de peur qu'on ne croye que ce discours ne contienne plustost vne secrette accusation de Iupiter, qu'une loüange de la Beauté, ie feray voir la mesme chose des autres Dieux. Neptune fut espris de la beauté de Pelops, Apollon de celle d'Hyacinthe, Mercure de celle de Cadmus. Les Deesses mesmes font gloire de posseder vn si grand thresor, & ne se contestent pas l'vne à l'autre le reste de leurs avantages; mais pour la Beauté, chacune en veut remporter le prix; & la Discorde ne trouua point de plus beau secret pour les mettre mal ensemble, que de leur faire naistre vn different sur ce suiet. Iupiter aussi pour le décider, ne les renuoya point au plus riche ni au plus vaillant, au plus grand ni au plus sage; mais au plus beau, comme donnant l'avantage à la Beauté, par dessus tout. Et veritablement, Minerue & Iunon contestant cette aimable qua-

lité à Venus, à qui elle semble appartenir, font voir qu'elles en font plus d'estat, que des grandeurs & des sciences, dont elles font les Deesses, sans parler de la force & de la valeur. C'est pour eela qu'Homere ne les louë pas tant par leurs autres auantages, que par quelque epithete, qui marque ce qu'elles ont de plus beau. Si la Beauté donc est vne chose si diuine & si estimable, c'est à nous en imitant les Dieux, de la reuerer & de parole & d'effet. Il finit par ces mots; & ajouta, qu'il en eust dit dauantage, si l'entretien des festins souffroit de plus longs discours. En suite, Aristipe prit la parole, après s'estre excusé quelque temps, pour faire parler les autres auant luy. Plusieurs, dit-il, afin de faire paroistre leur esprit, au lieu de louër les choses vtiles & excellentes, prennent des sujets fantastiques, pour exercer leur plume. Mais pour ne les pas imiter, ie diray quelque chose à la loüange de la Beauté, qui est estimée de tous ceux qui ne sont pas auégles. Du reste, c'est vne chose si feconde, que ie ne crains pas qu'on me reprenne, si i'entreprends d'en parler après Philon; car on ne scauroit s'espuiser en vn sujet si abundant. Quand ie considere donc l'honneur que les Dieux & les Heros luy ont rendu, & qu'elle suffit pour se faire aimer, comme son contraire pour se faire haïr, ie croy qu'il n'y a point de voix capable de chan-

ter dignement ses loüanges. Je n'entreprendray donc point de descrire tous ses auantages, mais i'en choisiray seulement vn ou deux; encore crains-je de ne m'en pouuoir acquitter assez bien. Pour ne point parler des Dieux, apres ce que Philon en a dit, les hommes l'ont en si grande estime, que Thésée qui est vn des plus grands de tous les Heros, ne créut pas pouuoir estre heureux avec toute sa vertu, s'il ne possedoit Helene, & l'enleua auant qu'elle fût en âge d'estre mariée, sans auoir égard ni à la puissance de son pere, ni au danger qu'il couroit par là. Et il se tint si fort obligé à son amy, qui l'auoit seruy dans ce dessein, qu'il ne créut pas pouuoir s'acquitter de l'obligation qu'il luy auoit, s'il ne l'aidoit à enleuer Proserpine iusques dans les

*Pirithoüs.*

Enfers, sans craindre de s'embarquer dans vne entreprise si hazardeuse. Cette mesme Helene estant retournée depuis chez son pere, en l'absence de Thésée, tous les Princes Grecs en deuinrent amoureux; & de peur que cét amour ne fût fatal à leur pais, ils iurerent tous ensemble de seruir celuy qui seroit preferé; & employèrent depuis toutes leurs forces, pour remettre cette Belle en la puissance de son mary. Pâris mesme la prefera à toutes les grandeurs & à tous les auantages que Pallas & Iunon luy promettoient; & les Troyens voyant fondre sur leurs bras toute

la Grece, & pouuant se déliurer de cette guerre en rendant Helene, la voulurent conferuer au peril mesme de leur vie, comme ne la pouuant hazarder pour vne cause plus belle. Les Dieux aussi ne voulurent pas destourner leurs enfans de cette entreprise, quoy qu'ils preuissent leur perte, & se partagerent eux-mesmes pour vne si noble querelle, qui est vne grande preuue de l'estime qu'ils font de la beauté. Mais pour ne m'arrester pas plus long-temps sur cette histoire, comme s'il n'y en auoit point d'autre ; Hippodamie estant en âge d'estre marié, son pere Enomaüs qui la vit si belle, en fut épris comme tous les autres Princes de la Grece, & desirant se conferuer ce thresor, il s'auisa d'un moyen plus criminel encore que son amour. Il auoit le chariot le plus leger, & les plus vistes cheuaux de tout le pais, faisant donc semblant de chercher à sa fille vn mary qui fut digne d'elle, il la proposa pour prix à celuy qui pourroit le vaincre à la course ; mais avec cette condition, que tous ceux qui seroient par luy vaincus souffriroient la mort. Il vouloit mesme que la belle montast sur le char de ses amans, afin que sa beauté les arrestât & fut cause de leur défaite. Par ces artifices il vainquit & tua iusques à treize de ces miserables. Enfin les Dieux irrités des abominations de ce pere furieux, donnerent des cheuaux immortels à Pelops, qui coutut le quator-

ziesme, & qui demeurant victorieux par ce secours, fut le possesseur de cette Merueille. Qu'on ne trouue donc point estrange, si nous celebrons les loüanges de la Beauté, dont les Dieux & les Heros font tant de cas. Apres auoir dit cela, il se teut.

**HERMIPÈ.** Qu'ajousta à ces loüanges Caridème?

**CARIDÈME.** Dispense-moy, ie te prie, de le rapporter, & te contentes de ce que tu as oui, puis qu'il est vray que ie ne me souuiens pas si bien de ce que i'ay dit, que de ce qu'ont dit les autres.

**HERMIPÈ.** Ne pense -pas t'en excuser, si tu ne veux perdre toutel'obligation que ie t'ay; Car sans cela, le reste me passera pour rien.

**CARIDÈME.** Puisque tu le veux, il faut tascher de s'en acquiter, quoy qu'il m'eust esté plus auantageux de me taire en cette rencontre, que de repeter de mauuaises choses. Ie commençay donc de la sorte. Si ie parlois le premier, i'aurois besoin d'vn long discours, pour vous preparer à m'entendre; mais ce que vous venez d'ouïr me tient lieu d'exorde. Que s'il s'agissoit d'autre chose que de la beauté, il ne faudroit rien ajouster à ce qui a esté dit; mais c'est vn champ si ample & si vaste, qu'il peut fournir de matiere à plusieurs Panegyriques. En effet, il se presente tant de choses à moy, que ie ne sçay que choisir; & c'est comme vn parterre de fleurs,

## LOVANGE DE LA BEAUTE. 38,

fleurs, dont la dernière qu'on regarde, paroist toujours la plus belle. Premièrement, cecy ne fait pas peu à la louange, de voir que nous portons enuie aux autres perfections; mais que nous sommes espris de la Beauté, si tost qu'elle se découvre, & faisons gloire de seruir la personne en qui elle se rencontre. Que dis-je? nous sommes plus aisés de luy obéir, que de commander aux autres. Dans les autres choses, l'esprit se contente d'une perfection mediocre, sans desirer par exemple d'estre le plus vaillant ou le plus iuste; Mais quand les Belles surpasseroient tout ce qu'elles connoistroient de beau; elles ne seroient pas encore contentes, si elles croyoient qu'il y eût quelque chose qui leur peût disputer cet honneur. Ajoutez à cela, que la Beauté est comme le but de toutes nos paroles & de toutes nos actions, ainsi qu'a dit Philon; & que les plus excellens artisans ne s'en proposent point d'autre dans leurs ouurages; au lieu que toutes les autres perfections sont bornées dans un certain espace, sans que tout le monde y prétende. Et pour montrer qu'on ne trouue rien de meilleur que la Beauté, c'est qu'on se sert de ce mot, pour exprimer la perfection des autres choses, & de son contraire pour en marquer le defaut. On a en horreur ceux qui seruent & qui cajollent les Tyrans; mais personne ne trouue mauuais qu'on serue





# N E R O N ,

O V

L'ENTREPRISE DE PERCER L'ISTHME. Détroit de terre entre deux mers.

D I A L O G U E

DE MENECRATE ET DE MVSONIUS,

en présence de quelques-autres.

*C'est une espèce de Declamation contre ce Prince ; & ce Dialogue semble auoir esté fait de son temps ; & par conséquent , n'estre pas de Lucien.*

MENECRATE. **C**E dessein te semble-t-il auoir quelque chose de l'air de la Grece, que ce Prince affecte tant ?

MVSONIUS. Il eût esparné sans doute beaucoup de peine aux voyageurs & aux marchands, & particulièrement aux Pilotes, qui sont long-temps à tourner le Peloponese ; & eût seruy à la deffense & à l'vtilité de la Grece, qui eust pû s'entrecommuniquer plus commodément par ce moyen.

MENECRATE. Tu nous obligeras de nous faire le récit de ce qui se passa en cette rencontre, puisque tu t'y es trouué.

MVSONIVS. Le le feray tres-volontiers. L'amour de la Musique, & l'opinion que Neron auoit que les Muses ne chantoient pas mieux que luy, le portèrent en Grece, pour se faire couronner aux jeux Olympiques. Car pour les Pythiques, il y croyoit auoir plus de part qu'Apollon mesme; & ie ne scay s'il ne s'imagineroit point que ce Dieu n'eût osé chanter ni iouer de la lyre après luy. Ce dessein donc n'estoit pas premedité de longue main; mais comme il se trouua sur les lieux, & qu'il vit le peu de distance qu'il y auoit d'une mer à l'autre, qui est d'environ trois quarts de lieues, il luy prit enuie de se signaler par cet Ouurage, à l'exemple d'autres grands Princes, qui en ont entrepris de semblables. Car Agamemnon, à ce qu'on dit, retrancha l'Isle de Négrepont de la Béocie. Darius fit vn pont sur le Bosphore, & Xerxes voulut percer le mont Aphos. D'ailleurs, il estoit bien aise d'ouïr célébrer ses louanges; Car les Tyrans ne sont iamais si cruels ni si auugles, qu'ils ne desirent de faire quelque chose pour le public, ou pour leur gloire. Apres auoir donc chanté sur le theatre de Corinthe, les louanges de Neptune & d'Amphitrite, avec vn autre petit Poëme à l'honneur de Leucothéc & de Melicerte, il prit vn hoyau d'or qu'on luy presenta; & marchant avec chansons & acclamations publiques, vers le lieu où l'on

deuoit faire le canal, donna quelques coups en terre; puis ayant recommandé l'ouurage à ceux qui en auoient l'intendance, il retourna dans la ville, croyant auoir surpassé tous les traualx d'Hercule par cette action. Il auoit partagé la chose en telle sorte, que son Armée traualloit à ce qu'il y auoit de plus facile, qui estoit de tirer vn canal dans la plaine; & les malfaiçteurs qu'on auoit tirez des prisons, faisoient le reste. Comme on eut trauallé douze iours, il vint vn bruit sourd de Corinthe, que les Mathematiçiens disoient qu'vne des Mers estoit plus haute que l'autre; & que si l'on continuoit, on inonderoit l'Isle d'Egine. Mais outre que ces bruits estoient faux, il n'estoient pas capables d'esbranler la resolution d'vn Prince qui affectoit de faire des choses grandes & incroyables; de sorte que quand tous les Mathematiçiens du monde l'eussent assuré de ce qu'on disoit, il n'eût pas abandonné l'entreprise, s'il n'eût receu la nouvelle de la reuolte de Vindex, & que tout branloit dans Rome.

**MENECRATE.** Dy-nous maintenant ce qu'il le porta à ce violent amour pour la Musique, & s'il a si bonne voix que quelques-vns disent; car les autres assurent le contraire.

**MVSONIVS.** Sa voix n'est proprement digne ni d'admiration ni de risée, parce qu'elle

## NERON, OV L'ENTREPRISE

n'est ni fort excellente ni fort mauuaise, quoy qu'elle ne soit pas naturelle. C'est vne espede de fausser qu'il ne conduit pas mal, & qu'il accorde assez bien avec la lyre, aussi bien que son geste & sa contenance; outre qu'il entend parfaitement le Theatre, & mieux qu'il ne conuient à vn Prince. Mais lors qu'il pretend esgaler les maistres de l'Art, il se fait mocquer de luy, quelque danger qu'il y ait: Car il se balance trop; & quand il veut reprendre son vent, il se contraint, & se redresse sur le bout des piez. D'ailleurs, il rougit par trop de contention, & trop d'enuie de bien faire, outre qu'il est assez rouge de son naturel; & comme il n'a pas beaucoup de voix ni d'haleine, elles luy manquent souuent au besoin.

*On se con-  
tourne com-  
me ceux qui  
sont sur une  
roue.*

**MENECRATE.** Mais comment fait-on, pour entrer en lice contre luy?

**MYSONIVS.** Il fit mourir vn Comedien aux ieux Isthmiques, qui eut la hardiesse de luy disputer le prix; car il n'y a pas moins de danger à le surpasser, qu'à se mocquer de sa voix.

**MENECRATE.** Comment cela, nous n'en auons rien sceu.

**MYSONIVS.** Cela se fit aux yeux de toute la Grece, & arriua en cette sorte. Quoy qu'on n'eust pas accoustumé de représenter des pieces de Theatre à ces ieux, non plus que de chanter aux

jeux Olympiques, il y voulut remporter l'honneur de la Tragedie. Entre ceux qui se presenterent pour luy disputer le prix, estoit vn Comedien d'Epire, fort celebre, qui vouloit auoir dix talens pour luy ceder cet honneur; ce qui le faisoit creux de despit, outre que ce Comedien auoit desia representé en particulier; ce qui empescha Neron de lui accorder ce qu'il demandoit. Sous la Sc.  
no. Mais comme il vit qu'il receit avec grand applaudissement, il luy fit dire par vn de ses gens, qu'il cedast cet honneur à son Prince; & sur ce qu'il n'en vouloit rien faire, & qu'il redoubloit ses efforts avec grande acclamation du peuple, il fit entrer ses Acteurs sur le Theatre, comme si cela eust esté de la piece, & ces Acteurs ayant pouillé contre vne colonne, luy coupperent la gorge avec des tablettes d'yuioie qu'ils tenoient à la main, qui estoient tranchantes comme des rasoirs.

**MENE'CRATE.** Et apres cette action, eut-il l'applaudissement des Grecs, & remporta-t-il la victoire?

**MVSONIVS.** Cela passoit pour ieu, en vn homme qui auoit tué sa mere.

**MENE'CRATE.** Il est vray qu'il n'est pas estrange qu'il ait voulu faire taire vn Comedien, apres auoir tasché à fermer la bouche à Apollon, en empeschant sa Prestresse de plus rendre d'Oracles, à cause qu'elle l'auoit mis au nombre des

parricides, quoy qu'elle l'eust encore espargné; Car Oreste & Alcmeon, à qui elle le comparoit; auoient tué leur mere pour venger leur pere, ce qui auoit quelque ombre de gloire; mais le crime de Neron estoit sans couleur.

**MYSO N I V S.** Tandis que nous parlons, Me-  
necrate, vn vaisseau s'approche du port, qui sem-  
ble porter quelque bonne nouvelle; car tout le  
monde y est couronné comme dans vn chœur de  
Comedie, lors qu'il y a quelque chose de bon à  
annoncer. l'en voy vn qui nous fait signe de la  
main, & qui nous crie, ce me semble, qu'il n'y a  
plus rien à craindre, & que Neron est mort.

**M E N E C R A T E.** Il est vray, on l'oit plus di-  
stinctement à mesure qu'il s'approche, resioüif-  
sons-nous; mais ne faisons point d'impreca-  
tions contre ce Prince, car il ne faut point insulter  
à vn mort.



## DIALOGUE

DES LETTRES DE L'ALPHABET,  
où l'usage & la Grammaire parlent.

Par Monsieur de Frémont, neveu du Traducteur.

Si LE JUGEMENT DES VOYELLES avoit *Dialogue de Lucien,*  
 pû se rendre en nostre langue, avec toutes ses naïvetez & ses graces, on n'auroit pas entrepris cet Ouvrage; Mais comme c'est vne piece pleine de jeux d'esprit, dont la rencontre ne consiste que dans les mots, il a esté impossible de luy donner vn sens en François en gardant celuy de l'Auteur. Tout ce qu'on a pû faire, ç'a esté de profiter de son invention, & pour avoir plus de matiere de s'égayer on a fait parler toutes les lettres de l'Alphabet l'une apres l'autre, devant l'usage & la Grammaire, dont l'un est comme le Juge, & l'autre comme l'Advocat General. Du reste, cette galanterie n'est pas inutile; car on y peut apprendre plusieurs choses tres-curieuses, touchant l'ortographe & la prononciation.

L'USAGE. **P**UISQUE nous-nous sommes assemblez pour ouïr les plaintes des Lettres, & que vous vous estes chargée de les introduire, que ne les fait-on entrer?  
 LA GRAMMAIRE. Il faut sçavoir premie-  
 Ffff

rement de quelle façon vous voulez qu'elles se presentent; Si vous souhaitez de les voir en estat de suppliantes, avec les cheueux espars, & les bras estendus elles s'habilleront à l'Arabesque; Si vous estes en humeur de leur accorder le combat, ie les armeray à la Iuifve ou à la Syriaque; Si vous les aimez mignardes, ie les orneray à l'Italienne ou à la Greque; Si vous les voulez voir brillantes d'or & d'azur, quoy qu'un peu grossieres, ie les pareray à la Gothique; Si, simples & ramassées, ie les accommoderay à la Françoisse.

L'V S A G E. A quoy bon tant de mystere? Puisque nous sommes en France, & qu'il s'agit d'un different entre les Lettres Françoises, il faut qu'elles se presentent habillées à la mode du pais.

LA GRAMMAIRE. Mais comme elles ont droit de se faire grandes ou petites, de quelle sorte voulez-vous qu'elles viennent?

L'V S A G E. Vous y faites trop de façon; Ouvrez Huissiers; Entrez A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z.

LA GRAMMAIRE. Puisque vous en usez avec tant de precipitation, souffrez que ie vous parle des differens de la Prononciation, & de l'Ecriture; car cela est necessaire à l'esclaircissement du suiet.

L'V S A G E. Je sçay les pretentions de l'une & de l'autre. la Prononciation voudroit obliger

l'Escriture à représenter aux yeux les choses, de la façon qu'on les prononce; mais comme cela ne se peut faire sans blesser l'Etymologie, elle me prendroit à partie incontinent. Laissons donc décider cette affaire au Temps, mon Seigneur & Maître, qui sans craindre personne, fait le procès à tout le monde; Aussi bien l'Escriture qui ne s'est formée que sur la Prononciation, ne pourroit souffrir qu'on luy enlevast vn bien dont elle est en possession depuis si long temps. L'une & l'autre sont fondées en raisons & en exemples; mais moy qui ne me fonde ni en exemple ni en raison, j'en useray comme ie le trouveray à propos, & plustost que de faire de nouvelles loix, j'aime mieux observer les anciennes.

LA GRAMMAIRE. Qu'il me soit permis pour le moins, de parler du genre des lettres, de leur valeur & de leur force.

L'USAGE. Que ie suis las de toutes ces pèdanteries, & que ie serois fâché de dépendre de la Science qui m'osteroit tout mon agrément, & corromproit ce bel Air qu'on admire en moy, & que j'ay emprunté de la Cour!

LA GRAMMAIRE. Mais voulez-vous abolir l'ancienne coustume de haranguer à l'ouverture des Assemblées! & me voulez-vous empêcher de rapporter plusieurs belles antiquitez,

touchant l'origine des Lettres; comme elles sont passées de Phenicie en Grece, & de Grece en Italie, & comme l'Alphabet n'a pas esté acheué tout d'un coup; mais qu'on y a adiousté diuerses lettres en diuers temps, les vnes necessaires, les autres superflües. Le sçay vne belle curiosité là dessus, que vous serez bien aise d'entendre, qui concerne l'origine des Lettres Françoises, dont on est effectiuement redeuable à l'amour. Car vn ieune Chasseur amoureux, n'ayant pas la liberté de voir sa Maistresse, traçoit sur le sable du riuage où la belle venoit tous les iours, la figure d'un ianelot; tournât la pointe du costé où il deuoit estre ce iour-là; & si elle y arriuoit la premiere, elle faisoit à mesme dessein diuerses empreintes de son Cor; si bien qu'il se passoit peu de iours qu'ils se rencontraient, ce qui donna la naissance à l'I, & au C, qui furent les premiers caracteres François, d'où nasquirent tous les autres. Lors qu'ils se vouloient donner auis qu'on les espioit. si c'estoit pour auertir la Nymphé qu'elle se donnast de garde de son pere, le Chasseur traçoit la figure d'un ianelot la pointe en bas, avec vn Cor derriere; & lors qu'il le mettoit deuant, c'estoit pour eiter la rencontre de quelqu'autre. Voila l'origine du p, & du q. La Belle pour rendre la pareille à son Amant, donna la naissance au b, & au d, en mettant la pointe du ianelot en haut, & le

*Comme  
l'X, &c.*

Cot deuant ou derriere , selon les diuerfes personnes dont ils auoient à se garder. Lors qu'il estoit necessaire qu'ils se cachassent tous deux, ils figuroient pour s'entre-donner auis, vn lauelot & vn Cot , avec vn autre lauelot penchant, ce qui fut le commencement de l'R. Cependant, la Nymphé pour tirer son Amant de la peine qu'il enduroit , lors qu'il la sçauoit en danger, faisoit deux empreintes de son Cot, l'vne au dessus de l'autre; mais tournées diuersément, pour signifier qu'elle estoit sur ses gardes; ainsi nasquit l'S. D'ailleurs, quand cét infortuné Chasseur ne pouuoit conter ses peines à sa Dame, il luy témoignoit sa douleur par deux lauelots en croix, d'où vint l'X, & le T , selon leur diuersé situation. Et lors que la Belle rencontroit ces caracteres , elle ioignoit deux Cors ensemble qui s'entre-regardoient , pour l'asseurer que son amitié seroit sans fin comme l'O. Ainsi pour diuerses raisons qui seroient trop longues à deduire, sont venuës les autres Lettres.

L'V S A G E. J'aime mieux encore cette inuention, que ie trouue assez spirituelle, que toutes les penderies que vous auez de coustume de dire sur ce suiet. Mais c'est trop parler, leuez vous A, & dites en peu de mots ce que vous auez à dire.

A. Tandis que l'E, ne m'a fait que des iniures particulieres, ie me suis teû pour ne point

troubler le repos public ; mais aujourdhuy qu'il  
 entreprend sur toutes les lettres, ie ne puis plus re-  
 tenir mes plaintes. Il s'est desia rendu si necessaire  
 aux consones , qu'elles ne viennent plus sans luy,  
 lors qu'on les appelle ; & comme le K, pour éui-  
 ter sa tyrannie, se fut donné à moy , il le fit inter-  
 dire, iusques là que par son credit, l'H, qui me  
 considere vn peu plus que luy , ne passe plus que  
 pour vne aspiration. Enfié de cét heureux succès,  
 & voyant que de toutes les consones il n'y auoit  
 plus que le Q, qui luy fist teste, il en conçeut vn  
 tel dépit que iamais depuis il ne l'a voulu suiure,  
 qu'il n'y eust quelqu'vn entr'eux deux pour les se-  
 parer. Non content de cela, il se fourre en cent en-  
 droits où il n'a que faire ; & sous ombre qu'on n'a  
 borné ni son esprit, ni ses esperances, il a corrom-  
 pu la Gascogne, & fait dire au peuple de Pa-  
 ris les *édégrez*, & les *estatuës*. D'ailleurs, il s'est ioint  
 à l'M & à l'N, pour me contrefaire avec tant de  
 succès qu'on ne sçait plus si c'est luy ou moy qui  
 parlons , lors que l'I ne se trouue pas pour l'en  
 empêcher , encore se mocque-t'il quelquefois  
 de luy à bon escient, comme on le voit par ex-  
 petience. Que si ces places luy sont deuës que ne  
 les tient-il en son nom, comme il fait Ierusalem  
 & Bethleem , & quelques autres, sans me donner  
 autant d'ennuy qu'il m'en donne. Car il ne s'est

*Bé, Cé,**Dé.**K A,**Ache.**Avec Bi-  
bliotecque,  
&c.**Esprit, ef-  
perâce, &c.  
sans é au  
Latin.**esphere, ef-  
patule, ef-  
quelette,  
&c.**em, en se  
pronôce am,  
an, Femme  
fendre.**En penul-  
tiefme l'E  
ne se pro-  
nonce pas,  
a**qui se pro-  
noncent par  
an.**En Ierusa-  
lem & au-  
tres l'E ne  
se prononce  
pas comme  
vn A,*

pas contenté de me bannir, de la compagnie des Demoiselles; il m'a encore attiré chez les ennemis, d'où j'ay bien de la peine à me sauuer. Cependant quoy que j'aye beaucoup d'autres plaintes à faire, tant contre les autres, que contre luy, ie me contenteray de vous dire, pour ne point abuser de vostre audience, qu'encore que ie sois presque le seul qui ne cache rien de mon aage, on m'en retranche maintenant vne partie. Le vous prie, est-il raisonnable que les E, se trouuent quelquefois trois ensemble, & que les A, ne puissent marcher de compagnie?

*Autrefois on disoit Demoiselle, & il y en a qui prononcent encore Annemis.*

*age.*

*créé.*

E. Ie ne sçay pourquoy vous vous plaignez; car c'est vous qui vous entendez avec la Prononciation, pour me dérober les M & les N, & il ne vous reste plus que de corrompre l'écriture, puis vous iouïrez seul de tous mes contentemens. Cependant sera-t'il dit que vous boirez & mangerez à mes despens, & que pour en mieux venir à bout vous vous allierais avec l'I, pour me contrefaire. Ie veux bien que vous sçachiez que ie puis seul autant que vous deux ensemble: toutefois ie suis prest d'oublier toutes vos iniures, pour viure en paix, quand ce ne seroit qu'en faueur de nostre ancienne alliance qui rendoit l'Æ si celebre.

*Si on escriuoit comme on prononce, on escriroit consentemens.*

*Il y en a qui prononcent boirats mangerats allierais.*

*Feste se prononce faiste.*

A. Vous avez raison de souhaiter la paix, pour iouir en repos de vos conquestes, ou plus-

598 DIALOGUE DES LETTRES

toit de vos larcins. Est-il si estrange, que l'I & moy croiyons valoir autant ensemble que vous toute seule; Gourmande que vous estes, qui de cinq ou six mets n'en faites qu'un!

*Mais vil-  
le, mets  
verbe, mes  
pronom,  
mais, par-  
ticule ad-  
versative;  
mais, il  
n'en peut  
mais.*

LA GRAMMAIRE. Il seroit à souhaiter pour le bien public, qu'on peust regler de telle sorte vos differens, que vous n'eussiez rien à démeller l'un avec l'autre, & que chacun eust son partage separé. Mais puisque cela ne se peut, qu'à l'auenir l'A ne se radoucisse plus tant, quand il est avec l'I, s'il ne veut perdre ses plaisirs & ses affaires.

*On pro-  
nonce plé-  
sirs & af-  
fères.*

L'USAGE. Nous ordonnons que l'A sera maintenu dans tous ses droits, & qu'il luy sera permis de se ioindre à l'I, pour faire vn E, randidis que l'E se ioindra à l'M & à l'N, pour faire vn A. Nous voulons cependant, qu'on prononce boirez & mangerez, comme on fait les autres E, quand ils sont avec vn Z sans c, c'est à dire comme voyelles, & non pas comme diphtongues; Défendons à l'A d'aller plus de compagnie, si ce n'est dans chazons, & ne luy laissons que les Dames, sans toucher aux Demoiselles.

*Naz, pre-  
nez, &c.*

B. Quel ordre y peut-il auoir dans l'Empire des Lettres, si la seconde personne de l'Estat est chassée de la fin des mots, excepté de quelques mots barbares,

baires, & si l'on ne la trouue plus qu'en plomb, comme si elle estoit trepassée. Mais ce n'est pas en cela seul qu'on me traite comme si i'estois mort; On me fait perdre mes debtes; On empesche mes subiects de me rendre leurs debuoirs & leurs submissions; On me retranche du second des mois, & du dernier iour de la semaine. Il n'est pas iusqu'au P, tant il est subtil, qui ne s'efforce d'optenir ma place; & ie ne voy point d'autre moyen de le reduire, qu'en luy ostant le soubçon que ie veuille cabrioler à ses despens. Du reste, i'ay tant de confiance en vostre bonté, que i'espere que vous augmenterez ma dignité, plustost que de la diminuer.

*On retranche le B de tous ces mois, & de Fevrier & de Samedi.*

*On prononce presque les uns comme s'il y auoit un P, & les autres comme un B.*

LA GRAMMAIRE. Si i'en suis creuë, on vous chastiera tres-rigoureusement, d'auoir la hardiesse de vous nommer la seconde personne de l'Estat, sous ombre que vous estes le second dans l'ordre de l'Alphabet, plustost par hazard qu'autrement. Sçachez que vous n'estes pas plus que la derniere lettre; & que s'il y a quelque prerogatiue, c'est aux voyelles à y pretendre, & non pas à vous.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'on rende au B, tout ce qui luy est legitimement deû, sans qu'on soit obligé pourtant de luy rien donner, qu'il ne le demande. Deffendons en outre tres-

*On n'est point obligé de mettre de B, qu'aux endroits où il se prononce & se fait sentir.*

l'un sur l'autre. Et au regard de l'augmentation des dignitez que le B pretend, il se contentera de l'honneur de faire B carre, & B mol.

C. N'est-ce pas vne grande ingratitude à l'S, qui me doit sa naissance, de me persecuter en tous lieux; Je ne puis faire de leçon, sans estre ac-

*C'est ainsi qu'on nomme la virgule qu'on met sous le c, pour montrer qu'il a le son de l'S.*

*On l'escriit maintenât sans c. Bienfaiteur.*

*Vn croissant, Il n'y a que les Doctes, qui prononcent & y escriuent ces mots ainsi: c un c.*

compagné d'une cedille; Je crains, si elle continuë, qu'à la fin elle ne me desarçonne; & qu'après m'auoir pris, elle ne me veuille pas seulement mettre à rançon. Le T d'autre costé, me fait perdre patience; Il ne me peut souffrir en deuotion, & il y veut estre, quoy qu'il ne s'y entende pas. Il m'a rauy iusqu'aux Propheties, qui me promettoient que ie serois vn iour remis en auctorité. Je n'oserois plus me renfermer avec luy dans vne mesme syllabe, de peur qu'il ne me fasse taire, & perdre mes droicts. Apres m'auoir enleué les bien-faits, il me veut enleuer le bien-facteur; & ie n'auray plus, si on l'en croit, que les bien-factrices. Il est vray que les Doctes, soit par instinct ou par contract, ou si iel'ose dire, par le respect qu'ils ont pour mon caractere, qu'ils portent assez souuent sur le front, font tout ce qu'ils peuuent pour me conseruer, mes suiects, & maintenir ma iurisdiction; & le plus abiect n'est pas d'autre sentiment. D'ailleurs, j'ay à me plaindre du Q, qui me veut empescher de paroistre avecque luy en publicque; & apres

m'auoir deffendu l'entrée du Zodiaque, me veut encore bannir de toute l'Afrique : & si ie le laisse faire, il m'enleuera Senecque avecque toute ma Bibliothecque. Ie demande donc pour le punir de sa temerité, qu'on ait à le bannir du quartier. Car enfin, s'il est permis à tout le monde de me rongner ainsi les ongles, il ne me restera que le bec, & ie seray reduit au bissac. Mais auant que cela arriue, ie perdray le Q, où ie le reduiray à quia.

*Ces mots  
commencés  
à s'écrire  
sans c.*

S. Quoy que ce me soit vne chose fort penible de me tenir debout, à cause de ma taille, ie ne laisseray pas de me leuer pour dire vn mot à ma deffense. Quand ie ne tiendrois la vie que du C & de la cedille, n'est-ce pas assez bien le reconnoistre, que de les souffrir parmy les François, & en cent autres lieux où ie ferois fort bien leur charge? Que le C se contente de passer à la montre dans les Sciences, & qu'il prenne garde encore qu'en parlant on ne l'y remarque de peur qu'on ne luy fasse son procès comme à vn passe-volant.

*Cedille est  
vn mot  
Espagnol.*

L'V S A G E. Il est ordonné au C des'accompagner d'vne cedille, par tout où il en sera besoin, sur peine de mettre l'S en sa place. Le Q jouira paisiblement du Zodiaque & de l'Afrique; mais deffense à luy de se montrer en public, quoy qu'on ne le veuille pas bannir de la Republique.

D. l'ay extrêmement à me plaindre de la legereté avec laquelle on m'a chassé de plusieurs lieux. Quoy qu'on veuille dire, il y va de la gloire des Grands, & de la feureté des Marchands que ie les accompagne, particulièrement quand ils sont seuls; Que si lors qu'ils sont en compagnie on me reiette, pour le moins que le T n'en profite pas. Car i'ay suiet de le craindre voyant ses autres vsurpations. Il prend si bien son temps, quand ie suis suiuy d'une voyelle, qu'il se vient mettre en ma place, ou du moins il s'y fait sentir. Ainsi, l'on ne me considere plus de pied en cap, & il m'a ruiné de fond en comble. Cela fait bien voir qu'on a conclud sans moy, que l'on me retrancheroit le plus qu'on pourroit de la fin des mots, sans considerer qu'on ne sçaura plus à l'auenir, surquoy former les feminins; car si de verd on a fait verte, peut-estre qu'un iour, de gaillard, on fera gaillarte. l'ay tasché par droit de represaille, de faire d'un Lieutenant une Lieutenante; mais ie ne l'ay pû encore obtenir que dans les Prouinces. Si l'on me veut retrancher ainsi par tout, comme les beaux Esprits ont commencé, on me contraindra de passer le reste de mes iours en aduersité.

*On commence à les escrire au pluriel sans d.*

*On prononce icy le d, comme me vi. c.*

*Alouster, ainger & c. sans d.*

*Hazars sans d.*

L' V S A G E. Lors qu'il y aura trois consonnes à la fin des mots, nous enioignons au D de se retirer; & entendons aussi qu'il ait à sortir des

lieux inconnus à l'oreille, si ce n'est à la fin des monosyllabes, où il peut bien paroître, pourvu qu'il ne die mes.

*Pied, nul  
le à ne se  
prononce  
point.*

E. On voit par les discours de l'A, l'auersion que mes Compagnes ont pour moy ; quoy que ie ne leur aye iamais donné aucun suiet de me haïr. Car bien-loin d'entreprendre sur leur jurisdiction, elles entreprennent toutes sur la mienne. Soit que l'I se joigne à l'A ou à l'O, il leur fait prendre mon nom. Mais il ne croiroit pas m'auoir fait assez de mal, s'il ne m'en faisoit de son chef. Il m'a enleué boîte, coëfe, & mirouër, & feint fort souuent que ie ne suis pas aupres de luy. L'V ne m'espargne pas dauantage, de sorte qu'il n'y a point de seureté pour moy, de m'en approcher. Voila comme toutes les voyelles s'efforcent à l'enuy de me perdre. l'ay horreur de dire le reste ; elles ne me rencôrent iamais à la fin d'un mot sans me manger, si ie ne suis armé d'un accent. Quand ie suis placé aussi auantageusement qu'elles, ie ne les crains pas ; & ie m'en vengerois bien, si le F, sans aucune raison, ne se venoit point mettre entre-deux. Car si ie ne leur rendois alors la pareille ; ie les choquerois si rudement, qu'elles s'en tiendroient offensées, ou elles n'auroient point de sentiment. Le me suis déjà vengé de l'A dans les articles, & i'en eusse fait de mesme dans les pronoms, s'ils n'euf-

*Aimer,  
paroître se  
prononce  
comme  
émer, pa-  
restre.  
On écrit,  
boîte, coïfe  
mirouër.  
fut, sureté.*

*à pour  
de a*

*dira-elle.*

*l'espe, pour  
la espe.*

font eu la discretion, pour esuiter mon impetuosité, de changer leur A. en on. Enfin, il n'est pas iusqu'aux consones, qui ne me mangent entr'elles, sur tout quand ie parle de ma grand-mere; & i'ay grand' peur qu'elles n'en demeurent paslà; car elles ont bien *ds* imaginatiõs extrauagantes, qui me regardent.

*L'E ne se prononce point en des, les, &c. quand une voyelle suit.*

*En cét endroit les voyelles faisoient vn tel bruit pour interrompre l'E, que n'eust esté que l'S & le T, se mettant ensemble, firent St, elles ne vouloient pas se taire; Car toutes les autres consones n'osoient parler sans leur permission. Le bruit estant appaisé, l'A respondit en ceste sorte, pour le reste des voyelles.*

A. Si l'on n'estoit persuadé de nostre innocence, nous nous deffendrions aisément du crime dont l'E nous accuse. Mais c'est assez pour nostre iustification, que chacun sçache que c'est vn gourmant qui se mange luy-mesme, sans aucun respect pour l'h, qui se met souuent entre-deux, pour l'en empescher. Ainsi, ce pauvre hebeté se destruit par sa gourmandise.

*Le & l'h se mangent icy.*

LA GRAMMAIRE. Comme il est de la Politique d'abaisser ceux qui s'esleuent trop, & de redresser ceux qui panchent à leur ruine: ainsi, l'V sage, à mon aduis, deuroit retrancher vne partie de l'authorité de l'E, pour en faire part aux autres voyelles, parce que toutes quatre ensemble, ne sont pas si employées que luy.

L'USAGE. Nous voulons que les choses demeurent en l'estat où elles sont maintenant, iusques à ce qu'il en soit autrement ordonné.

F. Comme ie suis la premiere en Fidelity, ie trouue fort estrange qu'on m'oste les clefs, & qu'on me veuille couper les nerfs; car On prononce ces mots sans apres cela, comment pourrois-je atteindre les cerfs à la course? Cela est bien esloigné de la promesse qu'on m'auoit faite de bannir le Ph, afin d'estendre les bornes de mon Empire. Iusqu'icy il m'a tousiours deffendu l'abord des Prophetes & des Philosophes, & il ne veut pas mesme que i'aspire à Philis, quoy qu'elle n'ait que moy à la bouche. Si i'auois esté aussi seueres, iamais l'V ne se seroit mis en possession de toutes les veues, tant recreatives que rebarbatives; cependant, Ces mots ont une fin au singulier. comme i'ay veû qu'elles l'aimoient plus que moy ie luy ay cedé tout ce que i'y pouuois pretendre.

P. Quand vne longue possession ne seroit pas vn iuste tiltre; apres nous auoir fait trauerser tant de Terres & de Mers, debité tant de beaux Apophtegmes, & enrichy ce pais de tant de Phrases & de Paraphrases, il semble qu'il y auroit de l'inhumanité, à nous separer de la compagnie de Philis & de Philomele; puisque nous sommes de mesme contrée, & que nous auons iusqu'icy couru les mesmes auantures.

L'USAGE. I'ordonne que l'on conserue le

## 606 DIALOGVE DES LETTRES

Ph le plus qu'on pourra ; mais du reste , quand on veut s'establiir en vn païs , il en faut prendre l'habit & les mœurs.

H. Helas ! Helas !

LA GRAMMAIRE. Veritablement, il y a de l'iniustice d'oster les mots Grecs au Ph ; mais quoy , l'Ysage fait ce qu'il luy plaist.

*Jumeau,  
&c. pour  
gemoau,  
soin sans  
&c.*

G. Je meriterois bien quelque priuilege , moy qui marche à la teste de la Grammaire ; mais ie suis si malheureux , qu'il n'y a que moy qu'on retranche du commencement, du milieu & de la fin des mots. L'I semble n'auoir changé de nature, & ne s'estre fait consone que pour m'enleuer mon bien. Enfin ; il n'est pas iusqu'à l'N qui ne me persecute, & qui ne m'en oste vne partie ; mais ce n'est pas à moy seul qu'elle fait iniure, car apres auoir descredité le T , & l'auoir empesché d'estre receu aux emprunts , elle veut chasser le C de son banc, & bannir le D du rond de la terre.

*sans t.  
Le c ni le  
d ne se pro-  
noncent  
point icy.*

C. Quoy que vous puissiez dire en ma faueur, ie ne puis m'empescher de faire voir que vous faites encore pis que ceux dont vous vous plaignez ; Car apres auoir fureté mes clapiers, & reuelé mes secrets, vous auez voulu, par vne cruauté sans seconde, me tuer avec vn canif, pour me voler mes Patacons.

LA GRAMMAIRE. Comme le C & le G ont du rapport, ainsi que le B & le P, le D & le T, il y a

il y a toujours entr'eux quelque different, qu'il faut tascher à appaiser, pour empescher la confusion.

L'V S A G E. Nous ordonnons que l'I & le C garderont les places qu'ils occupent, avec pouvoir de les tenir en leur nom, ou sous celuy du G. Nous voulons aussi que l'N se puisse passer de luy, à la fin & au milieu de quelques mots, sans qu'elle se puisse pōurtant prévaloir de tesmoins & de reconnoissances, pour attenter sur le sang & le rang du G.

*Autrefois  
on escrivoit  
se finsing  
& recognois  
sance main-  
tenant on  
oste le G.*

H. Qu'on vante tant qu'on voudra, le vaste Empire des Lettres, si ie n'y possède rien, il sera toujours tres-petit à mon esgard. Qui est-ce qui peut plus légitimement que moy, aspirer aux Honneurs? & cependant quand i'y suis, on ne veut pas que ie parle. On en vse ainsi en plusieurs autres rencontres; & à force de m'en plaindre ie me suis tellement enrouée, qu'on ne m'entend plus; & mon estomac est tout ruiné. Les voyelles entr'elles ne me content pour rien, les consones me rejettent; & i'ay beau dire la verité, l'on ne veut plus prendre de mes Almanacs. Ainsi, ie ne suis presque plus que dans la bouche des affligez. Quand ie considère tous ces outrages,

*C'est qu'elle  
ne se pro-  
nonce point,*

*Hélas!*

HHhh

**K** En effet, puis qu'on ne fait plus de cas de moy, & que toutes les fois que ie me suis voulu plaindre, on m'a renuoyé aux Kalendes Grecque, ie suis resolu de quitter la France, pour m'establiſſer au Septentrion, où i'auray part à vne bonne partie des Seigneuries & des Villes. Ie ne pense pas qu'après m'auoir voulu bannir, on me veuille retenir par force.

**LA GRAMMAIRE.** Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on a parlé de se deffaire du K. Mais toutes les fois qu'on a mis cette affaire en deliberation, on a esté retenu par quelque consideration importante. Pour moy, ie suis d'auis, que pour le moins, on le garde pour les Rebus, où il fait vn tres-bel effet.

**L'USAGE.** Nous voulons, pour reprimer l'insolence de l'H, qu'elle aspire toute sa vie, sans pouuoir rien obtenir; & commandons au K de vuidier tout presentement de l'estenduë de l'Alphabet.

**I.** Ie n'ay qu'vn mot à dire, c'est qu'il plaise au Iuge d'ordonner que l'Y suiue le K, puisque ie feray bien sa fonction, & que c'est vn estrangier, qui n'a que voir en nostre pais. Ie suis prest d'abandonner pour cela toutes les pretensions que i'ay sur l'Espagne & sur l'Allemagne.

*On se vnoit  
autrefois  
Espagne &  
Allemai-  
gne.*

**Y.** Ie m'en vais vous monstrer deux chemins

par où ie pretens me sauuer. Premierement, ie suis plus digne de croyance que l'I; & si le Roy ne m'auoit, on y trouueroit à redire. Après, on ne me prendra iamais pour vne consone; au lieu que cela arriue à ma Partie deuant toutes les voyelles; & sans cela il y a long-temps qu'il m'auoit arraché les yeux. Pour le moins, comme ie ressemble à vn verre, que l'on me conserue pour les yurogues.

LA GRAMMAIRE. Il est iuste de le conseruer, quand ce ne seroit que pour montrer l'origine des mots qui viennent du Grec, comme il en porte le nom; outre qu'il ne fait point d'Equiuoque comme l'I, quand il est avec les voyelles.

L'V S A G E. Nous ordonnons que l'Etymologie maintiendra l'Y de tout son pouuoir, & permettons neantmoins à l'I, à cause qu'il est François, de s'establir en sa place le plus qu'il pourra, iusques à ce qu'on ait renuoyé l'autre en son país; mais il ne luy faut pas faire ce desplaisir de le bannir tout d'vn coup.

L. Pour estre voisine de l'I, il ne m'en traite pas plus ciuilement; car s'il arriue qu'il passe deuant moy, il me mouille en vn clin d'œil; & s'il arriue qu'une de mes sœurs vienne à mon se-

*On appelle  
une mouille  
l'ee quand  
si se pro-  
nonce avec.*

cours, fût-elle accompagnée d'une voyelle, il

HHhh ij

610 DIALOGVE DES LETTRES

*Il ne se mouille point icy.*

*Où luy exclu d'l, bormis en ceux cy, & quelques autres comme naturels, teils, muls.*

*Lieux dont on bannit l'l dans la prononciation.*

*On en a retranché vne.*

nous mouille toutes deux. Il est vray qu'il a la consideration de nous espargner dans la ville, & en quelques autres lieux; au lieu que l'V est tout à fait sans pitié. Depuis le grand procès que nous eûmes ensemble pour les pluriels, où les Consuls que j'auois pris pour Iuges, disant que ie fais la Belle, ne me laisserent presque que les Bals, les Euentails & les Parasols; Il s'est tellement enorgueilluy de sa victoire, que non content de m'auoir rongné la robe iusqu'au genou, il m'a voulu rompre le cou, & ne m'a pas laissé le sou. Enfin, l'on me maltraite en mille façons; & ie ne sçay comment l'on peut souffrir qu'estant fidele & vtile, comme ie suis, ie ne batte en ces lieux-là que d'vne L.

*Bel amy, &c.*

L'V SAGE. Sans auoir égard aux plaintes de l'L, nous ordonnons, en confirmant la Sentence des Consuls, que l'V se seruira des pluriels qui luy ont esté ajugez. Mais attendu qu'il empiete sur les singuliers au prejudice de l'l, nous voulons pour la dédommager, qu'il ne puisse iamais passer Beau, deuant pas vne voyelle.

M. S'il estoit honneste de se loüer soy-mesme, ie pourrois dire sans vanité, que j'ay plus de tendresse que personne pour mes Compagnes, puisque j'ay resolu de souffrir plustost toutes choses, que de me plaindre. Toutefois, pour ne paroistre pas insensible en vn iour de Plaintes, ie demande

qu'on ait à retrancher les abreuviations. Car c'est m. par abreuviation. vne chose bien rude, de voir qu'on me coupe deux iambes à tout propos, & qu'on se contente de mettre la troisieme en potence, pour me designer; sans parler de ma suite, qu'on retranche ordinairement dans les aduerbes, pour auoir plû- sans enu. tost fait. C'est bien peu respecter celle qui marche deuant les Magistrats; qui fait la majesté, les merucilles, & les miracles; sans qui il n'y auroit ni hommes, ni femmes, ni animaux; & sans qui le monde mesme ne seroit point.

LA GRAMMAIRE. Chacun est aueugle dans ses interets. Sans les abreuviations vous ne feriez pas toute seule, mille, comme vous faites; ni M. Monsieur & Madame avec vne R & vn E; vous Mr. Me. meriteriez vn chastiment exemplaire pour vne si iniuste plainte.

L'USAGE. Encore que i'aye cela de commun avec les autres Legillateurs, que nos loix sont également faites pour tout le monde: Neantmoins elles diferent en cecy, que les Grands se dispensent désleurs, & que i'ay bien de la peine à faire obseruer les miennes au Peuple. I'ordonne pourtant; à telle fin que de raison, qu'on n'ait plus à abreger le M ni leur suite, si ce n'est lors qu'il n'y aura point de lieu de faire autrement, ou bien lors qu'un superior agira avec un inferior, ou un égal avec son pareil dans la familiarité. Monsieur

112 DIALOGVE DES LETTRES

N. Si ie me leue avec tant de precipitation, c'est pour espargner à l'M la peine de se rasseoir. Chacun sçait la passion que i'ay tousiours eüe pour le P & pour le B; cependant, toutes les fois que ie me presente pour en approcher, cette presomptueuse se preualant de ce qu'elle a trois iam-  
bes, & que ie n'en ay que deux, accourt pour prendre ma place; & sous mon nom, iouit d'vn bien qui n'est deü qu'à moy.

M. Pour aimer le B & le P, croyez-vous en estre aimée? Non, non, sçachez qu'ils ne vous peuuent souffrir; & que ce que i'en fais, n'est que parce qu'ils le desirent. Si ie ne trauaillois que pour satisfaire à mon ambition, ie ne vous en laisserois

*On prononce  
n pour m.  
Exempter  
Et donner  
s'escriuoient  
autres fois  
avec un p  
Et l'incise  
deux mots  
se prononce  
comme une  
B.*

pas tout l'honneur. Cependant, vous me ruinez en parfums, vous m'empeschez de paroistre en Automne, & vous vous attribuez à vous seule, les Colomnes qu'on n'a dressées que pour nous deux. Vous faites plus; car vous mangez ce P, que vous aimez tant. Si vous me vouliez faire du mal, ne pouuiez-vous vous exenter de luy en faire? & croyez-vous que ce soit vn bon moyen pour me donner, que de nous chasser tous deux d'vne place. Où vous ne pourrez iamais faire reuenir le P, quelque amitié que vous luy portiez, si vous ne me laissez avec luy.

N. Ie ne vous en oste pas encore à demy; car vous estes inutile en cent endroits: Qu'avez-vous que faire de paroistre, où c'est moy qui parle & nō

pas vous? Si l'en estois creü, on vous osteroit nom & surnom, & l'on ne vous laisseroit que la faim.

L'USAGE. Attendu que les deux Lettres qui sont en dispute, sont proches voisines, & qu'une plus longue contention pourroit causer entr'elles quelque froideur; Nous voulons & entendons que l'M continuë ses soins, pour empêcher l'N de se mettre devant le B & le P. D'autre costé, l'N pourra tenir quelquefois la place de l'M & du P, pourueu qu'elle en use sans presumption, & sans rien attendre sur exemption ni redemption, sur indemniser ni indemnité. Nous ordonnons aussi que l'M gardera nom, surnom, & pronom; & que l'N conseruera les Colonnes, avec esperance d'auoir bien-tost l'Atone aussi toute seule.

*l'm se prononce icy.*

O. Quelque forte que soit vne amitié, il survient quelquefois des accidens si impreueus, qu'il semble que tout se doit rompre. Mais souuent aussi cette tempeste ne sert qu'à l'affermir & à luy faire ietter de plus profondes racines. J'espere qu'il en arriuera de mesme, dans le fâcheux dé-meslé que ie suis forcé d'auoir avecque mes sœurs, & mes meilleures amies. Mais que ne fait-on point tous les iours, pour conseruer son bien? Je supplie donc l'A de me rendre la moitié des villes de Laon & de Craon, & de ne pas manger tout

*On les prononce sans o.*

## 614 DIALOGVE DES LETTRES

*au, fait o.  
mairs,  
cours, &c.  
de flours &  
plours on a  
fait fleurs  
& pleurs.*

*On pro  
nonce pare-  
stre, recon-  
meistre.*

*On prononce  
Thoulouse,  
Cologne,  
&c.*

*rôle, con-  
trôle.*

*rôle.*

*Il n'y a que  
l'O qui se  
prononce en  
ces mois.*

drois bien qu'il ne se joignît plus à l'V, pour mē contrefaire. Pour l'E, il s'est apropié tout ce que nous auions en commun; & ie ne suis plus auprès de luy qu'un o en chiffre. Il a fait pis; car il m'a osté ce que ie possedois sans luy; & ie n'oserois plus paroistre avec l'I; car on ne me pourroit plus reconnoistre. S'il continuë, j'ay peur de n'auoir plus à la fin ni Foy, ni Roy, ni Loy. L'V, d'autre costé, m'oste Tholose & Cologne, qui m'appartiennent, & cent autres places semblables. Pour me pouuoir maltraiter impunément, on m'empesche d'aller en compagnie; mais il me semble qu'on me le deuroit bien permettre, pour resister à tant d'ennemis. Cependant, lors que de deux O on en a osté vn, pour empescher son compagnon de courre après, on l'arreste avec vn accent graue.

A. Ie suis tout prest de vous rendre ce que vous me demandez, pourueu que vous fassiez restitution de vostre part; Donnez-moy ce qui m'appartient de la riuière de Saone; Partageons ensemble le mois d'Aoult, & ne vous saoulez pas tout seul à mes despens.

O. Qu'on autoit grand tort de me faire passer pour estre de mauuaise conscience, veu que de toutes les lettres, il n'y en a point qui aille plus rondement que moy!

LA GRAMMAIRE. L'Étymologie a interest  
de

de maintenir l'O dans la pluspart de ses demandes. La Prononciation d'autre costé, n'y veut pas consentir ; c'est à l'Usage à en ordonner ce qu'il luy plaira.

L'USAGE. L'O a beau se plaindre qu'on luy fait tort ; l'A a desia montré qu'il luy en fait tout autant ; Il empiète sur l'I, quelque soigneux qu'il soit de se deffendre ; Il empesche l'E de s'asseoir, & il a voulu enleuer à l'V sa *Nourrice*. C'est pourquoy i'ordonne que les choses demeurent en l'estat qu'elles sont, iufqu'à ce qu'il en soit plus amplement informé. Cependant, il continuëra les bons offices dans les chiffres ; car quoy qu'il n'y passe que pour vn zéro, il ne laisse pas d'y estre aussi necessaire que les autres ; & a cet auantage par dessus eux, qu'il n'est pas sujet à diuision.

*On prononce  
soigneux,  
sans i, as-  
soir sans e.  
Nourrice à  
Paris, sans  
u.*

P. Tant qu'on ne nous a deffendu que les Iuleps, les Sirops & les Ptisanes, nous-nous sommes fort bien portez ; mais aujourd'huy qu'on ne veut plus que nous-nous trouuions aux Noces, nous-nous portons fort mal. Cependant, on ne nous veut pas donner Baptesme, non pas seulement vne paire de sept Pleaumes ; & à vn besoin on nous laisseroit manger des loups. Je n'ay iamais veu vne telle cruauté ; qu'on nous laisse pour le moins la clef des champs, sans nous tenir tousiours renfermez dans vn camp, comme dans vn rempart.

*Tous ces  
mots se  
prononcent  
sans p.*



doux quand elle sera la dernière, sur peine d'estre chassée, si ce n'est assez de la negliger.

*lx ne s'y  
fert presque  
plus.*

S. Je ne sçay ce qui a pû obliger les Auteurs modernes, à me retrancher comme ils font; ie pretens bien renuerfer toute leur écriture; car quoy qu'ils fassent, l'ancienne coustume sera pour moy. Suis-je si dangereuse, qu'il faille que les voyelles se couurent d'un accent, de crainte de m'approcher? C'est estre trop mesconnoissantes de la faueur que ie leurs fais de me mettre entr'elles, pour les empescher de s'entremanger. Toutefois, comme chacun se peut tromper, si l'on trouue que i'aye tort de le faire, ie me condamne; mais comme ie me soumets, il faut que les autres en fassent autant; & si l'on m'en croit; on commencera la reformation par le bannissement de l'H; un accent suffira pour marquer où il faudra aspirer. Le C, le K, & le Q, n'estant qu'une mesme chose, ce sera assez de retenir le C; Et puis que nous deuous estre toutes simples, il faut faire le procès à l'X, comme double, & renuoyer en Grece l'Y & le Z, pour décharger l'Alphabet de ces lettres superflues. Mais pour faire voir que ie plains moins mes peines que mes paroles, ie suis preste à faire la fonction de l'X & du Z; & si ie n'en puis venir à bout, i'appelleray le C à mon secours.

*On met  
quelquefois  
une, entre  
deux mots  
pour adou-  
cir la pro-  
nociation.*

Z. Je tiens que de toutes les Lettres, il n'y

*avant-  
hier.*

en a point de plus dangereuse que l'S, non-  
seulement à cause qu'elle a la figure & les siffle-  
mens du Serpent, mais à cause qu'elle se glisse  
comme luy, & se va mettre entre les mots où  
elle n'a que faire. D'ailleurs, elle se change en  
deux ou trois façons, sans aucune consideration  
du C ni de moy, ni du Zele que j'ay pour vostre  
service. Mais bien-loin de lui accorder ses deman-  
des, il lui faut faire porter la peine qu'elle a or-  
donnée contre les autres. Le C & la cedille rem-  
pliront fort bien sa place; & lors qu'ils ne le pour-  
ront faire, ie ne leur manqueray pas au besoin.

S. Ie ne sçay si j'ay l'air d'un Serpent; mais  
il faut bien que j'en aye la prudence, pour souf-  
frir toutes ces injures.

*Elle sonne  
comme un Z  
en ces lieux  
là.*

L'V S A G E. Nous permettons d'oster l'S des  
lieux où l'on ne la sent point, pourueu qu'on  
marque l'endroit de quelque accent, iusqu'à ce  
que l'œil y soit accoustumé; Et pour la punir de  
ce qu'elle se fourre aux endroits où elle n'a que  
faire, nous voulons que le Z profite de toute la  
gloire qui luy en pourroit reuenir.

*à la 2. en.*

T. Il est bien difficile d'acquérir beaucoup  
d'amis, sans faire des enuieux. Tandis que ie  
fais tout ce que ie puis pour tenir les autres en  
paix, & que ie m'intrigue assez heureusement  
entre les voyelles, pour leur servir de liaison, les  
consonnes en sont enuieuses; & l'S ne marche

point avecque moy qu'elle ne me fasse taire, & sans, & on du moins il ne s'y sent point.  
évanouïr à tous momens.

L'USAGE. En consequence de ce qui a esté ordonné, qu'il n'y aura plus que deux consones, à la fin des mots, l'entens quand il y en aura trois, qu'on rejette la plus inutile, sans que cela puisse preiudicier au corps ni aux Arts, ni à temps ? champs ? doigts, &c. d'autres particuliers qui ont interest à les conferuer.

V. A considerer ma condition dans vne partie de l'Europe seulement, ie ne croy pas qu'il y en ait de plus bizarre. Je sers de voyelle, & de consonne ; & la pluspart des diphtongues ne se scauroient passer de moy. Il faut que ie me radoucisse à la veüe, & que ie me fortifie à la vertu. Les vns me prononcent V, les autres Ou ; Ceux-cy font de moy vn B, ceux-là vn G. Il y en a qui me font seruir d'F, & d'autres qui me Qualitéz pour Vualsirs, Vlesingue pour Flessingue, Vveimar pour Veijmar. mettent double, pour me faire passer pour ce que ie suis. Cependant, sans considerer en combien de façons ie suis utile, on me traite si fort en cadette, à cause que ie suis la dernière de mes sœurs, que dans la crainte qu'on a que ie ne quitte la fin d'une syllabe, pour me mettre à la reste de celle qui suit, on a tousiours les deux consones pions leuez sur moy.

L'USAGE. Nous ordonnons, ayant égard aux plaintes de l'V, que les deux pions ne se

*Pour mon-  
trer que c'est  
celle-là  
qu'il faut  
désacher.*

*On prononce  
excellens, ec-  
céluer,  
agzemprio.  
Saimonge,  
soiffance,  
fluxion,  
deuxième,  
Chiménés.*

mettront plus sur luy, mais sur la voyelle qui le suit.

X. L'S fait bien voir son ignorance, lors qu'elle dit que ie suis vne lettre superflue. Ie sers de C à excellent, de deux C à excuter, de G & de Z à exemption, d'une S à Xaintonge, de deux X soixante, de C & de T à fluxion, de Z à deuxiesme; sans parler du Phénix, où ie suis en ma propre signification, & du Cardinal Ximenés, où ie sers de Ch. Et après cela, il faut qu'un pauvre serpent me traite de superflue? Bien-loin de me retrancher; on deuroit souffrir que ie fusse toujours en action; Car que deviendroient sans moy les Xerxés, les Xentophons, & les Alexandres?

*2<sup>e</sup> vne f.*

S. S'il ne tient qu'à cela, on trouuera bien le moyen de les faire subsister sans vous. A-t-on iamais veu vne insolence pareille à la vostre, vous faites gloire de vos larcins, & les autres s'en defendent?

X. Hé bien! qu'on me fasse mon procès; le mieux qu'il vous puisse arriver, c'est qu'on vous donne ma place. Qu'il vous fera beau voir estre deux, à faire la fonction d'une lettre superflue? D'ailleurs, comment garderez-vous la mediocrité, qui est necessaire en cette occasion, vous qui vous hauffez & baiffez sans cesse, & qui n'avez jamais marché droit en aucune affaire? Vous ne

m'empescherez pas, pour le moins, de tenir ma place dans les lettres numerales.

LA GRAMMAIRE. Ni là, ni ailleurs, vous ne faites la fonction que d'une double lettre. Avant que les diuerses façons de compter fussent inventées, on ne comptoit que par les doigts, dont chacun faisoit vn ; & pour marquer cinq, on monroit le pouce avec le doigt qui le suit, qui font vne espee d'V. Si bien que deux V l'un sur l'autre, faisoient dix ; & c'est de là qu'est venue l'X.

L'V S A G E. Nous auons maintenu & maintenons l'X, dans toutes les fonctions de sa charge, & mesme à la fin des mots, pourueu qu'elle soit là sans se faire trop sentir. Mais haltons-nous, le temps presse. *Peux, comme s'il y auoit une*

LA GRAMMAIRE. C'est fait ; car l'Y & le Z n'ont rien à représenter, que ce qu'ils ont desia dit.

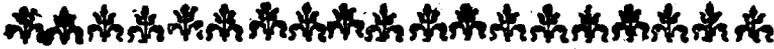
L'V S A G E. Si cela est, auant que de finir cette Assemblée, ie veux dire vn mot aux Lettres, comme amy, après les auoir iugées comme Souuerain. Ie vous conjure donc, Belles lumieres des Esprits, Elemens de la parole, satez Atomes dont s'est formé ce grand monde des Sciences, de mettre fin à vos plaintes, & de viure en bonne intelligence à l'auenir. Vous estes les Gardiennes fideles de ce que les hommes ont de plus

## 222 DIAL. DES LETTRES DE L'ALPH.

precieux. C'est en vous qu'ils trouuent la secreté de leurs affaires, & leurs plus solides plaisirs. Sans vous, l'absence seroit le plus grand de tous les maux. Par vostre moyen, on passe à couuert à trauers les ennemis. Vous sçauetz le secret de fasciner la veuë des ialoux, & de tromper la garde la plus fidelle. De vostre petit nombre sont nez comme par miracle, vn million de mots differens : Vous estes les fondemens inébranlables des Loix, & les depositaires de la Verité. Enfin, sans vous on ne sçauroit que confusement la naissance du Monde, & les plus belles actions seroient enseuelies dans les tenebres de l'Oubly.



SUPLE-



S V P L E M E N T  
DE L'HISTOIRE VÉRITABLE.

Lucien ayant dit à la fin du second liure de cette Histoire, qu'il alloit descrire en suite les merueilles qu'il auoit veuës aux Antipodes ; & cela ne se trouuant point, soit que les Liures ayent esté perdus ou autrement ; il a pris enuie à celuy qui a fait le precedent Dialogue, de se iouër à son exemple, en des auentures estranges & inouïes. Mais comme il n'y a rien de si facile, que de feindre des choses qui n'ayent aucun fondement dans la Raison ni dans la Nature, il n'a pas creu le deuoir imiter en ce point ; & n'a rien dit, qui n'ait quelque sens allegorique, ou quelque instruction meslée avec le plaisir.

L I V R E T R O I S I E S M E.

*I. Description de la Republique des Animaux. II. Hommage qu'ils viennent rendre au Phénix. III. Passage de Lucien aux Antipodes. IV. Bataille des Animaux contre les Sauvages. V. Pacification, par l'entremise de Lucien.*

**L**E plus resolu demeura sans force & sans courage, voyant nostre Vaisseau brisé, & toute l'esperance du retour perduë ; mais apres

I.  
Description  
de la Repu-  
blique des  
animaux.

K K K K

nous estre consolez du mieux que nous pûmes, les vns allumerent du feu, les autres se répandirent le long de la coste, ou entrèrent plus auant dans le pais pour le découurir. Sur le soir, ceux qui estoient allez à la découuerte, rapporterent que le pais estoit cultiué & remply de toutes sortes d'Animaux, dont plusieurs leur estoient inconnus, mais qu'ils n'auoient point veu d'hommes. Ce qui les auoit le plus estonnez, c'est qu'on voyoit d'vn costé des Agneaux paistre parmy des Loups; de l'autre des Faucons voler en la compagnie des Colombes; icy des Cygnes se ioüant avec des Serpens, & là des poissons nageans parmy des Castors & des Loutres. Sur ces entrefaites, arriuerent des Singes vestus à la Grecque, qui nous vinrent faire commandement de la part du Roy de l'aller trouuer; Ils portoient chacun sur le poin vn Perroquet qui leur seruoit de Trucheman, & parloit bon Grec; sans quoy l'on n'eût pû iamais rien entendre au iargon de ces Ambassadeurs. Cependant, obeïssant aux ordres du Prince, nous nous acheminons vers le lieu où il estoit, & apprenons d'eux en chemin, Que nous estions dans l'Isle des Animaux, qui dépendoit du vaste Empire des Fables; Qu'elle estoit enuironnée de celles des Geans, des Magiciens, des Pygmées, & autres semblables, qui releuoient routes de la iurisdic-

tion des Poëtes, dont l'Isle estoit assez proche. Que cét Empire estoit partagé en sept Comtez, gouvernées par autant de Comtes; qui sont les Contes pour rire, les Contes de la Cigogne, les Contes iaunes, les Contes violets, les Contes borgnes, les Contes à dormir-debout, & les Contes de vieille, sans parler de plusieurs autres petits Comtes de moindre importance, qui sont tous compris sous le nom des Contes de l'autre monde. Qui parmy tous ces peuples, le plus grand crime estoit de conter deux fois vne mesme chose; Qu'on n'y estoit point introduit qu'on ne laissast son iugement à la porte, avec permission de le reprendre au retour; mais qu'on le retrouuoit presque tousiours ou esgaré ou corrompu; Que la Republique des Animaux estoit gouvernée par le Phénix, & que celuy qui regnoit alors, auoit esté curieux de nous voir, parce qu'il ne faisoit que de naistre, & n'auoit iamais veu d'hommes. Que sans cela, on ne nous auroit pas soufferts plus long-temps dans l'Isle, parce qu'il leur estoit deffendu tres-estroitement par leur Legislatteur, d'auoir aucun commerce avec ceux de nostre espece, sur peine de retourner en leur premiere seruitude: Que ce Legislatteur estoit vn petit bon-homme tout contrefait, qui n'estoit guere different d'vn Singe pour la figure; mais d'vn sçauoir & d'vne connoissance admirable;

Que c'estoit luy qui les auoit establis , policez & rassemblez de toutes les parties du monde, & qui leur auoit enseigné à s'entr'aimer & à s'entendre l'un l'autre; mais qu'il n'auoit iamais pû apprendre à parler qu'aux Perroquets, & à quelques autres oiseaux. Que les Singes, comme ils sont ingenieux, & adroits à contrefaire tout ce qu'ils voyent, auoient appris de luy l'art de se vestir, & vne partie de ce qu'ils auoient veu faire aux hommes: Qu'ils auoient basty le Palais que nous verrions, à l'aide des Hirondelles, cultiuoient la terre par le moyen des pourceaux & des taupes qui se plaisent à la remuer, & faisoient la moisson par l'entremise des fourmis, qui auoient en moins de rien emporté toute la graine d'un champ, & la serroient dans des greniers où on l'alloit prendre quand on en auoit besoin: Que comme il n'y auoit point de société sans quelque Religion, ils adoroient tous le Soleil, & que le Phenix qui luy estoit consacré, auoit ioint à la Royauté le Sacerdoce, & se brusloit lui-mesme sur son Autel, seruant & de Prestre & de victime: Qu'il y auoit des animaux qui auoient quelque reuerence pour les autres Astres, Que l'Elephant adoroit la Lune, & l'Orix l'Estoile de la Canicule: Qu'Esopé (car c'est ainsi que se nommoit leur Legislatteur) se voyant forcé de les quitter, auoit estably pour Roy

le Phénix, comme le plus propre à cét honneur, parce qu'il estoit vnique; & qu'on n'estoit point sujet par ce moyen aux guerres ciuiles, que l'ambition des Grands, & le desir de regner, ou le dépit & la ialousie ont coustume d'allumer en l'ame des Princes. D'ailleurs, comme il viuoit plusieurs siecles, on estoit exempt par là des reuolutions, que causent dans les Empires le frequent changement de Monarques: Que pour se descharger des soins de l'Estat, il auoit estably diuers Animaux sur chaque espece qui les gouernoient sous son autorité; car il se faisoit voir fort rarement, soit pour conseruer sa majesté, ou pour quelque autre raison: Que les Singes luy seruoient d'Officiers & de Ministres; les Tigres & les Lions, de Soldats; les Oyes & les chiens, de garde & de sentinelle; les Perroquets, d'Interprete & de Trucheman; les Cigognes, de Medecin; Car à cause de son naturel solitaire & mélancolique, il auoit besoin de se purger de temps en temps; à quoy les Cigognes sont fort adroites; Que les Licornes faisoient l'essay deuant luy, pour la propriété qu'elles ont de chasser les venins; & qu'enfin tous ces Animaux viuoient en paix & en bonne intelligence sous son Empire. Mais ceux qui se nourrissoient de proye, de quoy viuent-ils, leur dis-je? Vous auez raison respondirent-ils, de faire cette demande; car ils ne peuuent pas paistre comme

*Elles se  
donnent des  
laucemens.*

autres, ni manger comme nous des fruits de la Terre, Voicy donc comme on les nourrit, outre les criminels qu'on leur abandonne; lors que les Animaux deuiennent vieux, & qu'ils ne se peuuent plus soustenir, on les engraisse, tant qu'ils meurent; & tous les iours on va dans leurs appartemens receuillir ceux qui sont morts; mais cela est cause aussi quelquefois que ceux qui viuent de carnage, sont deux ou trois iours à ieusner.

Dans ces Entretiens & autres semblables, nous arriuâmes à la Cour du Phénix, qu'il estoit desia nuit; Il estoit dans vne grande salle toute brillante de lumiere, par le moyen des vers luisans, & autres insectes lumineux, qui estoient attachez au plancher, ou qui voloient par l'air comme autant d'estoiles errantes. D'autre costé, la voûte estoit garnie de plumes d'azur, accommodées fort proprement avec le bec des Hirondelles; si bien que cela ne ressembloit pas mal à vn Ciel. Il y auoit deux Corps-de-Garde à la porte, l'vn de Lions, & l'autre de Tigres, qui nous effrayèrent d'abord; mais nous passâmes en assurance sous la conduite de nos guides. Au fond de la salle estoit le Phénix posé sur vn Thrône d'or enrichy de perles, avec vn d'ais d'ambre & de corail, où l'on auoit enchassé des pierreries; Mais de tout son Thrône, rien n'estoit si brillant que luy, & il n'en receuoit pas tant d'esclat qu'il luy

en donnoit. Car il auoit le cou d'or, les ailes de feu, doublées d'un azur celeste, & il portoit vn Astre estincelant sur la teste. A ses costez estoient rangez en forme d'Amphitheatre, vn grand nombre d'oiseaux de taille & de plumage tout different, mais d'une beauté merueilleuse; sans parler de ceux qui pendoient en l'air par des filets, comme des bouquets de plume. Au bas estoient vne infinité de Pâons qui faisoient la rouë à l'entour, & estaloient avec pompe & magnificence les cerceles d'or de leur queuë, où brilloient autant d'yeux qu'il y en auoit dans le Ciel. Ce spectacle nous rauit tellement en admiration, que nous demeurâmes comme immobiles, iusqu'à ce que le Prince nous enuoya complimenter par diuers oiseaux de sa suite, qui imitent nostre langage. Lors que nous fumes près de luy, après luy auoir fait la reuerence, il nous dit par la bouche d'un petit Perroquet qui se perchoit sur son Thrône, que nous estions les bien-venus; & qu'ayant sceu nostre arriuée, il auoit esté bien aise de nous voir, & auoit enuoyé au deuant de nous quelques vns de ses Officiers, afin qu'on ne nous fist aucun déplaisir. Après cela, il s'enquit du sujet de nostre voyage, & tesmoigna d'estre fort surpris au recit de nos auantures; Mais parce qu'il estoit temps qu'il se retirast, il nous congedia, après auoir donné ordre qu'on

nous logeast dans son Palais, & qu'on nous traitast avec toutes sortes de magnificence. Nous n'eûmes pas plustost pris congé de luy, que nous fûmes environnez de Geays & de Pies, qui ne faisoient que cacqueter à nos oreilles, & nous rompoient la teste d'une infinité de questions & de demandes. D'ailleurs, il me tarδοit que ie fusse seul, pour m'entretenir à mon aise des merueilles que i'auois veuës, & ie souspirois desia apres mon retour en Grece, pour auoir le plaisir de les conter. Nous fûmes conduits en nostre appartement, par les mesmes Ambassadeurs qui nous estoient venus receuoir, & le trouuâmes meublé d'estoffes exquisës, filées par des vers à soye, & tissües par des araignées; de sorte que l'ouurage en estoit tres-ingenieux & tres-delicat. Sitost que nous fûmes arriuez, on courrit pour le souper, où nous fûmes seruis magnifiquement de toutes sortes de mets, & mangeâmes de petits oiseaux qui n'estoient que comme des pelotons de graisse. Nos Ambassadeurs prirent place avec nous; mais les Perroquets se percherent deçà & delà, au dessus de nos testes, où l'on leur donnoit à manger de tout ce qu'il y auoit sur la table, comme l'on fait aux enfans; mais ils aimoient particulièrement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas, il y auoit des Singes acoustrez en Charlatans, qui faisoient cent tours de passe-

de passe-passe, & auoient avec eux des petits chiens qui contrefaisoient les Soldats, avec l'espée au costé, & la picque sur l'espaule, passoient à trauers des cerceaux, marchoient sur des bastons, sautoient pour l'amour des Dames, & faisoient plusieurs galanteries semblables; Après souper les Pies dansèrent vn Balet, où elles imitoient le saut des Gruës, passant l'vne dans l'autre avec vne adresse & vne agilité admirable. Les Rossignols firent le récit, & les Sereins le concert.

Le lendemain dès le point du iour, nostre escorte nous vint prendre pour assister à l'hommage que les Animaux venoient rendre au Phénix, qui est la plus belle cérémonie de toute l'Isle; Il estoit à l'entrée de son Palais, pour les mieux receuoir, & en faire la reueuë avec plus de magnificence. Nous remarquâmes en passant, qu'à toutes les portes du Palais, il y auoit vn Chien en sentinelle, & vne Oye sur chaque fenestre, avec vn Aigle au haut du donjon, pour decourir de plus loin; & on les releuoit d'heure en heure, autant la nuit que le iour. Si tost que nous fûmes arriuez, le Phénix nous fit assoir auprès de luy sur des sièges; Il estoit environné de tous les Animaux de sa garde, & de tous les Oiseaux de sa suite, comme le iour précédent. Apres que son Perroquet eut harangué assez long-temps sur le sujet de la céré-

II:  
Hommage  
des Ani-  
maux.

monie, avec grande satisfaction de toute l'Assemblée, qui estoit charmée de la douceur de son éloquence ; on vit venir de loin les oiseaux en magnifique appareil, sous la conduite de l'Aigle, qui apres auoir fait vne pointe en l'air, fondit tout à coup aux piez du Phénix, pour luy faire hommage, puis se guinda dans le Ciel, & s'alla perdre dans les nuës. Aussi-tost les oiseaux de sa suite se percherent deçà & delà sur les arbres, tandis que ceux qui sçauoient chanter, celebrent les louanges du Phénix, & remplirent l'air de leurs doux concerts, où le Cygne tenoit le Tacet, & le Coucou battoit la mesure. Mais auparauant, quelques Faucons, pour donner du plaisir au Prince, lièrent en l'air des Perdrix ; & passant deuant son Thrône, les laisserent enuoler, sans leur auoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouuée de bonne grace, aussi bien que celle des Cocqs, qui apres auoir paru à la teste des Oiseaux domestiques, se separerent en deux bandes, qui vinrent iouster l'vne contre l'autre, avec tant d'animosité & de furie, que le Phénix fut contraint de les enuoyer separer. Mais les Cailles qui s'estoient mises de la partie, estoient si acharnées au combat, qu'elles ne voulurent point obeir ; si bien que pour conseruer la majesté de l'Empire, & punir leur desobeïssance, il fit signe aux Esperuiers, qui enleuerent en vn in-

*On les faisoit iouster en Grece comme des Cocqs.*

stant les plus opiniaftres, & les allerent plumer hors de fa prefence. Cependant, les Pâons danfoient vn Balet avec beaucoup d'art & de iuftefse, mais encore plus de grauité, traçant diuerfes figures selon les diuers Airs que leur chantoient les oifeaux, & marquant la cadence d'une façon admirable; Mais les Cocqs-d'Inde les ayant voulu imiter, se firent mocquer d'eux avec leur graiffe rouge & bleuë, entre-couppée de rides; leur mine de vieille, & leur peau pendante sur le nez; ce qui fit bien voir la difference qu'il y a de la vaine gloire, avec la gloire veritable. Comme le Phénix s'estonnoit de ce que les oifeaux de nuit & ceux de riuere, ne paroiffoient point, vn Perroquet prenant la parole, dît qu'il auoit charge de luy representer de leur part, Que les premiers attendoient la nuit, pour luy venir rendre leur hommage, de peur de troubler les autres oifeaux, par leur prefence; & que les derniers s'estoient assemblez à l'endroit où il deuoit receuoir celuy des poissons, comme estant plus en leur lustre dans l'eau. Après, vinrent les Animaux à quatre piez, que le Lion conduifoit avec vne majesté & vne contenance digne d'un Prince; & lors qu'ils furent tous passez deuant le Phénix, ils se separerent en deux, comme pour le combat: Mais le combat parut estrange, pour l'inégalité des combatans; car ceux qui viennent

de proye, s'estoient mis tous d'un costé, & le reste de l'autre; dequoy le Phénix s'estonnant, un Singe qui les auoit disposez, luy dit, Que c'estoit pour faire paroistre la moderation des vns, & la confiance des autres. Car les oiseaux n'eurent pas plustost sonné la charge, qu'on vit les Chèvres & les brebis courir de toute leur force contre les Tigres & les Lions, & les chocquer de leurs testes si rudement, qu'ils tomberent à la renuerse, comme s'ils eussent esté morts; puis se releuant legerement, se iouèrent avec elles sans leur faire aucun desplaisir. Il n'estoit pas iusqu'aux rats & aux souris, qui ne voulussent estre de la partie, & ne vinssent affronter les chats, qui se couchoyent par terre en les voyant; & de peur de les blesser, faisoient la patte de velours. En suite, les Ours se leuerent sur leurs piez de derriere; & se tenans tous par la main, commencerent à danser en rond fort grauement, ayant un Singe au milieu d'eux qui iouoit de la fluste, tandis que d'autres tout noirs, montez sur de grands Ours blancs, contrefaisoient les Bâteleurs, & faisoient cent tours de soupplesse. Car les Singes en cette occasion faisoient mille singeries; Les vns iouoient à la boule, avec des Hérissons, ayant mis des gans de fer, de peur de se piquer; les autres se battoient à outrance, comme des Gladiateurs, tandis que quelques-vns de leurs com-

pagnons pendus par la queuë aux arbres voisins, faisoient les luges du camp. Ceux-cy couroient la bague sur des cheuaux de manège ; ceux-là faisoient des tournois, comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne Maison. Les Licornes couroient aussi, la lance baissée l'une contre l'autre, ayant mis vne pomme à la pointe de leurs cornes, comme l'on met vn bout aux fleuriers, de peur de se faire mal. Cependant, on voyoit des cheuaux bondir tout-seuls par la plaine, & faire des voltes & des passades, avec des caracols, où ils tournoient plus iuste que les meilleurs Escuyers du monde. Il n'estoit pas iusqu'aux Elephans, qui pour monstrier leur adresse, ne voulussent danser sur la corde, & faire admirer leur agilité dans vne si grande masse de chair. De quelque part que le Phénix iettaist la veuë, il ne voyoit que des objets diuertissans. Il y auoit de petits animaux qui se tenoient sur le dos de leur mere, soit qu'elle courust ou qu'elle ioüast; D'autres estoient renfermez dans son sein, comme dans vne bourse, d'où ils sortoient & se promenoient; puis ils y rentroient au premier cry qu'elle faisoit. Les Porcs-épics se laissoient poursuivre par les chiens; & lors qu'ils estoient prests de les attraper, ils leur lançoient de leurs dars, qui les faisoient crier & prendre la fuite. Sur ces entrefaites, on entend de loin le sifflement des

*On a vne  
cela autre-  
fois à Rome,*

Serpens, qui fit cesser tous les ieux; Ils se traif-  
noient lentement, la teste haute, pour tesmoigner  
plus de majesté, & auoient quitté leur vieille  
peau, & pris vne robe nouvelle, pour en paroi-  
stre plus beaux. Ils venoient tous rendre hom-  
mage au Phénix, sous la conduite du Basilic,  
qui couuoit vn dépit mortel en son sein, & pre-  
tendoit deuoir regner sur les Animaux, à cause  
qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord  
ses regards sur luy, au lieu de luy rendre son hom-  
mage. A cét Aspect, le diuin Oiseau panche sa  
teste mourante, comme vne fleur que le coustre  
de la chaüë a renuersée; l'or, l'azur, & la pour-  
pre de ses plumes se ternissent; & il alloit rendre  
l'ame, si au cry que ietterent les Animaux, la Li-  
corne qui reposoit à ses piez, ne l'eût touché de sa  
corne, dont elle chasse les venins; & qu'en mesme  
temps l'ardente Belette n'eût sauté sur le Basilic, &  
imprimé sa dent mortelle sur les taches blan-  
ches de sa couronne, l'estendant mort sur la place.  
Aussi-tost le Phénix redresse sa teste panchante,  
& reprend son vif esclat effacé par les ombres de  
la mort; & les Animaux iustement irritez, vien-  
nent fondre de toutes parts sur les Serpens, tan-  
dis que les Cigognes les attaquent d'enhaut, &  
que les Aigles percent de leurs ongles tranchans,  
les Dragons qui vouloient prendre l'essor. Ils  
furent donc en moins de rien déchirez & mis

*Il tuë de sa  
venü.*

en pieces, & la Nature purgée de ces monstres. Cependant, l'vnique Oiseau qui auoit repris sa force & sa beauté, voulut acheuer la ceremonie, & alla vers la Mer pour y receuoir l'hommage des poissons & des oiseaux de riuere. Il rencontra en chemin les abeilles, qui n'ayant pû montrer leur diligence accoustumée, pour auoir attendu les fourmis qui ne vont pas si viste qu'elles, venoient avec les autres insectes rendre leur bourdonnant hommage au Phénix, & luy apportoiēt du miel de leurs ruches, qu'elles luy presentèrent sur les aïles des papillons, qui brilloient d'autant d'yeux que la queuë des Pâons. A leur teste marchoiēt de petits oiseaux de differentes especes, & de plumages diuers, qui ne sont gueres plus gros qu'elles, & qui ne pesent chacun avec leur nid, que quarante-huit grains. Les poissons s'estoient assemblez dans vne espece de Golfe, qui faisoit comme vn Amphitheatre, sur lequel se rangerent tous les Animaux; & les Oiseaux se percherent sur les Arbres, pour augmenter la magnificence du spectacle qu'ils venoient voir. Car les Baleines rangées en forme d'arc, du costé qui regardoit la mer, faisoient vn rond d'eau où l'on voyoit iallir cent fontaines, par ces ouuertes qu'elles ont sur la teste, par lesquelles elles iettoient l'eau de la grosseur d'vn muid, & de la hauteur d'vne picque; qui retom-

bant avec bruit sur leurs mufles, couuroit toute la mer de bouillons d'escume. Mais auant que le Phénix arriuaft au lieu du spectacle, les poissons l'enuoyerent receuoir à deux cens pas de la mer, par des petits poissons volans, fuiuis d'Amphibies, pour monstrier que leur iurisdiction s'estendoit sur la terre & dans l'air, aussi bien que dans les eaux. Apres, venoient cent grandes Tortuës chargées de tous les thresors de ce vaste & liquide Element. Les vnes portoient sur leur dos des montagnes d'ambre ; les autres des rochers de corail, enrichis de Nacres de perle ; qui en arriuant entr'ouurirent leurs coquilles, & firent voir des ioyaux d'vn prix & d'vne valeur inestimable. C'estoient de grosses perles rondes, d'vne blancheur nōmpareille, dont le vif esclat estoit redoublé par la noirceur des mains des Singes, qui les tiroient de leurs huistres pour les presenter au Prince. Il fit serrer les parfums dans ses magasins, pour s'en seruir à l'honneur de sa sepulture, & destina le reste à l'ornement de son cabinet, & à l'embellissement de son throsne. Dans ce grand cercle que les Baleines formoient d'vn costé, & les rochers de l'autre, parurent premierement tous les oiseaux de riuere, ayant le Cygne à leur teste, qui s'estoit ioint à eux, avec quelques autres oiseaux de la Cour du Phénix. Il paroissoit là en son lustre, haussant son col  
 vouëté

voûté entre ses ailles à demy leuées; ce qui faisoit vn enfoncement qui luy donnoit plus de majesté. Aussi-tost qu'il vit arriuer le Phénix, il prit son vol avec les autres, & vint tourner trois fois à l'entour de luy, comme pour faire la reueuë de ses sujets, & luy en faire admirer la beauté & le plumage. Le brillant Phénicoptère aux ailles de pourpre, fut choisi pour aller rendre l'hommage au Phénix, comme luy deuant estre plus agreable, à cause qu'il porte son nom. Au retour, ils se ioüerent en l'air avec les poissons volans, qu'ils abattoient dans l'eau, du vent de leurs ailles; puis ils vinrent fondre tous dans la mer, avec grand bruit. Alors, pour donner du plaisir au Prince, les barbets se lancerent apres eux, & commencerent à les poursuiure: Ils les laissoient approcher fort prés; puis se plongeant tout à coup, ils trompoient leurs dents & leurs esperances. Ils se déroboient de mesme des Oiseaux de proye, qui venoient pour donner dessus, & qui mouilloient les cerceaux bigarez de leurs ailles, sans auoir pris que du vent. A la fin ils disparurent tous au seul cry du Cygne, & se coulant sous les eaux, allerent reparoistre bien loin, & faire vne triple couronne au dedans des rochers & des Baleines, pour donner le temps aux poissons de se faire voir, & finir la magnificence du iour. Aussi-tost on vit toute la terre couuerte

de monstres, differens de grandeur & de figure; parmy lesquels rien ne satisfit tant le Phénix que les petits herissons de mer, qui ne sont pas plus gros que des œufs de poule, & sont tous semez de pointes rouges, vertes, & bleuës. En cét estat ils roulent sur l'eau, comme de petites boules de lumiere; si bien qu'on eût dit que toute la mer estoit en feu; & leurs œufs attachez à leur peau, paroissoient comme autant d'estoiles brillantes. D'autre costé voguoient de petites huïstres d'une nacre transparente & ciselée; C'est vn poisson qu'on voit le dos appuyé contre sa coquille, qui luy sert comme de proue; & la teste qu'il leue, luy tient lieu de voile; Ses aislerons sont ses rames; sa queuë luy sert de gouvernail; enfin, c'est comme vn vaisseau viuant & animé, qui semble n'auoir esté fait par la Nature que pour instruire les hommes à la nauigation.

III.  
Passage de  
Lucien aux  
Antipodes.

Comme le spectacle ne faisoit que de commencer, & que les Dauphins qui sont les Singes de la mer, se plongeioient tout d'un coup au fond de l'eau, & puis se lançoient en l'air avec vne vigueur incroyable, pour monstrier leur agilité: On vit arriuer la babillarde Hirondelle, qui s'approchant du Phénix, commença à luy debiter ce qu'elle auoit appris dans les pais estrangers, & mit toute la Cour en rumeur. Car elle rapporta que les animaux des Antipodes s'estoient

reuoitez contre les Sauvages, & enuoyoit demander secours au Prince, & le prier de leur donner quelqu'un pour les commander, parce que leur plus grand défaut venoit de leur mesintelligence. On assemble donc sur le champ le conseil des animaux ruminans, où il fut arrêté qu'on feroit partir en diligence le premier Ministre du Phénix, qui estoit vn vieux magot tresçauant dans la Politique. Cela me toucha tellement, qu'il me prit enuie de l'accompagner, quoy que le Prince fit tout ce qu'il put pour m'en diuertir, me representant le danger que ie courrois avec tant d'animaux differens qui n'estoient pas policez, & n'auoient pas appris à obeir comme les siens; mais il n'en put venir à bout. Cependant, on dressa le train de l'Ambassadeur, & l'on me donna deux Dauphins, l'un pour me porter, & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc dès la nuit, parce que la chose ne souffroit point de retardement, & que tous les Barbares estoient en armes, pour remettre les Animaux dans l'obeissance. Cependant, les Balceines eurent ordre de tenir la mer libre, & de nous seruir comme d'escorte, de peur qu'on ne nous vint enuolopper. Car vne partie des Sauvages s'estoient sauuez sur les eaux, pour éuiter la fureur des bestes farouches, qui barroient la campagne & déchiroient tous ceux qu'elles rencon-

*Réquiers  
&c.*

troient. Si tost qu'ils nous virent, ils vinrent pour nous attaquer avec leurs petits batteaux faits d'un seul tronc d'arbre; mais les Baleines se mettant entre deux, en renuerserent autant qu'il s'en presenta, & leur firent faire la culbute. En cét endroit, ie ne puis taire la valeur & l'obstination des Barbares, qui d'un courage inuincible fautoient sur le dos des Baleines, apres auoir eu bien de la peine à esquiuer la fureur d'autres poissons qui les attendoient dans l'eau pour les déuorer; & montant sur la teste de ces monstres, leur enfonçoient des pieux dans leurs ouuertes, qui sont comme des soupiraux par où elles iettent l'eau & respirent; de sorte qu'ils venoient à bout d'un si grand animal, par leur valeur & leur adresse. Cependant, nos Dauphins prenant leur temps, gaignoient pais, & deuançant la viresse des Sauvages, par la leur, nous vinrent exposer sur le riuage; où les animaux auertis de nostre venue, par les Hirondelles, nous attendoient avec grande impatience. On ne peut exprimer la ioye avec laquelle ils nous receurent, & les careffes qu'ils nous firent, sans prendre aucun ombrage de moy, à cause qu'ils scauoient que ie n'estois pas là pour leur faire mal. Nous apprîmes en arriuant, que la cause de leur reuolte venoit d'un Perroquet, qui ayant esté emporté par un grand vent, de l'isle des Animaux en leur pais, leur

auoit appris comme des bestes viuoient en paix dans cette Ile, & les auoit encouragez à secoüier le ioug des Barbares.

Sur ces entrefaites, la nouvelle arriue que les Sauvages s'auançoient avec toutes leurs forces pour les attaquer. Aussi-tost nostre vieux Singe qui estoit aussi sçauant dans la guerre que dans la politique, quoy que sa force ne répondît pas à sa valeur, rangea tous les Animaux en bataille à l'entrée du bois, qui auoit au deuant vne grande plaine; & sur les aisles, d'vn costé des rochers escarpez & inaccessibles, & de l'autre vn grand marais, bordé en dedans d'vne ruiere qui n'estoit pas gayable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui n'estoient pas propres au combat, de se retirer dans le fond du bois, pour ne point embarasser les autres; puis partageant le reste en trois corps, les rangea en cette sorte. Il mit à la droite vne espece de Tigres tres-vaillans; car i'oublois à dire, qu'il n'y a point d'animaux aux Antipodes, qui soient tout à fait semblables à ceux de nostre país, si ce ne sont des Perroquets ou des Singes. En suite il rangea les Lions, qui sont beaucoup plus petits & moins courageux que les nostres, puis les Ours; les Sangliers après, qui ont vne ouverture sur le dos; & enfin vne espece de Lynx ou de Loups-ceruiers, qui faisoient la pointe

*Bataille des  
Animaux  
contre les  
Sauages.*

de l'aile gauche : Car ils sont si vaillans, qu'ils vont attaquer les Sauvages en plein iour, iusques dans leurs cabanes. Il auoit mis exprés les plus courageux sur les ailles, afin que venant à enfoncer les bataillons des ennemis aux deux bouts, ils les enfermassent au milieu, & les empeschassent de prendre la fuite. Chaque Corps en auoit vn autre à ses espaules pour le soustenir, en cas qu'il fût enfoncé ; & il estoit de la mesme espee, afin d'estre plus interessé à la deffense. Dans les interuales des bataillons, estoit comme l'Infanterie legere composée de petits Animaux moins forts & moins vigoureux, qui ne laissent pas d'auoir du courage ; pour se mesler parmy les autres dans le combat, & mordre les iambes des Barbares, ce qui fut de tres grand seruice. De ce nombre estoient les Porcs-épics, & certains petits pourceaux qui sont armez par tout comme d'vne cuirasse a escaille. Le front de la bataille estoit couuert d'animaux legers comme Cerfs, pour attaquer l'escarmouche, & de trois ou quatre especes de grands oiseaux qui ne scauroient voler ; mais qui sont tres-vistes à la course, du nombre desquels estoient les Austruches, qui sont plus petites que les nostres. Voilà quelle estoit l'armée de terre : Mais il y en auoit vne autre dans l'air, qui n'estoit pas moins effroyable, estant composée d'vne espee de grands Vau-

tours & d'autres Oiseaux de proye, pour venir fondre d'enhaut sur les Sauvages, dans la chaleur de la mellee. Outre ces deux Armées, il y en auoit vne troisieme cachée dans l'eau, toute d'animaux Amphibies, dont il y en auoit de gros comme des Bœufs & des Crocodiles, pour prendre les Barbares en queue & en flanc. Le General auoit autour de luy les Singes les plus adroits & les plus vaillans, pour porter ses ordres par tout. Les autres estoient employez aux diuerses necessitez du Camp, parce qu'ils n'estoient pas assez forts ni assez vigoureux pour le combat. Pour moy, ie montay sur vn arbre pour voir la bataille tout à mon aise, ne voulant pas qu'on me pût reprocher à mon retour, d'auoir tenu le party des bestes contre les hommes. L'armée estant ainsi rangée, on vit paroistre celle des Sauvages en vne tres-belle ordonnance. Les premiers bataillons estoient armez de massuës & de grandes espées de bois, qui couppent comme du fer; & les autres d'arcs & de flèches pour les deffendre contre les Oiseaux, afin qu'ils ne fussent point ataquez d'enhaut, pendant la mellee. Ils estoient tout-nuds, avec la peau noircie & peinte en figure de Serpens, pour donner plus de terreur; & portoient des bonnets & des ceintures de plume par magnificence; ayant la lèvre d'enbas & les iouës percées, & remplies.

de pierres de diuerfes couleurs, comme pour l'ornement. Ils marchoiēt serrez dans vn grand silence ; mais lors qu'ils furent proches, ils vinrent aux mains avec de grands cris. I'oubliais à dire que le front de leur bataille estoit couuert de trois ou quatre rangs d'Archers, qui auoient ordre de se retirer dans les interuales des bataillons, apres auoir fait leur décharge. Ils escarterent d'abord à coups de flèches tous les animaux legers à la course, & ces grands oiseaux qui ne uolent point, lesquels marchoiēt à la teste. Mais le gros de la bataille s'auança aussi-tost en diligence, pour n'estre point percé de leurs flèches, auant que de venir aux mains. Les premiers bataillons des Sauvages furent enfoncez par la furie des animaux, & particulierement des Tigres & des Loups ceruiers, qui estoient rangez sur les ailles, & qui en firent vn grand carnage ; mais le Corps de reserue venant tout frais au combat, avec leurs arcs tendus & leurs flèches apprestées, percerent les plus courageux qui estoient aux premiers rangs ; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans vñe si grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui estoient armez de massuës, de se rallier ; de sorte que tout ce qu'il y auoit de hardy & de courageux dans l'Armée des animaux, fut tué & assommé sur la place. Le reste prit la fuite, & se sauua dans le bois, où ils furent poursuiuis par

par les Sauvages. Pour les Oiseaux, quoy que l'air fût obscurcy de leur multitude, ils furent écartez en vn tourne-main par vne nuée de dards, & incommodoient plus les hommes par leur cheute, que par leur bec & leurs griffes. Les Amphibies aussi ne firent pas grand effet, parce que les Sauvages qui sont agiles & vaillans, tournerent teste à leur abord; & faisant front de tous costez, les reconneurent aisément dans la riuere. Il ne restoit plus d'esperance pour les pauvres animaux, si les Serpens qui n'auoient pû s'assembler, ni arriuer si tost que les autres, ne fussent accourus à leur secours; Mais les Sauvages n'eurent pas plustost entendu de loin leurs siflemens, qu'ils firent alte dans le bois; & voyant les vns sur les arbres, prests à se lancer sur eux; & d'autres de vingt à trente piez de long, qui ouuroient la gueule pour les deuorer; sans parler de ceux qui ont des sonnettes à la queuë, & qui sont plus dangereux par leur venin, que les autres par leur grandeur, ils prirent la fuite & se sauuerent à la course. Les animaux se rallierent, les poursuirent avec grande vigueur, & en firent vn prodigieux carnage.

Après la victoire, tout retentit de cris differens; & les Animaux qui s'estoient cachez dans le fond du bois, accoururent au bruit avec leurs petits. Cependant, l'Eco resonnoit de la musique des

*V.  
Pacifica-  
tion des  
animaux  
par l'entre-  
mise de Lu-  
cien.*

Oiseaux, qui chantoient vn chant de triomphe; & rien n'eust esté égal à cette harmonie, si les animaux à quatre piez en se voulant resjouir, n'eussent fait vn effroyable chariuary. Sur ces entre-faites, on entendit vn bruit sourd de Trompettes & des Tambours, & on vit venir de loin des troupes qui marchoient en tres-bon ordre, ce qui fit cesser l'allegresse; mais comme elles furent proches, on apperceut que c'estoient des Singes, qui pour faire peur aux autres, s'estoient armez de la dépouille des Sauvages. Ils frapportoient sur des troncs d'arbres creusez & couverts de peaux, dont les Barbares se seruent pour s'animer au combat, & sonnoient de Cornets marins qui font vn bruit comme vne Trompette enrouée; de sorte que la frayeur se changea en allegresse. Car on voyoit les vns se battre contre leurs compagnons avec des flèches, qui leur tenoient lieu d'épées, n'estant pas assez forts pour manier les massues; les autres dansoient vn Balet de postures, où ils contrefaisoient les Sauvages dans leurs mariages, leurs assemblées, & leurs funeraillles. Là-dessus on ouit le cry de diuers oiseaux nocturnes, accompagné d'autres signes d'un grand malheur; apres quoy l'on vit arriuer quelques Singes de la fuite du General, qui dirent qu'il auoit esté tué dans le combat. Alors, ce ne furent que cris & que hurlemens, qui ne furent pas plustost finis,

que les animaux faillirent à s'entremanger pour l'eslection d'un nouveau Roy ; Car les Serpens pretendoient à cet honneur, pour auoir esté cause de la victoire ; les bestes à quatre piez , pour leur grandeur & leur multitude ; & les oiseaux, pour leur excellence ; outre qu'il semble que la Nature leur ait donné le dessus. Mais le Perroquet en qui ils auoient creance, & qui auoit esté cause de leur reuolte, apperceuant ce desordre, & craignant qu'on n'en vint à la dernière extrémité, dit qu'il estoit d'avis qu'on me fist venir, pour sçauoir mon opinion. Je descendis donc de mon arbre, que ie n'auois pas voulu quitter pour la crainte des serpens, dont i'auois veu un si grand exemple de cruauté en la personne du Phénix ; & representay aux animaux, par l'entremise du Perroquet, Que i'estois d'avis qu'ils fissent la paix avec les Sauvages, qui ne manqueroient pas de profiter de leurs diuisions, & de prendre cette occasion pour les deffaire ; & en cas qu'ils voulussent songer à un accommodement, ie leur offris mon entremise. L'affaire ayant esté mise en deliberation, la chose passa tout d'une voix, par la timidité des vns & la sagesse des autres, qui virent bien que les animaux ne pourroient iamais s'accorder ; outre que les plus fiers & les plus vaillans auoient esté tuez dans le combat. Je partis donc avec ce Perroquet, & un autre qui sçauoit la langue du païs,

& fus trouuer les Sauvages, qui ne furent pas difficiles à persuader, apres vne si grande deffaitte; & en passerent par tout ce que ie voulus. A mon retour, ie rencontray mes camarades, que le regret de mon départ & la mesme curiosité que moy, auoient portez à me suiure; de sorte qu'ayant pacifié tous les differens qui estoient, & mis les hommes & les animaux bien ensemble, ie m'embarquay avec mes compagnons; tres-aise d'auoir éuité vn si grand peril, & d'auoir veu des choses si estranges & si merueilleuses.





S V P L E M E N T  
DE L'HISTOIRE VERITABLE.  
LIVRE QUATRIESME.

*I. Arriuée dans l'Isle des Pyrandriens. II. Description du país des Aparétiens. III. Royaume de Numismacie. IV. Isle des Poètes. V. Celles des Pygmées. VI. Retour de l'Auteur en Grece, par l'Isle des Magiciens.*

**A** PRES auoir dit adieu aux animaux, & pris congé des Sauvages, nous nous embarquâmes mes compagnons & moy, pour voir le reste des Isles, dont on nous auoit dit tant de merueilles. La premiere où nous abordâmes, sembloit estre toute de feu, ce qui fit que nous la découurîmes de fort loin; & approchant nous trouuâmes le riuage bordé d'hommes flamboyans, qui auoient le visage long & estroit, & le haut de la teste fait en forme d'alambic. Ils paroissoient fort dispos; car ils voltigeoient sans cesse, & changeoient à tous momens de posture. Nous leur présentâmes quelques parfums, qu'ils receurent avecque ioye; & en reuanche, ils nous donnerent à chacun vne chemise de toile incom-

*I.  
Isle des Py-  
randriens,  
ou hommes  
de feu.*

*Pierrres  
precieuses  
qui ont ces-  
s. a proprieté.*

bustible, & force pantarbes pour nous garentir des ardeurs de leur pais: Mais auant qu'elles fussent distribuées, ces hommes de feu qui panchent naturellement vers les choses qui leur sont propres, s'estant courbez à dessein ou autrement, mirent le feu à vne des barques que les Sauvages nous auoient données. Ceux qui estoient dedans s'estant iettez aussi-tost à nage pour se sauuer, firent par mal-heur rejallir de l'eau sur quelques-vns de ces Pyrandriens; car c'est ainsi qu'on les nommoit; ce qui leur fit de grandes playes: Si bien qu'au lieu qu'ils paroissoient lumineux & transparens, ils deuiurent noirs & obscurs, par tout où l'eau les toucha. Pour les guerir, on ne fit que souffler dessus, iusqu'à ce que le feu qui leur tient lieu de peau, eût recouuert la blessure; d'où vient, sans doute, qu'on a coustume de souffler sur les endroits douloureux. Il seroit difficile d'exprimer avec quelle chaleur ils nous receurent; c'est assez de dire qu'ils n'espargnerent rien pour nous regaler, & qu'ils nous firent, comme on dit, bonne chere & grand feu. Ils se portent en auant, comme nous, pour prendre à manger; mais ils s'éleuent incontinent au dessus, & tirent leur nourriture par le pié, comme les arbres; Aussi ne rendent-ils point d'autres excremens, que des vapeurs & des exhalaisons, qui

leur sortent par le haut de la teste. Dans le fort de leur débauche, ils se font ietter quelques gouttes d'eau pour s'échauffer davantage ; & lors qu'ils veulent paroistre plus beaux, ils se saupoudrent de souphre & de camphre ; ce qui leur fait faire du feu violet. Il aiment sur tout l'eau de vie ; & en s'approchant, ils l'allument, & l'aualent ainsi toute enflammée. Ils sont fort ardens amoureux, & aiment bien à baiser ; c'est pourquoy ils multiplient extrêmement ; car d'un seul baiser ils engendrent un enfant, qui n'est pas si tost né, qu'il croist à veüe d'œil ; & après auoir esclatté plus ou moins de temps, il diminuë peu à peu, tant qu'à la fin il se couure d'une lepre farineuse, à quoy ils sont tous sujets. Ceux qui veulent éuiter cette maladie, ou en guerir, se seruent perpetuellement d'éuentail ; mais cela les vse beaucoup. Ils sont fort coleres & fort rigoureux, & il y a parmy eux des suplices pour les moindres fautes. Le plus ordinaire est de plöger dans l'eau, ce qu'ils suportent si impatiemment, que cela leur fait ietter de grands cris. Au sortir de là, selon la grandeur du crime, on les laisse plus ou moins de temps dans de noirs cachots, où ils sont cōme morts ; mais ils resuscitent à l'approche de leurs camarades ; & quand le crime est grand on les met en poudre, ce qui les fait mourir aussitost. Ils ne croyent pas comme nous, que l'ame

soit renfermée dans le corps; & soustiennent au contraire, qu'il n'y a qu'elle qui paroist; & que le corps qu'elle anime, luy est donné pour nourriture. Aussi vivent-ils, tant qu'ils ont de quoy nourrir leur feu; mais lors qu'il n'y a plus de matière, leur ame faisant vn dernier effort, s'enuole en forme d'estincelle, qui se iouë long-temps par l'air, & se promene en diuers pais, cherchant les eaux comme pour luy seruir de rafraichissement; & c'est ce que nous appellons des feux follets. Lors qu'elles ont erré tout le temps qui leur est prescrit, elles se rassemblent en vn, & composent les Cometes, & ces petits Astres semblables aux Estoiles qui se precipitent du Ciel en terre, pendant vne nuit fort claire. Tous les animaux de cette contrée sont de feu, iusqu'aux insectes, qui sont si brillans & si lumineux, qu'ils seruent de lampes aux peuples voisins. La plupart ne vivent pas hors de leur pais, ni ceux des autres pais au leur, si ce ne sont des Salemandres. Il seroit impossible de voyager en ce Royaume, à cause des grandes ardeurs, si la Nature n'auoit eu soin d'y faire croistre des arbres, qui donnent avec l'ombrage, du rafraichissement dans leur tronc, tousiours plein d'vne eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ni ne diminue, soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne sont point d'accord de leur origine; les vns croient

croient qu'ils sont engendrez des rayons du Soleil, ou des éclats du Tonnerre; les autres plus vray-semblablement, du choc de deux caillous, comme nos ames s'engendrent, à ce que disent quelques-vns, du concours de celles de nos Parens. Pour moy, iecroy qu'ils sont descendus de l'Isle des Lampes, dont quelqu'une cheut à terre par mesgarde; aussi disent-ils que leur país ne brusle que depuis vne pluye d'huyle & de feu qui tomba dessus. Comme nous estions fort eschauffez sur cette dispute, il survint vne troupe de Pyrandriens, qui demanderent secours contre vn déluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'estoient pas opposez avec assez d'ardeur à l'effort de leur ennemy, ils respondirent que l'éuenement iustificoit le contraire; patce qu'ils auoient tousiours reculé en combattant, sans regarder derriere eux; de sorte que quelques-vns estoient tombez dans des gouffres qui sont au sommet des montagnes, d'où ils ne se peuuent plus retirer, & ne paroissent que de nuit. Chacun fut touché de cét accident, & il fut resolu qu'on deputeroit sur l'heure vers de certains Pyrandriens, qui ont guerre continuelle contre les habitans du Royaume d'Aparétias, & qui n'ayant pas la force de brusler les choses les plus combustibles, ne laissent pas de nager sur l'eau, & de la consumer.

II.  
 País des  
 Aparitiens  
 ou Septen-  
 trionnaux.

De cette Isle de feu, nous passâmes en vne autre de glace, tant ce país des fables est plein de choses contraires & extrauagantes, dequoy il ne faut pas s'estonner, puis qu'on tient qu'il est sorty de la ceruelle des Poëtes. D'abord nous rencontrons des gens transparens comme cristal, qui alloient & venoient d'vne vîtesse merueilleuse : Comme ils nous apperceurent, ils vinrent à nous en glissant. Ils auoient le pié fort estroit & tranchant par dessous, ce qui les aidoit à glisser ; leur barbe estoit longue, & ne leur pend pas du menton comme à nous, mais du nez, en guise de trompe d'Elephant. Au lieu de langue, ils ont deux ratteliers de dents bien garnies, qui frappent les vnes contre les autres, quand ils veulent parler ; comme celles des Febricitans, dans le frisson d'vne grande fièvre ; & par le bruit qu'elles font, on entend ce qu'ils veulent dire ; d'où vient peut-estre, qu'on nomme ceux qui parlent trop, des Clacquedents. Il y en a parmy eux qui les remuënt avec tant d'adresse, qu'on diroit qu'ils iouënt du clauessin. Ils portent pour ornement, de grosses perles & des diamans, qui ont vne fort belle eau. Ils haïssent toutes sortes de lumiere, hormis celle des Estoiles, & ne sortent gueres qu'en Hyuer, à cause que l'air froid & picquant fert beaucoup à les fortifier. L'Esté ils demeurent dans des cauernes, parce qu'ils

craignent fort la chaleur; & c'est vne chose étrange, qu'estant si froids, ils suënt en moins de rien; mais de leur suëur, on en fait d'autre tout sur l'heure, dont les plus accomplis se iettent en moule. Pour les faire croistre par tout également, on ne fait que les arroser au clair de la Lune; mais ils ne sont iamais plus beaux, que lors qu'ils commencent à fondre. Ils ont tous cette perfection, qu'ils rompent plustost que de plier; & ne sont point dissimulez, car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fûmes estonnez de les voir, ils ne le furent pas moins de nous rencontrer, & nous firent present de fruits glacez, & de grands plats de gelée; quoy que leur premier abord fut assez froid. Ils nous presserent fort de demeurer en leur país; mais il y faisoit vn froid si insupportable, que nous n'y pouuions durer. Nous-nous contentâmes, auant que partir, de voir le Temple de leur Dieu, qu'ils adorent sous la figure d'vn Ours blanc; ce qui a donné le nom au país. Il y a vne merueille dans ce Temple, qui ne se trouue nulle part; c'est vne glace de miroir qui a seruy de moule aux Dieux pour former les hommes. Car s'en estant approchez, ils animerent leur image; mais ils furent si faschez de voir qu'elle faisoit tout le contraire de ce qu'ils faisoient, & qu'elle prenoit de la main gauche, ce qu'ils luy presentoient de la

*Arctos, signifie vn Ours en Grec.*

droite, que pour punir ce nouuel homme, ils ne luy voulurent point donner de femme, afin d'en faire perir la race. Mais comme il aimoit à se multiplier, il se presenta deuant le mesme miroir, & anima sa ressemblance, qui par vn iuste chastiment des Dieux, luy contredît en tout & par tout. C'est de là que vient cét esprit de contradiction, qui est dans les femmes & les enfans; car la femme est l'image de l'homme, & les enfans sont leur production commune. Au sortir de ce país, nous entrâmes dans vn autre fort temperé, & abordâmes par bonne fortune, au Royaume de Numismacie, après auoir admiré la diuersité de la Nature, qui en vn mesme endroit du monde, auoit placé deux Nations si contraires.

III.  
Royaume de  
Numisma-  
cie, ou de la  
Monnoye.

Or. Argent.

J'ay dit que nous abordâmes heureusement au Royaume de Numismacie, parce que c'est vn pays où l'on n'aborde pas quand on veut, & tel l'a cherché toute sa vie, qui ne l'a iamais pû trouuer. Les habitans y parlent toute sorte de Langues, c'est pourquoy ils sont fort bons truchemans, sur tout les Chrysandriens & les Argyrandriens, dont l'organe touche plus au cœur; car on ne fait pas cas des autres, & ils sont sujets à estre fourbes. Ces peuples, pour estre engendrez de Mercure, & de la belle Sulfurie, sont d'vne figure fort estrange, car on ne leur voit ordinairement que le cou & la teste: Quoy qu'ils soient

rous Empereurs, Rois, & Souuerains, ils portent derriere eux leurs armes & leurs deuises, & re-  
 uent de la Reyne Lydie, & non pas de l'Isle <sup>Pierre de</sup>  
 des Poëtes, comme les autres. Du moment qu'ils <sup>souche.</sup>  
 sont faits, ils ne croissent ni ne diminuent. Il  
 est vray que les traits de leur visage s'effacent  
 peu à peu, & qu'ils sont sujets à vne certaine  
 hérésipelle, qui les fait beaucoup déchoir. C'est  
 vne chose estrange, que de leur peau qu'on en-  
 leue, les fourbes dont i'ay parlé, se masquent, &  
 passent après pour eux; de sorte qu'on y est sou-  
 uent trompé: mais ces gens-là n'apprehendent  
 rien tant, que la rencontre de leur Reyne. Car  
 pour peu qu'elle les touche, elle les fait rougir  
 ou pâlir, selon la diuersité de leur crime; & aussitost  
 on les met en quatre quartiers, & on les iette  
 dans le feu: Mais ils ne sont pas entierement  
 consumez; car tout ce qu'ils auoient d'impur s'en  
 estant allé en fumée, on crée de nouveaux su-  
 jets de ce qui reste, qui sont aussi parfaits que les  
 autres, particulièrement après qu'on leur a im-  
 primé le caractere du Prince, qui est comme le  
 cachet de la Nature, dont Platon dit que nous  
 sommes tous scellez. Ces peuples n'engendrent  
 point, & sont de nature immortelle; principale-  
 ment les Chrysandriens & les Argyrandriens,  
 qui ne peuuent estre aneantis en quelque ma-  
 niere que ce soit, non pas mesme par le feu, qui

au contraire les purge, quand ils sont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes fort bien traitez dans cette Isle : car encore que ce ne soit qu'un roc sterile, on n'y manque de rien, & l'on y apporte de tous costez : En effet, ces peuples sont si aimez de tout le monde, qu'on craint qu'à la fin ils ne se rendent maistres de l'Vniuers, non pas par force, mais par amitié. Car c'est vne chose estrange, de la passion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes si differens de mœurs, de religion & de coustumes, s'accordent tous en ce point. Aussi fait-on tout ce qu'on peut pour les auoir, & quand on les tient, on les enferme sous la clef, de peur qu'ils ne s'en aillent ; car ils sont d'une nature tres-inconstante, & pour peu qu'on les laisse à l'escart, on ne les retrouve plus. Du reste, ce sont les meilleurs esclaves du monde, car ils sçauent tout faire, & se mettent à tout. C'est par leur moyen qu'on a applany les montagnes, comblé les valons, basti des villes, peuplé des deserts, cultriué des rochers, seiché des mers, arrosé les lieux les plus arides, & frayé des chemins à trauers des abismes & des precipices. Quoy qu'ils soient sujets à estre enterrez tout-vifs, & à demeurer long-temps sans voir ni Lune ni Soleil, ils ne s'en portent pas plus mal, & n'en font point plus mauuais visage ; car ils sçauent que ce qu'on en fait, n'est pas par

inimitié, mais par affection. Toutefois, ils aiment fort les Dapsiliens, parce qu'ils leur font voir en peu de temps bien du pais, & ne les tien-  
dépendans.  
 nent pas enfermez comme les autres. Aussi paroissent ils plus entre leurs mains, que par tout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'auoir ces Numismaciens, ie fis si bien, qu'en ayant gagné vne partie & pris l'autre, ie recouray par leur entremise, vn bon vaisseau équipé de tout ce qui estoit necessaire, pour retourner en nostre pays.

Cela nous vint bien à propos; car au sortir de là, nous fûmes surpris par vne tempeste, qui apres nous auoir agitez long-temps, & consumé toutes nos prouisions, nous ietta enfin en l'Isle des Poëtes, qui est vn pays fort éloigné du Royaume de Numismacie. La premiere rencontre que nous y fîmes, fut d'vn grand vieillard de bonne mine, qui auoit la barbe fort venerable, mais il auoit la ceruelle en écharpe, qui est vn mal où ils sont presque tous sujets. Au lieu de répondre donc à ce que nous luy demâdions, il se cōtenta apres quelques grimaces de nous faire signe de la main, pour nous monstrier le chemin par où nous deuions aller: Nous montâmes par son ordre sur le faiste d'vne haute montagne qui auoit double sommet, où nous vîmes vn grand peuple assemblé, pour voir leuer l'Aurore, qui est la Deesse qu'o y reuerauec le Soleil. Elle n'eut pas plustost ouuert les yeux,

IV.  
 L'Isle des  
 Poëtes.

qu'ils retirent les rideaux chamarez de son liêt ; & après luy auoir donné le bon iour en chantant ( car ces peuples chantent, comme les autres parlent ) ils la vestirent de pourpre & d'escarlatae ; & meslant l'or & l'azur parmy les opales & les rubis, sans dessein & sans ordre, ils asseuroient que cela ne laissoit pas de faire vn fort bel effet de loin. En suite, ils mirent dans ses doigts de roses, force perles & force diamans, pour respandre sur les herbes & sur les fleurs : Mais à peine eut-elle acheué de se parer, qu'vn nuage s'éleua, causé par le soufle des cheuaux du Soleil, qui la déroba à nostre veüë. Cependant, les Poëtes s'empressoient plus que deuant, pour celebrer aussi la naissance de cét Astre, car il meurt & naist tous les iours en leur pais, & tandis que les Heures diligentes atteloient ses cheuaux à son Char, ils ceignirent les Temples du ieune Phébus, d'vne couronné de lumiere. Comme ie considerois ces choses avec attention, m'estant escarté pour chercher l'Aurose, ie trouuay au retour que le Soleil s'estoit aussi fort éloigné, & qu'il estoit desja bien haut dans le Ciel. Cependant, ces Messieurs ne respondoient à mes questions, qu'avec vn accent graue, & des termes empoulez, pour imiter le langage des Dieux, à qui ils ne ressemblent que par là : Car ils sont fort pauvres, logent dans des cabanes faites de roseaux, ne portent que  
des

des chapeaux de fleurs, & ne sont couverts que de feuilles de laurier & de lierre, qui est vn assez mauuais habit pour l'Hyuer. Les cheueux de leurs Maistresses sont d'or, mais il n'y en a point sur leurs jupes; & leurs dents sont autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger est de fruits sauuages & de miel; & leur breuuage, d'eau & de laiçt: Neantmoins, ils sont si glorieux, qu'ils disputent de la felicité avec Iupiter. Du reste, leur país est tres-beau à la veüë, & ie m'estonne qu'ils ne sont plus riches, veu les richesses dont ils disent qu'ils abondent. Car à les ouïr parler, leurs prez ne sont que d'esmeraudes, leurs guerets sont couverts d'espics dorez; leurs fleurs sont de pourpre & d'azur; & celles des arbres, d'argent, & leur fruit d'or. Le Nectar ne vaut pas le cristal de leurs fontaines; les petits cailloux du riuage sont autant de diamans & de pierreries; & chaque goutte de rocher est vne perle. Avec tout cela, ils n'ont pas du pain, & l'on diroit que comme Midas, ils meurent de faim, au milieu de leurs thresors. Aussi tout ce qu'ils disent ne paroist qu'à eux de la sorte, & i'auois beau ouuir les yeux, ie ne voyois point ces thresors dont ils me parloient. Ils sont fort bisarres, & sujets à vne infinité de caprices & de fantaisies, & quand leur verue les prend, on ne les scauroit gouverner. Ils sont d'estranges gri-

maces, & se contournent comme s'ils auoient des conuulsions, particulièrement quand ils enfantent; mais ce n'est pas de douleur; car ils prennent plaisir à accoucher. Ils ont cela de propre, que chacun fait des enfans, sans auoir besoin du secours d'autrui. Aussi sont-ils fort sujets à faire des monstres, que la pluspart des peres trouuent neantmoins fort beaux, qui est vne grande grace qu'ils ont receüe de Iupiter; car s'ils en reconnoissoient les defauts, cela les rendroit chagrins & de mauuaise humeur, tant ils les aiment, & en sont fous. Mais les autres les traittent de mespris, c'est pourquoy ils ne durent pas longtemps; car on n'eleue les enfans en ce pais-là que d'vne viande fort delicate, qu'on appelle Estime. Ce qui est de plus estrange, c'est la façon dont ils conçoient, & dont ils accouchent; car ils engendrent dans le creux de leur teste, & accouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de temps, selon qu'ils ont plus ou moins de chaleur: Si l'enfant est gros, il s'en deliurent à plusieurs reprises; & quand il est tout sorty, on le rassemble en vn Corps, sans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a mesme qui ne sont faits qu'à demy, dont le pere a auorté de l'autre moitié; cependant, ils ne laissent pas de viure, & d'estre fort bien receus, quand ils viennent de bonne race, & d'vn pere qui en a fait d'autres

qu'on estime. Ces peuples ne sont pas fort de-  
uots, & ne reconnoissent gueres d'autre diuinité,  
que les yeux de leur Maistresse : Que s'ils cele-  
brent Apollon & les Muses, c'est plustost par  
coustume qu'autrement. Au commencement  
que ie fus en leur país, ie ne pouuois assez m'é-  
tonner de les voir parler à des choses inanimées,  
comme aux forests & aux rochers; mais apres leur  
auoir veu faire de plus grandes extrauagances, ie  
leur pardonnay celle-cy. Comme nous nous  
preparions au départ, le Heros qui les nourris-  
soit, vint à mourir; car ils sont si paresseux,  
qu'ils mourroient de faim, si quelqu'un ne pren-  
noit soin de leur nourriture. Aussi-tost il fut  
ordonné, pour perpetuer sa memoire, & faire vi-  
ure son nom apres sa mort, qu'on l'embaumeroit  
avec le sel de l'Esprit; & qu'apres l'auoir reuestu  
des plus belles couleurs de la Rhetorique, &  
paré des plus brillantes fleurs de la Poësie, on le  
mettroit en dépost entre les bras de la Renom-  
mée, afin qu'elle le portast par toute la Terre. Le  
iour venu, qu'on auoit destiné pour ce haut my-  
stere, chacun se rendit au lieu assigné, dans vn  
grand silence: Apres quelques sanglots & quel-  
ques larmes, suiuiés d'eilans douloureux, & de  
pitoyables hélas! le tout accompagné de cere-  
monies muettes, on découurit avec vne respec-  
tueuse hardiesse, ce grand & venerable Nom, qui

reposoit sur vne vrne d'or, enuironné de lauriers & de cyprès, qui couronnoient les legeres & froides cendres de cét inuincible Heros. En mesme temps on l'arma de tout ce qu'on auoit pû trouver dans l'Vniuers, de redoutable, de formidable, & d'intrepide: Puis on l'esleua au dessus de tout ce qu'on pût s'imaginer de majestueux, d'auguste & de sacré. Après, l'environnant du lumiere, de splendeur & de gloire, on luy dressa des Autels, où tandis que les vns sacrifioient à sa magnanimité, à sa generosité & à sa clemence, les autres erigeoient de viuantes statües, d'éternels trophées, & d'inebranlables monumens à sa triomphante memoire. On entendoit d'autre part des concerts où l'on celebroit ses diuines actions, ses charmes inexplicables, & ses vertus immortelles. A ce bruit, la Renommée vint à tire-d'aisle, qui osta ce precieux nom de la veüe des hommes, & l'alla semer par l'Vniuers. Voilà de quelle sorte ils donnent l'immortalité aux grands Personnages.

*L'isle des  
Pygmées.*

Après cette ceremonie, nous quittâmes cette Isle, & abordâmes par vn doux vent en celle des Pygmées, qui est de son ressort, aussi bien que les premieres dont i'ay parlé. Mais elle est fort petite, & n'a pas plus de quatre ou cinq lieües de long, au lieu que celle des Geans en a plus de cinq ou six cens de tour. Cependant quoy que

ces deux Isles soient fort proches, elles ne laissent pas de viure en bonne intelligence sous l'auctorité des Poëtes, qui leur donnent telle loy qu'il leur plaist. Nous fûmes tout-estonnez en arrivant, de voir que les plus grands hommes de ce pais-là n'auoient pas plus d'une coudée de haut, ce qui leur a donné le nom de Pygmées. Nous croyions du commencement que ce fussent des lapins, d'autant plus que nous les voyons ramassez ensemble comme dans vne garenne ; mais nous reconnûmes en approchant, que c'estoient des hommes. Ils reuenoient de faire la guerre aux Gruës, & auoient obtenu vne grande victoire : de sorte que chacun raportoit deux ou trois testes de son ennemy, qu'ils portoient sur l'espaule en guise de picque, & les tenoient par le bec. Ils auoient bien déniché quarante ou cinquante mille œufs après la bataille, que leurs femmes remportoient dans des hottes, pour aider à leur subsistence. C'est vne chose admirable, de voir avec quelle valeur ils affrontent leurs ennemis, qui paroissent comme des Geans à leur égard, & d'un coup de bec leur entament la ceruelle, s'ils n'ont de bons casques pour se remparer, faits de grandes cocques de noix : Mais la nature leur a donné beaucoup d'industrie, pour suppléer à leur foiblesse, & l'on dit qu'ils se coulent sous elles dans le combat, & leur cassent les iambes, qu'elles

*Le mot Grec  
signifie com-  
de.*

ont fort minces. Ils s'effrayèrent à nostre abord, mais lors qu'ils eurent veu nos certificats, & que nous auions passé sans desordre à trauers l'Empire des Fables, ils s'approcherent de nous avec grande allegresse, & nous sautoient à la ceinture comme les petits chiens, quand ils veulent caresser leurs maistres. Les plus apparens estoient portez sur des Beliers & sur des Chèvres, qui s'agenouillent comme font les Chameaux, lors qu'ils veulent monter dessus. Nous les accompagnâmes iusqu'à leurs cabanes, qui sont creusées dans terre comme des clapiers; mais ils vont fort lentement, & ne firent qu'en quinze iours quatorze lieuës, ce qui nous ennuyoit fort. Vous direz, peut-estre, que ie me méprends, de leur faire faire tant de chemin, n'ayant donné que quatre ou cinq lieuës de long à leur Isle; mais c'est qu'elle est toute composée de valons & de montagnes; de sorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'estendue qu'il n'en paroist; & l'on diroit que la Nature l'a fait exprés, pour la commodité des habitans, qui se nichent dans des trous; outre que par ce moyen, elle contient beaucoup plus de peuple qu'elle ne feroit. Le lendemain de leur arriuée on partagea le butin; & la ceremonie se fit au son des chalumeaux, qui leur tiennent lieu de trompettes, comme les sonnettes de tambours; apres quoy ils tirerent à l'Oiseau, ainsi qu'ils ont

accoustumé dans vne resiouissance publique. C'est oiseau est vne mouche prise dans vne toile d'araignée, qu'il faut ietter par terre d'un grain de mil, & l'on tire avec vne sarbatane de paille. La carriere où l'on s'exerce, a plus de deux cens pouces de long ; car ils comptent de la sorte en ce pais-là, comme on fait icy par toises. Il ne viuent pas plus de huit ans, comme d'autres ont remarqué auant moy ; & les femmes engendrent à cinq. Si tost que leurs enfans sont nez, ils les cachent dans des rabouïlleres, ainsi que les lapins font leurs petits ; de peur des Gruës, qui les aualent tout d'un coup, comme des nauets. Ces petits bouts d'hommes sont fort ingenieux ; & le soir pour nous regaler, ils nous donnerent les Marionnettes, à quoy ils se plaisent, comme on fait parmy nous, à la Comedie. Il sont fort sobres ; & c'est vn grand excés, quand ils mangent vne cuisse d'alouëtte ; car pour leur ordinaire, ils n'ont que deux ou trois mouches en broche, ou quelque peu dauantage, selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches sont faites de pointes de Herisson, mais les grosses où ils rotissent les aloüettes, sont de dars de Porc-épic. Ils boiuent dans de petits vases faits de noyaux de cerises, & leur bruuage sont deux ou trois gouttes de rosée, qu'ils recueillent au Printemps, & conseruent dans

des œufs d'Autrêche, qui leur seruent comme de muids ; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur, cela leur tient lieu de pipes de Maluoisie. Leurs assiettes sont des escailles de carpes, dont les plus belles sont les plus dorées, & leurs plats de petits bacinets de gland. C'est de là que viennent les arbres nains, car toutes leurs forests sont par buissons, ce que la Nature a fait exprés, afin qu'ils ne se rompent point le cou, en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne, qu'ils aiment fort ; parce qu'ils croyent qu'elle rampe par terre, pour s'accommoder à leur foiblesse. Ils sont tres-bien proportionnez, veu la petitesse de leur taille, & se moquent de la nostre, à cause du danger qu'il y a, lors qu'on vient à tomber de si haut.

VI.  
*L'Isle des  
Magiciens.*

Au sortir de cette Isle, nous voulûmes aller en celle des Souhairs : mais nous n'y pâmes jamais aborder, car en ce pais-là on n'arriue pas où l'on veut ; de sorte que nous fûmes contraints de relâcher dans celle des Magiciens, sans pouuoir visiter seulement l'Isle des Geans, quoy que nous eussions grande enuie de la voir. Car on nous en contoit des merueilles, qu'ils enjamboient les riuieres, comme l'on fait vn ruisseau, peschoient à la ligne aux Baleines, avec de gros cables de nauire, dont les anches seruoient d'hameçon, iouïoient à la boule  
avec

avec des montagnes, qu'ils laissoient quelquefois dans le ieu ; ce qui estoit cause qu'on en trouuoit de toutes seules au milieu des grandes plaines, où ils auoient ioüé. Comme nous eûmes mis pié à terre dans l'Isle des Magiciens, vn de nos Matelots qui auoit esté autrefois en ce pais-là, nous auertit, pour éuiter les fausses Propheties, de piffer sur nos piez en nous leuant, afin de nous precautionner contre toutes sortes de charmes. Il nous dit aussi, que si quelqu'un nous touchoit, nous luy rendissions le coup, afin que le sort retournaist sur celuy qui l'auoit donné. Dans cét entretien nous arriuâmes à la plaine de Zoroastrie, qui prend son nom de la capitale du pays, bastie au milieu de cette plaine. La nuit nous surprit, auant que d'y pouuoir arriuer ; de sorte que comme il ne fait pas bon voyager de nuit en ce pays-là, nous fûmes contrains de nous coucher sur l'herbe, & de manger ce que nous auions apporté de nostre barque. Mes compagnons dormoient desia, lors que i'ouïs vn grand miaulement de chats, dont enfin m'estant ennuyé, ie me leuay pour les chasser, à cause qu'ils m'empeschoient de dormir. Mais comme ie les poursuiuois assez loin, parce qu'ils ne uouloient pas s'en aller, ie me trouuay engagé dans vne grande cauerne éclairée d'vne infinité de lampes. A mesure que les chats entroient,

ils se changeoiēt en autant de belles & jeunes Demoiselles, qui se mettoient à dancer toutes nuës à reculons, tournant le dos les vnes aux autres, & renfermoient au milieu vn Bouc lascif, qu'elles imitoient par des postures dissoluës, se baissant de temps en temps pour le regarder par entre les jambes. Après que cela eut duré assez longtemps, ce Bouc s'alla mettre en vn coin, où elles le vinrent toutes baiser au derrière; & jetterent sur luy des fleurs, comme on a coustume de faire aux mysteres de Priape. Pendant cette ceremonie, on vit venir par l'air des hommes à cheual sur des balais; & ils ne furent pas plustost arriuez, qu'ils firent vn sacrifice. Mais le Bouc rejetta toutes leurs offrandes; de sorte que croyāt auoir manqué à quelque ceremonie, ils recommencerent tout de nouveau, & se tirerent du sang de toutes les parties du corps, à coups de lancettes. Mais le Bouc continua à témoigner de l'auerfion; si bien que luy en ayant demandé la cause, ils sceurent que c'estoit parce que i'estois là. Là-dessus ils me vinrent prendre, & ie creus qu'ils m'alloient immoler; mais i'en fus quitte pour estre mordu au derrière, & signer de mon sang vn papier; après quoy le Bouc me dit que i'estois à luy. Alors, ce ne furent que jeux & queris, avec vn sabat effroyable; car on ne s'entendoit pas l'vn l'autre; & chacun faisoit ce qu'il

vouloit, à l'imitation du Boucquin, qui caressoit  
 les plus belles. Lors que cela fut fait, ie fus eston-  
 né que ie vis la nappe mise; & sans voir ceux qui  
 apportoit les plats, elle fut couuerte en vn in-  
 stant. Comme tout le monde se fut placè, sans se  
 faire beaucoup prier, il se fit d'abord vn grand  
 silence, & chacun menoit plus de bruit des dents,  
 que de la langue; mais parce que ie trouuois les  
 viandes vn peu fades, ie ne pus m'empescher de  
 crier qu'on apportast du sel. A ce mot, tout  
 disparut; & ie me trouuay seul & sans lumiere,  
 dans vne carriere fort obscure, où ie fus con-  
 traint de demeurer iusqu'au point du iour. En  
 suite, ie me rendis où estoient mes compagnons,  
 sans leur oser rien dire de ce qui m'estoit arriué;  
 parce qu'ils estoient si effrayez des contes qu'on  
 leur auoit fait du païs, que la moindre chose estoit  
 capable de leur troubler l'esprit. Malgré ces ter-  
 reurs paniques, ie les amenay à Zoroastrie, où  
 tous les logis nous paroissoient autant de Palais  
 enchantez. On voyoit aux portes & aux fene-  
 stres, les plus belles Dames du monde, qui nous  
 iettoient en passant des ceillades fort amoureu-  
 ses; ce qui m'eust touché dauantage, si ie ne les  
 eusse pas connuës; mais c'estoient les mesmes  
 que i'auois veuës dans la carriere. Comme nous  
 passions de cette ruë-là, à vne autre, nous eusmes  
 la teste rompuë de cent valets de Marchands

qui sortant de leurs boutiques nous crioient : *Messieurs, voulez-vous qu'on tire vostre Horoscope, pour voir si vous serez heureux en ce monde-cy, & en l'autre. Messieurs, c'est icy qu'on trouve toute sorte d'esprits familiers, & de caracteres pour faire mille lieues en un iour. Messieurs, voulez-vous auoir la precieuse racine que les Rois de Perse donnent à leurs Ambassadeurs, pour ne manquer de rien dans les grands voyages. C'est icy, disoit vn autre, qu'est le veritable secret pour retrouver toutes les choses perduës, & mesme son pucelage : C'est moy qui par la grace des Dieux, nettoye le corps de sa rouille, & qu'il le rend invulnérable. C'est icy, Messieurs, qu'on trouue de ces escus roulans & de ces bourses inépuisables, où l'on rencontre tousiours de l'argent, quoy qu'on n'y en mette iamais. Messieurs, disoient d'autres, d'une voix toute enrouée à force de crier, Voicy la veritable veruëne cueillie auant iour, & seichée à l'ombre, lors qu'il n'y auoit ni Lune ni Soleil sur terre ; Vous plaist-il d'en auoir, quand ce ne seroit que pour voir vos Maistresses en songe. Enfin, deliuré de ces importuns criaillieurs, nous arriuâmes au logis d'une bonne femme, de la connoissance de nos Matelots, qui nous receut fort bien. Mais ie ne scay par quel accident, vn de mes compagnons tomba malade si dangereusement, que nous croyions à toute heure qu'il deût mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il auoit d'estre ensorcelé ; & pour en scauoir la*

verité, il fit tout ce qu'on luy confeilla. Entr'autres choses, on luy fit acheter vn cœur de bœuf, qu'on larda d'épingles sans teste, & d'éguilles sans cul; puis le mettant bouillir dans vn chauderon, on accompagnoit chaque bouillon d'une parole magique, pour attirer dans la chambre celuy qui avoit fait le sort. Que s'il ne venoit pas, on avoit du moins la satisfaction de le faire mourir en langueur; car à mesure que le cœur se consumoit, celuy de l'enchanteur se devoit consumer aussi. Comme il n'y avoit plus d'eau au chauderon, voicy venir vne grande femme noire, avec les yeux égaréz & estincelans, l'espeime à la bouche, & la fureur sur le visage. Si tost qu'elle fut entrée, on mit vn manche de balay derrière la porte, pour l'empescher de sortir; mais cette Megere, sans prendre garde à cela, vint droit au lit du malade; & tirant le rideau, luy dit d'une voix cassée & enrouée, *Que me veux-tu?* A mesme temps, quatre grands cocquins qu'on avoit loüez pour la froster avec des bastons de serment, sautèrent en place; mais comme ils vouloient rabatre le bras qu'ils avoient levé, elle troussa tout d'un coup sa robe; d'où sortit vne si grande flame, que ces galants furent tous grillez; & la Sorciere en mesme temps, se faisit du balay qui estoit derrière la porte, & se perchant dessus, s'enuola par la fenestre, laissant

676 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE  
dans la chambre vne puanteur effroyable. Cependant, nostre pauvre malade estoit à l'extrémité, & dans la pensée que tout ce qu'on luy donnoit, estoit charmé, il ne vouloit prendre aucune chose; ce qui ayant émeu nostre hostesse à compassion, elle nous mena chez la plus grande magicienne de la ville, qui estoit de ses amies, & logeoit dans vn vilain trou qui n'estoit basti que de gibets & de potences. Mais derrière s'éleuoit vn Palais superbe, où l'on voyoit sous les portiques ioïer de petits enfans, qu'elle nourrissoit pour faire vn bain de leur sang, afin de guerir vn grand Prince qui estoit malade de la lépre. Au milieu de la Cour estoit vne fontaine grande comme vn petit lac, où n'ageoient plusieurs poissons, & sur le bord vne vieille décrépète, dont le nez & le menton se touchoient; & dans l'interuále de ses rides, s'éleuoient de gros porreaux ombragez de longs poils gris, qui se mouuoient au branle de sa teste, & se ioüoient sur son visage. D'vne main elle tenoit vne tasse, dans laquelle elle beuvoit; & de l'autre elle estendoit les peaux de son menton, pour luy seruir de soucoupe, de peur qu'il ne tombast de l'eau sur ses habits. Si tost qu'elle nous apperceut, elle vint à nous toute courbée sur vn bâton, ne faisant pas vn pas, sans laisser tomber vne roupie; & pour me regaler, elle me sauta au cou & me baisa,

à cause que ie luy paroïssois assez agreable. Cela me fit vne telle horreur, que ie courus aussi-tost à la fontaine pour me lauer ; mais ie n'eus pas plustost pris de l'eau, que ie me trouuay enleué par l'air dans vne des chambres du Palais, où i'entray par la cheminée. Elle estoit enrichie de fort belles peintures, où l'on voyoit Diane & ses Nymphes à demy nuës, en vn endroit ceuillir des fleurs, en vn autre se baigner, ou poursuiure vne biche à la chasse ; Mais tout à coup, comme ie prenois plaisir à les cōtempler, tous ces personnages s'animerent ; & se détachant des Tableaux, commenterent à dancer autour de moy, avec grandbruit. L'vn en passant me donnoit vne narzarde, l'autre vne crocquignole ; & tous faisoient des postures extrauagantes, pour me faire peur ; mais n'en ayant pû venir à bout, ils disparurent en vn instant, & me laisserent parmy vn tas de vilaines bestes qui me couroiēt par tout le corps. Comme i'estois au desespoir de me voir en cet estat, ie vis sortir d'vne armoire la plus belle personne du monde, qui commença à m'accuser de la rigueur que ie luy auois tesmoignée près de la fontaine ; & me iura par l'ame des Contes de vicille ses ancestres, que si ie ne luy voulois estre plus doux, elle s'alloit ietter dans vn feu qui s'estoit allumé à la cheminée. A ces mots, ie courus pour l'embrasser, ne pouuant resister à ses

charmes; mais ie fus retenu par vne main inuisible; ce qui l'effraya tellement, qu'elle se ietta dans le feu. Aussi-tost tout le Palais disparut, & ie me retrouvay dans la ruë avec mes camarades; où de crainte de pires accidens, nous allâmes tout de ce pas achepter des caracteres, avec lesquels nous retournâmes en nostre pais; & nous nous trouuâmes chacun vn matin dans nostre liët, comme si tout le voyage que nous auions fait, n'auoit esté qu'vn long songe.



REMAR-

## REMARQUES SVR LA TRADUCTION de la Seconde partie de Lucien.



**O** Y qui es espris d'un autre amour. Je ne veux pas Page 5.  
exprimer davantage l'amour des garçons, ny m'entendre en des saletez.

*Sa gorge.* Le deuant du visage est desia exprimé.

*La teste nue.* C'est à dire, sans voile.

*Ce qui doit estre blanc.* La rougeur sera marquée en suite.

Page 7.

*La noirceur des sourcils.* l'en marque la couleur, parce que cela ne fait point de difficulté.

*Les paupieres de l'Aurore.* Il y a au Grec, que Pindare luy fera les paupieres; mais cela ne dit rien. C'est pourquoy j'ay trouué à propos de mettre l'expression d'un autre Poëte Grec, Sophocle, qui se trouue aussi dans Iob; mais si elle n'eust esté que là, ie n'eusse pas osé m'en seruir dans cette traduction.

*Le commencement à deviner qui c'est.* Il veut parler de l'Impératrice, moy que ie n'en connoisse point de ce nom en ces temps-là; car la description qu'il en fait, ne peut conuenir à Fau-  
sine. Page 8.

*On croit entendre Apollon luy mesme.* Il seroit ridicule de comparer maintenant vne belle voix, au chant des Cygales & des Hirondelles; sans parler des Alcyons & des Cygnes, qui ne chantent point, ou qui chantent mal. Page 10.

Effacez ce qui est en marge, qui est corrompu, & a esté transporté icy d'ailleurs. Page 11.

*Il nous en fait faire d'autres, de ses vertus.* Il en falloit venir là, apres les connoissances. Page 12.

*Il y a des Dames.* Il est mieux de le dire d'elles que des hommes, parce que cela leur est plus ordinaire. Page 15.

*Ayant un beau masque.* La chose est assez claire, sans adiouster Phaon & Nirée, qui ne font pas grace maintenant. Page 16.

*La hauteur des Cedres.* Le mot de paupiers n'y vient pas si bien.

*Sa perruque d'or.* Qu'il seroit beau voir maintenant de dire avec l'Auteur des cheueux d'Hyacinthe, & les comparer à l'ache.

*Mais ie me ris.* Je ne fais pas icy comme Lucien, qui change. Page 17.

280 REMARQUES SUR LA TRADUCTION

- deux ou trois fois la harangue directe en oblique.
- Page 20. *Passer condamnation.* Je ne dis pas *chanter la Palinodie*, qui seroit Pedantesque.
- Page 23. *Thorsie de sa beauté, & Nestor de sa iuvenesse.* C'est assez de ces deux exemples.
- A celle du vent ou de la foudre.* Je mets les choses à nostre air; car la façon Grecque ne reuient pas à la nostre.
- Il y a encore cette difference.* Le reste est desia dit; & n'a pas besoin d'estre adioulté.
- Page 24. *L'image de l'homme à celle de Dieu.* C'est ainsi qu'il l'appelle en suite.
- Page 29. *Des Grecs.* Je prens la liberté de tourner la pensée de mon Auteur, de la façon la plus belle, pour trouuer les graces que ie cherche.
- Page 33. *C'est à toy de commencer.* Le raisonnement vouloit qu'on adioustait cela.
- Famille ancienne.* La suite le declare.
- Page 34. *D'une celebre Coquette.* La qualité de son mary sera exprimée plus bas. Du reste, cecy est transfosé.
- Tous ces petits presens qui tiennent lieu de grande faueur à un Amant.* Il seroit ridicule de dire, *Des bouquets à demy secs, & des fruits qu'on a mordus.*
- Page 35. *Des principaux de la ville d'Ephest.* Il n'y a que le nom des deux amis, qui soit necessaire au conte.
- Enuoioit tous les iours quelques-uns de ses amis la visiter.* J'aime mieux dire cela, que de mettre qu'il les faisoit venir chez luy.
- Page 36. *Rendez-vous.* Il faut adiouster *la nuit.*
- Page 38. *Auact'eschelle du vaisseau.* Je n'adiouste point *des perches*, parce qu'ils ne s'en seruirent pas.
- Page 41. *Car comme tu vois.* Le reste est exprimé plus haut.
- Page 42. *En habit de deuil.* Ce qui suit, ne sert de rien.
- Page 46. *Il les mit tous deux en liberté, apres auoir iustificié leur innocence.* J'ay acourey ou retranché ce dont on se pouuoit passer, afin d'estre plus coust & plus net.
- Page 49. *Je l'anoné.* On a oublié de mettre deuant, *l'ay tort.*
- Page 52. *Les effusions accoustumées.* Cela fait voir que c'estoit à la fin du repas.
- Page 54. *Comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance.* C'est assez de dire cela, sans adiouster ce que fait l'Auteur, qui n'est que trop long en cet endroit.

*Remotio, ou Evénement.*

*C'est une marque &c.* Je ne fais pas dire à l'autre, qu'il ne sera pas trop long; car i'en ay retranché ce qui l'estoit. Page 56.  
Page 57.

*L'un des 5. Il faut 7.*

*A Hypate.* C'est plustost Larisse, où il alloit; & il devoit passer par Hypate; mais il n'est pas question icy d'une verité historique. Du reste, il sera parlé en suite de son valet & de ses hardes. Et il dit en quelque endroit, que son voyage de Larisse n'estoit qu'une feinte. Page 59.  
en marge  
Page 61.

*Lors que je fus arrivé chez luy.* Il ne sert de rien de dire qu'il y avoit un jardin à la maison, mais il dira en suite, que le logis estoit petit; & la chambre où on le mena, fort propre.

*Patir chambre. Ostra petite.*

*Qu'elle n'avoit pas moins bonne qu'au lit qu'à la table.* J'ay changé la raiſon qui estoit faite. Page 62.  
Page 64.

*Comme ie ris.* J'ay ricté plus bas ce qu'elle dit icy. *Quo* quand elle luy jetteroit des pierres, &c.

*Es vous hacheray menu comme chair en pâte.* Cela a du raport à ce qu'il dit, & sent l'esprit d'une servante. Page 65.

*Qu'elle estoit grande Magicienne, &c.* J'ay agenté cela d'une autre sorte que l'Auteur, comme ie fais souvent, pour luy donner plus de grace.

*Après quelque santé.* Il n'y a point d'apparence de dire, qu'ils beurent beaucoup, parce qu'ils reboivent encore après; & qu'il n'est pas necessaire de tant boire, pour faire l'amour.

*De roses.* Il adjoûte qu'il y en avoit en feuilles; mais ie ne m'oblige pas à une Traduction reguliere; puis le surnom se peut pas mettre élégamment.

*Le sujet de mon voyage.* Je ne dis pas à Larisse, parce qu'il a dit qu'il n'y vouloit pas aller, ou pour le moins si tost. Je ne touche pas aussi son aversion pour les femmes, qui n'est que trop exprimée dans ce livre. Page 66.

*Se durcissent en corne.* Je l'ay trouvé mieux de la sorte, que comme il le dit. Page 67.

*Qui me reçurent à grands coups de pion.* Il est mieux comme cela, que de dire, *Ils s'y preparerent.* Page 68.

*Qu'il n'est rien qui punisse un homme vicieux, comme son propre vice.* Je ne me fers pas de cela, comme d'alegation, mais comme d'expression, parce que ce Vers exprime bien ce que ie veux dire.

*Qu'on faisoit combattre contre des Ours.* Il dit seulement. Page 70.

- Capables de combattre; mais comme ie le dis, cela fait plus d'effet.
- Page 77. *Promener sur mer.* Le Grec dit seulement, *sur le bord de l'eau*; mais il ne faut point s'amuser à faire des euenemens extraordinaires, quand on peut faire les choses regulierement.
- Page 80. *Musnier.* Le Grec dit, *Boulangér*; mais il tenoit lieu de Musnier, parce qu'on tient que les Anciens n'auoient point de moulins à vent ni à eau.
- Page 81. *Comme vne giroüette.* Le Grec dit; *Comme vn sabot*; mais la comparaison n'en est pas si belle en nostre langue.
- Laitues pourries.* Il y a au Grec, *dures & ameres*; mais le mot de *dure* est ridicule en cét endroit, pour vn asne; & celuy de *pourries* donne suiet à vne galanterie qui suit.
- Dequoy se nourrir.* Il y a au Grec, *se souuir*, mais vn asne n'a point besoin de souuir.
- Page 82. *Entend par vne poule.* Je me suis feruy de cette expression qui est plus gaye; outre que c'est ainsi qu'on charge les cheuaux dans les Nauires.
- Pour moy, on me liura.* Il y a icy vn proverbe Grec, qui n'est pas à nostre vsage.
- Page 83. *Commencerant à se regarder de maauais ail.* C'est assez de cela, sans leur faire des iniures.
- Page 84. *Le bruit court par tout de cette merueille.* Le reste est exprimé en suite.
- Et le mors de mesme.* Il y a au Grec, *d'or & d'argent*; mais ie ne pouuois pas commodément repeter le dernier mot.
- Page 87. *Mais il arrua tout le contraire.* Je parle icy plusieurs saletez, la plus delicatement que ie puis.
- Page 88. *Es d'un Cynique.* L'Auteur en fait vn homme nommé Cynicus; mais cela n'est pas necessaire.
- Page 89. *La fortune.* Je ne dis pas *le destin*, qui n'est autre chose que l'ordre des Parques, comme ie l'ay dit à l'Argument.
- Enlener les hommes & les elemens.* Cette fable est expliquée plus au long ailleurs.
- Page 90. *Tu vois la consequence qu'on en peut tirer.* Je retranche icy plusieurs petites interrogations, dont le sens est exprimé ailleurs.
- Page 92. *On feroit donc mieux.* Je dis en vn autre endroit, qu'ils ne font que comme vn outil en la main des Parques.
- Page 94. *Tandis que Calias & Alcibiade.* Ces exemples suffisent; outre que les autres n'estans pas assez connus parmy nous, ne feroient pas d'effet.

*Nous le sçaurons quand nous y serons.* Ce qu'il aiouste, est plustost vne boutade qu'une raison.

*Tristo & resveur.* l'exprime la pâleur plus bas.

Page 96.

*Je t'en prie, pere des Dieux.* Il n'est pas à propos qu'elle parle en Vers, parce qu'elle s'estonne de ce que Jupiter y parle.

Page 97.

*Les sanglots & les larmes.* Il est plus honneste de le mettre ainsi, que de dire tout crûment que Jupiter pleuroit.

*Les fers en sont au feu.* le mets vn proverbe François pour vn Grec, selon ma coustume. Le reste est exprimé plus bas.

*Nullément, tout va bien.* Il n'est pas à propos de mettre cecy en forme de Vers, parce qu'on l'a prié de parler en langage plus humain, & qu'il l'a fait.

*Dans une heure.* l'aiouste ces mots, parce qu'ils arriuent aussi tost.

*De m'exprimer à sa façon.* le mets cela, pour n'estre point obligé à traduire des Vers.

*Selon son merite ou son rang.* l'exprime en suite l'art & la matiere.

*Dorée.* Il y a au Grec, d'or; mais cela ne reuiet pas à nostre Langue.

*Qu'il se mette sur ses genoux.* Cela est mieux, que de dire qu'il occupera le Siege d'une de ses fesses.

*Tout est perdu.* le ne parle point icy de la chaisne d'or de Jupiter, trop de fois repetée, & dont il sera fait mention encore dans ce Dialogue.

*Après m'estre enuelopé d'un nuage.* Cela estant, il n'a point besoin de prendre la figure d'un Philosophe.

*Qui dispuoit de la Prouidence.* La chose est expliquée plus au long en suite.

*J'estendis la nuë qui me couuroit.* Cela y vient mieux que la nuit, ou vn nouveau nuage.

*Puissiez vous devenir muets.* le fais dire cela à Mercure, par forme de ressentiment, plustost qu'à Momus.

*Froier d'huile.* Il y a au Grec, de poix; mais il n'en est pas besoin pour seruir de moule. Du reste, Hermagoras parle icy en vers; mais cela ne sert de rien.

*D'y moy, meschant.* le réunis plusieurs petites interrogations en vne.

*Tu pose ce qui est en dispute.* Quand cela ne proueroit pas directement la Prouidence; cela proueroit toujours vn prin-

cipe tout sage & tout puissant; car ces choses ne peuvent avoir esté faites à l'avanture; & la sagesse du principe emporte avec soy la sagesse de la conduite & de la direction. Du reste, cét Auteur a malicieusement mist toutes les bonnes raisons en trois mots; & pour rendre la chose plus ridicule, il fait estendre celuy qui les allegue en des vers de Poëte, sans force ni autorité. C'est pourquoy ie les ay retranchez, parce que cela impose au lecteur qui voit passer legerement sur ce qu'il y a de bon, & s'arrester sur des sottises, qui ne font qu'embarasser, & offusquer, s'il faut ainsi dire, la dispute.

Page 117. *Mais il s'accorde.* J'aiouste cela, qu'il a oublié par malice, & qui sert à montrer que la connoissance d'une diuinité est comme un principe naturel dans l'homme.

Page 120. *Voila nostre ennemy.* L'Auteur se couronne icy luy-mesme, comme il fait souuent en d'autres lieux; mais j'ay touché la responce de ces choses, dans l'Argument du Dialogue.

*Qui quitte la partie, la perd.* Je retranche encore icy un meschant Argument du Stoïcien, qui insiste sur des choses qui n'ont point de force.

*Couché avec sa sœur.* Je mets cela au lieu d'autres iniures, ou sales, ou qui reuiennent moins à nostre façon.

Page 121. *Je luy tordray le cou.* Cette expression est plus naturelle, que celle dont il se sert.

Page 122. *On quelque chesne de la forest de Dodone.* Nous auons accoustumé de le dire ainsi. Il y a *hestre*, au Grec.

Page 123. *Les esperons.* J'ay aiouste ce mot, qui vient fort bien au sujet.

Page 124. *Qui deffendoit les viandas.* C'est assez de cela en cét endroit. *D'un coq en un Philosophe.* Il y a au Grec, *l'esfrange chose d'un coq Philosophe.*

*J'en ay l'esprit si plain.* Il y a deux choses icy, dont j'exprime l'une dans la responce; & l'autre n'est qu'une gentillesse, qui est alleguée ailleurs dans cét Ouvrage.

Page 125. *Donnent, lisez donne,*

Page 126. *Que l'eau est veritablement excellente, &c.* J'ay mis tout l'endroit de Pindare, pour n'auoir point besoin de le repeter.

Page 127. *Tu tiendras la place d'un de mes amis.* Le reste sera touché ailleurs; c'est assez de cela icy.

*Jusqu'au souper.* J'ay mis la chose à nostre air; car de dire *jusqu'au bain*, cela eust esté obscur.

*En attendant que l'heure sonast.* Il est indifferent qu'on en

fasse vn horloge au Soleil, ou à ressorts, pour l'intelligence de l'Auteur: & quoy que le Grec marque que c'estoit vne horloge solaire, neantmoins i'ay mieux aimé l'exprimer à nostre façon, vsant tousiours dans toute cette traduction de la liberté de me dispenser des circonstances qui ne sont pas absolument nécessaires.

*Le Medecin du logis.* Je l'ay trouué mieux, que d'en faire vn Medecin estrange, & plus à propos de luy faire dire cela, qu'au Maistre.

*Auec des tresses d'or.* C'est assez de cela pour le suiet. Page 130.

*D'un plat de tipes.* Je mets la chose à nostre air.

*Vne escuelle de terre.* Cela est plus aisé à emporter qu'un pot.

*S'estant enrichi depuis peu.* Le reste n'est pas de ce suiet, & ce qui suit, est desia touché dans son songe.

*Qui me prirent pour un Dieu.* Il n'est pas honneste de luy faire dire qu'il n'est qu'un Charlatan; outre que moins qu'on peut injurier ces grands hommes-là, est tousiours le meilleur. Page 133.

*Des souris ou des monches.* Le Grec adiouste, *des pieces de bois & des clous*; mais cela n'est pas ordinairement dans les statues. Page 139.

*Je ne vole pas les plas.* Le Grec le dit d'une autre façon; mais ie l'ay trouué mieux de celle-cy. Page 143.

*Voila la porte d'Encrate.* I'ay reüny en vn, ce qu'il dit d'Encrate & de l'vsurier Gnifon, afin que cela ne fust pas si long ni si ennuyeux. Page 144.

*Fourmy ou Corbeau.* Le Grec met d'autres choses; mais cecy conuient mieux à vn auare & à vn vsurier; car le Corbeau cache & desrobe tout ce qu'il peut.

*Sa fille entre les bras d'un Galant.* Je mets cela, au lieu d'une saleté qui est dans l'Auteur.

*Courut.* Le Grec dit, *dormit*. Celuy-cy m'a semblé mieux. Page 146.

*Mais n'es-tu point, &c.* Je retranche les paroles inutiles.

*Vn chasseur, &c.* Je mets en troismots, ce que l'Auteur dit plus au long; mais il n'y a que cela de necessaire au suiet, & il est mieux icy que plus bas. Page 147.

*Je consideray le Ciel & les Astres.* I'ay reietté à la fin vne periode qui est icy.

*S'il a eu un commencement.* Il sera parlé de sa fin en suite. Page 148.

*La distance qu'il y a d'une estoile à l'autre.* Il y a au Grec, *du Soleil & de la Lune*; mais cela fait le mesme effet; & ces mots sont trop souuent repetez.

*Vn triangle.* Il faut, *des triangles*. Page 149.

*Mais ie m'estonne que faisant un Dieu Auteur du Monde, &c.* Cela semble auoir quelque apparence, & n'est qu'une faulx

couleur ; car le monde est vn amas de plusieurs, estres & non pas vn être seul ; mais vn tout, composé de pieces differentes, les vnes corruptibles & les autres incorruptibles ; & partant, ce ne peut estre le premier principe. C'est pourquoy on en cherche vn autre ; & celuy-là n'en a point de besoin, car cela iroit à l'infiny ; & il faut s'arrester quelque part.

*De la forme & de la matiere.* Ces choses sont plus haut dans l'Auteur.

Page 150. *Ces vieillards, &c.* Le Grec dit, *les valets qu'on ofte du rana. l pour leur vieillesse* ; mais mon exemple m'a semblé plus propre.

*Par l'invention que j'ay dite.* Je l'ay expliqué plus haut, autant qu'il estoit nécessaire.

Page 152. *Qu'en remüant l'aile de l'Aigle.* L'abrege ce qui est trop long. *Dequoy il me remercia, &c.* Ceci est plus haut dans l'Auteur ; mais il vient mieux en cet endroit.

Page 154. *Vn grain de blé.* Il y a au Grec, *la moitié* ; mais il vaut mieux mettre vn grain, à cause qu'il y a en suite, vn morceau de collé de féve.

*Leur compagnon qui est mort.* J'ay adiousté cela, qui vient bien à vne republicque, & qui est vray ; car elles nettoient leur trou, quand il y a quelque saleté.

Page 155. *Du Soleil.* Il a dit plus haut que c'est vn ser chaud.

*Pour ne les point voir.* Le Grec dit, *Pour cacher leur desbauches* ; mais il est plus honneste autrement.

Page 158. *L'autre la santé.* Il y a au Grec, *de faire veuir ses oignons & ses aux* ; mais c'est assez de ce qu'il a parlé du Iardinier ; & *la santé* y vient fort bien.

*De son frere.* Il y a au Grec, *de son pere*, mais ie ne m'attache pas à la lettre.

*Le Vigneron.* Il y a au Grec, *le Foulon* ; mais l'autre y vient mieux, à cause de l'opposition qu'il fait avec le Iardinier ; & j'ay mis le Iardinier pour le Laboureur, parce que le Iardinier a presque tousiours besoin de pluye, & le Laboureur non, *semper si ientibus hortis.*

Page 159. *Dix mille muids.* Il y a au Grec, *mille boisseaux* ; mais cela n'est pas si bien.

*Venu les especes.* Il y a au Grec, *le myrre* ; mais comme elle est Deesse del'Arabie, celay vient mieux.

*Le Cordace.* C'est vne dance de Satyres.

Page 160. *Car si l'on demandoit.* J'ay transposé icy l'ordre, & n'ay pas mis tout ce qui est dans l'Auteur ; mais seulement ce qui estoit plus propre au sujet.

*Qui vous soit vite & glorieuse ; Ou bien, velle aux hommes, Page 161.  
& glorieuse aux Dieux ;* mais comme il ne s'agit icy que de l'intérest des Dieux, il n'est pas nécessaire de parler des autres.

*Que veulent dire les Philosophes.* En considérant Dieu comme vn homme, il auroit bien des affaires, à se mester ainsi de tout : mais en le contemplant comme vne nature infinie, respandue par toute la Nature, & qui la meut, cete objection n'a point de force.

*Sans se reposer.* Le Grec dit, *Qu'il n'a pas le loisir de se grater l'oreille :* mais cela seroit bas parmy nous.

*Qui ont l' haleine mauuaise.* L'ay mieux aimé mettre cela, que de parler des ordures du bassin. Page 163.

*Où l'on rendoit la Justice.* Ou bien, *Où le peuple s'assembloit.* Page 167.

*Vne flûte à la main, & des cornes à la teste.* Cela suffit pour le désigner. en marge.

*Qui a adionsté, &c.* Je fais dire le tout à Mercure, pour ne point faire d'interruption. Page 168.

*Comme un Trompette qui s'efforce de sonner.* Cét exemple est plus noble que celui de la flûte ; outre qu'il nous est plus connu. Page 169.

*Du reste, &c.* Le Grec adionste, *Que le peuple admire particulièrement ceux qui n'ont point soin de leur vie ;* mais cela n'est pas proprement du fuit.

*Tirer au sort les Juges.* Le nombre sera assez expliqué en Page 170. suite.

*Pour cause d'injures.* Il y a icy quelque distinction au Grec, qui est de leur chicane ; mais cela ne s'entendroit pas parmy nous. Page 172.

*Il faut espargner la bourse.* Ou, *Tout bon, espargne.*

*Trahir leur foy & leur conscience.* Il y a au Grec, *de s'reuer à force de crier ;* mais cecy est plus ioly, & assez conforme à la verité, & à l'esprit de l'Auteur. Page 173.

*Elle ne connoist point de plus grand mal, que de travailler.* Il y a au Grec, *qu'elle se moque de la Justice ;* mais ce que ie dis, vient mieux à la suite ; outre qu'il estoit permis à chacun, de prendre vn Aduocat, s'il vouloit. Page 177.

*La moleste contre la vertu, &c.* Je retranche quelques contestations inutiles ; & i'adionste que cette affaire a desia esté iugée en celle de Potemon ; parce qu'en effect, elle y a beaucoup de raports. Page 180.

La vertu a encore beaucoup de choses à dire. Je l'ay mis ainsi, pour ne pas confondre la vie d'Epicure, qui vivoit tres-sobrement, avec celle d'Aristipe.

Page 181. *Qu'on appelle, &c.* Le reste est desia dit.

Page 182. *Qui est un coquin.* Le reste est plus bas chez l'Auteur.

Page 185. *Au lieu de Platon & d'Esquines.* J'ay mis ces mots, pour faire voir la raison pour laquelle il dit que le Dialogue ne parle que des Dieux. Du reste l'ortographe qui est icy au mot d'*Esquines*, est pour euiter le defaut de la prononciation; comme nous mettons *Chimene*, pour *Xymene*; *Donquichote*, pour *Donquixote*, parce que c'est autre chose d'escrire vn mot en François, & de l'escrire en sa Langue. Il faut prononcer les mots estrangers, comme font ceux du pais: mais pour cela, il ne les faut pas escrire comme eux. Et les Espagnols en font autant, escriuant *Xarillon* & non pas *Chatillon*, afin de le prononcer en leur Langue, comme nous faisons en la nostre. D'ailleurs, cette ortographe est desia en v'sage à la fin des mots; car on escrit *Andromaque* pour *Andromache*, &c. Il n'y a plus qu'à la pratiquer au commencement & au milieu, pour euiter la mauuaise prononciation que font des mots Grecs, ceux qui ne les entendent pas. Il n'est donc pas necessaire de garder l'ancienne ortographe, qu'aux mots où l'v'sage l'a emporté, & l'a fait prononcer à la Françoisise; comme *Achile*, *Antioche*, &c.

Page 186. *Qui faisoit horreur par ses frequentes decoupures.* On voit par là, que ie luy le dessein de mon Auteur, quand ie réunis en vn, plusieurs petites interrogations & reponses; & que ç'a esté son intention, quoy qu'il ne l'ait pas obserué par tout.

Page 188. *Pourquoy, puisque ie t'appelle par son nom?* Il y a au Grec, *Pourquoy, puisque en t'y appelles toy mesme?* mais ce que ie dis, donne lieu à la responce, qui est assez viue.

Page 189. *De Philosophe.* Il y a au Grec, *de Phidias*; mais il n'y vient pas si bien.

*Où l'on rangeroit cét Art.* J'orne la chose, en l'exprimant, sans m'attacher aux paroles de l'Auteur.

Page 191. *Ce n'est danc pas une faculté naturelle, &c.* J'ay mis ces choses tout de suite, pour en faire mieux voir le raisonnement; & ie les ay agencées à ma façon.

Page 192. *L'art de viure aux despens d'autrui, &c.* Il y a eu Grec, *l'art de boire & de manger*; mais cela vient mieux à vn Cuisinier ou à quelqu'autre, qu'à vn Parasite. C'est pourquoy j'ay mis la définition comme elle deuoit estre, plustost que comme elle

estoit; & en vsc ainsi par tout, où les choses ne sont pas à mon gré; afin qu'on ne croye pas, quand ie quitte la pensèe de l'Auteur, que ie l'ignore.

*Lors qu'il vivoit en Epicurien chez Calypso.* I'ay osté ce qui n'estoit pas à nostre vsage.

*S'il est infiny.* Ou, *S'il y en a un ou plusieurs;* mais ie ne m'at- Page 193.  
tache pas à toutes les paroles.

*Il y a mille choses qui luy donnent de l'inquietude.* Le reste est expliqué plus bas.

*S'en aller triste au festin.* Il vaut mieux le dire ainsi, que de Page 194.  
dire, d'en reuenir; & cela se raporte mieux à la comparaison. Du reste, i'ay transposé & augmenté diuerses choses dans la suite.

*Les gens de mestier, &c.* Il y a au Grec, *ceux qui veulent ex-* Page 194.  
*celler dans les autres Arts, mangent peu, le Parasite beaucoup.*

*Le cul sur la selle.* Il y a au Grec, *conché;* mais cela n'eust point eu de grace parmy nous; parce que la coustume de se coucher pour se mettre à table, n'est plus en vsage.

*C'est une maxime en Philosophie.* I'ay redressé & accourcy Page 197.  
tout ce raisonnement; car en l'estendant trop, il ne paroistroit pas bien iuste.

*N'as-tu point d'autorité.* Ie suy le raisonnement, sans m'at- Page 198.  
tacher aux paroles.

*Aristoxeno.* Ie l'explique ainsi; parce que sans cela, il ne Page 199.  
respondroit pas à l'interrogation.

*Ie pourrois alleguer, &c.* I'ay desia dit, qu'il n'y auoit point d'exemple de Parasite, qui se fust fait Philosophe.

*Comme plusieurs d'entr'eux.* I'ay adiousté cela par reproche.

*Le Parasite d'Armodius.* Ie retranche ce qui va au sale. Page 204.

*Aussi font-ils les leurs, &c.* Parce qu'ils les mangent. Page 205.

*Ie i'ay desia dit, &c.* I'ay changé tout cecy; parce que ce Page 208.  
qui est au Grec, n'auoit point de grace en François; & ce que i'ay mis, vaut pour le moins ce que i'ay osté.

*Ie se diray maintenant.* Ces choses sont expliquées dauantage Page 211.  
dans la suite.

*Que des bastimens, &c.* Le raisonnement vouloit qu'on don- Page 217.  
nast ce tour-là, à la pensèe.

*La Geometrie.* Il n'y a au Grec que l'*Arithmetique;* mais Page 218.  
on aprenoit aussi aux ieunes gens la Geometrie.

*La voix de l'Hallier.* Cela se raporte à la coustume de l'Areopage.

- Page 210. *Quæna feram ille poine, &c.* Ce qui est icy, sera expliqué plus bas, pour ne point retoucher deux fois vne mesme chose.
- Page 221. *D'ailleurs, ces exercices.* L'Auteur s'estend icy hors de propos, & est obscur dans vne comparaison, qui est vn grand défaut en ces matieres.
- Page 228. *Ceux qui les consolent.* Je dis ailleurs, qu'ils ne sçavent où le mori est allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort. Ce qu'il dit plus bas de Pluton, est aussi expliqué en suite.
- Page 229. *Vn grand marais.* Je parleray ailleurs de Caron, Adnos & Rhadamante. Il n'est point necessaire d'adionster, fils de Iupiter.
- Page 231. *Maître de ceremonie.* Cicy est plus bas chez l'Auteur. Du reste, ie touche ailleurs les plaintes des femmes.
- Page 233. *Adoins ridicules.* Le raisonnement veut cela, quoy que le Grec die le contraire.
- Page 234. *Mis ce linge.* Je touche plus haut, ce qui est icy.
- Page 235. *Voilà vne parrie.* L'ay dit plus haut, qu'ils craindroient de passer pour des gens sans sentiment & sans affection pour leurs proches.
- Page 236. *Mais pour en venir là.* J'ay changé icy mon Aucteur: car ce qu'il dit des deux chemins, est expliqué en suite: outre que ce que l'ay mis, lie mieux le discours.
- Page 237. *Percer.* Le raisonnement veut qu'on l'explique ainsi: car s'il n'eust esté question que de trauffer ces montagnes, sans faire vn chemin à trauers, avec beaucoup de travail & de despense, il eust esté aisé de l'esprouuer.  
*Je te veux descrire.* La comparaison de Cebes souuenue en d'autres lieux de ce liure.
- Page 240. *Vn homme de bonne mine.* Il n'est pas besoin de mettre plusieurs, parce qu'il n'en amis qu'vn plus haut, & n'en veut qu'à vne personne.  
*Kestu à la mode.* Cela explique ce qu'il dit en suite, en plus de paroles.  
*Tu regneras dans les assemblées.* J'ay déjà dit qu'il triompheroit sur le char de l'Eloquence, pour faire allusion à cela.  
*Rassura la main sur son frons.* Je le mets ainsi, pour marquer la façon dont on caresse les ieunes gens: car il n'est pas necessaire de faire agencer deux fois les cheveux, à cet Orateur.
- Page 241. *Pour deuenir donc.* L'adoucisse ces choses le plus delicaatement que i'opuis: car l'Auteur, à mon auis, fait dire des sottises à cet homme, trop grossierement.

*Des frafes à la mode.* L'Autour dit, *de vieux mot* : mais ecla ne s'accorde pas avec vn Orateur parfumé, vestu à la mode, & galant comme celuy-cy.

*Avec quelque serment.* Cela est plus bas chez l'Autour. Page 247.

*Pordre creance.* J'ay adiousté cela, comme ie fais plusieurs autres choses dans ce Traité, qui y viennent bien, & seruent à l'agencement des matieres. Page 244

*Si vous vous apliquez.* Le retranche icy des salotez, qui ne seruent de rien au suiet.

*Je le pardonne aux villes.* Il a desia dis plus haute, *passé pour les Poetes.* C'est pourquoy ie ne le repete point : mais il faut adiouter ce qui a esté oublié, *Qui auroit oste les Fables de la Grece, ceux qui montrent les raretez dans les villes, mourroient de faim, parce que personne ne vauit entendre la verité pour uant.* Du reste, i'oste plusieurs interruptions, pour estre plus coust.

*Car le Philosophe, &c.* Le Medecin sera touché plus bas. Il n'est pas assez illustre, pour le mettre icy. Page 250.

*Dans celle d'une iouue biche.* Je n'inuente pas dauantage sur des fadaïses. Page 251.

*Guerir vn mal, de paroles.* Je change la couleur de l'Autour, qui n'est pas bien iuste.

*Les maladies.* Il y a au Grec, *des bubons*, qui sont des apofumesz, mais il est plus beau, dit en general. Page 252.

*Fie vn grand serua.* On a coustume de le mettre ainsi : outre qu'il resulte en quelque sorte du suiet, puis qu'il fait trois tours. Page 253.

*Marcher sur les eaux.* Je ne m'estons pas en des particularitez trop affectées & fabuleuses. Page 254.

*Pour de l'argent.* Le Grec dit, *beaucoup* : mais ecla est mis malicieusement, & pourroit bien estre vne raillerie contre les miracles des Chrestiens. Page 256.

*D'une Croix.* Il y a au Grec, *des Croix* : mais il ne faut pas plusieurs fers de Croix, pour faire vn anneau. C'est assez qu'il veuille designer par là, toutes sortes de Croix.

*Et que ie me promenois.* Je diray plus bas, que les gens estoient en vendange. Page 260.

*De la ceinture en bas, elle estoit faite comme vn Dragon.* Ou simplement, *Elle auoit les pieds de Dragon.*

*S'il n'entend parler, &c.* Cela inuenué assez, que les ames des autres peuuent reuenir. Page 264.

*Il coiffait vn baston.* Je parleray du pilon en suite. Page 267.

691. REMARQUES SUR LA TRADUCTION

- Page 170. *Ceux qui ne l'ont pas fait.* Cela est transporté icy, de plus bas.
- Page 171. *C'est ainsi que Thales.* Il ne parle point de l'auteur du cheual de Troye, qui n'est qu'une fable.
- Page 172. *Bastiment.* Les lumieres seront assez touchées plus bas. Cependant, il faut remarquer que tous les apartemens dont il parle en suite, sont comme des pieces détachées, & non pas comme des chambres d'un mesme corps-de-logis; ce qui se iustifie par les anciennes peintures.
- Page 173. *Que personne ne s'imagine.* Il a desja dit, que ce qu'auoit fait cét Auteur n'estoit pas commun.
- Page 174. *L'utile, au delectable.* La chose estant desja assez expliquée, il la faloit reprendre en d'autres termes.  
*Cymbales.* Ce mot n'est pas au Grec; mais il est exprimé plus bas.
- Page 175. *Panthere.* Celuy cy n'y est pas non plus; mais il est de la Fable.  
*Vne fluste, Ou, chalumeau.* Mais on confond souuent ces deux choses.
- Page 177. *Car s'apriuoisant.* Il le mets positiuement; au lieu que l'Auteur dit, *s'ils s'apriuoisent*; mais cela reuiet à vn.
- Page 178. *Qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes.* J'ay adiousté cela pour l'explication. Du reste, quand on dit *plus vieux que Iapet*, on entend, à mon auis, qu'il est le plus ancien dont il est parlé dans l'histoire; qui n'est pas le sens que l'Auteur luy donne icy. Car aparemment, ce Iapet est le fils de Noé, parce que le P, l F en Hebreu, ne sont que la mesme chose.
- Page 180. *Co Dieu.* Il retranche icy quelque chose, qui n'est pas à nostre vsage.
- Page 181. *Ils se prirent à rire.* La Fable de Phaëton est trop connue, pour estre expliquée dauantage.
- Page 183. *Comme les Cygales.* C'est assez de cét exemple; & les mots d'*Abeille* & de *Sauterelle*, sont exprimez deuant ou apres.  
*Des oiseaux.* Il ne dis pas *des chauns-fouris*, parce que c'est vn oiseau de mauuais augure; & par consequent, qui vient mal à vne louange.  
*Haubois.* J'ay mis ce mot, au lieu de *Cymbales*, qui n'y vient pas si bien.  
*Dur & luisant comme de la corne.* On peut se passer de mettre cela: car ie croy que *gros ail*, exprime tout ce que veut dire Lucien: outre que ie ne croy pas que l'œil de la mouche soit dur.

*Monche canino.* J'ay aiouisté cela de plus bas; Le reste de ce Page 284. qui est icy, est reietté en suite.

*Lors qu'il parle de l'assiduité.* Il n'y auoit que cela de la com- Page 285. paraison. qu'on pût mettre delicatement. Le reste ne luy est pas auantageux.

*On dit qu'elle a les deux sexes.* Cecy est transporté encore de plus bas.

*Je ne parleray point.* Le reste n'est pas assez considerable pour Page 286. le mettre; & on a desia touché sa valeur.

*D'une monche un Elefant.* Il estoit mieux de finir par là, que Page 287. de rien aiouster. C'est pourquoy j'ay reietté plus haut, ce qui estoit icy.

*A coups de fourche.* J'ay mieux aimé mettre cela, que de dire, Page 288. qu'ellesle fowëtteroieng de feüilles de mauues, ou de myrtes; dont l'un est ridicule, & l'autre trop delicat. Je ne rends pas raison des autres changemens que j'ay faits, parce qu'ils sont touchés en general dans l'Epistre, qui tient lieu de Preface.

*Les Libraires.* Cét exemple suffit, sans alleguer celuy des riches. Il faut remarquer que les comparaisons & les exemples, qui ne seruent pas de preuues, mais seulement de beauté ou d'elclaircissement, ne doiuent point estre multipliez; car cela fait perdre le fil du discours, & l'alonge inutilement. C'est vn des defauts de cet Auteur, qui abonde plus en comparaisons qu'en raisons: Ce qui seroit suportable, où il ne s'agit que de galanterie; mais souuent où il deuroit payer de raison, il paye de fleurettes & de bagatelles.

*Tu n'ayes Homere.* Il n'est pas necessaire de dire plusieurs fois: Page 290. Ce que j'observe presque par tout, de me renfermer seulement dans ce qui est du suiet, pour estre plus net & plus clair.

*Sous le faix de son bouclier.* Je ne parle point de ses bottes; Ou si vous voulez, de ses grenieres, parce que le reste suffit.

*Vne autre Histoire.* Je n'ay pas mis Fable; car ce qu'il dit du Page 292. fils de Pittacus, est historique.

*Elle aborda en l'Isle de Lesbos.* Cela dit assez, qu'elle passa de la riuiere dans la mer.

*Peut-estre aussi que ses livres se gâtent la cornelle.* Je retranche Page 293. des allegations Greques, qui ne feroient qu'embarrasser le raisonnement; & sont sans grace en nostre langue.

*Vn sourd, &c.* C'est bien honnestement, de ces trois exem- Page 294. ples.

*A l'Empereur.* C'est ce qu'il entend par le Roy, car en- Page 295.

core qu'il die un Roy, il veut designer un certain homme : sans quoy le raisonnement ne vaudroit rien.

Page 298. *Archiloque.* Il y a au Grec, *Antiloque*; mais on voit bien qu'il parle des Satyriques.

*Aux paroles & aux actions.* Le Grec dit, *Poëse & barangue*: mais mon expression est plus forte.

Page 299. *Qui est cause de bien des maux.* Je dis aussi-tost, *dans les Estats & dans les Familles.*

*Je veux faire icy la description.* Le reste est expliqué en suite.

Page 300. *Coniuré contre le Roy Ptolomée.* J'obmets les circonstances qui ne seruent de rien icy.

Page 301. *A reconcilier les ennemis, plustost qu'à semer de la division parmi les amis.* Cela y vient mieux, que ce qui est au Grec. J'ay adiousté ce qui suit, pour la mesme raison: & j'ay acourcy-cét endroit, pour estre plus clair.

*Il ne se contente pas d'accuser à faux.* L'Auteur se met en peine icy, de prouuer vne chose toute commune.

Page 304. *On accusa le Philosophe, &c.* J'ay desia dit que la passion du Prince, fournissoit souuent de matiere, &c.

Page 305. *De pouuoir faire un Dieu, qui est encore plus que de l'estre.* Il y a au Grec, *que d'en estre fils*: mais il n'est pas si fort.

*Qu'il enst pitie de l'infirmité humaine.* C'est vne couleur que j'adiouste.

*Voila les forces de la calomnie.* J'ay desia dit qu'à la Cour, il se presente mille occasions de mentir & de flater: ce qui m'empesche de m'estendre dauantage là dessus; outre que la pluspart est assez rebatu dans ce Traité.

Page 306. *Il faut que en meures, s'escrie Antia.* Mettez, *Quelques-uns nous accusent du crime dont ils sont coupables.* Il faut, &c.

Page 308. *Aux entrées des villes.* Cela y vient mieux, que *des maisons.*

Page 309. *Le Poëte Achiloque.* Ce n'est pas icy le lieu de l'expliquer dauantage: c'est assez de dire qu'il estoit porté de son naturel à la Satyre: Le reste romproit le fil du raisonnement.

Page 310. *Pour vanger le public.* Il est mieux de le dire ainsi, que de dire que c'est par vne vengance particuliere.

Page 311. *Il fit sans par l'un de ses amis.* Il n'est pas necessaire d'en dire dauantage.

Page 312. *Est-elle masle ou femelle?* J'exprime la chose à nostre façon: sans quoy cela n'auroit point de grace.

Page 313. *En diuerses parties du monde.* Elles seront touchées en suite: & la comparaison de ceux de Troye, se trouue ailleurs chez cét Auteur.

*Comme l'on fait à Athenes.* Je le mets ainsi, parce qu'il a dit Page 314 qu'il estoit particulier aux Atheniens.

*Je s'offre quelque honneste present.* Je mets cela au lieu de ce qui est au Grec, qui n'est pas à nostre vltage; & j'ajouste les mots suiuians, pour l'explication.

*Au sens que ie l'ay pris.* J'ajouste cela, pour aller à tout. Page 315.

*Les Anciens.* Je ne mets pas icy le mot d'abomination, parce que les exemples qu'il allegue, n'y vont pas; & marquent seulement la legereté & l'extrauagance.

*Comme un Chastre, ou un Singe.* Il faut ajouster un boisteux.

*Comme on vous surprit tous deux.* Je n'exprime pas des saletez, Page 317. qui ne seront que trop marquées en suite.

*Il vaudroit mieux.* Ce qui est icy, sera touché plus bas. Page 318.

*Lesbin.* On se sert encore de ce mot en Italie, pour dire *Bar-dache*. Page 320.

*Il y a cent autres choses.* J'en passe icy quelques-vnes qui ne s'entendroient point, ou qui ne peuuent pas s'expliquer en nostre Langue. Page 321.

*Si c'est pour la propreté.* Je l'ay mis ainsi, parce que ie ne voy pas à quoy cela peut seruir pour la santé; & si ie ne scay s'il n'entend point parler de la barbe simplement, à cause du peché dont il l'accuse. Page 322.

*Le chat qui dort.* C'est vn prouerbe François, pour vn autre Grec, qui n'est pas à nostre vltage.

*Enygme.* Quoy que dans le Grec cela se rapporte aux mots que i'ay obmis, cela se peut fort bien entendre de ce qu'il a desia dit.

*Fut si transporté.* Je ne dis pas, que quand il eust scem qu'il en eust deu tomber malade, il n'eust pas laissé de se baigner; car cela n'est pas de l'Histoire, & est ridicule. Page 323.

*Palais si beau.* Ses beautez seront exprimées en suite.

*Si l'Eco.* Il n'est pas necessaire de dire ce que c'est.

*Entretenir Phédre.* C'est assez de cela, pour ie sujet; le reste ne seruiroit qu'à l'embrouïller. Page 324.

*Discours d'amour.* Je ne marque pas l'amour des garçons, parce qu'il n'est pas necessaire; & que ie veux éloigner les choses du sale.

*Comme celuy du Roy de Perse.* Il n'est pas besoin d'en dire davantage. Page 325.

*Toutes les proportions & les regles de l'Art y sont gardées.* J'ay ajouste cela; car l'Auteur n'en dit pas assez.

*Les ornemens.* Je diray les plafons en suite ; Cecy est beau, dit en general.

Page 326 *Sarmoné par la grandeur de la matiere.* Le raisonnement est plus beau de la sorte, qu'autrement.

Page 327. *Les multiplie.* Il n'en faut pas dire davantage, pour vne comparaison.

*Dout la beauté m'enchanté & me ravit.* J'ay desia dit ; qu'elle pique, & qu'elle prouoque, &c.

*Mais ne me trompe-je point.* L'Auteur fait icy vne harangue sous le nom d'un autre, qui est un estrange caprice, & qui plus est sans necessité ; car ie dis la chose sans tant de façon ; & pour le moins aussi bien.

Page 329. *Herodote dit.* L'Auteur fait encore icy vne fiction ridicule, pour vne chose que l'on peut dire en deux mots, & qui ne vaut pas la peine d'estre ornée.

*Ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit.* J'ay ajoufté cela, parce que cela fait la beauté.

*Qui enleue Andromede.* Je ne dis pas qu'il l'espousera, parce que cela n'est pas du tableau.

Page 331. *Comme hors d'œuvre.* Le raisonnement vouloit qu'on le mist de la sorte ; car le tableau en est plus bas.

*Aux chiens.* Le Grec le dit au singulier ; mais il est mieux à nostre air, au pluriel.

Page 332. *Avec lesquels il laboure le rînage.* J'ay embelly la Fable, de ce que l'Auteur auoit oublié.

Page 333. *Ne sçachans à qui l'adresser pour l'heure ; Ou bien, ne sçachans ce que les Dieux vouloient dire, & de qui ils vouloient parler sous le nom de ceux qui auoient long-temps vescu ;* mais ie n'y voy pas grand sens.

Page 334. *Qui est le plus ancien Escrimain qui nous reste de l'antiquité.* J'ay ajoufté ces mots ; car il est assez estrange de commencer vne autorité, par un Poëte.

*De Perse.* Je comprends sous ce mot, tous les peuples qui estoient contenus sous cét Empire.

Page 335. *Venons maintenant aux particuliers.* Il a desia dit pourquoy les autres ont tant vescu.

*Conuenable à la Nature.* Je l'ay mis de la sorte, parce que c'est la regle qu'on doit suiure en ces matieres ; & il y peut auoir de l'excés en l'abstinence, comme en la débaüche.

*Heureuse & longue vie.* L'obmets ce qui n'est pas du sujet ; & ie ne repete point ce qu'il a desia touché, *Que cela luy pourra don-*

*ner, avec l'esperance d'une longue vie, &c.*

*D'un autre Roy de Macedoine, Ou bien du mesme.*

Page 336.

*Ptolomé fils de Magus. l'ay restably cét endroit par l'histoire.*

Du reste, il y a au Grec 84.

*Comme il est gravé sur les Colones, &c. Ou simplement, comme dit l' Histoire de Perse & d' Assyrie.*

Page 337

*Onésicrite. Je n'ajouste point l' Historien d' Alexandre ; car il est assez connu.*

*Vn faux ordre. Ou bien, par son ordre ; mais dont il ne se souvenoit plus : Toutefois, il a dit d'abord qu'il ne donnoit la liste que de ceux qui auoient long-temps vescu, sains de corps & d'esprit.*

*Quatre-vingts & dix. l'ay ajoutté le reste, tiré de Valere Maxime, parce que cela faisoit au sujet.*

Page 338.

*Cent quatre ans. Je n'ajouste point, sain de corps & d'esprit, parce qu'il a dit qu'il ne parloit que de ceux-là.*

Page 340

*Pour auoir veu. Je retranche quelque chose, qui n'est pas nécessaire en cét endroit.*

Page 341.

*Encore qu'ils sçachent, &c. Je le dis en general, pour ne point descendre trop dans le particulier d'Ulysse, parce qu'il n'est pas assez connu de ce temps-cy.*

Page 346

*Monter la fumée, &c. Le Grec dit, que la fumée de leur patrie leur semble plus claire & plus éclatante que le feu d'ailleurs ; mais cela n'auroit point de grace à present.*

*Les peuples voisins recueillent ces œufs. Les Vers ne disent pres que que la mesme chose ; c'est pourquoy je les passe.*

Page 349

*Pour piquer ceux qui en approchent. Je ne repete pas ce que j'ay desia exprimé.*

Page 350

*Je n'allegue point d'exemple à vne chose trop claire, & i'agen- ce les comparaisons à ma façon.*

Page 353.

*Vn amoureux oubliroit plustost le logis de sa maistresse. Le Grec dit, qu'une charogne ne seroit pas si tost deconuerte par des Vautours ; mais cette comparaison est trop sale.*

Page 354.

*S'est esgaré dans la foule. Il n'est pas nécessaire d'en dire icy dauantage ; outre que le reste sera touché en suite.*

Page 355.

*D'autres beautiez. l'altere la pensée, pour tirer la chose du sale.*

*En ieunesse. Il seroit estrange de dire en vieillesse. Et le Grec peut souffrir l'un & l'autre ; mais il n'y a gueres d'apparence que les vieillards retrouussent leurs chapeaux avec vn crochet d'or. Du reste, il y a au Grec, *Cygale*, pour *crochet* ; mais c'est*

698 REMARQUES SUR LA TRADUCTION  
que le crochet estoit fait en Cygale ; & cela eust fait icy quelque  
obscurité.

Page 356. *En empoignant les deux bouts.* Ou quelques éminences qui  
estoit à l'antenne.

*Il sçait trop bien le chemin, pour s'égarer.* Le Grec dit, qu'il ne  
faut pas craindre qu'on le débâuche ; mais il évite toutes les pensées  
sales, le plus que ie puis.

*Oïseau.* Il y a au Grec, *Oyson* ; mais cela seroit ridicu-  
le.

Page 357. *Chauve & crépu.* Cela n'est pas extraordinaire ; car on peut  
estre chauve, sans avoir perdu tous ses cheveux ; & ordinaire-  
ment on le dit de ceux qui n'en ont point au haut de la  
tête.

*Vous sçavez ce qui luy est arrivé en chemin.* Il n'en faut pas dire  
là davantage.

*Vent d'aual.* Je ne dis pas zéphire, parce qu'il signifie en nostre  
langue, un doux vent.

Page 358. *Ils estoient abordez en ce port.* Il faut ajouter, 70. jours apres  
leur départ.

Page 360. *Comme à des Pirates.* Je n'exprime dans ces gentilleses, que  
les choses qui m'agrèent, & qui peuvent recevoir les graces de  
mon païs, & les miennes.

Page 361. *Quelques salines d'Egypte, & des parfums de Canope.* Je n'ajoute  
pas une *lbi* ; car cela seroit sans grace.

Page 362. *Mais qui commencera.* Pour éviter les trop frequentes décou-  
pures que Lucien condamne luy-mesme, ie fais dire cela tout de  
suite à Lycinus.

*Grains d'or.* Cela est mieux, que de dire *des pieces d'or.*

Page 363. *Sous le Mercure de nostre sale.* J'ay mieux aimé le mettre ainsi,  
que de dire *sous un porche, ou dans une cour.*

*Versablement, &c.* Je fais dire cela à Lycinus, afin de mieux  
fonder ce que l'autre luy reproche, qu'il s'oppose toujours à sa  
félicité.

Page 364. *On ce qui borde la mer.* Les terres durriuage de la mer, ne valent  
rien ordinairement ; c'est pourquoy j'ay pris plustost ce sens, que  
celuy de l'Interprete Latin.

Page 365. *Ministre de l'Empereur.* J'ay mis cela, au lieu des noms  
Grecs, qui ne disent rien ; mais ie n'ay point particularisé les  
lieux d'où venoient les friandises ; parce que cela ne seroit plus  
d'effet.

en marge. *Loquet du Bourgeois.* Lisez, le Grec dit, *Bourgeois.*

*Mais non.* J'ay ajouſté cela, à cauſe qu'il a changé ſon ſou- Page 366  
hair.

*Monté par degrez à l'Empire.* Cela eſt bien mieux de la ſor- Page 367  
te, que de faire tout le circuit que fait l'Auteur, & ſouhaiter d'eſtre  
voleur, qui eſt vne belle ambition.

*Je n'ay iamais eſté à cheual.* Il euſt eſté mieux à noſtre air, de Page 368  
dire, *Je ſuis fort mauvais Eſcuier* ; mais peut-eſtre qu'il eſt vray  
que Lucien n'auoit iamais eſté à cheual (car c'eſt touſiours luy  
qu'il entend par Lycinus ; ) & il y a des Pantalons de Veniſe, qui  
n'y ont peut-eſtre iamais eſté. On montre vn cheual en cette vil-  
le là, comme on fait vn ours en France.

*Mais dites moy.* J'ajouſte cela, qui fait la beauté.

*Leuez la main.* Il n'eſt pas neceſſaire d'ajouſter, que tout le Page 369  
monde y conſent ; car ce qui ſuit le fait aſſez entendre.

*D'autre témoin que Xenophon.* J'ay adjouſté cela, pluſtoſt que  
de dire, *quand ils veulent auoir quelqu'on auprès d'eux* ; car c'eſt  
ignorer que celui qui eſt au milieu, eſt bien éloigné de la pointe  
de l'aile droite & de l'aile gauche, où ſe mettent les Chefs qui les  
commandent.

*Auance toy, Adimante.* Je fais marcher la Caualerie la premie- Page 370  
re, parce que cela ſe fait touſiours dans les plaines.

*S'eſt retiré à Ctéſiphonte.* Je l'ay mis de la ſorte, à cauſe que  
l'autre fait marcher ſes forces vers Ctéſiphonte : ce qui n'auroit  
point de couleur autrement, parce que les ennemis eſtoient  
ailleurs.

*Après de cette Colonne.* Il y a au Grec, *ſur cette Colonne* ; mais Page 371  
ie ne traduis pas de mot à mot ; & j'aime mieux le faire repoſer  
ſous des Oliuiers, durant la chaleur du iour.

*Mais premierement la ſanté.* J'obmets ces bagues, qui ſont ti- Page 374  
rées d'anciennes Fables, qui ſeroient maintenant ridicules ; & ie  
n'exprime icy que les particularitez neceſſaires.

*D'Alexandre.* J'ay pris ſon exemple, pluſtoſt que d'un autre, Page 376  
parce qu'il l'a voulu imiter dans vn de ſes ſouhairs.

Quelques vns mettent icy vne Tragedie en Vers ; mais outre Page 377  
que ie ne traduis pas les Vers de l'Auteur, il eſt mieux de la re-  
jeter avec ſes autres Poëſies à la fin.

*Iſante.* Je change les noms Grecs qui n'ont point de grace par-  
my nous ; parce que ſi l'Auteur euſt écrit en François, il en euſt  
pris d'autres ; outre que cela eſt indifferent. Mais ie n'en prens  
point que de Grecs, & ſouuent de ceux dont l'Auteur s'eſt ſeruy  
en vn autre endroit.

- Page 378 *Joies pendantes.* J'ajoute cela, pour remplir le sujet.
- Page 379. *Hieron. Lisez Philon.*  
*Qui est une chose fort avantageuse à une Courtisane.* Je n'ay pas voulu dire, qu'elle seroit obligée de nourrir son enfant, parce qu'elles ne l'estoient pas en Grece; & que ce qu'elle veut dire par là, est expliqué dans la periode suiuvante.  
*Ses yeux éteints.* Le mot de *bleus* ne diroit pas assez en cet endroit.
- Page 380. *A commander, &c.* Ce n'estoit que comme des Colonels, quoy qu'ils s'appellassent Generaux; car il y en auoit plusieurs.  
*La porte couronnée.* Le Grec marque que c'estoient des Portes, où il y auoit plusieurs portes, comme la suite le fait voir.
- Page 381. *Beaucoup plus ieune que toy.* J'ay ajoutté cela, parce que cela fait au raisonnement.
- Page 382. *Par le col.* Le Grec dit, *par l'oreille*: mais cela est trop estrange à nos mœurs, pour estre mis ainsi; car ce n'est pas icy vne histoire, mais vne galanterie. L'exprime ces coustumes en d'autres lieux, où cela a plus de grace.
- Page 384. *Charmide.* Je change les noms, pour les raisons que j'ay alleguées cy-dessus.
- Page 385. *Cleonarium.* Il est plus beau que *Clonarium*.
- Page 386 *Toute nue.* Cela n'est pas au Grec, mais le raisonnement le veut ainsi.
- Page 387 *Alors, &c.* Je n'ajoute point, qu'elle a quelque chose qui luy tient lieu de ce qu'ont les hommes. J'ay adoucy encore d'autres endroits qui estoient sales.
- Page 389. *Elle n'entretenoit, &c.* Ce que l'Auteur dit icy, est desia exprimé.
- Page 390. *Nous sommes trop heureux.* Cela dit assez, sans ajouter des ceremonies anciennes, qui n'auroient point de grace à present.  
*Il ne te donne pas seulement des parfums.* Je ne dis que cela; car d'ajouter *des habits & des souliers*, cela seroit bas, & ne diroit pas assez: Car il n'y a gueres de Galant qui ne donne des parfums à sa Maistresse, mais non pas des souliers. C'est pour la mesme raison, que je n'ajoute pas en suite *son Ecot*, parce que c'est trop peu de chose qu'un écot, pour vendre des bagues & des brasselets, pour le payer.
- Page 392. *Tu te piques de chasteté.* Le Grec dit *fidelité*; mais il est plus ioly comme je le dis, parce qu'il est plus éloigné de l'humour d'une Courtisane.

*Nostre voisin.* L'aime mieux le mettre ainsi, qu'un mot qui ne dit rien.

*Plus morte que vive.* C'est trop de dire, qu'elle s'arrachoit les cheveux, & qu'elle se frappoit l'estomac; cela seroit bon, s'il estoit blessé. Page 396

*Vn ruby taillé à facettes.* Il y a au Grec, *Vne pierre de trois couleurs, ou le rouge éclate, taillée en triangles*; mais l'un n'auroit point de grace, & l'autre approche de mon expression, si ce n'est la mesme chose.

*Parmenon, &c.* Il est plus vif ainsi, que de faire dire cela à Parmenon. Page 389

*Dix iours.* Il n'y a que trois au Grec; mais c'est trop peu, pour se plaindre tant, & pour faire dire à vne voisine, qu'on ne le voit plus. Page 399

*Lis-le toy-mesme.* Je ne dis pas; car tu fais lire, parce que cela a quelque chose d'infame; & j'aiouste, *N'y a-t-il rien de secret?* parce qu'on a coutume de dire cela, en ces rencontres. Page 400

*Billet de Clinias.* J'ay mis ces mots, pour faire voir ce dont on parloit: Du reste, je fais lire la lettre sans interruption, parce que cela a plus de grace.

*Que la fin laisse quelque esperance.* Je ne dis pas, que le reste est Scytique, parce que cela ne paroist point. Il est vray que j'ay embelly quelques endroits; mais c'est que la lettre estoit trop plate, & Lucien faisoit mal des Billets d'amour, comme il se voit encore en celuy d'Ulyse à Calypso.

*Réuer.* Cela y vient mieux, que pleurer. Page 401

*Grand mere.* Il y vient mieux aussi que grandpere. Page 403

*Comme un Adonis.* Il n'y auroit point de grace parmy nous, à dire Phaon: Il faut auoir égard à la diuersité du temps & des Langues. Page 404

*Deux de nos plus grandes ennemies.* Le Grec ne dit qu'une; mais c'est que l'autre estoit vne Musicienne, qui n'estoit là que pour chanter. Toutefois, comme il met trois Galans à la débauche, j'ay trouué à propos de mettre trois Courtisanes. Page 405

*Entre les bras d'un jeune garçon.* Je toucheray en suite les autres particularitez necessaires. Page 407

*Vn iour.* Le Grec dit six; mais cela n'est pas important au sujet, & il est mieux, de faire arriuer la chose dès le lendemain.

*Superbe cheual.* L'Epithète de blanc, n'est pas si forr. Page 408

*Je me presentay deuant luy, &c.* Le reste n'a point besoin maintenant d'estre exprimé. Page 409

*Rompit sa lance sur mon écu.* Je l'ay mis le plus pathétiquement que j'ay pû, parce que c'est vne rodomontade.

*Toute sanglante.* Je ne dis pas au bout de ma lance, parce que cela feroit vn mauuais son.

Page 410. *Danaïdes.* C'est assez de cét exemple : Il ne faut point se piquer d'érudition dans les galanteries.

*Lyde.* Il y a au Grec, *Grammé* ; mais il n'est pas si agreable en nostre Langue.

Page 411. *Ce marchand de Bithynie.* C'est assez de cela en cét endroit.

*Premierement.* J'oste l'interruption, pour estre plus court.

Page 412. *Adatlot.* J'aime mieux mettre ainsi, que forçat : *Et Pilote*, qu'espallier de Galere, ou quelqu'autre mot semblable, parce que ce ne sont pas choses historiques ; & parçant, il faut éviter ce qui est trop bas.

*Sicyone.* C'est vne faute de copiste, pour *Samos*.

*Je l'ay rapporté.* Je n'ajouste pas *les salines*, &c. parce qu'il n'y a que trop de chose icy, pour vingt-cinq sols.

*Tes figures.* J'ay mis cela, au lieu du mot Grec, que ie n'ay pas exprimé plus haut.

*La jupe.* Le mot Grec signifie plustost ce que nous appellons *hongroisine* ; mais comme cela est indifferent, ie prens le plus beau mot pour m'exprimer.

Page 413. *Il m'a donné.* Je n'ajouste point, qu'il a donné deux mines ; car c'est assez de cela.

*D'auoir de sa race.* Il y a au Grec, *de faire des enfans qui luy ressemblent* ; mais cette pensée est desia ailleurs.

Page 415. *S'en est allé en fumée.* Il sera marqué en suite plusieurs fois, qu'il a fait cela par vaine gloire, & il n'estoit pas necessaire de le mettre icy. Du reste, le Grec dit *en charbon* ; mais mon expression est plus belle de la sorte. Les autres particularitez seront touchées en vn autre endroit.

Page 416. *Deux ou trois millions d'or.* Le Grec dit 7. ou 8. mais la menterie seroit insupportable : Toutefois, ie n'ay pas laissé de garder le nombre des talens, qui est exprimé plus bas, parce que cela ne fait pas tant d'effet en nostre langue.

*Errer vagabond par le monde, comme le Soleil pour éclairer l'Univers.* Je mets la chose d'une autre façon que l'Auteur, pour la rendre plus belle, qui est vne liberté dont ie rens raison dans la Preface.

Page 417. *Brûler publiquement.* La suite expliquera le temps, qui n'est pas necessaire icy.

*La Raison.*

*La Raison.* Le Philosophe est plustost l'Ouvrage de la Raison, que de la Nature.

*Sept cens cinquante livres.* L'Interprete Latin a pris icy des dragmes pour des sesterces, qui ne font gueres que la quatrieme partie d'une dragme.

*Qu'ils adorent.* Cela marque assez grand homme, qui est dit par raillerie.

*Il y vint des Deputez.* Le Grec dit qu'ils l'appelloient le nouveau Socrate; mais premierement cela est icy hors d'œuvre, & puis c'est trop peu de chose, pour faire vne interruption, particulièrement apres auoir dit, qu'ils le prenoient pour vn Dieu, qui est beaucoup plus; outre que les premiers Chrestiens ne rendoient pas tant d'honneur à Socrate que les Grecs, & l'ont appellé *Scura Atticus*.

*Croyent que tout est commun.* Cela se rapporte, à mon auis, à Page 420 ce qu'il a dit, qu'on luy apportoit de tous costez, pour monstrier que les Chrestiens s'aidoient l'un l'autre de ce qu'ils auoient, &c.

*Dont on accuse Diogene.* C'est le peché d'Onam, dont parle la Page 422. sainte Escriture.

*Car ils ne se iettent pas dans le feu.* Le Grec ajoute, avec esperance Page 425. ce peut-estre qu'on les en tirera: mais cela n'est pas vray-semblable, outre qu'il le détruit luy-mesme, en disant, que la fosse estoit profonde.

*Du mal des dents.* J'ay ajoutté cela par raillerie. Page 426

*Sans témoigner la moindre apprehension.* J'ay dit plus haut, sans Page 437 changer de posture & de contenance.

*Sans en dire le sujet.* Lisez, sans dire le sujet qui t'ameine Page 438 icy.

*Ils se sont contentez de prendre l'habit & la mine de Philosophes.* Cela dit en deux mots, ce que l'Auteur explique plus au long en suite. Page 439

*S'eleue en petites colines.* Il y a au Grec, trois. Page 443

*Possidoniens.* Je n'ay pas gardé les termes Grecs, parce qu'ils n'eussent point fait d'effet dans vne Langue où ils sont inconnus.

*Nous les allons crier devant vous.* Le Grec dit, si vous voulez Page 444 nous les crierons ensemble; mais cela n'est pas necessaire.

*Je le reconnoistray bien.* C'est assez de remarquer celuy-là, car c'est de celuy-là dont il s'agit.

*Ceux dont je parle, demeurent proche d'icy.* Je les mets tous en general, Page 445 parce qu'ils sont ensemble, & qu'on les cherche tous trois.

- Page 447 *Blanchisseur, Ou lanceur de draps.*
- Page 448 *Lors qu'ils ne font pas bien leur deuoir.* J'ay transporté cecy de plus bas, le reste sera expliqué en suite.  
*Quand on iouë.* Je marqueray en suite, que c'est aux dez, qui n'estoient pas faits à nostre façon; mais espece de Toton.  
*Dancer, ou chanter tous nuds.* Il y a des choses reiettées icy de plus haut.
- Page 450 *Je ne boy ni ne iouë.* Cela m'a semblé comme necessaire au raisonnement.
- Page 453. *Alteon, Ou Panshie.* C'est bien assez de cela, sans ajouter encore *Orphie.*
- Page 455 *Le Legislatteur de Saturne.* C'est comme l'interpretation du mot de *Cronosolon.*
- Page 457. *Loix des Saturnales.* J'ay mis plusieurs choses icy, en vn autre ordre que l'Auteur, parce qu'elles y venoient mieux.
- Page 459 *Vne douzaine,* Il y a au Grec, *deux cens cinquante,* mais c'est assez de cela.
- Page 463 *Tandis que quelques-uns se gorgent de biens, sans rien faire.* J'abrege icy plusieurs choses, qui sont assez souuent retouchées dans les autres Dialogues, & mesme dans ceux-cy.
- Page 465 *Encore n'est-ce que l'espace d'une semaine.* Le reste est desia expliqué.
- Page 466 *Qui vaut mieux que tous les ragousts du monde.* Il faut toujours se souuenir de ce que j'ay dit d'abord, que j'euie de descendre dans le particulier, parce qu'il ne se rapporte pas à celuy de ceteins cy: Si bien que cela paroist sans grace, & cela est cause aussi que j'ajouste d'autres choses de ma façon, comme par forme de supplément.
- Page 470 *Prenez, &c.* Je ne repete pas les extrauagances, qui sont desia exprimées:  
*On ne les scauroit iamais contenter.* Je touche plus bas, les injures & les reproches.
- Page 473 *Leurs admirables entretiens.* J'entens par là, les choses dont ils s'entretiennent ordinairement.
- Page 474 *L'espee ou le poignard.* Le Grec ne dit pas *le poignard,* mais cela y fait grace, car la perfection est à bien attaquer, & à bien deffendre,  
*Pour ne point parler des autres.* Ces autres-là estoient sur vn autre costé de la table. Il faut remarquer qu'aux tables des Anciens, on ne se mettoit que sur trois costez, & on en laissoit vn pour seruir. *L'Auteur dit, qu'ils estoient vis à vis de la por-*

te, mais cela ne fait rien au sujet, & pour ne point embarasser son Lecteur, il ne faut l'exprimer que les particularitez necessaires.

*Paistre deçà & delà.* Le luy fais dire cela, parce qu'il est plus galant de la torte, que d'en faire vne simple consideration des conuiez, & l'exprimeray plus bas ce qu'il dit icy. Page 477

*Les santez courroient à la ronde.* Le parle François, sans m'enquerir si les Anciens buuoient à la santé ou non ; car cela signifie icy seulement boire à quelqu'un.

*Hercule nostre Patron.* Il ya au Grec, *Archégétés*, comme qui diroit, *qui conduit la Ceremonie* ; mais cela ne pouuoit pas s'expliquer assez bien icy, & Hercule estoit comme le Patron des Cyniques, ainsi qu'il est marqué aussi-tost au Grec. Page 478

*Si elle ne me fait raison.* Le Grec dit simplement, *si elle ne prend le verre de ma main* ; & quelques-vns croyent que celui à qui l'on portoit vne santé, buuoit le premier.

*Vne grande tarte.* Cela est vn peu estrange, au commencement du repas, ou au milieu ; mais c'estoit peut-estre ce qu'on appelle *des tourtes*. Page 479

*La teste rase.* Le Grec marque, *qu'il auoit quelques poils de reste* ; mais ie ne m'attache pas à toutes les paroles, comme ie l'ay déclaré dans la Preface.

*Son petit chien.* C'est vne allusion, au mot de Cynique. Le Grec dit, *son petit chien de Malthe* ; mais cela n'auroit point de grace en nostre Langue. C'est comme si nous disions *son petit bichon*. Page 480

*Il ne lutoit.* C'estoit au Pancrate, qui estoit vne espece de lutte à coups de piez & de poin.

*Enfonçant la porte.* Faute de changer vne lettre au Grec, les Interpretes font icy vne extrauagance.

*Je receurois.* Lisez, *se reçois*.

*Tu n'as pas songé à moy.* Ajoustez, *parmy le tracas des noces*. Page 482

*Et comme elle s'en vangea cruellement.* Les vers qu'il allegue, ne disent presque que la meisme chose, & il n'est point à propos de les mettre icy.

*Ils faisoient les fols.* Il est assez exprimé ailleurs, qu'ils se creuoient de boire & de manger. Page 485

*Pour le corps de Patrocle.* C'ecy estoit allegué plus haut ; mais il venoit mieux icy. Page 488

*Les plats & les assiettes.* Ajouste cela pour l'amplification, & l'ayme mieux dire, ietter les coupes à la teste, que de les faire Page 490

tomber, puisque cela est vray.

*Aussi-tost.* Lisez, quelque temps apres.

Page 491 *Fort profonde.* Cela est regetté icy de plus haut.

*Qu'il arrive bien des choses, contre l'esperance des hommes.* Le Vers d'Horace estoit tout à propos icy; mais à cause que c'est vn Poëte Latin, ie ne l'ay pas voulu exprimer *Multa cadant,* &c.

Page 493 *Quoy que l'Egyptien.* Cela n'est pas au Grec, mais il semble qu'il ne faille ajouter.

*Ramy pour sa beauté.* Le reste de la Fable est trop connu.

*Auquel ie suis initié.* Sans cela, il ne les sçauroit pas.

Page 494 *Du bois qu'on nomme Papyrus.* C'estoit vne espee de roseau dont on enleuoit, comme de grandes lames, sur lesquelles on écriuoit.

Page 495 *Beau.* Le Grec dit *grand*, mais l'un & l'autre est vray par la description.

*La pluspart fabuleuses.* Le mot de *la pluspart*, n'est pas au Grec, mais il resulte en quelque sorte du raisonnement.

Page 496 *Bastit vn Temple.* Il est dit d'abord, que c'estoit *Inon*.

Page 497 *Affez de gens.* Le Grec dit *quelques-uns*, mais le raisonnement demandoit cela, & il est vray.

*Comme ce Prince.* Toute cette narration est vn peu grossiere au Grec, & à l'antiquité: ie l'ay remise à nostre air, sans rien alterer de l'histoire.

Page 501. *Vne longue frequentation.* Le Grec dit de *3. ans*, mais cela n'est pas necessaire.

Page 503. *Comme Phédre fit Hippolite.* Il n'est point necessaire d'ajouter *Sthénobée*. Du reste, ce qui suit, vient bien également à toutes trois.

*Affuré sur sa vertu.* L'exprimeray en suite qu'il auoit laissé chez luy les pieces iustificatiues de son innocence.

*Alors le Roy.* Le tranche court ces choses, qui n'ont point besoin de long discours.

Page 505. *Vn parnis de cent toises.* On verra en suite, que l'entrée du Temple estoit du costé de l'Orient, sans marquer icy de quel costé.

*Sur les endroits.* Le Grec dit, que c'estoient des pieces de bois qui débordoyent, sur lesquelles on pouuoit poser le pie.

*Le reste de leurs commoditez.* Ce qu'il ajoute, est desia dit.

Page 507. *Scinte d'une écharpe.* Le Grec semble dire que c'estoit sur la

reste; mais ie pense que le Ceste de Venus se mettoit à la ceinture, au lieu d'écharpe, & dire qu'elle l'auoit sur la teste.

*A aucune statue des Dieux.* J'ay mis en marge, ce qui est au Grec, parce que cela n'est pas bien clair; & mon expression, quoy qu'elle semble contraire, reuient à ce qu'il veut dire; car il entend par là, qu'on ne sçauoit à qui elle ressembloit.

*Mercurus, &c.* Cela est ailleurs sur l'Auteur.

Page 508.

*Et la mort mesme.* Ou bien, quand il n'y en aura plus: C'est à dire, de temps & de saison.

*Auec plusieurs statues.* Ajoustez, de mesme métal.

Page 509.

*De grandes calamitez.* Mettez, maladie & calamitez.

*Encore faut-il qu'il se purifie auparauant.* Je l'ay suppléé de la fuite.

Page 512.

*A la charge de leur en faire vn autre plus grand.* Cela a quelque rapport au mystere de nostre redemption.

Page 513.

*Dont le nom, Ou le visage;* mais cela est indifferent.

Page 515.

*Je viens, dit-il.* Je retranche en ce discours plusieurs interrogations & réponses, qui caulent de l'obscurité.

*L'entendray volontiers, &c.* J'oste quelques particularitez desmarquées ou inutiles.

*Plût à Dieu, &c.* L'Auteur semble dire icy le contraire de ce que i'ay mis plus haut, qu'il estoit venu pour faire des prieres, plus tost que des actions de graces; car il dit, qu'il est attribué à l'inspiration d'Homere, quantité de Vers qu'il a faits. C'est pourquoy ie l'ay osté, de peur que cela ne choquast. Du reste, i'ay exprimé plus haut, que s'il veut, il recitera ce qu'il a fait.

Page 516.

*Les plus beaux endroits d'Homere.* Les vertus seront marquées plus bas.

Page 517.

*On l'on voit la mesme vigueur, &c.* On pourroit rapporter cela à Demosthene seul; mais il me semble qu'il est mieux de la façon. Du reste, i'ay ajouisté quelque chose icy, qui estoit touché ailleurs.

*La grote, le miroir, l'espée, la consue.* On dit qu'il declamoit en vn lieu sous terre; avec vn miroir deuant luy, pour regler ses gestes & sa contenance; vne espée pendue en l'air, pour ne point hausser trop le bras; & qu'il s'estoit fait raser la moitié de la teste, pour s'empescher de sortir.

Page 520.

*Sa douceur, &c.* Vne partie de ces choses, est transportée icy de plus bas.

Page 521.

*Car à te voir.* J'oste l'interruption qui romps le fil du discours.

- Page 523. *Euboée, &c.* L'ay desia exprimé *les loix, &c.*
- Page 524. *Et les Poëtes, &c.* Il n'est pas necessaire de dire icy qu'on ne peut pas comprendre en vn, tous les bienfaits des Dieux; car cela oste la force à la comparaison.  
*Il faut imiter.* Il vaut mieux que ce soit luy qui die cela, parce que cela fait à son sujet, que de le faire dire à l'autre.
- Page 527. *Si quelque Athenien.* Il ne parle point de Parmenion, parce que cela ne fait rien au sujet, & causeroit de l'obscurité.  
*Il m'est en grande veneration.* L'ay esté à la raison, plustost qu'à ce qui est au texte.
- Page 528. *Cependant, &c.* L'Auteur fait icy vne interruption, comme s'il ne parloit pas par Dialogue; mais nous ne souffririons pas ces libertez.  
*En faisant observer les loix.* Ou, *en en faisant de nouvelles.*
- Page 529. *La probité d'Aristide.* L'ay transporté cecy de plus haut.  
*Si nous auions.* Il ne repete point *Euboée, Mégare, Beocie, l'Hellepont* qu'il a desia dit. Du reste, en trouuant mauuais qu'on ne luy donne pas le commandement des Armées, il insinuë assez qu'on le donne à des incapables; outre qu'il s'agit icy de ses loüanges, & non pas du blâme des autres.  
*Comment eussions-nous résisté à ses actions.* Il mets en suite combien il seroit redoutable avec ses forces, puisque les foudres de son éloquence estoient tant à craindre?
- Page 531. *La beauté des pensées, &c.* Il faut remarquer que comme ces choses sont touchées en diuers endroits, i'en change ou obmets quelques-vnes, pour éviter les repetitions.  
*Officier de ma maison.* Il y a au Grec, *Secrétaire de Galeres*; mais ie prend vne chose commune.
- Page 536. *Dont s'ay acquisé les dettes.* Ou, *à qui s'ay fait des distributions.*
- Page 543. *Perché iusques sur son trône.* Il y a au Grec, *son Sceptre & qu'il fait presque ses peits sur sa teste*; mais ie mets les choses de la façon que ie trouue la meilleure à nostre air.  
*Ne sçait que répondre, quand on boit à luy.* L'ay mieux aimé le mettre de la sorte, que de dire, qu'il ne sçait quand on boit à luy; car il n'est pas necessaire de parler quand on boit à quelqu'un, le geste seul le fait entendre.
- Page 546. *Affisté d'Apollon & de Neptune.* Le Grec se sert icy de termes, qui n'ont point de raport aux nostres.
- Page 547. *Leurs Autels profanez.* Cela est transporté icy de plus bas; &

ce qui est au lieu, n'a point besoin d'estre exprimé.

*L'ordonne par provision qu'il sera executé.* L'ajouste cela, parce qu'il l'execute en effet.

*Longs cheveux, & grande barbe.* Ses Epithetes sont prouuez par Page 548  
la suite.

*Mal vestu.* Le Grec dit *nû*; mais on voit par la suite, qu'il auoit vn manteau, quoy qu'il n'eust point de saye.

*D'une grande partie.* Il a desia parlé des bestes sauuages. Page 551.

*La laine.* l'agence cét endroit d'une autre façon que l'Autteur; mais le tout reuient à vn.

*Car vous ressemblez, &c.* Le ne repete point ce qu'il vient de Page 552.  
dire.

*Piez nuds.* l'ay dit desia d'Hercule, qu'il alloit piez-nuds, & Page 555.  
que celuy cy l'imitoit.

*Philopairis, &c.* Ce Dialogue icy est assez mal digeré; car Page 558.  
Critias ne dit rien qui soit digne d'un commencement si tragique; & de ce qu'il dit des Chrestiens, est plusost vne marque de leur simplicité, qu'un crime. Triéphon est celuy qui dit les choses les plus extraordinaires, parce qu'il parle de mysteres où les Payens n'entendoient rien: Tant s'en faut donc, que ce Dialogue soit à rejeter, qu'il sert de quelque monument du Christanisme. Du reste, le mot de *Catecumené*, exprime bien ce qui est au Grec, & est allegué dans le Dialogue; sans quoy ie ne m'en ferois pas seruy.

*Cerberé s'a aboyé.* Je n'ajouste pas, ou quelque Dieu de la Providence, parce que cela ne s'entendrait pas. C'est vne raillerie contre ceux qui croyent vn Dieu qui prend garde à tout; & par consequent est à aprehender, qui est l'opinion des Chrestiens & des Stoiques.

*Que ie te tire par l'oreille.* C'est ainsi que Lucien s'exprime Page 559.  
en d'autres lieux.

*Que l'esprits ne s'enleue d'icy, & ne s'emporte par l'air.* Il fait allusion à S. Paul, & en suite à Icare.

*Quelque marbre, ou quelque fraisé.* Il y a au Grec *un pilon, ou vne barre de porce*, pour faire allusion à ce qu'il dit dans le Dialogue du menteur; mais cela n'eust point eu de grace icy.

*Foudroyé Salmonée & les Tirans.* C'est assez de cela, sans ajouter Page 561.  
*precipiter tous les Dieux en bas du Ciel.* Ce qu'il ne me souuient point d'auoir lû, que de Vulcain.

*Les dangers qu'il a courus.* Comme ils ne font que d'estre exprimés dans le Dialogue de *l'assemblée des Dieux*, il eust esté

710 REMARQUES SUR LA TRADUCTION  
ennuyeux de les repeter icy.

*Qui méno plus de bruit luy seul.* J'ay mieux aimé faire allusion  
aux flots de la Mer, qu'à des vers d'Homere.

Page 563. *Mais que faisoit-elle ?* Lisez, *les Dieux ont donc besoin du secours des hommes: Je ne le sçavois pas; Mais, &c.*

*Par le Dieu inconnu des Atheniens.* Il fait allusion à ce qui est dit de S. Paul, dans les *Actes des Apostres.*

*Scruir de retraire.* Il vaut mieuc le dire de luy que de sa mere.

Page 564. *Le pere.* Ce mot n'est pas au Grec; mais il est inferé de la suite, & eust causé quelque obscurité, en ne l'y mettant pas. Du reste, j'ay mis *tout-puissint*, pour *souuerain*, qui vient après.

*Le fils issu du pere.* Il y a au Grec, *le fils du pere*, mais cela eust fait de l'obscurité, & le mot d'*issu*, est insinué plus bas.

*Tes trois d'un, & son un de trois.* Il le falloit repeter aux mesmes termes qu'il auoit esté dit. Il y a icy *trois un, & un trois.*

*Ce Galileen chauue au grand nez, &c.* C'est S. Paul de qui il entend parler; & il peut auoir veu des gens baptisez par luy, mais il ne peut pas l'auoir esté.

Page 565. *Aux planettes.* Ces mots ne sont pas au Grec, mais ils semblent estre oubliez.

*Homere dit, &c.* Je ne prens que le suc de toutes ces allegations qui sont ennuyeuses, pour ne point dire inutiles en cét endroit.

Page 566. *Christ.* Il y a au Grec *Chreste*, comme Suetone aussi l'appelle; ce qu'ils faisoient, ou par abus, ou par quelque sorte de mépris, comme qui diroit *simple* ou *debonnaire*, ce que ce mot signifie en Grec.

Page 567. *Catécumène.* C'est ainsi qu'on nommoit alors ceux qu'on instruisoit au Christianisme.

*Trouues-tu étrange, &c.* L'agence ce raisonnement, pour le rendre vn peu plus iuste.

*Pour des chimeres, Ou pour ieu.*

Page 568. *Commissaire des Tailles.* Le mot Grec signifie *qui égale les choses*, qui est le fait du Commissaire, de regler les imposts sur les particuliers également; & ce qui m'a donné lieu de l'interpreter des Tailles, c'est que le mot Grec est employé plus bas, dans le sujet des imposts.

*Il payera, &c.* Cela fait allusion à ce qui est dit de Iesus-Christ, mais on a pris des mysteres à la lettre, qui est ce qui a fait vne partie des fables de la Religion des Payens:

*Non*

*Non pas dans le sale, &c.* Explique la chose d'une autre sorte Page 570  
que l'Auteur, pour en ôter l'obscurité.

*Chrétien.* Il y a au Grec le mot de *Chreste*, comme j'ay dit plus haut sur la page 566. & il iouë icy sur l'ambiguïté du mot.

*Orange.* Il y a au Grec *bruyne*, qui est vne corruption du blé, Page 571  
qui le gaste & le noircit; *blé embrusné*, cela vient de certaines  
pluyes froides, quand il est en fleur.

*L'eau qui boue.* Je me sers d'une comparaison plus familiere  
que la sienne.

*Aeste rase.* Il l'a falu dire ainsi, pour faire que la chose fust Page 572  
intelligible.

*Beste venimeuse.* Il y a au Grec, *chien enragé*; mais mon ex- Page 573  
pression vient mieux au sujet. Du reste, cecy est mal digeré,  
car Critias debite ces choses à vn homme qui en sçait plus que  
luy, & qui se dit Chrestien, & paroist tel à ses discours, quoy qu'il  
le fasse par raillerie.

*Travailler.* Ajoutez en repos.

Page 575

*Philon, Aristippe, & moy.* Il n'est pas honneste de dire, qu'ils Page 576  
faisoient l'honneur du festin, puis que celuy qui parle est du nom-  
bre.

*La victoire.* Le Grec marque que les prix estoient des épics; mais  
cela n'est pas important icy.

*La Hune.* Le Grec dit, *le haut des voiles.*

*Ce fut, &c.* Il dit icy quelque chose de l'Amitié, qui est desia  
plufieurs fois dans ces Dialogues.

*Nous ne le dirions.* J'ay réüny en vn, ce qui est plus estendu Page 577  
chez l'Auteur, & retranche en suite en deux mots, des fables en-  
nuyeuses & expliquées ailleurs.

*Qu'il fais trembler tous les Dieux, & Junon mesme.* C'est assez Page 578  
de cela, sans s'estendre dauantage en des fables ridicules, & trop  
souuent repetées.

*Posseder un si grand tresor.* Je passe cela delicatement, sans dire  
*auoir à faire à de beaux hommes.* Il s'estend en suite dans vne fa-  
ble trop connue, que ie tranche court, comme j'ay fait les precedentes.

*J'en choisray seulement un ou deux.* Je mets cela, pour donner Page 580  
couleur à cette harangue, qui n'est pas grande chose.

*Les Artisans ne s'en proposent point d'autres dans leurs ouvrages.* Page 583  
C'est assez de cela, sans rien ajouster.

*Ce dessin.* Je ne répete pas ce que le titre dit.

Page 585.

712 REMARQUE SUR LA TRAD. DE LA II. PART. DE LUCIEN.

*Et enst ferny.* Il est mieux, de faire dire cela à Musonius, qu'à Menecrate.

*D'ailleurs, &c.* Ce qu'il dit icy de la deffence de la Grece, est exprimé au commencement.

*Qu'on luy presenta.* Le Grec marque que c'estoit le Gouverneur de la Grece, & qu'il en frappa trois coups.

Page 587 *Tous les Mathematiciens du monde.* Le Grec dit *Thalés*, mais i'exprime la chose à nostre air.

Page 588 *C'est une espeece de fausses.* Il ne m'enfonce pas davantage dans la Musique, parce qu'il faudroit pour cela, se servir de termes de l'art, qui ne seroient entendus que de ceux qui la sçauoient; ce qui ne se doit faire que dans les sujets où l'on en traire de dessein formé.

*Non plus que de chanter aux ieux Olympiques.* J'ay rejetté cela icy de plus haut, où il dit que les ieux Olympiques sont les plus gymniques de tous les ieux, ce que l'Interprete Latin n'a pas entendu: car c'est seulement à cause qu'on n'y representoit que les ieux qui portent le nom de gymniques, comme la lute, &c. avec des courles de cheuaux.

*Trenchantes comme des rasoirs.* J'ay ajousté cecy pour l'explication: Car sans cela, comment en eussent-ils coupé la gorge à vn homme? si ce n'est qu'il veuille dire seulement qu'ils l'estranglerent & le suffoquerent par là.

Page 642 *J'oubliois à dire qu'il n'y a point d'animaux aux Antipodes, qui,* &c. C'est la raison pourquoy on a distingué l'Isle des animaux, des Antipodes, parce qu'on y met des bestes de toute sorte, & pour cela l'on feint que l'Auteur arriua là auparauant.

\* \* \* \* \*

# TABLE

## DES MATIERES PLUS

### CONSIDERABLES DE LA II. PARTIE

des Dialogues de Lucien.

A

**S**On inuectiue contre l'E, à l'auantage des autres voyelles. Page 595.604

*Abaucas.*

Quel, & combien bon & fidelle amy. p. 59

*Academie.*

Plaidoyer de l'Academie, pour la débauche & pour foy. page 173. 174. & suiuians,

*Acheron.*

Quel est ce lieu, & où se void. p. 229

*Achille.*

Bouclier d'Achille, combien remply de figures. p. 153

*Adonis.*

En quel lieu du monde se celebrent les mysteres. p. 493

Merueille d'une riuere de ce nom. p. 494

*Adultere.*

Ancien opprobre des Adulteres. p. 418

*Agamemnon.*

Par qui comparé aux Dieux. p. 25

Agamemnon & Achille, quels nous sont representez dans la Fable. p. 270

*Agathoclés.*

Combien l'amitié d'Agathoclés & de Dinias fut celebre, & en quelle contrée ils viuoient. p. 33. 34. & suiui.

X X x x ij

T A B L E

Agatocles le Stoïcien, pourquoy plaidoit les Escoliers.  
page 133

*Agathocles*

Roy de Sicile, combien vescu. 336

*Agathocles*

Capitaine d'Alexandre, deliuré des bestes par Perdicas,  
à quoy il alloit estre exposé, pour auoir pleuré de-  
vant le sepulchre d'Ephestion. 305

*Ajax.*

Comment deffendoit Teucer. 204

*Alcidamas*

le Cynique, quel personnage. 476. 477

*Alcmeon*

Pourquoy tua son pere. 520

*Alexandre.*

Comme il s'est eleué vne statuë plus grande que le  
mont Athos. 17. 18

Alexandre Tyran de Phébes, par qui tué. 152

Ce qui arriua au grand Alexandre, lors qu'il se vid mai-  
stre del'Asie, après la iournée d'Arbelles. 237

*Amastris*

Ville, où située. 57

*Ambre.*

Ce qui s'est creu autresfois de l'Ambre. 281

*Ambrosie.*

le manger des Dieux. 159

*Amy.*

Quel thresor c'est qu'un bon amy, & combien estimé  
parmy les Scythes. 30. 31

*Amitié.*

Estrange façon de contracter amitié. 47

Entre combien de personnes elle se peut contracter de  
la sorte. 48

*Amour*

De combien de sortes. 520

## DES MATIERES.

<i>Ampelis.</i>	
Dialogue d'Ampelis & de Chrysis, fameuses Courtisanes.	394
<i>Amphiloque.</i>	
Quelle estoit la renommée de cet Oracle.	268
Amphiloque tenu pour vn Dieu, & de qui estoit fils.	344
<i>Anacarsis.</i>	
Pourquoy quitta son país, & trauerfa tant de terres & tant de mers.	214
<i>Anacreon.</i>	
Quel estoit le Dieu d'Anacreon.	289
Anacreon Poëte Lyrique, de combien longue vie.	342
<i>Anaxarque</i>	
Parasite d'Alexandre.	199
<i>Animaux.</i>	
Quelle est la condition des Animaux.	140
Description de la Republique des Animaux.	623
Hommage qu'ils viennent rendre au Phénix.	631
Baraille des Animaux contre les Sauvages.	643
Pacification des Animaux, par l'entremise de Lucien.	647. & suivantes.
<i>Antcas</i>	
Roy de Scythie, combien vescu, & où il mourut.	336
<i>Antigonus.</i>	
Par qui aperceu couché avec sa belle-fille.	152
Antigonus fils de Demetrius, petit-fils du précédent, combien vescu.	là mesme..
Antigonus Roy de Macedoine, surnommé le Borgne, combien vescu, & où il mourut.	316
<i>Antiochus</i>	
fils de Seleucus, de quelle façon regardoit Stratonice sa belle-mere.	152
<i>Antipater</i>	
fils d'Iolas, quel, & combien vescu.	336

## T A B L E

<i>Antipbile</i>		
Combien aimé de Demetrius.	44.45	
<i>Antipodes.</i>		
Passage de Lucien aux Antipodes.	640. & suiv.	
<i>Anubis</i>		
Quel Dieu, & de quelle figure.	101.102	
Où s'est mis en credit.	158	
Inuective de Momus contre Anubis dans le Ciel.	543	
<i>Aorne</i>		
Rocher quel & combien dangereux.	238	
<i>Aparétiens</i>		
Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez.	656.	
657		
<i>Apelles</i>		
Par qui accusé d'auoir conjuré contre le Roy Ptolomé.	300	
Quel tableau il fit, après auoir proué son innocence, pour faire voir la calomnie.	<i>là mesme.</i>	
<i>Apis.</i>		
Quelle ceremonie les Egyptiens ont coustume de faire à la mort du bœuf Apis.	494	
Quelle diuinité.	543	
<i>Apollodore</i>		
de Pergame, precepteur d'Auguste, combien vescu.	341	
<i>Apollon.</i>		
A qui il rendit seruire.	91	
Combien ses Oracles sont ambigus.	110.112	
Où établit le bureau de ses Propheties.	157	
Son trauail.	163	
En quel endroit rend ses Oracles luy-mesme.	508	
Inuective contre Apollon.	561	
<i>Apophrade.</i>		
Quel terme, & ce qu'il signifie.	309. & suiv.	
<i>Archelaüs</i>		
Jusqu'à quand il eut Euripide pour Parasite.	199	

## DES MATIERES.

<i>Archias</i> Poëte, quel personnage.	536 537
<i>Archimède</i> Comment & où brûla les Galères des Romains.	270
<i>Arctos</i> Terme grec, que signifie.	657
<i>Areopage</i> Lieu de Justice chez les Atheniens.	170
Belle coustume del' Areopage.	216
<i>Arète</i> Quelle & sa fille Nausicaë.	13
<i>Aretas.</i> Amitié d'Aretas, d'Eudamidas & de Carixène.	39.40
<i>Argantonius</i> Roy des Tartesiens, combien de temps vescu.	333
<i>Argyrandriens</i> Quels peuples, & pourquoy ainsi appellez.	658
<i>Ariadne.</i> Par qui la couronne fut mise parmy les Dieux.	541
<i>Ariarathès</i> Roy de Capadoce, combien vescu, & comment mourut.	337
<i>Aristide</i> Comment conspira contre Themistocle. & pourquoy.	307
<i>Aristipe</i> Pour quel sujet alla en Sicile.	198
<i>Aristogiton</i> Liberateur des Atheniens, de qui estoit Parasite.	204
<i>Aristote.</i> Ce qu'il a fait en l'art de Parasite.	199
<i>Aristoxène</i> Le Musicien, Parasite de Nelée.	là mesme.
<i>Arsacès</i> Par qui massacré, après auoir égorgé la femme.	152

# T A B L E

<i>Arfacomas.</i>	
Histoire de son amitié avec Loncate & Masente.	15
52.53.54	
<i>Aspase</i>	
Pourquoy tant aimée de Périclés, de Socrate, & d'Esquinés.	12
D'où elle estoit.	124
<i>Art.</i>	
Ce que c'est proprement qu'un Art.	189
<i>Arthabafe</i>	
Roy des Caraciens vers la mer-rouge; combien vescu.	
338	
<i>Artaxerxes</i>	
Mnémon à quel âge mourut.	337
Et un autre de meisme nom Roy de Perse.	<i>là meisme.</i>
<i>Asie.</i>	
Comment Lucien fut metamorphosé en Asne.	67
<i>Asphodèle</i>	
Pré, en quel endroit.	229
<i>Assyriens.</i>	
Quelle est la principale diuinité.	116
De qui aprirent les ceremonies de leur Religion.	493
<i>Astarte.</i>	
Quelle diuinité, & où adorée.	493
<i>Ashénes</i>	
Combien differente de Rome.	12
Loüange de cette ville, & ses grands auantages.	519
<i>Ashéniens</i>	
Comment se trouuent tous menteurs.	248
<i>Athlète.</i>	
Comparaison de son corps à du blé bien criblé.	221
<i>Athotes</i>	
De combien longue vie,	335
<i>Asimarque.</i>	
Explication de ce terme.	310
	<i>Atis</i>

## DES MATIERES.

- Asis.*
- Quelle diuinité consacra le Temple qu'il fit bâtir. 497
- Attalus*
- Par qui empoisonné. 152
- Attalus surnommé Philadelphe, quel & combien  
vescut. 337
- Auocat.*
- Quel il faut estre pour estre bon Auocat. 241. 242. &  
luiuantes.
- Austruches.*
- En quel país se rencontrent le plus, & combien leurs  
œufs sont viles. 349
- Azandre*
- Roy du Bosphore, combien vescut, & comment il mou-  
rut. 338

### B

- Baccantes.*
- Quels furent leurs combats qu'ils entrepirerēt pour  
la conqeste des Indes, & leur équipage. 276
- Bacchis.*
- Dialogue de Bacchis & de Mélisse, fameuses Courti-  
fanes.
- Baccus.*
- Qui doit passer le premier de Baccus ou d'Hercule. 103
- Comment fit l'entreprise des Indes. 274
- Ses Lieutenans quels. 275. 276
- De quelle naissance. 541
- Bain.*
- Description d'un bain construit par Hippias, d'un arti-  
fice admirable. 272. 273
- Bardylis*
- Roy des Illyriens, combien vescut & où il mourut. 336
- Y Y y

# T A B L E

## *Barreau.*

Quel il faut estre pour hanter le Barreau. 241.242.  
243.& suiuaus.

## *Basilic.*

Pourquoy il pretend deuoir regner sur les Animaux.  
636

## *Beatitude*

En quoy consiste. 194

## *Beauté.*

Description d'vne parfaite Beauté. 7  
Sans esprit, à qui semblable. 8  
Louange de la Beauté. 596.& suiuaus.

## *Belite.*

Histoire de l'amitié qu'il portoit à son amy Baslé. 50.  
51

## *Bellerophon.*

Pourquoy Antia le voulut faire perir. 307

## *Bendis*

Où se mit en credit. 157

## *Beroüée.*

Quelle ville, & où située. 78

## *Bien.*

En quoy consiste le souuerain bien. 147

## *Bosphore.*

par qui ses riuages furent joints d'vn pont. 586

## *Brachmanes.*

Comment ils peuuent estre imitez, ou non. 425  
Comment receurent la Philosophie. 436

## C

**L**A plainte du C, & l'Arrest qui ensuiuit. 600.  
& 606

## *Calamus*

Quel, & de quelle façon est mort. 425

## DES MATIÈRES.

	<i>Caldéens</i>	
De combien longue vie, & pourquoy.		335
	<i>Calendes</i>	
sacrées, comment célébrées par les Romains.		312
	<i>Calomnie</i>	
Comment dépeinte par Apelles.		300
Sa définition.		301
	<i>Candiots.</i>	
Comment se trouent tous menteurs.		248
Ce qu'ils disent de Iupiter.		342
	<i>Carixéne.</i>	
Amitié de Carixéne, d'Eudamidas, & d'Aretas.		39.40
	<i>Cassandre</i>	
de Polignote, quelle.		7
	<i>Cassiopée</i>	
Comment attira sur foy le courroux des Dieux.		17
	<i>Catecuméne</i>	
Comment doit estre instruit.		567
	<i>Cedille.</i>	
Ce que c'est proprement.		601
	<i>Cerbère</i>	
Quel animal, & ce qu'il fait.		229
	<i>Cheueux</i>	
noüez par derriere, quelle marque.		355
	<i>Chrètiens.</i>	
Quelle estoit la doctrine des Chrètiens de la Iudée, selon les termes mesmes de l'Autheur.		418
	<i>Chrysandriens</i>	
Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez.		658
	<i>Chrysipe.</i>	
Quels estoient ses syllogismes.		158
Le Stoïcien combien vécut.		339
	<i>Chrysis</i>	
Quelle, & ses amours avec Glaucias.	page 254.255	

## T A B L E

<i>Cleante</i>	
Successeur de Zenon, comment mourut.	339
<i>Cleodème</i>	
Peripateticien, pourquoy surnommé l'épée & le poignard.	474
<i>Cleombrote</i>	
d'Ambracie, pourquoy se precipita.	559
<i>Clinias</i>	
Par qui veu pillant le temple d'Esculape.	153
<i>Cochlys.</i>	
Dialogue de Cochlys & de Parthenice, fameuses Courtisanes.	414
<i>Colombe</i>	
Par quels peuples adorée.	116
<i>Coleffe</i>	
de Rhodes, comment receu en l'Assemblée des Dieux.	102. 103
<i>Combabe</i>	
Quel personnage, & comment s'exemta de la calomnie & du suplice.	p. 501. & suiv.
<i>Comedies.</i>	
Quel doit estre l'usage des Comedies.	219
<i>Comparaison.</i>	
Comment elle se doit faire.	22
<i>Coq</i>	
filz de Mars, pourquoy changé en Coq.	123
<i>Corps</i>	
Combien différent d'un vaisseau.	124
Ceremonies pratiquées du temps de l'Auteur, enuers les corps, des defuncts, quelles.	230. 231
En quoy consiste la perfection du corps.	550
<i>Cothurne</i>	
Ce que c'est, & à quel usage.	220
<i>Courtisans</i>	
Comment ils sont tous Parasites.	208

## DES MATIERES.

Pourquoy toujours en garde.	302
<i>Cratinus</i>	
Poëte Comique, de combien longue vie.	341
<i>Crésus</i>	
En quelle extrémité se trouua.	338
En combien peu de temps il fut dépouillé.	366
<i>Ctésias</i>	
Historien, quelle estime chez nostre Auteur.	248
<i>Cydne.</i>	
Quelle est la beauté de cette riuere.	323
<i>Cygnés.</i>	
En quel endroit les compagnons d'Apollon furent changez en Cygnés, selon la Fable.	282
<i>Cylleniens.</i>	
Quelle est la principale diuinité que ces peuples ado- rent.	116
<i>Cynéthus</i>	
Courtisan de Demetrius, de quoy le loüoit.	23
<i>Cyniques</i>	
Quelle sorte de gens, & pourquoy ainsi apellez.	440
Leurs mœurs.	441
De la facon de viure des Cyniques.	548. & suiui.
<i>Cyrus</i>	
premier Roy de Perse, combien vescu.	337

### D

**L**A plainte du D, & l'Arrest qui en ensuiuit. 602.  
603

*Damis.*

Dispute de Damis l'Epicurien, contre le Stoïcien Ti-  
moclés, au sujet de la Prouidence. 105. 115. & suiui.

*Damon.*

Histoire de l'extrême amitié d'Euthydique & de Da-  
mon. 38. 39. & suiui.

Y Y y y iij

# T A B L E

Ce qu'il fit pour son amy Amizoque, qu'il voyoit em- mener Captif.	48
<i>Dauphins.</i>	
Combien amoureux des hommes.	363
<i>Défunct.</i>	
Ieux celebrez à la memoire du défunct, combien inu- tiles, aussi bien que les Oraisons funébres.	234
<i>Demades</i>	
Orateur, combien timide de son naturel.	200
<i>Démétrius</i>	
Combien aima Antiphile.	42
<i>Démétrius</i>	
Philosophe Cynique, pourquoy déchira vn iour les Baccantes d'Euripide.	294
Dequoy accusé deuant Ptolomée.	304
<i>Democrite</i>	
Combien peu susceptible de la crainte.	260
Comment mourut, & à quel âge.	339
<i>Demosthène</i>	
Pourquoy n'osa iamais sortir hors des portes de sa ville.	201
Quelle estime on fait à present de son éloquence, & dés le temps de l'Auteur.	242
Combien de fois auoit écrit de sa main l'histoire de Thucydide.	286
Louange de Demosthène, & comparaison du mesme avec Homère.	518. & suiv.
Sa Patrie & parens.	519. 520
<i>Denys</i>	
le Tyran, à quelle extremité réduit.	138
<i>Depilatoire</i>	
Ce que c'est, & à quoy bon.	322
<i>Derceto</i>	
Mere de Semiramis, de quelle figure.	497

## DES MATIERES.

	<i>Destin.</i>	
Si les ordres du Destin sont inuiolables.		88. & suiui.
	<i>Deucalion.</i>	
Comment il repeupla le genre humain.		496
	<i>Deuil.</i>	
Quelles extrauagances se font dans le Deuil.		228
	<i>Dialogue.</i>	
Plaidoyer du Dialogue contre Lucien. 184. 185. & suiui.		
Repartie de Lucien à cette plainte.		186
	<i>Diane.</i>	
Quels sacrifices font les Scythes à cette Deesse.		118
Où elle se mit premierement en credit.		157
Sa feste en l'Isle d'Egine.		361
	<i>Dieux.</i>	
S'ils sont sujets aux ordres des Parques.		89
S'ils se peuvent mettre en colere.		93
Decret des Dieux.		146
	<i>Dinias.</i>	
Combien fut celebre l'amitié d'Agatoclés & de Dinias & en quel pais ils uiuoient.		33. 34. & suiui.
	<i>Diogene</i>	
Seleucien, combien uescut.		339
	<i>Dion</i>	
Combien excellent Philopophe.		422
	<i>Dionysius</i>	
Comment se laissa emporter à la volupté.		177. 178
	<i>Diotime.</i>	
Quelle Dame, & en quoy recommandable.		13
	<i>Dipsade</i>	
Combien cruel animal, & combien douloureuses sont ses morsures.		348
	<i>Discorax</i>	
Quel personnage.		328
	<i>Discorde.</i>	
Quel fut le sujet de la Discorde parmy les Deesses.		578

# T A B L E

## *Diuinité.*

Quelle contrariété parmy les Philosophes anciens, au sujet de la Diuinité.	149.150
Par quelle Diuinité quand il faut jurer, on le doit faire, & quelle est la véritable.	564
Ce que ce n'est pas.	<i>là mesme.</i>

## *Dorcas.*

Dialogue de Dorcas & de Pannyquis, fameuses Cour- tisanes.	395
---	-----

## E

<b>R</b> eplique de l'E, à la plainte que l'A auoit formée contre luy.	597
---	-----

La plainte de l'E, & l'Arrest qui s'en ensuiuit.	603.604
--	---------

## *Eaque*

Cousin de Pluton, de quelle charge pourueu.	229
---	-----

## *-Ecorniflerie*

Comment prouuée estre vn Art, & le plus excellent de tous les autres.	107. & suiui.
--	---------------

## *Eau*

Par quels peuples adorée.	116
---------------------------	-----

## *Egyptiens*

Combien superstitieux.	26
------------------------	----

Quelle diuinité principalement adorée par ces peuples.	116
--	-----

Egyptiens, les premiers de tous les peuples qui aient eu connoissance des choses diuines.	492
--	-----

## *Egypthe.*

Quel estoit son destin.	566
-------------------------	-----

## *Elencus*

Quel Dieu c'estoit.	310
---------------------	-----

## *Elephans*

Où ont esté veus danser sur la corde.	635
---------------------------------------	-----

## *Elisees.*

Champs Elisées, quel lieu.	230
----------------------------	-----

*Eloquence.*

## DES MATIERES.

### *Eloquence.*

Combien cet Art excelle par dessus tous les autres.	197
Eloquence combien difficile à acquerir, & combien demande de temps.	236
Où elle habite.	237
<i>Empedocle</i>	
Où porté par la fumée du mont Ethna.	151
<i>Enomaüs</i>	
A quel prix mit sa fille Hippodamie.	381
<i>Enaic</i>	
Comment dépeinte en compagnie de la Calomnie.	
301	<i>Eole.</i>
Pourquoy Eole qui auoit si bien receu Vlysse, ne le re- mena pas en sa maison.	365
<i>Ephestion.</i>	
Quel crime c'estoit deuant Alexandre, de ne recon- noistre pas Ephestion pour vn Dieu.	304
Merueilles qui se contoient de luy.	305
<i>Epicarme</i>	
Poëte Comique, combien vescu.	342
<i>Epicète.</i>	
Sa lampe de terre par qui achetée trois mille dragmes.	
293	
Combien excellent Philosophe.	422
<i>Epicure.</i>	
Son plaidoyer pour la volupté.	177. 178
<i>Epicuriens</i>	
Quels entre tous les Philosophes.	161
Combien differens des Stoïciens.	198
<i>Eratosthène</i>	
le Grammairien, de combien longue vie.	342
<i>Erichon.</i>	
Comment nâquit selon l'opinion des Arheniens.	248
<i>Erigone.</i>	
Par qui son chien fut mis au nombre des Dieux.	541

# T A B L E

<i>Esquins.</i>	
Comment deuenu le Parasite de Denis le Tyran.	198
<i>Esquile.</i>	
Par qui furent achetées les tablettes de ce Poëte, & à quel vsage.	295
Ce que l'on reprochoit à l'Orateur Esquile.	311
<i>Esculape</i>	
Où establit vne boutique d'Apoticaire.	157
Son travail.	163
Quel fut le destin d'Esculape.	425
<i>Ethiopiens.</i>	
Quelle est leur principale diuinité.	210
<i>Euangelus</i>	
Riche Tarentin, que fit aux ieux Pythiques.	290. 291
<i>Eudamidas.</i>	
Amitié d'Eudamidas, de Carixène & d'Arctas.	39. 40
<i>Eumèle</i>	
Musicien d'Elide, proclamé victorieux aux ieux Pythiques.	291
<i>Eumenides.</i>	
Quelles Déeses, & où estoit leur Autel.	165
<i>Euphorbo</i>	
Quel, & où tué.	132
<i>Euquenor</i>	
Quel & comment sçauoit son destin.	566
<i>Europe.</i>	
En quoy se changea Iupiter, pour la beauté d'Europe.	577
<i>Euthydique.</i>	
Histoire de l'extrême amitié d'Euthydique & de Damon.	38. 39. & suiv.
<i>Exercice.</i>	
Traité des exercices du corps.	209. 210. & suiv.
Pourquoy establies.	224

# DES MATIERES.

## F

**P**Lainte de l'F, & le iugement qui s'en ensuiuit.  
605

*Felicité*

En quoy consiste. 119.130

Felicité parfaite. 193.199

*Femme.*

Combien il seroit à souhaiter que l'on se pût passer de  
femme. 487

*Feu.*

Par quels peuples il est adoré. 116

*Flaterie.*

Ce que c'est précisément, & comment distinguée de  
la loutange. 15. 21. 23

*Flûtes*

de Timorée & d'Ismenias, &c. combien renommées.  
289

*Fourmilleres.*

Comparées aux villes, & l'occupation des fourmis à  
celles des habitans. 154

*Fraude*

Comment dépeinte en compagnie de l'Enuie, & de la  
Calomnie. 301

## G

*Galans*

**I**llustres, combien accroissent la gloire d'une Dame.  
519

*Ganymede*

Pour quel auantage rauy par Iupiter. 577

*Gamarantes.*

Quelle nation, & en quel temps ils font leurs courses  
dans la Lybie. 347

ZZzz ij

## T A B L E

Quels animaux ils y chassent particulièrement. *la mesme.*

*Garbatines.*

Especes de chaussures, de quoy se font. 254

*Geryon.*

Comment vn symbole de l'amitié. 60

En quelle estime estoit son corps, chez les Thébains.

293

*Glaucias.*

Ses Amours avec Chrysis, & quel en fut le progrès & le succès. 254.255

*Glycéra.*

Dialogue de Glycéra & de Thaïs, fameuses Courtisanes. 337. & suiv.

*Goëse*

Roy des Omaniens en l'Arabie heureuse, combien vescu. 338

*Gorgones.*

Description d'un tableau de l'entreprise des Gorgones & de la mort de Meduse. 331. 362

Et quel mestier elles faisoient. *la mesme.*

*Gorgias*

Rhétteur, comment mourut, & à quel âge. 341

*Grans.*

Quel besoin ils ont des Parasites. 208

Quel honneur ils en tirent. *la mesme.*

*Grecs*

Comment recurent la Philosophie, & comment elle y gagna les sept Sages. 437

*Gyges.*

Quelle estoit la vertu de l'anneau de Gyges. 178

*Gymnosophistes.*

De combien longue vie, & pourquoy. 334

# DES MATIERES.

## H

<b>P</b> lainte de l'H, & de ce qui s'en ensuiuit.	607
<i>Hebdomas</i>	
Orateur, pourquoy ainsi appellé.	315
<i>Hec̄tor</i>	
En quel endroit auoit ses sacrifices.	544
<i>Helene</i>	
Quelle, & si elle estoit si belle qu'Homère la décrit.	
132	
Par qui elle auoit esté rauie, durant la premiere guerre de Troye.	<i>là mesme</i>
Pourquoy enleuée par Thésée, & depuis aimée par tous les Princes Grecs.	580
<i>Hemus</i>	
Mont, où placé.	442
<i>Hercule</i>	
En quoy particulierement lottable.	22
Qui doit passer le premier de Baccus ou d'Hercule & les trauaux.	103. 107
Comment a passé toute sa vie.	177
Hercule, comment surnommé & dépeint par les Gaulois.	278. 279
Et pourquoy sous la figure d'un vieillard.	<i>là mesme.</i>
Hercule pourquoy se fit brusler.	425
<i>Hermoclés</i>	
le Rhodien, renommé Statuaire.	504
<i>Hermodore</i>	
l'Epicurien, pourquoy se parjura.	353
Et par qui foudroyé.	359
<i>Hermora</i>	
l'Epicurien pourquoy regardé de trauers par les Stoïques.	474
<i>Hermotime</i>	
Que faisoit l'ame d'Hermotime Clazomenien.	286

# T A B L E

	<i>Herodote</i>	
Comment a voulu conſigner ſes Fables à la poſterité.		248
	<i>Herophile</i>	
le Cynique, par qui veu entre les bras d'une Courtiſane.		153
	<i>Hefiode</i>	
Comment devint grand Poëte.		236
Quelles ſont ſes œuvres.		351
	<i>Hieron</i>	
Roy de Syracuſe, combien veſcut.		336
Hieron Pilote, combien expert.		356
	<i>Hippias</i>	
Combien excellent Artisan.		271
	<i>Hippocrate.</i>	
Statuë d'Hippocrate courant toute la nuit.		259
	<i>Hippodamie</i>	
A quel prix miſe par ſon pere Enomaüs.		581
	<i>Hippanax</i>	
Ancien Satyrique.		309
	<i>Historien</i>	
En quoy diſtingué de l'Orateur.		23
	<i>Homere</i>	
Comment excellent Peintre.		7
Quel en ſes comparaiſons.		25
Lotiange d'Homere, ſa comparaiſon avec pluſieurs Orateurs, & de ſon païs.		517. 518
	<i>Homme,</i>	
Quelle eſt la condition la plus heureuſe de l'homme ou de la femme.		134
	<i>Hymette</i>	
Fortereſſe, ou pointe de rocher, en quelle contrée.		167
	<i>Hypate</i>	
Ville, où ſituée.		61
	<i>Hyperide</i>	
Combien timide de ſon naturel.		201

## DES MATIERES.

<i>Hypsocrate</i> Amisenien, à quel âge mourut.	341
<i>Hypsasine</i> Roy des Caraciens, à quel âge mourut.	338

### I

<b>S</b> A demande contre le K & l'Y, & ce qu'il en fut ordonné.	608
<i>Idée</i> De quelle nature, & par qui veüe.	256
<i>Idole.</i> Quels peuples ont les premiers introduit le culte des Idoles.	493
<i>Idomenée</i> fils de Iupiter, au rapport de qui estoit Parasite.	207
<i>Ierapolis</i> Pourquoy ainsi appellée, & où située.	492
<i>Ieunesse.</i> Comment doiuent estre instruits les ieunes gens.	218
<i>Ignorance</i> Combien dangereuse, & combien de maux elle cause.	299
<i>Immortalité</i> des Dieux à quoy leur sert.	91
<i>Inconnu.</i> Dieu inconnu des Atheniens, quand & par qui découvert.	574
<i>Indes.</i> Comment Bacchus fit l'entreprise des Indes.	274
De quelles gens son armée estoit composée.	<i>là mesme.</i>
Et de quelles armes.	275
Dédain qu'en conceurent les Indiens.	276
Mot de la bataille.	<i>là mesme.</i>
<i>Ioësse.</i> Dialogue de Ioësse & de Pythie, fameuses Courtisanes.	404

# T A B L E

<i>Ion</i>	
Philosophe Platonicien, en quelle estime parmy les siens.	250
<i>Iour.</i>	
Quels sont les peuples qui adorent le iour.	116
<i>Iphigenie</i>	
Prestresse de Diane, comment enleuée.	30
<i>Ifr.</i>	
Quelle estime les Egyptiens faisoient de ses cheveux.	273
<i>Isacrate.</i>	
Combien timide de son naturel.	200
Quelle est à present estimée son Eloquence.	242
A quel âge il fit son Panegyrique, & à quel âge il mourut.	341
<i>Isthme.</i>	
Declamation contre l'entreprise que Neron auoit faite de percer l'Isthme.	685. 586. & suiv.
<i>Isthmique.</i>	
Quel estoit le prix qui se donnoit aux jeux Isthmiques.	212
<i>Iunon</i>	
d'Euphranor, quelle.	7
Statuë de Iunon admirable.	597
Inuectiue contre Iunon.	563
<i>Iupiter.</i>	
Ce que l'on croid de luy en Candie.	118
Combien a plus de peine que les autres Dieux.	164
Inuectiue de Momus, contre Iupiter mesme.	542
Ses auantages & ses vices.	561
<i>Iustice</i>	
Par qui louée, iusqu'à estre estimée le souuerain bien.	165
<i>Ixion.</i>	
Quelle fut son ingratitude.	471
	Plaintes

# DES MATIERES.

## K

**P**Laintes du K, & de ce qui s'en ensuiuit. 608  
 Où particulièrement necessaire. *là mesme.*

## L

**P**Lainte de l'L, principalement contre l'I, & de ce qui s'en ensuiuit. 609

### *Lapithes.*

Description d'un combat semblable à celuy des Lapithes & des Centaures. 489. & suiui.

### *Léda.*

En quoy se changea Iupiter pour la beauté de Léda. 577

### *Lettres.*

Quel mal-heur est commun aux Gens de Lettres. 456  
 Origine des lettres Françoises. 594  
 Eloge de toutes les lettres. 622

### *Licurgue*

Combien timide de son naturel. 201  
 En quel temps establist ses Loix. 226  
 Quel en l'esprit d'Anacarsis. 227  
 A quel âge mourut. 342

### *Louanges.*

Quand c'est qu'elles sont bonnes, & ce que c'est. 15  
 Comment distinguées de la flaterie. 23

### *Luite*

Quel exercice, & comment se faisoit. 211

### *Luiteurs.*

Pourquoy les Luiteurs se froissent de sable & de poussiere, après s'estre froitez d'huile. 222

### *Lune.*

Quels peuples adorent la Lune. 116

T A B L E

Ses plaintes contre la curiosité des Philosophes.	155
<i>Libye.</i>	
Costé Meridional de la Lybie, quel.	347
<i>Lycie.</i>	
En quel endroit est la separation de la mer de Lycie & de Pamphylie.	356
<i>Lypayé</i>	
Orateur, pourquoy ainsi appellé.	315
<i>Lysimachus</i>	
Roy de Macedoine, iusqu'à quel âge vescu:	336

M.

<b>D</b> emande de l'M, contre les abreuviations, & quel iugement s'en ensuiuit.	610.611
<i>Machlyens</i>	
Quels peuples, & où ils habitent.	277
<i>Mages</i>	
de Perse, pourquoy de si longue vie.	334
<i>Magicien.</i>	
Description de l'Isle des Magiciens.	671. & sui.
<i>Maison.</i>	
Lodiange d'une maison de plaifance.	323. 324. & sui.
<i>Marc-Aurele</i>	
De combien longue vie, & pourquoy.	355
<i>Mars</i>	
Comment surpris avec Venus par Vulcain.	123
<i>Masiniſſa</i>	
A quel âge il eut vn fils, & à quel âge il mourut.	338
<i>Medecins</i>	
Du temps de l'Autheur faisoient eux-mesmes les reme- des.	259.
<i>Medée.</i>	
Description d'un tableau de Medée transportée de ra- ge & de jalousie.	332. 333

## DES MATIERES.

	<i>Melisse</i>	
Courtisane, quelle.		384
	<i>Memnon.</i>	
Quelle est sa statuë, & en quelle contrée.		266
	<i>Memphis.</i>	
Comment cette ville fut prise, & par qui.		270
	<i>Meneçrase</i>	
Pourquoy déclaré infame, & tous ses biens confisquez.		
41		
	<i>Menippe</i>	
Pourquoy vola dans le Ciel.		147
	<i>Mensonge</i>	
D'où vient que les hommes ne se contentent pas de debiter des mensonges, mais sont bien aises d'en entendre.		247
	<i>Mer</i>	
Quand se peut appeller le miroir des Cieux.		327
	<i>Mercur.</i>	
Inuectiue contre Mercur.		562
	<i>Merioné</i>	
De qui estoit le Courtisan & le Parasite.		204
	<i>Metempsyçose</i>	
Ce que c'est, & quelques exemples memorables d'icelle.		431
	<i>Mestier.</i>	
Quel est le mestier qui ne couste rien à apprendre, mais bien à enseigner.		195
	<i>Miltiade</i>	
De quoy accusé.		307
	<i>Minerue.</i>	
Description d'vn tableau du Temple de Minerue.		332
	<i>Minos.</i>	
Quel honneur il receut des Dieux.		204
Où vescu, & quelles furent les Loix qu'il establit.		

# T A B L E

	<i>Mitridate</i>	
Roy de Pont, surnommé le Bâtisseur, combien vescu.		
337	<i>Mnasirés</i>	
Roy des Parthes, combien vescu.		338
	<i>Mnesithée.</i>	
Quel sacrifice il fit à Iupiter & autres Dieux, après estre eschappé du naufrage.		105
	<i>Monnoye.</i>	
Distinction de plusieurs sortes de monnoyes.		658.659
660	<i>Morts.</i>	
Combien inutiles sont les plaintes qui se font autour des morts.		232
Réponse imaginaire de quelqu'un de ces morts.		33
Combien différentes sortes de sepultures.		234
	<i>Mouche.</i>	
Description agreable de la mouche.		283
En quoy comparée aux Cygales, au Paon, & à la Colombe.		<i>là mesme.</i>
Comme elle est compagne de l'homme, durant toute sa vie.		284
Quelle sorte de mouche est de longue vie.		<i>là mesme.</i>
Sa metamorphose.		286
	<i>Moyse</i>	
Comment appelé par l'Autheur.		565
	<i>Muses</i>	
Quelle promesse firent à Hesiode, & quels sont leurs principaux talents.		352
	<i>Musique</i>	
Combien puissante sur l'esprit humain.		220
	<i>Musonius</i>	
Combien excellent Philosophe.		422
	<i>Myrmidons</i>	
Quelle nation, & d'où venue.		155
	<i>Myrtalé.</i>	
Courtisane, quelle.		411

## DES MATIERES.

<i>Myrtium.</i>	
Dialogue de Myrtium avec Pamphile & Doris, fameu- ses Courtifanes.	380
<i>Mythrés.</i>	
Inuectiue de Momus contre ce Dieu.	543

### N

<b>A</b> Ccusation de l'M par elle, & de ce qui s'en en- suiuit.	612
Réponse de l'M.	<i>là mesme.</i>
Réplique de l'N.	<i>là mesme.</i>

<i>Nature.</i>	
Pourquoy la Nature a donné les biens aux hommes.	551

<i>Nauire.</i>	
Description d'un Nauire, avec tout son amara- ge.	356
	357

<i>Nausicaé</i>	
Quelle Dame, & en quoy particulierement recommen- dable.	13

<i>Nectar</i>	
Breuuage des Dieux.	159

<i>Negrepont</i>	
Ile, par qui retranchée de la Beocie.	586

<i>Neptune.</i>	
Quelle fut son auanture.	91
Inuectiue contre Neptune.	561

<i>Neron.</i>	
Declamation contre l'entreprise que Neron auoit faite de percer l'Isthme.	585. 586. & suiui.

A quel dessein il alla en Grèce.	586
Ses folles imaginations, & sa presomption.	<i>là mesme.</i>

<i>Nestor</i>	
Quel, & de qui il estoit Parasite.	202. 203

## T A B L E

Combien de temps. a vescu.	334
<i>Niobe</i>	
Par qui & pourquoy changée en rocher.	26
<i>Numa-Pompilius.</i>	
Combien de temps vescu.	335
<i>Numismacie</i>	
Royaume, en quel endroit, & que signifie ce terme.	658

## G

<b>S</b> Es pretentions contre les autres voyelles.	613. 614
Réponse que luy fait l'A.	<i>là mesme.</i>
Replique qu'elle va plus rondement en besogne.	<i>là mesme.</i>
<i>Obole</i>	
Quelle sorte de monnoye, & de quelle valeur.	230
<i>Offence.</i>	
Belle coustume des Scythes, lors que quelqu'un d'eux a receu quelque offence.	53
<i>Olympique.</i>	
Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Olympiques.	212
<i>Or.</i>	
Quelle description en fait Pindare.	129
Par qui comparé aux Graces.	130
Ses beaux effets.	<i>là mesme.</i>
Comment il est la source de tous maux.	131
<i>Oracles</i>	
Principalement ceux d'Apollon, combien ambigus, & à quoy semblables.	110. 117
<i>Orateur.</i>	
Distinction entre l'Orateur & l'Historien.	23
Combien sujets à l'avarice sont les Orateurs.	206
Le moyen de se rendre en peu de temps grand Orateur, & leurs deux chemins.	238. 239. 241. & suiv.

## DES MATIERES.

<i>Oreste</i>	
& Pilade de quels sacrifices honorez, & en quelle qua- lité.	27
Leurs belles actions.	28
Pourquoy Oreste tua son pere.	590
<i>Orion.</i>	
Histoire ancienne d'Orion.	332
<i>Orphée</i>	
Comment sa teste aborda en l'Isle de Lesbos.	292
Sa lyre par qui achetée; & ce qui en arriua. <i>là mesme.</i>	
Le Patron des Musiciens.	444
<i>Ortolans</i>	
Quels sont les meilleurs.	630
<i>Ofris.</i>	
Quelles ceremonies se font pour sa feste.	494
<i>Oüye</i>	
Au rapport de qui est plus infidele que la veüe.	329

### P

<b>D</b> ispute du P, & de son compaignon l'H, contre l'vsurpation de l'F.	605
Le iugement ensuiuy.	606
Plainte du P, contre l'vsage d'à present.	615
Et son Arrest.	616
<i>Pacate</i>	
d'Apelles, quelle?	7
<i>Palais.</i>	
Description & louänge d'yn Palais magnifique.	323
324. & suiui.	
<i>Palay.</i>	
Ce que c'est proprement.	221
<i>Pamphile.</i>	
Dialogue de Pamphile avec Myrtium & Doris, fameu- ses Courtisanes.	380

# T A B L E

## *Pamphylie.*

En quel endroit est la separation de la mer de Lycie &  
de Pamphylie. 356

### *Pan*

Compagnon de Bacchus, où logé. 168

Ses plaintes. *là mesme.*

Son inuective contre les Philosophes. 169.

### *Pancrate*

Pythagoricien, quel personnage. 266. 267

### *Pantarbes*

Pierres precieuses de quelle propriété. 652

### *Paon*

En quel temps il estale plus magnifiquement ses beau-  
tez. 326.

### *Paradis.*

Description des oiseaux de Paradis, & pourquoy ils  
sont ainsi appelez. 629

### *Parasite.*

Si l'exercice de Parasite peut estre appellé vn mestier. 188

Si ce peut estre vn art, & s'il peut estre rangé parmi les  
arts. 189

Sa definition & preue. 192

### *Pâris*

Par qui comparé à Achille. 25

A quoy prefera Heléne, & pourquoy. 580

### *Parnés*

Mont, en quelle contrée. 167

### *Parques.*

Quelle est leur puissance, & si les Dieux y sont sujets.  
89. 90. 92

### *Patras*

Ville, où située. 86

### *Patrie*

Combien douce & aimable, & pourquoy. 345

Comment les Dieux semblent aimer leur Patrie, &  
quelle

## DES MATIERES.

Quelle elle est.	344
Recommandation & loüanges de la Patrie. <i>là meſme.</i>	
345. & ſuiuantes.	
<i>Patrocle.</i>	
Quel, & de qui eſtoit le Paraſite.	203
<i>Pauureté.</i>	
Des auantages de la Pauureté.	111. 135. & ſuiu.
<i>Peintres.</i>	
D'où vient que les Peintres ne ſont pas reſponſables en	
Juſtice de leurs imaginations.	21
<i>Peinture</i>	
Combien differente de la parole.	330
<i>Pelops</i>	
Pour quelle raiſon admis à la table des Dieux.	577
Pelops comment vainquit Hippodamie.	581
<i>Penelope</i>	
De quoy peut ſeruir d'exemple.	13
<i>Penthee</i>	
Femme d'Abradate, quelle.	14
<i>Peregrinus.</i>	
Combien le bâton de ce Philoſophe fut eſtimé &	
acheté. 293	
Quel, & ſa mort.	415
En quoy comparé à Empedocle. <i>là meſme &amp; ſuiuantes.</i>	
iufqu'à 432	
<i>Persée.</i>	
Description de la peinture de Persée & d'Andromède.	
330	
<i>Perses.</i>	
Quelle eſt la principale diuinité qu'ils adorent.	116
<i>Phalés</i>	
Par quels peuples adoré.	<i>là meſme.</i>
<i>Phédre</i>	
Comment perdit Hypolite.	307
<i>Phidias.</i>	
Quel eſtoit le plus excellent de ſes ouurages.	9. 19

# T A B L E

<p style="text-align: center;"><i>Philetère</i></p> premier Roy de Pergame, combien vescu.	337
<p style="text-align: center;"><i>Philine.</i></p> Courtisane, quelle.	381. 382
<p style="text-align: center;"><i>Philocrate.</i></p> Combien timide de son naturel.	200
<p style="text-align: center;"><i>Philosophes.</i></p> Combien incertains.	148
Leur impudence & leur curiosité.	149
Quelle sorte de gens, & leur grand nombre.	150. & suiv.
Si l'on peut donner exemple de quelque Philosophe qui soit mort les armes à la main.	201
Combien sujets à l'avarice.	206
<p style="text-align: center;"><i>Philosophie.</i></p> Combien cet Art excelle par dessus les autres.	197
Ses plaintes à Iupiter, touchant les faux Philosophes.	435.
<p style="text-align: center;"><i>Philoxène.</i></p> Pourquoi puny tres-seuerement par Denis le Tyran.	293. 304
<p style="text-align: center;"><i>Phénix.</i></p> Pour quelle particuliere consideration élu Roy par les Animaux.	627
<p style="text-align: center;"><i>Phrygiens.</i></p> Quelle est leur principale diuinité.	116
<p style="text-align: center;"><i>Pilade.</i></p> En quelle qualité on sacrifioit à Pilade & à Oreste, & leurs actions heroïques.	27. 28
Description d'un tableau de Pilade & Oreste, cachez derriere le Palais d'Agamemnon.	312
<p style="text-align: center;"><i>Pilote.</i></p> Comparaison du Pilote & de la Prouidence.	119
<p style="text-align: center;"><i>Pindare.</i></p> Quelle description il fait de l'Or.	126
<p style="text-align: center;"><i>Pirithoüs</i></p> Par qui aidé au dessein de l'enleuement de Proserpine.	180

## DES MATIERES.

<i>Pittacus</i>	
l'un des sept Sages, combien vescu.	339
<i>Platon.</i>	
Quelles estoient ses loix.	158
S'il s'est meslé du mestier de Parasite.	198.199
En quoy comparé à Nicias.	<i>là mesme.</i>
En quelle estime estoit son Eloquence du temps de l'Authour.	242
<i>Pluton.</i>	
Quelle estoit la vertu de son casque.	178
Pourquoy ainsi appellé, & que signifie ce nom.	229
<i>Pnycé</i>	
place d'Athènes, à quoy destinée.	167
<i>Poësie.</i>	
Quels sont les charmes particuliers de la Poësie.	218
<i>Poëtes.</i>	
Pourquoy ils ne sont pas responsables en Iustice de leurs imaginations.	21
Quand sujets à faillir.	89
Isle des Poëtes en quelle contrée.	661
Diuerfes manieres d'agir de ses habitans.	662
<i>Polemon.</i>	
Quel personnage & porquoy quitta l'Academie.	174
Comment & à quel âge mourut.	342
<i>Pollux.</i>	
En quoy nommément estimable.	22
<i>Polycrate</i>	
En combien peu de temps dépotuillé.	336
<i>Polydamas.</i>	
En quel endroit la statuë de cet Athlète guérissoit de la fièvre.	544
<i>Polystrate.</i>	
Quel & combien grand Orateur.	19.20
<i>Portique.</i>	
Plaidoyer du Portique contre la volupté.	175 176

# T A B L E

## *Posidonius*

Philosophe & Historien d'Apamée, combien vescu.  
339.340

## *Potamon*

Orateur, de combien longue vie. 341

## *Professions*

Où l'on vit long-temps, quelles sont particulièrement.  
334.

## *Prométhée*

Quelle est sa condition. 91

## *Prose.*

Quel est le plus recommandable de la Prose ou du Vers.  
516.517

## *Proserpine*

fille de Cérés, comment enlevée. 329

Par qui recherchée jusques dans les Enfers. 580

## *Prouidence.*

Quelle estoit la prouidence des Dieux, & si maistresse  
ou esclauve du destin. 92

Question de la prouidence. 96.& sui. 115.& sui.

## *Protesilas*

En quel endroit auoit ses sacrifices. 544

## *Ptolomé*

filz de Lagus, combien heureux, & combien vescu.

336

## *Pugilat*

Quelle sorte d'exercice. 211

## *Pygmée*

Description de l'Isle des Pygmées, & que signifie pro-  
prement ce mot, selon son etymologie. 666.667

Leur guerre contre les Grues. 668

Leurs mœurs & leurs exercices. 669

## *Pyrandriens*

Quelle sorte de peuples. 651

## *Pyrrhon*

Pourquoy ne se voulut point presenter en jugement. 180

## DES MATIERES.

*Pyrrhus*

& Alexandre, quels nous font representez dans l'Hi-  
stoire. 270

*Pythagore*

Quel personnage, & ce qu'il auoit esté auparauant. 123

**I** Pourquoi défendit les viandes & les féues. 133

*Pythiques.*

Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Pythiques.  
212

*Python*

Comparé à Demosthène. 519. 531

### Q

**P** Lainte du Q, & sa demande. 616  
Sa Sentence. *la mesme.*

*Quéridonim.*

Dialogue de Quéridonim & de Drocé, fameuses  
Courtisanes. 339. & suiv.

### R

**P** Lainte de l'R, contre l'I & l'E. 616  
Ordonnance de l'Vfage contr'elle. 617

*Radamantho*

De quel país, & combien feuére Iusticier. 229

*Republique*

Discours de l'Etat d'une bonne Republique. 217

*Repentir*

Comment dépeint en la compagnie de l'Enuie & de  
la Calomnie. 301

*Rhea*

Qui le premier enseigna ses mystères aux hommes. 497

*Rhetorique.*

Plaidoyer de la Rhetorique contre Lucien. 181. 182. & s.

# T A B L E

## *Rhododaphné.*

Explication de ce terme.	369
<i>Rhodope</i>	
Montagne, où placée.	442
<i>Riches.</i>	
Quelles sont les craintes & les soins qu'ont les riches. 2465. & suiv.	
Combien ceux-là se trompent, qui croient que la felicité consiste dans les richesses.	<i>la mesme.</i>
Saturne aux riches.	467. 468. & suiv.
Réponse des riches.	470
<i>Richesses.</i>	
Description des incommoditez des richesses. & suiv.	121. 135.
<i>Rois.</i>	
Quelle est la felicité des Rois.	138
Pourquoy comparez aux starués d'or.	139
Quelle est aussi leur infortune.	<i>la mesme.</i>
<i>Raxane</i>	
d'Action, quelle.	7
<i>Royaute.</i>	
A combien de maux sujette.	374

## S

<b>P</b> lainte de l'S, contre les Autheurs Modernes. 617	
Plainte du Z, contr'elle.	618
Ordonnance de l'Vfage sur leurs plaintes.	<i>la mesme.</i>
<i>Sanglier</i>	
Calydonien, en quelle estime chez les Tégeates.	293
Effet de la colere de Diane.	484
<i>Sappho</i>	
Quelle Dame, & en quoy recommandable.	13
<i>Sarpedon</i>	
filz de Jupiter, par qui tué.	203

## DES MATIERES.

Pourquoy Iupiter ne peut empescher la mort, & comment il pleura sa perte.	565
<i>Saturne.</i>	4
S'il deuroit ses enfans, & ce qui le mît de se defaire de son Empire.	450
<i>Saturnales.</i>	
Leur description, & de ce qui s'y passe.	449
Loix Saturnales.	457
Et les loix du Destin.	458. & suiv.
Epistres Saturnales.	459
Réponse de Saturne.	464. & suiv.
Saturne aux Riches.	467. & suiv.
<i>Scorpions</i>	
De combien de sortes en Lydie.	348
<i>Scribes</i>	
Ou Interprètes des mysteres des Dieux chez les Assyriens & les Arabes, pourquoy de si longue vie.	334
<i>Scythes</i>	
Quelle estime ils font d'un bon amy, & combien ils abhorrent la trahison.	30
Comment seruent leurs amis.	p. 31. iusqu'à la p. 36
Quelle est leur principale divinité.	116
<i>Semiramis.</i>	
En quoy changée.	497
Et comment deuenue sage.	509
<i>Serés</i>	
De combien longue vie, & pourquoy.	334
<i>Seruius-Tullius.</i>	
Combien de temps vescu.	335
<i>Sidoniens.</i>	
Peuples en quelle Prouince.	495
<i>Simonide.</i>	
Ancien Satyrique.	309
De Céc combien vescu.	342

# T A B L E

<i>Sinarthocle</i> Roy des Perles, à quel âge commença à regner.	338
<i>Sifennes</i> Et Toxaris combien grans amis.	57
<i>Smirne</i> Où située, & quelle ville.	4
<i>Socrate</i> Comment se porta contre les Lacedemoniens.	201
Quel estime entre les Philosophes, & comment Cherephon luy fut enuoyé,	240
De quoy accusé.	307
A quoy se plaisoit particulièrement.	324
<i>Solon.</i> Entretien d'Anacarsis avec Solon.	209. 210. & suiv.
L'vn des sept Sages combien vescu.	339
<i>Sommeil.</i> Combien le Dieu du Sommeil a de peine.	163
<i>Songes</i> De combien de fortes selon Homère.	125
De quoy ils se forment.	<i>la mesme.</i>
<i>Sophocle</i> Comment mourut, & à quel âge.	341
<i>Sofandre</i> de Calamis, quelle & en quel endroit.	5. 6.
<i>Sostrate</i> Comment défit Ptolomée, & prit la ville de Memphis.	270
<i>Souhaits</i> Combien bigearres & inutiles parmy les hommes.	362
Et sans fin.	366
<i>Spartinus</i> Comment tué en vn festin.	153
<i>Spéctacles</i> Combien célèbres en Grèce.	213
<i>Squeles</i> Ce que c'est proprement.	234
	<i>Statue</i>

## DES MATIERES.

<i>Statuë</i> Aparoiſſant toutes les nuits, quelle.	257
<i>Stoiciens</i> Combien differens des Epicuriens	198
<i>Stéſicore</i> Poëte Lyrique de combien longue vie.	342
<i>Sratonice</i> Quel, & quel Temple elle fit baſtir.	492
<i>Sunium</i> Quelle place, & en quelle contrée.	167
<i>Superfluitex.</i> Combien falcheuſes.	553
<i>Syrie.</i> Description du Temple de la Deeſſe de Syrie, de ſon origine & de ſes ceremonies.	492. & ſuiu.

### T

<b>P</b> Lainte du T contre l'S, & leur reglement.	619
<i>Tale</i> Intendant de Minos, que faifoit en l'Isle de Créte.	258
<i>Tantale.</i> Quel honneur il receut des Dieux.	204
<i>Tarquin</i> le Superbe combien de temps veſcut.	335
<i>Temple.</i> Description du Temple de la Deeſſe de Syrie. 503. 504. & ſuiu.	
<i>Temples</i> Anciens de quel coſté tourne.	325
<i>Terée</i> Roy des Caraciens vers la mer rouge, à quel âge mourut.	338
<i>Terés</i> Roy des Odryſiens, combien veſcut.	336

# T A B L E

	<i>Terfagure</i>	
Poëte, quel personnage.		315
<i>Thais.</i>		
Dialogue de Thais & de Glycëra, fameuses Courtisanes.		337. & suiv.
<i>Thales</i>		
Comment détourna le cours d'un fleuve en la Lydie.		
271		
Combien vescu.		339
<i>Theagène</i>		
En quel endroit sa statue guerissoit de la fièvre.		544
<i>Theane</i>		
Quelle Dame, & en quoy recommandable.		13
<i>Thébains</i>		
Combien extravaugans au sujet de leur origine.		248.
249		
<i>Themistocle</i>		
De quoy accusé.		307
<i>Thersite</i>		
Comment décrit par Homere.		290
<i>Thesée</i>		
Comment a passé toute sa vie.		177
Pourquoy enleua Helene.		580
<i>Thraces.</i>		
Quelles diuinité ils adorent.		116
<i>Thucydide.</i>		
Combien de fois Demosthène auoit écrit de sa main son histoire.		288
<i>Thyeste.</i>		
Combien son crime fait d'horreur sur les Theatres.		
451		
<i>Tigrane</i>		
Roy d'Armenie, à quel âge mourut.		338
<i>Timoclès.</i>		
Dispute de Timoclès le Stoïcien contre Damis l'Epi-		

## DES MATIERES.

curien, au sujet de la Providence. 105. 115. & suiv.	
<i>Tirésias</i>	
Combien on luy donne de temps de vie.	334
<i>Toxaris</i>	
& Sifinnes, combien grands amis.	57
<i>Tragedies.</i>	
Quel doit estre l'usage des Tragedies.	219
<i>Tribades</i>	
Quelles sortes de personnes.	385
<i>Triphéne.</i>	
Dialogue de Triphéne & de Charmide, fameuses Courtisanes.	461. & suiv.
<i>Trophonius.</i>	
Inuective de Momus contre ses Oracles.	544
<i>Troye.</i>	
Si la guerre de Troye se passa comme Homere la décrit.	132
V	
<b>E</b> N quels endroits il semble exclure l'L.	610
Plainte de l'V, sur la misere de sa condition.	619
<i>Vents.</i>	
Quel est leur travail.	163
<i>Venus.</i>	
de Cnide quelle, & celle d'Alceme.	516
Comment surprise avec Mars par Vulcain.	123
<i>Vers.</i>	
Si les Vers sont plus estimables que la Prose.	516. 517
<i>Veue.</i>	
Les auantages de la veue sur l'otie.	319
<i>Villes.</i>	
Comparées aux fourmilleres.	154
En quoy principalement consiste vne ville.	217
<i>Vlyffe</i>	
Pourquoy ses mensonges furent excusables.	248
CGccc ij	

## TABLE DES MATIERES.

Description d'un tableau d'Ulyſſe. 332

*Vniuers.*

Diuerſes opinions des Philoſophes, touchant l'eſtat de l'Vniuers. 148.149

*Vulcain.*

Quelle eſt ſa felicité. 91

X

**R** Emonſtrance de l'X, contre l'S. 620

Arreſt de la Grammaire ſur ce ſujet. 621

*Xenocrate*

Disciple de Platon, de combien longue vie. 339

*Xenophanes*

ſils de Dexine, & diſciple d'Archelatts, combien veſcut.

319

*Xenophile*

le Muſicien, qui faiſoit profeſſion de la Philoſophie de Pythagore, à quel âge mourut. 339

Y

**C** Ommenſe ſauue de la demande de l'I. 609

Z

*Zamolxis*

**Q** uel, & par quels peuples adoré. 116

*Zenothemis*

De quelle façon témoigna ſon amitié à Menecrate. 41

Combien il ſe glorifioit de ſon amitié. 42

*Zenothemis*

Surnommé le labyrinthe, quel. 474

*Zenon*

Chef de la ſecte Stoïque, combien veſcut. 339

*Zoroaſtric.*

Plaine de Zoroaſtrie quelle, ſa ville & ſes logis. 671.

672.673.

F I N.



# T A B L E

DES TRAITÉZ OV DIALOGVES  
DE LA II. PARTIE DE LVCIEN.

<b>L</b> Es Images, ou les Portraits,	Page 3
Deffense du Discours precedent,	p. 15
Toxaris, ou de l'Amitié,	p. 27
L'Asne de Lucien,	p. 61
Iupiter confondu,	p. 88
Iupiter le Tragique,	p. 96
Le Songe, ou le Coq,	p. 121
Icaroménipe,	p. 145
La double Accusation, ou la Chicane,	p. 162
Le Parasite, ou l'Escornifleur,	p. 187
Des Exercices du corps,	p. 209
Du Deüil,	p. 228
L'Oracle ridicule,	p. 236
Le menteur, ou l'Incredule,	p. 247
Hippias, ou le Bain,	p. 270
Bacchus,	p. 274
L'Hercule Gaulois,	p. 278
De l'Ambre, ou des Cygnes,	p. 281
Louïange de la Mouche,	p. 283
Contre vn ignorant qui faisoit vne Bibliothe- que,	p. 287
De la Calomnie,	p. 299

## T A B L E

L'Apophrade , ou le mauuais Grammairien ,  
page 309

Loüange d'une maison, p. 323

De ceux qui ont long-temps vescu, p. 333

Loüange de la Patrie, p. 343

Des Dipsades, p. 347

Dialogue de Lucien & d'Hesiodé, p. 351

Le Nauire, ou les Souhairs, p. 354

DIALOGUES DES COVRTISANES. p. 377

Dialogue de Glycéra & de Thais, *ibid.*

Dialogue de Myrrium, de Pamphile, & de Doris, p. 379

Dialogue de Philine & de sa mere, p. 381

Dialogue de Melisse & de Bacchis, p. 384

Dialogue de Cleonarium & de Leæna, p. 385

Dialogue de Crobylé & de Corinne, p. 387

Dialogue de Musarium & de sa mere, p. 390

Dialogue d'Ampélis & de Chrysis, p. 393

Dialogue de Dorcas, de Pannyquis, &c. p. 395

Dialogue de Quélidonium & de Drocé, p. 399

Dialogue de Tryphéne & de Charmide, p. 401

Dialogue de Ioësse , de Pythie , & de Lysias,  
page 404

Dialogue de Leonique, de Quénidas & d'Hymnic,  
p. 408

Dialogue de Dorion & de Myrtalé, p. 411

Dialogue de Cochlys & de Parthenicé, p. 413

## DES TRAITÉZ OV DIALOGVES.

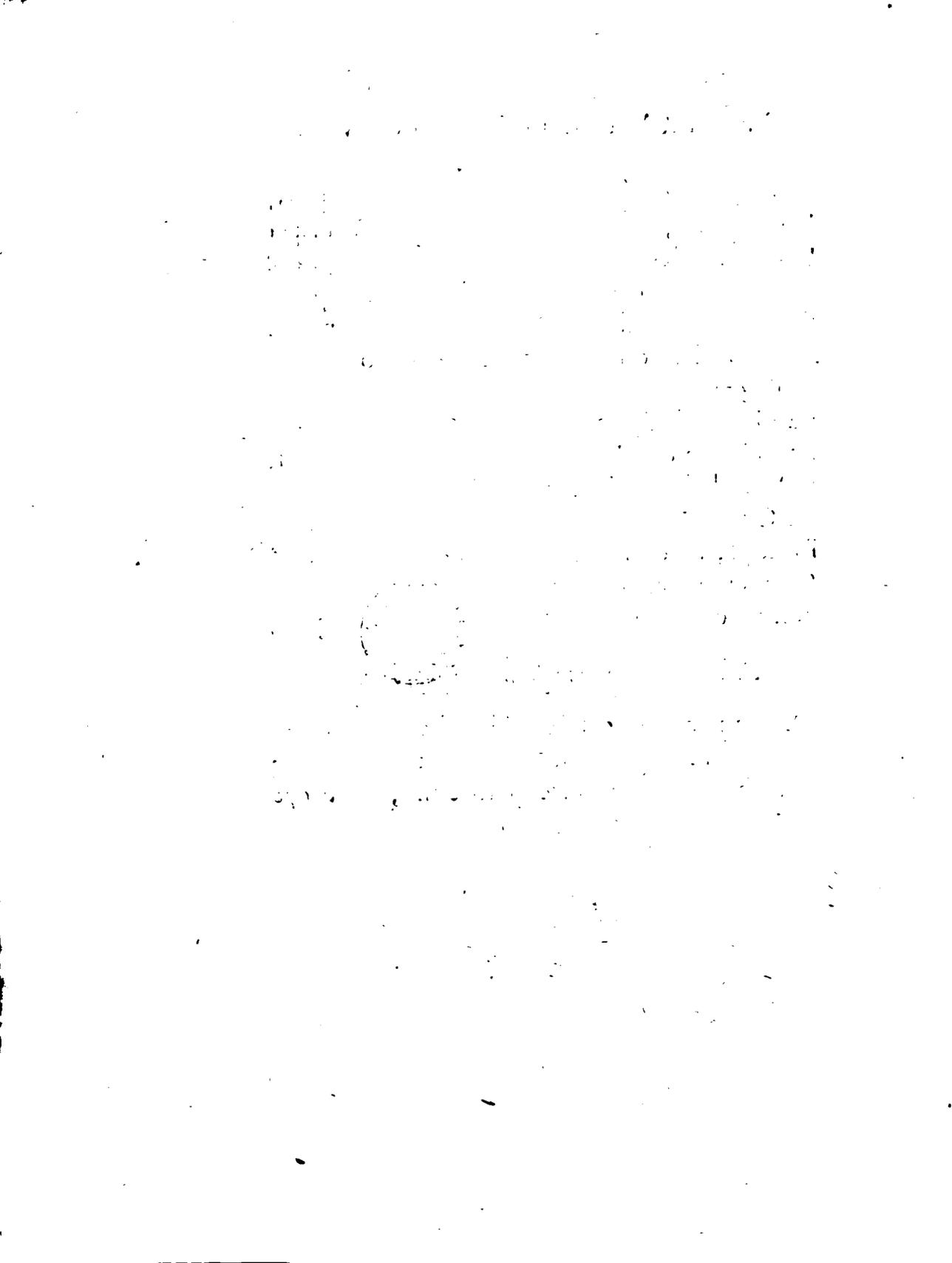
---

La mort de Pérégrinus,	p. 415
Les Fugitifs,	p. 434
Les Saturnales,	p. 448
Cronosolon, ou le Legislatteur de Saturne,	p. 455
Epistres Saturnales,	p. 462
Les Lapithes, ou le Banquet des Philosophes,	p. 472
La Deesse de Syrie,	p. 492
La louange de Demosthène,	p. 515
L'Assemblée des Dieux,	p. 539
Le Cynique,	p. 548
Philopatris, ou le Catechumene,	p. 558
Caridème, ou la louange de la Beauté,	p. 575
Neron, ou l'entreprise de percer l'Isthme,	p. 585

### *Pièces ajoustées par forme de supplément.*

Dialogue des lettres de l'Alphabet,	p. 591
Histoire veritable, liure troisieme,	p. 623
Histoire veritable, liure quatriesme,	p. 678







## EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY.

**L**E Roy, par ses Lettres patentes données à Paris le 16. Mars 1654. a permis à *Nicolas Perrot, Sieur d'Ablancourt*, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de l'obeïssance de sa Majesté, & par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, toutes les versions par luy faites, & qui ont desia esté mises au iour, ensemble celles qu'il pourra faire à l'auenir, tant du Grec, que du Latin; & ce conjointement, ou séparément, chaque Ouurage en vn, ou plusieurs volumes, en telles marges, en tels caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant vingt ans, à compter du iour que chaque Piece ou volume sera acheué d'imprimer pour la premiere fois. Aucc deffenses à toutes personnes d'en rien imprimer, vendre, ny distribuer, sous quelque pretexte que ce soit, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront son droit; à peine de trois mil liures d'amande, payables sans deport, par chacun des contrecuenans, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous depens, dommages & interests. A condition de mettre deux Exemplaires de chaque Volume en la Bibliotheque publique de sa Majesté, & vn en celle de Monseigneur Mollé, Cheualier, Garde des Sceaux de France, auant que de les exposer en vente, & que lescdites lettres seront registrées dans le Liure de la Communauté des Libraires de Paris, suiuant le Reglement, à peine de nullité. Veut sadi-te Majesté qu'en mettant au commencement ou à la fin de chaque Volume, vn Extrait desdites Lettres, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par vn de ses Conseillers Secretaires, soy soit adjoustée comme à l'Original. Nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans preiudice d'i-

celles, dont la Maiefté s'est referué la connoiffance, & la  
renuoye pardeuant les Maiftres des Requestes ordinaires  
de son Hoftel, en leur Auditoire du Palais à Paris; com-  
me il est porté plus au long par lefdites Lettres, fignées,  
*Par le Roy en fon Confel, CONTRART*; & feellées du  
Grand Sceau de cire iaune, fu simple queuë.

*Ledit Sieur d'Abancourt a cedé fon droit de Privilège cy-  
deffus, au Sieur Auguftin Courbé, Marchand Libraire à Paris,  
pour la Traduction des Oeuvres de Lucien; fuivant l'accord fait  
entr'eux le dernier iour de Iuin 1654.*

*Regiftré fur le Livre de la Communauté des Libraires, le der-  
nier iour d'Avril 1654. fuivant l'Arrest du Parlement.*

**Achcué d'imprimer le dix-feptième iour de Ianuier 1655.**

*Les Exemplaires ont esté fournis.*

